La Méditerranée Pittoresque

IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET Cie

PARIS

6, RUE DES POITEVINS, 6

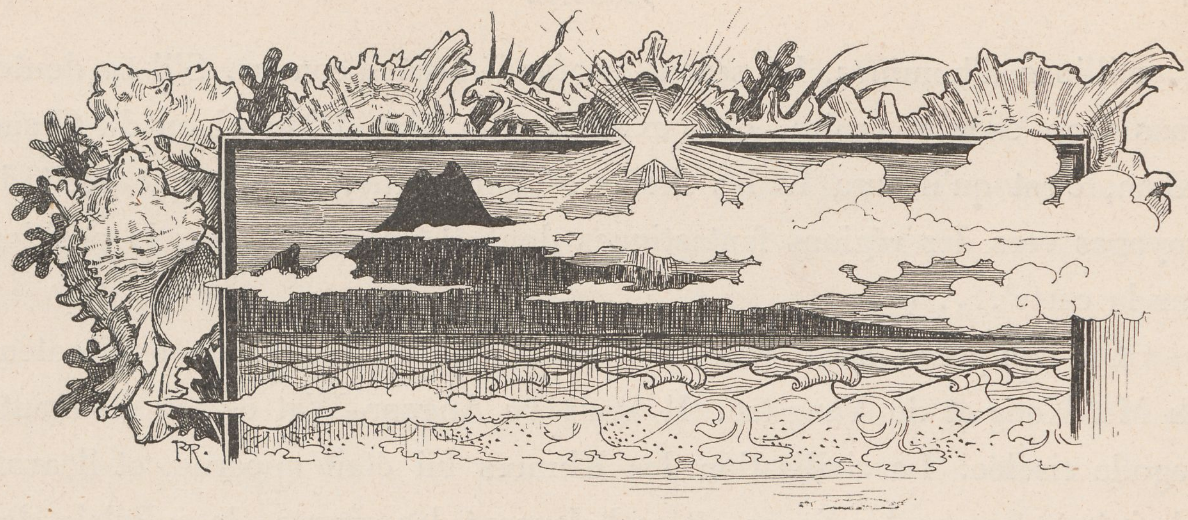
(Ancien Hôtel de Thou)

PIERRE DE LOUBEAU

La Méditerranée Pittoresque

Préface de Gaston DESCHAMPS

Armand Colin & Cie, Éditeurs
5, rue de Mézières, Paris
—
1894



Préface

Dans le bel ouvrage intitulé : *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, le lieutenant de vaisseau Francis Garnier a écrit ceci : « L'étude exclusive de l'antiquité grecque et latine, l'enseignement de l'histoire borné à la seule Europe, ou, pour mieux dire, au seul bassin de la Méditerranée, circonscrivent nos observations et nos raisonnements sur des civilisations appartenant toutes, ou à peu près, à une même race, ou à des races plus ou moins dérivées les unes des autres. On ne cherche d'autres points de comparaison que ceux que peuvent offrir les histoires d'Athènes et de Rome, et l'on dédaigne ou l'on ignore les prodigieux enseignements qui ressortiraient du passé, à peine interrogé, des deux tiers du genre humain. Un bachelier de vingt ans, dont l'éducation passera pour brillante et complète, connaîtra admirablement l'histoire de la petite ville de Tyr, ou les lois de Lycurgue, qui n'ont peut-être pas régi 100 000 individus ; mais les noms mêmes de Bouddha et de Confucius, dont l'influence vit encore sur des centaines

de millions d'hommes, lui seront profondément inconnus. S'il se doute, sans trop oser y croire, de l'existence du Grand Mogol ou du Grand Khan, c'est qu'il aura lu les *Mille et une Nuits*, ou quelque récit de voyages vers des régions fantastiques dont il ne connaît pas la position sur la carte[1].... »

On comprend sans peine l'enthousiasme de l'héroïque explorateur du Meï-Kong et du Yang-tsé. Il avait vu Angcor-Wat et son étonnante pagode ciselée. La civilisation des Khmers lui était apparue, et il avait admiré, à travers les lianes où se balancent les singes, le « Palais des quarante-deux tours ».

Mais ces lointains voyages ne sont pas faciles. La majorité des Français est obligée de réduire ses ambitions à des courses moins longues et moins périlleuses. Quand un propriétaire n'a ni le temps ni la force de courir fortune à l'autre bout du monde, il se contente d'un « tour de lac » sur la pièce d'eau qui égaye et rafraîchit son domaine. La Méditerranée est chez nous ; elle miroite et sourit, au milieu de l'Europe et des colonies européennes, comme un étang limpide et engageant au milieu d'un parc. Comment résister au plaisir d'une promenade, depuis Gibraltar jusqu'aux bouches du Nil, en compagnie d'un guide très informé qui, sans nous fatiguer d'une érudition loquace, sait, fort à propos, à tous les tournants de la route, ressusciter le visage du passé, parmi les vagues bleues, autour des villes blanches ?

Que de fantômes n'apercevons-nous pas dans l'inquiétude des houles, surtout à l'heure très belle où les vagues bercent pêle-mêle les reflets brisés du couchant et les rayons blancs des premières étoiles ! Faisons comme les poètes. Allons respirer la brise embaumée des golfes, dans les nuits divines d'Ischia et de Procida.

A Naples, à Syracuse, à Tarente, à Constantinople, partout où les

1. *Voyage d'exploration en Indo-Chine, effectué pendant les années* 1866, 1867 *et* 1868 *par une Commission française présidée par M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée.* — Paris, Hachette, 1873, t. I, p. 545.

baies profondes de la Méditerranée creusent les terres, nous nous sentons *chez nous*, parmi des dieux familiers dont l'auréole continue d'illuminer notre souvenir. Nous n'avons plus la même sensation dès que nous avons dépassé Port-Saïd, et que notre navire, longeant le sable rouge des côtes éthiopiennes, poursuit sa route, en des eaux nouvelles, vers le pays des hommes jaunes. Certes, nous sommes maintenant fort instruits de tout ce qui concerne l'Extrême-Orient. L'Exposition universelle, les guerres coloniales, les récits des explorateurs, les renseignements quotidiens du télégraphe, et les amours exotiques de Pierre Loti nous ont fort copieusement informés sur les plaisirs et les ivresses de l'Extrême-Orient. Beaucoup d'entre nous aiment à faire des rêves chinois ou japonais.

Avec un peu de lecture, quelques souvenirs du Champ-de-Mars, deux ou trois visites au musée Guimet et une suffisante imagination, il est aisé d'émigrer très loin, dans quelque coin ignoré de la vallée du Fleuve Bleu, à Lao-Ho-Kéou, à Yung-Yang-Fou ou bien à Baï-Ho-Sian, par-delà les rapides où s'arrêtent les jonques de guerre. Joli mirage, que l'on regarderait volontiers pendant des heures..... Assis sur des coussins de satin cramoisi, on fumerait des cigares de Manille, au milieu d'une profusion de menues choses, parmi des statuettes en bois de camphrier, des magnolias d'améthyste, des tabatières de chalcédoine saphirine, des coupes d'onyx, des brûle-parfums couleur de lilas, des bouddhas en porcelaine dorée, des lanternes précieuses, suspendues au plafond de bois, des volées d'oiseaux, peintes en couleurs vives sur de grandes pièces de soie. Quelquefois, on irait causer avec des amis, loin des hauts fonctionnaires ornés de pendeloques de jade. On réciterait les sentences des poètes, ou bien on lirait les paroles mandchoues, gravées en vermillon sur le mur, tout en mangeant des pâtisseries à l'huile de coco ou des racines de nénufar au sucre..... On vivrait ainsi, sans chercher à rien voir au delà des horizons connus, dans l'observance

minutieuse d'une infinité de petites pratiques, dans la crainte des châtiments, dans cette défiance des étrangers et cette horreur des aventures, qui sont, dit-on, le fond de l'âme chinoise.....

Que ces rêves soient amusants pour nos âmes désenchantées et inquiètes; qu'il soit plaisant de s'égarer, en compagnie de M. Edmond de Goncourt et de Madame Chrysanthème, dans les maisons vertes où le peintre Outamaro fait si gentiment sourire des *mousmés* en robes mauve fleuries d'iris blancs, j'y consens volontiers, encore que ces fantaisies artificielles, renouvelées de la célèbre *Chinoiserie* de Théophile Gautier, commencent à paraître un peu surannées. Mais tous ces divertissements nous dépaysent et nous déconcertent. Nous sentons très bien que ces choses ne doivent pas être telles que nous les imaginons, et qu'il faudrait, pour être capable d'une vraie « japonaiserie », nous initier à des sentiments dont l'accès nous sera toujours interdit.

Au contraire, le long des plages où la Méditerranée, *notre mer*[1], la mer intérieure de notre pays, déferle en écumes d'argent, nous renouons partout la chaîne avec le passé, nous retrouvons nos origines, nous prenons contact avec des civilisations que l'on croit mortes, mais qui revivent, à toute heure de notre vie, dans nos pensées et dans nos sentiments. Jolies cités claires aux noms harmonieux et bénis, Clazomène et Milet, où les premiers philosophes entreprirent de trouver la loi des choses, Cnide, où l'immortelle beauté d'Aphrodite a fleuri dans le marbre pur, Mégare, Athènes, chères aux citoyens libres, aux statuaires et aux orateurs, Alexandrie, où les religions de l'Orient, troublant la sérénité du génie grec, initièrent le monde à une nouvelle sagesse, Séleucie « où les apôtres s'embarquèrent pour la conquête du monde, pleins d'une foi si ardente au prochain royaume de Dieu », Ephèse, Corinthe, Thessalonique, où s'arrêtèrent d'abord les disciples du Christ, et qui furent les

1. Strabon, I, 67, 198.

premières capitales spirituelles du monde rajeuni, il n'est pas une seule de ces nobles villes dont l'appel ne nous invite à un doux pèlerinage où nous retrouverons, de station en station, les premiers éblouissements de notre race, et l'adolescence ingénue de l'humanité.

Que de fardeaux précieux elle a portés, cette mer voluptueuse et très vaillante, depuis le vaisseau qui entraînait l'insouciance des joyeux marins à la conquête chimérique de la Toison, jusqu'à cet humble caboteur, qui faillit se briser contre les rochers de Malte, et qui emmenait, de Césarée à Pouzzoles, un convoi de prisonniers où se trouvait l'apôtre Paul! La Méditerranée a été l'âme du monde antique. Elle faisait circuler la vie et la pensée d'une ville à l'autre. C'est elle qui a fait passer la géométrie d'Égypte en Grèce, et qui a fait rayonner, des côtes d'Asie aux côtes d'Europe, la science et l'art, tout ce qui peut orner la vie ou la défendre[1].

Pendant les traversées, à l'heure où la nuit tombe, et où les voyageurs, accoudés au bastingage, laissent errer leur vue sur les vagues chuchotantes, on a beau entendre le halètement du paquebot et prêter l'oreille aux plaisanteries de quelque voisin de table, on est tout prêt, si l'on suit la pente du rêve, à évoquer des visions amies. Une tartane qui passe au large, un caïque qui offre au vent sa voile pointue, un brick dont le pilote regarde au ciel les constellations coutumières, font penser

1. « Par la voie de terre, les communications, dans l'antiquité, sont toujours restées lentes et difficiles; pour barrer le passage au commerce, il suffisait d'un désert de sable ou d'un district montagneux habité par des peuplades indomptées et sauvages.

« Il en est tout autrement de la mer. Elle paraît séparer les terres et les peuples; mais, tout au contraire, elle les rapproche et les unit. Dès que l'homme sait se confier à elle et combiner les effets de la voile et du gouvernail pour diriger sa barque, l'œil fixé sur les étoiles, la mer le mène où il veut aller. Comme ces graines empennées et légères que la brise enlève et qu'elle va semer bien loin du champ qui les a vues naître, les idées, elles aussi, voyagent plus sûrement et plus vite sur l'aile des vents, que lorsqu'il leur faut, en se heurtant à tous les obstacles, se traîner et ramper à la surface du sol; le navire leur fait faire dans le monde plus de chemin et un chemin plus rapide que la marche lente du piéton ou que celle de la caravane. Pour établir, à travers de vastes espaces, des communications entre les hommes, il n'est pas d'intermédiaire qui vaille un peuple de marins, que l'amour du gain et la curiosité poussent, d'année en année, à de nouvelles entreprises et vers des rivages qu'il n'a pas encore visités. »

Georges Perrot, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. III (Phénicie-Cypre), p. 3.

aux voyages d'autrefois, et l'on prierait volontiers, avec Horace et Jose-Maria de Heredia, pour le vaisseau de Virgile :

> Que vos astres plus clairs gardent mieux du danger,
> Dioscures brillants, divins frères d'Hélène,
> Le poète latin qui veut, au ciel hellène,
> Voir les Cyclades d'or de l'azur émerger.
>
> Que des souffles de l'air, de tous le plus léger,
> Que le doux Iapyx, redoublant son haleine,
> D'une brise embaumée enfle la voile pleine
> Et pousse le navire au rivage étranger.
>
> A travers l'Archipel où le dauphin se joue,
> Guidez heureusement le chanteur de Mantoue ;
> Prêtez-lui, fils du Cygne, un fraternel rayon.
>
> La moitié de mon âme est dans la nef fragile
> Qui, sur la mer sacrée où chantait Arion,
> Vers la terre des Dieux porte le grand Virgile.

Encore plus loin, dans le fond du passé, voilà que nous apercevons des hommes qui, si lointains qu'ils paraissent, nous semblent cependant proches parents. Cette silhouette, qui recourbe son profil sur les clartés dansantes des flots baignés de lune, n'est-ce pas une felouque venue de Sidon ou de Tyr? Les marchands de Phénicie ont l'habitude d'entreprendre de longs voyages sur mer; ils emportent avec eux beaucoup d'objets agréables ou utiles, qu'ils désirent vendre aux étrangers. Quand ils ont vendu ce qu'ils apportaient, ils achètent ce que produit le pays où ils se trouvent et vont trafiquer ailleurs. Dès qu'ils aperçoivent, de la haute mer, une ville qui leur semble populeuse et riche, ils y courent, jettent l'ancre dans la rade, descendent sur le rivage, et étalent à terre ou sur des planches toute une pacotille de menus objets, multicolores et amusants. Oh ! les jolies coupes d'argent, toutes ciselées de dessins fantastiques, toutes peuplées et comme grouillantes d'oiseaux, d'arbres, d'hommes, de reptiles ! Que ces bracelets d'Égypte, incrustés d'agate, vont bien aux bras fermes et aux chevilles

délicates des femmes grecques! Que ces colliers où les perles d'or et les fleurs de lotus se mêlent à des grains de cornaline, d'onyx et de cristal, se noueraient avec grâce, en triple rang, sur la gorge brune d'une Syracusaine! Plus loin, ce sont des flacons d'or et d'ivoire où sont enfermées de subtiles essences, des épingles d'argent et des anneaux d'or, assez grands pour retenir les torsades et les nattes des lourdes chevelures; puis, c'est une profusion de bagues de verre, d'ambre ou d'or : quelques-unes ont la forme d'un serpent qui est roulé sur lui-même et qui fait luire deux petits yeux de rubis.... Au-dessus de ces joailleries qui tintent et brillent au soleil, parmi les étoffes bariolées de tons clairs par les tisserands de Chaldée, sur le lin brodé par les femmes d'Égypte, sur les housses de cheval coloriées en Arabie, les tapis de Carthage, les plumes d'autruche, l'encens, la poudre d'or venus des Syrtes, les laines de Chypre et l'admirable pourpre de Tyr, flotte un parfum composite et troublant : les matelots de Phénicie ont coutume de moissonner, pendant leurs escales, les roses et les violettes qui fleurissent aux jardins de la Méditerranée; ils les rapportent chez eux, entassées et séchées dans des corbeilles de jonc; les ateliers de Tyr possèdent des secrets : ils savent combiner l'odeur des fleurs avec les aromates que les caravanes apportent du fond de l'Asie..... Dans ce fouillis, voyez ces vases de toutes les nuances et de toutes les formes, ces anciennes monnaies où sont gravés des mots mystérieux et de nobles effigies, ces miroirs de métal poli, ces masques d'or que les embaumeurs de Sidon appliquent sur le visage des morts, ces amulettes qui écartent les maladies, surtout ces statuettes de bronze et ces figurines d'argile où les modeleurs de Tyr ont façonné l'image multiple d'Astarté, et qui en éveillant l'art des statuaires de Chypre ou d'Égine, ont peut-être peuplé de dieux l'imagination amusée des Grecs[1].

1. V. dans le mémoire de M. Clermont-Ganneau sur *la coupe phénicienne de Palestrina*, la très ingénieuse hypothèse de la *mythologie iconologique* ou *optique*. Selon ce savant, les Grecs, dans leur désir de trouver un

C'est sur la Méditerranée que l'histoire naissait en même temps que l'art, lorsque Hérodote, allant des côtes de l'Asie aux rivages de la Grande-Grèce, causait, pour tromper l'ennui des calmes plats, avec les pilotes et les marins. A bord des voiliers de l'Archipel, comme dans les chambres des caravansérails et au seuil des tentes entr'ouvertes, cet homme curieux interrogeait ses compagnons. Tel matelot de Phocée racontait de rudes voyages aux îles lointaines qui avoisinent les brumes de l'Atlantique; tel marchand de Cyrène rapportait ce que lui avaient dit, dans quelque cabaret du port ou bien sous l'auvent d'une boutique, des hommes noirs qui venaient d'un pays de grands lacs et de grandes forêts, où il y avait des géants et des nains..... La causerie, autour du fanal, dont la clarté traînait dans le sillage, continuait longtemps sous les étoiles de la nuit transparente. Puis, tout le monde s'endormait, sauf le pilote qui rêvait en tenant sa barre, et le bon « logographe » qui inscrivait des noms d'hommes et de lieux sur un rouleau de papyrus.

Un jour, la vie et la gaîté parurent se retirer de ces plages, où la beauté et l'intelligence humaine s'étaient épanouies si longtemps. La mer intérieure cesse d'être le centre du monde. Les provinces de l'Empire romain, ou si l'on aime mieux, les États-Unis de la Méditerranée, se disloquèrent, sous la poussée d'un flot de barbares qui venaient des montagnes ou des hauts fleuves, et qui craignaient l'eau salée. Dès lors, la riche bordure de villes et de villages qui courait le long des côtes méditerranéennes se brise et s'effrite. Les temples enluminés, que les navigateurs saluaient du large, au haut des promontoires,

sens aux images phéniciennes, en ont tiré des mythes par voie d'interprétation. Par exemple, le mythe d'Héraklès, vainqueur du triple Géryon, aurait été suggéré aux poètes et aux artistes grecs par le groupe symbolique que la Phénicie avait emprunté à l'Égypte et qui représente le Pharaon brandissant son arme sur la tête de ses ennemis agenouillés. — Cf. une discussion de cette hypothèse dans l'*Histoire de l'art* de M. Georges Perrot, t. III, p. 810. — Dans une thèse qui sera prochainement soutenue en Sorbonne, *Sur l'origine des cultes arcadiens*, M. Victor Bérard examinera, d'une manière approfondie, cette question de l'influence des navigateurs et des colons phéniciens sur la mythologie des Grecs.

s'écroulent dans l'herbe, et leurs ruines n'abritent plus que des couvées d'oiseaux de proie, ou des nichées d'écumeurs de mer[1].

La vie est ailleurs. Elle a émigré, pour plusieurs siècles, autour des fermes où les Francs, sujets de l'Empire, ont commencé à labourer, dans les basiliques où des chefs saliens, vêtus de la tunique de pourpre et de la chlamyde consulaire, sont reconnus comme délégués et vicaires de l'Empereur, dans les associations, les clientèles, les compagnonnages où s'organise peu à peu le système féodal, près des autels où les évêques sacrent les rois par une onction d'huile, dans les monastères dont les abbés commandent à des cavaliers armés de la lance et de l'épée, dans les châteaux où les petits et les faibles, inquiets de la faiblesse royale, demandent l'aide et le secours des comtes casqués et cuirassés, dans les églises où les pauvres gens, la journée faite, viennent chercher un peu de répit et de consolation, partout où il y a une paroisse, un diocèse, une seigneurie, une commune, et où apparaît en linéaments vagues le dessin des futures nationalités.

L'espérance et la force ont remonté vers l'intérieur des terres. Un étrange chaos, d'où sortira une société nouvelle, bouillonne et fermente, dans les plaines et dans les cirques de montagnes d'où l'on n'aperçoit pas la mer. La côte d'Europe, la côte d'Asie, la côte d'Afrique, qui avaient voisiné si longtemps, devinrent étrangères les unes aux autres, infiniment diverses et lointaines, aussi distantes que les antipodes. Le voyage d'outremer fut considéré comme un exploit fabuleux, que les héros des chansons de gestes pouvaient seuls accomplir, et que les trouvères racontaient avec effroi. Un jour vint cependant où les barons terriens, si attachés qu'ils fussent au « plancher des vaches », se risquèrent, eux aussi, à monter sur des bateaux et à larguer les amarres. Ces hommes qui, en champ clos ou sur un rempart, avaient le cœur si

1. Des pirates grecs pillèrent Marseille en 848 et se retirèrent impunément.

solide, souffrirent d'abord des inconvénients du tangage et du roulis. Vous vous rappelez en quels termes expressifs le sire de Joinville raconte les tribulations de sa première traversée : « Au mois d'août, nous entrâmes dans nos nefs, à la Roche-de-Marseille..... Et le maître cria à ses nautoniers : « Faites voile, de par Dieu ! » Et ainsi firent-ils. Et en peu de temps le vent frappa sur les voiles, et nous eut enlevé la vue de la terre, tellement que nous ne vîmes que le ciel et l'eau. Et chaque jour le vent nous éloigna des pays où nous étions nés. Et par là je vous montre que celui-là est un fou bien hardi qui s'ose mettre en tel péril avec le bien d'autrui ou en péché mortel ; car l'on s'endort là où on ne sait si l'on se trouvera au fond de la mer au matin..... Nous fîmes la première procession autour des deux mâts du vaisseau..... Moi-même je m'y fis porter à bras, parce que j'étais grièvement malade..... »

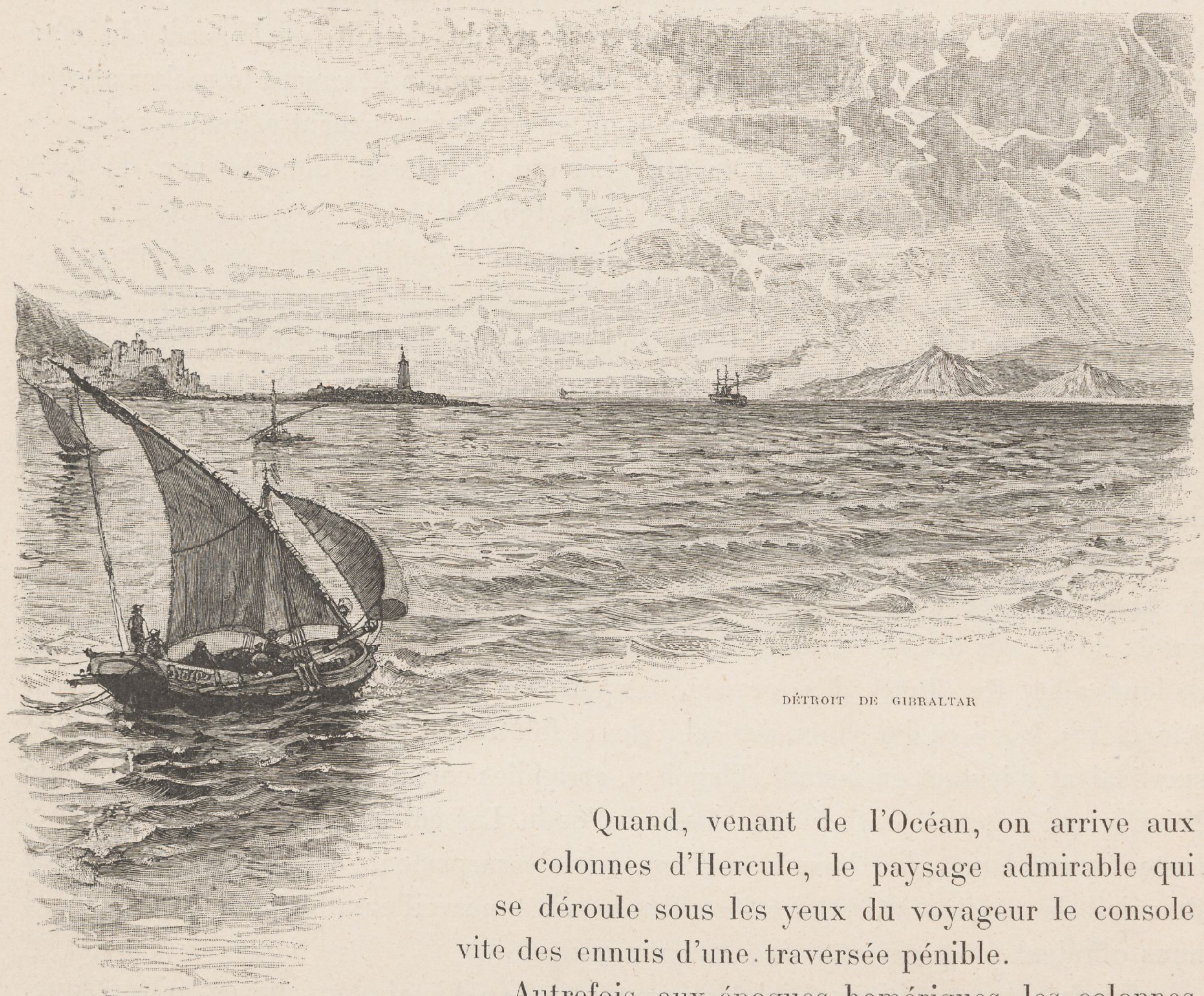
Le sénéchal de Champagne et les autres avec lui s'accoutumèrent vite à cet assaut des lames joyeuses. Qui a voyagé voyagera. Les hommes d'armes de l'Occident, les chevaliers armés de pied en cap, les poètes et même les bourgeois descendirent vers la Méditerranée, pour lui demander passage, lui confier leur fortune, respirer sa fraîcheur ou se convertir à sa beauté. Il se peut qu'un jour ou l'autre nous lui soyons encore une fois infidèles. Nous regardons souvent vers Chicago, où il y a plus de machines à vapeur que dans l'île de Cythère, et nous tendons l'oreille vers le Nord, d'où la lumière nous vient plus que jamais. C'est une raison de plus pour faire pieusement le pèlerinage auquel nous invite M. Pierre de Loubeau. Arrêtons-nous longtemps, à loisir, sur les marches des temples grecs, sur quelque môle construit par les ingénieurs romains, derrière des créneaux de forme sarrasine, dans cette féerie de l'île de Rhodes, où les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem reconnaîtraient encore leurs maisons..... Il y a beaucoup de ruines sur les bords de la Méditerranée, ruines de murailles et ruines de peuples. Plusieurs

personnes préfèrent la mélancolie de ces débris à la vulgarité de certaines bâtisses et de certaines nations toutes neuves, qui ont l'air de sortir d'une boutique de confections. Ils sont nombreux encore ceux qui recueillent les souvenirs que la mer bleue roule dans les volutes de ses vagues, pêle-mêle avec des branches de myrte et des grappes d'oranges. Il y a des rêveurs, plus sages qu'on ne pense, qui, sourds aux bourdonnements des usines et hantés par le fantôme des dieux défunts, aiment à écouter, avec Heredia, le dernier survivant du monde antique,

> La mer qui se lamente en pleurant les Sirènes.

GASTON DESCHAMPS.

Les colonnes d'Hercule



DÉTROIT DE GIBRALTAR

Quand, venant de l'Océan, on arrive aux colonnes d'Hercule, le paysage admirable qui se déroule sous les yeux du voyageur le console vite des ennuis d'une traversée pénible.

Autrefois, aux époques homériques, les colonnes d'Hercule marquaient l'entrée d'un monde merveilleux, situé par delà l'Océan. Pour nous, c'est de l'autre côté qu'est le pays des merveilles, dans ce bassin de la Méditerranée, qu'entourent des villes splendides, des ruines célèbres, les sanctuaires détruits de religions disparues, et les monuments d'un art impérissable qui intéresse encore les hommes d'aujourd'hui.

A mesure que notre vaisseau s'avance le long des falaises qui se resserrent rapidement, nous apercevons, sur la côte espagnole, un irrégulier et pittoresque amoncellement de constructions près desquelles se dresse un promontoire rocheux surmonté d'une tour. C'est le phare de Tarifa, et bientôt nous sommes assez près pour distinguer les contours exacts de l'ancienne et fameuse ville qui doit son

nom à Tarif Hu Malek, le premier cheik arabe qui débarqua en Espagne. Les armes de Tarifa sont : un château battu des flots, portant une clef sur la fenêtre ; ce symbole caractérise assez fidèlement l'histoire de la cité au moyen âge, quand ses habitants prétendaient être les maîtres du détroit et réclamaient une redevance à tous les vaisseaux qui voulaient franchir les passes. La petite ville elle-même est pittoresquement située au point le plus resserré du détroit, et l'aspect du côté occidental mérite un examen attentif : le phare surmonte fièrement le rocher abrupt sur lequel il est bâti, et, sur la gauche, on aperçoit, vaguement estompées dans le lointain, les montagnes de la côte africaine qui s'abaissent dans la mer de telle façon que les deux continents ont l'air de se toucher.

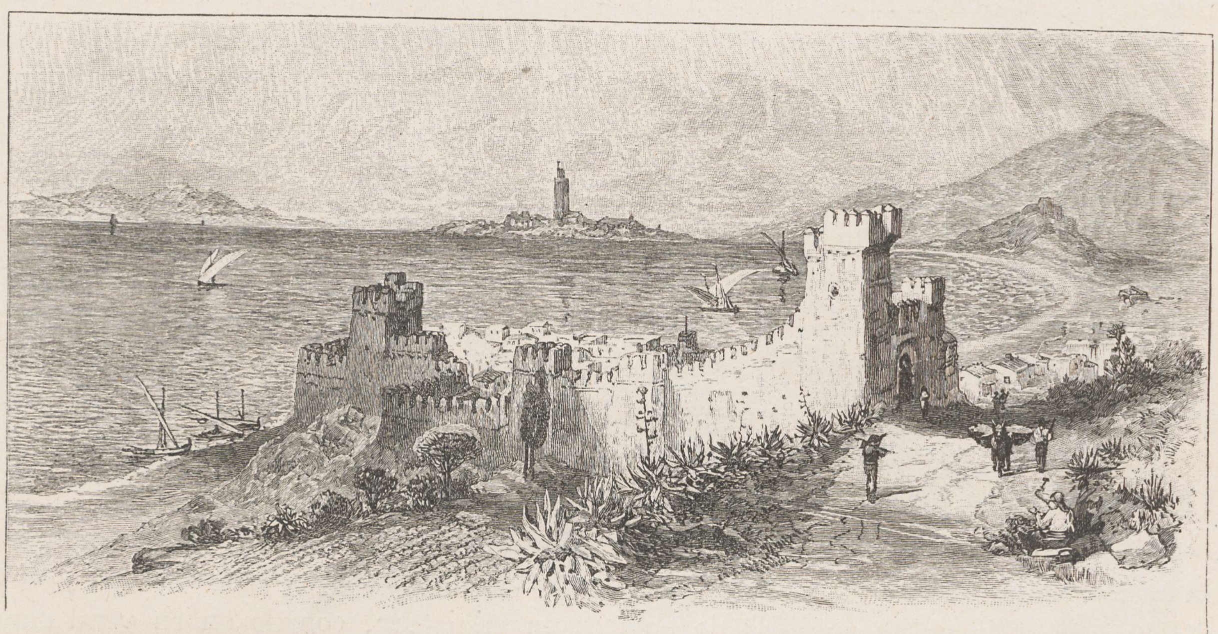
« A gauche l'Europe, dit Théophile Gautier, à droite l'Afrique, avec leurs côtes rocheuses, revêtues par l'éloignement de nuances lilas clair, gorge de pigeon, comme celles d'une étoffe de soie à deux trames ; en avant, l'horizon sans bornes et s'élargissant toujours ; par-dessus, un ciel de turquoise ; par-dessous, une mer de saphir d'une limpidité si grande, que l'on voyait la coque de notre bâtiment tout entière, ainsi que la quille des bateaux qui passaient auprès de nous et qui semblaient plutôt voler dans l'air que flotter sur l'eau. Nous nagions en pleine lumière, et la seule teinte sombre que l'on eût pu découvrir à vingt lieues à la ronde venait de la longue aigrette de fumée épaisse que nous laissions après nous. . . . . La nature était en gaîté ; de grands oiseaux de mer d'une blancheur de neige rasaient l'eau du coupant de leurs ailes. Des thons, des dorades, des poissons de toute sorte, lustrés, vernissés, étincelants, faisaient des sauts, des cabrioles et folâtraient avec la vague ; des voiles se succédaient d'instant en instant, blanches, arrondies comme le sein plein de lait d'une Néréide qui se serait fait voir au-dessus de l'onde. Les côtes se teignaient de couleurs fantastiques ; leurs plis, leurs déchirures, leurs escarpements accrochaient les rayons du soleil de manière à produire les effets les plus merveilleux, les plus inattendus, et nous offraient un panorama sans cesse renouvelé[1]. »

Tarifa est une ville aussi intéressante par son histoire qu'elle est pittoresque. Elle a joué son rôle dans le conflit séculaire qui a mis aux prises l'Europe chrétienne et l'Orient de Mahomet. Et, bien des siècles après, elle fit encore parler d'elle, pendant les guerres de Napoléon. De Tarifa on peut faire une jolie promenade à travers la montagne pour se rendre à Algesiras et Gibraltar.

En face de Tarifa est Tanger. Il y a peu de spectacles plus enchanteurs que celui du golfe de Tanger, tel qu'il apparaît au lever du soleil au voyageur dont le bateau est venu jeter l'ancre à la nuit tombante. Ici, sous les clartés roses de l'aurore, tout est calme. Les eaux bleues de la baie se brisent mollement en vagues

1. *Voyage en Espagne* (*Charpentier et Fasquelle*).

minuscules et couronnent d'une ligne d'écume blanche la grève étincelante. A droite, se trouve la ville, à laquelle le jour naissant donne un aspect féerique ; une teinte rosée colore légèrement les constructions les plus élevées ; tout le paysage est comme baigné dans cette atmosphère limpide d'Afrique qui donne à chaque rocher, à chaque ondulation du terrain, à chaque profil de maison, son contour net et arrêté.



TARIFA

Si l'on veut atterrir, à moins qu'on ne soit décidé à entrer jusqu'au genou dans l'eau bleue, il faut de toute nécessité grimper sur le dos d'un robuste Arabe. Une fois à terre, le voyageur s'apercevra que le pittoresque de Tanger, comme celui de presque toutes les villes d'Orient, perd à être vu de près.

Une promenade à travers la rue principale ne vous fera rien voir de particulièrement remarquable, si ce n'est le minaret de la Djama-el-Kebir. Le point vers lequel se dirigent d'abord tous les voyageurs qui visitent Tanger est la Bab-el-Sok, la porte de la place du marché, où l'on peut assister, chaque matin, à une scène qui montre la vie orientale avec toute sa couleur. Figurez-vous des chameaux accroupis avec leur fardeau de dattes, des marchands discutant le prix de leurs denrées, des Juifs à l'air sournois et servile, des indigènes pesamment armés, à l'air farouche, des chevaux, des mules efflanquées, des vieilles femmes bavardant par groupes tandis que de plus jeunes lancent en passant de rapides œillades à travers le *yashmak ;* faites courir là-dessus un furieux tourbillon de poussière et vous aurez une idée du spectacle que présente chaque matin la Bab-el-Sok de Tanger.

Mais reprenons notre voyage vers l'Est, pour arriver au fameux *Rocher* de Gibraltar. Enfin, le voilà dans toute sa majestueuse grandeur, à laquelle la main de l'homme semble avoir encore ajouté un air de menace et de défi. Cet aspect « armé » du Rocher — aspect qu'on saisit ou qu'on devine longtemps même avant d'être assez près pour discerner ses fortifications actuelles et son artillerie — est dû en grande partie à la platitude absolue du terrain au-dessus duquel s'élèvent les remparts de l'Ouest. A mesure que l'on approche, l'effet augmente d'intensité. Le pays semble s'aplanir et se niveler à l'entour, et le Rocher paraît dominer de plus en plus et surveiller le détroit et les deux continents. Lorsqu'on approche, cette impression fait place à une autre : Gibraltar perd un peu de son air de forteresse, et commence à prendre cet aspect de lion couché qu'on a si souvent remarqué.

« L'on dirait un sphinx de granit énorme, démesuré, gigantesque, comme pourraient en tailler des Titans qui seraient sculpteurs, et auprès duquel les monstres camards de Karnak et de Giseh sont dans la proportion d'une souris à un éléphant. L'allongement des pattes forme ce que l'on appelle la Pointe d'Europe; la tête, un peu tronquée, est tournée vers l'Afrique, qu'elle semble regarder avec une attention rêveuse et profonde. . . . . Les épaules, les reins et la croupe s'étendent vers l'Espagne à grands plis nonchalants, en belles lignes onduleuses comme celles des lions au repos. La ville est au bas, presque imperceptible, misérable détail perdu dans la masse. Les vaisseaux à trois ponts, à l'ancre dans la baie, paraissent des jouets d'Allemagne, de petits modèles de navires en miniature, comme on en vend dans les ports de mer; les barques, des mouches qui se noient dans du lait; les fortifications même ne sont pas apparentes. Cependant la montagne est creusée, minée, fouillée dans tous les sens; elle a le ventre plein de canons, d'obusiers et de mortiers; elle regorge de munitions de guerre. C'est le luxe et la coquetterie de l'imprenable. Mais tout cela ne produit à l'œil que quelques lignes imperceptibles qui se confondent avec les rides du rocher, quelques trous par lesquels les pièces d'artillerie passent furtivement leurs gueules de bronze. Au moyen âge, Gibraltar eût été hérissé de donjons, de tours, de tourelles, de remparts crénelés; au lieu de se tenir au bas, la forteresse eût escaladé la montagne et se fût posée comme un nid d'aigle sur la crête la plus aiguë. Les batteries actuelles rasent la mer, si resserrée à cet endroit, et rendent le passage pour ainsi dire impossible. Gibraltar était appelé par les Arabes Ghiblaltâh, c'est-à-dire le *Mont de l'Entrée*. Jamais nom ne fut mieux justifié. Son nom antique est Calpé[1].

Enfin nous sommes dans le port et nous allons débarquer. Le débarquement à Gibraltar ne ressemble pas à celui qu'il faut subir dans les ports du Levant.

1. *Th. Gautier, ouvr. cit.*



VUE DE TANGER



GIBRALTAR,
VUE PRISE DU TERRITOIRE NEUTRE

Les eaux de la rade sont tranquilles, et l'on descend de presque tous les bâtiments qui y jettent l'ancre, par une échelle doucement inclinée. La seule chose à redouter, c'est l'insinuant batelier parlant toutes les langues. Si vous n'êtes pas absolument convenus du prix avec lui, avant d'entrer dans son bateau, il vous aura à sa discrétion. Il est pourtant soumis à un tarif et on pourrait se figurer que, dans un endroit comme Gibraltar, la loi est respectée. Que le voyageur n'y compte pas trop, cependant. Il faut, d'ailleurs, toujours convenir d'un prix avec les bateliers, pour s'ôter tout prétexte à une générosité intempestive que justifieraient plus ou moins la distance considérable à laquelle mouillent les bateaux, et la chaleur de la température.

Heureux le voyageur qui arrive à Gibraltar au milieu du jour; en allant seulement du débarcadère à son hôtel, il assistera à un spectacle presque unique au monde. Gibraltar a pourtant, comme toutes les villes du Midi, des rues étroites, tranquilles et silencieuses, et le voyageur qui s'y promènerait en évitant la voie principale, ne se rendrait jamais compte du caractère étrangement cosmopolite de l'endroit. Il faut parcourir Waterport Street au milieu de la journée, pour bien voir que Gibraltar est un marché cosmopolite. L'Europe, l'Asie et l'Afrique se mêlent et se heurtent à ce point de rencontre. De grands et majestueux Arabes, des Turcs au blanc turban, des nègres aux lèvres lippues et à la chevelure laineuse, des Grecs à l'œil vif et aux mouvements lestes, des Juifs vêtus de cabans et des Juives à guimpe

noire, des marins espagnols et des soldats anglais — tous ces êtres si divers forment, avec bien d'autres, la foule épaisse et grouillante qui remplit dans la journée la grande rue de Gibraltar et s'amasse surtout aux alentours du marché, près de Commercial Square.

Un voyageur nouvellement débarqué à Gibraltar reçoit bien plutôt l'impression d'un marché commercial que celle d'une forteresse. Il est, maintenant, trop près de ces batteries menaçantes et de ces murs de rochers à pic pour en être impressionné, et son esprit est d'abord occupé par le mouvement et la vie intenses dont il se sent environné.

Les boutiques de Gibraltar n'offrent rien de remarquable, et sauf le tabac, qui est à la fois excellent et à bon marché, les occasions y sont rares d'emplettes avantageuses. Il y a pourtant à Gibraltar une réelle activité commerciale, car la ville renferme une population considérable, étant données ses dimensions : elle compte 18 000 habitants, plus sa garnison qui est de 5 000 à 6 000 hommes. Malgré tout, on ne risque guère d'oublier qu'on est dans « une place forte ».

Matin et soir, on entend le bruit de l'exercice à feu ; à chaque instant les échos du rocher se renvoient de proche en proche la fanfare aiguë du clairon. Une atmosphère d'ordre sévère, d'austère discipline et d'autorité absolue domine la ville et semble peser davantage sur elle à mesure que la journée s'avance. Aux alentours des portes, vers l'heure des exercices à feu, les habitants de la ville se hâtent de rentrer, tandis que les gens des environs, au contraire, se dépêchent de sortir, de peur que l'inexorable coup de canon ne les enferme pour la nuit. Après la fermeture des portes, il est encore permis pendant quelques heures de circuler dans les rues ; mais, à minuit, ce privilège cesse, et nul n'a plus le droit de sortir de chez soi sans un laissez-passer. Le 31 décembre, cette règle est sujette à quelque relâchement ; une des musiques militaires parcourt quelquefois la rue principale en jouant l'air national, et les habitants sont autorisés à voir finir la vieille année et commencer l'année nouvelle. Toutefois un hourra timide et respectueux leur est seul permis, et, à minuit quinze à peu près, on les envoie se coucher : tant on prend, à Gibraltar, de précautions contre la trahison à l'intérieur et les surprises à l'extérieur. On y éprouve, en un mot, quelque chose des sensations que l'on doit ressentir dans une ville assiégée, ou celles qu'éprouvaient les chevaliers d'autrefois, qui mangeaient et buvaient tout armés, se couchaient le soir avec leur cuirasse, et se servaient comme d'oreiller de leur bouclier.

Les curiosités de la ville ne sont pas nombreuses. On en a vite épuisé la liste avec la cathédrale, la bibliothèque militaire, le palais du gouverneur, les jardins d'Alaméda, la promenade à la Pointe d'Europe. Le jardin d'Alaméda présente tous les agréments d'une abondante végétation tropicale et d'admirables échappées sur

la mer et l'horizon. Gibraltar est extrêmement fier de sa promenade, et avec raison. C'est le général Don qui a créé ces jardins, il y a quelque trois quarts de siècle. Tous ceux qui auraient vu l'Alaméda avant qu'il fût planté se mêleraient certainement au concert de louanges que mérite l'officier qui a fait des « sables rouges », comme on appelait autrefois ce lieu, le paradis de verdure qu'on y trouve maintenant. Les monuments élevés à Elliot et à Wellington sont loin d'être parfaits; on dirait que la malédiction mystérieuse attachée à la statuaire anglaise la poursuit même au delà des mers. Les habitants, au reste, sont faits à ces statues, et c'est un spectacle qui vaut la peine d'être vu que celui auquel on assiste là dans l'après-midi : ce sont des officiers anglais avec leurs femmes et leurs filles, des bonnes anglaises avec les enfants qui leur sont confiés, des touristes anglais et, à côté d'eux, la foule bigarrée et polyglotte des Orientaux qui viennent écouter la musique militaire.



ATTERRISSAGE A GIBRALTAR

Mais il faut continuer notre excursion autour du Rocher : laissant sur notre droite la nouvelle jetée et, un peu plus loin, la petite porte de Rosia Bay, nous passons près de la colline de Buena Vista, couronnée de ses casernes, et nous arrivons à l'extrémité du promontoire. On trouve encore là de nouvelles casernes et, un peu plus loin, abritée par la muraille de la falaise, une autre esplanade, servant aussi à des promenades et à des exercices militaires. En doublant la pointe on découvre la villa du Gouverneur, fraîche retraite qui s'abrite tout contre le roc. La route cesse tout près de là; la falaise s'élève à pic, et il faut revenir sur ses pas. L'observateur superficiel qui a fait ce parcours peut avoir la prétention d'avoir « vu » Gibraltar; mais pour ceux qui visitent l'endroit au point de vue historique, on peut dire que l'exploration est à

peine commencée : car ceux-là ne sont pas seulement venus à Gibraltar pour flâner dans un jardin ensoleillé, ou pour faire une promenade en voiture sur le littoral d'un promontoire espagnol, ni même pour réjouir leurs yeux de l'éclat des couleurs méridionales et du pittoresque du décor ; mais pour visiter une grande forteresse que la nature avait faite presque imprenable et que la main de l'homme a rendue tout à fait inaccessible.

Dès lors, la partie la plus intéressante du séjour sera la visite des célèbres fortifications. Après s'être muni d'une permission de l'autorité militaire (car on se heurtera à chaque pas contre une sévère discipline), on commencera l'ascension du Rocher et on fera la première halte devant un édifice plus d'une fois contemplé d'en bas avec quelque étonnement. C'est le château mauresque, le premier objet qui frappe l'œil du voyageur quand il débarque sur la jetée et contemple les maisons accrochées au flanc oriental du rocher ; elles sont dominées par cet édifice crénelé, et la plate-forme sur laquelle il est construit donne accès dans les fameuses galeries de Gibraltar. Le château est une des plus anciennes constructions mauresques de l'Espagne ; l'inscription arabe qu'on lit sur la porte méridionale dit qu'il a été bâti en 725 par Abu-Abul-Hajez. Sa principale tour, la « Torre del Homenaje », est criblée de balles : c'est un souvenir du siège à jamais célèbre de Gibraltar. Les galeries, qui forment une rangée de tunnels sur la face septentrionale du roc, ont de deux à trois kilomètres d'étendue. A une des extrémités elles s'élargissent et forment la crypte spacieuse connue sous le nom de Hall de Saint-Georges ; on y donna un banquet à Nelson. Ces galeries ne sont supportées par aucune arche : elles sont simplement creusées dans le rocher et percées, à des intervalles d'environ douze mètres, par des meurtrières hérissées de canons. Un tel déploiement d'artillerie suppose la possibilité d'un siège en règle, suivi d'un assaut du côté que défendent les canons ; mais quoique, pendant la seconde année du fameux siège, les Espagnols aient fait des travaux considérables sur le territoire neutre, jamais, ni maintenant ni alors, on n'a envisagé sérieusement la possibilité d'un assaut du côté septentrional. Néanmoins la forteresse a été surprise une fois du côté de l'est, qui pourtant paraît également inaccessible ; le voyageur verra un peu plus loin les traces de cet exploit sans précédent, qui n'a d'ailleurs jamais été renouvelé. Après avoir visité les galeries, on montera à la Tour du Signal, connue du temps de la domination espagnole sous le nom de « El Hacho » ou la Torche : on y allumait autrefois des fanaux. Ce n'est pas tout à fait le point le plus élevé du Rocher, mais la vue y est admirable. Au nord, on aperçoit les montagnes de la Ronda, et très loin, à l'est, la Sierra Nevada étincelle à l'horizon. A ses pieds, le spectateur peut voir la ville et le golfe, les casernes et le port, avec ses bateaux qui font l'effet de jouets d'enfants ; enfin, à l'horizon, dans la même direction, on aperçoit Ceuta, qui se mire dans les eaux ensoleillées du Détroit.

En suivant la route, on atteint bientôt le point le plus élevé du Rocher, à une altitude de 460 mètres, et, un peu plus loin encore, après être descendu de quelques mètres, on trouve la tour connue sous le nom de « Folie d'O'Hara », d'où la vue est également magnifique; c'est le point le plus méridional de l'arête. Cette tour a été bâtie par un officier appelé O'Hara; c'était un observatoire destiné à surveiller les mouvements de la flotte espagnole dans le port de Cadix, qui est à une distance de cinquante à soixante kilomètres; mais, à peine terminée, elle fut frappée de la foudre et mise hors d'usage.



LE CHATEAU MAURESQUE A GIBRALTAR

On voit, bien au-dessous de soi, du côté de la terre ferme, la partie plate et sablonneuse de l'isthme, que coupent les lignes anglaises juste à l'endroit où il commence à s'élargir. On aperçoit, au delà, la zone d'un demi-kilomètre de largeur environ, qu'on appelle « le Territoire neutre »; et plus loin encore, vers l'intérieur des terres, une ligne rompue et irrégulière de terrassements marque la frontière espagnole. C'est peut-être le seul souvenir matériel qui subsiste du siège. Pendant la troisième année de cette lutte, les Espagnols ayant essayé en vain, depuis le mois de juin 1779, de réduire la garnison par la famine, eurent l'idée de bombarder la ville pour l'obliger à se rendre, et construisirent sur le Territoire neutre les grands terrassements dont ces ruines sont les seuls restes. Ils avaient vraiment de bonnes raisons pour recourir aux moyens extraordinaires. Deux fois, dans l'espace de deux ans, ils avaient réussi à réduire la ville à une famine affreuse, et chaque fois elle avait été ravitaillée par des flottes

anglaises. En janvier 1780, quand Rodney apparut dans le détroit avec son précieux chargement de vivres, les assiégés se nourrissaient de chardons et d'oignons sauvages; le gigot d'un mouton algérien se vendait plus de sept livres sterlings, et une vache laitière cinquante guinées. Au printemps de 1781, quand l'amiral Darby les ravitailla pour la seconde fois, le prix d'une livre de mauvais biscuit de mer, plein de vermine, était de vingt-cinq sous. Ces terribles privations n'ayant pu réussir à abattre le courage des assiégés, on s'était décidé à bombarder la ville. D'énormes batteries, composées de 170 canons et de 80 mortiers, avaient été installées le long du rivage et avaient, pendant six semaines, tiré sans interruption. Le général Elliot — le vieux guerrier, d'une rudesse toute spartiate, qui se nourrissait de légumes et d'eau, qui ne dormait jamais plus de quatre heures, et dont l'exemple a puissamment contribué à entretenir le courage de la garnison — suivait avec inquiétude les progrès des travaux d'approche; il décida qu'il fallait attaquer avant la venue de l'hiver. Le 27 novembre 1781, à trois heures du matin, il fit une sortie avec une troupe de 2000 hommes, traversa les trois quarts de kilomètre qui le séparaient des Espagnols, et tomba sur les retranchements ennemis. L'alarme avait été donnée, mais très peu de temps avant l'arrivée des assaillants, de sorte que l'affaire fut en réalité une surprise. L'artillerie, démoralisée et prise de panique, fut enlevée à la baïonnette à la place même qu'elle occupait, les canons furent encloués et on mit le feu aux batteries avec des fagots. Les vainqueurs, en rentrant dans la ville, entendirent le bruit que faisait l'explosion des magasins de l'ennemi. Pendant quatre jours, le camp continua à brûler. Ce fut la dernière tentative sérieuse faite par les Espagnols du côté de la terre.

Ce qui a, en somme, le plus d'importance dans l'imprenable forteresse, c'est « la ligne de défense » — ce formidable rempart de constructions et de canons — qui enserre la ville de Gibraltar depuis la jetée jusqu'à Rosia Bay. Cette ligne s'étend sur une longueur de deux grands kilomètres et suit les sinuosités de la côte, interrompue de temps en temps par un passage pour les eaux ou un bastion. Ici, comme nous nous dirigeons vers le sud, en partant de l'ancienne jetée, nous trouvons le bastion du Roi, le plus célèbre de tous. Ensuite vient Ragged Staff-Stairs et, un peu plus loin, la batterie de Jumper, située à l'endroit qu'on dit être le moins bien défendu de la forteresse. C'est à la place où se trouve maintenant la batterie de Jumper qu'a débarqué la première troupe de soldats anglais, — c'est par là que Gibraltar fut emporté d'assaut. C'est le 23 juillet 1704 qu'eut lieu ce débarquement et, chose singulière, quand l'amiral Rooke quitta l'Angleterre, pour faire ce voyage dont il revint en rapportant pour ainsi dire la clef de la Méditerranée dans sa poche, il n'avait pas plus l'idée d'attaquer Gibraltar



LE CHATEAU MAURESQUE

que de découvrir le passage du Nord-Ouest. Il était simplement parti pour conduire à Lisbonne l'archiduc Charles d'Autriche, candidat au trône d'Espagne ; après quoi, il reçut du gouvernement anglais l'ordre de faire voile pour Nice et Villefranche qu'on supposait menacées par la France ; en même temps, l'archiduc le priait d'aller faire un tour à Barcelone, où il espérait que le peuple était prêt à se soulever en sa faveur. Rooke exécuta les ordres reçus, ou plutôt il constata qu'il n'y avait rien à faire pour lui dans les deux cas — que Barcelone n'avait pas la moindre velléité de se soulever, et que Nice ne courait aucun danger. En conséquence, l'amiral prit le chemin du détroit de Gibraltar, et il fut rejoint par l'amiral Cloudesley Shovel avec une autre escadre : ils avaient l'intention d'arrêter la division française qui, croyaient-ils, allait tenter d'opérer une jonction avec la division de Toulon. Mais ils ne purent rattraper la flotte française et se trouvèrent ainsi, le 17 juillet, à sept lieues de Tétouan, sans avoir rien à faire. Nous n'exagérons pas beaucoup en disant que l'attaque de Gibraltar fut décidée pour faire diversion à un intolérable ennui. On savait que la citadelle avait une faible garnison, tout en étant, pour cette époque, très bien pourvue d'artillerie : il n'y avait en somme, comme on le sut par la suite, que cent cinquante artilleurs pour une centaine de canons, et on pensa qu'il était possible d'emporter la place par un coup de main. Le 21, la flotte entière vint jeter l'ancre dans la baie de Gibraltar. Deux mille hommes, commandés par le prince de Hesse, furent débarqués sur ce qui est maintenant le Territoire neutre, pour empêcher toute communication avec la péninsule espagnole. Le 23, les contre-amiraux Vanderhussen et Byng commencèrent le feu sur les batteries et, après cinq ou six heures de bombardement, les réduisirent au silence. Le gouverneur espagnol capitula ; on ouvrit la porte du côté de l'isthme au prince de Hesse et à ses troupes : Gibraltar était anglais. Et pourtant la prise de possession n'eut alors rien de régulier ; la citadelle appartenait en réalité à Son Altesse l'archiduc Charles III d'Espagne, et s'il avait pu arriver à faire triompher sa cause, l'Angleterre aurait naturellement été obligée de lui rendre, à la fin de la guerre, la plus forte place de son royaume. La guerre de la Succession d'Espagne se termina par le triomphe de Philippe V, et Gibraltar resta aux Anglais presque contre le vœu de la nation, car George I[er] était disposé

à y renoncer, et l'opinion publique, en Angleterre, avait décrété que c'était un rocher dénudé, un fort insignifiant et une charge inutile.

Sans aucun doute, le bastion du Roi est ce qu'il y a de plus intéressant à Gibraltar au point de vue militaire, mais on aurait tort de ne pas suivre tout le rempart extérieur pour se faire une idée nette de la ligne de défense maritime. Un peu plus loin, on trouve le palais du Gouverneur; on arrive ensuite au débarcadère connu sous le nom de Ragged Staff-Stairs; puis la ligne des remparts



CEUTA. VUE PRISE DE LA MER

qui, en suivant les découpures de la côte, a fait une saillie du côté de la nouvelle jetée et du débarcadère, se creuse de nouveau pour entourer la baie de Rosia et se dirige vers le sud, du côté de la Pointe Buena Vista : c'est vraiment une ceinture d'acier, une cotte de mailles gigantesque que ne peuvent pénétrer les projectiles les plus terribles.

Le voyageur qui visite Gibraltar ne manquera pas, si le temps le permet, d'aller voir Algésiras et San-Roque, et sera même souvent tenté de pousser jusqu'à Estépona. Algésiras est situé de l'autre côté de la baie, et on le voit distinctement de Gibraltar. C'est une ville moderne assez peu intéressante, mais dont les environs sont pittoresques.

Et maintenant, avant de franchir la porte qui nous ouvre la Méditerranée, il nous reste à jeter en passant un coup d'œil sur l'autre des deux colonnes qui gardent l'entrée. Si nous nous trouvons à la Pointe d'Europe et que nous regardions du

côté de la mer, nous apercevons, à dix ou douze kilomètres, la pointe d'Afrique, la colonne d'Hercule africaine, le promontoire derrière lequel se trouve Ceuta, la principale citadelle espagnole sur la côte barbaresque. Le site n'a rien d'imposant quand on y arrive en traversant le détroit : c'est une colline ronde et régulière surmontée d'un fort sur lequel flotte le drapeau espagnol et qui est défendu du côté de la mer; l'aspect ne paraît pas beaucoup plus imposant quand on s'en approche.

Comme presque toutes les autres villes de cette région qui a servi de champ de bataille à l'Europe contre l'Afrique, Ceuta a joué son rôle dans la lutte séculaire entre le Christianisme et l'Islam. Il y a plus de quatre siècles et demi que cette ville fut enlevée aux Arabes par le roi Jean de Portugal, et elle resta possession portugaise pendant deux autres siècles; en 1640, elle fut annexée à la couronne de Castille. La conquête de Ceuta par le roi Jean ne profita pas à sa famille. Il revint dans ses États laissant le prince de Portugal pour défendre sa conquête; après avoir repoussé une attaque des Arabes qui voulaient reprendre la ville, il fallut la munir de nouvelles fortifications et renforcer la garnison. Le roi de Portugal mourut en 1428 et fut remplacé par son fils aîné, Édouard, qui fit contre Tanger une expédition si malheureuse que les Portugais, pour quitter l'Afrique, furent obligés de promettre la restitution de Ceuta et se virent même contraints de laisser comme otage le fils du roi, Don Ferdinand. Le roi et ses conseillers, de retour en Portugal, refusèrent de tenir l'engagement pris; on commença des préparatifs pour aller délivrer le malheureux otage, mais la mort d'Édouard arrêta l'expédition, et le prince Ferdinand resta longtemps prisonnier. On ne rendit jamais Ceuta, et cette ville, passée au dix-septième siècle, ainsi que nous l'avons dit, sous la domination espagnole, est maintenant une des quatre ou cinq places fortes que possède l'Espagne sur la côte africaine, dans les environs du détroit. Dominée par les hauteurs environnantes, Ceuta n'aurait peut-être pas été facile à défendre contre un peuple moins dégénéré que les Arabes. Si la citadelle de Ceuta n'est pas très fortifiée, sa garnison du moins est très importante, et cette place forte, qui a été de quelque



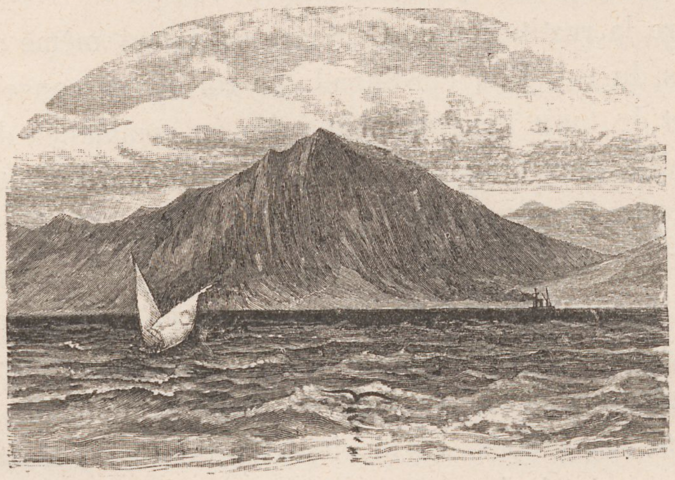
PORTE DE CEUTA

utilité à l'Espagne, lors de l'expédition contre le Maroc, lui rendra peut-être encore plus d'un service. En temps de paix, Ceuta sert de station pénitentiaire.



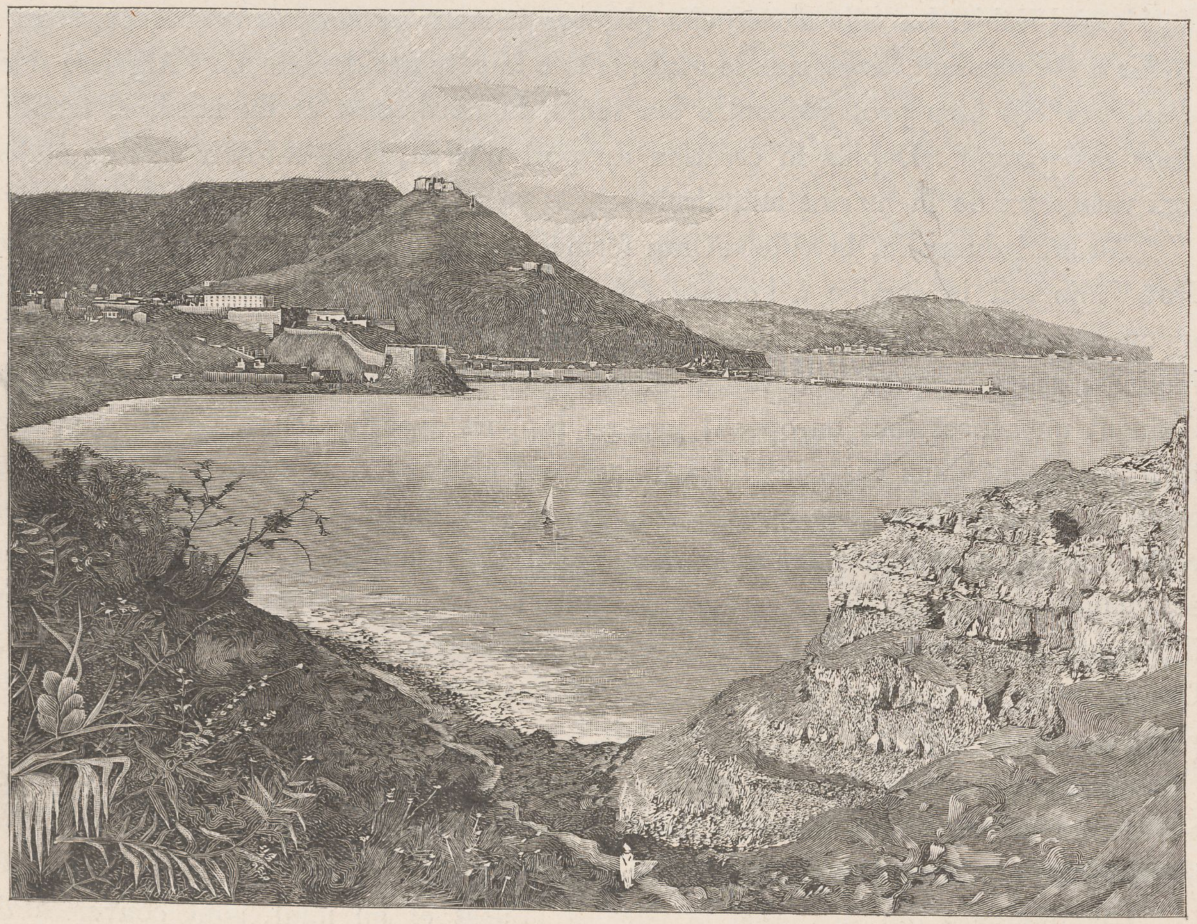
VUE DE CEUTA

La ville ne présente pas de grandes attractions pour les voyageurs; toutefois on trouve des ruines romaines dans le voisinage de la citadelle, et les murs de la ville, avec les massives arcades de leurs portes, sont dignes de remarque. Ce qu'il y a de plus intéressant, du reste, c'est le rocher, qui s'avance dans le détroit, pour faire pendant à l'autre colonne d'Hercule. Les Phéniciens l'appelaient Abyla, « la montagne de Dieu »; les Arabes lui donnaient le nom de Djebel Moosa, la colline de Musa. Il porte aujourd'hui le nom de Mont des Singes.



MONT DES SINGES.

L'Algérie



ORAN : LE PORT, LE DJEBEL MOUDJADJO ET MERS-EL-KÉBIR. VUE PRISE DES BATTERIES ESPAGNOLES.

Orientée vers cette partie de la Méditerranée qui est comprise entre l'Espagne, la France et l'Italie, c'est-à-dire vers la France elle-même, l'Algérie apparaît comme une annexe naturelle de la mère-patrie.

A partir de la frontière marocaine, la côte suit une direction générale du sud-ouest au nord-est. Les terres, d'abord basses, se relèvent bientôt et présentent du côté de la mer une muraille rocheuse presque uniforme ; on ne tarde pas à apercevoir le cap Figalo, très escarpé, taillé à pic, et dont le sommet s'arrondit. La côte garde la direction nord-est jusqu'au cap Lindlès ; là elle s'infléchit vers le sud, pour former une baie profonde, et se recourbe vers le cap Falcon, un promontoire bas, couvert de dunes, facile à reconnaître au phare qui le surmonte. Puis une nouvelle baie se creuse, très grande, la baie de Las Aguadas, bordée de sables et de falaises. On

distingue le village d'Aïn Turk, qui s'étage gracieusement en amphithéâtre, et, à gauche, une plaine toute couverte de vignobles entourant de jolis villages; plus loin, à l'est, la masse du Djebel Santon. Une pointe rocheuse se détache de cette montagne et s'avance dans la mer en forme de jetée; à son extrémité est bâtie la forteresse de Mers-el-Kébir. La ville s'accroche pittoresquement au sommet du rocher. Mers-el-Kébir a été pendant longtemps le seul port de la côte occidentale de l'Algérie; il est d'ailleurs très bien protégé contre les vents du nord-ouest et du nord, si terribles dans ces parages. Depuis la création du port d'Oran, Mers-el-Kébir sert de station aux vaisseaux de la marine militaire.

Au fond du golfe, la ville d'Oran forme une tache blanche au pied du Djebel-Moudjadjo qui la domine à l'ouest. Elle est traversée en son centre par un ravin qu'on a comblé et transformé en boulevard. Ses maisons à cinq étages et à toits inclinés, ses boutiques à devantures, ses rues rectilignes, ses places carrées lui donnent un aspect tout européen, peu en rapport avec le climat. Le soleil pénètre trop facilement dans ces rues larges, dans ces maisons trop ouvertes. L'habitation arabe, avec ses rares ouvertures à l'extérieur, sur des ruelles étroites et couvertes, est mieux défendue contre les ardeurs du soleil d'Afrique. Les maisons à cinq étages, semblables à des casernes, constituent en outre un danger constant pour la population : il y a un siècle à peine, un tremblement de terre détruisit la ville de fond en comble. On ne peut s'empêcher de frémir, en songeant au désastre qu'entraînerait une pareille catastrophe, si elle se renouvelait.

Oran possède peu de monuments remarquables. Deux mosquées élèvent dans les airs la fine silhouette de leurs minarets : il faut admirer de près les dessins délicats, les élégantes colonnettes et les arcades qui en ornent les faces.

Les hauteurs qui dominent la ville, à l'ouest et au midi, sont couvertes de nombreuses fortifications datant de la domination espagnole. La ville d'Oran avait été fondée par les Maures d'Andalousie, vers le xᵉ siècle. Lorsqu'au commencement du xvIᵉ siècle, les Espagnols réussirent à les chasser d'Espagne, ils les poursuivirent jusqu'en Afrique et s'emparèrent de Mers-el-Kébir et d'Oran, qu'ils gardèrent pour ainsi dire à vue; en deux jours au plus ils pouvaient s'y rendre avec leurs transports et leurs navires de guerre. Cependant la ville tomba aux mains des Turcs, à la fin du siècle dernier. Elle resta, sous leur domination, ce qu'elle était précédemment, c'est-à-dire une médiocre place de guerre. C'est seulement depuis l'occupation française qu'Oran a pris de l'importance.

C'est actuellement, au point de vue commercial, la ville la plus importante de l'Algérie, grâce au port qu'on y a créé. Ce port est protégé des vents du nord et du nord-ouest par une jetée d'un kilomètre; à l'intérieur, d'autres jetées forment plusieurs bassins secondaires. Les plus gros bâtiments peuvent y venir mouiller;

les navires y chargent les alfas, les minerais et les céréales, et y débarquent des marchandises d'Europe. La population s'augmente chaque jour de nouveaux immigrants, la ville s'étend de plus en plus : du côté du midi et de l'est, où les montagnes ne gênent pas son expansion, de nouveaux faubourgs se créent. La population se compose en majorité d'Espagnols ; ils sont là comme chez eux, presque dans leur pays, à quelques heures seulement de Carthagène, de Valence, de Murcie, sous un climat qui se rapproche sensiblement de celui de l'Espagne. On les reconnaît facilement à leur mouchoir noué autour de la tête, à leur courte veste, à leur large ceinture et à leurs guêtres boutonnées. Les Français sont, à Oran, de moitié moins nombreux que les Espagnols. Il y a aussi un grand nombre de Juifs : ils portent, comme dans le Maroc, la lévite, le pantalon à pied et le bonnet noir. Les races d'Afrique sont représentées par les types les plus divers : à côté de l'Arabe drapé dans son burnous, on coudoie à chaque pas le nègre du Soudan au teint d'ébène et le Maure insouciant.

Le climat d'Oran est tout africain, brûlant, plus que celui d'Alger. La verdure est rare aux environs ; les flancs du Moudjadjo sont nus et comme calcinés. Dans les crevasses des rochers, des cactus languissent sous la caresse ardente du soleil ; les champs sont brûlés.

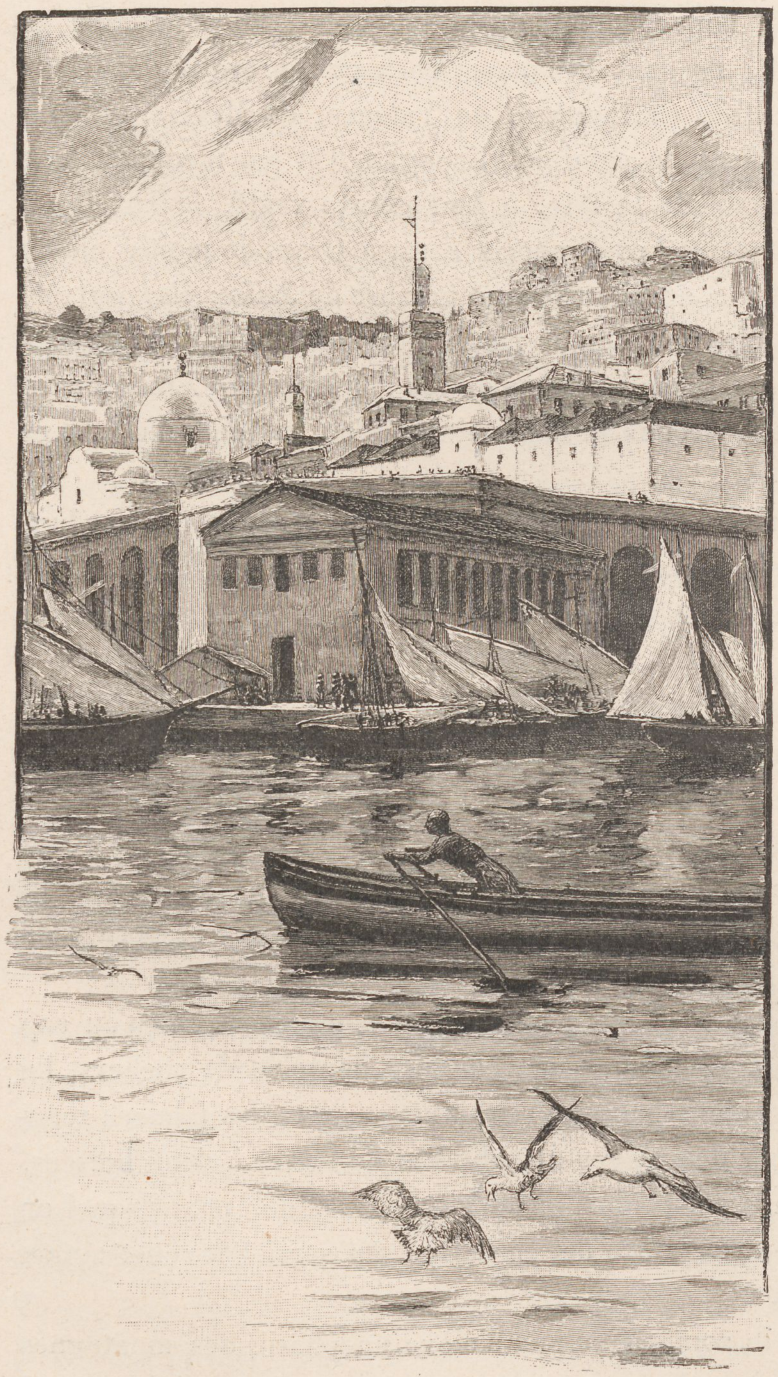
Si l'on veut prendre une vue d'ensemble de la ville, il faut la voir du fort de Santa-Cruz, qui couronne le sommet du Moudjadjo.

On y monte par un sentier bordé de buissons en fleurs ; bientôt, la route en bas et la grève ont disparu ; on ne voit plus rien au-dessous de soi que la mer, qui s'étend à perte de vue. Arrivé au sommet, on découvre la ville d'Oran qui s'arrondit gracieusement autour de la baie ; à droite, la longue ligne des falaises se perd dans le lointain.

Les falaises continuent à border la mer de leur muraille uniforme jusqu'au cap Carbon, où la côte change d'aspect et présente une ceinture dentelée de rochers. La baie d'Arzeu développe ensuite sa plage basse et sablonneuse ; puis les falaises reparaissent, pour faire place bientôt à des plages de sables et de dunes à demi boisées. Falaises à pic et plages basses alternent ainsi jusqu'au cap Caxine, près duquel on peut voir les carrières d'où ont été extraits les matériaux qui ont servi à la construction des anciennes fortifications d'Alger.

A partir du cap Caxine, sur le sommet duquel s'élève un phare, des montagnes bordent la côte et présentent à la mer leur versant revêtu d'une teinte grisâtre assez uniforme. On double la pointe Pescade, aux roches aiguës, aux grottes creusées par les vagues, aux plateaux herbeux ; puis on découvre le village Saint-Raphaël dont les villas, entourées de jardins, dévalent vers la mer, dominées par l'église de Notre-Dame-d'Afrique, qui s'élève sur un des contreforts du Bou-Zarea. Enfin voici Alger.

« La baie d'Alger, ouverte au nord, a une profondeur de sept kilomètres sur une largeur de vingt, entre le cap Matifou à l'est et la pointe Pescade à l'ouest. Elle forme un demi-cercle assez régulier d'où se détache en saillie, sur le côté occidental, la ville d'Alger, l'*Icosium* des Latins, l'*el Djezaïr* des Arabes. Ce qui frappe tout d'abord le voyageur venant de France, c'est la série de collines qui se prolongent depuis la pointe Pescade jusqu'au fond de la baie, collines en pente roide, coupées par de nombreux ravins, émaillées çà et là de petites maisons de campagne, et prodigieusement verdoyantes. Au milieu d'elles, on aperçoit une masse d'une blancheur extraordinaire qui s'étale sur une vaste croupe. Derrière la ville et les collines du Sahel, une ligne bleuâtre marque dans le lointain la chaîne de l'Atlas. Si on se tourne alors vers la côte orientale, on découvre, à partir du fond de la baie jusqu'au cap Matifou, une langue de terre basse et, au-dessus d'elle, les cimes neigeuses, abruptes, menaçantes, des montagnes de Kabylie. On sent tout de suite que par là commence la partie sauvage de la contrée, et l'on reporte bien vite les yeux sur le Sahel, qu'on ne s'attendait pas à trouver si vert, si radieux, si riant.



PORT D'ALGER : LA PÊCHERIE

A mesure qu'on s'approche du port et qu'on s'y enfonce, la ville change d'aspect :

les parties hautes, occupées par les indigènes, disparaissent, les parties basses, où domine l'élément européen, ressortent de plus en plus, les maisons à cinq et six étages, d'une couleur grise ou jaunâtre, succèdent aux petits cubes blanchis à la chaux; on admire la belle place du Gouvernement, avec ses avenues de platanes, son bouquet de palmiers dans un coin, la statue équestre du duc d'Orléans au milieu, et, sur la droite, la mosquée de la Pêcherie, brillant sous les rayons du soleil comme une grosse fleur de magnolia; on suit de l'œil la longue ligne du boulevard de la République, quai supérieur soutenu au-dessus du quai de débarquement par de puissantes arcades, à travers lesquelles s'entr'ouvrent les portes des docks et des entrepôts; sur la balustrade du boulevard, des centaines d'Arabes enveloppés de leurs burnous contemplent, immobiles, le mouvement du port...

Le contraste de deux civilisations différentes, mises en présence sur le même sol, se retrouve partout : dans la disposition des voies publiques, dans les monuments, les maisons privées, les boutiques, les cafés et les ateliers, comme dans les types, les costumes et les mœurs.

Les principales rues, Bab-el-Oued, Bab-Azoun, la rue de la Marine, la rue de la Lyre, sont droites, larges et bordées d'arcades assez semblables à celles de notre rue de Rivoli; mais entre ces rues, et surtout au-dessus d'elles jusqu'à la Kasbah, l'ancien château fort du Dey, qui marque le sommet, quel enchevêtrement de ruelles tortueuses, étroites, difficiles à monter, glissantes à la descente, encombrées de mille obstacles, offrant à chaque pas quelque chose de nouveau et d'inattendu, tantôt une échappée sur la mer, tantôt un passage couvert et ténébreux, un vieux palais à côté d'une misérable échoppe! Ici le café maure où l'on boit, accroupi dans l'ombre, une petite tasse à la main, un liquide épais et plein d'arome; là le café européen, où circulent l'air et la lumière, où se dressent les tables de marbre, où se consomment nos boissons habituelles, plus fortes que parfumées. Sur la place du Gouvernement, les journaux se débitent au guichet des kiosques; on les achète, on les lit, on les discute avec autant d'empressement que dans nos grandes villes; pas bien loin de là vous trouverez des musulmans faisant leurs dévotions. La nuit, on peut entendre tour à tour le son des cloches et la douce voix du muezzin qui annonce l'heure de la prière »[1].

Si l'on veut se faire une idée de l'ancienne Alger, que l'on monte dans le célèbre quartier de Mohammed-Chérif, à l'est de la ville, de Sidi Abdallah au centre, ou de Sidi Ramdan à l'ouest. On se trouvera dans un dédale de rues tortueuses, de largeur inégale, souvent si étroites qu'à peine deux personnes y peuvent passer de front. Des maisons toutes blanches, sans fenêtres à l'extérieur, avancent de chaque

1. *J.-J. Clamageran, L'Algérie.* (*F. Alcan.*)

côté leurs étages supérieurs qui se rejoignent presque complètement, au point que la rue ressemble souvent à un couloir voûté. Le soleil pénètre à peine dans ces voies ombreuses où règne une douce fraîcheur. Des formes voilées y glissent sans bruit; de vieux Maures aux robes majestueuses paraissent aux portes; des jeunes garçons, vêtus d'une simple chemise, jouent assis sur les escaliers. Par endroits, de petites boutiques occupées par des brodeurs, des tailleurs, des cordonniers, des épiciers, des marchands de tabac et des cafetiers, représentent tout le commerce des indigènes. Si, de là, on descend vers la mer, dans les rues de Chartres, de la Lyre, Randon, d'Isly, sur le boulevard de la République, on se croit subitement transporté en plein Paris au milieu des voies larges, des maisons élevées de cinq étages, des magasins splendides.

« Les quartiers européens l'emportent certainement sur les quartiers arabes, au point de vue de la propreté, de l'hygiène et du confort; les Arabes reprennent la supériorité au point de vue artistique, si l'on compare leurs édifices avec les nôtres. Parmi les nôtres, je ne vois guère que le Théâtre qui soit supportable. Les casernes et les constructions du même genre, dans lesquelles se complaît l'art officiel, abondent à Alger, et y sont aussi laides qu'ailleurs.

La cathédrale, située au centre de la ville, ne présente à l'extérieur qu'une lourde masse qui offusque la vue et ne dit rien à l'esprit. A l'intérieur il y a une belle nef : mais elle est construite en style mauresque et gâtée au fond par le chœur d'un style absolument différent. Si l'on veut voir des œuvres originales et belles, il faut visiter la Kasbah, le Musée, la cour de l'Archevêché, la coupole de l'Amirauté, la mosquée d'Abderrhaman dominant le jardin Marengo, la Mosquée nouvelle (Djama Djedid), près de la Pêcherie, et surtout la grande mosquée de la rue de la Marine (Djama Kebir) »[1].

La Kasbah est l'ancienne citadelle d'Alger; elle domine la ville des hauteurs de l'ouest. A l'époque de la prise d'Alger, en 1830, la Kasbah et le palais des deys étaient entourés de grands murs en briques, de quarante pieds d'épaisseur, garnis de deux cents canons qui menaçaient la ville et les environs; une seule porte, en marbre blanc, y donnait entrée. La Kasbah renfermait une agglomération de bâtiments de toute sorte, parmi lesquels on remarque encore le palais du dey, bâti sur le plan des maisons mauresques, et la mosquée, magnifique salle carrée avec un dôme octogone que soutiennent d'élégantes colonnes en marbre blanc. Autrefois, des jardins s'étendaient devant le palais. On y voyait des autruches et, dans une ménagerie, des tigres et des lions.

Le Musée contient des inscriptions romaines, arabes, turques, fort intéressantes pour l'histoire du pays. Dans le même bâtiment se trouve une Bibliothèque qui renferme environ 40 000 volumes; il y a là des manuscrits arabes du plus haut intérêt.

1. *J.-J. Clamageran, ouv. cit.*



ALGER

Le musée et la bibliothèque sont installés, comme l'archevêché et la plupart des services publics, dans une maison mauresque; nous donnons un peu plus loin la description d'une maison de ce genre.

De toutes les mosquées d'Alger, la plus riche et la plus curieuse est la Zaouïa Abderrahman-et-Tçalbi, qui renferme les tombeaux de nombreux pachas et fonctionnaires; elle fut bâtie vers la fin du quinzième siècle et restaurée en 1697. Elle domine le jardin Marengo, l'une des plus belles promenades d'Alger.

La mosquée nouvelle (Djama Djedid), communément appelée Mosquée de la



BAIE D'ALGER, VUE PRISE DES HAUTEURS DE MUSTAPHA

Pêcherie, est bâtie en forme de croix grecque; elle est surmontée d'une coupole ovoïde et de quatre petites coupoles. On y admire, à l'intérieur, une chaire en marbre blanc sculpté et un magnifique manuscrit in-folio du Koran, dont chaque page est un prodige d'ornementation.

La grande mosquée (Djama Kebir), la plus ancienne d'Alger, fut construite très probablement vers la moitié du dixième siècle. Elle couvre une superficie de 2000 mètres carrés; une galerie de 14 arcades dentelées, de 3 mètres d'ouverture, supportées par des colonnes en marbre blanc, en décore la façade sur la rue de la Marine. A l'intérieur, la mosquée est partagée en une série de travées, séparées par des piliers carrés que soutiennent des arcades également dentelées. Ces longues galeries, dont la perspective se perd au loin dans l'ombre, la demi-obscurité qui règne dans cette salle immense, donnent au visiteur une impression de grandeur et de mystère.

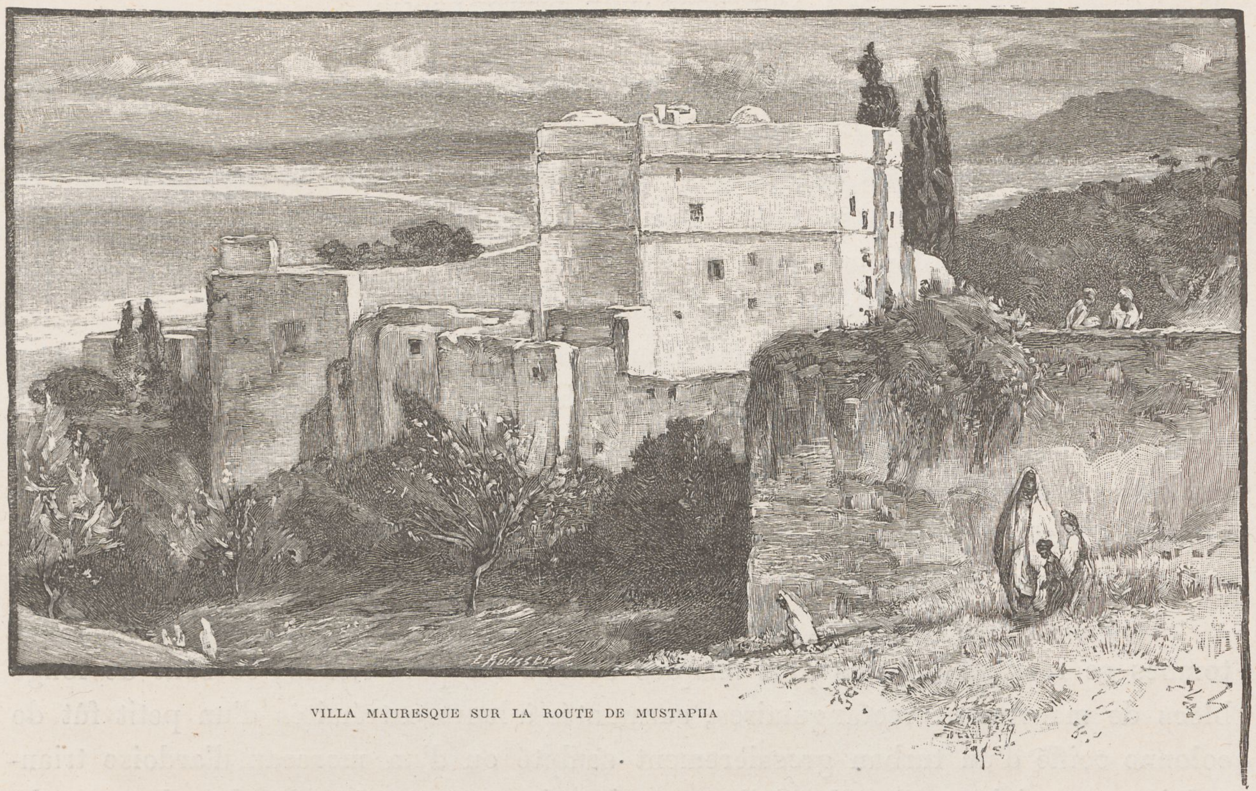
C'est un jour de fête qu'il faut voir la grande mosquée. Les Arabes, drapés dans leurs robes blanches, pieds nus, se tiennent en rangs dans l'intervalle des colonnes, le visage tourné vers l'orient. Des profondeurs obscures, près de la niche qui regarde vers La Mecque, la voix d'un uléma invisible murmure lentement des prières arabes ou de longs versets du Koran. De temps à autre, la foule des croyants se prosterne la face contre terre, puis se relève, les bras tendus vers le ciel, invoquant Allah et murmurant de sourdes invocations. En sortant de la mosquée, on se trouve ramené brusquement dans un milieu tout européen, sur le boulevard de la République.

« Le contraste des types est encore plus saisissant que le contraste des édifices, car il se présente à chaque instant et en tout endroit, même dans les quartiers de la ville qui sont le plus homogènes par leur structure…

Les Européens ne se distinguent pas beaucoup entre eux, à première vue; l'uniformité du costume et des manières dissimule jusqu'à un certain point les différences d'origine, de race, de langue, d'éducation. Chez les indigènes, il en est tout autrement. Il n'y a pas parmi eux seulement des bruns et des blonds, il y a des noirs, des mulâtres, des bistrés et des blancs; le Kabyle, avec sa physionomie de travailleur, ses vêtements huileux, son tablier de cuir, sa petite calotte plaquée sur le crâne et surmontée d'un chapeau de paille monumental, se distingue tout de suite de l'Arabe, encapuchonné et toujours majestueusement drapé dans son burnous, fût-il en loques; le Maure au teint blanc mat, d'habitudes sédentaires, foncièrement urbain, gros et gras, soigné dans sa toilette, ne ressemble ni aux Kabyles ni aux Arabes; les Juifs gardent, pour la plupart, le costume que les marchands de dattes ambulants ont popularisé chez nous; longtemps persécutés, ils ont dans leurs allures une sorte d'humilité qui est le contraire de la fierté arabe et de la rudesse kabyle. Les variétés des types féminins sont moins apparentes, parce que les femmes sortent peu; cependant on en rencontre assez pour qu'on ne puisse confondre même de loin la Mauresque, petite et mignonne, voilée et tatouée, aux pantalons larges tombant sur les chevilles, au haïch d'un tissu fin, d'une nuance claire, avec la forte Juive, vêtue d'étoffes riches et pesantes, la poitrine couverte d'ornements d'or, ne cachant ni sa chevelure noire, ni les traits accentués de son visage »[1].

Ainsi, dans Alger, deux mondes se coudoient, deux villes se pénètrent, s'enlacent, tout en gardant leur originalité propre et leurs caractères distinctifs. Il y a une troisième Alger, située en dehors des murs, c'est Mustapha Supérieur, l'Alger des étrangers, des convalescents, des malades. La route qui y mène passe par la porte Bab-Azoun et grimpe en hardis zigzags le long de la colline. Avant

1. *J.-J. Clamageran, ouv. cit.*



VILLA MAURESQUE SUR LA ROUTE DE MUSTAPHA

la conquête, un étroit sentier à mulets montait des murs vers les hauteurs de Mustapha ; il existe encore, quoique abandonné et tout obstrué de mousses et de plantes. Des ingénieurs français ont tracé une belle route carrossable, qui monte en spirale au sommet de la colline ; on y a élevé un petit monument, la colonne Voirol, destiné à rappeler ce triomphe de l'art sur la nature.

La route de Mustapha passe au milieu de blanches villas mauresques qu'entourent de délicieux jardins. Ces villas sont toutes construites sur le même plan. A l'extérieur, elles n'offrent qu'un mur d'une blancheur uniforme et percé de rares ouvertures. Une porte massive, garnie de grosses têtes de clous, en défend l'entrée ; elle est parfois précédée d'une sorte d'auvent soutenu par quatre colonnes carrées, en bois de cèdre, ornées d'arabesques peintes ou sculptées. En entrant, on pénètre dans une sorte de vestibule garni des deux côtés de banquettes ; c'est là que le maître de la maison reçoit ses visiteurs. On peut rarement pénétrer plus avant ; les plus proches parents eux-mêmes n'ont pas accès dans l'intérieur. Le vestibule ouvre sur une cour de forme rectangulaire, ordinairement pavée de marbres de diverses couleurs ; au milieu s'élève une fontaine d'où l'eau jaillit et retombe dans une vasque ; des roseaux, de grands arums l'encadrent.

La cour est bordée sur ses quatre côtés d'une double rangée de galeries superposées, formées d'arcades en fer à cheval que soutiennent des colonnes de marbre ou de pierre.

Les arcades supérieures sont fermées jusqu'à hauteur d'appui par des balustrades à jour ou en bois sculpté du plus charmant effet. Sur ces galeries s'ouvrent

les portes des chambres et des fenêtres carrées, munies de grillages; au-dessus, court une terrasse. En été, pour s'abriter contre les ardeurs du soleil, on étend au-dessus de la cour un large velum qu'on attache à l'aide de cordes à des crochets fixés sur la terrasse. Cette cour est l'endroit le plus délicieux de l'habitation; on s'y tient volontiers pour se livrer au repos : c'est le lieu de la sieste par les après-midi torrides, de la flânerie dans la fraîcheur du soir.

L'ornementation intérieure des chambres est simple; souvent les murs sont simplement blanchis à la chaux; dans les villas riches, ils sont revêtus de faïences, et le plafond est orné de poutrelles en bois de cèdre sculpté. L'ameublement consiste en nattes, en tapis; des glaces ornent les murs; au fond de la pièce, un divan sert de siège le jour et de lit la nuit. De grands coffres en bois peint, ornés de clous, renferment les vêtements et les bijoux.

Non loin de Mustapha est le cimetière arabe de Bab-Azoun. Toutes les tombes se ressemblent, les plus simples comme les plus riches; ce sont de longs blocs de maçonnerie rectangulaires, surmontés à leurs extrémités d'un petit fût de colonne coiffé d'un turban grossièrement sculpté ou d'un morceau d'ardoise triangulaire posé debout. Sur la dalle, sont inscrits en caractères arabes le nom du défunt et quelque verset du Koran.

Un jour par semaine, le vendredi, les femmes d'Alger se font conduire au cimetière, pour se lamenter sur la tombe de leurs morts. C'est la seule manifestation religieuse que le Koran permette aux femmes; l'entrée des mosquées leur est fermée; toute participation aux exercices publics de la religion leur est interdite. Aussi la religion des femmes est-elle toute païenne et ne s'exprime-t-elle que par quelques pratiques superstitieuses. Il n'est pas rare de les voir prier devant quelque arbre sacré, ou suspendre, comme offrandes, des étoffes et des poupées autour du buisson qui entoure une source sainte.

A partir d'Alger, la côte, au lieu de continuer à s'étendre dans le sens du sud-ouest au nord-est, parallèlement aux montagnes, suit une direction presque constante de l'ouest à l'est. Les montagnes viennent se terminer successivement dans la mer en forme de promontoires dont la pointe s'allonge vers le nord-est. A l'abri de ces promontoires, la mer, en envahissant les vallées, a créé des abris naturels où se sont fondées des villes commerçantes, telles que Bougie, Philippeville, Bône.

« Le paquebot, qui longe la côte d'Alger à Tunis, entre dans le golfe de Bougie au petit jour. On s'éveille au bruit des chaînes qui tirent de lourdes caisses du fond de la cale, et l'on voit tout près de soi une ville qui semble perpendiculaire, tant elle s'élève droite au bord de la mer. Les maisons, blanches et rosées, montent tout entières les unes au-dessus des autres. Des taches très vertes, d'une verdure mouillée,

les séparent en groupes. Des casernes s'y mêlent aux hôtels, et de grands bâtiments y gardent des airs de forteresses. En bas, court une dentelure de vieilles murailles, puis une large porte restée isolée, en forme d'ogive, sous laquelle ont passé plus



FEMME D'ALGER PRIANT DEVANT UN ARBRE SACRE

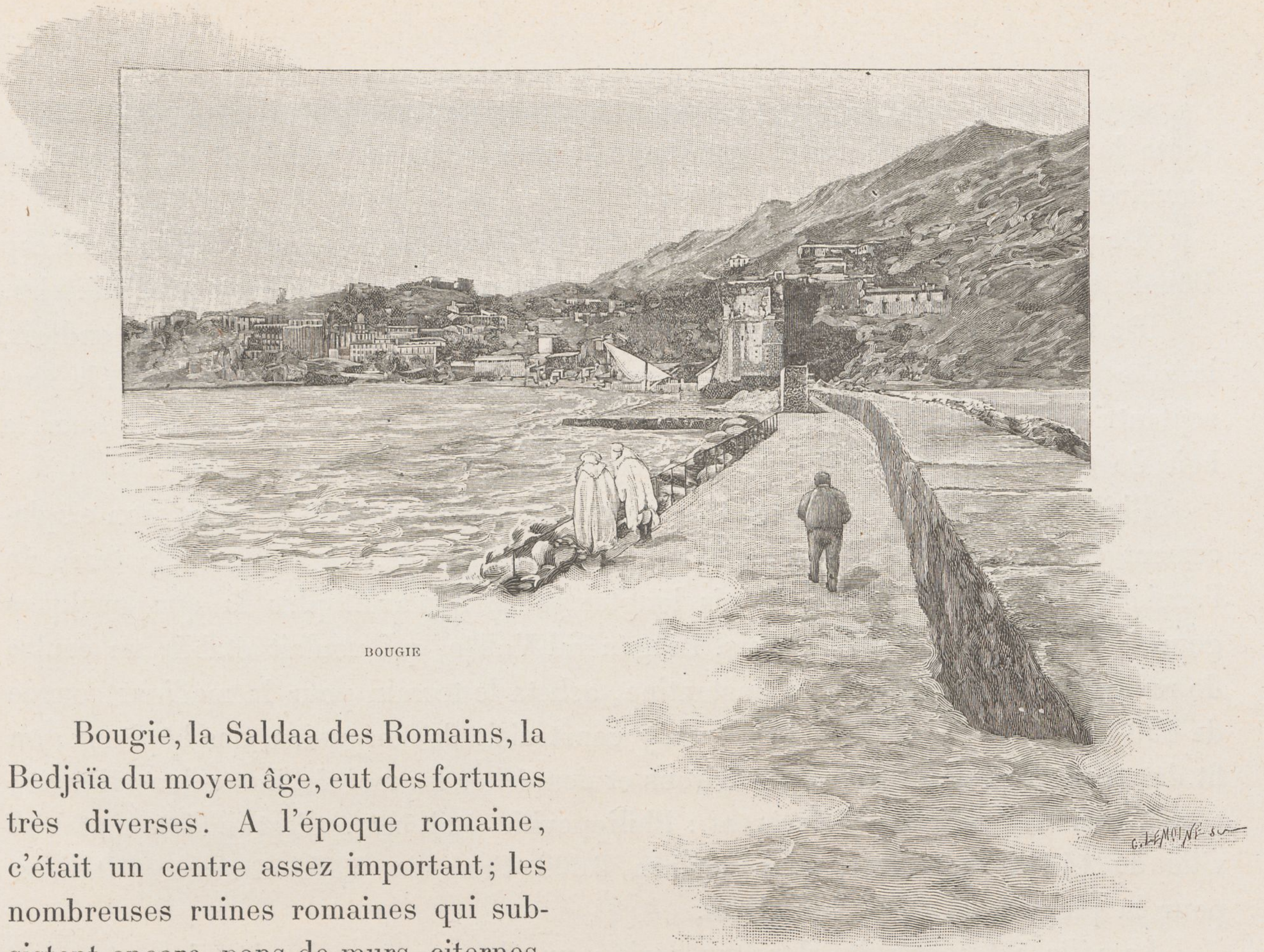
d'une fois des rois berbères. A gauche, de longs murs modernes montent très haut, reliant des redoutes, et des fortins blancs se dressent sur des pitons dans la campagne. Au-dessus de tout cela, dans le ciel, sur la plus haute crête d'une falaise rousse estompée de nuages, on aperçoit, en renversant la tête, une citadelle formidable. Les obus qui en tomberaient enverraient en poussière les maisons, les casernes

et les fortins dans la mer, comme une pluie d'aérolithes écrasant une fourmilière.

Dans les rues en zigzag galopent des chevaux fous, et les calèches des hôtels pivotent aux tournants comme des balles qui ricochent. Une troupe de tirailleurs grimpe au pas accéléré, musique en tête, et, sur le rythme de ses tambours, des sons aigus de fifres s'enlèvent comme des cris d'aigle. Des Kabyles escaladent le marché, penchés sur les bâts de leurs mulets. Ils ont le visage dur, les muscles saillants et secs, la peau tannée, les yeux perçants. Des servantes balayent le devant des portes : leur coiffure est noire et rouge, leur teint mat, leur regard luisant comme celui de leurs frères. Elles aussi sont des Kabyles. A cette heure matinale, quand les bourgeois dorment encore, on sent passer comme un souffle de guerre dans cette vieille capitale de despotes africains et de corsaires. Dix ans encore après notre conquête, on se battait sous ses murs, et des soldats partis à midi y rentraient le soir, avec des têtes coupées dans leurs mouchoirs.

Ville étrange. Il semble qu'elle se souvienne et qu'elle parle. Elle a dans son milieu, en forme d'esplanade, une petite place ombragée, et on y va sans être conduit, car ses deux rues principales y aboutissent. De là elle vous montre son golfe immense, dont un côté n'a pas moins de cent kilomètres, entaille béante dans de hautes montagnes coniques, au fond de laquelle la mer glauque palpite et s'élargit vers le nord. Le ciel est gris. A peine à l'horizon une bande de lumière éclaire un arc de flots lointains qui blanchissent sous les rafales du nord. La France est là-bas, en face, et quelle France! celle de Toulon et de la Ciotat, recueillie dans ses arsenaux, prête à couper en deux la Méditerranée sous les éperons d'acier de ses cuirassés. A nos pieds, des buissons de roses et de géraniums rouges, des aloès aux feuilles aiguës comme des sabres, des cactus, dont les raquettes hérissées d'épines sont bordées de fleurs transparentes d'un jaune nacré, descendent en cascade jusqu'aux murailles sarrasines. Le cœur de l'Afrique s'est ouvert là, depuis les siècles primitifs, à tous les conquérants du nord et de l'est qui ont voulu d'elle. De là, par un intervalle lumineux entre ses montagnes noires, une voie se devine dans laquelle peuvent rouler des torrents d'hommes, et qui se courbe au nord-ouest vers les pays du blé, de la laine et des dattes, élargie sans cesse, enfin épanouie dans le vide du désert. Une zone jaunâtre découpée sur les flots verts nous indique l'embouchure de l'Ouâd-Sahel. Remontez-le, vous toucherez à Aumale, puis d'Aumale à Bou-Saada, et de Bou-Saada aux Ziban, vous dormirez le cinquième jour sous une forêt de palmes. A ce moment, j'ai la vision d'une femme couverte de bijoux barbares, assise dans le vestibule d'un palais infini, et je comprends tous les désirs qu'elle a fait naître, tout le sang qu'on a versé pour elle »[1].

1. *E. Masqueray.*



BOUGIE

Bougie, la Saldaa des Romains, la Bedjaïa du moyen âge, eut des fortunes très diverses. A l'époque romaine, c'était un centre assez important; les nombreuses ruines romaines qui subsistent encore, pans de murs, citernes, mosaïques, tombes et inscriptions, en témoignent. Sous la domination arabe, elle arriva à une grande prospérité.

Elle n'avait pas alors moins de 20 000 maisons; c'était une petite « La Mecque », grâce à ses nombreuses mosquées militaires, dont l'une, Zaouïa-Sidi-el-Touati, jouit jusqu'en 1828 d'une grande prospérité, et était fréquentée par plus de 200 étudiants, réunis de tous les points de la contrée. De nombreuses caravanes y venaient apporter leurs produits. Son port, le plus sûr du littoral, était le point de la côte le plus fréquenté. De toutes parts, de l'Afrique occidentale, d'Orient, d'Europe, des navires y venaient aborder. Aux XII[e] et XIII[e] siècles, les républiques italiennes de Pise, de Gênes, de Gaëte, d'Amalfi et des Catalans, les villes de Marseille et de Barcelone faisaient le commerce avec Bougie, qui leur vendait les produits de la Kabylie et du Sahara : grains, huiles, laines, cires, cuirs, etc. Mais cette ville devint bientôt un nid de pirates, et ce fut sa perte. Les Espagnols s'en emparèrent en 1509. Reprise par les Turcs en 1555, elle déclina rapidement sous leur domination. En 1833, quand le général Trézel s'en empara, elle n'était plus qu'un amas de ruines. Elle s'est relevée sous la domination française.

Actuellement, sa population est de plus de 4 000 habitants. Son importance ne peut qu'augmenter, grâce à sa situation admirable au centre des pays kabyles, surtout lorsqu'on aura agrandi son port. Bougie est, en effet, l'entrepôt naturel de

toute la vallée de l'Ouâd-Sahel, que longe la voie ferrée se rattachant au réseau des chemins de fer de l'Algérie.

De plus, l'admirable rade de Sidi-Yahia, protégée par la masse rocheuse du cap Bouak, est destinée à devenir, dans un avenir très rapproché, un beau port militaire.

De Bougie, le bateau se dirige directement sur Djidjelli. A partir de cet endroit, la côte prend la direction E.-N.-E., jusqu'au cap Bougaroni, qui est le point le plus septentrional de toute l'Algérie ; elle s'abaisse ensuite vers le S.-E. pour former la baie de Collo, puis le golfe au fond duquel on aperçoit Philippeville.

Philippeville est de création toute récente. Dans les temps anciens, son emplacement était occupé par la colonie romaine de Rusicada. En 1838, toute trace de l'ancienne cité avait disparu depuis longtemps; il n'y avait plus là que quelques gourbis arabes entourés de marais. Le général Vallée, qui voulait établir un centre de ravitaillement tout près de Constantine, acheta le terrain pour la modique somme de 150 francs. Il y établit un camp, on y construisit des magasins, des hôpitaux ; on fit des travaux pour assainir les environs et dessécher les marais. Des colons vinrent ; peu à peu des maisons s'élevèrent : Philippeville était née. C'est maintenant une ville de 14 000 habitants, dont environ 5 000 Français, 6 500 étrangers, Italiens pour la plupart, et 2 500 indigènes.

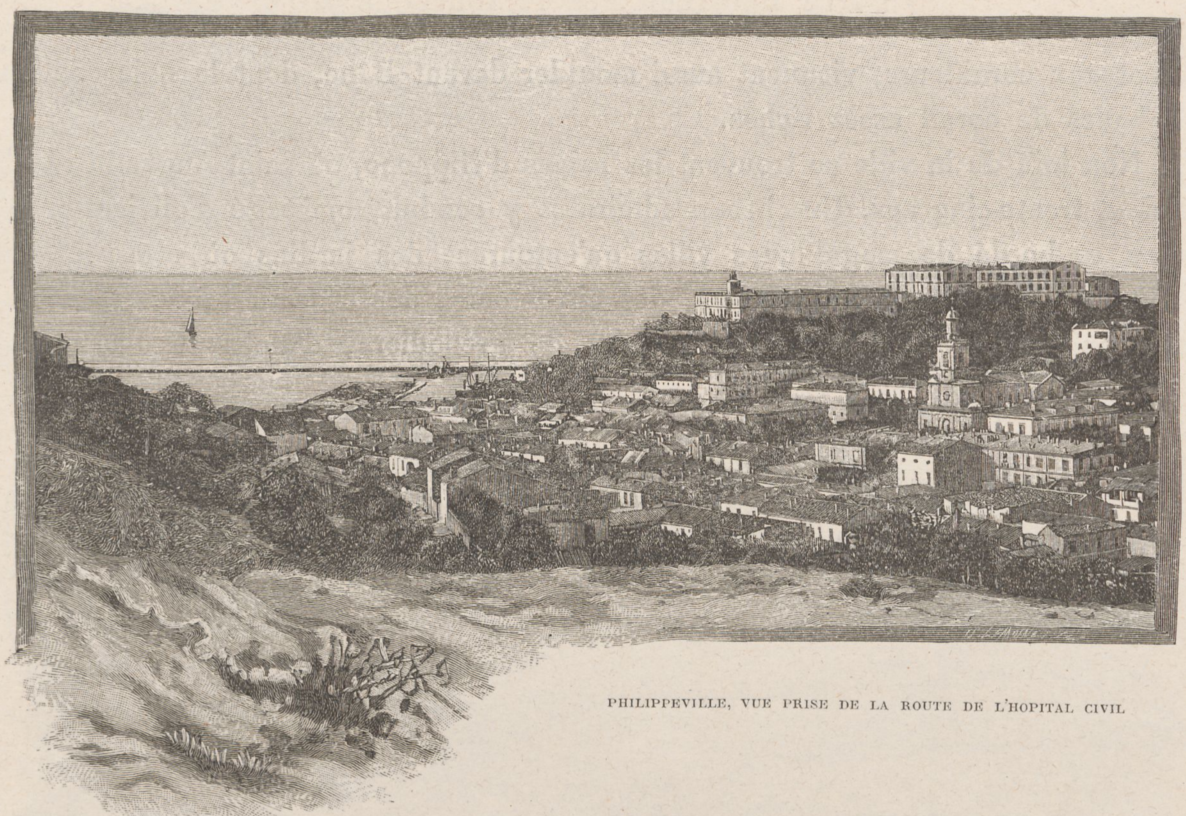
La ville est construite dans un ravin ; une longue rue, bordée de maisons à arcades, la traverse d'un bout à l'autre; des rues transversales escaladent de chaque côté les pentes des collines, par des escaliers ou par de fortes rampes. La ville se termine du côté de la mer par une esplanade d'où l'on a vue sur le port.

Le port de Philippeville a été construit tout récemment ; les travaux n'ont pas coûté moins de quinze millions. Il n'y avait autrefois qu'un mauvais débarcadère, mal abrité du large, et les navires étaient obligés d'aller mouiller à quatre kilomètres de Philippeville, dans la crique de Stora.

Le nouveau port offre maintenant un abri très sûr aux navires de toute grandeur. Il est surtout fréquenté par les caboteurs, et rivalise avec Oran et Alger pour le commerce de la côte. Chaque semaine, deux services de paquebots le relient directement à Marseille.

Les environs de Philippeville sont d'une grande fertilité ; ils sont couverts de jardins maraîchers. Ce genre de culture prend en Algérie une extension considérable, et le jour n'est pas éloigné où des moyens de transports plus fréquents lui permettront d'alimenter de ses produits non seulement la métropole, mais la plupart des grandes villes d'Europe.

Bône est séparée de Philippeville par le puissant massif de l'Edough, dont la pointe extrême s'avance dans la mer et protège le golfe de Bône contre les vents de l'ouest et du nord. L'aspect de ce golfe est charmant. A l'ouest, la montagne



PHILIPPEVILLE, VUE PRISE DE LA ROUTE DE L'HOPITAL CIVIL

s'abaisse en mamelons verdoyants vers la plaine semée d'arbres et de jardins qui bordent d'une ligne sombre la côte orientale du golfe. Au loin, le bloc tout blanc de la Kasbah signale la ville.

Comme la plupart des villes algériennes, Bône est une ville toute neuve. Une belle promenade, le Cours National, la divise du nord au sud en deux parties : l'ancienne Bône s'étend du Cours National jusqu'à la haute falaise qui borde la mer et dont les maisons basses s'étagent sur les dernières pentes de l'Edough ; la nouvelle Bône a des rues propres, bien arrosées, de belles promenades ombreuses, des maisons à quatre et cinq étages.

La population est très mêlée. Sur 29650 habitants, les Français forment environ le tiers ; les indigènes sont à peu près aussi nombreux et habitent, pour la plupart, dans les immondes gourbis, enclos de figuiers de Barbarie, qui forment le village des Beni-Ramassés. Le reste de la population se compose d'Italiens et de Maltais.

La vie se concentre autour du port, qui devient insuffisant par suite de son mouvement toujours croissant. Tous les jours des paquebots y arrivent, soit de Marseille, soit d'Alger, soit de Tunis. De nombreux navires y apportent des matériaux de construction, des objets manufacturés ou d'alimentation ; ils chargent les riches produits de la fertile vallée de la Seybousse, les céréales, le liège, l'alfa et surtout les vins ; chaque jour huit trains amènent des mines de Mokta-el-Hadid 1 600 tonnes de minerai de fer, que des bateaux spéciaux viennent charger. En été, des coralines,

ou bateaux corailleurs, viennent aussi mouiller devant Bône, dont la baie contient des bancs de corail assez riches.

Non loin de la ville se trouvent les ruines d'Hippone, où saint Augustin résida pendant trente-cinq ans. Un chemin admirable y conduit, ombragé d'oliviers centenaires et bordé de magnifiques villas qu'entourent des jardins où croissent des oliviers grands comme nos chênes, des citronniers, des cédratiers, des palmiers, des orangers, et que bordent des haies de grenadiers, d'aloès et d'acanthes.



BONE, PANORAMA DE LA VILLE ET DU PORT

Hippone fut prise par les Vandales, un an après la mort de saint Augustin, en 431 ; au VIIe siècle, les Arabes achevèrent l'œuvre de destruction. Les ruines ont disparu presque complètement sous la verdure des oliviers et des jujubiers.

La ville romaine était très grande, elle couvrait un espace de 600 hectares. Le seul monument de cette époque qui soit encore debout est une importante construction élevée sur un mamelon. Ce sont de vastes citernes où l'on recueillait les eaux provenant des pentes de l'Edough, et un aqueduc qui amenait ces eaux dans la ville. On remarque encore des murs d'une grande épaisseur, sur lesquels les cactus retombent en véritables cascades, et de larges salles voûtées, au milieu desquelles croissent des figuiers.



RUINES D'UTIQUE

La Tunisie

L'ancienne régence de Tunis, qu'on appelle maintenant la Tunisie, correspond à peu près à l'ancienne province proconsulaire d'Afrique, qui renfermait la Byzacène, la Zeugitane et la région des Syrtes, aussi bien que le territoire plus fameux de Carthage. Les premiers habitants étaient, sans doute, une branche de la grande nation berbère qui s'étendait depuis l'océan Atlantique jusqu'aux bords du Nil. Le nom moderne, *Zenata*, qu'on applique à ce qui en reste, dérive de la même racine que celui de Chanaan, et Procope assure que, de son temps, on voyait près du détroit de Gibraltar deux piliers sur lesquels se lisait cette inscription : « Nous fuyons devant le brigand Josué, le fils de Nun ». Ce récit, malgré le caractère certainement apocryphe de la prétendue inscription, paraît contenir quelque part de vérité historique.

Il est probable qu'il y avait eu, dans ces parages, une invasion asiatique, antérieure même à l'arrivée des Phéniciens, qui fondèrent tout le long de la côte une série de colonies devenues extrêmement prospères. La plus importante est Carthage, qui a si longtemps disputé à Rome l'empire du monde. La seconde guerre punique eut pour résultat l'abaissement complet de Carthage et la perte de toutes ses possessions hors de l'Afrique. Des États se fondèrent même, sur ce continent,

sous les auspices de Rome, et contribuèrent à faire triompher celle-ci dans sa lutte avec Annibal ; en 195 avant J.-C., la puissance carthaginoise était anéantie.

Sous les Trajan et les Antonins, l'influence de Rome domina dans ces régions ; l'Afrique septentrionale jouit alors d'une grande prospérité ; c'est de cette époque que datent quelques-uns des monuments célèbres dont on retrouve encore maintenant les ruines.

Le christianisme s'introduisit à cette époque en Afrique, malgré de terribles persécutions ; mais, au bout d'un certain temps, l'Église africaine, affaiblie par des dissensions intestines, presque écrasée par l'invasion des Vandales, et relevée à grand'peine par l'expédition byzantine qu'avait conduite Bélisaire, succomba définitivement après la grande bataille qui eut lieu à Suffetula en 647, entre l'Exarque Grégorius et les Arabes.

Depuis lors, Tunis est restée aux mains des Mahométans ; les dynasties se sont succédé, quelques-unes indépendantes, les autres sous la domination de la Porte. Mais, à la suite du traité de la Marsa, conclu le 12 mai 1881, sous le ministère de M. Jules Ferry, la Régence accepta le protectorat de la France, et, dans ces dernières années, sa prospérité s'est développée d'une façon véritablement incroyable. Le Bey est resté souverain en titre, mais le véritable chef est le Résident général qui, d'après les traités, « est le dépositaire du pouvoir de la République française dans la Régence de Tunis ».

Le premier point intéressant qu'aperçoit le voyageur qui longe les côtes de Tunisie, lorsqu'il vient de l'ouest, c'est la petite île de Tabarca, située tout contre le rivage et que dominent les ruines d'une forteresse du moyen âge.

C'est surtout après l'expédition de Charles-Quint à Tunis qu'elle prit de l'importance. Une des conditions du traité qu'il obligea les Tunisiens à signer garantissait aux Espagnols le droit perpétuel de pêcher le corail sur les côtes de cette île. Quelque temps après, Jean Doria fit prisonnier le célèbre corsaire turc Dragut, et l'on exigea pour sa rançon la cession de l'île de Tabarca. Charles-Quint s'opposa à l'exécution de ce traité, et construisit le château dont on voit maintenant les ruines.

Les Espagnols, puis les Italiens, qui furent tour à tour possesseurs de cette forteresse, négligèrent de l'entretenir, et, en 1741, les Tunisiens purent s'en emparer ; ils réduisirent en esclavage une partie de la garnison et de la population : le reste de ces malheureux parvint à s'échapper et se réfugia dans l'île San Pietro, sur les côtes de Sardaigne, où leurs descendants vivent encore.

Dans l'intérieur de la Tunisie on trouve un pays montagneux, riche et très boisé, où habitaient autrefois les Khomair, ou les Kroumirs, comme on les appelle à tort. Ce pays était resté longtemps absolument inconnu, et les voyageurs ne s'y aventuraient jamais. On avait du reste beaucoup exagéré la férocité des indigènes, et nos troupes

en eurent assez facilement raison. Le pays est maintenant très sûr, et traversé par d'excellentes routes qui facilitent beaucoup les communications.

La petite ville de Bizerte, l'ancienne Hippo Diarrhytus, est une Venise en



QUAI D'EMBARQUEMENT DE LA GOULETTE

miniature, bâtie sur le bord du canal qui fait communiquer le lac de Bizerte avec la mer. Ce lac est un des mouillages les plus remarquables de la Méditerranée, et forme un port de cinquante kilomètres carrés où peuvent pénétrer les plus gros vaisseaux; le chenal qui fait communiquer le lac avec la mer a cinq milles de long et un

mille de large; la rive occidentale en est basse et couverte d'oliviers; ces plantations s'étendent jusqu'au bord de l'eau; l'autre rive se relève peu à peu et finit, à certains endroits, par dominer le canal de soixante mètres. Les pentes sont très boisées; ce serait un entourage charmant pour une grande ville, et peut-être viendra-t-il un jour où l'on en bâtira une dans cet endroit, quand on aura fait les travaux d'approfondissement nécessaires pour permettre aux bâtiments de guerre de pénétrer dans le chenal, et que Bizerte aura ainsi acquis une réelle importance stratégique.

Le lac fourmille de poissons, et l'on peut y voir prendre en un seul jour plusieurs milliers de dorades et de mulets.

En continuant à suivre la côte, on aperçoit Ras-ez-Zebib, où sont les pêcheries de thon du comte Raffo; puis on côtoie Ras-Sidi-Ali-el-Mekhi, l'ancien Promontorium Apollonis, où commence en réalité le Golfe de Tunis. Sur la gauche sont les petites îles de Zembra et de Zembretta, l'Ægmurus des anciens; à droite se trouve une autre mer intérieure, celle de Porto-Farina, où étaient autrefois les quartiers d'hiver de la flotte tunisienne, au temps de la piraterie. Les Arabes l'appellent Ghar-el-Melah; elle n'a plus maintenant aucune communication avec la mer, à cause des alluvions qu'y a apportées la rivière Medjerda, la fameuse Bagradas des anciens. Il est curieux de voir cet arsenal et cette forteresse, jadis si importants, avec leurs vastes constructions et leurs docks considérables, aujourd'hui tout à fait déserts; il y a si peu d'eau dans le port que la chaloupe d'un navire peut à peine y aborder.

C'est là qu'autrefois s'élevait Utique, ville qui a joué un rôle important pendant les guerres puniques, mais est surtout célèbre par le suicide de Caton, qui s'y poignarda après la bataille décisive de Thapsus et la défaite du parti de Pompée en Afrique. La ville se trouve maintenant très loin de la mer, par suite des transformations du delta de la Medjerda; il existe encore quelques ruines de l'ancienne ville, mais elles ne sont ni très intéressantes, ni très importantes.

Après avoir doublé le cap Carthage, on passe devant la ville arabe de Sidi-Bou-Saïd, et on aperçoit l'emplacement de la grande Carthage; une pittoresque suite de collines se dessine à l'horizon; on arrive enfin à la Goulette, qui est le port de Tunis.

Le nom de la Goulette est une corruption des mots arabes Halk-el-Oued; c'est un passage artificiel qui coupe la ville en deux portions et fait communiquer le lac de Tunis avec la mer.

La forteresse qui défend l'entrée a été fréquemment assiégée. Le siège le plus célèbre est celui de juillet 1595. Charles-Quint vint attaquer la Goulette avec une flotte de près de cinq cents vaisseaux et une armée de trente mille hommes. Après une résistance opiniâtre, la forteresse fut prise et la garnison battit en retraite sur Tunis. Charles-Quint alla immédiatement mettre le siège devant la ville et s'en rendit bientôt maître.



BAB-EL-BAHR, PORTE DE LA MARINE, A TUNIS

Pendant trois jours Tunis fut livrée au pillage ; 30 000 habitants, dit-on, périrent et 10 000 furent emmenés en esclavage.

Le Bey que Charles-Quint plaça sur le trône signa un traité par lequel il se reconnaissait vassal du roi d'Espagne et s'engageait à payer un tribut : une garnison espagnole restait dans la forteresse de la Goulette.

De Tunis à la Goulette, il n'y a guère qu'une distance de onze kilomètres, qu'on parcourt en chemin de fer.

Un chenal mettra prochainement Tunis en communication avec la mer et en fera un port important.



UNE RUE A TUNIS

Tunis est une ville beaucoup plus ancienne qu'on ne le pense généralement. Elle existait certainement, sous son nom actuel, avant la fondation d'Utique et de Carthage ; elle a probablement été bâtie par des indigènes, au lieu d'être fondée par les Phéniciens, comme les autres cités de la région. La ville moderne a été presque entièrement construite avec des matériaux provenant des ruines de Carthage. Elle était primitivement entourée d'un mur, actuellement détruit en grande partie. Bab-el-Bahr, la porte par laquelle on pénétrait dans la ville, du côté de la mer, se dresse maintenant complètement isolée : la Rue *des Remparts*, qui commence en cet endroit, rappelle seule par son nom l'ancienne enceinte. De là part un large boulevard bordé de belles maisons, parmi lesquelles on remarque la Résidence française, le principal hôtel et de nombreux cafés.

« On descend du train dans la Tunis moderne, et l'impression première est à peu près la même qu'à la Goulette. Des rues bordées d'hôtels et de maisons neuves, des trottoirs, des boulevards, des promenades, des magasins, des voitures, et une

population bizarre composée de quelques Européens mêlés à tous les spécimens des races africaines. Mais le contraste est plus frappant encore. A côté d'un monument très européen, d'une blancheur aveuglante, un groupe de chameliers, ou des mendiants dont la robe échancrée sur la poitrine, trouée de vingt plaies dans le dos, absente jusqu'au milieu des cuisses, serait notoirement insuffisante pour un pauvre du pont des Arts.

Au café militaire, des officiers français et des Arabes à barbe noire, vêtus de fins burnous, causent ensemble et boivent du café autour des tables. D'énormes bons-hommes à turbans, en tuniques de soie de couleurs vives, s'avancent gravement, protégés du soleil par une ombrelle crème doublée de vert, venue en droite ligne du Bon Marché. Mais, dès qu'on s'écarte de quelque cent mètres, avant même de pénétrer dans le quartier arabe, on aperçoit des façades aux fenêtres grillagées, des cours de caravansérails, profondes, autour desquelles dorment à l'ombre des files de chameaux, on rencontre des groupes de trafiquants du sud, appuyés sur des matraques et bruns comme des dattes. Et, dès qu'on a franchi la porte du quartier arabe, plus une note discordante. On recule de trois siècles en arrière. On est à cent lieues des côtes, dans une vieille ville du Koran. Tout s'unifie et s'harmonise, hommes et choses. Des ruelles étroites, souvent voûtées, bordées d'échoppes, montent vers la Kasbah. Partout des maisons carrées, sans toit, aux fenêtres rares et fermées par des treillis de bois, des boutiques sombres où sont assis trois, quatre, dix hommes quelquefois, serrés les uns contre les autres, et qui ne font rien, qui vous regardent passer ; de l'ombre, un air épais et chaud, d'affreuses odeurs de viande morte qui s'échappent de boucheries noires et enfoncées dans le sol, et puis, tout à coup, une raie de lumière ardente, une coupure de la rue, un coup de soleil sur une terrasse qui avance. On se sent dans un monde où l'on n'est pas né, qui n'a rien de nous, qui ne veut rien de nous et qui nous hait secrètement. A la longue, le regard de tous ces hommes assis aux portes ou dans les caves, muets, impassibles en apparence, poursuit comme un cauchemar. La journée est torride. Pas un Européen devant ou derrière nous. Dans le haut de la Kasbah seulement, un zouave arrêté regarde, comme il lirait une affiche, un groupe de fidèles musulmans, superbes, debout au grand soleil, le long du mur d'une mosquée. De là, en trois minutes, nous atteignons les souks célèbres de Tunis. Je n'ai pas à revenir sur une description souvent faite. Ils me produisent l'impression d'un cloître ou d'une ancienne université dont les cellules profanées seraient pleines de marchandises. Aux deux côtés des rues voûtées, on retrouve, assemblés par métiers, les mêmes types qu'on a pu voir à l'Exposition : les gros marchands à lunettes et à bajoues, qui déploient des voiles de gaze, des écharpes lamées d'argent, font sonner du doigt des plats de cuivre repoussé, s'entourent de sébilles ou de mannes remplies de feuilles odorifé-rantes, alignent d'un coup d'ongle les fioles d'essence de rose. Tous, ils vivent là, dans

la chaleur lourde et dans les bouffées des parfums violents : joailliers, potiers, cordonniers, fabricants de poignards et d'étriers niellés, déballeurs de toutes sortes, à têtes de patriarches iduméens, représentants d'une industrie immobile comme eux et d'un art qui ne s'est pas renouvelé. Je sais, et surtout je sens bien que tous ces gens-là sont de faux endormis, des passionnés, et que, sous leurs paupières à demi closes, une étincelle



UN BAZAR A TUNIS

peut passer encore. Mais je voudrais connaître à quel âge ils commencent à perdre la vie : leurs enfants sont si vivants, eux, si gentils et souvent si beaux ! Ils sortent des coins d'ombre, des taudis, et ils viennent, les dents éclatantes, les yeux caressants, drôles et menteurs, vous offrir, en zézayant, de vous conduire aux étalages les mieux assortis, de vous mener au palais du Bey, à la porte Bab-Sidi-Abdallah, aux promenades de la Fontana ou au village de l'Ariana, dont les roses sont encore fameuses[1]. »

Les plus amusants des bazars tunisiens sont le *Souk-el-Attarin* ou « bazar des parfumeurs » ; *Souk-el-Ferashin*, dans lequel on trouve les tapis et les étoffes aux broderies éclatantes ; le *Souk-es-Seradjin* ou « bazar des selliers », rempli de magni-

1. *René Bazin* (*Journal des Débats*).

fiques broderies sur cuir, enfin le *Souk-el-Turk*, où l'on va pour acheter des armes.

Le monument le plus intéressant de Tunis est le Dar-el-Bey, ou palais du Bey, pour lequel, quand il y a une réception solennelle, le Bey quitte sa résidence ordinaire des environs de Carthage. Quelques-uns des salons sont des chefs-d'œuvre de l'architecture mauresque, qui peuvent rivaliser avec les plus beaux morceaux de l'Alhambra; à côté, d'autres salons plus modernes, très riches et très somptueux, paraissent lourds et solennels.

Nulle part en Tunisie, excepté, chose bizarre, dans la ville sainte de Kérouan, les chrétiens ne sont autorisés à pénétrer dans les mosquées. A Tunis, la principale mosquée est la Djama-ez-Zeitouna ou « Mosquée de l'Olivier », sorte d'université où un certain nombre de jeunes gens reçoivent une éducation religieuse. Elle a été bâtie, en 698, sur l'emplacement de l'ermitage d'un anachorète chrétien. Citons encore la Djamá-Sidi-Mahrez, remarquable par son grand dôme qu'entourent des coupoles plus petites.

Les maisons de Tunis sont très élégantes d'aspect et de forme. Ce qui les embellit surtout, ce sont les revêtements de faïence imités des belles plaques de la Perse ou de l'Inde. Les Turcs et les Arabes apprécient beaucoup ce genre de décoration, et autrefois, à Tunis, on en faisait d'admirables. Quelques Arabes ont gardé le secret des couleurs et des dessins, mais la pâte a beaucoup perdu comme qualité et comme finesse.

Le costume des indigènes s'harmonise bien avec le cadre pittoresque qui les entoure. Les habitants les plus riches et les fonctionnaires portent des vêtements à moitié européens, dont l'usage commence à se répandre maintenant en Orient; mais les gens de la classe moyenne ont un costume tout spécial, qui est plein de caractère : c'est une robe flottante, appelée *kurta*, en laine très fine et couverte d'admirables broderies de soie éclatante. A Tunis, tout le monde porte le bonnet rouge appelé ici *chechia*. Les femmes sont si soigneusement voilées qu'on ne peut même pas distinguer leur silhouette. Au contraire, les femmes juives sont très sommairement vêtues: leur costume consiste en une veste brodée et des pantalons de coton extrêmement collants; quand on aura dit que leur beauté se juge à leur obésité, on comprendra qu'elles n'aient rien de particulièrement attrayant pour les étrangers.

Il y a de très belles promenades à faire aux environs de Tunis, bien qu'on n'y trouve pas cette abondance et ce luxe de végétation qui distingue les environs d'Alger. C'est peut-être de la colline située au sud-est de la ville qu'on peut jouir de la plus belle vue d'ensemble sur Tunis et ses environs; cette colline est surmontée de deux constructions qui se voient de très loin : le tombeau de Sidi-Bel-Hassan et le Bordj-Ali-Rais. On a aussi une très belle vue du Belvédère qui se trouve de l'autre côté de la ville.

Les voyageurs ne doivent pas manquer d'aller visiter le Palais du Bardo, qui se trouve à une heure de Tunis. Il contient les grands appartements de réception du Bey, qui servent pour les fêtes solennelles, ainsi qu'un musée récemment ouvert, où sont réunies toutes les antiquités qu'on a découvertes en Tunisie.



INTÉRIEUR D'UNE MAISON A TUNIS

Quoique cette galerie ne date que de peu d'années, elle est peut-être déjà, grâce aux soins qu'en a pris son fondateur, M. René de la Blanchère, la plus riche qu'il y ait au monde en mosaïques de grande dimension. M. de la Blanchère a donné ici au service des fouilles et antiquités, auquel l'avait préposé la France, une impulsion et une activité qui, nous l'espérons, ne se ralentira plus.

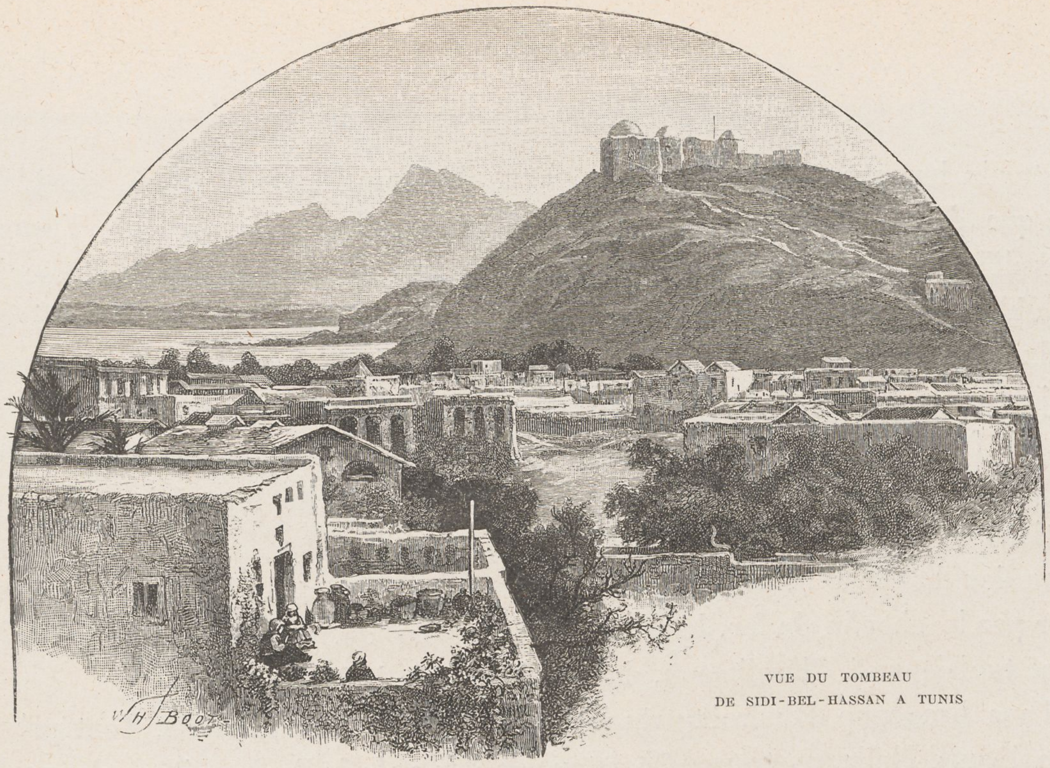
Mais l'excursion qu'il faut faire avant tout est celle des ruines de Carthage, cette ville puissante qui a joui de sept cents années de gloire et de prospérité ininterrompues, depuis sa fondation par les Phéniciens jusqu'à sa destruction par Scipion, en l'an 146. Les Romains en firent une colonie et la reconstruisirent avec un grand luxe; plus tard elle devint le centre du christianisme en Afrique.

Il reste peu de chose de la grande cité, sauf quelques citernes, quelques constructions informes, et les antiquités qui ont été réunies dans le musée Saint-Louis.

Le cardinal Lavigerie caressa longtemps le projet de reconstruire Carthage pour en faire un monument glorieux de la puissance de la France. Il y a bâti une cathédrale, un séminaire et plusieurs couvents; mais la résurrection de Carthage amènerait la ruine de Tunis, et il est difficile de changer les routes commerciales et de condamner à la décadence une ville aussi importante.

« Une journée à Carthage laisse d'inoubliables souvenirs. Je ne connais pas de plus belle situation. Pendant que l'on se promène, de Douar-ez-Chott à Si-bou-Saïd, des ports encore remplis d'eau à la citadelle de Byrsa, on a le visage éventé par de fraîches brises qui, malgré l'ardeur du soleil, empêchent que l'on sente la chaleur; devant soi, on a la mer infinie, étincelante de lumière; si l'on se retourne, c'est le large golfe, entouré de côtes d'un élégant dessin, que dominent les nobles formes des montagnes, telles que le Zaghouan et le Bougournine. En arrière de la presqu'île élevée que la ville occupait et d'où elle surveillait au loin son royaume, de larges plaines où poussait le blé, des collines qui, comme celles où se déploient aujourd'hui les jardins de la Marsa et les oliveraies du Djebel-Kaoui, se prêtaient à cette culture savante où les Phéniciens de Syrie et d'Afrique étaient passés maîtres. Quels malheurs répétés il a fallu, quelles menaces toujours renaissantes de la barbarie, pour que l'on abandonnât ce site sans rival au profit de celui où, depuis le septième siècle, a été transféré le siège du gouvernement de cette contrée! En comparaison de Carthage, quelle capitale manquée que Tunis, qui a remplacé par les mauvaises odeurs de son lac vaseux les salubres vents du large que la vieille cité punique recevait de l'est, du nord et du nord-ouest. Tunis est un accident de l'histoire; la prospérité de Carthage était le résultat d'un choix intelligent, fait par un peuple qui, lorsqu'il se fixa sur ce cap, au-dessus de cette large baie, se sentait assez supérieur aux peuplades sauvages qui habitaient le continent, et maître assez incontesté de la mer pour prendre les meilleures places partout où il lui plaisait de s'établir, sur les rivages de la Méditerranée.

Avant l'incendie où périt la Carthage punique, comme après la fondation par César de la Carthage romaine, il n'y a pas eu, sur tout le pourtour des plages de la Méditerranée, de ville aussi florissante et aussi vraiment reine que Carthage, par le grand nombre des navires qui remplissaient ses ports, par le mouvement de la population d'ouvriers et de marins qui grouillait dans ses bas quartiers, par la hauteur des maisons qui se pressaient et s'étageaient sur les pentes de ses collines, par le fier aspect des édifices qui couronnaient son acropole, et le développement de son enceinte. Vue de la mer, Carthage, elle aussi blanchie à la chaux, devait avoir quelque chose de l'aspect grandiose qu'Alger présente aujourd'hui quand on y arrive par mer. En



VUE DU TOMBEAU
DE SIDI-BEL-HASSAN A TUNIS

revanche, il n'est pas de ville qui ait plus complètement péri. Depuis des siècles, Tunis et ses annexes rongent et dévorent, pierre par pierre, ce qui restait de Carthage. Entre Saint-Louis et le rivage, le sol est remué en tout sens par les chercheurs de moellons. Pas une ruine apparente qui sorte assez de terre pour attirer et retenir les yeux, qui ait forme et couleur. Une seule, par son énormité, donnait encore, il y a quelques années, l'idée de ce qu'avait été la Carthage romaine : c'étaient les grandes citernes situées entre Byrsa et les anciens quais ; elles viennent d'être si bien réparées, pour former un réservoir qui gardera de l'eau au profit de la Goulette, que l'on ne sait plus si l'on a affaire à un monument antique ou à un monument moderne, bâti depuis 1881 par un ingénieur français qu'aurait appelé le Protectorat. Cependant le relief du sol est d'un contour si net et on trouve si aisément à y replacer tous ses souvenirs historiques, que le passé y reprend une vie et une réalité singulières, lorsque, guidé par quelqu'un qui connaît, comme le Père Delattre, les moindres vestiges du passé, les moindres mouvements de ce terrain, on s'en va, parmi les orges blondes, de l'une à l'autre extrémité du plateau, relisant son Tite-Live ou son Appien, discutant les explications des géographes et des historiens.

Si l'on se prenait à douter de la réalité des grands drames qui se sont joués ici, on n'a qu'à rentrer au séminaire avec ce précieux cicérone, qu'à parcourir avec lui ce Musée qu'il a fondé et qu'il enrichit chaque jour. On y trouve, encastrées dans les murs du jardin, disposées dans la salle spacieuse qui sert de galerie publique, débordant jusque dans le réfectoire où nous fûmes invités à déjeuner, ces stèles puniques où tant d'hommes de Carthage, qui s'appellent Asdrubal, Amilcar, Hannon, Magon, Annibal, remercient leurs dieux et leurs déesses, « parce qu'ils

ont entendu leur vœu ». Pendant que, vêtus de leurs blanches robes, semblables à celles que devaient porter autrefois, sous ce soleil qui en conseille l'usage, les prêtres d'Echmoun et de Moloch, les missionnaires d'Alger, avant de s'asseoir à la table où ils nous recevaient, murmuraient d'une voix rapide leur bénédicité, les yeux fixés sur ces plaques de calcaire où je reconnais la formule tant de fois répétée et toujours la même, j'étais presque tenté de réciter une oraison à Tanit-Péné-Baal, à « Tanit face de Baal », la main droite levée, comme priaient les fidèles qui ont, en si grand nombre, gravé sur la pierre ce symbole de leur foi et leur pieuse adoration[1]. »

Au lieu d'aller à Tunis par mer, les voyageurs venant d'Algérie peuvent aussi y arriver par le chemin de fer, le réseau des chemins de fer algériens se rattachant à la ligne tunisienne à Ghardimaou, dans le bassin de la Medjerda.

Il y a beaucoup d'endroits très intéressants le long de la route. Tout près de la station d'Oued Meliz, on trouve Chemtou, où il y a de belles carrières de marbre de Numidie, qui ne sont surpassées que par celles d'Arzeu, en Algérie. On peut aussi visiter les ruines considérables de la romaine *Colonia Simithensium;* ces ruines consistent en un aqueduc, les thermes de la ville, un théâtre, un amphithéâtre et une basilique, et surtout en un pont colossal sur la Medjerda. Une partie de ce pont existe encore; le reste est entièrement détruit, et les fragments gisent à terre par grandes masses, remplissant à moitié le lit de la rivière. Une inscription nous dit que le pont a été complètement reconstruit par Trajan; d'après les titres qui sont donnés à l'empereur, on voit que le travail a été fait après que Trajan eût pris le surnom de Dacicus, vers l'an 105 après Jésus-Christ.

Un peu plus loin, sur la ligne, on trouve Souk-el-Arba, tout contre la ville romaine de Bulla Regia. Si on l'avait placée là, c'était évidemment à cause d'une source abondante d'eau douce, trésor inappréciable dans ce pays où les rivières n'ont le plus souvent pas d'eau. Ce fut probablement la résidence de quelques rois numides, et, dans l'itinéraire d'Antoine, la ville est mentionnée comme une station de la route entre Hippo Regia (l'Hippone de saint Augustin et la Bône moderne) et Carthage. Les ruines couvrent une très grande étendue de terrain; il y a là de grandes constructions en pierre de taille, avec des arcades qui sont maintenant enfouies dans le sol jusqu'à la naissance de la courbe. La fontaine jaillit dans un grand bassin de pierre, d'où partaient des tuyaux de plomb qui distribuaient l'eau dans différentes directions.

Tout proche, il y avait un arc de triomphe, qui fut détruit par les ingénieurs français, au moment de la construction des chemins de fer. A côté, on trouve les ruines

1. *Georges Perrot* (*Journal des Débats*).



EMPLACEMENT ET BAIE DE CARTHAGE

d'un théâtre, des thermes et d'un amphithéâtre ; ce qui les a préservées peut-être d'une entière destruction, c'est qu'elles sont très profondément enfouies dans la terre.

On passe ensuite à Beja, que Salluste mentionne sous le nom de Vacca et qui est, dit Edrisi, « une très belle ville, bâtie dans une plaine extrêmement fertile, toute plantée de champs de blé et d'orge ». La ville était entourée d'un ancien mur byzantin,



CAP BON OU RAS ADHAR

reconstruit par les Arabes. La mosquée Djama-el-Keber, consacrée à Saidna-Aissa (c'est ainsi que les Arabes appellent le Christ), était, à l'origine, une basilique chrétienne, réparée et embellie — d'après une inscription — au temps des empereurs Valentinien et Valens.

A une station plus éloignée du chemin de fer, l'Oued Zargua, un horrible massacre a été commis par les Arabes insurgés, très peu de temps après l'occupation française. Le chef de gare a été brûlé vif, dix autres employés ont été massacrés.

Avant d'atteindre Tunis, le chemin de fer traverse le grand aqueduc de Carthage, construit ici d'une toute autre façon que dans la plaine de l'Oued Melian. Au lieu d'être en belles pierres taillées, les piles sont bâties en *pisé*. Le pisé forme des blocs d'un mètre d'épaisseur, posés sur une très solide maçonnerie.

A l'est de Tunis, si l'on suit la côte de la Petite Syrte, qui se dirige vers le sud, on contourne le cap Bon ou Ras Adhar, que, du temps de la puissance carthaginoise, les vaisseaux romains ne devaient pas dépasser. Le cap est le point extrême du Dakhel, une longue langue de terre qui s'étend dans une direction nord-est entre le golfe de Tunis et Hammamet, et qui est surmontée d'un phare admirable, dont on aperçoit la clarté à une distance de vingt-cinq kilomètres.

Plus loin on arrive à Kelibia, l'ancienne Clypea, ville fondée par Agathocle, tyran de Syracuse, et qui fut la première position occupée par Régulus à son arrivée en Afrique. C'est aussi la dernière ville que conservèrent les chrétiens après l'invasion musulmane. Tout près se trouve Nébeul, célèbre pour ses belles verreries jaunes et vertes, et surtout pour ses poteries, dans la fabrication desquelles on a conservé les secrets des anciens procédés. Il y a telle cruche, fabriquée aujourd'hui à Nébeul, dont la couleur et les dessins rappellent, presque à s'y méprendre, tel autre vase trouvé dans quelque tombe antérieure à la destruction de Carthage.

De là, si nous nous dirigeons vers le sud-ouest, nous arrivons à Sousse, l'ancienne Hadrumetum, capitale de la province de Byzacène, dont l'histoire est comme la continuation de celle de Carthage. Fondée par les Phéniciens, transformée en colonie romaine par Trajan, elle joua un rôle important dans toutes les guerres puniques, fut détruite par les Vandales, reconstruite par les Byzantins, occupée par les Arabes; elle devint ensuite le séjour favori des pirates turcs. Charles-Quint s'en empara; puis elle fut reprise par Dragut. Depuis la domination française elle est devenue un poste militaire, et reprend peu à peu son ancienne importance. Sousse est le point de départ naturel pour quelques excursions intéressantes.

On ira d'abord à Kérouan, qui est, pour les Arabes, la ville sainte de l'Occident. Kérouan est fameuse pour ses superbes mosquées qui, chose bizarre, sont les seuls monuments religieux de la Tunisie où les chrétiens puissent pénétrer. Avant l'occupation française, il n'était permis à aucun chrétien d'en franchir les portes, et les juifs ne devaient même pas approcher des murs. La ville est maintenant pleine d'étalages et de boutiques où on vend du vin; on entend des orgues de Barbarie dans la rue, et les pieux mahométans ne dédaignent même pas de gagner un honnête pourboire en faisant visiter aux infidèles les sanctuaires sacrés. C'est que, le lendemain de l'entrée des troupes françaises, officiers et soldats pénétrèrent dans la mosquée, avec l'autorisation du muphti et des imams, qui avaient alors trop peur pour rien oser refuser au corps d'occupation. Depuis lors, ils n'ont jamais songé à revenir sur la concession que la crainte leur avait arrachée. Ils trouvent leur compte à cette tolérance; les voyageurs européens sont nombreux à Kérouan; ils y apportent, ils y laissent plus d'argent que les pèlerins musulmans.

Kérouan est pourtant considérée par les musulmans d'Afrique comme la ville la



SOUSSE

plus sainte après la Mecque et Médine. Elle a été fondée en 670, la cinquième année de l'Hégire, par Okba ben Naffa. La légende raconte que le pays était complètement infesté de bêtes féroces et de reptiles dangereux qui se retirèrent paisiblement à la voix du saint fondateur. Les populations berbères en furent si émerveillées qu'elles se convertirent toutes à l'islamisme.

Kérouan est entourée d'un mur crénelé en briques, fortifié de tours et de bastions et percé de cinq portes principales et de deux poternes; mais, en dehors de ce mur, il y a encore, au sud et à l'ouest, d'importants faubourgs qui contiennent quelques sanctuaires intéressants, et plusieurs grandes citernes, dont la plus grande peut contenir 5 800 mètres cubes d'eau. Elle a été construite par la dynastie Aghlabite et remise en état par les Français, ainsi qu'une autre, plus petite, qui se trouve au-dessus de la première.

La grande mosquée de Sidi Okba est le monument le plus important de Kérouan, et occupe tout l'angle septentrional de la ville. Le plan en est celui d'un rectangle divisé en trois parties : la portion exclusivement réservée au culte, le vestibule qui y est adjacent, et une grande cour entourée d'arcades, au milieu de laquelle s'élève le minaret.

Le sanctuaire, quand on y pénètre, produit un effet très saisissant. Il se compose de dix-sept nefs, ayant chacune huit arches soutenues par des colonnes de marbre et de porphyre qui ont été enlevées aux principaux édifices romains du nord de l'Afrique. La porte d'entrée est en bois finement sculpté, avec une longue inscription en relief,

tirée du Koran. L'archivolte du *mihrab* est soutenue par deux colonnes d'albâtre, envoyées par un des empereurs de Constantinople à Hassan ben Naaman, en 689. A travers les murs, qui sont en plâtre ajouré d'un dessin charmant, on peut voir le *mihrab* primitif, qui a été jalousement conservé, malgré tous les changements faits dans l'édifice. La chaire en bois est couverte de fines sculptures dont les motifs diffèrent sur tous les panneaux. La cour est entourée d'un double rang d'arcades soutenues par des colonnes, et, au milieu, se trouve une immense citerne. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette mosquée, c'est la majestueuse simplicité de l'intérieur : on éprouve presque la même impression qu'en entrant dans une cathédrale.

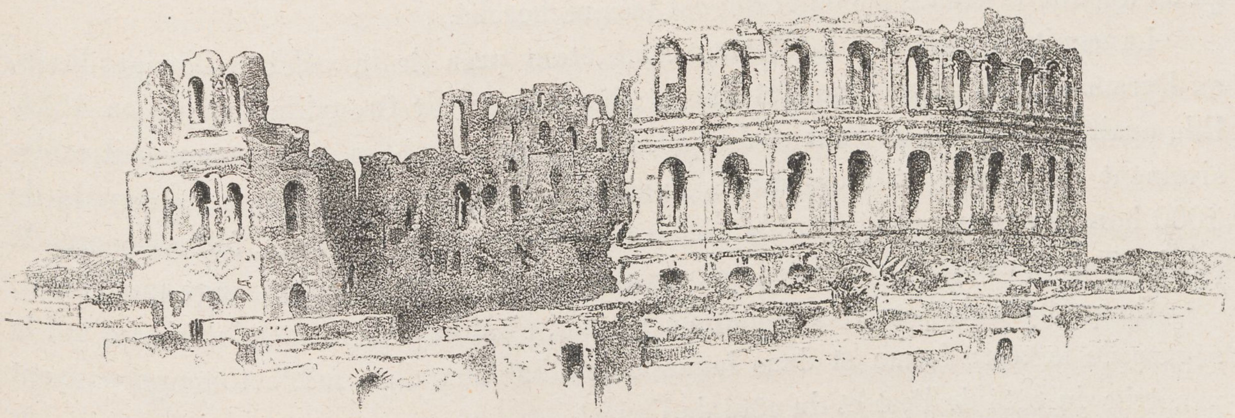
Dans la ville, il n'y a qu'une source d'eau vive, c'est le puits appelé El Barota, qu'on dit être en communication avec le Zemzem de la Mecque. Quant aux édifices religieux, ils sont encore très nombreux, soit dans la ville, soit au dehors; on peut les visiter tous, mais le plus important est la Djemat-es-Sehebi, où est enterré un des compagnons du Prophète, Abdullah ibn-Zemaa el-Beloui. Avec lui ont été enterrés trois poils de la barbe du Prophète : un sous sa langue, un autre sous son bras droit et le troisième sur son cœur. C'est ce qui a fait croire aux chrétiens qu'il avait été le barbier du Prophète. Le sanctuaire lui-même est une petite chambre, entourée de belles arabesques, mais dont l'architecture est d'un goût détestable. En revanche, le minaret et le cloître sont richement ornés de faïences et de ces revêtements de plâtre ajouré qui sont des merveilles.

De Kérouan, il y a une très intéressante excursion à faire, beaucoup moins difficile maintenant qu'elle ne l'était autrefois : c'est celle de Sbeitla, l'ancienne Suffetula, où eut lieu le premier et terrible choc des armées chrétiennes et musulmanes dans l'Afrique du nord. C'est là que l'armée de Grégoire fut complètement exterminée par Abdullah ibn-Saad : le butin fut si considérable que tous les cavaliers reçurent chacun pour sa part trois mille dinars, et les fantassins chacun mille dinars.

Cette ancienne cité devait être pleine de magnificence : on en distingue encore parfaitement l'ordonnance, et il y a des rues dont on peut retrouver le parcours entier. On voit là de nombreux monuments en ruines ; le plus important est le Hiéron, ou enceinte sacrée, dans laquelle se trouvent les restes de trois temples romains dont la réunion formait un ensemble complet. On y arrivait par un arc de triomphe très élégant de forme. Chacun des portiques des temples était soutenu par six colonnes monolithes très hautes, et les dimensions du tout devaient être des plus vastes, à en juger par les fragments sculptés qui gisent encore sur le sol. Il n'y a certainement pas, dans toute l'Afrique du nord, d'autres ruines romaines qui puissent se comparer à celles de Sbeitla.

Après avoir été à Kérouan, le voyageur qui est à Sousse ne devra pas manquer de se rendre à l'amphithéâtre de El-Djem, excursion qui lui prendra deux jours. Cet

amphithéâtre est tout ce qui reste de l'ancienne cité de Thysdrus, où Gordien Ier fut proclamé empereur ; il ressemble, quant à la disposition générale, à tous les édifices du même genre, mais il était parmi les plus magnifiques. Le premier et le troisième étage étaient d'ordre corinthien, celui du milieu était d'ordre composite ; le quatrième était également corinthien, mais on doute qu'il ait jamais été terminé. En raison de la grande solidité de sa maçonnerie, cette vaste construction a souvent été utilisée comme forteresse, ce qui a grandement nui à sa conservation. Sur un



AMPHITHÉÂTRE DE EL-DJEM

tiers au moins du périmètre les murs ont été renversés; l'intérieur a encore plus souffert que l'extérieur.

Si l'on continue à suivre la côte en se dirigeant vers le sud, on arrive à Monastir, l'ancienne Ruspina, puis à Mahédia, la Turris Hannibalis, la maison de campagne d'Hannibal, d'où il s'embarqua après avoir fui Carthage.

Encore plus loin vers le sud, à une distance d'à peu près cent kilomètres, on arrive à Sfax, la ville la plus importante de la Tunisie après Tunis, au point de vue commercial; elle est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Taphroura. On gagne ensuite Gabès, autrefois Tacape, qu'on peut à peine appeler une ville; c'est plutôt un ensemble de villages éparpillés dans une admirable oasis de palmiers. Cet endroit possède aujourd'hui une certaine notoriété, grâce à l'audacieux projet du commandant Roudaire, qui consistait à créer une mer intérieure en inondant le Sahara ; mais la Compagnie qui se forma alors renonça bientôt à ce projet ; elle se contente maintenant de creuser des puits artésiens et de fertiliser ainsi le désert. Telle est peut-être aujourd'hui la vraie solution de la question de la mer intérieure.

Le point le plus méridional de la Tunisie qui présente un intérêt quelconque est l'île de Djerba, de l'autre côté de la Petite Syrte. Cette île est entourée de rochers si abrupts que les navires ne peuvent en approcher à moins de quatre kilomètres;

même lorsqu'on y débarque en petit bateau, il faut faire grande attention et combiner son arrivée avec l'heure de la marée, si l'on tient à ne pas échouer en route ; l'île de Djerba est le seul endroit de la Méditerranée où il y ait des marées régulières.

Ce qui rend surtout cette île célèbre, c'est qu'on la regarde comme le prototype de l'île homérique des Lotophages.

Les dattes de Djerba sont excellentes et forment, pour ainsi dire, la nourriture exclusive des habitants de l'île. On retire également du tronc de l'arbre un liquide qu'on appelle le vin de palme et qui est très recherché.

La capitale moderne est Houmt-Souk, tout près de la célèbre Bordj-er-Roos, ou Pyramide des Crânes, qui fut vue et décrite par Sir Grenville Temple en 1832. Elle avait vingt pieds de haut et dix pieds de large à sa base, et se composait exclusivement de crânes et d'ossements humains. En 1530, la garnison espagnole de 5000 hommes, commandée par le vice-roi de Sicile et André Doria, fut massacrée là par les Turcs; c'est à ce désastre qu'on a dû les matériaux de cet étrange monument.

Ce qu'il y a de plus remarquable à Djerba, c'est la grande mer intérieure qui la sépare de la terre ferme et dans laquelle des bateaux d'un faible tonnage peuvent pénétrer du côté de l'est et du côté de l'ouest.

A El Kantara, vers le milieu environ du passage oriental, on trouve des ruines qui semblent avoir été une cité magnifique, la plus importante de l'île, à coup sûr. On rencontre sur tous les bords de la mer intérieure d'autres ruines romaines qui prouvent qu'autrefois c'était un refuge très sûr et accessible aux navires dont on se servait alors. Il est fort probable que c'est là, et non dans la région des Chotts, comme le croyait M. Roudaire, que se trouvait ce fameux lac Triton, dont la situation exacte embarrasse si fort les géographes.

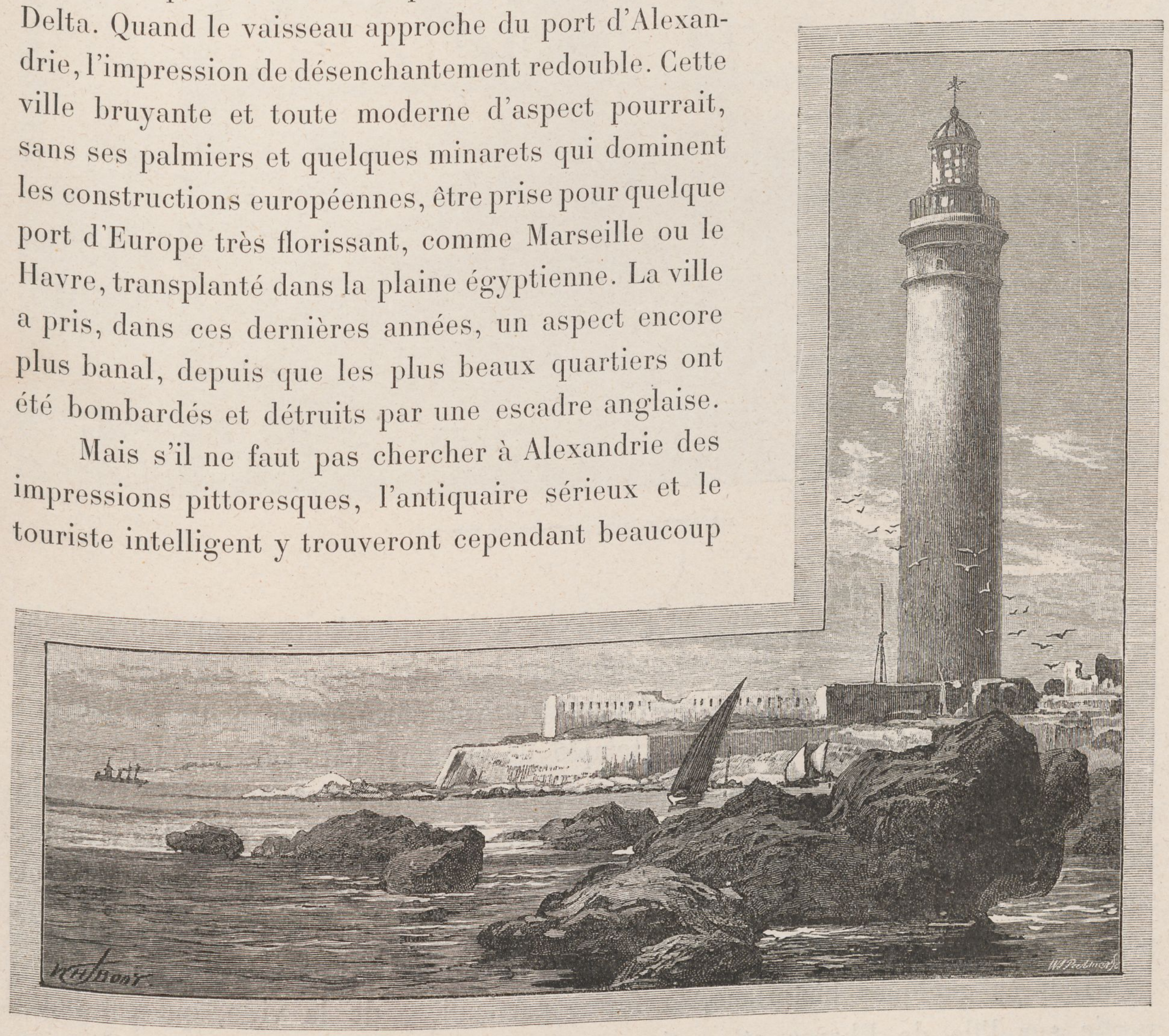
Signalons encore, en Tunisie, Zarzis, au sud de Djerba; l'endroit est probablement appelé à devenir une position stratégique importante, mais le pays n'offre pas grand intérêt au voyageur. On arrive ensuite à la longue bande de terre sablonneuse qui forme la côte de la Grande Syrte et que n'égayent qu'à de très rares intervalles de maigres oasis. Enfin on atteint la fameuse péninsule de Cyrène, dont les villes renfermaient d'admirables monuments que célébrèrent les poètes et les historiens les plus fameux de la Grèce et de Rome, et où ils plaçaient le jardin des Hespérides et le fleuve Léthé aux eaux silencieuses.

Alexandrie

Le voyageur qui aperçoit pour la première fois le rivage de l'Egypte, du pont d'un bateau, est presque toujours désappointé.

Ces ondulations successives de dunes désolées qu'interrompent seulement, de place en place, des lagunes également tristes, forment un contraste pénible avec les rivages pittoresques de l'Algérie et de la Tunisie. Au lieu de la chaude coloration et des aspects variés qui étaient pour les yeux une fête continuelle, on n'aperçoit plus maintenant que les rivages nus du Delta. Quand le vaisseau approche du port d'Alexandrie, l'impression de désenchantement redouble. Cette ville bruyante et toute moderne d'aspect pourrait, sans ses palmiers et quelques minarets qui dominent les constructions européennes, être prise pour quelque port d'Europe très florissant, comme Marseille ou le Havre, transplanté dans la plaine égyptienne. La ville a pris, dans ces dernières années, un aspect encore plus banal, depuis que les plus beaux quartiers ont été bombardés et détruits par une escadre anglaise.

Mais s'il ne faut pas chercher à Alexandrie des impressions pittoresques, l'antiquaire sérieux et le touriste intelligent y trouveront cependant beaucoup



PHARE D'ALEXANDRIE

de choses qui pourront les intéresser. Le rivage du Delta a été, pendant des années, le champ de bataille des empires grecs et romains, et le pays entre Alexandrie et Port-Saïd est riche en souvenirs artistiques.

Il serait évidemment absurde de comparer Alexandrie au Caire, au point de vue historique, artistique et pittoresque. Pourtant le Caire n'est qu'une ville moderne, à côté de l'Alexandrie du grand Alexandre. Malheureusement, les ruines antiques sont



ALEXANDRIE, VUE PRISE DE LA MER

peu considérables et il ne reste pas grand'chose des splendeurs architecturales de la dynastie des Ptolémées. Où sont aujourd'hui les 4000 palais, les 4000 bains et les 400 théâtres dont le général victorieux Amru avait parlé à son maître, le Khalife Omar? Que reste-t-il du magnifique temple de Sérapis, bâti sur une terrasse à laquelle on arrivait par un escalier de cent marches? Toutefois s'il y a peu de traces matérielles de ce passé glorieux, les souvenirs n'en restent pas moins vivants. Pendant bien des siècles, Alexandrie fut le centre du mouvement intellectuel et scientifique du monde civilisé. C'est ici que Cléopâtre retenait Antoine captif, pendant qu'Octave préparait ses légions pour l'écraser.

D'après quelques historiens, la forme particulière de la ville, qui est bâtie partie sur l'île de Pharos et partie sur le continent, vient d'une idée de son

fondateur qui voulut, qu'en souvenir de la patrie, la ville eût la forme d'une chlamyde, la tunique portée par les soldats lacédémoniens. La ville moderne, bien qu'elle soit un peu sortie de ses limites, à l'est et à l'ouest, garde encore cette forme bizarre, qui rappelle plutôt, à première vue, celle de l'étoile de mer. Diverses légendes ont cours sur la raison qui avait fait choisir cet endroit à Alexandre pour y bâtir son port. D'après la version populaire, un vénérable prophète était apparu en rêve au conquérant et lui avait cité ces vers de l'*Odyssée*, qui décrivent



ALEXANDRIE, LE PORT DE L'OUEST

le seul port abrité sur la côte septentrionale de l'Égypte : « Une certaine île appelée Pharos, où se brisent les vagues de la grande mer, juste contre l'Égypte. » Ce serait cet avis surnaturel qui aurait décidé Alexandre à bâtir sa ville sur cette partie de la côte que l'île de Pharos protège comme un gigantesque brise-lames, et où existait déjà un petit établissement de pêcheurs grecs appelé Rhacotis. La légende est intéressante, mais il n'est guère nécessaire d'expliquer par une fable le choix de cet emplacement. Si Alexandre plaça ce port un peu à l'ouest du Delta, c'est très probablement parce qu'il savait que les courants marins se dirigeaient vers l'est et que les alluvions du fleuve ensableraient rapidement un port bâti à l'est de l'embouchure : cela était arrivé déjà pour Péluse, et ce sont en effet ces apports continuels d'alluvions qui ont rendu les ports de Rosette et de Damiette presque impraticables



ALEXANDRIE,
LE PORT DE L'EST

pour les vaisseaux ayant un certain tirant d'eau : à Port-Saïd, l'accumulation des sables nécessite des drainages continuels afin de déblayer l'entrée du canal de Suez.

On a dit avec raison qu'il y avait trois Égypte : celle des Pharaons et de la Bible, puis celle des Mille et une Nuits et des Khalifes, et enfin l'Égypte renouvelée et vivifiée par le commerce européen. Le port d'Alexandrie est surtout intéressant à ce troisième point de vue. D'ailleurs, il n'est pas seulement curieux pour l'ingénieur et le savant, il a une grande importance au point de vue historique : il sert de lien entre la civilisation ancienne et la civilisation moderne. La fondation d'Alexandrie a été la création la plus importante d'Alexandre le Grand, et on peut dire que le port actuel est aussi bien son œuvre que celle des ingénieurs modernes. Il construisit une vaste jetée (Heptastadion) qui reliait l'île de Pharos à la terre ferme, et cette belle entreprise fut complétée par le gigantesque brise-lames que construisirent les Anglais en 1872. Après Marseille, Malte et la Spezzia, le port d'Alexandrie est peut-être le plus beau port de la Méditerranée. Son seul inconvénient est le dangereux récif qui se trouve à l'entrée et qu'on aurait dû faire sauter avant d'entreprendre la jetée et les autres travaux du port. La passe est assez périlleuse et difficile à trouver, et on tente rarement de la franchir par le mauvais temps.

Il existe à Alexandrie un second port, le port oriental, très ensablé et qui est abandonné aux indigènes : il est par conséquent beaucoup plus intéressant pour les artistes, avec son encombrement pittoresque de barques de toutes sortes et de *dahabiehs* à l'immense voile latine. Le voyageur, qu'a d'abord profondément



PLACE MEHEMET ALI A ALEXANDRIE

désappointé l'aspect moderne de la ville, trouve là de quoi satisfaire son désir de couleur locale. A l'origine, les vaisseaux étrangers ne pouvaient entrer que dans ce port, le fanatisme des musulmans interdisant aux « chiens de Francs » l'entrée



UN COIN DE RUE A ALEXANDRIE

du grand port. Depuis Mehemet Ali, cet état de choses a changé, et le commerce d'Alexandrie y a beaucoup gagné.

Pendant la période la plus mauvaise de l'administration turque — quand l'Égypte, bien qu'elle fût de nom un des villayets de l'Empire ottoman, subissait en réalité la domination des Beys — le commerce d'Alexandrie avait beaucoup baissé au profit de la ville de Rosette. Lorsque Mehemet Ali, le fondateur de la dynastie actuelle, arriva au pouvoir, il comprit immédiatement quelle importance exceptionnelle avait ce port d'Alexandrie, qui semblait destiné à devenir le centre commercial de trois continents.

Mehemet est le créateur de l'Alexandrie moderne. Il donna plus de profondeur au port, qu'on avait laissé s'ensabler en partie, l'entoura de quais spacieux et rendit à la ville son ancienne importance, en la mettant en communication avec le Nil par le canal de Mahmoudiyeh. Ce travail gigantesque, auquel furent occupés 250 000 paysans, coûta la vie à 20 000 d'entre eux qui moururent de fatigue et de chaleur.

Le voyageur qui arrive à Alexandrie doit subir, en quittant le bateau à vapeur, la lutte habituelle contre les portefaix arabes, les portiers d'hôtel et les âniers égyptiens. Tous ceux qui ont voyagé en Orient connaissent les incidents inévitables du débarquement dans un port de ces régions, et il est inutile de décrire encore une fois ces scènes tumultueuses si souvent dépeintes.

La voie la plus fréquentée d'Alexandrie, une belle rue très droite qui va de la porte occidentale de la ville à la place Mehemet Ali, se trouve à quelques minutes du quai de débarquement. Un spectacle extraordinaire s'offre là au voyageur nouvellement arrivé. On y trouve une variété peut-être encore plus grande de gens de toutes nationalités, de costumes bizarres et éclatants, qu'à Constantinople ou dans la ville si cosmopolite d'Alger. C'est un éblouissement de couleurs et de mouvement. On voit passer des Turcs solennels, allant au petit trot de leurs ânes gaiement caparaçonnés, des Levantins à l'air rusé, des nègres venus des déserts de Nubie, puis ce sont des fellahs mélancoliques, vêtus de misérables caftans bleus, des shérifs au turban vert et des Bédouins pittoresques qui passent majestueusement drapés dans leurs burnous flottants. Pour compléter ce vivant kaléidoscope, on rencontre encore des juifs richement vêtus, des Albanais à l'air féroce, des Grecs en fustanelle, et, de temps en temps, un groupe de dames égyptiennes dont le visage et les riches costumes sont, du reste, cachés sous l'inévitable *yashmak* : rien ne peut rendre l'éclat de cette foule grouillante et bigarrée, et le voyageur qui a parcouru la grande rue d'Alexandrie a certainement vu ce qu'il y a de plus curieux dans toute la ville.

La place Mehemet Ali, généralement appelée le Grand Square, est le centre du quartier européen, et tout autour sont groupés les consulats, les maisons de banque et les principales boutiques. On a eu grandement raison de donner à cette place le nom du fondateur de la dynastie régnante, qui est en même temps le créateur de l'Égypte actuelle : c'est à lui qu'Alexandrie doit en grande partie sa prospérité et son indépendance commerciale. L'histoire de Mehemet Ali est intéressante et romanesque. Pour les Occidentaux, son plus beau titre de gloire consiste dans les efforts qu'il fit en vue d'introduire en Égypte la civilisation et les institutions européennes et pour établir un système de gouvernement peu conforme aux instincts musulmans. Il créa une armée et une marine, pour lesquelles il s'inspira des Européens, il encouragea l'agriculture, et la manière dont il organisa l'administration et les finances ne contribua pas peu à mettre le pays dans une situation florissante. La grande

tache de son règne fut le massacre des Mamelucks, que ses détracteurs et ses ennemis ne se sont pas fait faute de lui reprocher. Il est difficile en effet d'excuser cet acte de cruauté orientale, mais il ne faut pas oublier cependant que la turbulence et l'insubordination des Mamelucks rendaient impossibles la tranquillité du pays et sa prospérité.

Au milieu du square se trouve une belle statue équestre de Mehemet Ali, qui



ALEXANDRIE, VUE PRISE DU FORT CAFFARELLI

est peut-être le seul monument de ce genre dans les pays de l'Islam. La loi de Mahomet exigeant une obéissance aveugle à cet article du *Décalogue* qui défend à l'homme « toute image taillée », on ne voit jamais, dans les pays musulmans, aucune statue élevée à un disciple de Mahomet. Aussi la construction du monument de Mehemet a-t-elle été vue d'un très mauvais œil par la partie la plus orthodoxe de la population d'Alexandrie; les sentiments religieux de la foule se sont même plus d'une fois manifestés par des émeutes et des démonstrations hostiles.

Pour une vue d'ensemble de la ville et de ses environs, il faut monter sur le mont Caffarelli, jusqu'au fort qui en couronne le sommet. A cette hauteur, les vieilles ruelles et les nouvelles voies très encombrées forment des raies sombres que dominent les mosquées blanches, avec leurs dômes arrondis et leurs gracieux minarets s'enlevant sur l'azur clair d'un ciel sans nuages. De temps en temps, le cri du muezzin

s'élève au-dessus du murmure confus qui monte de la ville. Du côté du nord, on aperçoit les eaux bleues de la Méditerranée qui se perdent dans l'horizon brumeux; à l'ouest et au sud s'étend la nappe étincelante du lac Mariout, l'ancien Maréotis, qui n'est en réalité qu'une triste et insalubre lagune, mais qui, à cette distance, donne l'impression d'un lac souriant. Derrière le lac, la plaine féconde du Delta s'étend à perte de vue. En hiver et au printemps, on ne voit partout que des champs verdoyants de blé ou de seigle, des parterres de concombres ou de melons d'eau, des plantations de pois et de lupin pourpre, sillonnés en tous sens par d'innombrables canaux et des fossés qui de loin semblent des fils d'argent. En été, quand le Nil est à l'époque de sa crue, l'aspect est tout différent : le Delta devient une mer intérieure toute parsemée d'îles verdoyantes, couronnées chacune d'un village avec sa blanche mosquée et le bouquet de palmiers qui l'ombrage. Les eaux sont sillonnées de dahabiehs aux grandes voiles, qui peuplent et animent ces vastes étendues.

Il y a peu de monuments à Alexandrie. L'un des plus intéressants est la « colonne de Pompée ». Cette colonne se trouvait parmi les ruines du Sérapeum, le fameux temple de Sérapis; un préfet du nom de Pompée la releva, dit-on, et fit ériger sur le chapiteau une statue en l'honneur du cheval de Dioclétien. Une légende rapporte que c'est grâce à ce cheval que fut arrêtée la persécution des chrétiens d'Alexandrie. Le tyrannique empereur avait juré de continuer le massacre jusqu'à ce que le sang des victimes montât aux genoux de son cheval : une chute heureuse de l'animal réalisa ce programme.

La colonne de Pompée s'élève sur l'emplacement du célèbre Sérapeum. Il ne reste plus rien de ce monument élevé à la gloire de la dynastie des Ptolémées : la fameuse bibliothèque, le magnifique portique avec son escalier de cent degrés, les vastes salles et les quatre cents colonnes de marbre, tout a disparu.

Tout près de la colonne de Pompée, s'étend une lande désolée, parsemée de pierres curieusement sculptées : c'est le cimetière musulman. Comme dans la plupart des villes d'Orient, il est situé à l'extrémité occidentale de la ville, les Mahométans considérant cette exposition comme la plus propice à leur dernière demeure. Dans cette nécropole, on retrouve encore quelques vestiges du Sérapeum, et on aperçoit, au milieu des tombes, des fragments de colonnes et des piédestaux brisés. Sur quelques-unes des tombes, faisant contraste avec les sculptures d'un style sévère, on voit un turban vert grossièrement peint, indiquant la tombe d'un descendant du Prophète ou d'un de ces fidèles croyants qui ont fait eux-mêmes, et non par procuration, le pèlerinage de la Mecque. On remarque aussi sur la plupart des tombes un petit trou rond creusé dans la pierre. On dit que cette ouverture est faite pour permettre à l'ange Israfel de venir saisir le mort par les cheveux, au jour de la résurrection; c'est à cette superstition, plus encore qu'à des motifs d'hygiène

qu'est due l'habitude, très répandue parmi les musulmans de la classe inférieure, de se raser la tête, à l'exception d'une touffe de cheveux au sommet du crâne.

Il n'y a guère, à Alexandrie, d'autres endroits dignes d'arrêter la curiosité des



LA COLONNE DE POMPÉE, A ALEXANDRIE

voyageurs. Les mosquées ont de très beaux noms, mosquée des Mille et une Colonnes, mosquée d'Athanase; mais elles n'ont rien de remarquable : la mosquée des Colonnes est devenue un lazaret; quant à la mosquée d'Athanase, elle est sans doute bâtie sur l'emplacement d'une église dédiée à ce saint.

On peut visiter le couvent copte de Saint-Marc, où les moines ont la prétention de conserver le corps de l'Évangéliste.

Cette prétention n'est d'ailleurs pas justifiée. On sait que le corps de saint Marc fut transporté à Venise, au neuvième siècle.

Le rivage du Delta, d'Alexandrie à Damiette, est particulièrement riche en souvenirs historiques. A Mustapha-Pacha, le chemin de fer longe les ruines du camp romain où Octave battit l'armée d'Antoine. Bientôt on arrive à Ramleh; c'est une jolie petite ville, avec des rangées de maisons élégantes qui se dressent au milieu de jardins bien entretenus; on dirait plutôt une ville d'eaux européenne, en plein développement, qu'une cité orientale. Là se trouvent les ruines du temple d'Arsinoé, la femme de Ptolémée Evergète; une gracieuse légende court à ce sujet :

Quand Ptolémée Evergète partit pour son expédition de Syrie, sa femme Bérénice fit vœu, s'il revenait sain et sauf, de consacrer dans le temple de Vénus les boucles blondes qui ornaient sa tête. Elle accomplit son vœu; mais, au bout de peu de temps, la chevelure dorée fut enlevée par quelque audacieux voleur. Grande fut l'indignation du roi et de la reine contre les prêtres négligents qui n'avaient pas su garder ce trésor. Heureusement l'adroit Conon, l'astronome de la cour, découvrit une si ingénieuse explication de l'événement que la reine fut consolée et les prêtres absous de tout blâme : il déclara que Jupiter lui-même s'était emparé de la précieuse chevelure et l'avait placée près de la voie lactée, dans cette partie du ciel où passaient les Dieux et les Déesses pour entrer et sortir de l'Olympe. L'astronomie moderne désigne encore aujourd'hui cette constellation sous le nom de Chevelure de Bérénice.

A l'entrée de la baie, à quelques kilomètres au nord-ouest de Ramleh, on aperçoit le village d'Aboukir, qui a donné son nom à la terrible bataille navale où, en 1798, l'héroïsme de la marine française succomba glorieusement sous le nombre.

A l'extrémité orientale de la baie d'Aboukir, on trouve sur un des bras du Nil, à cinq kilomètres environ de son embouchure, la pittoresque ville de Rosette. Ce fut un port de commerce assez important jusqu'à l'ouverture du canal Mahmoudiyeh en 1819, qui détourna vers Alexandrie une partie de son trafic. Un des monuments les plus curieux de la ville est la porte du Nord, flanquée de tours massives d'une forme tout à fait inusitée en Égypte, chaque tour étant terminée par un toit en forme de cône. La plupart des maisons ont de curieuses toitures et de larges fenêtres en saillie. C'est à l'abri de ces fenêtres grillées qu'eut lieu le terrible massacre des troupes anglaises, lors de l'intempestive expédition de 1807.

C'est aux environs de Rosette qu'on trouva la fameuse pierre grâce à laquelle les savants français sont arrivés à déchiffrer les hiéroglyphes. La pierre de Rosette fut découverte, en 1799, par M. Bouchard, un ingénieur français qui faisait des fouilles au fort Saint-Julien, petite forteresse aux environs de Damiette. Pendant des années, l'inscription gravée sur la pierre dérouta les efforts de tous les savants,

jusqu'en 1822, époque à laquelle Champollion réussit à déchiffrer la partie qui était écrite en caractères grecs : il s'aperçut que l'inscription était répétée en trois langues différentes : d'abord en grec, puis sous la forme la plus ancienne de l'écriture hiéroglyphique, et enfin en caractères démotiques, qui sont ceux dont se servait le peuple et dans lesquels les symboles sont encore plus obscurs que dans les purs hiéroglyphes en usage parmi les prêtres. L'inscription était un décret de Ptolémée V, promulgué en l'an 196



ROSETTE, PORTE DU NORD

avant J.-C. La pierre de Rosette fut enlevée par les Anglais en 1801 ; elle est actuellement au Musée Britannique.

De Rosette, on peut se rendre en chemin de fer à Damanhour, le centre de la culture du coton. C'est là que l'on pourra juger le mieux de la merveilleuse fertilité du pays. L'Égypte semble véritablement avoir été créée par la nature pour être le grenier et le jardin maraîcher de l'Afrique du Nord. Comme l'ont écrit tous ceux qui se sont occupés d'elle, depuis Hérodote

jusqu'aux écrivains contemporains, « l'Égypte est un présent du Nil » ; c'est à lui que sont dues la richesse et la prospérité du pays et, d'après une étymologie populaire, son nom même rappellerait ses propriétés fertilisantes. Étant donnée son importance capitale, il ne faut pas s'étonner que les anciens mythes égyptiens en aient fait le Principe créateur, éternellement en lutte avec Typhon, le pouvoir destructeur, qui représentait le désert menaçant. Au Caire, le Nil commence à monter vers la troisième semaine de juin ; d'après une légende à laquelle croient encore les fellahs, il tombe, le 17 juin, dans le fleuve, une goutte d'eau miraculeuse qui le fait déborder. Il monte jusqu'en septembre, mais non d'une façon régulière ; c'est à ce moment-là que la crue atteint sa plus grande élévation, puis les eaux se mettent à baisser et reprennent leur niveau normal pendant les mois d'hiver. L'espace de terres cultivées, qui s'accroît tous les ans du côté de la mer, est séparé de la côte par une ceinture de déserts sablonneux, de plaines marécageuses, de dunes assez basses et de lagunes salées dont la largeur varie de vingt à trente kilomètres.

La côte entre Rosette et Damiette est, comme tout le reste du littoral égyptien, plate et monotone. La seule chose qui rompe cette monotonie est la ville de Damiette, avec ses hautes maisons qui de loin prennent des airs de palais de marbre. Quoiqu'elle possède des bazars importants et des mosquées spacieuses et bien bâties, cette ville n'a rien qui puisse longtemps arrêter le voyageur ; elle ne renferme ni antiquités, ni monuments historiques importants. Damiette est relativement moderne, la vieille cité byzantine ayant été détruite par les Arabes, au commencement du treizième siècle, et rebâtie quelques kilomètres plus loin dans l'intérieur des terres, sous le nom de Mensheeyah. Une des portes de la ville moderne, la porte de Mensheeyah, rappelle cet ancien nom. Le commerce a diminué d'importance depuis la création du canal de Mahmoudiyeh ; cependant il a encore une certaine extension, et plusieurs puissances européennes entretiennent à Damiette des agents consulaires.

Les chasseurs pourront passer avec agrément quelques temps à Damiette, car c'est un quartier général très bien situé pour la chasse du gibier d'eau qu'on trouve en abondance sur le lac Menzaleh. Non seulement on y peut tuer des quantités innombrables de canards sauvages, mais on y rencontre encore en grande abondance des hérons, des pélicans, des flamants, tous gibiers des plus désirables. Dans les marais qui avoisinent le lac, on trouve des papyrus, cette précieuse plante qui croît dans si peu d'endroits.

Quand on a contourné les dunes basses et sablonneuses qui entourent l'estuaire qu'on appelle Bouche de Damiette, on aperçoit le phare le plus important de toute la Méditerranée, et d'ailleurs un des plus puissants qui existent ; par une nuit claire, on aperçoit ses rayons à une distance de plus de vingt-cinq milles.

Un peu plus loin, une forêt de mâts qui semble surgir du désert annonce Port-Saïd. Ce n'est guère qu'une grande station de charbon et son importance ne vient que de sa situation sur le canal de Suez. En automne, pendant les plus fortes crues du fleuve, elle est complètement entourée d'eau. Un écrivain doué d'une forte imagination l'a appelée la Venise africaine.

Les plaines sablonneuses qui entourent la ville présentent un certain intérêt pour les historiens et les archéologues, car on y trouve de nombreux vestiges de l'antiquité. Il ne faut faire que dix-huit kilomètres pour atteindre Péluse, la Sin de l'Ancien Testament, la clef de l'Égypte septentrionale au temps des Pharaons; tout le



PORT-SAÏD

long du rivage, on trouve encore des vestiges de la grande route construite par Ramsès II, en 1350 avant J.-C., quand il entreprit son expédition de Syrie; c'est la plus ancienne voie du monde dont il reste des traces.

C'est près de Péluse que Cambyse battit les Égyptiens, et c'est là également que, cinq siècles après, environ, le grand Pompée fut traîtreusement assassiné, quand il se réfugia en Égypte après la bataille de Pharsale.

Au sud-ouest de Port-Saïd, tout près de Saïs, misérable petit village de pêcheurs, situé sur la rive méridionale du lac Menzaleh, on trouve les ruines admirables de Tanis, la Zoan de l'Ancien Testament. Ces ruines, qu'on visite rarement, sont du plus grand intérêt au point de vue historique et archéologique, et il est curieux de remarquer que les touristes, qui se portent en foule aux villes lointaines de Thèbes et de Karnak, visitent très peu les ruines plus accessibles de Tanis. C'est au Français Mariette Pacha qu'on doit le déblaiement de l'ancienne Tanis; on trouva dans le grand temple une douzaine de gigantesques obélisques renversés : c'est plus que n'en contient aucun des temples thébains.

Le canal de Suez est incontestablement une des grandes entreprises des temps modernes. Cette œuvre fait honneur à la France. De tous temps, on a cherché à mettre en communication la Méditerranée et la mer Rouge au moyen d'un canal, et bien des tentatives furent faites par les souverains de l'Égypte, depuis l'époque de Sésostris. Beaucoup de ces tentatives échouèrent, mais on réussit pourtant, au temps des Ptolémées, à établir une communication quelconque entre les deux mers, puisque c'est par ce canal que Cléopâtre tenta de s'échapper, après la bataille d'Actium. Quand Napoléon occupa l'Égypte, il nomma une commission d'ingénieurs qui devait examiner un projet de canal maritime; mais l'entreprise fut abandonnée, les membres de la commission ayant déclaré que la différence de niveau des deux mers était très considérable : elle n'était en réalité que de cinquante centimètres environ.

C'est M. Ferdinand de Lesseps qui conçut le projet du canal actuel; il le soumit en 1854 au Khédive Mohammed-Saïd, et obtint la concession de l'entreprise. Dès 1858, la Compagnie universelle du Canal maritime de Suez était constituée. Après des difficultés sans nombre, l'œuvre fut achevée et le canal tout entier fut inauguré en 1869.

La longueur du canal est de 160 kilomètres, sa largeur de 60 à 100 mètres à la surface, et de 22 mètres au fond; la profondeur varie entre 8 et 9 mètres. Il commence à Port-Saïd, sur la Méditerranée, descend en droite ligne vers le sud, traverse plusieurs lacs, entre autres le lac Menzaleh, et débouche dans le lac Timsah, à l'entrée duquel s'élève la ville d'Ismaïlia. De là, il incline vers le sud-est et débouche dans la mer Rouge, à l'est de la ville de Suez. La plus grande partie du canal a été creusée dans le sable.

Un canal d'eau douce, qui se détache de la branche orientale du Nil, se dirige vers Ismaïlia et longe la rive africaine du canal maritime jusqu'à Suez.

La côte de Syrie



VUE DE JAFFA

Il n'est guère possible de trouver une côte plus plate et plus monotone que celle de la Syrie méridionale, l'ancienne Phénicie. A l'est de Port-Saïd, les flots de la Méditerranée viennent se briser lentement sur les dunes qui s'étendent indéfiniment le long du lac Sirbon et du désert de Gaza. Il est rare que la mer soit égayée par l'apparition d'une voile, car il n'y a dans ces parages ni port ni abri : à peine parfois un yacht appartenant à quelque riche voyageur curieux du passé, longe comme furtivement ces plages désolées.

Dans l'antiquité, au contraire, Péluse était pour les Anciens ce qu'est pour nous Port-Saïd; le long de la côte, les galères égyptiennes et phéniciennes entretenaient un actif commerce avec Gaza et Askalon.

Des étendues absolument désolées bordent le rivage jusqu'au point où la côte remonte vers le nord; le petit fleuve d'El-Arish marque à cet endroit la limite entre l'Égypte et la Syrie, et derrière les dunes de sable jaune s'étendent des collines d'un brun verdâtre qui indiquent l'extrémité des solitudes herbeuses de Gerar. Nous approchons de Gaza.

Que de souvenirs évoque la vue de cette petite ville entourant une colline au sommet aplani ! Pendant quatre mille ans elle a vu passer les armées des conquérants qui se disputaient le monde, Ramsès le Grand, qui subjugua l'Asie, le Pharaon Néchao, qui battit Sennachérib et repoussa définitivement l'invasion assyrienne, Cambyse, Alexandre le Grand, le calife Amru. C'est à Gaza aussi, que mourut Baudouin, le second roi chrétien de Jérusalem.

Nous débarquons près de l'endroit où était autrefois le port ; il a complètement disparu sous les tourbillons de sable qu'un vent furieux y apporte sans cesse depuis des siècles. De là on n'aperçoit d'abord que l'ancienne citadelle, qui s'élève sur le sommet de la colline ; c'est le fameux temple de Dagon, où l'on apporta jadis en triomphe l'arche de Jéhovah. La ville est encore invisible, cachée par la colline dont elle couvre la pente septentrionale ; seules, les coupoles de quelques minarets et les têtes des palmiers en trahissent la présence. Nous y arrivons enfin, après une promenade fatigante de plus d'une heure dans un sable mou. En dépit de la saleté de ses maisons et des gouttières qui se déversent au milieu des rues, Gaza, avec ses bouquets de palmiers et sa riche ceinture d'oliviers, a un charme oriental très particulier ; la ligne télégraphique qui va de Jérusalem à Damas nous rappelle seule l'Europe. Les rues et les maisons sont pleines des souvenirs de son ancienne splendeur. Des dalles de marbre sont appuyées le long des murs de boues, ou gisent dans les cours ; des blocs de Paros richement sculptés servent de sièges ou de tables ; souvent de sveltes colonnes blanches supportent le balcon d'une maison en ruines ; des sarcophages magnifiques servent d'abreuvoirs aux chameaux.

La seule construction ancienne de quelque importance est la grande mosquée. C'était autrefois une église chrétienne, bâtie par l'impératrice Hélène dans le style corinthien ; l'unique changement architectural qu'y ont fait les musulmans a été d'élever un minaret au sommet de l'abside et d'ajouter une aile basse.

Gaza, la clef de l'Égypte et de la Syrie, a soutenu plus d'un siège depuis le temps où elle arrêta pendant cinq mois la marche d'Alexandre le Grand. Les Sarrazins et les Croisés l'ont tour à tour possédée. Richard Cœur de Lion et le roi de France Louis VII ont communié dans la cathédrale élevée par l'impératrice Hélène. La ville n'a plus de remparts ; c'est la seule de cette importance en Syrie qui ne soit pas fortifiée ; ses habitants, instruits par une expérience amère, préfèrent rester sans défense contre les Bédouins plutôt que de servir de forteresse frontière entre l'Égypte et la Syrie.

Gaza possède encore une industrie locale assez florissante, bien que les grandes voies commerciales se soient détournées et qu'il n'y passe plus beaucoup de voyageurs, les bateaux à vapeur allant tout droit à Jaffa.

L'ancienne cité royale d'Askalon, autre ville du pays des Philistins, se trouve au

bord de la mer, à douze kilomètres à peu près au nord de Gaza. Ici, pour la première fois, le rivage est bordé d'une série de falaises basses, à l'extrémité desquelles subsistent les restes d'un ancien port. En débarquant, on aperçoit très nettement le profil de cette cité en ruines, bâtie sur une petite éminence derrière les falaises. La digue, appuyée au rocher, le domine d'une hauteur considérable. Elle a été détruite par endroits et ses débris jonchent le sol, mais le travail a été si solidement fait que la plus grande partie de la maçonnerie reste encore debout;



LE VIEUX PORT A JAFFA

ce rempart forme un demi-cercle d'un kilomètre autour de la ville. Quand on monte jusque-là, on trouve des jardins où croissent des abricotiers et des figuiers sous lesquels poussent les ognons, les concombres et les échalotes qui tirent leur nom d'Askalon. On trébuche à chaque pas sur des fragments de colonnes et des piédestaux. Partout des puits dont la margelle est en marbre et près desquels sont couchés des anges de marbre; et si l'on suit la ligne des anciens remparts du côté des collines, on se demande quelle force a pu abattre ces massives fortifications. Du côté du sud, le sable des dunes a beaucoup gagné sur la terre; les remparts en sont presque recouverts et les jardins eux-mêmes commencent à s'ensabler. Ces versets sont devenus l'exacte vérité : « Askalon sera une désolation, Askalon n'aura plus d'habitants. »

Il n'y a pas, dans toute la Palestine, un amas de ruines plus considérable que celui-ci, et pourtant Askalon est, depuis des siècles, la carrière d'où l'on a tiré les

marbres et les colonnes des mosquées et des palais d'Acre et de Jaffa. On peut, par endroits, retrouver la trace des rues, qui étaient bordées de colonnes de granit. La ville joua un rôle dans la plupart des guerres dont la Palestine fut le théâtre. Prise par les Israélites, elle fut reprise ensuite par les Philistins qui en firent leur principal port. Pour raconter son histoire, il faudrait redire les guerres des Séleucides, des Romains, et les Croisades. Mais il n'y a peut-être pas dans l'Histoire de plus héroïque fait d'armes que la défense qu'y opposèrent les Sarrasins à Baudouin III. Quarante ans après, Richard Cœur de Lion restaura les puissants forts de la ville, qui furent définitivement rasés, un siècle plus tard, par le sultan Bibars. A l'extérieur des murs, du côté nord-est de l'enceinte, se trouve le village d'El Jura, où demeuraient les agriculteurs d'Askalon.

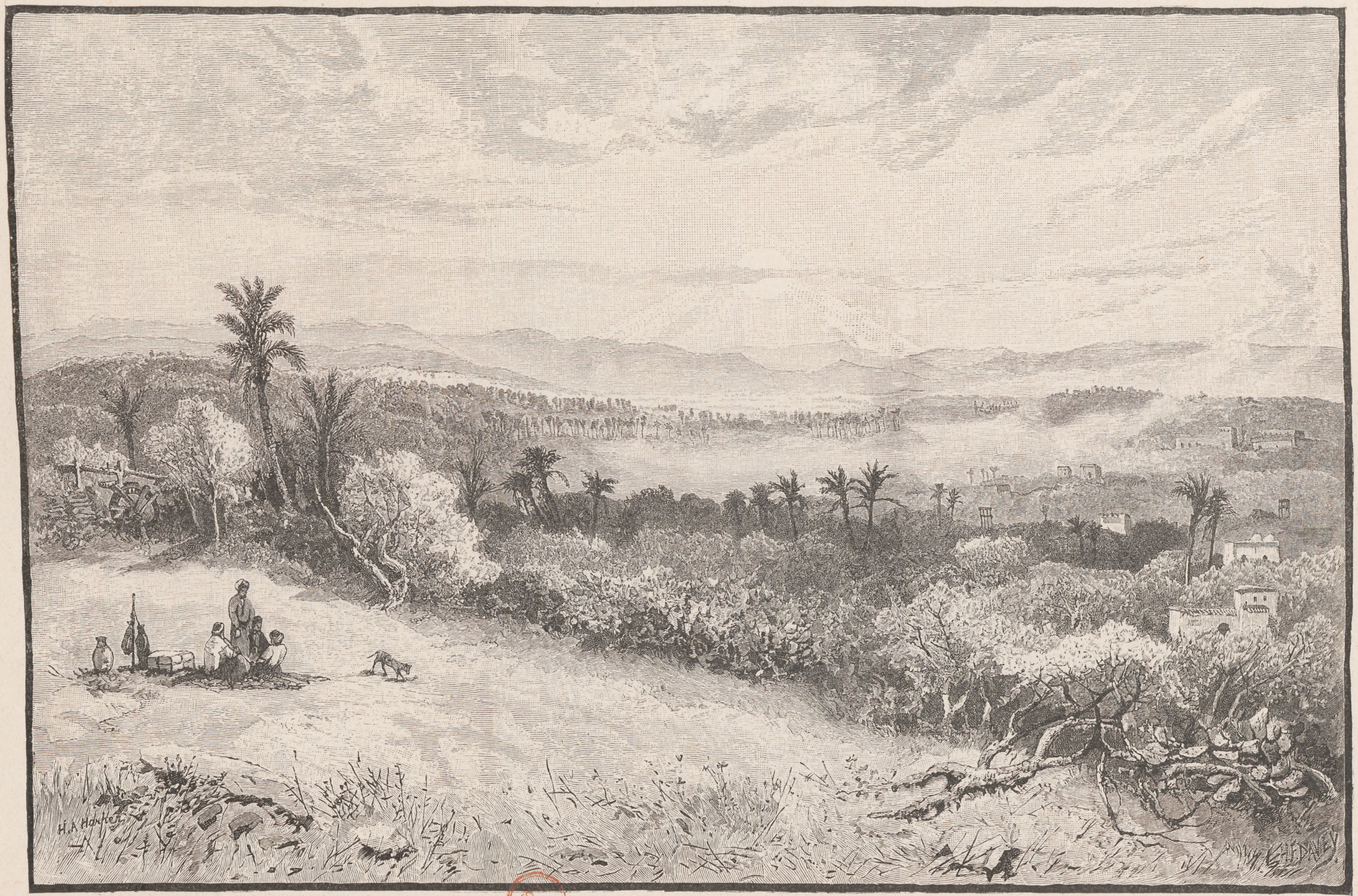
Trente kilomètres d'une côte basse et sans caractère séparent Askalon de la ville de Jaffa. La plaine qui s'étend derrière la région des sables est si peu élevée que sa riche verdure se confond avec la monotonie de la dune, et la ligne des collines de Judée s'est tellement infléchie vers l'intérieur du pays qu'on la distingue à peine quand on suit la côte en bateau. Avec Jaffa, commence la longue ligne des ports phéniciens, qui couvraient autrefois la côte de Syrie. Ils étaient tous construits sur le même modèle. Dans tous, on avait établi un petit brise-lames parallèle à la côte et rarement distant du rivage de plus de trois ou quatre cents mètres, pour arrêter les grosses vagues produites par le vent d'ouest qui souffle souvent avec une véritable furie. Il n'y a pas, sur toute la côte, un seul port naturel. Et pourtant, c'est derrière ces abris si peu sûrs que les hardis Phéniciens fondèrent la première grande puissance navale dont parle l'Histoire.

On trouve à Jaffa, dès qu'on l'aperçoit du large, un aspect très particulier. Sur une éminence en forme de dôme, se dressent des maisons dont les toits blancs brillent au soleil d'un éclat intense, que font encore ressortir les masses de verdure des jardins d'orangers qui les entourent et la ligne sombre des montagnes derrière lesquelles Jérusalem est cachée. Mais ici, comme cela arrive souvent en Orient, la distance ajoute beaucoup au charme du tableau.

A moins d'atterrir à Jaffa par des temps de très grand calme, le débarquement n'est pas facile. Il faut, pour descendre de la barque qui vous amène du steamer, vous laisser porter par des Arabes qui vous déposent sur la jetée. La ville est sale et manque de pittoresque ; dans les rues, on rencontre des hommes couverts de haillons de couleur éclatante, et de longues files de chameaux, avec leurs harnachements et leurs lourds fardeaux.

Il n'y a pas d'antiquités à Jaffa ; la ville a été trop souvent prise et pillée ; les pierres et les marbres sculptés qu'on trouve par endroits proviennent d'Askalon.

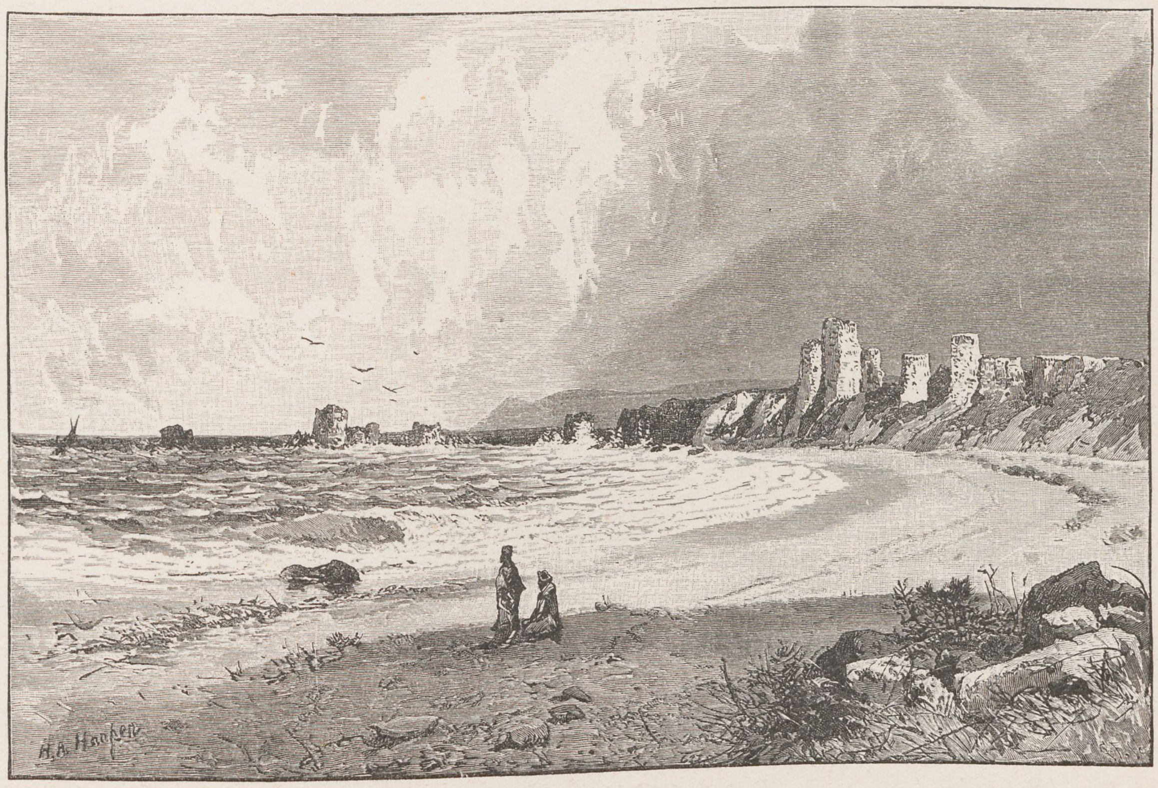
Ce sont surtout les environs qui font le charme de Jaffa. Au nord et au sud de



LES JARDINS DE JAFFA

la ville, dont les murailles ont été en partie détruites, il se forme des quartiers européens. Des jardins remplis de palmiers, de figuiers et d'orangers, bordent la route qui conduit à Jérusalem sur un espace de plusieurs kilomètres, emplissant l'air de leur parfum subtil.

Après Jaffa, pendant plus de cinquante kilomètres, on fait voile vers le nord en côtoyant la plaine de Saron. Pas une courbe, pas un rocher le long de ce rivage



RUINES DE CÉSARÉE

qui borde une des plaines les plus riches et les plus larges de la Syrie. Mais quand on a parcouru à peu près trente kilomètres le long de la côte, on aperçoit un groupe de bastions épais, qui s'élèvent tout au bord de la mer et que le flot bat incessamment. Au-dessus se dressent de hautes constructions, qui donnent au premier abord l'impression de grands arbres dépouillés de leurs branches : ce sont les tours ruinées de Césarée. Les bastions sont construits sur une jetée submergée qui avance dans la mer, et dont la vue donna au roi Hérode l'idée de fonder à cet endroit une ville et un port. Tout était à faire. Hérode bâtit une cité rectangulaire dont l'enceinte avait un kilomètre de longueur et plus d'un demi-kilomètre de largeur; il creusa un port artificiel plus vaste que celui du Pirée, prolongea la jetée pour le fermer

au sud, et construisit pour protéger la partie nord un brise-lames fait de colonnes de granit posées les unes à côté des autres. Césarée devint ainsi la capitale du centre de la Palestine. Aujourd'hui, après avoir été pendant douze cents ans une ville importante, elle est plus désolée encore qu'Askalon. Les ruines toutefois sont assez bien conservées pour qu'on se rende compte de son antique magnificence. Il n'y a pas là cette profusion de marbres sculptés qui jonchent l'emplacement de l'ancienne



DÉBARQUEMENT A JAFFA

cité des Philistins, mais on y trouve de nombreux fragments de granit rouge et gris qu'Hérode avait probablement rapporté d'Égypte.

Sur l'emplacement de la cité d'Hérode, les Croisés élevèrent une seconde ville beaucoup moins importante. Ils bâtirent une citadelle juste en face du port, et les restes de maçonnerie qu'on aperçoit proviennent de cette forteresse. Quatorze tours sont encore debout, et, à côté d'elles, ce qui reste de la ville : le château, une église au nord, au sud la cathédrale dont les murs sont encore presque complètement intacts. Hors de la forteresse des Croisés, mais dans l'enceinte des murs d'Hérode, on trouve les restes d'un théâtre et un très grand hippodrome. Il n'est pas facile d'explorer l'intérieur de la ville : des orties gigantesques et toutes sortes de plantes parasites ont poussé partout et cachent des puits, des caves, des arches et des trous dans lesquels l'explorateur risque à chaque pas de tomber.

Ce qui rappelle le mieux l'antique grandeur de Césarée, ce sont deux aqueducs, dont l'un amenait l'eau de la Zerka et l'autre celle de la fontaine de

Subbarin, qui se trouve à huit kilomètres : tous deux sont fort peu dégradés.

La plaine se rétrécit; on arrive en vue des escarpements hardis qui forment la crête orientale du Mont Carmel. Non loin de là se jette la Zerka, un petit fleuve qui court à travers un marais couvert de roseaux, et que les Anciens connaissaient



LE MONASTÈRE DU MONT-CARMEL

sous le nom de la Rivière des Crocodiles; on y trouve, en effet, encore quelques crocodiles d'Égypte, qui semblent très craintifs. On passe alors en vue d'un petit promontoire rocheux qui porte les restes de l'ancienne Dor, un port phénicien sur les ruines duquel s'est élevé Tantura, village d'une trentaine de cahutes, d'aspect misérable; on aperçoit les ruines d'Athlit, séparées des hauteurs du Carmel par une plaine étroite. De loin, on croirait voir quelque vieux château des bords du Rhin.

Mais bientôt le promontoire du Carmel, orienté dans la direction du nord-ouest, vient rompre la monotonie du rivage; on aperçoit d'abord les constructions de la douane et, tout près, la masse blanche du monastère des Carmélites. La montagne présente vers la plaine des escarpements hardis, et descend en pente douce du côté de la mer. Jadis, des forêts couvraient la montagne; elles ont complètement

disparu sous la hache du bûcheron, pour fournir du charbon aux fabricants de soie du Liban. Pourtant le paysage présente encore un certain charme : de vastes plaines d'un beau vert s'étendent au pied du Carmel, et les collines profilent au loin leurs silhouettes aux aspects changeants.

Le point le plus élevé de la montagne a 500 mètres d'altitude, mais le monastère, situé sur la pente occidentale, n'est qu'à 170 mètres au-dessus du niveau



SAINT-JEAN-D'ACRE, VUE PRISE DU CAFÉ D'HAÏFA

de la mer. Et cependant, de son belvédère, on jouit d'un des plus beaux panoramas de la Palestine.

Au sud, on aperçoit la ligne infinie du rivage, avec sa bordure de sable toute frangée d'écume, les ruines d'Athlit et, plus loin, les montagnes de Tantura ; au nord, une vaste baie que borde le vert sombre de la plaine ; à l'extrémité de la baie, la blanche cité de Saint-Jean-d'Acre, qui lui prête son nom. De ce côté, le rivage étincelant de Ras-en-Nakurah, l'Échelle de Tyr, ferme la vue, au-dessus s'élèvent les cimes neigeuses du Liban, presque perdues dans les nuages ; à l'est, le Tabor et l'Hermon, avec la masse des collines de la Galilée. Derrière nous, les hauteurs du Carmel cachent les régions montagneuses de Samarie et de la Palestine centrale.

Nous pénétrons dans le monastère, d'aspect fort gai et très bien tenu, d'ailleurs entièrement moderne. Il a été créé de toutes pièces par l'énergie indomptable du

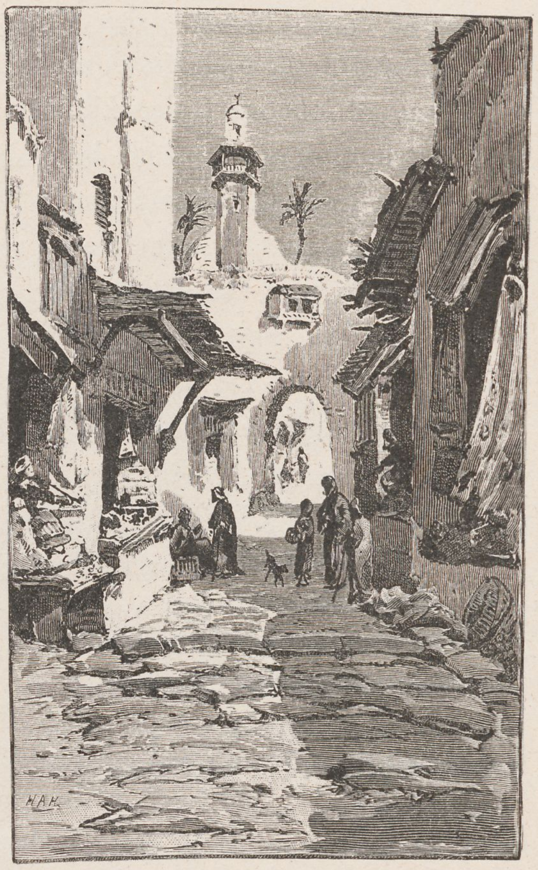


BAIE DE SAINT-JEAN-D'ACRE, VUE PRISE D'HAÏFA

Frère Baptiste, il y a cinquante ans, après que les Turcs eurent fait disparaître toute trace de l'ancien monastère.

Du Carmel nous nous rendons à Haïfa, un petit port dans les environs duquel se trouve une colonie agricole allemande. La ville ne présente aucun intérêt au point de vue des antiquités, mais elle est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Scaminum; pendant les Croisades, Tancrède s'en empara et elle ne fut reprise par Saladin qu'après la bataille d'Hattîn.

A l'entrée de la ville est un café; nous saisissons là sur le vif ce mélange de pittoresque et de saleté, de luxe et de misère, qui constitue la vie orientale. Le café d'Haïfa est une large plate-forme bâtie sur pilotis et protégée du soleil par un bouquet de palmiers. Une balustrade très grossière règne autour, et le tout est couvert d'un toit rudimentaire, formé d'un enchevêtrement de poutres et de nattes. Quant au plancher, il est fait des débris des navires jetés à la côte par les vents d'ouest, fréquents dans cette région. Il y a de grands intervalles entre chaque planche, et les consommateurs assis sur des nattes de paille, tout en dégustant le plus odorant des cafés et en fumant un narghileh très primitif, peuvent apercevoir les chameaux qui sont attachés en dessous. A l'autre extrémité de la baie, Acre brille au soleil.



UNE RUE DE SAINT-JEAN-D'ACRE

C'est de la mer qu'il faut voir la ville. Lorsqu'on en approche en bateau, Acre semble sortir des flots avec ses minarets et ses dômes d'une blancheur éblouissante. On dirait une île placée en avant de la côte, ou une forteresse entourée d'eau.

Une vaste plaine s'étend derrière, que pas un arbre, pas une maison ne viennent égayer. Le port, pour lequel on a utilisé la pointe du petit promontoire rocheux sur lequel la ville est bâtie, se trouve maintenant en partie ensablé, et il n'y a plus que les bateaux de faible tonnage qui puissent y entrer; les autres doivent jeter l'ancre dans la baie, qui est un assez bon mouillage. La ville est encore entourée de murs; on y entre par une seule porte, percée dans un gros bastion situé près du débarcadère. De la porte, si l'on se dirige vers la ruelle étroite qui représente la

rue principale, on perd rapidement les illusions qu'avaient fait naître l'éloignement et l'éclat du soleil. Des masures et des palais ruinés, du granit et des fragments de marbre, mêlés à la plus grossière des maçonneries modernes, composent la ville d'Acre.

Les souvenirs historiques qui s'y rattachent sont tous du moyen âge et des temps modernes. La ville n'est mentionnée qu'une fois dans l'Ancien Testament et une autre fois dans le Nouveau, sous son nom grec de Ptolémaïs. Elle a joué un rôle important dans l'histoire des Croisades, et, de nos jours, elle a servi plus d'une fois de centre aux opérations militaires des campagnes de Syrie.

Pendant encore treize kilomètres au nord d'Acre, on côtoie la même grève, droite et monotone, bordant la plaine qui se rétrécit jusqu'au promontoire escarpé de Ras-en-Nakurah, l'ancienne « Échelle de Tyr ». Le pied des collines, qu'on aperçoit maintenant distinctement en suivant la côte, est parsemé de villages, mais le bord de la mer est absolument désolé, et rien n'en rompt la monotonie que les masures de Zib, perchées sur un monticule peu élevé. Dans le lointain, à peu près à sept kilomètres, sur un autre monticule, se dressent quelques ruines massives qui sont celles de Kulat-el-Kurein, le château de Montfort des Croisés et la première des forteresses imprenables qu'ils élevèrent dans toute la Palestine septentrionale, depuis la mer jusqu'à Banias, au pied de l'Hermon, et grâce auxquelles les chevaliers pouvaient repousser toutes les invasions du côté du nord.

Ras-en-Nakurah est, avec le Carmel, le seul promontoire important qu'on trouve dans ces parages. Il s'avance dans la mer en une pointe assez allongée ; ses parois sont trop à pic pour qu'on puisse le contourner à sa base. Le sentier par lequel on gravit le promontoire est raide et glissant ; les chevaux trébuchent sur la surface polie du rocher, et l'absence de parapet du côté de la mer pourrait à bon droit effrayer un touriste qui ne serait pas accoutumé aux ascensions des montagnes de Syrie.

Bien que la hauteur soit peu considérable, la vue au sommet est assez étendue. Nous disons de là adieu à la Terre Sainte, et jetons un dernier regard sur cette plaine que nous venons de quitter. Au loin, le profil du Carmel se détache vigoureusement ; à ses pieds, Haïfa fait une tache blanche ; plus près, nous reconnaissons Saint-Jean-d'Acre, qui semble former un rempart contre les dunes envahissantes. En nous retournant vers le nord, nous avons devant nous la Phénicie. La vue est d'abord arrêtée par le promontoire de Ras-el-Abiad, le cap Blanc ; au delà, le promontoire de Tyr s'allonge dans le lointain. A nos pieds s'étend une plaine couverte de ruines : il y a là une colonne dorique isolée, sans inscription, à laquelle ne paraît se rattacher aucun souvenir ; autour d'elle sont renversées beaucoup d'autres colonnes toutes semblables, qui ont peut-être, autrefois, formé une colonnade. Partout on retrouve les traces des Phéniciens : des sarcophages brisés avec des

emblèmes sculptés d'Ashtaroth, la déesse de Tyr, des dalles et des chapiteaux de marbre jonchent partout le sol.

Ras-el-Abiad est un promontoire calcaire qui avance dans la mer sa falaise abrupte. Le sentier qui monte au sommet est formé de marches taillées dans le rocher; mais aujourd'hui que la route de Nakurah a été améliorée et que ces échelons ont disparu, c'est à tort que l'on continue à appeler ce promontoire



RUINES DE TYR

« l'Échelle de Tyr ». Un fort maintenant en ruines, mais où une poignée d'hommes aurait pu autrefois arrêter une armée, occupe le sommet.

De là on aperçoit toute la côte phénicienne, peu fertile mais verdoyante, avec sa ceinture de dunes qui s'arrondit gracieusement jusqu'au promontoire de Tyr; vers le nord, la côte s'infléchit de nouveau, et se perd au loin dans la direction de Sidon.

On suit pendant deux ou trois heures un rivage désolé, jusqu'à Ras-el-Aïn « la grande fontaine » près de l'emplacement de l'ancienne Tyr, dont Alexandre a anéanti jusqu'aux pierres. Il y a là quatre réservoirs, solides constructions qui emmagasinent une abondante source dont les eaux proviennent des collines, et qu'un aqueduc conduit ensuite à Tyr. La végétation qui tapisse les arches paraît avoir été respectée depuis bien des siècles : partout ce ne sont

que touffes de lauriers, guirlandes de plantes grimpantes et de clématites.

L'arrivée à Tyr par Ras-el-Aïn, à travers trois kilomètres de dunes et de buissons rabougris, présente l'image même de la désolation et de la ruine. De larges monticules recouverts de sable parsèment la grève; ce sont des amas de coquillages broyés qui rappellent l'ancienne industrie de Tyr, la fabrication de la pourpre. Cette pourpre si fameuse, qui teignait autrefois la robe des rois, était extraite d'une coquille univalve appelée murex, très commune sur ces côtes.

En approchant de la moderne Sour, on aperçoit la longue bande de sable qui recouvre la jetée construite par Alexandre pour réunir l'île à la terre ferme. Le vieux port méridional — car au temps de sa grandeur Tyr avait deux ports — est maintenant comblé, mais on en retrouve facilement la place De massives colonnes de granit sont renversées sur les dunes et disparaissent sous des amas de ruines; des centaines d'autres gisent en tous sens sous les eaux de la baie peu profonde qui fut autrefois un port. Ces colonnes, avec la lourde maçonnerie des quais, sont tout ce qui reste au-dessus du sol de la Tyr phénicienne. Comme Jérusalem, Tyr fut détruite et rebâtie plusieurs fois. La cité des Croisés disparaît sous un amas de débris de plusieurs pieds. Au-dessous d'elle se trouve la Tyr des Mahométans et des premiers temps du christianisme; en creusant plus profondément encore, on retrouve la trace de la ville des Grecs et des Phéniciens. Ainsi on rebâtissait chaque fois la ville nouvelle sur l'emplacement de l'ancienne. Il n'y a plus de visible qu'un monument important, et, bien qu'il compte huit cents ans d'existence, il est relativement récent dans l'histoire de Tyr : c'est la cathédrale des Croisés; elle a été bâtie, comme l'ont prouvé les fouilles faites par Renan, sur les ruines de l'ancienne église byzantine. Le portail a été conservé, ainsi que quelques piliers et les trois nefs.

Vue de la mer, la Tyr moderne semble avoir encore quelque importance; entre les dunes jonchées de colonnes et les nouveaux murs, il y a toute une ceinture de prairies et de jardins. On débarque souvent à côté de deux fontaines pittoresques, dont l'une est connue sous le nom de Puits d'Hiram, et où un artiste trouverait plus d'un motif charmant. De là, on entre par l'unique porte de la ville dans un labyrinthe de rues étroites et de bazars misérables, plus sales encore que dans la plupart des petites villes orientales.

Bien qu'il reste peu de traces de Tyr sur les lieux où elle s'élevait, le pays environnant garde des souvenirs de sa grandeur. Les flancs des collines qui entourent l'étroite plaine sont creusés de chambres funéraires; quelques-unes renferment encore des restes de sarcophages de marbre. Dans la plaine elle-même, juste en face de Tyr, s'élève le monticule rocheux de Nebi-Mashuk, qui était probablement l'acropole de l'ancienne ville, et l'emplacement du plus ancien sanctuaire de Melkarth, qui précéda le temple fameux construit dans l'île. Cette colline est parsemée de portes

étroites qui conduisent à des chambres contenant chacune deux ou trois rangées de niches où l'on déposait les cadavres. Il y a bien peu de ces chambres qui n'aient été ouvertes. On n'y trouve ni une date, ni une inscription, mais on rencontre de temps en temps un groupe de figures grossièrement sculptées.

De Tyr à Sidon, la côte est aussi monotone que celle du pays des Philistins. La plaine fertile se rétrécit peu à peu, et à mesure que les collines se rapprochent



LE CHATEAU DE LA MER, A SIDON

de la mer, on aperçoit des villages construits à leur pied. On passe devant l'embouchure d'un fleuve; bientôt apparaît Sidon, le berceau de la Phénicie, une des plus anciennes villes qui soit au monde; elle fut chantée par Homère, et elle garde encore un aspect imposant dans sa déchéance et dans sa ruine. A bien des points de vue, Sidon rappelle Tyr : là aussi on trouve une île rocheuse réunie à la terre ferme et formant ainsi deux ports. Les ruines majestueuses des deux châteaux situés aux extrémités de la ville encore entourée de murs, les maisons spacieuses et quelquefois bien bâties, et surtout les jardins et les vergers qui se pressent contre les remparts et s'étendent même jusque dans la plaine, donnent à la ville une apparence de richesse et de prospérité qui ne répond pas à la réalité. Ses rues sont d'étroits tunnels à arcades, au-dessus desquels s'élèvent des maisons;

les grands caravansérails, avec leurs cours spacieuses peuplées autrefois de marchands, sont déserts maintenant, et la fière Sidon est devenue Saïda, un village de pêcheurs. Elle ne fait plus d'autre commerce que celui du poisson et des fruits, qui ont la réputation d'être les meilleurs de la Syrie. Le Kulat-el-Bahr, qu'on appelle le Château de la Mer, garde d'une façon pittoresque l'entrée du port septentrional; il ne date que du moyen âge, comme le prouvent les colonnes de granit encastrées dans les murs. Le château du sud est de la même époque; il a été construit avec les matériaux d'anciens monuments et s'élève sur un de ces amoncellements de coquilles brisées dont nous avons déjà parlé. Les deux principales mosquées sont des églises du temps des Croisés, auxquelles on a changé très peu de chose. A Sidon comme à Tyr, c'est dans les vastes cimetières situés dans la plaine au sud-est et sur les collines qui la bornent, qu'on trouve les véritables antiquités. Quelques-unes de ces nécropoles sont des grottes auxquelles on accède par des marches taillées dans le rocher. Beaucoup d'entre elles contiennent des sarcophages en marbre et en plomb. C'est là qu'on a trouvé, il n'y a pas bien longtemps, le fameux sarcophage en basalte noir d'Ashmunazar, roi de Sidon, avec une inscription de 990 mots, une des très rares inscriptions phéniciennes de quelque longueur : ce sarcophage est maintenant au Louvre.

De Sidon à Beïrouth, la côte change tout à fait d'aspect. Les plaines désolées disparaissent; la chaîne du Liban suit maintenant le rivage de très près, en ne laissant entre elle et la mer qu'une étroite bande de terrain plat. En avançant le long de la côte, on aperçoit le sommet neigeux du Djebel-Sunnin, le pic le plus élevé du Liban. La seule rivière un peu considérable que l'on rencontre, non loin de Sidon, est le Nahr-el-Avali, l'ancien Bostrenus. Au bord de la mer, sous un vieux figuier noueux, un petit minaret et un khan d'aspect très pittoresque marquent l'emplacement de Nebi-Yunas, célèbre dans la tradition musulmane comme l'endroit où Jonas a été jeté sur le rivage.

Les collines sont parsemées jusqu'à leur sommet de villages habités par la race la plus noble et la plus mystérieuse de la Syrie, celle des Druses du Liban. Leur origine et leur religion sont encore une énigme. Sauvages jusqu'à la barbarie quand on les attaque, ils sont, en temps de paix, la race la plus vertueuse qu'on puisse trouver. D'une loyauté absolue, d'une pureté de mœurs irréprochable, ils ont pour la femme un culte digne des temps de la chevalerie, ils sont actifs, et leur race est la plus robuste et la plus belle des races si nombreuses de ces pays.

Nous arrivons bientôt en face d'un promontoire qui s'avance dans la mer sur une longueur de deux ou trois kilomètres, et au pied duquel on aperçoit la jolie ville de Beïrouth. Le panorama est splendide, surtout vu de la mer : au premier plan un amas de maisons toutes blanches; plus loin, les pentes des collines

sont couvertes de jardins, de bosquets d'orangers, de figuiers, d'abricotiers et de mûriers, d'où émergent de charmantes villas dont les toits plats brillent au soleil. Plus loin, s'étend un grand bois d'oliviers; au delà, on aperçoit les contreforts du Liban, couverts de mûriers plantés en terrasses; et au-dessus, il y a encore des terres cultivées et des villages nichés parmi les rochers, puis un étage de falaises



BATEAUX A L'ANCRE, DANS LA BAIE DE BEÏROUTH

escarpées, que le coucher du soleil colore d'une teinte rose : la longue cîme neigeuse du Djebel-Sunnin couronne le tout.

A Beïrouth l'Orient et l'Occident se mêlent d'une façon étrange : on voit dans les rues, des Druses au costume éclatant, des femmes voilées de blanc et des Arabes majestueusement drapés dans leurs burnous, à côté des calèches européennes les plus nouvelles de forme. Beïrouth, qui est le centre de l'industrie de la soie, est un port riche et prospère, d'origine très moderne, où l'élément chrétien l'emporte beaucoup sur l'élément musulman. Il y a à Beïrouth un évêché et plusieurs établissements d'éducation très importants. C'est aussi le siège du Gouverneur du Liban, fonction toujours exercée par un chrétien, d'après les traités, et où se sont souvent essayés les talents des hommes d'état de la Turquie moderne, tels que Rustem Pacha par exemple.

Au nord de Beïrouth jusqu'à l'embouchure du Nahr-el-Kelb ou rivière du Chien, le rivage dessine la courbe gracieuse qu'on appelle la baie de Saint-Georges, et par

laquelle on arrive dans le port de Beïrouth. C'est là que la tradition place le lieu du combat de saint Georges et du Dragon, et le guide vous montre gravement l'endroit où le saint a terrassé le monstre.

Jusqu'à Alexandrette, de superbes montagnes bordent la mer et prennent les formes les plus diverses : ce sont tantôt de hautes falaises, tantôt des promontoires escarpés ou des gorges étroites et pittoresques. Derrière l'embouchure du Narh-el-Kelb, un cap ferme la baie de Saint-Georges et se termine par une falaise, d'une centaine de pieds de hauteur, que contournent deux routes creusées dans le rocher l'une au-dessus de l'autre; la plus élevée est l'antique route égyptienne qui suivait la côte et dont nous avons pu constater l'existence tout le long du rivage. La route la plus basse a été construite par l'empereur Marc-Aurèle, vers l'an 173 de notre ère, ainsi que le rappelle une inscription. On trouve aussi, à différentes hauteurs, de très curieuses inscriptions égyptiennes et assyriennes.

Il y a un vieux pont romain sur la rivière du Chien, mais, en été, on peut facilement passer à gué, et l'on arrive à l'exquise petite baie de Djouneh, qui rappelle la Corniche. Djouneh est entièrement moderne; ce n'est ni une ville ni un village, mais une collection de villas clairsemées et de petites maisons blanches et bien entretenues, qui s'étendent sur un espace de plusieurs kilomètres, chacune ayant son jardin et son bosquet de mûriers. Les montagnes s'élèvent brusquement sur le bord de la mer et portent sur leurs flancs de nombreux villages, autour desquels on a tiré parti de tous les espaces couverts de terre végétale pour faire des cultures en terrasses. Au fond d'un profond ravin, au nord de Djouneh, tourbillonne le petit torrent de l'Alma, qui doit être passé à gué à son embouchure, car l'antique pont romain qui le traverse un peu plus haut est fermé par des maisons modernes bâties à chacune de ses extrémités. De là on peut gravir, par un sentier qui domine la mer, un promontoire au sommet duquel se dresse une ancienne tour à signaux du temps des Romains : tout le long de la côte jusqu'à Alexandrette on aperçoit des tours semblables, élevées de distance en distance.

Si l'on fait voile le long de la côte, on passe devant une suite de pittoresques gorges, qui sont plutôt les crevasses par lesquelles se précipitent les petits torrents du Liban. Signalons l'embouchure du Nahr-Ibrahim, l'Adonis des anciens; on disait que les eaux du fleuve étaient rouges parce qu'elles étaient teintes du sang de Thammuz, le dieu Baal ou le Soleil.

Tout le long de la côte jusqu'à Djebaïl, la Gebal de l'Ancien Testament, la Byblos des Grecs, une des sept villes de la ligue phénicienne, on aperçoit des tombes anciennes. Dans la vaste enceinte de ses anciens murs, Djebaïl fait l'effet d'un misérable village; des jardins et des bosquets de mûriers occupent presque tout l'emplacement de l'ancienne ville. Le port, la grève, les rues et les jardins sont

parsemés d'innombrables colonnes de granit gris, généralement de petites dimensions. On a dû les apporter toutes de loin, car il n'y a pas de granit semblable dans le pays. Gebal était la ville sainte de la Phénicie, consacrée au Dieu Chronos, dont l'image est souvent sculptée sur les bijoux ramassés dans les innombrables sépultures qui se trouvent aux alentours. Mais il ne reste aucune trace de temples,



LES MONTS DU LIBAN, VUE PRISE DE LA MER

même romains. Il y a une belle église du temps des Croisades, ou peut-être plus ancienne, et une citadelle très remarquable qu'on aperçoit de la pleine mer et qui est en parfait état de conservation.

Le port, construit absolument sur le même modèle que celui de Tyr, est presque comblé, mais les hommes de Gebal conservent encore la réputation qu'ils avaient, au temps d'Ézéchiel, comme constructeurs de bateaux. Les pêcheurs du littoral apportent encore ici leurs bateaux à réparer, et l'on entend sur la grève, tout le long du jour, le joyeux vacarme des marteaux.

Nous nous dirigeons vers Batroun, l'ancienne Botrys; nous côtoyons plusieurs promontoires, nous longeons d'anciennes voies romaines, et passons devant de

nombreuses tours carrées, devant des gorges qui s'enfoncent dans la montagne. Batroun, quoique cité phénicienne, ne garde plus, en dehors de ses tombes, aucune trace d'antiquité. Comme elle n'a pas cessé d'être habitée, les améliorations et les agrandissements ont fait disparaître, comme en tant d'autres endroits, toute trace du passé, excepté un château du temps des Croisades. L'industrie de Batroun est la pêche des éponges, qui occupe à peu près cinq cents pêcheurs ; les hommes plongent avec un couteau entre leurs dents ; ils peuvent rester presque une minute sous l'eau. Les éponges qu'on trouve dans ces parages ont la réputation d'être les meilleures qui soient employées dans le commerce.

Au nord de Batroun, les promontoires se succèdent presque sans interruption ; ils sont si escarpés qu'il n'a pas été possible de tracer des sentiers sur leurs flancs. On rencontre les sites les plus pittoresques pendant le voyage plus varié que rapide qu'il faut faire pour atteindre Tarabalos ou Tripoli.

Tripoli est une véritable cité orientale, et ses habitants sont fiers de l'entendre appeler « la Damas du bord de la mer ». La rivière Kadisha, qui arrive des profondeurs des montagnes du Liban, forme par ses alluvions une riche plaine triangulaire qui se termine à la pointe où se trouvait jadis le port phénicien. Autrefois, la ville se divisait en trois parties, et c'est de là que vient son nom. Maintenant encore, il y a deux quartiers très distincts : El Mina, le port, et Tripoli proprement dit, qui est dans la plaine, sur les bords de la Kadisha. La plaine n'est qu'un grand bouquet de jardins fleuris, de vergers pleins d'oliviers, de figuiers et de mûriers.

Tripoli a une population presque exclusivement musulmane ; ses rues sont étroites et bordées d'arcades, mais, par extraordinaire, la ville est propre. Un bel aqueduc alimenté par la Kadisha fournit abondamment l'eau la plus pure, qui court sous toutes les rues, alimente une fontaine dans chaque maison et arrose tous les jardins. La seule chose qui fasse tache au milieu des khans, des rues à arcades, des chameaux et des vêtements bariolés des montagnards Druses, c'est un tramway peint des couleurs les plus vives, qui circule constamment entre Tripoli et le port, et que les habitants espèrent voir suivi bientôt du chemin de fer de la vallée de Tigre, qui partirait de là. Il ne faut pas quitter Tripoli sans aller visiter son unique monument historique, le Château, encore habité et en très bon état. Il a été bâti par le comte Raymond ; c'était une des forteresses les plus importantes des Croisés, qui la gardèrent pendant près de deux siècles. Du sommet du château le panorama est admirable. Au premier plan étincellent les minarets, les dômes et les toits blancs de la ville ; plus loin s'étendent des forêts d'orangers, avec la Kadisha qui précipite dans le ravin son cours écumeux : le Liban couvert de neige ferme l'horizon ; à l'ouest, un océan de verdure : ce sont les jardins qui descendent jusqu'au port ; et au nord, le long du rivage, se dressent les vieilles tours du grand mur phénicien.



SMYRNE, VUE PRISE DE LA MER

Smyrne

Quand Virgile célébrait la beauté de cette terre italienne qu'il aimait tant et dont il exprimait le charme en des vers immortels, il énumérait, parmi ses titres de supériorité sur les autres pays, le nombre et l'excellence de ses ports. Un tel éloge pourrait s'appliquer à toute cette mer intérieure à travers laquelle la péninsule italienne s'étend comme un gigantesque brise-lames. Excepté sur la côte basse, sablonneuse et desséchée de l'Afrique, la Méditerranée est abondante en baies très abritées, où toutes les flottes du monde pourraient jeter l'ancre.

De l'avis de bien des gens, la baie de Smyrne est plus belle encore que celles de Marseille, de Gênes et de Naples. Qu'on y arrive du nord ou du sud, on longe Chio et l'on aperçoit Lesbos avant de doubler le promontoire de Kara-Bouroun, qui défend l'entrée du golfe de Smyrne. Smyrne avec ses longues rangées de maisons blanches, avec ses dômes et ses minarets, est nichée au pied d'une ligne de collines élevées. De longues avenues de cyprès et de palmiers s'étendent derrière la ville, que domine la grande forteresse en ruines de Paz-el-Dagh. Au sud, de riches plaines s'étendent vers Éphèse, dominées par la montagne des Deux-Frères; au nord, on aperçoit les vallées de Bournabat et de Hadjilar. Tout cela est baigné dans une atmosphère d'une clarté éblouissante qui fait ressortir la richesse des teintes, le contraste de la lumière et des ombres, et donne aux moindres détails un charme extraordinaire. La mer et le ciel sont d'un bleu profond, et l'air est si limpide que les montagnes au-dessus de la ville paraissent toutes proches.

Comme la plupart des villes d'Orient, Smyrne, vue à distance, paraît ne

renfermer que des palais. De l'entrée du golfe, l'aspect de la ville est féerique, surtout lorsque ses rangées de terrasses superposées sont illuminées par les rayons du soleil couchant. On comprend alors les épithètes magnifiques que lui donnent ses habitants : Smyrne la bien-aimée, la Couronne d'Ionie, la Perle de l'Orient. Mais lorsqu'on débarque, l'enchantement disparaît. Les palais de marbre se trouvent être des baraques passées au lait de chaux, les rues sont étroites, sales et empestées; l'architecture bâtarde et sans style est bien celle que l'influence européenne a introduite dans les villes levantines. Pourtant, si vous n'êtes pas encore blasé sur l'Orient, vous trouverez à Smyrne un charme que ni la saleté, ni les mauvaises odeurs ne pourront détruire. Les longues files de chameaux qui suivent silencieusement les rues encombrées, chargés de lourds fardeaux sur lesquels est accroupi un Arabe à robe blanche; la suite interminable de petits ânes portant les dames du harem, dont on aperçoit les yeux brillants à travers l'écartement du voile; les marchands coiffés du turban, éternellement souriants derrière leur comptoir; les officiers turcs avec leur fez rouge et leur noire stambouline; les Syriens portant de majestueuses robes de soie et des turbans de mousseline; les femmes esclaves vêtues de blanc; les Européens avec leurs vêtements de coupe parisienne; les marins de toutes nationalités; les sorciers, les écrivains publics, les derviches, reconnaissables à leur turban vert, tous ces types si divers, toutes ces couleurs d'un éclat si intense et si varié fascinent l'œil et le réjouissent.



UNE RUE DE SMYRNE

Mais en dehors de ces attraits pittoresques, qui sont communs à toutes les villes orientales, Smyrne ne possède rien de remarquable comme monument ou comme architecture. Il y a bien encore un quartier juif et un quartier arménien, quoique les Israélites et les Arméniens ne soient plus aujourd'hui cantonnés dans les limites qui leur

avaient été assignées; mais quant à la cité franque, au quartier que les « Giaours » avaient seuls autrefois le droit d'habiter, il n'en reste que peu de vestiges, et le nom des rues en conserve seul le souvenir.



CHATEAU DE SMYRNE ET MONT PAGUS

Une des choses qui, à Smyrne comme dans tout le Levant, frappe le plus le voyageur venu d'Europe, c'est le désordre bizarre qui règne dans la nomenclature des rues. Il semble que les Orientaux aient peine à comprendre l'avantage de donner, dans une ville, des noms aux rues et de numéroter les maisons. Bien plus, cela paraît leur répugner absolument. En Égypte, chez les fellahs, qui sont résignés à subir toute espèce de tyrannie, une insurrection faillit éclater, il y a quelques années, parce que le

gouvernement avait décidé de poser des numéros sur les portes de leurs maisons.

En Orient, il n'y a pas, à proprement parler, de noms de famille; mais on distingue les nombreux Ali, ou Ibrahim, ou Ismaël, par un surnom quelconque; de même on connaît les rues par des noms qui leur viennent de quelque événement local ou d'une circonstance fortuite. Toutefois, partout où s'est établi l'Européen, il a apporté avec lui l'habitude de donner à chaque rue une appellation distincte; et, comme dans les ports du Levant l'élément étranger a pris une place de plus en plus considérable, il y a dans chaque ville des noms de rues très divers, souvenirs des diverses nations qui s'y sont vues représentées. Ainsi, à Smyrne, on trouve la Via Bella Vista et la Marina tout près des Trois Coins; la Rue de l'Hôpital touche à la Rue Franque, Tavernas Mégalas à Casauba Terminus; Khan Madama, la ruelle des orfèvres, conduit à l'Allée des Cordonniers Grecs et au Quai des Anglais, en passant devant le Passage Cramer. Smyrne est une véritable tour de Babel : on y parle les langues les plus diverses. Il y existe un grand nombre de communautés distinctes, se servant chacune d'un idiome qui lui est propre. A côté des colonies françaises et anglaises, on trouve la colonie hollandaise, qui parle surtout anglais; les Italiens, qui se servent d'un dialecte ressemblant plus au maltais qu'à la pure langue toscane; il y a les Grecs du Péloponèse, les Grecs de Morée, qui parlent albanais; les Grecs des îles, qui emploient le « romaïque »; les Slaves, qui parlent serbe; les Juifs, avec leur étrange dialecte moitié espagnol, moitié italien; les Turcs, les Perses, les Tsiganes et les Kurdes, usant tous d'un langage distinct.

Il y a peut-être dans cette confusion incroyable de langues quelque chose qui peut expliquer ce qu'a été la ville de Smyrne, au point de vue historique. Jamais, à moins que ce ne soit dans des temps si reculés qu'il n'en reste même plus de traces, elle n'a joué un rôle prépondérant dans l'histoire; et pourtant, dans ces régions qui sont le berceau de la race indo-européenne, il n'y a guère eu de mouvements importants auxquels la ville de Smyrne n'ait été plus ou moins mêlée. Elle aurait été fondée, s'il faut en croire la légende, par les Amazones, et l'une d'elles lui aurait donné son nom. Les Éphésiens et les Éoliens ont tour à tour possédé la ville, jusqu'au moment où l'on a des données un peu précises sur son histoire. Smyrne fit alors partie de la Ligue ionienne; elle fut attaquée, prise et brûlée par les rois de Lydie; pendant quatre siècles elle resta abandonnée et déserte, jusqu'au jour où Alexandre le Grand la rebâtit, à ce que raconte la tradition, en témoignage de respect pour Homère. Après la mort d'Alexandre, Antigone et ses successeurs régnèrent quelque temps à Smyrne; puis, après un intervalle pendant lequel elle fut une république indépendante, la ville tomba aux mains des Romains. Quand la puissance impériale passa des bords du Tibre aux rives du Bosphore, Smyrne fit partie de l'Empire Byzantin. Sa situation à l'entrée de l'Asie Mineure en fit le champ de bataille où



SMYRNE, VUE PRISE DU MONT PAGUS

combattirent les Sarrasins, les Croisés, les Génois et les Turcs, qui tous voulaient se rendre maîtres de ce port sans égal. Il y a huit siècles que les disciples de Mahomet entrèrent pour la première fois dans Smyrne en conquérants. La ville fut reprise par les Byzantins et perdue de nouveau, puis les chevaliers de Rhodes et les Sarrasins se disputèrent cette perle de l'Asie; Amurat et Bajazet l'assiégèrent et furent mis en



ENTRÉE DU BAZAR, A SMYRNE

déroute devant ses murs. Des siècles se passèrent; Timour le Tartare arriva avec ses hordes mongoles, chassa les chevaliers de Rhodes et bâtit, à ce que dit la légende, une tour avec les crânes des prisonniers qu'il avait faits. Enfin, il y a près de cinq cents ans, Smyrne tomba définitivement au pouvoir de l'Islam. Au commencement du quinzième siècle, elle fut solennellement annexée par la dynastie des Osmanlis; et, depuis ce jour, le drapeau du Croissant n'a pas cessé de flotter sur la ville et le golfe.

Un proverbe oriental dit que l'herbe ne pousse jamais plus sur le sol qu'ont

foulé les pieds des chevaux turcs. Nulle part la vérité exprimée dans ce proverbe n'apparaît aussi claire qu'en Asie Mineure. Sous la triste administration faite d'oppression, d'exaction et de corruption, qui a longtemps distingué la domination turque, le grenier de l'Europe est presque devenu un désert inculte. Des routes hors d'usage, des ponts en ruine, des villes abandonnées, des champs en friche, des puits desséchés témoignent partout des effets désastreux de ce régime. Ce n'est pas l'influence de l'islamisme seule qu'il faut accuser de ce résultat, bien qu'elle y soit pour quelque chose. Il y a des pays soumis à la loi de Mahomet, où l'agriculture est prospère, où la civilisation, si elle ne fait pas de progrès, reste au moins stationnaire. C'est plutôt le caractère particulier des Turcs, leur indolence, qui les rendent impropres à une administration régulière et sage. Dans l'esprit des Turcs, une province est un endroit d'où l'on peut tirer des soldats et de l'argent. Le gouvernement des provinces et la perception des impôts sont confiés à des pachas qui obtiennent leur nomination à prix d'argent ; ils savent que leur faveur est entièrement subordonnée au caprice des puissants et à la complaisance qu'ils mettront à accueillir leurs demandes. L'intérêt et l'instinct de la conservation se réunissent donc pour pousser les pachas à pressurer la malheureuse province qu'ils gouvernent, sans s'inquiéter de l'appauvrissement qui en résulte : il ne s'agit pour eux que de réunir assez d'argent, pendant la durée de leur administration, pour vivre à l'aise ensuite, lorsqu'un rival plus heureux aura réussi, à force d'intrigues, à les renverser.

C'est une chose étonnante qu'avec un pareil système de gouvernement la domination turque n'ait pas arrêté tout développement commercial dans les villes maritimes de l'empire. Il y a à cela de nombreuses raisons. Le Turc est né policier comme il est né soldat, et réussit ainsi, par une sorte d'instinct héréditaire, à maintenir la paix parmi cette foule de gens de toutes nations et de races hostiles qu'on trouve dans tous les grands ports du Levant. L'apathie et l'insouciance même, qui rendent son administration si désastreuse dans les villes de l'intérieur, fait que le Turc n'est pas un mauvais maître dans les cités marchandes où le commerce a besoin avant tout d'une grande liberté. La doctrine du « laissez faire » convient à merveille au caractère turc. Depuis un temps très reculé, les colonies européennes qu'on trouve dans les ports du Levant ont joui d'une indépendance presque complète. Elles étaient sous la protection de puissants États et le fait d'attaquer leurs droits aurait certainement amené ce que les Orientaux redoutent plus que tout — des complications et des ennuis. Il était impossible de dépouiller, de maltraiter et de pressurer le marchand chrétien des ports, comme l'infortuné paysan de l'intérieur ; et du moment qu'on ne pouvait rien en tirer, ce qu'on avait de mieux à faire c'était de le laisser livré à lui-même et à sa corruption. Voilà pourquoi, dans le Levant, les colonies marchandes venues d'Europe peuvent faire à peu près ce qu'elles veulent, à condition que la paix règne

entre elles, et qu'elles usent de bons procédés à l'égard de l'administration ottomane. Les Turcs, désirant ne pas être troublés par les querelles et les discussions de leurs sujets occidentaux, leur ont permis peu à peu de s'administrer et de régler eux-mêmes leurs propres affaires : c'est ainsi que naquirent les Capitulations. Les Turcs ne se doutaient pas alors qu'un jour viendrait où les Européens profiteraient des droits qui leur avaient été accordés avec tant de mépris, pour s'affranchir à peu près de l'administration ottomane.



UN GROUPE DANS UNE RUE DE SMYRNE

Voilà pourquoi, dans les villes du Levant, il y a plus de liberté commerciale, plus d'indépendance et d'initiative individuelles que dans d'autres pays plus avancés au point de vue de la civilisation et de l'instruction.

De tous les ports soumis à la puissance du Sultan, c'est Smyrne qui a le plus gagné à ce régime de liberté. La position de Smyrne en fait l'entrepôt central du Levant. Il est vrai que la diminution de la production en Asie Mineure a privé Smyrne d'une importante source de richesse, mais la tranquillité relative qui règne en Europe, et le mouvement commercial qui s'est établi entre l'Occident et l'Orient, ont fait de Smyrne le principal entrepôt pour l'échange des marchandises et des produits de l'Europe et de l'Asie. Les Turcs, à qui l'on peut reprocher bien des choses, ne sont pas des voleurs ; et les caravanes venant de toutes les extrémités de l'Orient ont toujours bénéficié, en se dirigeant vers Smyrne, d'une sécurité suffisante. C'est ainsi que, pendant le dix-septième et le dix-huitième siècle, et même au commencement du dix-neuvième, de longues files de chameaux traversaient constamment le fameux Pont des Caravanes, à l'entrée de Smyrne, amenant vers la mer les soies, les épices et les fruits, et remportant des marchandises de Lyon, de Venise, et surtout de Marseille.

Mais le développement du commerce avec l'Inde, la Chine et le Japon a été cause que Smyrne n'est plus l'unique entrepôt des marchandises d'Orient. Alexandrie d'abord et Port-Saïd ensuite ont commencé à faire grand tort à Smyrne; le percement du canal de Suez lui a causé un préjudice considérable. Les Grecs ont

accaparé presque complètement le commerce levantin. Ils font les affaires plus économiquement que les Occidentaux et déploient une grande activité. Le Grec joint à la finesse commerciale des Juifs une énergie et une audace dans la spéculation, qui sont tout à fait incompatibles avec le caractère juif : c'est ce qui explique le succès croissant du peuple grec dans les affaires.

A l'époque où la peste était pour toute l'Europe une source de terreur, la ville de Smyrne était regardée comme le principal foyer de cette terrible maladie. Le fléau était pour ainsi dire sans cesse alimenté par les caravanes qui arrivaient à Smyrne après avoir traversé les pays infectés. Il faisait de terribles ravages dans la ville; les plus vieux habitants s'en souviennent encore. On raconte que lors d'une apparition de la maladie, on massacra tous les chats de la ville : on croyait que la peste n'était contagieuse que par le contact direct, et comme les chats se glissent partout, ils pouvaient transmettre les germes de la peste en se frottant contre des personnes contaminées. Pour la même raison on se barricada dans les maisons et on s'isola. Mais cela n'était possible qu'aux riches marchands, qui pouvaient vivre facilement chez eux. Du reste, on continuait à faire les affaires, malgré la peste. Il fallait bien répondre aux échéances, expédier les cargaisons et recevoir les marchandises. Les négociants étaient obligés de se rendre aux maisons de commerce et aux entrepôts; ils sortaient, montés sur des ânes et précédés par des kawass dont la consigne était d'écarter les gens sur le passage de leurs maîtres et d'empêcher qu'on ne les touchât. Grâce à ces précautions, au dire des anciens Smyrniotes, la peste noire ne fut pas, au moins pour les gens riches, une aussi terrible calamité qu'on eût pu se l'imaginer. Depuis plus d'un demi-siècle, la peste n'a pas reparu à Smyrne; mais, en revanche, le choléra y fait, comme dans tout le Levant, du reste, d'épouvantables ravages.

Il fut un temps où les ânes étaient, à Smyrne, le seul moyen pratique de locomotion. Tous les gens dans une situation un peu aisée avaient à leurs gages un âne et un ânier. Les marchands allaient à leurs affaires, les dames au bain, les enfants à l'école, tous montés sur des ânes. C'était déroger que d'aller à pied, et comme les rues étaient trop étroites, trop encombrées et trop mal pavées pour permettre d'autres moyens de transport, les gens les plus élégants circulaient à âne. Les âniers formaient une sorte de confrérie particulière, et il était interdit à quiconque n'en faisait pas partie de conduire un âne. La vie d'un ânier n'est ni facile ni saine. Pour gagner un bon pourboire, il faut pousser l'âne aussi vite qu'il peut aller, et le suivre à la course en se frayant un passage dans la foule, en criant à tue-tête et en excitant constamment l'animal avec un bâton. En général, les âniers ne vivent pas vieux. Ils meurent le plus souvent à la suite de maladies de cœur ou de poitrine. Mais ils sont gais et insouciants, et semblent jouir éternellement des



ILE DE CHIO

mêmes plaisanteries, qu'ils répètent à satiété. Quand ils ne travaillent pas, ils passent des heures entières à regarder dans la rue le faiseur de tours refaire les mêmes passes, ou à écouter le chanteur populaire redire éternellement les mêmes vieilles histoires. Mais aussitôt qu'ils voient venir un client, ils s'élancent et commencent à crier, à gesticuler, à se bousculer, au point qu'on croirait qu'ils vont s'égorger. Dès que le client a fait son choix et enfourché son âne, le tumulte cesse et les concurrents évincés redeviennent excellents amis.

Leur intérêt bien entendu oblige les conducteurs d'ânes à traiter leurs animaux avec une humanité relative; c'est le seul sentiment qui les arrête, car la pitié envers les animaux est pour eux un sentiment incompréhensible. Malgré leur joyeuse bonne humeur, ils ont, comme tous les Orientaux, un fond de sauvagerie, et ne font guère que suivre leurs instincts en prenant plaisir à faire souffrir la bête qu'ils conduisent et dont ils vivent. Le seul animal qui ne soit pas cruellement maltraité à Smyrne, c'est le chameau, et cela parce qu'on le sait doué d'une mémoire tenace : lorsqu'on l'a maltraité il en garde longtemps le souvenir, et parfois, des semaines après, se précipite sur son conducteur pour le piétiner. L'âne ne sachant pas garder rancune, on ne l'épargne pas.

Les âniers de Smyrne ont une certaine facilité pour retenir les mots d'une langue étrangère, mais ils sont absolument incapables d'apprendre complètement cette

langue. La plupart d'entre eux savent quelques mots d'anglais, de français, d'italien; leur science ne va jamais plus loin.

Au reste, le beau temps des âniers de Smyrne est passé. On a construit des rues plus larges; les voitures sont devenues dans ces derniers temps d'un usage assez courant, et désormais les gens qui se respectent, les dames des harems des pachas, les marchands européens et leurs familles, ne montent plus à âne : en cette matière comme en bien d'autres, les habitudes de l'Occident ont envahi l'Orient.

Parmi les villes du Levant, Smyrne est particulièrement renommée pour la beauté de ses femmes; mais peut-être cette réputation est-elle quelque peu surfaite. D'ailleurs, il est assez difficile au voyageur d'en juger par lui-même. Les femmes turques sont soigneusement voilées : on ne voit que leurs yeux, qu'elles ont du reste très brillants et dont elles augmentent encore l'éclat en les bordant d'un cercle noir. Il n'y a pas bien longtemps, les femmes arméniennes ne sortaient, elles aussi, que voilées, et on retrouve dans tout l'Orient, malgré les différences de race et de religion, la même répugnance à laisser les femmes se montrer librement à visage découvert : la grande majorité des dames que l'on rencontre, se promenant en voiture ou entrant dans les bazars pour y faire des acquisitions, sont Européennes de naissance ou d'origine. La vie sociale n'est pas très animée dans les villes du Levant, et les dames de Smyrne ne se réunissent guère qu'une fois par semaine, le vendredi, qui est le jour du repos pour le musulman : ce jour-là, on va à la promenade, au Nouveau Quai. Le carnaval est aussi assez animé. Ce sont les seules occasions où l'on puisse se faire une idée des femmes de Smyrne : les jeunes ont souvent des profils très purs, des yeux étincelants et des teints superbes; mais dès avant l'âge mûr, elles perdent leur fraîcheur, engraissent et deviennent fort disgracieuses.

Smyrne, comme toutes les villes de cette région, prétend à l'honneur d'être le lieu de naissance d'Homère; mais l'île de Chio, très voisine de Smyrne, paraît avoir des droits plus sérieux à cette gloire. Du reste, les savants ne sont pas encore tombés d'accord sur la question de savoir qui était Homère, où il est né, et même s'il a jamais existé.

Néanmoins, le souvenir d'Homère engage presque toujours les étrangers qui viennent à Smyrne à faire la traversée de Chio. Il n'y a qu'une distance de sept kilomètres entre cette île et la presqu'île d'Asie Mineure. L'histoire de Chio est étroitement liée à celle de Smyrne : pourtant elle ne passa sous la domination turque que deux siècles après Smyrne; elle fut une des dernières conquêtes des Turcs en Europe. Le régime auquel ils soumirent les vaincus fut d'ailleurs exceptionnellement doux. L'île de Chio fut pendant longtemps le douaire de la sultane Validé, la mère du sultan régnant, et les habitants jouissaient d'une très grande liberté, à la condition

qu'ils payassent régulièrement l'impôt et qu'ils fournissent le mastic, qui est une des plus célèbres productions de Chio et dont les harems de Smyrne font leurs délices. Ils se trouvaient parfaitement heureux et ce ne fut qu'à contre-cœur qu'ils prirent part à la révolte contre la domination turque : ils y furent plutôt contraints par les Grecs des îles environnantes. Conspirateurs malgré eux, ils furent cruel-



VUE PRISE AUX ENVIRONS D'ÉPHÈSE

lement punis. A l'arrivée des troupes turques, l'insurrection fut vaincue sans résistance sérieuse et, la lutte terminée, l'île fut livrée au pillage. On brûla les villes, et les soldats turcs eurent la permission de tuer et de voler selon leur bon plaisir. Si la tradition dit vrai, 25 000 Chiotes furent fusillés ou pendus ; on en vendit 45 000, surtout des femmes et des enfants, comme esclaves, et on en exila 15 000. La peste finit la besogne commencée par les Turcs, et, dans l'année de cette malheureuse révolte, la population grecque de l'île de Chio s'était abaissée de 500 000 âmes à 20 000. Il y a encore quelques habitants de Smyrne qui s'en souviennent. Un riche marchand d'Alexandrie, bien connu à Londres et à Paris, et dont les parents habitaient Chio lors de l'insurrection, nous racontait que, dans son enfance, il avait été esclave dans un harem turc. Il avait été enlevé par les Turcs

et vendu à un pacha de l'intérieur. Un jour qu'il passait dans les rues, escortant les dames du harem de son maître, il fut reconnu par un vieux Grec qui avait été serviteur, à Chio, dans la maison de son père. On prévint sa famille, qui s'était établie à Alexandrie après le massacre, et il put être arraché à l'esclavage et rendu à ses parents. Il y a peu de familles dans le Levant qui n'aient quelque aventure de ce genre à conter, et beaucoup finissent d'une façon infiniment plus tragique : tant qu'il restera des survivants des massacres de Chio, il est bien naturel que les Grecs gardent au fond du cœur une haine ardente contre les Turcs.

En dehors des ruines étranges connues sous le nom bizarre de Collège d'Homère, il n'y a pas grand'chose à voir à Chio, et le voyageur qui se trouve à Smyrne aura une excursion beaucoup plus intéressante à faire en allant visiter les ruines d'Éphèse, que les Turcs appellent Ayasoulouk. Les savants vous diront qu'Ayasoulouk tire son nom de l'apôtre Jean qui y avait vécu, et qu'on appelait *hagios Théologos*, le saint Évangéliste. Éphèse était une des plus importantes et des plus prospères parmi les colonies grecques d'Asie Mineure. Après la défaite de Mithridate, elle tomba sous la domination romaine ; elle passa ensuite entre les mains des empereurs grecs de Constantinople, puis elle devint la proie des Turcs, qui la possèdent encore.

On peut aller en chemin de fer visiter le temple de la grande Diane des Éphésiens. Dans toute la Turquie d'Asie, il n'y a guère que Smyrne qui puisse se vanter de posséder une voie ferrée. Il y a deux lignes, ayant chacune une gare différente : la première va jusqu'à Seraïkeï ; la seconde jusqu'à Alacher. Quand la ligne de la vallée de l'Euphrate sera terminée, il y aura, pour aller aux Indes, une voie de terre qui permettra de se passer du canal de Suez, et le réseau des chemins de fer d'Asie Mineure prendra probablement une réelle importance.

Aux stations, toutes les nations sont représentées ; on parle toutes les langues. Il y a quelque chose d'étrange à voir cette population orientale transportée dans des wagons, qu'on a d'ailleurs tenté d'adapter aux habitudes locales. Il y a pour les femmes des compartiments séparés, avec des treillis de bois ou de fer rendant les voyageuses invisibles aux regards trop curieux. Les wagons de première classe sont en général occupés par des Européens et par quelques dignitaires turcs ou de riches propriétaires, coiffés du fez ou du turban. Les indigènes voyagent presque toujours en troisième classe. Les wagons ouverts de la ligne d'Éphèse sont donc en général remplis du public le plus pittoresque qu'on puisse rêver : tous sont assis ou, plus souvent, accroupis dans le wagon, sans le moindre souci du confortable ; ils ne semblent ni étonnés ni émerveillés de cette locomotion à vapeur, qui est pourtant chose absolument nouvelle pour la plupart d'entre eux. C'est là un trait fort caractéristique de la nature des Orientaux : un chanteur populaire, un singe savant,



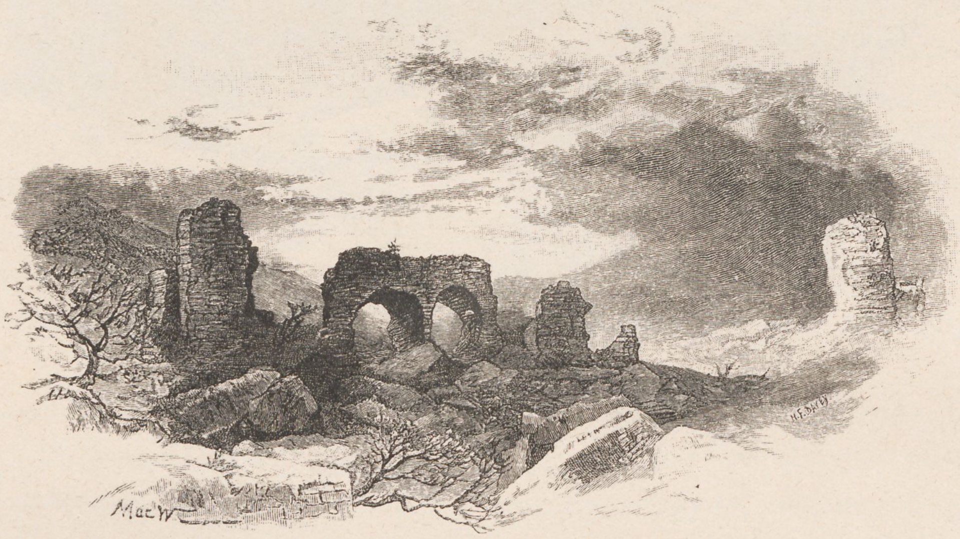
LE PONT DES CARAVANES SUR LE MÉLÈS

un charmeur de serpents les plongeront dans une excitation bruyante, mais ils resteront absolument indifférents aux merveilles de la science et aux progrès de la civilisation.

Il n'y a guère que soixante kilomètres de Smyrne à Éphèse, mais le voyage prend trois ou quatre heures. On part de Touzli Boumon ; on traverse le pont des Caravanes, on longe le cimetière turc ; puis on s'arrête à la station qui porte le nom français de « Le Paradis ». La ligne traverse une longue suite de plaines, ou plus exactement de terres basses et marécageuses. Les stations ont des noms bizarres pour des oreilles européennes : on passe tour à tour à Desertcheny, Turbali, Arick, Baschier, Baïndir, Tireh et Gelat, et l'on arrive enfin à une station un peu plus fréquentée et d'un aspect un peu moins désolé que les autres : c'est Ayasoulouk, l'ancienne Éphèse. Il y quelques années, on ne considérait pas comme prudent de visiter Éphèse sans une escorte armée ; à cette époque, des marchands de Smyrne, qui avaient été chasser dans les environs, furent enlevés par des brigands, et ne recouvrèrent leur liberté qu'après avoir payé une forte rançon. Aujourd'hui la police est mieux faite, le chemin de fer a d'ailleurs fait du brigandage un métier

peu avantageux, et le voyageur ne court plus guère à Éphèse d'autre danger que d'être fortement harcelé par les mendiants qui infestent les ruines.

On n'est pas d'accord sur la manière dont fut détruite la ville d'Éphèse : c'est du reste le cas pour bien des villes célèbres et autrefois florissantes de l'Asie Mineure. Les ports se sont ensablés, le commerce a passé à d'autres cités, et la décadence est venue peu à peu. Quoi qu'il en soit, la disparition du paganisme a été certainement une des principales causes de la ruine d'Éphèse : le culte de Diane avait fait la grandeur de la ville, et quand on cessa d'entourer les autels de la déesse,



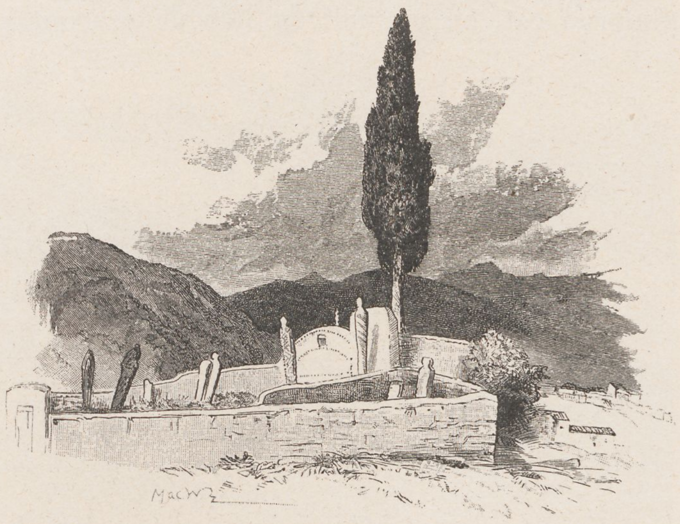
ÉPHÈSE, RUINES DU GYMNASE

le silence et la mort s'étendirent sur Éphèse. Ce qui d'ailleurs attire la plupart des voyageurs, c'est moins le désir de voir l'emplacement du temple de Diane que les souvenirs qui se rattachent à la foi nouvelle ; ce que les touristes essaient de découvrir parmi l'amas des pierres brisées, seuls restes de la célèbre ville, c'est le temple où les Apôtres flétrirent le culte des faux dieux, c'est le cirque où saint Paul fut livré aux bêtes.

Éphèse est en effet une des villes dont le souvenir est le plus étroitement mêlé à l'histoire des premiers temps du christianisme. La tradition raconte que saint Jean vint y habiter en quittant Patmos, et que la vierge Marie y finit ses jours dans la compagnie du disciple bien-aimé. Marie-Madeleine y serait également venue mourir.

Au reste, tous ces souvenirs glorieux qui se rattachent à Éphèse n'ont laissé qu'une trace fugitive. Du superbe temple, autrefois l'une des sept merveilles du monde, il ne reste aujourd'hui que des pierres et des colonnes brisées. On fera bien de ne pas acheter les médailles et les empreintes que les mendiants offrent

dans les ruines et qui sont très probablement fabriquées en Europe. Si l'on tient à rapporter un souvenir d'Éphèse, on fera mieux d'aller visiter le bazar de Smyrne et d'y acheter un de ces talismans sur lequel sont inscrits les noms des Sept Dormeurs qui, d'après une légende très populaire dans tout l'Orient, s'endormirent près d'Éphèse dans une cave où ils s'étaient cachés en leur qualité de chrétiens, pendant les persécutions de Dioclétien. Ils se réveillèrent au bout de deux siècles pour trouver le paganisme abattu et la religion chrétienne installée victorieusement à sa place. Mahomet s'est approprié cette tradition, comme beaucoup d'autres légendes chrétiennes, et le talisman est très apprécié des disciples du Prophète; on prétend qu'il préserve celui qui le porte, et les joailliers de Smyrne en vendent beaucoup.



TOMBEAU DE POLYCARPE

D'autres ruines qu'on ne manque jamais de montrer aux voyageurs qui viennent à Éphèse sont celles du Gymnase. Deux arches en assez mauvais état sont tout ce qui reste, au-dessus du sol, de la grande école des Éphésiens, mais il y a sous terre de larges caveaux et des galeries tout encombrées de pierres et de terre, qui s'étendent, dit-on, sur une longueur de plusieurs kilomètres et vont même, selon la tradition populaire, jusqu'aux murs de Smyrne.

Éphèse peut être pour un antiquaire un endroit des plus intéressants, mais il faut, pour y trouver un grand charme, une éducation toute spéciale, et ces ruines ne sont pas faites, comme celles de la Grèce, de l'Italie ou de l'Égypte, pour frapper l'imagination d'un voyageur novice. Il est trop difficile de reconstituer par la pensée la ville ancienne, et le souvenir qu'on en conserve le plus souvent, c'est celui d'un énorme amas de pierres, situé au milieu d'une plaine triste et déserte, à l'aspect marécageux.

Mais le voyageur qui, de retour à Smyrne, tient à voir tout ce qu'il y a de curieux dans les environs de la ville, devra faire l'ascension du mont Pagus, d'où il jouira d'une vue magnifique sur la cité couchée à ses pieds, sur la côte aux capricieuses découpures et sur la mer étincelante, toute parsemée des îles de l'Archipel. En revenant, il pourra visiter aussi la tombe de Polycarpe, le saint patron de la ville : tout contre le cimetière turc situé sur la pente de la colline,

on vous montre une ruine qu'on dit être le tombeau de l'évêque qui occupa le premier, d'après la tradition, le siège apostolique de Smyrne, et fut martyrisé pendant les grandes persécutions du second siècle de l'ère chrétienne.

Mais, à notre avis, le grand charme de Smyrne ne tient ni à ses ruines, ni à ses antiquités, ni à ses souvenirs historiques. Cette ville possède un attrait tout particulier, parce que plus qu'aucune autre cité du Levant, elle a une physionomie absolument orientale ; elle est pour nous l'entrée du pays des Mille et une nuits, de la vraie patrie des mosquées et des turbans, des caravanes et des harems : Smyrne est, en un mot, le lieu de rencontre de l'Orient et de l'Occident.

Les Dardanelles



MONT IDA ET GOLFE D'ADRAMYTTI

En quittant Smyrne nous faisons voile vers les Dardanelles. A droite, sur un promontoire qui commande l'entrée du golfe de Smyrne, s'élève Fotcha, l'antique Phocée, qui fonda Marseille et tant d'autres colonies. Puis la mer, pénétrant profondément dans les terres, forme le golfe de Tchandarlik, fort redouté des navigateurs. Au delà, nous distinguons Mytiline, l'antique Lesbos, l'île des poètes, qui vit naître Sapho. En approchant de l'île, nous apercevons la charmante ville de Mytiline, dont les maisons blanches et roses s'étagent en gradins sur les pentes d'une colline; au sommet, de vieilles fortifications du moyen âge, pittoresquement enchâssées dans la verdure des oliviers, dominent la cité. En face, sur la côte d'Asie, est Aïvali, la Cydonie des Grecs, la Ville des Coings, qui fait un grand commerce avec Mytiline. Cette ville se trouve à l'entrée de la baie d'Adramytti, aujourd'hui Edremid. La ville qui donna son nom à ce golfe était, selon Strabon, une colonie athénienne; selon d'autres témoignages, elle aurait

été fondée par Adramys, frère de Crésus. En tout cas, c'était, au temps de l'empire romain, un port assez actif; c'est sur un voilier d'Adramytti que saint Paul prit passage pour se rendre de Césarée à Rome. Au delà de la ville, le pic de l'Ida apparaît, couronné de neiges.

En sortant du golfe d'Adramytte, on double le cap Lectum, appelé par les Turcs Baba-Bouroun. On aperçoit au nord l'île de Ténédos, et au nord-ouest les deux sommets de l'île volcanique de Lemnos, où la mythologie classique plaçait les forges de Vulcain. On longe, pendant une heure ou deux, la côte asiatique; on passe près du port d'Alexandria Troas, maintenant engravé par les sables et par les débris d'un mur sous-marin. De l'autre côté, la baie de Bésika se creuse en une courbe profonde jusqu'à Koum-Bouroun.

Le port de Ténédos n'est pas sûr. Virgile déjà l'appelait *statio malefida carenis;* et les marins d'aujourd'hui semblent avoir la même opinion. La ville contient les trois mille habitants, Turcs et Grecs, de l'île. Sur le rebord des collines se dressent quelques moulins à vent; des barques de pêche, enluminées de couleurs vives, sont amarrées au quai; on les charge de barils de vin muscat, unique produit du pays. La position de Ténédos lui donne une certaine importance stratégique : de là sont venus ses malheurs. Après avoir fait partie de l'empire maritime des Athéniens, l'île tomba au pouvoir des Macédoniens, puis des Romains; plus tard les Génois et les Vénitiens s'en emparèrent; Mahomet II l'enleva aux Vénitiens, qui la reprirent en 1656 et la perdirent de nouveau l'année suivante. Les Anglais y ont débarqué leurs équipages en 1878 et ont vainement essayé de s'y établir.

En face de Ténédos, les côtes de la Troade tombent à pic dans la mer, en falaises abruptes. Sur un petit promontoire, qui regarde Tavchan-Ada (l'île des Lièvres), Choiseul-Gouffier a cru retrouver l'ancienne Agamia. Cette ville, dont le nom signifie « la Vierge », avait été bâtie, dit-on, en mémoire des filles de Troie exposées, sur cette grève, à la fureur d'un monstre marin suscité par Neptune, qui voulait se venger de Laomédon. Un jour, le sort désigna Hésione, fille du roi. Hercule, qui passait par là, revenant de son expédition contre les Amazones, promit de sauver la jeune fille, si Laomédon voulait lui céder les chevaux que Zeus avait donnés à Tros comme compensation à l'enlèvement de Ganymède. Laomédon promit, mais ne tint pas son serment. Hercule, furieux, attaqua Troie avec une flotte de six vaisseaux, et tua Laomédon avec tous ses fils, sauf Priam.

Yeni-Schehr occupe, sur un haut promontoire, l'emplacement de l'ancienne Sigée. A la place de la citadelle s'élèvent quelques moulins à vent; une église chrétienne a été bâtie sur les ruines d'un temple d'Athéné, dont on peut encore trouver des fragments aux alentours. L'ancienne ville a, dit-on, été construite en grande partie avec les matériaux des murs, des tours et des temples d'Ilion. De ce point, un

magnifique panorama se déroule dans toutes les directions : à l'est, la plaine d'Ilion; à l'ouest, la mer Égée, avec ses îles, qui apparaissent comme baignées dans la lumière magique du soleil; derrière Imbros s'élève le pic de Samothrace, sur lequel Poséidôn s'assit pour regarder le combat des Grecs et des Troyens. Quand le temps est clair, on aperçoit parfois le mont Athos, bien qu'il soit éloigné de plus de cent cinquante



TÉNÉDOS

kilomètres. Au nord, on distingue l'entrée de l'Hellespont et les côtes de la Chersonèse de Thrace.

Lorsqu'on a doublé le cap Sigée, on remarque trois tumulus rangés tout près l'un de l'autre au bord d'une petite baie; ce sont, dit la tradition, les tombes d'Hector, de Patrocle et d'Achille. Un peu au delà s'élève le fort de Koum-Kaleh, bâti sur la berge à l'embouchure du Simoïs. La petite ville turque du même nom est derrière; deux minarets blancs, qui se dressent au-dessus des créneaux du fort, la signalent au

loin. Quoique les murs de la forteresse soient hauts et massifs, on peut facilement les escalader du côté de l'est : le vent a accumulé de ce côté des amas de sable. On suppose qu'au temps de la guerre de Troie, le tombeau d'Achille était situé au bord de la mer, et que la lande marécageuse qui l'en sépare actuellement était autrefois une baie que les dépôts d'alluvions du Simoïs et de son tributaire, le Scamandre, ont graduellement comblée.

C'est ici qu'il faut aborder si l'on veut fouler le sol troyen, et visiter le théâtre fameux de ces exploits immortalisés par Homère, « la prairie fleurie du Scamandre et

« Ce champ arrosé vainement du sang des héros,
« Ce désert, orgueil du vieux Priam ».

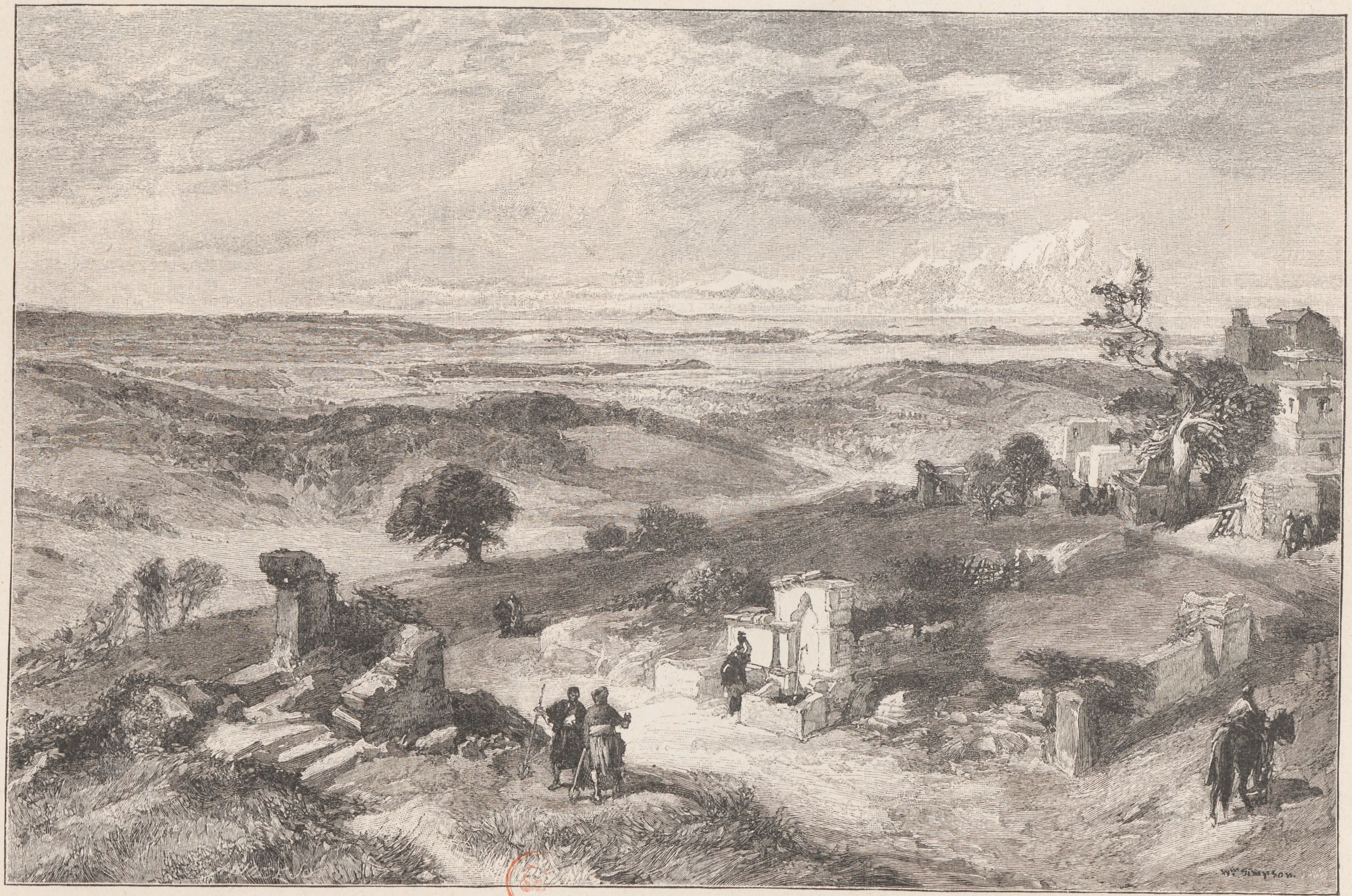
Toute la plaine est maintenant déserte; des buffles y paissent en grand nombre; sur notre passage, des hérons s'envolent, des grenouilles font entendre leur coassement.

La forte brise du nord, qui siffle à travers les touffes de roseaux, nous rappelle que nous approchons de ce qu'Homère appelait « la venteuse Ilion »; à notre droite, nous apercevons le sommet couvert de neige de l'Ida, « Père des fleuves », dont les contreforts en amphithéâtre embrassent la vallée du Simoïs.

A l'extrémité d'un chaînon de collines le terrain apparaît complètement bouleversé, d'énormes ruines ont été mises à nu : ce sont celles d'Hissarlik. D'après Schliemann, qui fit ces fouilles considérables, il y aurait là les ruines de six villes superposées, représentant chacune une époque et une civilisation différentes; en descendant jusqu'à la cinquième couche on trouverait l'Ilion d'Homère. Selon une opinion plus probable, l'emplacement de la ville troyenne serait sur la colline de Bounarbachi, au sud de la plaine arrosée par le Mendereh; mais on n'a pas encore fait de fouilles à cet endroit.

D'Hissarlik le voyageur peut gagner la petite ville de Tchanak-Kalessi, communément appelée par les Européens « les Dardanelles »; il fera bien d'y aller à cheval, l'âpre vent du nord, si fréquent dans ces parages, pouvant rendre très longue la traversée : à cheval, la route n'est que de trois heures, à travers le charmant paysage de la côte, qui, à cet endroit, forme une baie profonde.

Le chemin est agréable et la vue ravissante : des plaines fertiles et des collines boisées bornent l'horizon du côté de l'Asie, et, de l'autre côté de l'Hellespont, s'élèvent les côtes rocheuses et les falaises nues de l'Europe. Un château commande l'entrée du détroit des Dardanelles; il est situé à l'embouchure d'une petite rivière, le Tchinarlick, qui coule à l'ombre des saules et des platanes, et qui prend sa source au mont Ida.



LA PLAINE DE TROIE

Ce fort, appelé par les Turcs, Kaleh-Soultanieh, « le Château du Sultan », est comme la porte d'entrée de Constantinople; tous les navires doivent s'y arrêter avant de remonter vers la capitale. C'est une citadelle solidement bâtie, défendue par des batteries modernes. Vu de la mer, Tchanak-Kalessi s'étend au delà du fort en une longue ligne, tout près du rivage, avec ses minarets et ses maisons de mille couleurs, aux jalousies vertes, et aux toits couverts de tuiles rouges, les drapeaux des diverses nations flottant au-dessus des résidences consulaires. La ville est habitée



LE CHATEAU D'EUROPE, DARDANELLES

par une population mêlée, dont la majorité est composée de Juifs qui se livrent au commerce des vins et exercent les petits emplois auxquels donne lieu l'arrêt forcé de tous les vaisseaux dans ce port.

On donne aux Dardanelles le nom de Tchanak-Kalessi « le Château des Poteries », à cause des nombreuses fabriques qui forment la principale industrie de la région environnante. La fabrication des poteries met en œuvre des procédés fort primitifs. Outre les vases destinés aux usages domestiques, un grand nombre d'aiguières et de cruches chargées d'ornements assez grossiers sont vendues à bord des navires de passage. Quelques-uns de ces vases ont la forme de lions, de chevaux et d'autres animaux, et rappellent assez les poteries anciennes trouvées dans les fouilles d'Hissarlik.

Près de la rivière est le Meidan, ou terrain communal, vaste prairie ombragée de beaux arbres; çà et là de petits cafés à la façade ornée d'une véranda, devant lesquels des Osmanlis, en longues robes et coiffés de blancs turbans, sont assis sur

des tapis ou sur de petits tabourets de roseaux, et fument gravement le long chibouk, ou l'interminable narguileh. A peu de distance, sous les arbres, un groupe de femmes turques, accroupies sur de petits tapis, font un joyeux pique-nique, et leurs *féridgés* de mille teintes, roses, bleues et lilas, forment une brillante mosaïque dont l'éclat tranche sur le vert de la pelouse.

De l'autre côté du détroit, le Château d'Europe, appelé aussi par les Turcs Kilid-Bahr, la « Clé de la Mer », s'élève sur une pointe de terre qui avance jusqu'à environ un mille de la côte asiatique. Ce promontoire, que les anciens appelaient Kynosema, est illustré par le souvenir d'Hécube, seconde femme de Priam, roi de Troie. D'après la tragédie d'Euripide qui porte son nom, Hécube, lors de la prise de Troie, fut emmenée comme esclave par les Grecs, dans la Chersonèse de Thrace ; là, sa fille Polyxène fut sacrifiée sous ses yeux, et le même jour les vagues rejetèrent le corps du dernier de ses fils, Polydore, devant la tente où elle était gardée avec d'autres captives. Hécube, en reconnaissant le cadavre de son fils, résolut de se venger de Polymnestor, qui l'avait assassiné. Elle l'envoya chercher, disant qu'elle voulait lui découvrir un trésor caché dans Ilion : il vint, accompagné de ses deux fils ; Hécube tua ses enfants et lui arracha les yeux. Agamemnon pardonna à Hécube son crime ; mais Polymnestor lui prédit qu'elle serait métamorphosée en chienne, et se précipiterait dans la mer à cet endroit. Selon d'autres auteurs, elle aurait été donnée comme esclave à Ulysse, et de désespoir se serait jetée dans l'Hellespont ; d'autres encore disent que, désirant mourir, elle excita contre elle les Grecs en leur lançant de violentes imprécations ; ceux-ci, furieux, la mirent à mort et nommèrent l'endroit où elle fut enterrée « La Tombe de la Chienne ».

Le château se compose d'une ancienne forteresse, entourée de fortifications plus récentes ; tout près est le village, et derrière, à l'extrême bord de la falaise, les inévitables moulins à vent. En cet endroit, le courant, qui de la mer Noire se dirige vers la Méditerranée, est très rapide, et les vaisseaux qui vont vers le nord ne peuvent le remonter que lorsqu'ils sont poussés par un fort vent du sud. A l'exception des avisos attachés aux ambassades étrangères de Constantinople, il n'est permis à aucun vaisseau de guerre de passer entre les châteaux d'Europe et d'Asie, dont les canons balayent, par des feux croisés, l'étroit canal.

Le détroit fut cependant forcé, en 1807, par la flotte anglaise, sous l'amiral Duckworth. L'artillerie turque ne se composait que de vieux canons, servis par d'inhabiles pointeurs : il n'y eut pas un seul mât d'atteint ; la flotte passa avec quelques voiles déchirées, et environ soixante hommes tués et blessés. Elle ne revint pas, il est vrai, aussi facilement : après avoir détruit une escadre turque, elle resta pendant onze jours devant la capitale tandis que des négociations avaient lieu ; durant ce temps, les Turcs, avec l'aide de l'ambassadeur français, perfectionnaient les

défenses des Dardanelles. Quand les vaisseaux anglais reparurent, les anciens canons réussirent à leur envoyer une pluie de ces boulets de marbre qui font encore partie des munitions des deux forts ; ces projectiles causèrent de grandes avaries aux vaisseaux et tuèrent beaucoup de matelots. Les fortifications plus modernes, qui, avec le château d'Abydos défendent actuellement le détroit, rendraient, sans doute ce passage assez difficile de nos jours, malgré la vitesse plus grande des vapeurs.

Au delà du Château d'Europe, la côte de la Chersonèse se creuse, formant le



ABYDOS

golfe de Maïdos, sur les bords duquel est bâti un village de même nom. C'est tout ce qui reste, avec quelques vestiges de l'acropole, de l'ancienne Madytos. En face, sur la côte asiatique, le cap de Nagara marque l'emplacement exact de l'ancienne Abydos. D'après Hérodote, Strabon et Pline, c'était autrefois le point où le détroit était le plus resserré. Il semble que ce passage se soit élargi sous l'action des courants, car les géographes modernes le considèrent comme un peu plus large qu'entre les Châteaux d'Europe et d'Asie. C'est là que Xerxès construisit un pont pour le passage de son armée en Europe. L'ancienne ville, bâtie par une colonie de Lesbiens, fut brûlée par Darius, puis rebâtie au temps de Xerxès. Elle est citée plusieurs fois dans l'histoire des guerres du Péloponèse. Fortifiée par Antiochus, en 190 avant Jésus-Christ, elle fut, quelques années plus tard, assiégée par l'amiral romain Livius. Rien ne subsiste aujourd'hui de la ville ancienne. Le port, dont M. Choiseul-Gouffier trouva quelques traces, était enfermé dans la courbe formée par le long promontoire sablonneux de Nagara, sur lequel s'élève maintenant une forteresse turque. En 1666,

un Juif, Sabataï-Lévi, qui se donnait pour le Messie, fut enfermé là; il avait occasionné par ses prédications de grands désordres parmi ses coreligionnaires de Smyrne. Le sultan Mohammed IV lui fit reconnaître adroitement son imposture. « — Peux-tu faire des miracles? » demanda le sultan au prisonnier. « — Oui », répondit le Juif. « — Eh bien, ajouta le Pacha, mes archers vont te prendre pour cible. Si leurs flèches ne te font aucun mal, c'est que tu es véritablement le Messie. » Sabataï ne jugea pas à propos de se soumettre à l'épreuve. Il avoua son imposture, et quand on lui donna à choisir entre l'empalement et l'apostasie, il préféra l'apostasie, déclarant que son but avait toujours été de conduire ses adeptes à embrasser la foi de l'Islam et à déclarer avec les vrais croyants qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah, et que Mahomet est son Prophète. Cependant, la crédulité de ses adeptes ne fut pas ébranlée. Par crainte de la persécution, ils imitèrent leur chef dans son apostasie, mais ils croyaient toujours à sa mission divine et continuaient à suivre en secret les doctrines qu'il avait enseignées. Les descendants de cette secte se trouvent aujourd'hui pour la plupart à Saloñique; ils sont Mahométans de nom, mais ils forment une communion distincte, et ne se sont jamais mêlés avec le reste de la population.

Lorsqu'on a contourné le promontoire d'Abydos, Sestos apparaît sur la côte opposée. D'après la vieille et touchante histoire, chantée par Musée et racontée par Ovide, Léandre, jeune homme d'Abydos, guidé par la lumière du phare, traversait chaque nuit l'Hellespont à la nage, pour aller voir Héro, prêtresse d'Aphrodite, dans le temple de Sestos. Une nuit, pendant une tempête, le phare s'éteignit, Léandre périt dans les flots : le lendemain matin, son corps fut rejeté sur la côte de Sestos; Héro, désespérée, se jeta dans la mer. Lord Byron, on le sait, renouvela l'exploit de Léandre et traversa le détroit à la nage, de Sestos à Abydos; mais comme il suivait le courant, la difficulté était moindre. Le château de Zéménick, bâti sur la colline, au-dessus de Sestos, est le premier point en Europe, sur lequel le drapeau ottoman fut planté; au-dessous, une côte rocailleuse, sorte de môle, porte le nom de Ghaziler-Iskelessi, « le lieu de débarquement de la victoire ».

Au delà de Sestos et d'Abydos, le détroit s'élargit. Des deux côtés, on voit maintenant des plaines fertiles qu'arrosent plusieurs rivières. Après avoir dépassé les châteaux de Kaziler et Ouelger, on aperçoit sur la rive européenne l'embouchure de la rivière appelée par les anciens Ægos-Potamos. Elle fut immortalisée par la victoire de Lysandre sur les Athéniens, qui termina la guerre du Péloponèse. Du côté opposé, Lampsaque, bâtie sur l'ancienne ville de ce nom, montre ses deux cents maisons, groupées autour d'une mosquée à minaret. La petite ville est encadrée parmi des bosquets d'oliviers et des vignes; en arrière s'élèvent des collines boisées. De l'ancienne ville, il ne reste aucune trace. Lampsaque fut une des trois villes

données à Thémistocle par Artaxerxès : « Magnésie pour son pain, Myonte pour sa viande, et Lampsaque pour son vin ». Un peu plus loin se trouvent la petite ville de Tchardak, et en face, sur la côte européenne, Gallipoli.

Cette ville, qui remplace l'ancienne Kallipolis, est située sur la partie sud de la



GALLIPOLI

petite péninsule par laquelle se termine le détroit, du côté européen ; elle a deux ports, l'un s'ouvrant vers le nord, et l'autre vers le sud. La ville étage pittoresquement sur le flanc d'une colline ses maisons à toits rouges, du milieu desquelles s'élèvent les minarets de plusieurs mosquées ; une forteresse couronne le sommet de la colline, et un phare se dresse à l'extrémité d'une falaise qui se termine par d'immenses blocs de rochers.

Des bateaux du pays et des vaisseaux côtiers, aux formes les plus variées, sont amarrés aux petits quais ; des barques glissent sur la surface de l'eau, les voiles

étendues, semblables à d'énormes oiseaux de mer; des Grecs, des Turcs et des Juifs, aux costumes divers, les manœuvrent. Comme toutes les villes d'Orient, Gallipoli gagne à être vue de loin; ses rues sont étroites, ses maisons basses et construites surtout en bois; ses mosquées n'offrent pas grand intérêt. Les bazars, cependant, sont vastes, et bien approvisionnés des marchandises qu'on trouve habituellement dans un *tcharchi* oriental.

Gallipoli fut la première ville en Europe qui tomba aux mains des Turcs, presque un siècle avant la prise de Constantinople. Pour se consoler de cette perte, l'empereur Jean Paléologue avait l'habitude de dire qu'il n'avait perdu qu'une cruche de vin et une étable à porcs, faisant allusion aux caves et aux magasins d'approvisionnement que Justinien y avait bâtis. Les sultans ottomans, cependant, surent mieux apprécier l'importance de cette position; Bajazet Ier fit restaurer le port et les murs de Gallipoli, et bâtir une grande tour, aujourd'hui à demi écroulée. On y trouve peu de ruines offrant quelque intérêt, à l'exception des anciennes fortifications. Vers le nord, au-dessus d'une crique, s'élève un petit édifice hexagonal, dont l'origine est inconnue; au sud se trouvent plusieurs tumulus, qui, d'après la tradition, seraient les tombeaux des anciens rois de Thrace.

La petite presqu'île sur laquelle est située Gallipoli forme, avec le promontoire arrondi de Lampsaque, l'embouchure septentrionale des Dardanelles. De ce point, l'œil peut embrasser tout l'Hellespont jusqu'à Abydos. A droite, la côte souriante d'Asie, accidentée de baies, de caps, bordée de collines boisées, que domine dans le lointain le sommet neigeux du mont Ida; au delà des flots bleus, les côtes rocheuses de « l'Ile de Marbre » qui a donné son nom moderne à la mer de Marmara. C'est la plus grande d'un groupe de cinq îles. Son histoire est aussi pleine de vicissitudes que celle de Ténédos, à l'autre extrémité du détroit. Occupée par une colonie de Milet, au septième siècle avant Jésus-Christ, puis par les Athéniens, elle fut brûlée par les Phéniciens après la révolte des Ioniens. A la fin des guerres médiques, elle retomba sous la domination des Athéniens, et fit partie de l'empire d'Athènes. L'ancien nom de cette île fut remplacé, au moyen âge, par celui de Marmora, ou Marmara, probablement à cause des carrières de marbre qui, pendant des siècles, ont fourni des matériaux pour les monuments et les principaux édifices de Constantinople et des autres villes de la mer Egée. Ce nom pourrait venir aussi de Georges Marmora, qui fut fait souverain de l'île par l'empereur byzantin Emmanuel Comnène, son parent, en 1224.

Le principal endroit de l'île porte aussi le nom de Marmara. C'est une ville assez considérable, bien qu'elle ait perdu beaucoup de l'importance qu'elle avait à l'époque byzantine, et qui possède un bon port. Les grands couvents qui y florissaient autrefois, sont tombés en décadence; il n'y a plus maintenant que peu d'habitants

dans le reste de l'île. Malgré son nom, Marmara est fertile et exporte des produits de son sol. Mais son principal commerce est le marbre blanc, qui y est abondant et à très bon marché ; à Smyrne, le pas des portes de la plupart des maisons et les pavés de leurs spacieux vestibules sont en marbre de Marmara.

Les autres îles appartenant à ce groupe sont : Afsia (l'ancienne Ophiusa), Koulali, Aloni (l'Halone de Pline) et Gadaro. Les deux premières sont les plus importantes,



LES DARDANELLES, VUE PRISE DE CONSTANTINOPLE

les autres ne sont guère que de simples îlots. Toutes, cependant, sont fertiles et cultivées par une population d'origine grecque. Au delà s'étend la péninsule de Cyzique, très montagneuse, de forme triangulaire. C'était autrefois une île que deux ponts rattachaient à la terre. Sur la plage méridionale s'élevait la ville de Cyzique, avec deux ports regardant l'un vers l'Hellespont, l'autre vers le Bosphore. Ces deux ports sont remplacés aujourd'hui, le premier par le port d'Artaki, le second par celui de Peramo. L'île est maintenant reliée à la terre : un isthme de plus d'un kilomètre de large s'est formé à la place même des anciens ports.

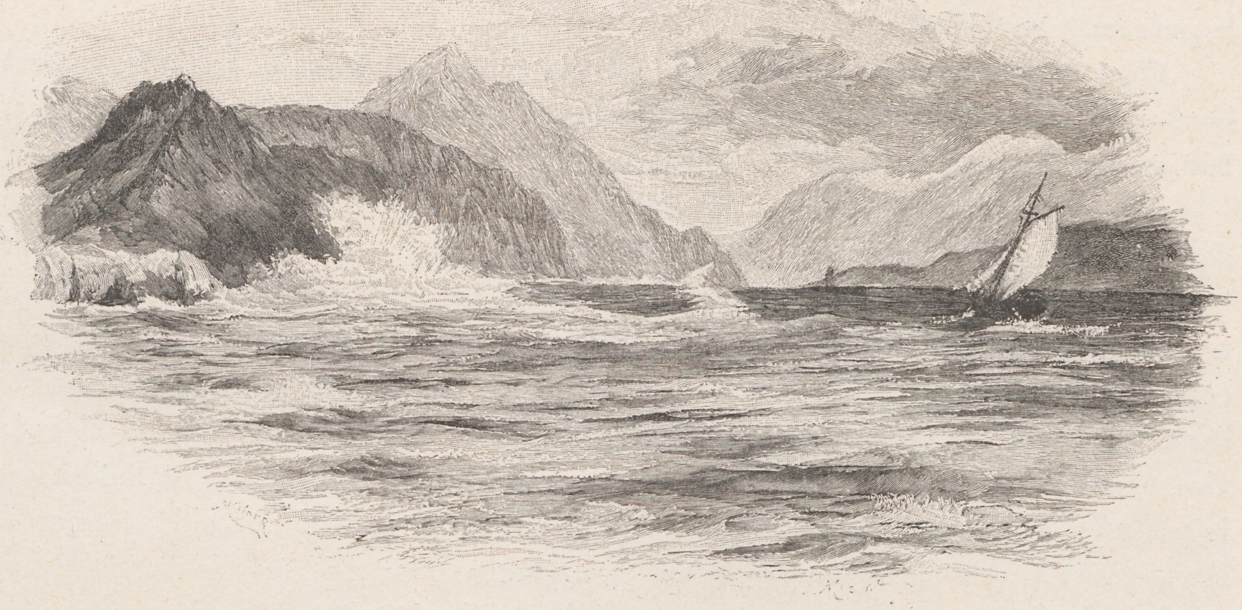
A quelques kilomètres au-dessus de Gallipoli, sur la côte européenne, se trouve l'emplacement de l'ancienne Lysimaque, qui n'est plus qu'un simple village. L'acropole de cette ville était reliée au mur de la Chersonèse, dont les restes peuvent encore être vus entre les villages de Iasili et de Kadjali. Ce mur fut bâti d'abord

par Miltiade pour protéger les villes de la Chersonèse contre les invasions des Barbares; il fut souvent détruit et rebâti avant le temps de Lysimaque, et servit ensuite de base à une ligne de défense byzantine. Les ruines en sont encore très considérables; on y peut voir de grands blocs de pierre, soigneusement taillés, appartenant à l'époque grecque. Le mur suivait une ligne presque droite de la mer à la mer, à travers la péninsule, qui a près de six milles de large à cet endroit. Le village d'Axamil, qui est tout ce qui reste de la Lysimachie classique, offre encore quelques restes d'anciens temples et des fragments de sculpture. M. Albert Dumont y trouva une tablette funéraire représentant un crocodile dévorant un enfant, et une large amphore sur laquelle le nom d'Alexis Comnène est répété quinze à vingt fois en caractères gothiques. Axamil est située sur le petit golfe de Saros, au centre duquel se trouve l'île du même nom.

La côte de Thrace devient, à partir de ce point, extrêmement plate et insignifiante. Mais, si l'on regarde du côté de la mer, la vue est magnifique : au premier plan brille l'île de Marmara, au delà s'étendent les côtes de la Mysie et de la Bythinie, que les rayons du soleil teignent de mille nuances diverses.

Les régions qui environnent les Dardanelles ont été fréquemment bouleversées par de terribles tremblements de terre. En Troade, les mouvements volcaniques étaient encore actifs au commencement de la période historique; une tradition populaire, qui s'est conservée parmi les habitants de l'ancienne ville d'Assos, sur le golfe d'Adramytti, semble le confirmer : d'après cette tradition, on trouvait près d'Assos une sorte de pierre qui consumait immédiatement les morts, tant elle était chaude. D'ailleurs certains phénomènes témoignent encore maintenant de l'activité volcanique de cette région : les sources salées de Touzla, un peu au nord, qui sont mentionnées par Strabon et Pline, font jaillir leurs eaux à une température de 78 à 100 degrés, température plus élevée que celle des eaux du grand geyser d'Islande.

Le Golfe de Corinthe



LE GOLFE DE CORINTHE

Il n'y a guère dans la Méditerranée peu d'endroit plus charmant que cette mer intérieure qu'on appelle le golfe de Corinthe. La nature y est riche et variée, et n'a pas encore été gâtée par la pioche des ingénieurs; de chaque côté, les montagnes colorées et lumineuses mirent dans les eaux bleues du golfe leurs contours harmonieux. On se laisse insensiblement gagner par le charme du tableau, et le long cortège des souvenirs qu'il évoque se déroule sous vos yeux.

Dans le lointain, le sommet neigeux du Parnasse apparaît baigné dans une lumière dorée. Sur ses flancs s'élevait autrefois le temple fameux de Delphes, où Phébus Apollon rendait ses oracles; c'est là qu'avaient lieu les jeux Pythiques en l'honneur du Dieu. A droite, à l'entrée du golfe, au milieu des marais, se trouve la petite ville de Missolonghi, théâtre de la lutte héroïque et sanglante où Marco Botzaris, Byron, Miaoulis et tant d'autres héros défendirent la cause de la Grèce.

Sur la rive opposée du golfe, en face de Missolonghi, est Patras. Cette ville, après avoir été presque entièrement détruite, en 1821, par Yussuf Pacha, a été rebâtie sur un plan plus moderne, en 1830, lorsque la Grèce retrouva son indépendance.

Les arcades qui bordent les rues principales font songer à l'Italie. A Patras, l'entrée du golfe de Corinthe n'a, dans sa partie la plus étroite, qu'une longueur d'un kilomètre environ. C'est un passage naturellement très défendu et qui pourrait être rendu infranchissable. Ces eaux limpides avaient été déjà le théâtre de bien des combats entre les galères de rois de Macédoine, des Achéens et des Étoliens, avant qu'Aratus abandonnât la lutte pour l'indépendance de la Grèce et que ses successeurs permissent au Romain Mummius de passer le cap Drépano pour anéantir la puissance de Corinthe.

C'est dans ce golfe de Patras, qui est le vestibule du golfe de Corinthe, qu'eut lieu, en 1571, la fameuse bataille de Lépante. D'une flotte de 250 vaisseaux turcs, 200 environ furent mis hors de combat par Don Juan d'Autriche.

Patras n'est pas encore une ville aussi salubre qu'on pourrait le désirer, à cause des marécages qui l'entourent, comme Missolonghi; mais on compte beaucoup sur les eucalyptus qu'on plante partout et sur des mesures sanitaires judicieuses pour remédier à cet inconvénient. On peut, du reste, passer une journée agréable dans cette ville ensoleillée; ses maisons blanches sont dominées par de hauts cyprès dont la verdure sombre se détache avec une vigueur inouïe sur le bleu du ciel; la vie sociale y est très animée, grâce au commerce de raisins secs dont Patras est le centre. D'après la tradition, c'est là que l'apôtre saint André fut crucifié et enterré. Il y a en effet, dans la ville, une église consacrée à saint André; elle possédait un oracle qui, bien que moins fameux que celui de Delphes, était pourtant très consulté. Il ne s'agissait pas ici d'une pythonisse en délire; l'oracle était muet : c'était une fontaine où allaient se mirer les gens malades qui désiraient savoir quelle serait l'issue de leur maladie. Ceux qui devaient guérir voyaient leur figure ordinaire se refléter dans les eaux claires; pour ceux au contraire qui devaient mourir, l'image renvoyée était celle d'un cadavre.

C'est à Patras que l'on prend le chemin de fer qui longe la côte d'Achaïe et conduit à Corinthe. Avant d'y arriver, à quelques kilomètres de cette ville et dominant la route de Patras, on trouve les ruines de la vénérable Sicyone. Bien que Sicyone n'ait jamais occupé qu'un rang secondaire parmi les cités grecques, elle a été célèbre pour sa civilisation dès une époque très reculée. D'après Plutarque, c'est là que s'était conservée sans la moindre corruption l'élégance antique. Cet historien raconte qu'Apelles vint à Sicyone et paya aux artistes de la ville un tribut d'un talent pour acquérir le droit d'être considéré comme un des leurs.

Les ruines qui restent encore de la ville montrent à n'en pouvoir douter que c'était une cité très forte et très considérable. Comme Athènes et Corinthe, elle possédait un faubourg maritime qui se trouvait à plus de deux kilomètres de son acropole, et l'on croit que l'enceinte de la cité avait plus de huit kilomètres de longueur.

Le village moderne de Vasilika est juché sur une des pentes de la colline où se développait l'ancienne Sicyone. Les pierres des édifices antiques ont naturellement servi aux constructions ultérieures, et les églises chrétiennes de la nouvelle Sicyone, élevée par l'empereur Constantin, sont faites de blocs sculptés, de tronçons de colonnes et autres matériaux provenant des anciens monuments. Quant aux trésors artistiques que contenait Sicyone ils ont depuis longtemps disparu. Où est aujourd'hui la



QUAI D'EMBARQUEMENT A PATRAS

fameuse statue d'Aphrodite, en or et en ivoire, faite par Canachos de Sicyone et qui se trouvait autrefois sous le portique du temple d'Esculape? Où sont l'Hercule et le Jupiter de bronze de Lysippe de Sicyone, le Bacchus d'or et d'ivoire et les nombreuses peintures qui rendaient cette ville si justement célèbre? Peut-être pourrait-on retrouver encore des choses intéressantes sous les amas de pierre recouvrant les terrasses qui descendent jusqu'au golfe. Quoi qu'il en soit, Sicyone est maintenant abandonnée aux lézards qui glissent au soleil parmi les pierres, et aux chèvres qui bondissent dans les décombres en y cherchant leur maigre pâture. Les paysans de Vasilika ne sont pas des antiquaires bien curieux : de temps en temps, ils déterrent une médaille d'argent portant l'image d'une colombe et sur laquelle on lit encore les lettres Σι; mais ces trouvailles ne semblent pas leur donner l'idée de pratiquer des fouilles qui pourraient amener des découvertes plus importantes.

Pour avoir une vue d'ensemble de l'isthme de Corinthe et des eaux dont il

est entouré, il faut monter au sommet de l'Acro-Corinthe, entre le golfe Saronique et le golfe de Corinthe. De là, les deux golfes semblent n'être séparés que par une langue de terre extrêmement étroite, et l'on s'étonne que les ingénieurs aient trouvé quelque difficulté à les réunir. Il en fut pourtant ainsi, et le percement de l'isthme de Corinthe, commencé en 1881-82 par des ingénieurs français pour le compte du gouvernement grec et achevé en 1893, compte parmi les entreprises industrielles les plus intéressantes de notre siècle de progrès. Il est vrai qu'à l'endroit où a été creusé le canal, l'isthme n'a qu'une largeur de trois kilomètres et demi; mais on a eu affaire tantôt à un sol rocheux et singulièrement dur, tantôt à de la glaise, et il a fallu beaucoup de patience et d'habileté, pour faire du Péloponèse une île.

Dans les premiers temps de l'histoire de la Grèce, des colonnes plantées en terre au centre de l'isthme portaient, dit-on, une double inscription; on lisait d'un côté : « Ceci est le Péloponèse et non l'Ionie »; sur l'autre face étaient gravés ces mots : « Ceci est l'Ionie, non le Péloponèse ». Si l'isthme de Corinthe avait été percé, la frontière eût été plus facile encore à définir; aussi, depuis le tyran Périandre jusqu'à Jules César et Caligula, tous ceux qui ont possédé ce pays ont-ils eu l'idée d'entreprendre ce travail; mais tous reculèrent devant les difficultés de la tâche. Cependant, pour établir une communication entre les deux mers, on avait adopté un mécanisme ingénieux qui permettait de faire passer les navires d'une plage à l'autre.

Néron fut le premier qui tenta le percement de l'isthme de Corinthe. Pendant quatre ou cinq jours, les travaux furent activement poussés sous la surveillance de l'empereur, qui mettait lui-même la main à l'ouvrage pour stimuler le zèle des travailleurs; mais à ce moment même, il reçut la nouvelle de troubles dans Rome, et l'entreprise fut bientôt abandonnée. On suppose que la tranchée ouverte par Néron avait une longueur de 700 mètres sur une largeur de 60 à 70 mètres environ. Cela paraîtrait aujourd'hui bien peu de chose à côté du canal large et profond qu'il a fallu creuser pour livrer passage à nos grands vaisseaux.

L'Acro-Corinthe domine majestueusement Corinthe et l'isthme tout entier. Plutarque en parle en ces termes : « L'isthme de Corinthe, qui sépare les deux mers, réunit notre continent au Péloponèse, et quand il y a une bonne garnison dans la citadelle de Corinthe, située sur une haute colline en arrière de la ville et à égale distance des deux continents, toutes les communications par l'isthme sont rendues impossibles ». En résumé, ceux qui possédaient la citadelle étaient les maîtres de la Grèce. La forteresse était située à une hauteur de huit cents pieds environ, mais son isolement et la pente abrupte du rocher la faisaient paraître plus haute.

Pendant des siècles, ainsi que le dit Plutarque, elle a été considérée comme la clef qui seule pouvait ouvrir le passage entre les deux continents. Quand la Grèce passa des mains des Vénitiens dans celles des Musulmans, ceux-ci fortifièrent



L'ISTHME DE CORINTHE, VUE PRISE DE L'ACRO-CORINTHE

l'Acro-Corinthe de manière à ce qu'elle pût défier un assaut; elle fut défendue par des tours, des bastions et des canons. Sous la domination turque, elle était encore l'objet d'une si jalouse surveillance, que pour y pénétrer il fallait obtenir un firman spécial du Sultan. Mais le côté faible de la citadelle était son étendue même, et, à moins d'une garnison très considérable, il était difficile d'en défendre également tous les points. Aussi fut-elle plus d'une fois surprise et, en particulier, pendant la dernière guerre de l'indépendance hellénique.

De nos jours, on entre facilement dans l'Acro-Corinthe; une drachme d'argent en ouvre toutes grandes les portes au voyageur, et il peut de là monter à loisir jusqu'au sommet. On est surpris de voir combien la colline fut jadis peuplée : de tous côtés on aperçoit des ruines de maisons, des restes d'églises chrétiennes et de mosquées turques, qui rappellent des temps encore plus reculés. Le château, quand Wheler le visita, il y a environ deux cents ans, servait de résidence à un évêque. La population de l'Acro-Corinthe était alors très flottante; tous ceux qui cherchaient un abri contre les pirates venaient s'y refugier, les écumeurs des mers voisines ne se souciant pas de poursuivre leur proie au sommet d'une montagne fortifiée. L'Acro-Corinthe jouissait d'un grand avantage pour une forteresse de ce genre : jamais on n'y manquait d'eau potable. La fontaine de Pirène existe encore, un peu au-dessous du sommet, et permet même de reconnaître l'emplacement de l'ancien temple d'Aphrodite, derrière lequel se trouvait cette source. L'eau de la fontaine était réputée la plus agréable de la Grèce, ce qui tenait, pensait-on, à sa proximité du temple d'Aphrodite.

Plus près de la base de la colline, on trouve deux autres sources; c'est là que les paysannes et les femmes de la ville vont laver leur linge. Elles offrent un type bien dégénéré de la belle race grecque; il faut dire, d'ailleurs, qu'elles ont beaucoup de sang albanais dans les veines, et qu'elles vivent très grossièrement, sans rien faire pour conserver la finesse de leurs traits et la fraîcheur de leur teint. Mariées très jeunes, exposées toute la journée, parmi les vignes et les champs d'orge, à l'ardent soleil de la Grèce, elles voient leur visage se rider de bonne heure et sont déjà vieilles au sortir de la jeunesse. Elles semblent du reste résignées à leur sort, et lavent très gaiement leur linge dans les fontaines autrefois chères aux nymphes et à Aphrodite.

La vue dont on jouit de l'Acro-Corinthe est une des plus belles que l'on puisse trouver en Grèce. La transparence de l'atmosphère est merveilleuse, et l'on a peine à croire que ce groupe de colonnes qui blanchit là-bas, au delà de la mer étincelante, par derrière les maisons du Pirée, sur un piédestal de rocher, soit le fameux temple d'Athènes. Il se trouve à une distance de presque cinquante kilomètres, et pourtant il semble qu'on en pourrait compter les pierres dorées par le soleil. Du côté du

nord, la vue s'étend sur de nombreux sommets qui appartiennent aux montagnes de la Béotie, de la Phocide et de la Locride, avec l'Hélicon au premier plan. On ne peut rêver un spectacle plus merveilleux qu'un coucher de soleil vu de l'Acro-Corinthe. Les neiges du Parnasse se détachent sur un ciel embrasé, les cimes des montagnes s'illuminent les unes après les autres, avant de s'effacer dans l'ombre de la nuit. Puis la splendeur du couchant s'éteint par degrés, la nuit tombe, une douce nuit d'Orient, et la lune se levant à l'est au-dessus de la baie de Salamine donne un aspect tout différent, mais dont le charme n'est pas moindre, au paysage qu'on a devant les yeux.

Ce nom de Salamine évoque invinciblement le souvenir de la glorieuse victoire que les Grecs y remportèrent sur les Perses. La flotte grecque était réunie dans la rade de Salamine, entre l'île de ce nom et la côte ; elle comptait en tout 378 galères fournies par les Athéniens, Corinthe, Égine, Sparte, les îles grecques et le Péloponèse. La flotte de Xerxès, composée en grande partie de navires montés par des Phéniciens, qui passaient alors pour les meilleurs marins du monde, fermait l'entrée de la rade. Au lever du soleil, les deux flottes ennemies se trouvaient rangées en face l'une de l'autre ; Xerxès était assis sur un trône d'argent, au sommet d'un promontoire qui s'avance dans la mer, afin d'assister à la bataille. Les Grecs entonnent un hymne de guerre que répète au loin l'écho des rochers, les trompettes sonnent, les rames frappent l'eau en cadence, toute la flotte s'ébranle ; l'aile droite, où sont les Athéniens, se porte en avant, l'un de ses vaisseaux attaque un navire phénicien et le met en pièces; la bataille devient générale : les innombrables navires des Perses, entassés dans un espace trop étroit, s'embarrassent les uns les autres, s'accrochent, s'entrechoquent de leurs becs d'airain. La flotte grecque, par une manœuvre habile, enserre de toutes parts les Barbares qui fuient en désordre comme des poissons qu'on vient de prendre au filet ; ils sont assommés à coups de rames et de madriers. On sait que le succès de cette mémorable journée était dû à Thémistocle ; les Perses y perdirent trois cents navires, les Grecs en perdirent quarante.

L'antique cité de Corinthe était située entre l'Acro-Corinthe et les maisons blanches de la nouvelle ville. Il en subsiste peu de chose : sept colonnes, restes d'un très vieux temple, sont encore debout; elles sont d'ordre dorique et recouvertes de stuc. En 1676, douze colonnes s'élevaient encore à cet endroit; onze d'entre elles possédaient leurs architraves. Un siècle plus tard, quatre de ces colonnes furent renversées par les Turcs, qui n'eurent jamais grand respect pour l'antiquité. Celles qui restent sont conservées avec ce soin jaloux dont le gouvernement grec entoure aujourd'hui ses monuments : le temps n'est plus où des Anglais opulents pouvaient, à seule fin de satisfaire un caprice, emporter dans leurs yachts bas-reliefs,



BAIE DE SALAMINE

chapiteaux ou statues. Cela se faisait couramment autrefois : quand Chateaubriand visita Corinthe, comme il n'apercevait pas, au premier abord, les restes du temple fameux, il déclara sans hésiter que des Anglais l'avaient emporté.

Corinthe avait aussi son arène pour les jeux, consacrée à la mémoire de Mélicerte ou Palémon, dont le corps avait été apporté là par la mer. On y célébrait, tous les deux ans, en été, des jeux en l'honneur de Neptune. Au temps de Pausanias, il y avait, près du Stade, des temples dédiés à Palémon et à Neptune; mais l'emplacement ne peut guère en être déterminé maintenant que d'une façon très hypothétique. Ils ont dû pourtant être très fréquentés, quoique jouissant d'une moindre réputation que ceux d'Olympie : Solon avait décidé que tous les Athéniens qui gagneraient un prix aux jeux isthmiques recevraient une récompense de cent drachmes payables par le Trésor public; les vainqueurs d'Olympie recevaient cinq cents drachmes.

La Corinthe moderne offre un aspect fort banal; ce n'est qu'un village composé de maisons blanches à volets verts. On a construit une modeste jetée qui avance un peu dans le golfe; quelques petites barques à voiles sont généralement amarrées à l'entour ou échouées sur le sable. De temps en temps, on aperçoit dans la baie, à une distance d'une centaine de mètres, un bateau à vapeur qui a jeté l'ancre pour attendre la poste. Deux ou trois fois par jour, il y a un échange de trains entre Athènes et Corinthe. Quand arrive un paquebot d'Occident, la gare présente une animation inusitée, due aux voyageurs, qui prennent bien vite la direction du nord. Le buffet de la gare, qui a

la réputation d'être le meilleur de tous les buffets de la Grèce, est alors envahi. Deux ou trois officiers de l'armée grecque paradent sur le quai et font sonner leur sabre sur les dalles; des paysans, chargés d'œufs et de poulets, attendent le train pour se rendre au marché de Mégare; ils commencent à comprendre que le chemin de fer est une invention qui peut avoir quelque utilité. Nous remarquons dans la foule un Albanais robuste et musclé, vêtu d'une fustanelle blanche, à plis nombreux et raides; il est coiffé du fez, ses bas rouges montent jusqu'au genou, ses pieds sont chaussés de longs souliers dont la pointe, ornée d'une houpette de laine rouge, se renverse en arrière; c'est ce qu'on appelle le *tzarouki*. Il aurait l'air très martial, sans une superbe volaille, enveloppée dans un mouchoir rouge, et qu'il porte aussi tendrement que s'il s'agissait d'un enfant nouveau-né.

Corinthe n'a rien gardé de ce luxe délicat qui faisait la célébrité de la ville antique. Un sybarite serait indigné du repas qu'on lui servirait ici : une soupe huileuse, du pain d'orge, un vin détestable et quelques œufs trop cuits, voilà tout; et le propriétaire du restaurant aurait l'air très étonné si le voyageur ne se déclarait pas satisfait. L'épître de saint Paul aux Corinthiens d'autrefois, sur l'abus de la bonne chère, paraît avoir fait une profonde impression sur leurs descendants. Mais, si la gourmandise semble avoir disparu, la paresse et l'amour du commérage règnent en maîtres : on voit, dans les rues sablonneuses, des citoyens réunis par groupes, qui discutent sur des riens aussi chaleureusement que s'il s'agissait des affaires d'État les plus graves.

Corinthe était dans l'antiquité une des villes les plus florissantes de la Grèce par son commerce et son industrie. Elle fabriquait des vases de terre et de bronze, des armes, des étoffes de laine; dans ses chantiers on construisait des navires de commerce et les fameux navires de guerre pontés, à trois rangs de rameurs. Sa position privilégiée à l'entrée du Péloponèse, entre les deux mers, en faisait le centre du commerce de la Méditerranée. Ses navires sillonnaient la mer des deux côtés de l'isthme : dans la mer Égée, ils allaient jusqu'à Chalcis, Samos et la côte de Thrace; dans l'Adriatique ils faisaient le commerce avec l'Épire, où Corinthe avait des colonies, et allaient jusqu'en Sicile porter les produits de son industrie. On trouve encore des vases de Corinthe jusque dans le pays de Naples et dans l'Étrurie. Corinthe enferma dans ses murs jusqu'à 300 000 habitants; elle était alors, selon l'expression de Florus, l'ornement de la Grèce. En 146 avant Jésus-Christ, elle fut prise et incendiée par les Romains; Jules César et Auguste la rebâtirent et, lorsque l'apôtre saint Paul vint y prêcher l'évangile, elle avait recouvré une partie de son ancienne splendeur. Mais à l'époque des invasions, Corinthe revit de mauvais jours : Hérules et Wisigoths la pillèrent tour à tour; puis, au huitième siècle, vinrent les Slaves. Dès lors elle suivit la fortune de la Grèce et changea souvent de maîtres. Lors de la dernière guerre de l'Indépendance



CORINTHE

elle paya largement la rançon de sa liberté. En 1858, un tremblement de terre consomma sa ruine. La nouvelle ville a été bâtie à sept kilomètres des ruines de l'ancienne, au bord du golfe auquel elle a donné son nom. Aujourd'hui qu'est achevé le canal qui coupe l'isthme et met en communication les deux mers, Corinthe sans doute va voir commencer pour elle une ère nouvelle de prospérité, grâce au commerce de Marseille et de Trieste, de Smyrne et de Constantinople.

De Corinthe, on aperçoit le double sommet du Parnasse et, à ses pieds, le petit village de Kastri sur l'emplacement duquel Delphes s'élevait autrefois ; pour s'y rendre, il faut traverser le vallon de Crissa. A une hauteur de deux mille pieds au-dessus du golfe, on trouve une sorte d'amphithéâtre naturel dominé par les cimes du Parnasse, qui s'élève en une haute muraille à pic, toute vêtue de lianes, de broussailles et de lierre. Des hauteurs descend la source Castalie, qui tombe dans un bassin, où, selon la tradition, la prêtresse de Delphes allait baigner son corps et sa longue chevelure avant de rendre ses oracles.

C'est là qu'était bâtie la célèbre ville ; elle avait environ deux kilomètres de tour. Pytho, la ville sainte, ainsi nommée parce que le serpent Python y avait été tué par Apollon, s'élevait tout en haut, au-dessus de la ville proprement dite. Le temple d'Apollon était bâti sur la plate-forme d'un rocher ; sa construction avait coûté, dit-on,

300 talents. Tous les Grecs y avaient contribué de leurs deniers, et même le roi d'Égypte, Amasis.

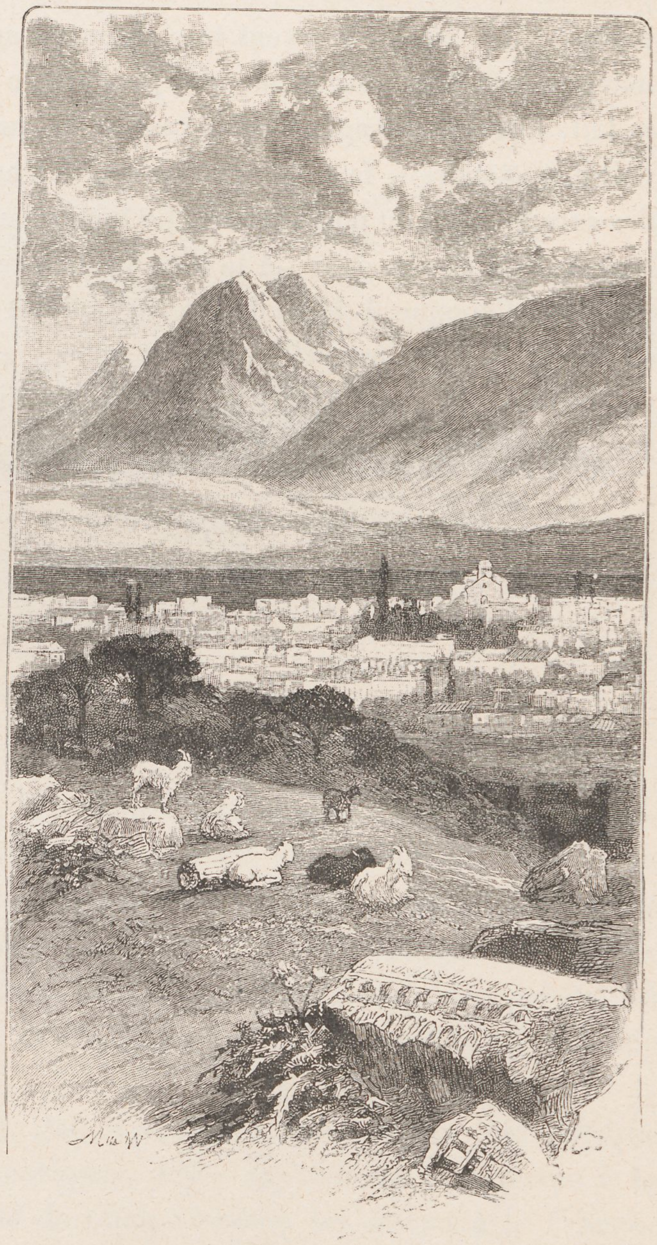
Le temple de Delphes avait 100 pieds de long; huit colonnes doriques en ornaient la façade, et le portique était revêtu de marbre de Paros. On voyait sculptés sur le fronton Latone, Apollon, Diane, les Muses, le char du Soleil, Bacchus et les Thyades; sur l'architrave brillaient les boucliers d'or consacrés par les Athéniens après la bataille de Marathon; dans le sanctuaire se trouvaient l'*Omphalos* représentant Delphes comme le centre, le *nombril* de la terre, et le trépied sacré sur lequel la Pythie rendait ses oracles, à côté d'un antre d'où s'échappaient des vapeurs enivrantes. Autour de l'enceinte s'élevaient de petits édifices appelés *trésors*, où les villes grecques et le monde entier venaient déposer des offrandes; ces trésors causèrent la perte de Delphes : les Phocidiens, les Gaulois, puis Sylla, vinrent tour à tour les piller. Les ruines de Delphes ont été explorées à plusieurs reprises; les fouilles que l'École française d'Athènes y a entreprises depuis 1881 promettent de donner des résultats importants.

Le Parnasse est une montagne admirable dont l'ascension n'est pas très difficile et vaut la peine d'être entreprise. Des vignes couvrent ses pentes jusqu'à une assez grande hauteur; on trouve ensuite des forêts et, sur les crêtes formées de calcaire dénudé, une neige assez épaisse en hiver et au printemps. Du sommet, on peut apercevoir, au nord, au delà des plaines de la Thessalie, l'Olympe aux cimes nombreuses. De quelque côté qu'on se tourne, des montagnes se dessinent à l'horizon, et de cette hauteur le golfe de Corinthe ressemble à un petit lac.

Comme la plupart des mers intérieures entourées de hautes montagnes, le golfe de Corinthe est sujet à de brusques et violentes tempêtes; à certains moments, il s'y produit de subits coups de vents qui pourraient être funestes aux barques naviguant tranquillement sur les eaux bleues du golfe; mais le vrai marinier grec ne se laisse pas surprendre ainsi : il sait admirablement ce que signifie le capuchon de nuages qui couvre tel ou tel pic, et il prend toutes ses précautions pour fuir devant la tempête qui menace. Au reste, les tourmentes sont généralement aussi courtes que violentes : à peine s'est-on mis à l'abri de la pluie qui tombe à torrents et du vent qui vous cingle la figure, que le calme renaît comme par enchantement; les nuages se dissipent sur les montagnes, l'écume blanche qui couvrait le sommet des vagues furieuses disparaît peu à peu; les voiles gonflées se détendent insensiblement et retombent enfin en plis immobiles. Le batelier n'a plus qu'à rallumer sa pipe et à s'étendre auprès du mât : tout a repris son aspect de calme et de repos.

Le golfe de Corinthe peut être visité en un jour; mais on passerait agréablement plusieurs semaines à naviguer dans ses eaux paisibles, à explorer toutes les petites villes et les hameaux bâtis sur ses bords ou sur les pentes boisées des montagnes qui l'entourent.

Autrefois le golfe de Corinthe était le séjour favori des pirates qui écumaient l'Adriatique; les petites baies qui, au nord, se creusent en anses profondes entre le pied des montagnes, leur offraient des refuges admirables, d'où il leur était facile d'assaillir les barques qui passaient tranquillement devant eux. Les pentes du Parnasse et les hauteurs du Péloponèse n'étaient pas moins infestées de brigands grecs, turcs ou albanais, et ces contrées étaient la terreur du voyageur isolé et sans armes. Dieu merci, les temps sont bien changés : les eaux bleues du golfe et les régions environnantes n'ont plus rien de redoutable pour les bateliers ou pour les voyageurs, et on peut les parcourir impunément en tous sens. Si dans le cours de vos pérégrinations, vous rencontrez des individus à mine farouche et à allures suspectes, vous pouvez être tranquille : une âme débonnaire se dissimule sous ces apparences inquiétantes.



CORINTHE ET LE PARNASSE

Quelle est l'époque la plus favorable pour visiter la Grèce ?

L'été ou les premières semaines de l'automne sont peut-être les moments qui conviennent le mieux à un voyage de ce genre; mais cette saison est très chaude; il fait souvent à Athènes 40° à l'ombre, et, dans le sud du Péloponèse, la chaleur est aussi brûlante qu'en Afrique; dans les vallées, enfermées entre des murailles de rochers blancs, on étouffe, même la nuit. Cependant, près des côtes, grâce à la brise de mer, la chaleur est plus supportable. Vers la fin d'août, le vent d'ouest amène des orages et des pluies, qui deviennent de plus en plus fréquents à mesure qu'on approche de

l'hiver, pluvieux et froid. Mais le printemps est en Grèce une saison charmante : dès le commencement de mars le ciel devient pur et lumineux, les flancs des montagnes se revêtent de verdure, les arbres se couvrent de fleurs, les ruisseaux grossis par les neiges coulent à pleins bords. Ce serait à coup sûr le meilleur moment pour visiter cette contrée, si ce n'était en même temps l'époque du grand jeûne de carême : les Grecs observent très rigoureusement la discipline de leur Église, et ne mangeraient pour rien au monde, pendant ce temps de pénitence, ni viande, ni œufs, ni lait. Aussi le voyageur qui parcourt les parties les moins fréquentées du royaume doit-il s'attendre à faire maigre chère ; il n'aura le plus souvent pour se régaler que des escargots ou du poisson salé. Le temps du grand jeûne est également la saison de l'année la plus monotone et la plus vide au point de vue des distractions. Mais quelle que soit l'époque à laquelle on voyage en Grèce, on échappe difficilement à la séduction que ce merveilleux pays exerce sur l'imagination, grâce au charme des souvenirs qu'il évoque, à la beauté de ses vieux monuments et à la douce poésie de ses antiques légendes.

Les îles Ioniennes



L'ILE DE CÉRIGO

Par les beaux jours de printemps, la ceinture pittoresque d'îles montagneuses qui enserre les côtes de Grèce et d'Épire offre à l'œil émerveillé du touriste un spectacle vraiment féerique : du sein des vagues sombres, leurs silhouettes blanches se dressent radieuses dans l'atmosphère lumineux d'un ciel transparent, et leur aspect évoque dans l'imagination ces îles enchantées que célèbrent les poètes, où la saison est toujours douce, la verdure et les fleurs éternelles, et où la vie s'écoule comme un beau songe.

Toutes ces îles de l'archipel ionien, que la nature a faites sœurs, ont presque toujours subi les mêmes vicissitudes politiques. Elles appartinrent longtemps à la République de Venise; en 1797 le traité de Campo-Formio les donna à la France; deux ans plus tard, les flottes combinées de la Russie et de la Turquie s'en emparèrent : les îles ioniennes furent alors constituées en une république vassale de la Turquie, et dont en réalité les Russes étaient les véritables maîtres. Le traité de Tilsitt, en 1807, les rendit à la France. Cependant les Anglais ne tardèrent pas à nous les enlever et les traités de 1815 les placèrent sous leur protectorat. Les îles ioniennes formèrent alors une république aristocratique sous l'autorité d'un

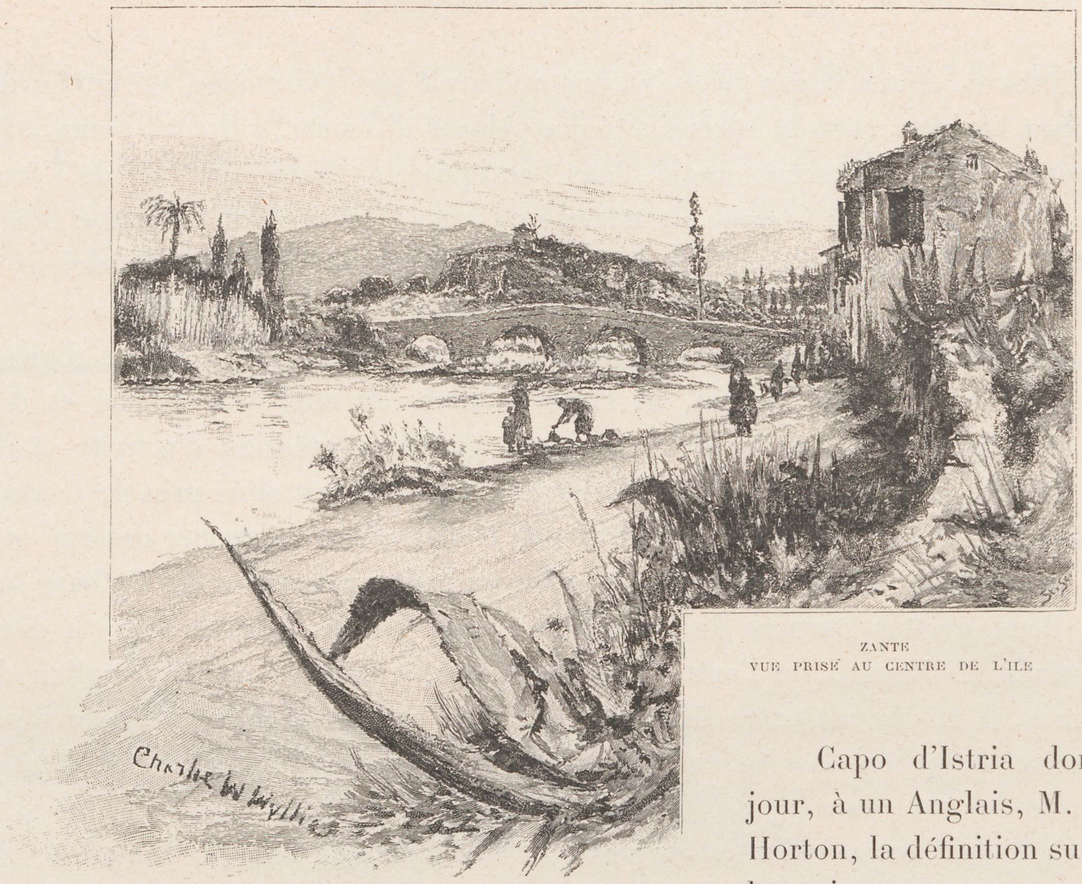
lord haut-commissaire, et des troupes anglaises occupèrent les places fortes. Mais les insulaires, qui ne se résignaient pas à subir ce joug, cherchèrent à reconquérir leur liberté : une insurrection éclata à Céphalonie en 1848; elle fut réprimée, mais l'Angleterre finit cependant par se résoudre à abandonner sa conquête.

Le 6 octobre 1863, l'Assemblée des îles ioniennes, réunie à Corfou, sur l'invitation du lord haut-commissaire de Sa Majesté Britannique, décrétait, avec l'assentiment des puissances protectrices, que « les îles de Corfou, Céphalonie, Zante, Sainte-Maure, Cérigo et Paxo, avec toutes leurs dépendances, étaient unies au royaume de Grèce, afin d'en former à toujours partie inséparable en un seul et indivisible État, sous le sceptre constitutionnel de Sa Majesté le roi des Hellènes, Georges Ier, et de ses successeurs. » Dans sa réponse au message du lord haut-commissaire, le parlement des Sept-Iles s'exprimait ainsi :

« Veuille l'Europe chrétienne, appréciant les services que la nation grecque a rendus et est appelée à rendre encore à l'humanité, compléter l'œuvre qu'elle a si généreusement commencée, en concourant à la reconstitution complète et définitive de cette nation, dans l'intérêt de la civilisation, et pour l'entier accomplissement des desseins du Très-Haut. »

A midi, le canon des forts annonçait au peuple, réuni sur l'Esplanade, devant le palais des saints Michel et Georges, que le décret d'union venait d'être remis par le président de la Chambre au représentant de la reine d'Angleterre. A ce signal, des acclamations retentirent et des chœurs entonnèrent l'hymne national : « Ne craignez plus, ô Grecs, les hordes barbares des musulmans. L'Europe vous ouvre ses bras.... »

Dans ces fêtes inoubliables, où les fleurs, les palmes et les couronnes tombaient en pluies de parfums et de couleurs des fenêtres des maisons pavoisées, le peuple de Corfou, dans un mouvement spontané de piété et de reconnaissance, se rendit dans une des vallées voisines de la ville, au monastère de Platytéra, où fut rapporté, en 1827, le corps meurtri de Capo d'Istria. Cet hommage au plus grand homme d'État de la Grèce moderne, au bon citoyen qui a si bien servi son pays et qui l'a aimé jusqu'à la mort, était bien à sa place au milieu de ces réjouissances publiques. C'était la politique de Capo d'Istria qui triomphait. Le décret d'union qui affranchissait son tombeau de la tutelle étrangère, réalisait en partie ce plan d'émancipation nationale, que le président de la Grèce avait tracé, avec la précision habituelle de son langage et de sa volonté, dès le jour où il abordait à Nauplie, dans un pays dénué de tout, auquel il fallait donner, en quelques mois, une police, une diplomatie, une agriculture, un enseignement primaire, et qu'il fallait surtout défendre contre les Palikares surexcités, dont les entreprises auraient fini par lasser la bienveillance de l'Europe et par compromettre l'œuvre de propagande morale qui est, depuis des siècles, la principale force de l'hellénisme.



ZANTE
VUE PRISE AU CENTRE DE L'ILE

Capo d'Istria donnait un jour, à un Anglais, M. Willmot-Horton, la définition suivante de la nation grecque :

« La nation grecque se compose des hommes qui, depuis la conquête de Constantinople, n'ont pas cessé de professer la religion orthodoxe, de parler la langue de leurs pères, et qui sont demeurés sous la juridiction spirituelle ou temporelle de leur Église, n'importe le pays qu'ils habitent en Turquie. »

Cette formule, dont les termes ont été scrupuleusement pesés par un des rares diplomates qui aient mis leur finesse au service de leur cœur, répond exactement au sentiment intime de tous les Hellènes. Le soir de la libération de Corfou, au moment où les illuminations de la ville en fête se reflétaient, comme un joyeux incendie, dans la transparence du golfe, en face, sur la côte d'Asie, de grands feux de joie s'allumèrent sur les montagnes. Les villages chrétiens de la Roumélie prenaient leur part de l'allégresse nationale. C'était la Grèce esclave qui répondait à la Grèce libre[1].

La première île de l'Archipel ionien que l'on rencontre en venant des côtes d'Asie Mineure est Cérigo. Ce nom est probablement une forme adoucie de Tzerigo, nom de quelque chef qui se serait emparé de l'île quand le Péloponèse fut envahi par les Slaves. Son nom homérique, que lui donnent encore maintenant les Grecs, est

1. *Gaston Deschamps : La Grèce d'aujourd'hui, Armand Colin et Cie, éditeurs.*

Kythéra (Cythère). Après la conquête de Constantinople par les croisés, Cérigo devint un marquisat vénitien, sous la suzeraineté des princes d'Achaïe. « Il est à peine utile de remarquer, dit M. Riemann, que si, dans l'antiquité, Cythère était l'île de Vénus Aphrodite, ce n'était point à cause du charme du pays. Cythère fut de bonne heure un comptoir des Phéniciens, qui venaient y pêcher la pourpre. Les Phéniciens y apportèrent le culte d'Astarté, que les Grecs identifièrent avec Aphrodite. »

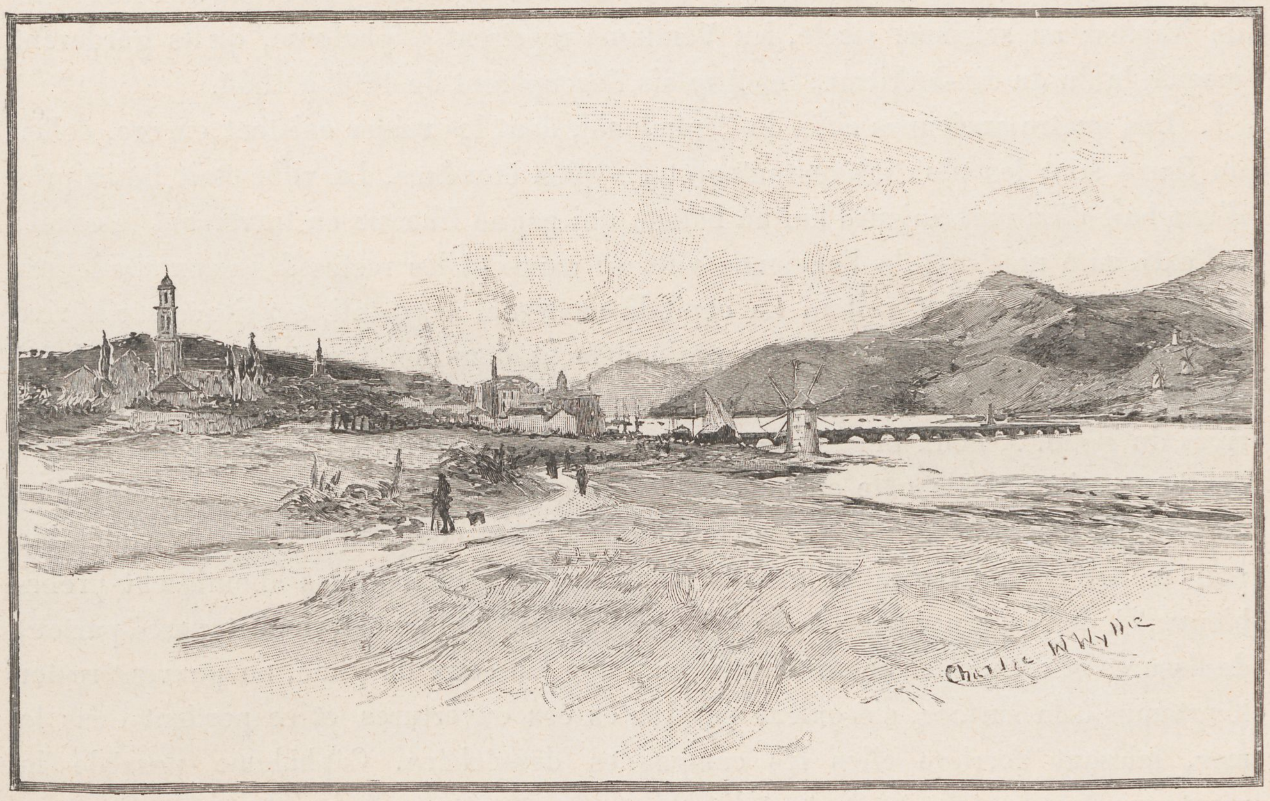
L'île, en effet, est rocheuse, montagneuse et en grande partie inculte; les régions cultivées produisent du blé, du vin, de l'huile d'olive, du miel très estimé et des raisins. Les habitants ont eu de tout temps une grande réputation d'activité et de frugalité. La ville principale, ou plutôt le village de Kapsali est situé près de l'extrémité méridionale de l'île, sur une crête étroite se terminant en un rocher escarpé que couronne un château du moyen âge. Parmi les curiosités naturelles de Cythère, on remarque deux grottes garnies de stalactites d'une grande beauté, l'une à deux heures environ de Kapsali, et l'autre dans la falaise, à l'entrée du beau vallon de Mylopotamos. A mi-chemin entre Cérigo et la Crète, se trouve la petite île de Cérigotto, comme l'appellent les Italiens, ou Lios, nom que lui donnent ses habitants; c'est l'Ægilia des anciens.

En allant de Cérigo à Zante, on passe devant l'îlot de Cervi, à l'entrée de la baie de Vatica et devant celui de Sapienza qui possède un excellent havre, Porta-Longa, et commande le port de Modon; enfin devant les Strivali ou Strophades, deux dangereux écueils où les anciens plaçaient le séjour des Harpies.

Zante est appelée par les Grecs, comme elle l'était par Homère, Zacynthe. Son histoire est peu intéressante, mais la beauté, la fertilité de l'île et la situation pittoresque du chef-lieu sur le bord d'une baie semi-circulaire, ont été célébrées de tout temps. Théocrite la chanta dans ses *Idylles*, et les Italiens l'appelèrent la Fleur du Levant « *Fiore di Levante* ». La ville s'étend sur le rivage oriental de l'île, formant le long de la baie un ruban d'une longueur de 2 kilomètres qui s'élargit à l'endroit où les maisons s'étagent sur la colline du Château; à cet endroit, il y a des arcades qui rappellent Bologne ou Padoue. La colline du Château s'élève de 120 mètres au-dessus du niveau de la mer; elle est couverte de bosquets, de maisons nichées dans un pittoresque fouillis de jardins. La face orientale a été bouleversée par un tremblement de terre. L'île est périodiquement en proie à des secousses volcaniques; tous les vingt-cinq ans environ l'on a une catastrophe à déplorer. Le souvenir de la dernière est encore présent à toutes les mémoires; le 31 janvier 1893, l'île entière a été secouée par un violent tremblement de terre; la capitale a particulièrement souffert, des milliers d'habitants ont été complètement ruinés, réduits à camper sous des tentes, à côté de leurs maisons renversées. Au cap de la Cire, à l'extrémité sud-orientale de l'île, jaillissent des sources de bitume qui

fournissent chaque année près de cent barils ; dans le nord de l'île, près du cap Skinaro, des sources d'huile s'épanchent dans la mer.

Du haut des remparts de la ville on jouit d'une vue très étendue : du côté de l'est, la ligne des côtes de la Grèce, qui se perd au loin, s'aperçoit jusqu'à Navarin ; dans l'éloignement on distingue les hautes montagnes d'Arcananie et d'Étolie,



VUE D'ARGOSTOLI

d'Arcadie et de Messénie. Au-dessus de l'extrémité orientale de la baie se dresse, à 400 mètres de hauteur, le sommet dentelé du mont Skopos, couvert de bosquets d'oliviers, d'amandiers et d'orangers. Des remparts de l'ouest, on domine la partie la plus riche de l'île : une plaine qui s'étend d'une rive à l'autre sur une largeur de 2 à 12 kilomètres ; on y trouve quelques pièces de blé et quelques pâturages, mais elle est presque entièrement couverte de vignobles qui produisent le raisin dit « de Corinthe », ainsi appelé parce que c'est dans la campagne de Corinthe que cette espèce fut cultivée à l'origine. Plus au nord, Céphalonie surgit brusquement de la mer, avec sa Montagne-Noire encore entourée de pins.

Céphalonie, la plus grande des Sept-Iles, est mentionnée par Homère sous le nom de Samé ou Samos. Conquise par les Romains (189 av. J.-C.), elle fit partie

des provinces d'Orient au moment du partage de l'empire romain, et resta soumise à l'empire grec jusqu'au douzième siècle. En 1185, Margaritone de Brindisi, grand-amiral de Sicile, s'empara de Céphalonie et de Zante, et en reçut l'investiture de Guillaume II, roi des Deux-Siciles. Il y eut pour héritier Matteo Orsini qui, après la prise de Constantinople, reconnut la suzeraineté de la République de Venise, et devint dans la suite un des douze feudataires du prince d'Achaïe Villehardouin. Vers le milieu du quatorzième siècle, Céphalonie et Zante passèrent aux Angevins de Naples; au seizième siècle, les Vénitiens reprirent Céphalonie, qu'ils gardèrent jusqu'à la fin du dix-huitième; les Anglais l'occupèrent de 1809 à 1863.

Des quatre anciennes cités de Céphalonie, dont les ruines existent encore, celles de Samé sont les plus intéressantes et les plus étendues. La ville était bâtie près d'une baie d'où part aujourd'hui un bateau qui gagne Ithaque en traversant le canal; à l'extrémité nord-est de l'ancienne ville se trouvent les restes des deux citadelles, séparées par un étroit vallon. La capitale moderne, Argostoli, est située sur la rive occidentale d'un golfe qui pénètre profondément dans les terres; son port abrité contre les vents du large est très fréquenté; une magnifique jetée réunit les deux rives du golfe. A deux kilomètres environ au nord d'Argostoli, la mer pénètre dans des excavations de la côte en deux courants qui vont se perdre dans les entrailles de l'île par des galeries inconnues; le volume de ces courants est assez considérable pour mettre en mouvement de grands moulins. Ces eaux marines aboutissent probablement à des cavernes souterraines; le sol calcaire de l'île est, en effet, percé partout de fissures et d'énormes entonnoirs, si bien que les eaux de pluie, ne pouvant rester longtemps à la surface, s'écoulent par toutes ces ouvertures et se perdent dans la mer, laissant derrière elles les campagnes desséchées. Céphalonie possède la montagne la plus élevée de tout l'archipel, la Montagne-Noire, le mont Aïnos ou Elatos. Cette montagne est couverte encore de belles forêts de conifères, mais les incendies en ont dévoré une grande partie; on peut voir, au sommet, les restes d'un autel de Jupiter.

Théaki, l'Ithaque célébrée par Homère, est séparée de Céphalonie par un canal. L'île a la forme d'un long rectangle, échancré, vers le milieu de la côte orientale, par un golfe profond qui la divise en deux presqu'îles réunies par un isthme étroit. Le chef-lieu, Bathy, doit son nom (Βαθύ, « profond ») à la nature de son port; c'est une petite ville d'aspect fort pittoresque, adossée à des montagnes. Au milieu de la baie, surgit un îlot couvert de maisons.

Les habitants actuels de Théaki ne descendent pas des héros contemporains d'Ulysse, bien qu'ils aiment à en porter les noms: l'île fut, au moyen âge, complètement ravagée et sa population anéantie; pour repeupler ce désert, le sénat de Venise offrit gratuitement les terres de l'île à des colons du continent. Ithaque est aujourd'hui

dans une situation prospère ; ses terres sont bien cultivées ; elle récolte principalement des raisins de Corinthe, un peu de blé, de l'huile et du vin. La population est saine et robuste, comme au temps d'Ulysse ; elle s'accroît rapidement et va même peupler les grandes villes du Levant.

Ithaque doit toute sa célébrité au nom d'Ulysse : c'est dans cette île que régna le fils de Laërte, là que vécut Pénélope, là, qu'après de longs et périlleux voyages,



LE PORT DE BATHY

le héros revint enfin. Il y avait vingt ans qu'il avait quitté sa chère patrie, et il ne la reconnut pas tout d'abord ; l'absence avait obscurci ses souvenirs, et Pallas Athéné avait répandu autour de lui un épais brouillard afin de le dérober à tous les regards. « Tout apparaît donc au roi sous une autre forme : les chemins, le port, les hauts rochers, les arbres verdoyants. Le héros, se croyant de nouveau rejeté loin de sa patrie, pleure et se lamente. Minerve lui apparaît alors sous les dehors d'un jeune berger. Il l'interroge :

« Étranger, répond la déesse, tu es hors de sens ou tu arrives de bien loin, toi qui m'interroges sur cette terre ; elle n'est pas à ce point inconnue. Des peuples nombreux ont appris sa gloire, soit qu'ils vivent sous l'aurore et le soleil, soit que par derrière ils habitent du côté des ténèbres immenses. Si elle est âpre, si elle ne nourrit point de coursiers dans sa médiocre étendue, elle n'est pas infertile : on y recueille

abondamment le froment et le vin, fécondés par des pluies fréquentes et de fraîches rosées; nuls pâturages ne sont plus aimés des chèvres et des génisses. Ses forêts produisent une grande variété d'arbres, et des fontaines intarissables arrosent ses vallons. Son nom, ô étranger, est parvenu jusqu'aux champs troyens; et même sur ces rives, que l'on dit si loin de l'Achaïe, on connaît Ithaque. » Et, afin de chasser tous ses doutes, elle dissipe le brouillard qui l'entoure, et la terre apparaît; le divin et patient Ulysse est pénétré de joie. Il reconnaît enfin sa chère Ithaque, le port de Phorcys, vieillard de la mer, et, en face, le mont Nériton ombragé de forêts; à l'extrémité du port, l'olivier touffu, et, sous son ombrage, une grotte délicieuse, séjour sombre et sacré des Naïades. Dans cette grotte voûtée, souvent il avait sacrifié aux Nymphes d'entières hécatombes.

De cette caverne, suivons le chemin raboteux que prit Ulysse pour aller chez Eumée, son pâtre fidèle.

A 10 kilomètres de la grotte des Nymphes, on voit encore des sortes de logettes, partie taillées dans le rocher, partie maçonnées grossièrement; à l'est, et juste en face, se trouvent des ruines qui indiquent l'existence d'une ancienne habitation rustique. On aime à s'imaginer que c'est là qu'Ulysse trouva son fidèle esclave « assis devant la façade de la maison; la cour était bâtie à un point d'où l'on avait une vue étendue; c'était une grande et belle cour... Et au dedans il avait fait douze étables tout près l'une de l'autre pour servir d'habitations aux pourceaux, et dans chaque étable cinquante pourceaux vautrés étaient parqués... et près d'eux dormaient quatre chiens aussi hardis que des bêtes sauvages... Et soudain les chiens aboyant virent Ulysse, et ils coururent vers lui en jappant ».

Accompagnons Ulysse, lorsque « le pâtre le conduit à la ville comme un mendiant, un homme vieux et misérable, s'appuyant sur un bâton ». Ayant dépassé « la belle source jaillissante d'où le peuple de la ville tirait l'eau », ils arrivèrent à la maison du prince. Et Ulysse saisit le pâtre par la main, et parla ainsi : « Eumée, « voici vraiment la belle maison d'Ulysse, il est aisé de la reconnaître. Il y a bâtiment « sur bâtiment, et la cour de la maison est habilement garnie d'un mur et de fortifi- « cations, et les portes sont bien défendues ». On a cru reconnaître ce château d'Ulysse dans les ruines majestueuses qui couronnent le sommet de la colline rocheuse d'Aétos (l'aigle), haute d'environ 200 mètres au-dessus du niveau de la mer; Schliemann y a même pratiqué des fouilles. Ces ruines ne sont en réalité que les restes d'une enceinte cyclopéenne.

En continuant notre voyage vers le nord, nous longeons la côte occidentale de l'île de Leucade, et nous jetons l'ancre devant le Vieux-Château franc de Sainte-Maure, bâti à l'extrémité septentrionale de l'île. Ce château a, depuis le treizième siècle, donné son nom à l'île entière, appelée Leucas par les Grecs, à cause de la



MOULINS A VENT DANS L'ILE D'ITHAQUE

blancheur de ses promontoires calcaires. Amaxiki, la « ville du chariot », ainsi nommée des chariots ou charrettes sur lesquels les Vénitiens y apportaient leur huile et leur vin des provinces de l'intérieur, s'élève au milieu des lagunes; ses maisons ont rarement plus de deux étages, et toujours l'étage supérieur est en bois, mode de construction rendu nécessaire par la fréquence des tremblements de terre.

Leucade n'est séparée du continent que par des lagunes basses et des salines. Autrefois, un pont jeté sur l'étroit canal qui termine les lagunes au sud, unissait l'île au continent.

Il y a deux excursions à faire dans l'île, celle du Saut de Leucade au sud-ouest, et celle du mont Skaros à l'extrémité sud-orientale. Sur le sommet du cap Blanc, aujourd'hui cap Ducato, se trouvent les ruines du temple d'Apollon; c'est de là que, dit-on, Sapho se jeta dans la mer. Pour s'y rendre on passe à travers une campagne qui rappelle beaucoup la Palestine; ce sont des collines pierreuses et des

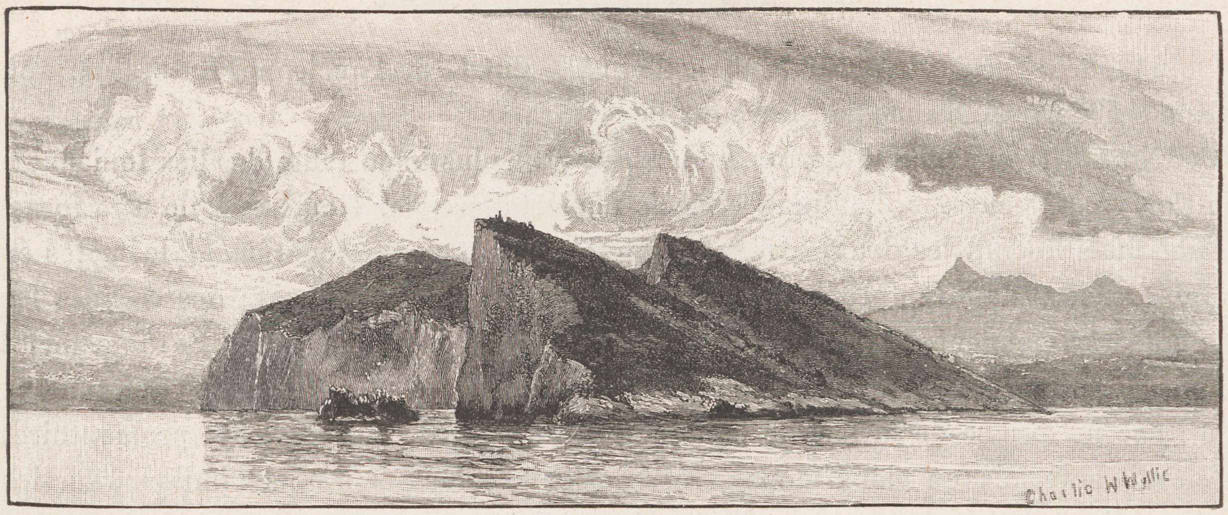
vallons, mais tout couverts de vignobles. On rencontre en route des groupes de paysans qui conduisent des ânes et des mulets chargés d'outres en peau de bouc pleines de vin. Les hommes portent des guêtres blanches, des culottes bouffantes d'un bleu pâle, serrées à la taille et descendant jusqu'au genou, un gilet d'un bleu plus sombre et une jaquette courte; un chapeau de paille, ou, plus souvent, un fichu bleu ou rouge leur sert de coiffure. Les femmes portent une jupe, également d'un bleu pâle; elles se couvrent la tête d'un fichu bleu foncé, qui tombe sur les épaules et s'attache sous le menton; un corsage très décolleté laisse à découvert une chemise blanche qui voile la poitrine. Beaucoup de ces femmes ont une belle prestance, lorsqu'elles cheminent, toutes droites, portant sur leur tête des paniers remplis de raisins.

Après huit ou neuf heures de route à cheval, le long des collines de la côte occidentale, nous atteignons le terme de notre course, où nous ne trouvons guère que les soubassements d'un temple, et force verre et poteries cassés; plus bas, une falaise blanche s'élève perpendiculairement à 200 pieds environ au-dessus du niveau de la mer, et, de l'autre côté, descend en pente rapide; c'est du haut de cette falaise que l'on jetait les esclaves et les criminels, comme victimes expiatoires; quelquefois aussi, on précipitait de là des accusés pour leur faire subir une sorte de jugement de Dieu; on leur permettait de se couvrir d'ailes et de plumes d'oiseaux, et un bateau stationnait en bas pour les recueillir. On dit que les prêtres d'Apollon savaient faire ce saut dangereux sans courir aucun risque; c'est peut-être de cette coutume qu'est née la légende de la mort de Sapho. Il n'y a cependant rien d'invraisemblable à ce que, abandonnée par Phaon, la grande poétesse soit venue de Sicile, où elle l'avait suivi, et se soit jetée du haut de la falaise consacrée à Apollon, patron des poètes lyriques.

Si l'on passe la nuit au village d'Athani et si l'on retourne le lendemain à Amaxiki, on peut repartir le soir même pour l'autre excursion. Après trois ou quatre heures de cheval, on arrive aux prairies et aux rochers qui couronnent le sommet du Skaros. De là on voit au loin, limitant l'horizon, une ligne sombre de montagnes que dominent vers le sud les cimes neigeuses du Pinde et les montagnes de Souli. La mer, d'un bleu sombre, s'étend parsemée d'îles dont on distingue nettement les contours vers le sud, elle pénètre dans les terres jusqu'à l'isthme de Corinthe pour former le golfe de Lépante. C'est là qu'eut lieu, en 1571, la bataille navale où les flottes combinées de Venise, de l'Espagne et du pape, battirent celle des Turcs, lui prirent ou coulèrent 200 galères, mirent 30 000 hommes hors de combat et, arrêtant ainsi l'invasion ottomane, sauvèrent la chrétienté. Au sud-ouest, on aperçoit Ithaque, Céphalonie, Zante; au nord, la mer s'élargit vers la baie d'Actium, théâtre du combat naval qui mit fin, le 2 septembre de l'an 31 avant J.-C., à la rivalité d'Octave et d'Antoine par la défaite de ce dernier.



SAINTE-MAURE



CAP DUCATO

De Leucade, nous dirigeant sur Corfou, nous passons devant la petite île rocheuse de Paxos, et son annexe Antipaxos.

On se rappelle la fameuse légende rapportée par Plutarque et d'où nous est venue l'expression : *Le grand Pan est mort*, pour exprimer la disparition d'un état de choses longtemps fort et puissant. Voici comment Rabelais raconte, après Plutarque, ce mythe où l'on a voulu voir comme la reconnaissance du triomphe de la nouvelle société chrétienne sur le vieux monde païen :

« Epithersès, père de Emilian rhéteur, naviguant de Grèce en Italie dedans une nauf chargée de divers marchandises et plusieurs voyagiers, sus le soir cessant le vent auprès des isles Eschinades, lesquelles sont entre la Morée et Tunis, feut leur nauf portée près de Paxès. Étant là abourdée, aucun des voyagiers dormans, autres veiglans, autres beuvans et souppans, feut de l'isle de Paxès ouye une voix de quelqu'ung qui haultement appelloit Thamoun; auquel cry tous furent espouvantez. Cestuy Thamous estoit leur pilote, natif d'Egypte, mais non congneu de nom, fors à quelques-ungs des voyagiers. Feut secondement ouye cette voix, laquelle appelait Thamoun en cris horrificques. Personne ne respondant, mais tous restans en silence et trépidation, en tierce fois ceste voix feut ouye, plus terrible que devant. Dont advint que Thamous respondit : Je suis icy, que me demandes-tu, que veulx-tu que je face? Lors feut icelle voix plus haultement ouye, lui disant et commandant, quand il serait en Palodès, publier et dire que Pan, le grand dieu, estoit mort.... Quand donc feurent près Palodès, advinrent qu'ilz n'eurent ne vent ne courant. Adoncques Thamous montant en proze, et en terre projectant sa vue, dict, ainsi qu'il lui estoit commandé, que Pan le grand estoit mort. Il n'avoit encores achevé ce dernier mot, quand feurent entenduz grandz soupirs, grandes lamentations et effroys en terre, non d'une personne seule, mais de plusieurs ensemble. »

Palodes a été identifiée avec la baie de Butrinto, l'ancienne Buthrotum, où Énée rencontra Andromaque, la veuve d'Hector.

Nous arrivons enfin à Corfou, la dernière et la plus importante des îles Ioniennes, la Corcyre des anciens, l'antique Phéacie immortalisée par Homère. L'île a la forme d'une faucille dont les deux extrémités se recourbent vers le continent ; les côtes en sont creusées de baies profondes bordées de grèves sablonneuses ; des collines les dominent et viennent se terminer dans la mer en forme de promontoires. Sur le sommet d'une de ces péninsules rocheuses, on voit les ruines du château féodal de Saint-Ange, bâti par un prince de la famille impériale des Comnène. Sur un autre promontoire, s'élevait autrefois un vieux monastère, construit, comme son nom l'indique, sur les ruines d'une forteresse encore plus ancienne, le monastère de Palæokastritza. Des orangers, des citronniers, des oliviers couvrent les pentes et descendent jusqu'au rivage ; au milieu de cette verdure les maisons forment des taches blanches qui brillent au soleil. Bientôt nous abordons devant la capitale de l'île, qui porte également le nom de Corfou. Dans le port, stationnent de nombreux navires qui viennent y charger les raisins, les olives, les figues, le miel et la cire que produit l'île, dont la fertilité est remarquable ; les quais sont formés par une suite de terrassements qui bordent la mer tout le long de la ville, fort petite, toute en maisons blanches à colonnettes dans le style italien. Les rues sont étroites, bordées d'arcades comme celles de Padoue et de Bologne, d'où débordent des boutiques avec leurs étalages de fruits secs, d'épices et de fritures. On coudoie là une foule de types curieux, des Grecs aux fortes moustaches, vêtus de la fustanelle blanche et chaussés de souliers recourbés, des Albanais en manteau de poil de chèvre, des femmes portant des voiles blancs et des vestes brodées, des prêtres à longs cheveux et à longue barbe, couverts d'une robe noire très ample et coiffés d'une toque semblable à celle de nos avocats, des Juifs drapés dans leur ample redingote.

C'est à Corfou qu'Ulysse fit naufrage alors qu'il était sur le point de retrouver sa patrie ; c'est là qu'il reçut l'hospitalité du roi Alcinoüs, dont les jardins ont été décrits par Homère d'une façon si minutieuse et qui donne bien l'idée de la fertilité de l'île : « Une haie entoure le jardin de toutes parts, et des arbres d'une riche « sève y croissent, chargés des plus beaux fruits : poires, grenades, pommes « magnifiques, douces figues et olives verdoyantes. Jamais ils ne cessent de « produire ; ni l'hiver, ni les longues chaleurs de l'été ne leur nuisent. Sans cesse le « souffle de Zéphir fait mûrir les uns, tandis que les autres se forment. A la poire flétrie « succède la poire nouvelle, la pomme remplace la pomme, la figue une autre figue et « la grappe une autre grappe. Sur les rameaux de la vigne féconde que l'on a plantée, « les raisins sont à la fois desséchés au soleil, en un lieu aplani, dégagé de feuillage, « ou cueillis, ou pressurés ; à côté du raisin à peine hors de fleur, se colore le raisin

« déjà mûr. Enfin, à l'extrémité de l'enclos, un potager abonde toute l'année en « légumes de toutes sortes. » Aujourd'hui encore, en souvenir du roi des Phéaciens, les habitants de Corfou ont donné aux magnifiques jardins dans lesquels ils aiment à aller se promener le soir, le nom de Jardins d'Alcinoüs.

Au temps d'Hérodote et de Thucydide, la capitale était située probablement sur



CORFOU, VUE PRISE DE LA MER

la péninsule montagneuse, entre les deux ports, derrière la ville moderne. On croit qu'elle fut fondée vers le huitième siècle avant Jésus-Christ, par un colonie de Corinthiens; elle acquit rapidement une très grande prospérité, et fut bientôt en état de lutter avec les premières puissances maritimes de ce temps. Fière de sa force et jalouse de son indépendance, elle voulut secouer le joug de Corinthe, qui la considérait comme sa colonie, et dans la lutte elle appela Athènes à son secours; Sparte prit le parti de Corinthe : ce fut l'origine de la guerre du Péloponèse. Cependant Corcyre affaiblie ne tarda pas à perdre sa liberté : Agathocle, tyran de Syracuse, Pyrrhus, roi d'Épire, et les rois de Macédoine s'en rendirent maîtres tour à tour; plus tard, elle accepta le protectorat romain et devint une station navale importante. Elle fit enfin partie de l'empire d'Orient, puis tomba entre les mains des Normands de Sicile.

C'est de Corfou que partirent, en 1203, les croisés de la quatrième croisade :

Geoffroi de Villehardouin, Boniface, marquis de Monferrat, Baudouin de Flandre, Henri de Hainault, Louis de Blois, le comte de Saint-Paul. La flotte mit à la voile la veille de la Pentecôte, par un jour clair et serein. « Jamais, dit Villehardouin, on ne vit une armée navale si belle et un si grand nombre de vaisseaux. Il n'y avait personne qui ne jugeât, en la voyant, qu'elle ne dût conquérir le monde. Tant que la vue pouvait s'étendre, la mer était couverte de voiles, et cela, je vous assure, faisait plaisir à voir. » Les Vénitiens occupèrent Corfou dès le treizième siècle ; leur domination fut bienfaisante : c'est à eux que l'île doit les magnifiques plantations d'oliviers dont elle est couverte. Les Français l'occupèrent peu de temps, mais ils y laissèrent, comme en tant d'autres endroits, des souvenirs impérissables : l'admirable défense de Corfou contre les Anglais, par le général Donzelot, est un des plus beaux épisodes de la fin du premier empire : la garnison française se maintint six ans, privée de toute communication avec la mère-patrie. Elle n'évacua Corfou qu'au mois d'août 1814, en vertu des stipulations du traité de Paris, et sans avoir capitulé. Les Anglais, pendant leur protectorat, firent dans l'île de nombreux travaux d'utilité publique, et la couvrirent d'un réseau de routes carrossables.

Actuellement, comme au temps d'Homère, Corfou jouit d'une grande fertilité. L'aspect du pays n'a d'ailleurs pas changé ; on reconnaît encore les fraîches retraites où la fille d'Alcinoüs, la belle Nausicaa aux bras blancs, dansait ou jouait en liberté avec ses compagnes. Les collines sont couvertes de bois d'oliviers, de vignes, d'orangers, de citronniers ; des haies de cactus, des aloès, des figuiers, des rosiers bordent les routes ; partout des fleurs : les jasmins, les roses ornent les murs des maisons ; au fond des vallées, au bord des ruisseaux, à l'ombre des cyprès croissent les jonquilles, les iris jaunes et violets et les anémones rouges à calices d'argent. Au nord-ouest de Corfou se trouve un îlot qui a la forme d'un vaisseau antique : Homère raconte à ce sujet que Neptune, irrité contre les Phéaciens de ce qu'ils avaient transporté Ulysse dans Ithaque, changea en ce lieu leur vaisseau en rocher, au moment où ils allaient rentrer au port.

Pour avoir une vue d'ensemble de l'île de Corfou, il faut monter au sommet du mont Pantocrator. De là, on peut suivre des yeux la ligne sinueuse des côtes qui se recourbent vers le continent ; la mer, ainsi enserrée, ressemble à un lac immense dont les flots bleus étincellent sous les rayons du soleil, comme autant de saphirs. C'est là qu'il faut aller pour comprendre ce qu'Eschyle appelle « les rires innombrables de la mer ».



LA CITADELLE DE CORFOU

Les côtes de Dalmatie



DURAZZO

A partir des îles Ioniennes nous nous dirigeons en droite ligne vers les côtes de Dalmatie et nous passons le canal d'Otrante. En ce point, les côtes d'Italie et de Turquie, qui semblaient vouloir se rejoindre, s'écartent tout d'un coup devant la mer qui s'élargit. Nous côtoyons les côtes sauvages de l'Albanie, pays rarement visité par les touristes, mais qui ne manque cependant pas de pittoresque. Il est soumis à la domination turque, bien que l'autorité de la Porte n'y soit guère que nominale. Nous rencontrons tout d'abord la baie d'Avlona, entourée de hautes montagnes et dominée par la ville pittoresque du même nom; cette ville, fondée par des habitants d'Apollonie, jouit dans l'antiquité d'une certaine prospérité; actuellement elle n'a plus guère que 6000 habitants. Plus loin se trouve le port de Durazzo, avec ses constructions qui avancent dans la mer et son mouillage très sûr; c'est une ville intéressante, appréciée également des artistes et des marins; primitivement elle fut

appelée Épidamne, puis Dyrrachium. Elle joua un rôle important sous la domination romaine, grâce à sa position centrale entre l'Italie et la Grèce ; ce fut plus tard la cause de sa ruine. Quand les Barbares furent maîtres de l'Italie, ils attaquèrent Durazzo à plusieurs reprises. Aux onzième et douzième siècles, les princes normands Robert Guiscard, Bohémond, Roger II de Sicile, dans leurs luttes contre les empereurs grecs, la perdirent et reprirent tour à tour. Quand Charles d'Anjou voulut faire valoir ses droits sur l'Albanie, ce fut Durazzo qu'il attaqua tout d'abord ; puis vinrent les Serbes et les Vénitiens. Enfin Bajazet II réunit Durazzo à la Turquie en 1501 ; sous l'administration de ses successeurs, cette ville ne put jamais se relever de ses ruines. Aujourd'hui ses fortifications, toutes délabrées, ne renferment guère que 5000 habitants.

Nous arrivons bientôt en vue du Monténégro, que les habitants du pays appellent Tchernagora, ce qui a le même sens de montagne noire. C'est un chaos de montagnes et de pics entassés les uns sur les autres, séparés par d'étroits vallons, des puits profonds, d'énormes fissures. Vu à vol d'oiseau, le pays offre l'aspect d'un gâteau de cire percé de mille alvéoles : toutes ces excavations, ces fissures sont produites par les eaux de pluie qui se creusent un écoulement à travers les roches calcaires. Les chemins sont raides, bordés de précipices; on grimpe continuellement, même pour se rendre à Cettigné, la petite bourgade qui sert de capitale au pays. Au milieu de leurs montagnes, les Monténégrins ont pu échapper à la domination des Turcs, leurs puissants voisins, avec lesquels ils étaient d'ailleurs sans cesse en guerre jusqu'à ces derniers temps. Ces luttes perpétuelles et la nature sauvage du pays ont marqué leur empreinte sur le caractère des habitants.

Les Monténégrins sont violents, prompts au combat. Les armes constituent tout leur luxe, ils portent constamment à leur ceinture un arsenal de poignards et de pistolets; tout récemment encore la vendetta était très en honneur parmi eux. Ils ont un grand mépris de la mort; mourir dans son lit leur paraît le plus grand déshonneur. Le pays leur offre peu de ressources ; aussi, jusqu'à ces dernières années, les Monténégrins descendaient-ils périodiquement chez leurs voisins pour y faire du butin. Des conflits éclataient à tout instant entre eux et les Turcs; pour faire cesser ces conflits, l'Europe a dû leur fixer des limites bien précises.

En 1878, le traité de Berlin reconnut l'indépendance du Monténégro et lui donna un débouché sur l'Adriatique en lui attribuant les ports de Dulcigno et d'Antivari. Les Turcs se soumirent avec peine à ce traité et cherchèrent par tous les moyens possibles à échapper aux obligations qu'il leur imposait. Il ne fallut rien moins qu'une démonstration des flottes française et anglaise, en 1881, pour les forcer à s'exécuter.

Dulcigno se compose de deux parties : la vieille ville et la ville neuve, toutes deux de peu d'étendue ; elle doit son importance à son double port et à sa forteresse, qui est assez importante. Un peu plus loin est Antivari, situé sur la hauteur, dans une



CÔTE DU MONTÉNÉGRO, VUE PRISE DE LA MER

position pittoresque ; cette ville possède un très bon port et son commerce est assez actif. Par ces deux ports, le Monténégro exporte le petit bétail, les peaux, le poisson salé, le fromage et le miel qu'il produit. Le Monténégro est gouverné par un prince dont l'autorité est absolue ; un conseil de 8 membres et 5 ministres l'assiste dans le gouvernement. L'armée permanente est formée uniquement par la garde du prince composée de 100 hommes ; en cas de guerre, tous les hommes valides viennent se ranger sous les drapeaux. Le pays est divisé en huit districts dont les chefs sont à la fois commandants militaires, préfets et juges.

Le Monténégro cesse bientôt de border la mer; il en est séparé par la Dalmatie, dont les côtes commencent à quelques kilomètres de là. Ce pays très montagneux, forme une bande de terre de 135 kilomètres de longueur, resserrée entre l'Adriatique et les Alpes Dinariques. A mesure qu'on avance vers le nord, les côtes sont de plus en plus découpées; la mer entre profondément dans les terres et l'aspect du littoral rappelle les fiords de Norwège. Des multitudes d'îles, qui faisaient autrefois partie du continent et qui en ont été violemment séparées, bordent la côte. Du côté de la terre, l'horizon est borné par une chaîne ininterrompue de montagnes de calcaire d'aspect blanchâtre, aux pentes arides et nues, aux vallées peu profondes. Des collines désolées comme les montagnes, s'abaissent insensiblement vers le rivage; par endroits, dans les régions les plus voisines de la mer, des jardins s'étagent en terrasses où poussent la vigne et l'olivier au feuillage argenté; mais ces coins de culture sont assez espacés. Les villes et les villages sont rares.

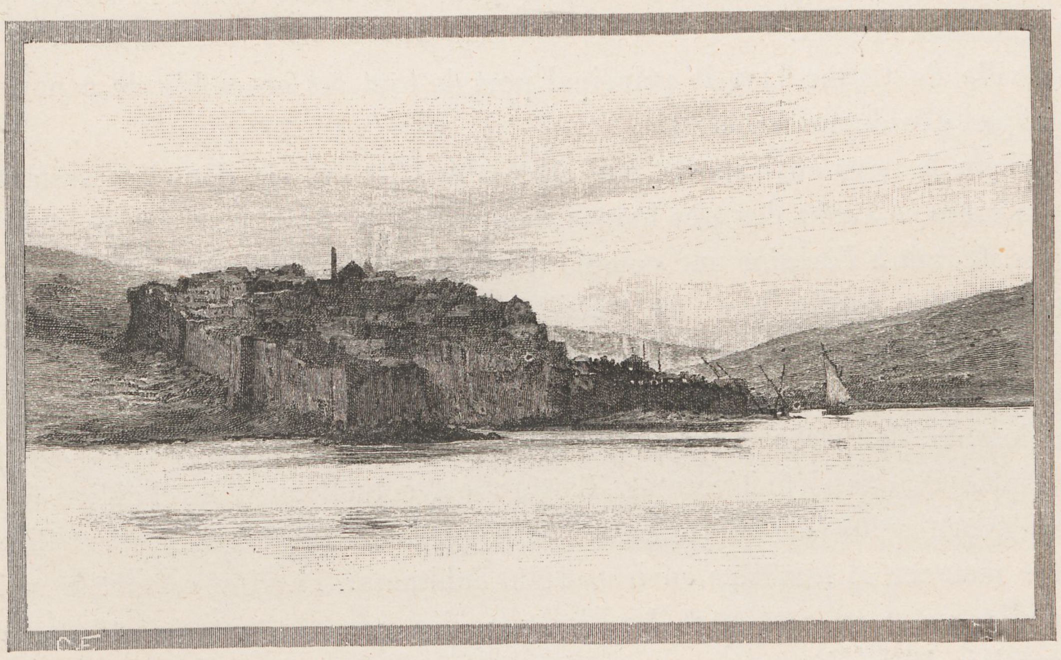
21

Les îles innombrables qui parsèment la mer présentent à peu près le même aspect que la côte; cependant les îles les plus larges paraissent plus fertiles. L'Adriatique a quelquefois de furieuses colères quand soufflent les aigres rafales du Bora ou le sirocco, plus chaud et presque aussi violent; mais le plus souvent elle est calme comme un lac; dans ses flots transparents, on peut suivre les ébats des troupes de marsouins qui suivent les navires; et dans le lointain on aperçoit les bateaux aux formes bizarres, aux voiles striées de blanc, d'orangé et de brun, qui circulent entre les îles et font la pêche des éponges et du corail.

Bien que la Dalmatie soit territoire autrichien et que la rive opposée de l'Adriatique soit à l'Italie, ses habitants ne sont ni Allemands ni Italiens, mais Slaves. La rive orientale de l'Adriatique forme ainsi l'extrême limite occidentale des pays habités par la race slave. On sait peu de chose de l'histoire primitive de la Dalmatie. Quatre siècles avant l'ère chrétienne, elle faisait partie de l'Illyrie; ses habitants étaient alors de même race que les Thraces, rudes et incultes. Quand le commerce de l'Adriatique prit quelque importance, les habitants de la côte illyrienne trouvèrent pendant quelque temps plus de profit à exercer la piraterie qu'à se livrer à l'agriculture et au commerce; ils en furent punis d'ailleurs : les Romains se lassèrent de voir leurs bâtiments marchands attaqués et des citoyens libres emmenés en esclavage; ils réclamèrent, mais leur ambassadeur fut massacré. Ils usèrent alors de représailles, et, avant le deuxième siècle, ils avaient fait une colonie romaine de la côte d'Illyrie. Lors de la chute de l'Empire romain, des tribus de Goths et d'Avars envahirent le pays, suivis au commencement du septième siècle par les Slaves, qui s'en rendirent maîtres et s'y établirent; ils s'y convertirent rapidement au christianisme. Au neuvième siècle, la Dalmatie était soumise aux princes de Croatie, et un siècle plus tard elle tomba au pouvoir de la République de Venise dont le doge prit le titre de prince de Dalmatie. Les Croates, puis les Hongrois la disputèrent à Venise, si bien que ce pays, véritable champ de bataille, ne put jamais prospérer. Ce ne fut qu'en 1797, après le traité de Campo-Formio, que la Dalmatie passa sous la domination de l'Autriche, qui en est toujours restée maîtresse, excepté pendant les quelques années du premier Empire où la France l'annexa.

Le première ville que l'on rencontre sur la côte dalmate est Spizza, pittoresquement nichée au milieu de montagnes sauvages et abruptes. Un peu plus loin la mer pénètre profondément dans les terres, tour à tour s'élargissant en de vastes étendues d'eaux ou se retrécissant en de minces détroits ou *bocchas*, suivant le caprice des montagnes qui l'enserrent. C'est tout cet ensemble qu'on appelle les Bouches de Cattaro. Dès qu'on a passé le seuil du golfe, on entre dans une vaste baie, un peu étranglée vers le milieu par les montagnes qui s'avancent de chaque côté en forme de promontoires; au fond, sur le flanc d'une colline couverte de forêts, on aperçoit

Castel-Nuovo entouré d'une muraille flanquée de tours qui baignent dans la mer. Un peu au delà de Castel-Nuovo, le golfe se rétrécit en un canal étroit que l'on fermait autrefois en tendant une grosse chaîne d'une rive à l'autre. Des deux côtés les montagnes bordent la rive, formant deux lignes parallèles qui masquent l'horizon : on se croirait au milieu d'un fleuve. Brusquement les rives s'écartent et les eaux s'étendent en une vaste nappe unie comme la surface d'un lac. Autour s'élèvent de



DULCIGNO

hautes montagnes dont les cimes, d'une nudité triste et sauvage, contrastent avec la riante verdure des oliviers, des figuiers, des amandiers qui s'étalent sur leurs flancs. En bas de gais villages, de jolies maisons se nichent dans un fouilli de jardins, grimpent sur le flanc de la montagne, se mirent dans les eaux bleues au milieu de leur cadre de verdure. Dans l'intérieur des terres, au fond des vallons, d'autres villages apparaissent tout blancs, d'une blancheur chaude légèrement colorée par le reflet d'un ciel d'Orient. Nous voyons ainsi défiler successivement sous nos yeux Perasto avec ses maisons blanches rangées le long de la côte, Stolivo à moitié caché par les bois sur le penchant d'une colline, Perzagno dont les maisons s'égrènent au bord de l'eau, la riche Dobrota, tout au fond du golfe, Risano, ville très importante autrefois, et si ancienne qu'elle existait déjà, dit-on, au temps de la reine Teuta qui régnait dans ce pays vers le troisième siècle avant Jésus-Christ; enfin Cattaro.

Tous ces villages sont habités par des Bocchesi d'origine slave, mais qui n'ont

pas tous la même religion : les uns appartiennent au rite grec, les autres sont catholiques. Tous sont marins et font le commerce soit avec Trieste et Venise, soit avec la mer Noire. Chaque village a son costume, et ce costume diffère souvent complètement de celui du village voisin. Dans certaines localités, à Risano, par exemple, les hommes portent des habits de couleurs éclatantes, une veste ornée de galons et de boutons dorés, un gilet brodé, des culottes rouges, des bas blancs noués par des jarretières rouges, un fez rouge à gland d'or. A Dobrota, au contraire, le costume est tout noir. Mais tous ont le goût des belles armes et ils en portent continuellement sur eux.

La ville de Cattaro est le principal port de tout cet ensemble de canaux et de baies auquel elle donne son nom.

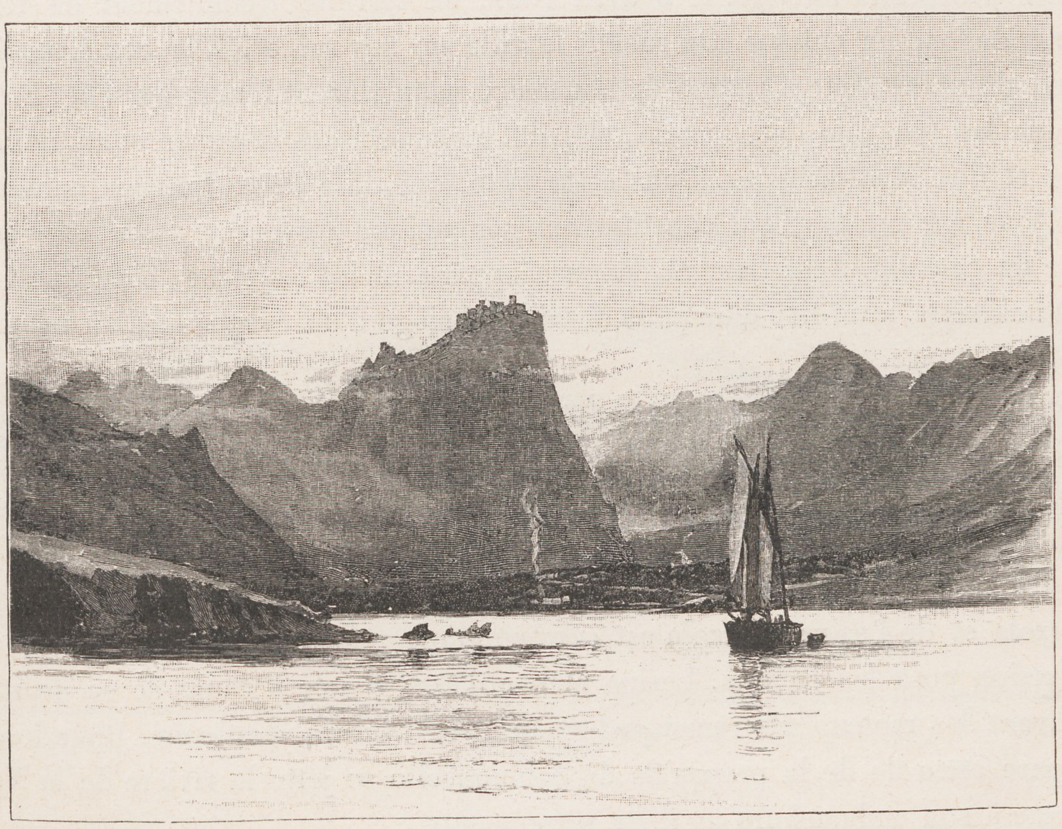
Quoique le pays environnant soit admirable, Cattaro est dans une situation des plus resserrées, à cause des très hautes montagnes qui la dominent et l'entourent de trop près. C'était à l'origine une colonie romaine; elle fut ravagée par les Sarrasins, puis rebâtie par les Serbes. Au treizième siècle, les Templiers y élevèrent une forteresse. Les Vénitiens s'en emparèrent en 1419 et la gardèrent jusqu'en 1797, malgré les Turcs qui l'assiégèrent à plusieurs reprises. Elle passa ensuite sous la domination de l'Autriche à qui elle fut enlevée pendant quelques années par la France, puis rendue définitivement. Cattaro est actuellement le chef-lieu d'un des quatre départements de la Dalmatie; elle possède un évêché, un tribunal de première instance et renferme environ 3 000 habitants. La ville est petite mais très animée d'aspect : on rencontre dans les rues des gens de toutes sortes, vêtus des costumes les plus variés.

Des bouches de Cattaro, nous nous rendons à Raguse, une des villes les plus intéressantes de la Dalmatie, dans une position très curieuse. Quoique la mer vienne pour ainsi dire baigner les murs de la ville, il y a longtemps que celle-ci n'est plus un port de mer, dans le vrai sens du mot : sa rade est petite et exposée à toute la force des vents du midi; mais à une distance de deux kilomètres se trouve un mouillage sûr et commode, formé par une chaîne d'îles et d'îlots.

Les collines descendent jusqu'au rivage; la ville, adossée aux rochers, barre la route le long de la mer. Les rues étroites ont un air gai et pittoresque, avec leurs constructions variées, leurs boutiques remplies de marchandises de toutes sortes. La diversité des costumes des gens que l'on rencontre ajoute encore à l'animation : on aperçoit des Slaves aux vestes et aux bonnets brodés, au mouchoir de couleur, des paysans avec des vestes ornées de boutons de filigrane, des femmes ayant dans les cheveux de longues épingles d'argent.

A l'extrémité du Corso, vaste avenue bordée de maisons bâties dans un style sévère, s'élève le Palazzo Del Rettore, bâti dans le style ogival; la façade est

soutenue par des arcades aux chapiteaux finement sculptés. Raguse possède d'autres monuments dignes de remarque, mais presque tous ont été rebâtis après le terrible tremblement de terre de 1667. La cathédrale n'a rien d'intéressant, si ce n'est son trésor ; elle fut bâtie, dit-on, par Richard Cœur-de-Lion en exécution d'un vœu qu'il avait fait, alors que revenant de Corfou il avait été assailli par une terrible



SPIZZA

tempête. La petite chapelle votive « Del Redentore », près de la Porte Pille, sur le Corso, rappelle le souvenir d'une autre catastrophe : elle a été élevée après le tremblement de terre de 1520. Signalons aussi le couvent des Franciscains, qui possède un cloître curieux, et la Dogana dont la facade est ornée d'arcades. Dans la plupart de ces monuments l'influence de l'architecture vénitienne est très visible.

Raguse avait comme patron saint Blaise. Son image se rencontre aussi fréquemment ici que celle du lion de saint Marc dans les autres villes de l'Adriatique ; elle figurait sur le sceau de la ville et dans les armoiries de la République. Sa statue s'élevait sur les remparts, à la porte de la ville et sur la rade.

Raguse est entourée de solides fortifications et de nombreuses lignes de défense. C'est le seul point de la côte qui n'ait jamais été soumis à Venise. Elle réussit aussi à

échapper à la domination des Turcs. Lorsque ceux-ci remontèrent les bords du Danube et les rives de l'Adriatique, elle se mit sous leur protection. Grâce à son habileté, elle put faire le commerce avec les villes musulmanes et devint un des principaux ports de commerce entre l'Orient et l'Occident. La petite République était gouvernée par un Recteur, qu'on changea d'abord tous les ans, puis tous les mois, afin de conjurer tout danger de dictature. Sous ce gouvernement Raguse grandit; elle jouissait d'une heureuse prospérité lorsque, le 6 avril 1667, un terrible tremblement de terre la renversa de fond en comble. On rebâtit la ville sur ses ruines. Elle commençait à se remettre de ses désastres, quand de nouveaux maux vinrent fondre sur elle. En 1806, alors que les Français l'occupaient, elle dut repousser les attaques continuelles des Russes et des Monténégrins. Dans cette lutte, qui dura deux longues années, elle perdit tous ses navires, qui constituaient son unique ressource : elle ne s'est pas relevée de ce coup. Actuellement, Raguse appartient à l'Autriche; c'est une ville de 11 000 habitants, chef-lieu d'un petit district, le siège d'un évêché et d'un tribunal de première instance.

Au nord de Raguse, la côte de Dalmatie est bordée, sur une longueur de soixante kilomètres, d'un grand nombre d'îles, presque toutes longues, étroites et orientées de l'est à l'ouest. Le bateau, laissant à gauche l'île de Meleda, longe la presqu'île de Sabbioncello, qui n'est rattachée au continent que par un isthme étroit; elle s'étend tout en longueur, parallèlement au continent; des bras de mer resserrés la séparent de Curzola et de Lesina. Curzola est couverte de forêts et possède des chantiers de construction pour les navires. Lesina mérite d'être visitée à cause de sa capitale où se trouvent des monuments remarquables de l'architecture vénitienne. Dans le chenal qui sépare cette île de la presqu'île de Sabbioncello se jette la rivière de la Narenta qui forme à son embouchure un delta marécageux.

Plus loin de la côte, à l'ouest du chenal, est l'île de Lissa, qui a joué un rôle important dans l'histoire; les Grecs y fondèrent une colonie 400 ans avant notre ère. C'est près de cette île que Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, vainquit les Illyriens dans une bataille navale. Deux ambassadeurs romains y furent assassinés par ordre de la reine Teuta, crime qui fit éclater la première guerre d'Illyrie. Les habitants de Lissa ont toujours été une race de marins : c'est à Lissa que furent construites les galères à proue légère et à deux bancs de rameurs qui aidèrent Auguste à gagner la bataille d'Actium. Au commencement de ce siècle, quand les Français s'emparèrent de la Dalmatie, Lissa fut prise par la flotte anglaise; c'est également au nord de l'île que l'amiral autrichien Tegetthoff remporta, en 1866, une victoire sur l'amiral italien Persano. Lissa est maintenant un centre commercial important; on y montre comme curiosités une grotte avec de belles stalactites, les ruines du palais de Teuta et quelques tombes grecques.

Au nord de Lesina, Brazza, la plus grande et la plus peuplée de toutes ces îles, est réputée pour ses vignobles. Tout près Solta, qui a dû faire autrefois partie de la précédente, est renommée pour son miel.

En face de Brazza s'ouvre l'embouchure de la Cetina, la rivière la plus considérable de la Dalmatie, sur laquelle se trouve une vieille ville, Almissa; c'était, au treizième siècle, un vrai nid de pirates, redoutable aux marins de l'Adriatique. A



CASTEL-NUOVO

cet endroit la côte présente un aspect vraiment grandiose : les montagnes s'élèvent, de hautes falaises dominent la mer, dans les coins abrités la végétation est luxuriante.

Un peu plus loin, sur la côte, au bord d'un golfe, est Spalato. La ville est bornée, à l'ouest, par une colline abrupte de roche calcaire; partout ailleurs elle peut s'étendre librement, aussi prend-elle rapidement de l'extension et deviendra-t-elle sous peu une des villes les plus prospères de la Dalmatie. Toute la partie ancienne de la ville a l'air de n'être qu'un bloc d'épaisse maçonnerie d'où s'élève le clocher de la principale église; en approchant, on s'aperçoit que, malgré les fenêtres modernes qui le défigurent, on est en face d'une grande construction romaine, le palais de Dioclétien.

L'histoire de la fondation de Spalato est intéressante. Pendant les premiers siècles de notre ère, il n'y avait à cet endroit que quelques cabanes de pêcheurs et

de laboureurs; mais à une lieue de là environ, sur un petit bras de mer, se trouvait une antique cité, appelée Salona, où naquit, au troisième siècle, un enfant qui devint l'empereur Dioclétien. On sait comment, fatigué de l'Empire, Dioclétien abdiqua le pouvoir souverain et se retira dans sa ville natale en l'année 305. A ceux qui venaient le voir et le pressaient de reprendre la pourpre, il montrait ses salades. Mais désireux d'avoir une habitation selon son goût, il se bâtit un palais sur l'emplacement où s'élève actuellement Spalato. L'endroit était fait à souhait, il n'y manquait que de l'eau, mais ce n'était pas là de quoi arrêter un empereur romain : l'eau de la rivière de Salona fut amenée par un aqueduc. Le palais fut construit avec le calcaire de Dalmatie; des sculptures compliquées, des colonnes taillées dans le granit d'Égypte en décoraient les façades. Dioclétien ne jouit pas longtemps de sa somptueuse demeure, il mourut en l'année 313.

Pendant les temps troublés qui suivirent la chute de l'Empire romain, le pays fut, comme tant d'autres, la proie des Barbares, dont les hordes se succédaient, portant partout la désolation et la ruine. Après l'invasion des Avars, des Goths, des Hérules et des Huns, l'antique cité de Salona n'était plus, en l'an 639, qu'un vaste désert de ruines fumantes, et les habitants qui avaient échappé au massacre se trouvaient sans abri. Le vaste palais de Dioclétien, bien qu'il eût été visité par les Barbares, avait échappé à l'incendie; les gens de Salona s'installèrent dans cette vaste enceinte, s'établirent dans les chambres abandonnées, et le palais devint ainsi une ville. Environ dix ans après, arriva un légat du pape qui consacra solennellement à Dieu et à la vierge Marie le temple païen élevé par Dioclétien. La cathédrale de Spalato remplaçait la cathédrale de Salona, et on y transporta les reliques du premier évêque de Salona, qui avait subi le martyre au commencement du deuxième siècle. Une partie des appartements royaux devint la résidence de l'archevêque, la grande colonnade fut masquée par un travail de maçonnerie, et bien que cette maçonnerie ait été rétablie plusieurs fois, une partie du palais romain reste encore intacte et présente des coins intéressants à visiter.

Il ne faudrait pas croire que tout Spalato soit contenu dans l'enceinte du palais de Dioclétien. La ville avait déjà commencé à prendre de l'extension au moyen âge, et une pittoresque tour octogonale, qui s'élève à l'angle sud-ouest du palais, est un fragment du château bâti au commencement du quinzième siècle par le général bosnien Harvoye, qui avait été créé duc de Spalato. Du côté du nord, il y a encore des restes importants de fortifications élevées au dix-septième siècle par les Vénitiens. La ville gagne du côté de l'ouest et commence à grimper sur les pentes d'une colline rocheuse; le quartier le plus agréable est celui qui s'étend entre le pied de cette colline et les restes de l'ancien château ducal.

Il ne faut pas quitter Spalato sans avoir visité l'endroit où s'élevait autrefois



CATTARO ET LES MONTAGNES DU MONTÉNÉGRO

Salona. Si l'on fait le trajet un jour où les gens de la campagne viennent au marché, on jouit tout le long de la route d'un coup d'œil pittoresque : les hommes passent accroupis sur des ânes, à côté des provisions ; les femmes marchent humblement derrière. Ces gens présentent deux types bien distincts : les uns ont les yeux et les cheveux noirs, les autres des cheveux châtain très clair et des yeux bleus. Leurs costumes sont encore plus curieux que ceux des paysans du nord de la Dalmatie. Les hommes ont des gilets brodés, des culottes bleues, des bérets rouges ou des mouchoirs qu'ils portent en manière de turban ; et sur leurs épaules est jetée une sorte de gibecière en filet de deux couleurs. Les femmes portent des vêtements très amples, une jupe blanche, parfois bordée dans le bas d'une bande rouge, une petite blouse noire, semblable à un rochet d'évêque, avec des manches pendantes, et un tablier de couleur.

On traversera, en allant à Salona, un pays fertile ; partout des vignobles, des oliviers, des figuiers. A un certain moment, le pays prend un aspect nouveau : un golfe profond s'enfonce dans les terres et forme la terminaison naturelle d'une vallée qui se creuse entre des montagnes de calcaire. Au pied se trouve un petit village, situé au milieu de vertes prairies et de bouquets d'arbres. A main droite, on peut voir l'aqueduc de Dioclétien, restauré pour amener de nouveau l'eau à Salona. A l'horizon, dominant une route qui conduit à une brèche de la montagne, une vieille forteresse se dresse dans une situation singulièrement pittoresque : c'est Clissa, qui défend l'entrée de ce qu'on appelait le « jardin de la Dalmatie ».

Dans le petit village bâti sur l'emplacement de l'antique Salona, à première vue, rien ne peut faire supposer qu'une importante ville romaine s'élevait là autrefois ; ce n'est qu'en parcourant l'unique rue du village qu'on trouve quelques vestiges du passé. Partout des débris de piédestaux, des bases de colonne, des fragments de moulures sculptées, ont été employés comme matériaux dans la construction des maisons. A plusieurs reprises, des fouilles ont été commencées et l'on a découvert les traces de constructions importantes : théâtre, amphithéâtre, bains et basilique.

En face de Spalato, de l'autre côté du golfe, on trouve la vieille ville de Trau. Une île basse, dans une situation des plus pittoresques, est réunie au rivage de Bua par deux ponts. Au nord-ouest de la ville, séparée des maisons par des prairies, se dresse une tour à mâchicoulis, ronde et massive. Une partie des remparts de la ville et les tours qui défendaient l'entrée du port sont encore debout ; ce sont les restes des fortifications bâties par les Vénitiens au moyen âge ; ils forment un cadre pittoresque aux vieilles maisons de la ville, que dominent deux ou trois campaniles ; le plus important de ces campaniles est celui de la principale église, qu'on appelle toujours le Duomo, bien qu'il n'y ait plus d'évêque à Trau ; c'est un monument du treizième siècle dont la façade occidentale est très belle. Il y a encore d'autres églises à Trau, qui valent la peine d'être visitées. Le nouveau quartier de la ville se trouve dans l'île de Bua.

On sort de Trau par un étroit chenal, on passe le long du promontoire de Bua et on arrive au cap Planca. La côte tourne alors à l'ouest, puis remonte pendant quelques kilomètres droit au nord ; elle n'est plus abritée par les îles qui la bordaient jusque-là et la protégeaient contre la fureur des tempêtes.

On arrive à Sebenico par un chenal dont l'entrée, resserrée entre deux pointes rocheuses, est facile à garder ; sur une des rives se dresse un château, le fort Nicolo, qui contribue à la défense ; au delà des collines qui bordent le rivage, on aperçoit la muraille rocheuse des Alpes Dinariques. La ville occupe une petite presqu'île au pied des collines, qui sont couronnées de forts ; les maisons sont groupées d'une façon pittoresque sur les dernières pentes ; en somme la vue est faite pour séduire un artiste. Sebenico n'est pas une ville très ancienne ; il n'en est pas question avant le onzième siècle ; à cette époque, le roi Coloman de Hongrie avait là une résidence qui s'élevait probablement sur l'emplacement de la forteresse actuelle de Santa Anna. Au-dessus de cette redoute, se trouvent les forts de San Giovanni et de *Il Barone*, ainsi nommé parce qu'il a été vaillamment défendu, en 1648, par le baron de Degenfeld contre les Turcs. Sebenico a eu bien des fois, dans le passé, à soutenir les attaques des Turcs ; c'était alors une ville importante, non seulement comme place forte, mais comme centre de commerce et de civilisation. La ville reprend aujourd'hui un peu de son ancienne importance ; elle se développe



RAGUSE

du côté de la terre, où se construisent de nouvelles maisons. Dans les vieux quartiers, les rues sont étroites et sales, mais présentent quelques coins curieux. La seule église intéressante de Sebenico est le Duomo, la cathédrale, tout en calcaire blanc et en marbre. Les gens du peuple ont des costumes assez pittoresques : les femmes portent des chemisettes blanches avec des corsages de couleur ; elles ont quelquefois la tête nue et leurs cheveux sont enroulés en nattes sur la nuque ; d'autres fois elles ont la tête couverte d'un mouchoir de couleur. Les hommes portent souvent des manteaux à capuchon ou de grandes capes rejetées sur l'épaule de façon à en laisser voir la doublure de couleur. Sebenico se trouve à une des extrémités du chemin de fer de Dalmatie. Il y a une ligne qui va de là à Spalato, et, à mi-chemin, il se détache un embranchement vers Knin, une vieille ville très intéressante qui a joué autrefois dans l'histoire du pays un rôle important.



SPALATO. UNE GALERIE DU PALAIS DE DIOCLÉTIEN

Aux environs de Sebenico, se trouve une des curiosités de la contrée : la cascade de la Kerka. Dans les régions basses du pays, grâce aux qualités absorbantes du terrain calcaire, les cours d'eau sont rares et peu abondants ; sans cours d'eau, point de cascade ; on comprend donc pourquoi les chutes de la Kerka ont tant de renom ; partout ailleurs, on y ferait probablement peu attention. Elles forment une série de chutes dont la plus haute a environ huit mètres ; mais au printemps, quand la rivière est gonflée par la fonte des neiges, on dirait que toute l'eau tombe en une seule chute de 170 pieds. Ce qui ajoute au charme de ce petit coin, c'est l'admirable végétation qui croît tout à l'entour.

Zara, la capitale de la Dalmatie, aperçue à quelque distance, ne fait pas grande impression, car elle est située sur une presqu'île, en terrain complètement plat. Cet emplacement présente d'ailleurs des avantages naturels qui font qu'il a été habité depuis plus de deux mille ans. La presqu'île est assez vaste pour contenir une ville importante (la population de Zara est actuellement de 12 000 habitants), et, en même temps, ses dimensions permettent de la défendre facilement contre les ennemis du dehors. L'isthme par lequel la presqu'île est reliée à la terre ferme est si étroit qu'il serait très facile d'isoler la ville par une large tranchée.

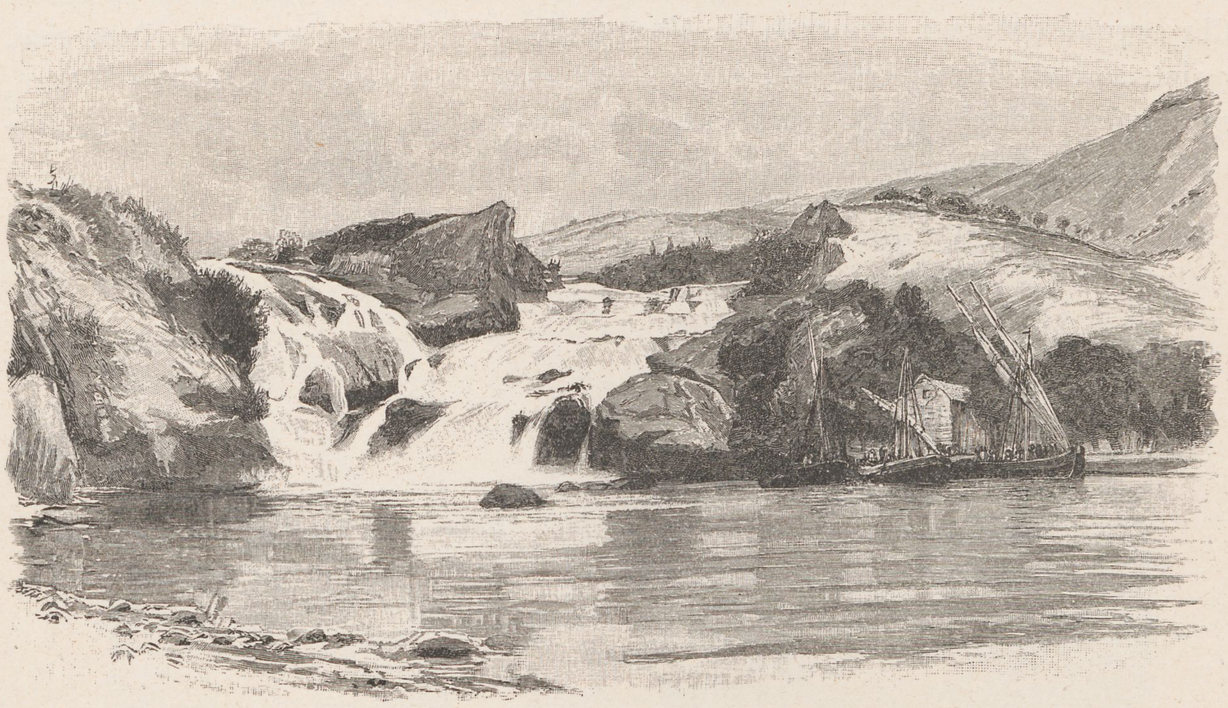
Zara, qui avait éprouvé au moyen âge les mêmes vicissitudes que la Dalmatie tout entière, subit au treizième siècle une terrible épreuve. La ville se révolta contre les Vénitiens, qui en étaient maîtres depuis plus de deux siècles. A ce moment, commençait la quatrième croisade, et les Français avaient promis aux Vénitiens une forte somme d'argent pour les transporter par mer en Terre Sainte. Incapables de trouver l'argent nécessaire pour s'acquitter envers les Vénitiens, les croisés proposèrent comme équivalent de les aider à reprendre Zara en Dalmatie. L'assaut dura trois jours, après lesquels la ville, obligée de se rendre, fut traitée très durement : elle fut pillée et brûlée, les églises même ne furent pas épargnées.

Au commencement du seizième siècle, les Vénitiens abattirent les vieux murs de Zara et les remplacèrent par des fortifications plus modernes. Celles-ci ont disparu maintenant du côté du sud et, à leur place, s'élèvent des maisons neuves, vastes et commodes sans doute, mais qui n'ont rien de pittoresque. Le reste des anciennes fortifications a été respecté jusqu'à ce jour, et on entre à Zara, du côté de la terre, par une vieille porte qui était un ouvrage de défense en même temps qu'un ornement.

On retrouve partout à Zara les traces de la domination vénitienne. Les rues pavées et étroites, les maisons élevées, avec leurs balcons de pierre ou de métal, l'architecture des monuments, tout rappelle le souvenir de ceux qui l'ont détruite et reconstruite.

Ce qu'il y a de plus curieux à Zara, c'est la Piazza delle Erbe, la place du marché. A une des extrémités se trouve une haute colonne de style corinthien; on voit, à sa surface, les traces de la chaîne avec laquelle les criminels étaient autrefois attachés sur une espèce de pilori. Au sommet, se trouve la statue brisée du lion de saint Marc. On ne sait pas au juste d'où vient cette colonne, mais il est probable qu'elle a été autrefois transportée de quelque ruine romaine à l'endroit où elle s'élève maintenant. Sur la place, de forme irrégulière, grouille une foule nombreuse et bigarrée. Les costumes des gens du peuple sont variés et curieux : les hommes portent généralement des culottes bleues, bordées aux alentours des poches; des gilets de même teinte, mais plus richement bordés, avec des manches toutes blanches; une veste négligemment jetée sur les épaules; par devant ils portent une sacoche avec deux couteaux; des

guêtres également bordées et un bonnet rouge complètent l'ajustement. Les femmes portent habituellement des chemisettes blanches, des corsages de couleur vive, et des jupes unies, bordées seulement dans le bas; elles ont des bas rouges, des guêtres comme les hommes et des sandales. Elles attachent autour de leur taille des ceintures garnies d'ornements en métal, elles se passent autour du cou des chaînes de toute sorte, et sont coiffées d'un foulard rouge. On vend de tout, sur la place du



CHUTES DE LA KERKA

marché : des fruits, des légumes, de la volaille et du gibier, de la poterie, qui n'a du reste rien d'original, des outils, des étoffes, parmi lesquelles le voyageur a chance de trouver quelques broderies un peu grossières, mais assez jolies. Les couleurs vives sont évidemment en faveur, et dans les rues étroites où les boutiques n'ont souvent pas de vitres et où les marchandises sont suspendues au dehors, cela ajoute beaucoup à l'effet pittoresque.

Il n'y a, à Zara, que deux ou trois églises ayant un intérêt architectural. La plus belle est certainement le Duomo, ou la cathédrale, masquée en partie sur trois de ses côtés; on n'a une vue d'ensemble du monument que de la place sur laquelle donne la façade occidentale, qui est d'ailleurs la plus ornée. On n'est pas absolument d'accord sur la date de la construction de cette église; on croit généralement qu'elle a été élevée par les Vénitiens, comme une sorte de monument expiatoire, à cause de la destruction

d'une autre église, lors du sac de la ville dont il est parlé plus haut; ce serait en 1285 que l'église aurait été consacrée. Selon d'autres, cette église daterait de quarante ans plus tôt, et aurait été seulement restaurée par les Vénitiens.

Tout près, et complètement masquée par des maisons, on trouve l'église de San Donato, plus intéressante, quoique beaucoup moins belle. Elle date à peu près du neuvième siècle. Des fouilles récentes ont beaucoup ajouté à son importance; on a trouvé dans ses fondations des restes de constructions romaines.

Il y a encore à Zara d'autres églises qui méritent d'être visitées : celle de Saint-Chrysogone, spécimen curieux de l'architecture des Vénitiens, celle de Santa Domenica, maintenant désaffectée, celle de San Francesco, enfin l'église moderne de Saint Siméon, qui contient les reliques de saint Siméon dans une châsse en argent ciselé, spécimen curieux de l'art du quatorzième siècle.

Le Nord de l'Adriatique



ROVIGNO

En quittant Zara, on longe l'île de Pago, qui n'est détachée de la côte que par une sorte de crevasse étroite et irrégulière et se termine en une longue pointe semblable à une défense de narval. D'autres îles s'étendent au delà, parsemant le golfe que la mer s'est creusé à cet endroit : ce sont d'abord Arbe et Veglia, qui forment une première ceinture à la côte ; une autre rangée d'îles, parallèle à la première et séparée de celle-ci par un large canal, va rejoindre la côte opposée de l'Istrie. Toutes ces îles sont en calcaire, ainsi que les montagnes qui bordent la côte ; elles apparaissent comme des masses blanches au milieu des flots bleus de la mer qui les enserre dans le réseau multiple de ses canaux. La surface des eaux se ride à peine ; des barques

légères la sillonnent en tous sens, et leurs voiles rouges ou blanches piquent une note éclatante sur le fond bleu de l'horizon. C'est le soir surtout qu'il faut voir ce magnifique panorama : le soleil descend lentement à l'horizon, au milieu d'une auréole de pourpre ; au loin, dans la mer, les îles jettent des étincelles sous la caresse de ses derniers rayons, et vers l'Orient les sommets du Vellebit se teintent de rose.

Au fond du golfe de Quarnero, on aperçoit Fiume, dont les maisons couvrent les flancs des collines et descendent jusqu'à la mer. Des chantiers de construction bordent le rivage, et, vers l'ouest, près d'une crique, se trouve une fabrique de torpilles. Fiume se divise en deux parties bien distinctes : la ville nouvelle, aux rues spacieuses bordées d'habitations modernes, et la ville ancienne, aux ruelles étroites, aux maisons entassées. Fiume plaît surtout par sa position pittoresque, car ce n'est qu'une place de peu d'importance, et elle renferme peu de curiosités qui puissent retenir longtemps le touriste : une arcade romaine attribuée à Claude II et qui est bien conservée, un château en ruines dans le voisinage, enfin une copie du portrait de la Vierge par saint Luc.

Le port de Fiume, vaste et profond, offre un abri très sûr aux navires ; les plus grands vaisseaux peuvent y mouiller à quai ; toutefois il est encore peu fréquenté : c'est un port franc, dans lequel, dès l'arrivée, on est soumis à toutes les exigences et à toutes les tyrannies des officiers de la douane ; dans les conditions actuelles, cet état de choses est bien gênant pour le voyageur ; on espère d'ailleurs qu'il sera supprimé sous peu.

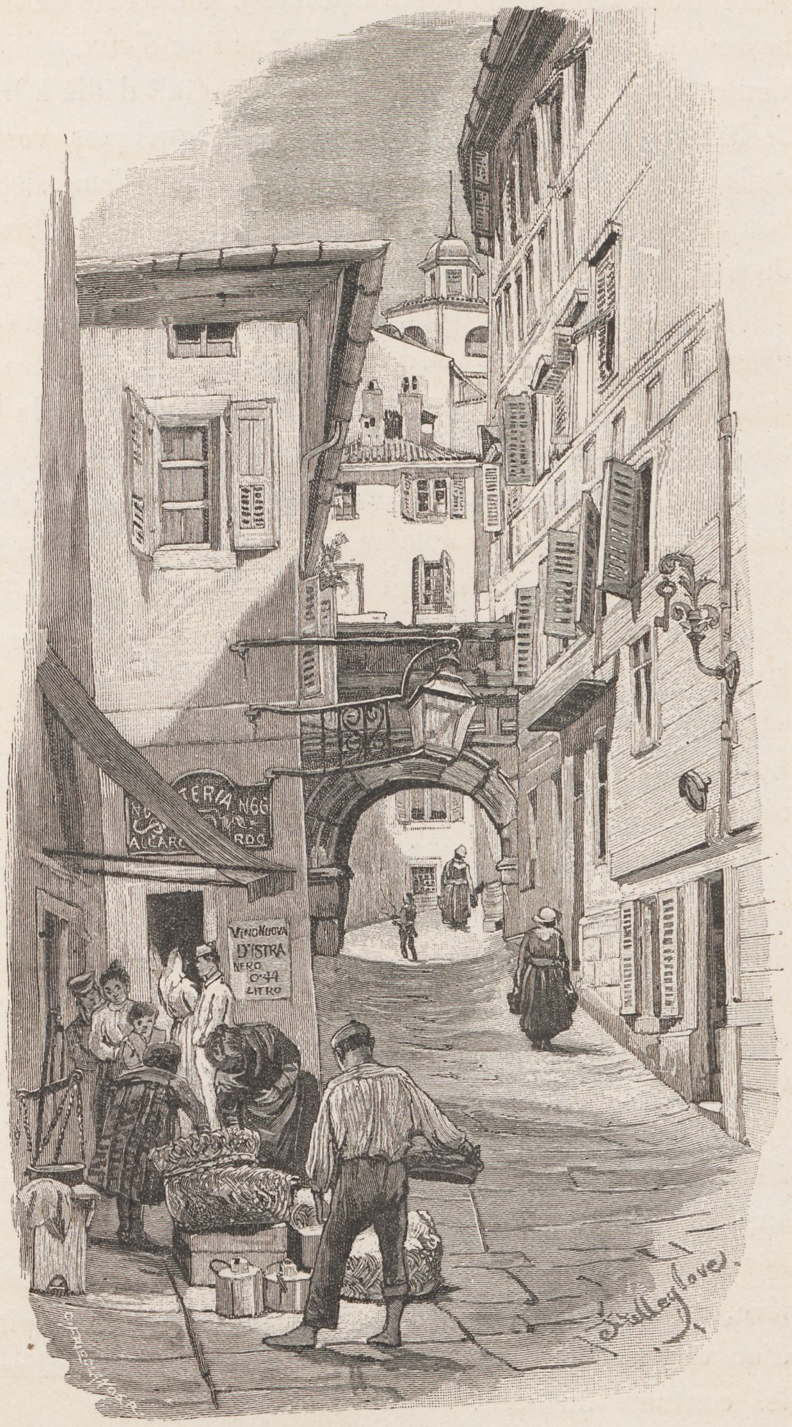
Nous quittons Fiume en longeant la presqu'île istrienne, qui ferme le golfe à l'ouest ; le rivage est découpé par des baies profondes, comme celles de Fianona et d'Arsa que prolongent, dans l'intérieur des terres, d'étroites cluses de rochers. La péninsule, qui descend en plan incliné vers la mer, est dominée à l'est par le Monte Maggiore, dont nous côtoyons la base ; de ce côté, il descend en pente rapide dans la mer, tandis que, à l'ouest et au nord, il s'abaisse graduellement vers la plaine. Bientôt nous doublons la pointe extrême de la presqu'île, le Promontore, et nous arrivons en vue de Pola.

C'est une ville fameuse de tout temps par ses antiquités, et à laquelle sa situation stratégique donne encore une grande importance. Pola est située au fond d'une baie ; son port, très sûr et très vaste, est abrité du large par des îles ; les vaisseaux n'y peuvent pénétrer que par un étroit chenal. On y a établi un arsenal maritime qui est actuellement un des premiers établissements de l'Europe : de tous côtés, des forts, établis sur les promontoires, en défendent l'approche.

Pola est une ville fort ancienne, nul ne sait quand elle fut fondée et par qui. Une légende en attribue la fondation aux colons de Colchide qui s'étaient mis à la poursuite de Médée ; quoi qu'il en soit, avant que les Romains eussent conquis l'Istrie,

c'est-à-dire deux siècles avant l'ère chrétienne, c'était déjà une ville importante; mais Jules César la détruisit presque complètement, pour la punir d'avoir pris le parti de Pompée. Auguste en fit une colonie romaine et lui donna le nom de Pietas Julia, en l'honneur de sa fille; elle eut alors un regain de prospérité.

Pola rappelle de tragiques souvenirs; c'est là que Crispus, fils aîné de Constantin le Grand, fut amené en captivité et périt d'une mort mystérieuse. Quelques années plus tard, en 354, Gallus, neveu de l'empereur, y fut exécuté par ordre de son oncle. C'est dans le port de Pola que la flotte de Bélisaire jeta l'ancre, en attendant le moment de transporter l'armée impériale en Italie pour combattre les Goths. Au moyen âge, l'histoire de Pola, comme d'ailleurs celle des autres ports de la côte orientale de l'Adriatique, est assez agitée.



ARCO DI RICCARDO, A TRIESTE

Les ruines romaines de Pola méritent par leur importance un examen attentif; une partie des vieux murs de la ville, avec quelques-unes des portes, restent encore debout. Juste à l'entrée du port se dresse un petit arc de triomphe, flanqué de

colonnes corinthiennes, et qui porte le nom d'Arc de Sergius; il fut érigé, comme l'indique l'inscription, par Salvia Postuma, en souvenir de l'heureux retour de son mari après une campagne victorieuse. D'un côté de la place du marché, on voit les restes de deux petits temples romains : l'un d'eux, dédié à Auguste, est encore entier; l'autre, dont il ne reste qu'un fragment, était dédié à Diane et se trouve compris dans le Palazzo Publico. Il subsiste à peine quelques vestiges de l'ancien théâtre, qui était encore debout au commencement du seizième siècle. Mais la gloire de Pola est son amphithéâtre, situé du côté nord de la ville, et remarquable à plus d'un point de vue.

Les rues de la partie ancienne de Pola sont étroites et pittoresques, sans toutefois présenter de monuments du moyen âge dignes d'être longuement décrits; pourtant le Duomo, le vieux couvent des Franciscains et le Palazzo Publico, ne sont pas absolument dénués de tout intérêt.

Un peu plus loin, au nord de Pola, à l'extrémité d'un promontoire, se trouve Rovigno, dont l'église domine la mer; on en aperçoit le campanile à plusieurs milles de distance. La ville est pittoresquement encadrée de collines couvertes de forêts d'oliviers. Du côté de la mer, elle se termine par deux rangs de falaises calcaires. Une longue île et deux îlots, sur l'un desquels est une église en ruines, la défendent contre les vents du large. Rovigno est la ville la plus commerçante de toute l'Istrie. Les huiles constituent sa principale richesse, et ses vins sont les plus estimés de la région.

Nous continuons à longer les côtes d'Istrie et nous arrivons bientôt en vue de Pirano, à l'entrée du golfe de Trieste. La ville est bâtie sur un promontoire. Sa grande rade, le port Glorioso, sert d'avant-port à Trieste; les gros navires peuvent y mouiller pendant les mauvais temps. Pirano possède de riches salines très bien exploitées; on y montre une église bâtie au sixième siècle, par l'évêque Éphraïm. C'est à Pirano qu'eut lieu la grande bataille navale dans laquelle la flotte vénitienne détruisit celle de l'empereur Frédéric Ier. En souvenir de cette victoire, le pape Alexandre III envoya au doge Ziani un anneau, emblème de la souveraineté de Venise sur l'Adriatique.

Nous approchons de Trieste : çà et là, sur la crête des collines ou près de la rive, on aperçoit des villages dont les maisons sont pittoresquement groupées autour d'un campanile; plus loin, dans les terres, les collines s'élèvent, rappelant un peu les contours du Jura.

Capo d'Istria est située en arrière dans la baie, loin de la route suivie par les grands vapeurs, mais on peut y arriver de Trieste par terre ou par un bateau spécial; la ville occupe l'emplacement de la Justinopolis romaine, et le Palazzo Publico, curieux bâtiment du moyen âge, y a pris, dit-on, la place d'un temple de Cybèle. Elle



QUAI SAN CARLO, A TRIESTE

fut longtemps au pouvoir des Vénitiens, qui en avaient fait la capitale de l'Istrie. Son importance a beaucoup diminué, et le commerce y est faible.

Nous voici enfin à Trieste. Le long de la mer, sur la rive, une ville toute neuve nous apparaît, avec ses constructions récentes, ses hôtels luxueux, ses maisons élevées : c'est la Trieste moderne, la vraie cité commerciale. Au-dessus, la ville ancienne escalade la colline jusqu'au sommet que couronnent des vignobles, des oliviers, des mûriers et des figuiers ; on y arrive par une longue suite de marches qui conduisent à une place ouverte, bordée d'un côté par un mur en terrasse, de l'autre par une vieille église dont le campanile est très bas : c'est la cathédrale de Trieste, dédiée à San Giusto ; la majeure partie date du quatorzième siècle ; mais il reste des fragments de l'édifice primitif, construit au sixième siècle.

L'ensemble de la ville manque de pittoresque ; c'est une masse de maisons blanches ou légèrement enluminées, couvertes de toits bas d'un rouge pâle, auxquels le temps a donné çà et là une teinte bistre, le tout dominé par les murs gris de la citadelle et la tour basse de la cathédrale ; cet amas de bâtiments est surmonté par des clochers ou de hauts campaniles ; quelques dômes bas interrompent les lignes droites des toits. Les rues sont partout pavées en larges dalles qui proviennent des nombreuses carrières de la montagne.

On ne sait rien de l'histoire de Trieste jusqu'au premier siècle avant l'ère chrétienne, époque à laquelle elle fut conquise par les Romains ; une colonie paraît avoir été établie à Tergeste, avant 51 av. J.-C., car elle fut, cette année-là, attaquée et pillée par des peuplades voisines. A la chute de l'empire romain, Tergeste partagea le sort de l'Istrie et passa successivement en différentes mains ; puis elle fut indépendante sous ses comtes, et après une longue lutte avec Venise elle se sépara de la République, en 1389, et invoqua la protection de Léopold d'Autriche, dans le royaume duquel elle fut incorporée. Cependant Venise n'abandonna pas ainsi sa conquête : elle exigea un tribut et une sorte d'hommage. A chaque élection d'un nouveau doge, Trieste était obligée d'envoyer une ambassade pour lui offrir ses compliments. Mais Maximilien fit une guerre acharnée à Venise et l'obligea à renoncer à cet usage.

La puissance de Trieste ne date guère que du dix-huitième siècle, lorsque l'empereur Charles VI en fit un port libre. Elle s'est considérablement accrue à la fin du siècle dernier, lorsque les anciennes villes maritimes de l'Adriatique eurent perdu toute leur importance et que Venise fût tombée. En 1813, l'Autriche l'occupa définitivement ; c'est actuellement son principal port de commerce, le siège de l'archevêché de Capo d'Istria et le centre du gouvernement d'Istrie. Sa population qui, au milieu du siècle dernier, était de moins de 7000 habitants, est maintenant de 126000 ; elle est composée en majeure partie d'Italiens, d'Autrichiens et de Slaves, mais une foule de représentants d'autres races y sont amenés chaque jour par les nombreux

navires qui viennent faire escale dans son port. On rencontre dans les rues des Arméniens avec leur long cafetan, leur large ceinture et leur toque noire semblable à celle de nos avocats; des Grecs au pantalon large, à la veste ronde, au bonnet rouge; des Illyriens portant la culotte flottante, le gilet orné de boutons de métal, la veste ronde brodée, le bonnet en peau de loutre ou de renard, et leurs femmes qu'on reconnaît facilement à leur corsage étroit d'où sortent de larges manches de chemise brodées, à leur jupe de couleur éclatante, au mouchoir de toile blanche qui couvre leur tête; les femmes de Trieste, drapées dans leur long tartan, la tête nue, ayant pour tout ornement leurs magnifiques nattes de cheveux noirs; enfin les *Cici* à l'aspect sordide. Les Cici sont une tribu d'origine valaque; ils habitent les forêts du Karst où ils fabriquent du charbon qu'ils viennent vendre à Trieste. L'homme porte un chapeau noir à larges bords, une veste brune, un pantalon blanc en laine, collant comme un maillot, et, en guise de chaussures, des semelles de peau de bœuf attachées sur le pied par des courroies; la femme a pour tout vêtement une chemise en toile grossière et une espèce de camisole en laine brune qui descend jusqu'aux genoux. Ils ressemblent beaucoup à ces races vagabondes qu'on désigne sous le nom de bohémiens; la femme est la bête de somme, porte les gros fardeaux et fait les plus lourds travaux.

Trieste est un colossal entrepôt et un prodigieux comptoir où la hauteur des étages, avec leurs rez-de-chaussée démesurés, indique la nécessité d'emmagasiner des produits. Port franc privilégié, heureusement placé au point de départ de la route d'eau qui mène d'Allemagne en Orient, on sent qu'il abrite une agglomération de banquiers, de commerçants, de courtiers, d'intermédiaires de toute sorte entre le monde qui consomme et la région qui produit. La ville est devenue considérable par la masse qu'elle présente; tous les jours encore elle s'étend. Londres, Vienne, et un côté du port de la Joliette donnent seuls l'idée de ces constructions massives, carrées, à compartiments où s'entasse une population trop nombreuse pour la place qu'elle occupe et qui, à défaut de la surface, met à profit la hauteur. On sent qu'il y a trop de monde rassemblé sur cet espace limité entre le Karst et la mer, et il en résulte une cherté excessive de toutes choses : les loyers, la nourriture, la bière elle-même sont chers, et la vie y est plus dispendieuse qu'en aucun autre point des deux côtes.

Trieste, ville essentiellement commerciale, vaste entrepôt où chaque maison a son rez-de-chaussée aménagé de manière à emmagasiner les produits de consommation les plus divers, est véritablement intéressante par la prodigieuse activité de l'échange et la fièvre des affaires. Le « Tergesteum », sorte de club commercial, avec l'admission à deux degrés pour en favoriser l'accès à toutes les classes, est le symbole puissant de cette activité; là, affluent les dépêches du monde entier, les nouvelles des marchés de



RÉSIDENCE DE MIRAMAR, PRÈS DE TRIESTE

grains, de cafés, de coton du globe. Les arrivées et les départs des bâtiments, les renseignements statistiques et les nouvelles politiques, les correspondances des courtiers, celles des étrangers, les dépêches privées, les ordres de ventes et d'achats se localisent dans cet immense établissement. Dans ces salles toujours ouvertes, disposées aux quatre angles d'une croix dont les bras sont un vaste passage, libre pour la promenade, on trouve les journaux de tous les pays et de toutes les langues. L'armateur qui attend un navire dont on lui a annoncé l'arrivée par le télégraphe, en surveille l'entrée dans le port; le spéculateur qui a monopolisé les cafés de certaines provenances, vient savoir si la récolte a été abondante aux lieux de production et quelle en est la qualité. Une dépêche des Bordelais annonçant aux Triestains une récolte opulente remplit les cœurs de joie, car Trieste approvisionne le midi de la France de merrains venus d'Allemagne, fabrique des douves de tonneaux dont le produit s'élève annuellement à 30 millions de francs, et la différence entre la récolte de deux années peut augmenter ou diminuer d'une quinzaine de millions le chiffre des affaires.

La Députation de la Bourse et le Lloyd sont les deux grandes institutions qui, après les efforts bienveillants de Charles VI et de Marie-Thérèse, ont le plus fait pour

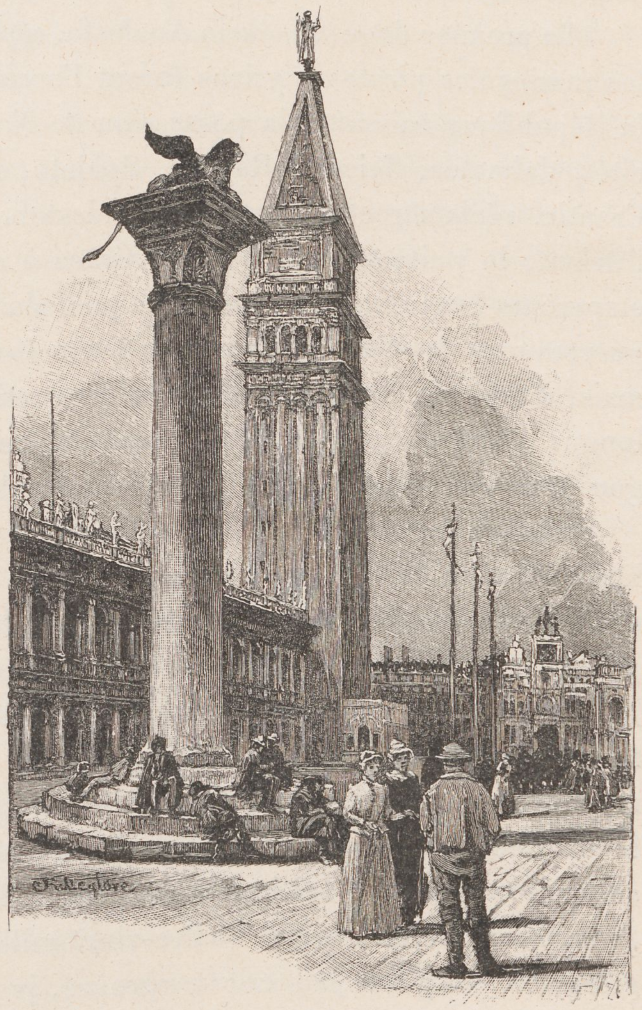
la prospérité de Trieste. La Députation, fondée en 1794, correspond à peu près à nos chambres et à nos tribunaux de commerce, mais ses attributions sont beaucoup plus étendues. Elle a la police du port, le réglement des droits de navigation et la direction des écoles de navigation, la construction et l'entretien des phares sur toute la côte d'Istrie et de Dalmatie, la police du golfe, la responsabilité des mesures de sécurité. L'institution est privée, mais par sa puissance, sa richesse, son développement, elle devient un appui et un secours pour le gouvernement lui-même et collabore avec lui à assurer le bien public.

Le Lloyd autrichien (le nom de l'initiateur de ces grandes compagnies est devenu un nom générique) a été formé en 1833, par la fusion de toutes les compagnies d'assurances de Trieste. Les promoteurs avaient pour but de créer, à l'exemple des Anglais, un point central pour le développement du commerce, de l'industrie nationale et de la navigation commerciale de l'Autriche. Le Lloyd comprend trois sections : les assurances maritimes, œuvre fondamentale de la compagnie ; — la navigation, c'est-à-dire le département de la marine, transport des passagers et marchandises par un service régulier entre les ports nationaux et étrangers de l'Adriatique, de la Méditerranée et de la mer Noire, avec les arsenaux pour la construction des vapeurs affectés à ce service ; — enfin la section commerciale, littéraire et artistique, sorte de département de l'instruction publique et des relations extérieures, qui se donne pour mission de réunir tous les renseignements qui peuvent influer sur le mouvement des affaires. Cette section collectionne les rapports statistiques sur les lieux de production, sur les marchandises et les récoltes, et toutes les notions utiles au commerce et à la vie intellectuelle. Le Lloyd a son club, son imprimerie, ses ateliers de gravure, ses journaux commerciaux, politiques et artistiques.

A l'ouest de Trieste, sur les flancs des collines boisées qui descendent vers la mer, s'élèvent des villas, des châteaux, entourés de jardins et de vergers. Sur un promontoire peu élevé, couvert de bosquets charmants et de bois de pins, à une demi-lieue de la ville, on aperçoit la masse grise du beau palais de Miramar, la résidence favorite de l'infortuné Maximilien, frère de l'empereur d'Autriche. Bâti sur des blocs de rochers que la mer baigne de ses flots, le château, avec ses créneaux et ses donjons, a un air à la fois hardi et gracieux ; une des façades est ornée d'une loggia que décorent de fines colonnettes. On a de là un panorama magnifique : à gauche, de beaux jardins avec de riants parterres et de sombres massifs disposés avec art, devant soi l'immense étendue de la mer, et, à droite, bornant l'horizon, les Alpes dont les cimes se perdent dans les nuages. Maximilien passa là quelques années avant d'accepter la couronne impériale du Mexique. Il quitta Miramar à regret, pour aller gouverner une nation désunie et à demi sauvage ; on sait comment le projet échoua : trahi, il fut fusillé à Queretaro, par l'ordre du président Juarez,

le chef de l'opposition; meurtre inutile et féroce, qui termina un des plus tragiques épisodes de l'histoire contemporaine.

De Trieste le bateau se dirige sur Venise : les collines disparaissent, on ne distingue plus que la ligne basse et indécise des plaines d'alluvions qui bordent la mer. Près de l'embouchure du Tagliamento, une vieille cathédrale et un petit village marquent la place d'une cité autrefois populeuse et florissante, Aquilée. A l'époque de la puissance romaine, c'était la reine de l'Adriatique; elle avait 500 000 habitants, plus que n'en ont actuellement ses deux rivales réunies, Venise et Trieste. Attila en fit une ruine. A sa place cependant, une autre ville s'éleva, qui fut pendant toute la première moitié du moyen âge le siège d'un patriarcat. Mais Venise ne tarda pas à l'éclipser et à détourner à son profit tout le mouvement commercial.



LA PIAZZETTA, A VENISE

Assise sur un groupe d'îles au milieu des lagunes, et sillonnée en tous sens par d'innombrables canaux, Venise est une ville unique en son genre. On peut dire que c'est la mort de Rome qui fut la cause indirecte de la naissance de Venise.

Vers l'an 421, des Vénètes, pourchassés par les hordes d'Alaric, se réfugièrent dans les lagunes voisines de la côte, où débouchent les eaux de l'Adige, de la Brenta et du Tagliamento. Plus tard, lors des invasions des Wisigoths et des Huns, les gens de Padoue et d'Aquilée s'enfuirent à leur tour dans le petit groupe d'îles qui s'élève sur les bas-fonds situés en face de la côte où se jette la Brenta. Ce fut là, dans l'île de Rialto, que ces familles de fugitifs bâtirent les premières maisons de la superbe Venise. L'historien Sanuto prétend même que l'origine de sa ville natale est moins humble que celle de Rome. « Notre ville, dit-il fièrement, eut pour fondateurs non point, comme Rome, de simples pâtres,

mais bien des hommes puissants et libres : *Ebbe principio non da pastori, come ebbe Roma, ma da potenti e nobili.* » Une espèce de confédération maritime s'établit, en tout cas, sur ces petites îles. En 697, les douze magistrats qui la régissaient furent remplacés par un chef unique, le Doge, qui se plaça sous la suprématie lointaine et nominale des empereurs de Constantinople, et reçut, en échange de cet acte de déférence, les titres pompeux de *consul* et de *protospathaire*.

Le premier doge, Paolucio Anafesto, réprima les pirateries des Slaves. Plus tard, les razzias des pirates illyriens furent l'occasion d'une guerre acharnée qui assura à la République naissante la possession de Narenta et de Capo-d'Istria. En outre, les cités dalmates, Trieste, Raguse, Spalato, menacées par les petits princes de la Croatie, réclamèrent l'appui des podestats vénitiens. Ainsi s'étendit, du côté de l'Orient, la puissance de Venise. Grâce à des traités habilement conclus avec les empereurs byzantins, la République posséda tout le commerce du Levant. De longues guerres avec les Génois et avec les Turcs furent vaillamment soutenues par Venise ; mais, depuis le commencement du dix-septième siècle, son histoire ne fut qu'une longue déchéance, ou plutôt un perpétuel carnaval, interrompu par les cruautés d'un gouvernement despotique et d'une caste de nobles ruinés.

En 1797, le Sénat de Venise, instinctivement hostile aux principes de la révolution, profita de l'éloignement du général Bonaparte, qui opérait en Styrie, pour exciter une insurrection au cours de laquelle un grand nombre de Français furent assassinés. Cette lâcheté fut bientôt punie.

Le général Bonaparte refusa d'admettre les humbles excuses du Sénat et reçut fort durement les envoyés vénitiens : « Si votre gouvernement, dit-il, n'a pas les moyens de contenir le peuple, il est inepte, et ne mérite pas de subsister. Du reste, il est vieux, et il faut qu'il s'écroule. Quant à vos propositions, je refuse de les accepter, car je n'ai nul besoin de votre alliance. Je viens de conclure la paix avec l'empereur d'Autriche, j'ai quatre-vingt mille hommes, des barques canonnières, et, comme le sang français crie vengeance, je serai un Attila pour Venise. Avec mes forces, j'entends vous dicter la loi. J'exige donc la punition des coupables et le renvoi du ministre anglais : sinon la guerre ! Maintenant, si vous n'avez pas autre chose à me dire, vous pouvez vous retirer. »

Le 16 mai 1797, un corps de trois mille Français entra dans Venise. Au pied d'un arbre de la liberté planté sur la place Saint-Marc, le Livre d'or fut brûlé solennellement. Le Grand-Conseil fut momentanément remplacé par un gouvernement provisoire. La cocarde tricolore fut adoptée et un nouveau pavillon remplaça le vieux drapeau vénitien. Rendue à l'Italie par la France, l'ancienne ville souveraine des doges est maintenant administrée par un préfet du roi Humbert.

Venise est divisée en deux parties inégales par le *Canal Grande ;* au sud, un

canal très large la sépare des deux îles de Giudecca et de San Giorgio, et une quantité d'autres canaux la subdivisent à l'infini.

Le point central, le rendez-vous général de Venise est la place Saint-Marc. « Plaçons-nous au pied du campanile, au sommet duquel se dresse, comme pour prendre son vol vers les contrées lointaines, le lion ailé du saint évangéliste, figure symbolique de la patrie vénitienne. En face, s'élève la vieille basilique patriarcale, commencée aux frais du doge Urseolo, et montrant son portail à pignons aigus, ses coupoles gracieusement arrondies et recouvertes de plomb, qui rappellent, dans les parties supérieures, les formes essentiellement propres au style oriental. A côté, le Palais des Doges, avec ses baies ogivales, ses galeries découpées à jour, sa riche ornementation et tout un système architectural représentant, sous plus d'un rapport, un bel édifice arabe du Caire ou de Grenade. Pénétrons maintenant dans l'intérieur de l'église Saint-Marc, et si nous n'y retrouvons pas, comme on l'a dit, un diminutif de Sainte-Sophie de Constantinople, nous y rencontrerons néanmoins une profusion d'ornements, une variété de détails qui rappellent la fantaisie et l'exubérance de l'art éclos sous le ciel de l'Orient.

« A l'intérieur des porches, et dès l'entrée même de l'édifice, apparaît ce caractère mélangé, parfois bizarre et incohérent, dont peut s'indigner le goût de l'architecte formé aux principes et aux règles de l'école classique, mais qui n'en produit pas moins sur l'âme, comme sur les sens, un effet extraordinaire. Cinq cents colonnettes de porphyre, de vert antique et de serpentine, étalent sur les façades leurs rangées disposées d'une manière étrange et offrant des figures d'un style barbare, à côté d'autres sculptées par un artiste de la bonne époque. Des portes surmontées de l'ogive sarrasine et encadrées d'arabesques, de feuillages exotiques, de figures de lions et d'oiseaux, donnent accès dans l'intérieur de l'église. Aussitôt, l'œil est ébloui, fasciné, en voyant toutes les parties du monument, nefs, sanctuaires et chapelles, resplendir de l'éclat des mosaïques se mêlant aux reflets chatoyants des marbres et aux vagues lueurs des lampes qui éclairent l'obscurité de la basilique. Ce qu'on admire surtout en cette merveilleuse église, c'est l'œuvre caractéristique d'un peuple libre, intelligent et patriote, ayant gardé ses institutions municipales au milieu de l'écroulement de l'empire romain et des révolutions du moyen âge ; d'un peuple qui, chaque année, rapportait sur ses flottes les produits de Constantinople et de Tunis, de Trébizonde et d'Alexandrie ; d'un peuple qui, s'inspirant de ce qu'il avait vu et admiré dans les sites et les édifices de l'Orient, s'en pénétrait profondément, et, revenu dans sa patrie, imitait comme le génie imite, en donnant à ses créations un caractère d'originalité sous lequel on retrouve le souvenir des types qui lui ont servi de modèle[1]. »

1. *Alphonse Dantier. L'Italie, Etudes historiques. Paris, Didier*, 1874

Au moment où nous quittons la place Saint-Marc, une multitude de pigeons s'y abat pour se disputer les poignées de maïs qu'on leur jette, selon un usage immémorial. Nous donnons un dernier regard à la magnifique façade de la basilique, avec ses trois grands mâts aux socles de bronze richement ornés, où, dans les jours de gloire de Venise, flottaient les bannières de Candie, de Chypre et de la Morée, et à l'énorme campanile qui s'élève en face ; et nous nous rendons sur la Piazzetta. A notre gauche se dresse le Palais Ducal, l'ancien Palais des Doges, dont l'une des façades s'élève sur la Piazzetta, tandis que l'autre borde le Grand Canal. On pénètre par un somptueux portique dans une vaste cour intérieure de forme triangulaire, et en face s'élève un escalier monumental orné de statues, qui donne accès au musée. Ce musée est l'un des plus riches du monde ; il renferme entre autres merveilles artistiques, les chefs-d'œuvre de Titien, de Tintoret, de Véronèse. On voit aussi dans ce palais les fameux *plombs* et les puits qui servaient de prisons d'État, et le Pont des Soupirs d'où, selon la légende, les corps des suppliciés étaient jetés dans le canal.

La Piazzetta s'ouvre sur le Grand Canal, au bord duquel s'élèvent les fameuses colonnes, apportées il y a plus de sept siècles de quelques ruines syriennes, et qui soutiennent le lion de saint Marc et la statue de saint Théodore, le second patron de la République.

Le long de la rive, des gondoles sont amarrées, toutes noires et de même forme. Elles sont ainsi depuis une ordonnance du doge Barbarigo, au quinzième siècle, qui voulut mettre un terme au luxe extravagant des jeunes patriciens.

Nous descendons dans une de ces gondoles et nous nous éloignons d'une dizaine de mètres de la terre : nous embrassons alors d'un seul coup d'œil la façade du Palais et le Pont des Soupirs, les arbres verts du jardin public, au-dessus de la Piazzetta, entre les deux colonnes, l'orfèvrerie de Saint Marc et le sommet du campanile ; puis la façade du Palais-Royal, entouré d'une bordure de buissons et d'arbustes ; la large entrée du Grand Canal, au bord duquel se dresse d'un côté toute une rangée de palais, de l'autre le dôme de Santa Maria della Salute, et la Dogana del Mare, avec sa statue de la Fortune. Au delà et assez loin se trouve l'île San Giorgio, sur laquelle s'élève un groupe de maisons assez simples avec une église et un campanile en briques presque sans ornements.

On ne peut quitter Venise sans visiter le Grand Canal, où se concentre toute la vie de la ville ; il mène des quais à la Bourse, du quai des Esclavons au Rialto ; il est bordé par les palais des grandes familles historiques dont les membres furent les maîtres et les princes de Venise. Beaucoup de ces palais tombent en ruines : les uns sont déserts, d'autres sont occupés par de petits locataires, par des commerçants, ou bien servent d'hôtels. Quelques-uns cependant, très bien conservés, doivent cette bonne fortune à ce qu'ils ont été achetés par des banquiers ou par de



LE QUAI DES ESCLAVONS, A VENISE



CATHÉDRALE DE MURANO

riches particuliers, ou encore acquis par l'État. Les plus beaux de ces palais sont les palais Foscari, Pisani, Mocenigo, Cornaro, le palais Manfrin et le palais Grimani qui renferment de splendides collections, le palais Rezzonico et la Ca' d'oro.

A mesure qu'on avance sur ces eaux immobiles, on voit se dérouler siècle par siècle l'histoire de l'architecture du douzième au dix-huitième ; çà et là quelques constructions modernes, laides et sans goût, font tache sur ce splendide tableau.

Deux ponts seulement traversent le Grand Canal, le pont du Rialto et un pont de fer construit en 1854. Le pont du Rialto est le plus ancien pont de Venise, il fut d'abord construit en bois ; au seizième siècle, on le remplaça par le pont de marbre qui existe encore. Ce pont n'a qu'une seule arche, de 28 mètres d'ouverture ; la pureté de ses lignes et la sobriété des ornements qui le décorent lui donnent un aspect d'une grande beauté. Il supporte trois rues et deux rangées de maisons, ou plutôt de petites boutiques peu profondes, où l'on vend un peu de tout. Au milieu, une terrasse, couronnée d'un double portique, met les trois rues en communication. On a de cette terrasse une vue splendide, peut-être unique au monde : à

droite et à gauche, le canal recourbe gracieusement son ruban de flots verts entre deux rangées de magnifiques palais.

C'est proprement un charme qu'une promenade en gondole à travers les mille canaux qui se croisent en tous sens ; à chaque détour, un spectacle nouveau s'offre à la vue : là, c'est un bateau de marchand, avec ses paniers de jonc suspendus de chaque côté, chargé de poissons ou de légumes venant d'un des îlots les plus éloignés ; ici un petit pont, aussi vieux que la ville, relie deux ruelles ou *calle*. Ces ruelles sont resserrées entre les murs irréguliers des maisons, et si étroites que l'on n'aperçoit au-dessus de sa tête qu'une bande déchiquetée du ciel ; elles sont bordées de boutiques où s'étalent les produits de l'art vénitien, des bijoux, des mosaïques, des verroteries multicolores, des glaces, des dentelles et, dans la saison, les fleurs et les fruits des nombreuses îles qui entourent Venise. Des porteurs d'eau vont et viennent, avec leurs seaux de cuivre battu suspendus aux deux extrémités d'un bâton recourbé.

On peut admirer çà et là de riches sculptures sur les portes, les tourelles, les fenêtres, sur la margelle de marbre des puits. Sur de petites piazzettas s'élèvent des églises aux façades monumentales avec leurs campaniles élégants, telles que San-Zanipolo, le panthéon de Venise, qui renferme les tombeaux de nombreux doges ; Santa-Maria-Gloriosa, où se trouve le tombeau du Titien ; Santa-Maria-dei-Frari, où s'élève le monument de Canova.

Dans une de nos promenades nous assistons à une scène de funérailles. A Venise, les morts ne reposent plus parmi les vivants sous les dalles des églises : la même gondole qui mène le Vénitien à ses affaires de chaque jour, l'emporte de chez lui au cimetière de l'île. D'une allée étroite s'échappent les accents d'une marche funèbre, une procession paraît sur la piazzetta, du côté du canal ; la bière est portée par des acolytes aux longs voiles ; derrière, des pleureurs tiennent des torches allumées, accompagnés par des joueurs de cymbales. Une grande gondole, décorée de noir et d'argent, attend au débarcadère ; les musiciens et la plupart des assistants s'arrêtent au bord de l'eau ; le cercueil est placé dans le bateau, les torches sont éteintes ; une plainte plus triste de la musique, un cliquetis plus résonnant des cymbales expriment le dernier adieu à la vie.

Une longue rangée d'îles abrite complètement Venise du côté de la mer, de sorte que les eaux autour de ses murs ne sont que fort rarement agitées ; la marée y est très peu sensible ; les petites barques peuvent circuler dans presque toute la lagune, mais pour les navires il n'y a que peu de passages. De chaque côté d'une longue île, appelée Malamocco, et qui sépare Venise de l'Adriatique, se trouvent les principales entrées pour les grands vaisseaux. A son extrémité nord se développe la grève sablonneuse du Lido ; du côté des terres s'étend la région fiévreuse de la Laguna Morta,

au delà de laquelle s'élèvent les pics des Alpes et les sommets des monts Euganéens.

Murano occupe un îlot à deux kilomètres environ au nord de Venise ; elle possède de célèbres fabriques de glaces et de verreries ; sa cathédrale est remarquable : le dallage en marbre et en porphyre, du commencement du onzième siècle, est plus riche encore que celui de Saint-Marc.

Plus au nord, à onze kilomètres de Venise, un autre îlot, Torcello, possédait



LA CATHÉDRALE ET L'ÉGLISE DE SANTA-FOSCA, A TORCELLO

autrefois une ville importante ; aujourd'hui les maisons y sont rares et en ruines, le sol est couvert presque partout de peupliers, d'acacias et de grenadiers. La ville renferme deux églises intéressantes : la cathédrale, dédiée à sainte Marie et l'église de Santa-Fosca, situées à côté l'une de l'autre et réunies par un petit cloître. La première est une basilique qui a gardé presque intacts sa disposition et son plan primitifs. A l'ouest, un baptistère octogonal, au lieu d'être séparé de la cathédrale par un atrium, y est relié par un passage. L'extérieur de la cathédrale est dénué d'ornements, l'intérieur n'en a guère plus ; d'antiques colonnes avec des chapiteaux étrangement sculptés, supportant des arceaux semi-circulaires, séparent les ailes de la nef. Le

maître-autel est placé au centre de l'abside du milieu, et derrière, contre le mur, s'élève le trône de marbre de l'évêque, auquel on accède par de nombreux degrés de marbre. De chaque côté, remplissant le reste de la courbe, six rangées de degrés avec les stalles des prêtres s'élèvent comme les gradins d'un amphithéâtre. Les opinions diffèrent sur la date de cette cathédrale; on croit qu'elle fut construite au commencement du onzième siècle, mais sur l'emplacement d'une autre, plus ancienne de quatre siècles, et dont elle reproduirait absolument l'arrangement.

L'église voisine de Santa-Fosca est également curieuse. Une construction octogonale, avec des absides du côté de l'est, soutient un tambour circulaire, couvert par un toit bas conique; un cloître entoure la plus grande partie de l'église; là aussi les matériaux d'un bâtiment plus ancien ont été employés. Mais nous ne nous arrèterons qu'à la curieuse chaise de pierre que l'on voit dans la cour adjacente et qui porte le nom de trône d'Attila; peut-être, comme « la chaise des ducs de Carinthie », fut-elle l'ancien siège du principal magistrat de l'île.

A quinze milles environ au sud de Malamocco se trouve la vieille ville de Chioggia, dont la belle cathédrale mérite aussi une visite. L'île sur laquelle s'élève la ville est réunie à la terre ferme par un pont en pierre de 43 arches.



CHIOGGIA, VUE PRISE DU CÔTÉ DE L'ADRIATIQUE

La côte occidentale de l'Adriatique



COMACCHIO

Au delà de Chioggia, le delta du Pô gagne tous les ans sur la mer, les lagunes s'étendent et couvrent de vastes espaces derrière Comacchio, ville située sur une île, tout près de la bande de terre qui sépare les lagunes de la mer.

Comacchio est une ville d'origine obscure, mais ancienne ; ses pêcheries sont citées par le Tasse et l'Arioste. A demi séparée du continent, elle a gardé un genre de vie spécial, et à travers tous les changements politiques, même alors qu'elle était occupée par une garnison autrichienne, elle est restée essentiellement une ville de pêcheurs. Cette industrie et la fabrication du sel donnent du travail à ses habitants et à ceux des îlots voisins. La ville est d'un aspect bizarre et pittoresque, avec ses tours et ses campaniles, son vieux château et son couvent de capucins.

Les lagunes de Comacchio s'étendaient autrefois très loin vers le sud et formaient la lagune de Padusa, qui entourait Ravenne de ses canaux. Cette ville s'élève actuellement en terre ferme, au milieu d'une plaine triste et uniforme ; c'est à peine si, au loin, on aperçoit les contours des Apennins et les premiers contreforts des Alpes. Une seule chose tranche sur l'horizon, c'est la longue bande verte formée par la *Pineta*, vaste forêt de pins qui s'étend entre la ville et la mer, et dont les arbres servirent autrefois à construire les flottes qui transportèrent les croisés en Orient.

Ravenne existait au temps de la république romaine, mais elle ne prit quelque importance qu'à partir du règne d'Auguste, qui en fit le port principal de l'Adriatique.

A cette époque, elle devait présenter une certaine analogie avec Venise et Amsterdam : elle était coupée par des canaux dans lesquels la marée montait et descendait, un faubourg continu joignait le port (*classis*) à la ville ; mais, peu à peu, les canaux et le port furent ensablés par les alluvions du Pô.

Ravenne était très florissante, lorsque l'empereur Honorius, en 406, vint s'y réfugier pour échapper à l'invasion des Barbares. La ville offrait un abri sûr. Alaric le

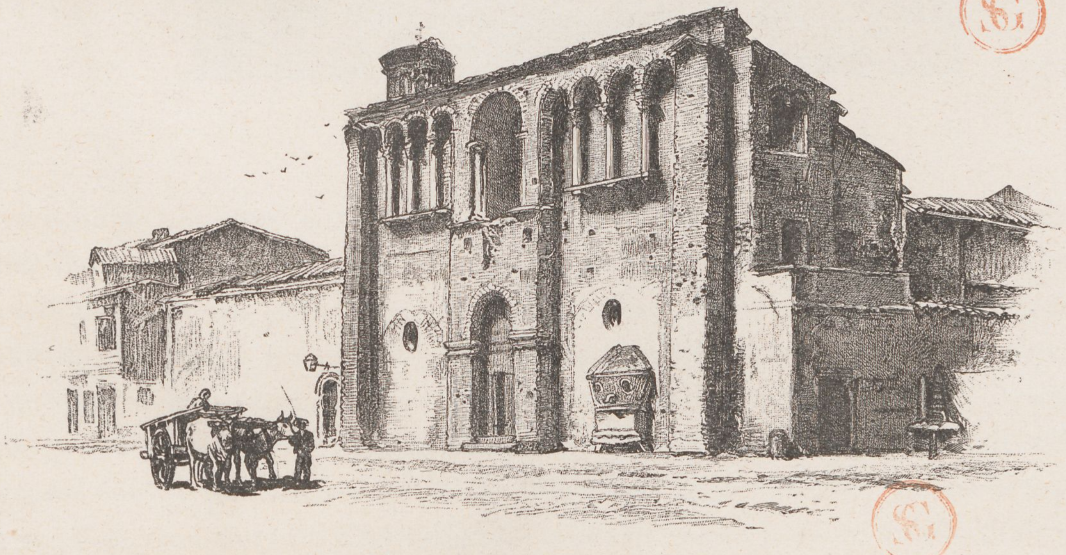


RAVENNE, VUE PRISE AU COUCHER DU SOLEIL.

Wisigoth, Genséric le Vandale, et l'usurpateur Ricimer, l'assiégèrent chacun à son tour, mais la ville impériale resta libre jusqu'au jour où l'empire d'Occident fut détruit et où l'indigne successeur de Romulus et d'Auguste rendit hommage au chef des Hérules, Odoacre. Ravenne subit alors le sort commun de toute l'Italie. Puis elle tomba aux mains de Théodoric, qui en fit sa principale résidence et lui rendit quelque chose de son ancienne splendeur. Après avoir été, pendant quatre-vingts ans environ, la capitale des rois ostrogoths, Ravenne, prise par Bélisaire, devint le chef-lieu d'un exarchat vassal de l'empire romain d'Orient. Au huitième siècle, Pépin le Bref l'enleva à Astolphe, roi des Lombards, qui ne l'occupait que depuis deux ans, et en fit don au pape. Ravenne fit alors partie des États de l'Église. Elle tomba, vers le milieu du quinzième siècle, au pouvoir de la république de Venise, mais elle fut reprise par Jules II en 1509, et fit presque constamment partie des États du pape jusqu'au moment où elle fut incorporée au royaume d'Italie.







RAVENNE. — JARDINS AUTOUR DE LA VILLE. — CATHÉDRALE ET BAPTISTÈRE. — PALAIS DE THÉODORA.

Grâce aux alluvions du Pô, Ravenne se trouve aujourd'hui à six kilomètres de la mer. La ville est florissante, un peu endormie; elle ne peut être comparée à Vérone ou à Padoue, encore moins à Venise ou à Florence. Les rues ne sont pas



UNE RUE DE RAVENNE

assez étroites pour être pittoresques, ni assez larges pour être belles; les maisons sont plutôt modernes d'aspect et n'ont pour la plupart rien d'intéressant. Mais une chose console de la vue de cette triste bourgade, c'est, comme l'a dit un savant historien, « une incomparable réunion de monuments de l'art chrétien qui, nulle part ailleurs, ne se trouve aussi purement, aussi complètement représenté dans ses formes primitives et son mystérieux symbolisme. Plus byzantine que Constantinople elle-même, Ravenne, sauf la puissance et la gloire qui se sont retirées d'elle, comme le font chaque jour les flots mouvants de l'Adriatique, est restée à peu près ce qu'elle était au temps de Justinien et des exarques. De même que Cære rappelle la ville étrusque, Cumes et

Pompéi la cité grecque et le municipe romain, l'ancienne capitale de l'exarchat nous transporte en plein Bas-Empire. » Les monuments intéressants sont souvent cachés dans des ruelles détournées, et les églises les plus fameuses de Ravenne peuvent, au premier coup d'œil, décevoir quelque peu les touristes : elles sont presque toutes construites en briques ; or, ces briques, exposées aux intempéries des saisons depuis une douzaine de siècles, ont pris un aspect sombre et un peu triste. Les architectes semblent ne s'être pas préoccupés de tirer de ces matériaux tout le parti possible ; les fenêtres sont petites et peu nombreuses ; tout le luxe est réservé pour l'intérieur des basiliques, si bien que lorsqu'on soulève les lourds rideaux qui voilent l'entrée de la nef, on se trouve ébloui par la splendeur de la décoration.

Parmi les coins les plus intéressants de Ravenne, citons, au centre de la ville, la Piazza Maggiore, qui a la forme d'un ovale légèrement irrégulier. A l'extrémité occidentale s'élèvent deux colonnes de granit que surmontent des statues ; elles furent érigées, il y a quatre cents ans, par les Vénitiens, mais proviennent probablement de quelques ruines romaines. D'un côté, les maisons sont soutenues par une colonnade très ancienne qu'on attribue à Théodoric ; les autres bâtiments qui entourent la piazza présentent une grande variété de forme et de style. Près de la maison autrefois habitée par lord Byron et occupée ensuite par Garibaldi, on montre un palais et deux tombeaux ; du palais il ne reste guère que des ruines, un lambeau de façade avec un portail surmonté d'une simple arcade : c'était la demeure de Théodoric, le conquérant barbare qui donna à l'Italie trente années d'une véritable prospérité. C'est Charlemagne qui démolit ce monument, dont il enleva les marbres pour en orner son palais et sa chapelle impériale d'Aix-la-Chapelle.

Le tombeau de Théodoric se trouve à quelques centaines de mètres hors de la ville. Voici comment le décrit un des plus récents historiens du « roi des Goths et des Romains » :

« A quelque distance de Ravenne, au milieu d'une plaine immense, entrecoupée çà et là de ruines, de marécages, et dont l'aspect sévère, la nudité morne rappellent les solitudes grandioses de la campagne romaine, on voit s'élever de loin le tombeau de Théodoric, que ce Barbare de génie fit construire de son vivant. Tout dépouillé qu'il soit des ornements qui le décoraient, cet édifice, bâti de blocs de marbre et de pierres carrées, frappe encore par sa masse imposante. Sa forme circulaire, la disposition des fenêtres qui en éclairent l'intérieur, le dôme solide recouvrant la voûte, et l'énorme coupole, d'une seule pierre de 49 palmes, dont il est couronné, tout donne à ce mausolée un aspect original, rappelant le caractère demi-byzantin, demi-barbare, qui distinguait le roi des Goths. Mais ce qui imprime à ce tombeau quelque chose de plus saisissant encore, c'est que le sarcophage renfermant le corps de Théodoric a été enlevé, et, depuis tant de siècles qu'une persécution intolérante a fait jeter au vent les

cendres de ce prince parce qu'il était arien, le sépulcre est demeuré vide des restes du puissant souverain qui avait voulu s'y assurer un repos éternel. Tel qu'il est aujourd'hui, l'aspect de l'édifice, transformé, sous le nom de Santa-Maria della Rotunda, en une morne chapelle, inspire une tristesse profonde. Les bases massives de ses



LA PIAZZA MAGGIORE, A RAVENNE

piliers baignent dans la fange d'un marécage. Ses portes sont verdies par l'humidité; la coupole qui le surmonte a été fendue par la foudre, et, dans la crypte, pleine d'une eau moisie, s'agitent des animaux immondes [1]... »

L'autre tombeau est antérieur de près d'un siècle à celui de Théodoric; il contient encore les cendres de Gallia Placidia, fille de Théodose le Grand, celles de Constance, son second mari, et de son fils Valentinien III. Ce monument est en briques grossières; l'aspect extérieur en est simple, presque misérable; mais l'intérieur est orné de fort belles mosaïques. Gallia Placidia fut ensevelie assise dans un sarcophage de marbre, comme Charlemagne à Aix-la-Chapelle. On pouvait autrefois voir le corps par un trou percé dans le mur; mais en 1577, les vêtements ayant pris feu par accident, il fut réduit en cendres. A droite et à gauche sont placées les tombes plus petites de Constance et de Valentinien.

1. *Alphonse Dantier. L'Italie, études historiques. Paris, Didier,* 1874.

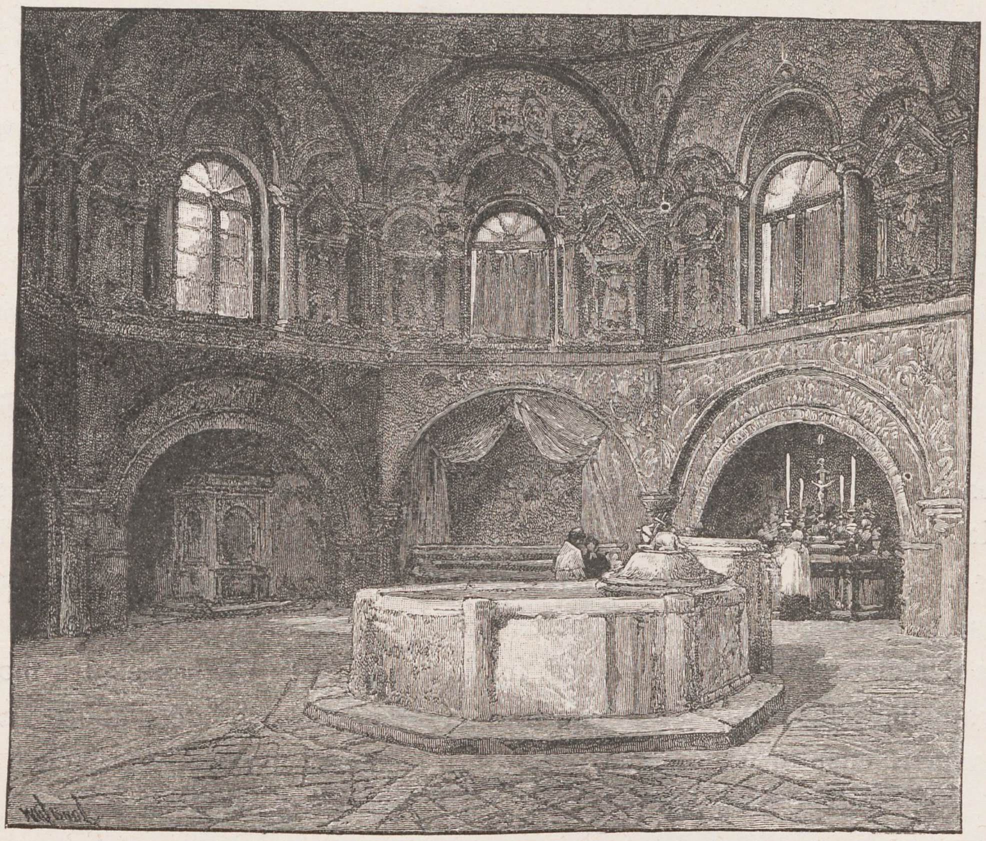
De l'époque de la domination des empereurs chrétiens dans Ravenne, il ne reste que peu de monuments. Quelques fragments, principalement la colonnade de l'église de Saint-Jean-Baptiste, appartiennent à l'époque de Placidia ; mais la plupart des monuments sont de date plus récente. Le baptistère de la cathédrale fut construit



ÉGLISE DE SAN APOLLINARE-NUOVO

quelques années après la mort de l'impératrice ; c'est une simple construction en briques, de forme octogonale. Le monument est orné à l'intérieur de plaques et de colonnes de marbre, et décoré de mosaïques qui sont presque aussi belles que celles du mausolée de Gallia Placidia. Le baptême du Christ est représenté sur les parois de la coupole ; au milieu de la nef est un bassin de marbre, plaqué de porphyre, où l'on baptisait les néophytes. La cathédrale a été construite antérieurement au baptistère ; malheureusement elle a été « restaurée » au dix-septième siècle, dans le goût pompeux du temps. Toutefois les anciens piliers, ainsi que quelques chapelles funéraires, ont été respectés. Le palais de l'archevêché est contigu à l'église ; on y voit une petite chapelle, en marbre et en mosaïques, qui est un précieux spécimen du style byzantin primitif.

San Apollinare-Nuovo fut bâti par Théodoric, vers l'an 500. Le campanile, qui est rond, fut surajouté à l'édifice. L'église est une basilique oblongue, avec un vaste vaisseau central et de larges bas-côtés. Dans l'une des chapelles se trouve un remarquable portrait en mosaïques de Justinien, ainsi qu'un ancien trône épiscopal et



LE BAPTISTÈRE, A RAVENNE

quelques fragments curieux de construction primitive; mais ce ne sont pas là les parties les plus remarquables de la basilique. Au-dessous des fenêtres et au-dessus des arches latérales court une frise continue de mosaïques représentant une procession de saints personnages. La dimension des figures est colossale. Du côté sud sont les figures d'hommes; du côté nord, les figures de femmes; celles-ci sortent d'un groupe de bâtiments représentant la ville de Ravenne, avec l'église de Saint-Vital et le palais de Théodoric; les hommes viennent du faubourg de Classis, au fond duquel on aperçoit le port d'Auguste. A leur tête on voit les trois Mages apportant des présents à l'enfant Jésus, qui est assis sur les genoux de sa mère, la main levée dans l'attitude de la bénédiction; deux anges se tiennent debout à côté de lui. Les femmes portent des robes blanches brodées d'or, les hommes sont pour la plupart vêtus d'une tunique

blanche garnie de pourpre et d'un manteau blanc ou brun. Tous portent une couronne, et entre chaque figure se dresse un palmier. L'expression des visages est presque toujours tendre et reposée.

L'église de Saint-Vital fut commencée l'année qui suivit la mort de Théodoric, et consacrée en 547. Elle a été, dans ces derniers temps, fort maladroitement restaurée. Elle est plus ancienne que Sainte-Sophie, ce qui détruit la légende d'après laquelle elle ne serait qu'une copie de la basilique de Justinien. Le plan en est un peu compliqué, l'église ayant extérieurement la forme d'un octogone dans lequel est inscrit un cercle qui supporte un dôme. Les chapiteaux de quelques-unes des colonnes sont des merveilles de dessin, et les mosaïques du chœur sont célèbres. Elles représentent l'empereur Justinien et l'impératrice Théodora.

« A Saint-Vital comme à Saint-Apollinaire, au baptistère comme au tombeau de Gallia Placidia, revit la double image du byzantinisme et de l'Église, image représentée, ici par des empereurs et des impératrices d'Orient, là par les saints martyrs qui furent les premiers apôtres de Ravenne. Entre ces différents personnages apparaît Justinien qui, revêtu de la pourpre, chaussé de brodequins ornés de pierreries, portant le pallium et le diadème au front, trône toujours, comme au temps de sa puissance, au centre des mosaïques à fond d'or décorant l'abside des basiliques. Il est là, le puissant empereur d'Orient, le vainqueur des Goths et des Vandales, accomplissant tous les actes de sa souveraineté. Il y rédige ses lois, distribue des chartes et des privilèges, fonde surtout des églises et des monastères, afin de rappeler sans doute à la postérité qu'après avoir protégé d'abord l'arianisme, il se convertit ensuite à l'orthodoxie, grâce aux conseils et à l'influence du pape Agapet[1]. »

On montre aux voyageurs le tombeau du Dante, qui mourut à Ravenne. C'est un petit dôme plus correct qu'imposant, qui fut bâti un siècle et demi après la mort du poète. Les nombreuses restaurations qu'on lui a fait subir lui ont donné un aspect tout moderne; on dirait un monument élevé à la mémoire de quelque maire de Ravenne du dix-huitième siècle.

Personne ne quittera Ravenne sans faire au moins une excursion à l'église de San Apollinare-in-Classe. Sur la route, à un mille environ des portes de la ville, on trouve une colonne, dernier vestige de l'ancien faubourg de Césarée. A deux milles de la route, à gauche, s'élève au-dessus des marais l'église de Santa-Maria-de-Porto-Fuori, basilique érigée par un évêque de Ravenne, à la fin du onzième siècle.

L'église de San Apollinare-in-Classe, vaste basilique se dressant au milieu des solitudes voisines de la ville, fait presque autant d'impression que les temples de

1. *Alphonse Dantier. Ibid.*

Pæstum. Elle doit son surnom à l'ancien port de *Classis*, bâti par Auguste, et détruit, en 728, par Luitprand, roi des Lombards. Extérieurement, la basilique, comme celles de Ravenne, est très simple. Nous n'avons pas ici, il est vrai, comme à San Apolli-



TOMBEAU DU DANTE, A RAVENNE

nare-Nuovo, ces superbes processions de personnages en mosaïque au-dessus des arcades de la nef; leur place est prise par une série de médaillons contenant les portraits d'évêques et d'archevêques de Ravenne; mais on trouve la même disposition de la nef et des bas-côtés, les mêmes suites de piliers de marbre, les chapiteaux sculptés et les impostes d'où les arcades s'élancent. A l'extrémité orientale de la basilique on remarque une disposition particulière : la grande arcade s'ouvre en une abside, et une suite de marches conduit au maître-autel; au-dessous se trouve une

crypte dans laquelle les reliques de saint Apollinaire le martyr sont enchâssées. L'église semble gagner plutôt que perdre en grandeur par le manque d'espace entre l'abside et la grande arcade du chœur par suite de la surélévation du maître-autel. Aux jours de sa splendeur, la basilique devait présenter un aspect grandiose, alors que des ponts de Classis une foule nombreuse y accourait. Aujourd'hui elle est vide, désolée et humide; une mousse verdâtre tache les murs, et une eau stagnante submerge le sol de la crypte. C'est un vaste temple dont prêtres et fidèles sont absents; mais « sur la mosaïque à fond d'or qui illumine l'obscurité de l'abside, on voit le premier tableau de la Transfiguration qu'ait connu l'Italie, et cela huit siècles avant Raphaël. Au sommet du tableau, le mosaïste a représenté d'abord une main sortant de la nue, c'est-à-dire l'image emblématique de Dieu le Père; puis, au centre d'un grand cercle étoilé, il a figuré une croix avec la tête du Christ, et, plus bas on lit cette légende : *Salus mundi*. De chaque côté se tiennent Moïse et Élie, les deux interprètes de la loi ancienne; et, au pied de la croix, le premier évêque de Ravenne, saint Apollinaire, prêchant l'Évangile, représente les apôtres de la loi nouvelle. Pour compléter ce tableau de la transformation qui opéra le salut du monde, en le faisant passer des ombres de la nuit aux clartés de la lumière évangélique, l'artiste a placé, à droite et à gauche, douze brebis qui, dociles à la voix de leur divin pasteur, se tiennent rangées au milieu d'herbages fleuris. Çà et là s'élèvent des cyprès, sur les branches desquels s'ébattent quelques oiseaux, et, plus loin, des collines servent d'encadrement à ce calme paysage ».

Rimini, au sud de Ravenne, se compose d'une ville ancienne et d'une cité nouvelle. La première est située à environ un mille de la mer, l'autre est une jolie et banale station de bains qui s'étend de plus en plus le long de la plage. La vieille ville de Rimini est fort pittoresque et fort ancienne; elle existait longtemps avant que le pays environnant tombât au pouvoir de Rome. On pense que les Ombriens en ont été les fondateurs; elle devint ensuite une ville étrusque; puis les Gaulois Sénonais, après avoir traversé les Alpes et toute l'Italie septentrionale, s'établirent sur la côte de l'Adriatique et la tinrent en leur pouvoir pendant plus d'un siècle. C'est de ce pays qu'ils venaient lorsqu'ils s'emparèrent de Rome en 389. Plus tard les Romains devinrent les maîtres d'Ariminum. Depuis lors, l'histoire de cette ville a toujours été fort troublée. Jules César s'en empara, après qu'il eut traversé le Rubicon. Plus tard, Rimini tomba aux mains des Lombards; elle fut prise ensuite par Pépin le Bref qui la donna au pape. Au treizième siècle, la puissante famille des Malatesta y établit une véritable dynastie de souverains héréditaires. Une tragédie fameuse, l'amour coupable et la mort de Francesca, contés dans l'*Enfer* du Dante, a immortalisé cette illustre maison. Francesca était fille d'un patricien de Ravenne, et avait été donnée en mariage, pour des raisons politiques, à Giovanni le Boiteux, fils de Malatesta, qui à cette époque



DANS LA FORÊT DE PINS DE RAVENNE

gouvernait Rimini. Giovanni était un brave soldat, mais laid et contrefait; son frère Paolo formait avec lui un tel contraste qu'on l'appelait le Beau. D'après Boccace, Giovanni fut assez imprudent pour envoyer son frère à sa place chercher sa fiancée. Quoi qu'il en soit, Francesca ne tarda pas à s'éprendre du beau Paolo. Dante raconte que tous deux se mirent à lire ensemble des histoires d'amour, et comme ils « lisaient



ARC D'AUGUSTE, A RIMINI

un jour par passe-temps, assis l'un près de l'autre, l'histoire de Lancelot, que l'amour enchaîna, » ils s'avouèrent leur passion. Le mari surprit les coupables et les tua tous deux de sa propre main. Le château des Malatesta est actuellement fort détérioré, et défiguré surtout par des annexes modernes; mais les vieilles tours en briques sont encore debout.

Aujourd'hui la Piazza Giulio Cesare est la partie la plus intéressante de Rimini. C'est là, dit-on, que Jules César harangua ses troupes, et pour quelque argent le cicerone vous montrera la pierre qui a servi de tribune à l'*imperator*. Dans la partie ouverte de la Piazza et un peu plus loin, près d'un canal, s'élèvent deux petites chapelles qui rappellent des épisodes de la vie de saint Antoine de Padoue. Le saint

vint évangéliser les habitants de Rimini, mais comme ils étaient sourds à ses exhortations, il alla sur le bord du canal et s'adressa aux poissons, qui se pressèrent en foule pour l'écouter, « comme s'il jetait, dit la légende, du pain sur l'eau ».

La Piazza est une place pittoresque : beaucoup des maisons sont de forme bizarre et de construction ancienne, quelques-unes reposent sur des arcades dont certaines parties sont très vieilles, car les chapiteaux paraissent être du roman primitif, sinon du romain.

Les églises de Rimini n'ont rien de bien remarquable, sauf le *Duomo*, spécimen curieux de transformation architecturale. Le dôme fut, à l'origine, bâti en briques et dans le style « gothique italien », mais au milieu du quinzième siècle un des Malatesta résolut de le convertir en un temple digne de la grandeur de sa maison. Il couvrit d'un manteau de splendeur la pauvreté primitive du monument ; il mit la vieille église de briques dans un véritable étui de pierre, en bâtissant autour de ses murs un somptueux édifice de marbre et de porphyre dans le style Renaissance : on dirait une misérable boîte dans un brillant écrin ; mais l'écrin a des ouvertures qui laissent voir la pauvreté de la boîte.

Si la ville de Rimini offre peu d'intérêt au point de vue de l'architecture chrétienne, en revanche, elle a gardé deux beaux monuments de l'époque païenne. La rivière Marecchia est encore traversée par un pont romain, formé de cinq arches en pierre calcaire d'un gris pâle ; les trois du milieu sont légèrement plus grandes que les deux autres et ont une largeur de sept mètres environ ; les espaces entre les arches sont occupés par des niches peu profondes. Çà et là de nouvelles pierres ont été rapportées, mais dans l'ensemble le pont est bien conservé. A l'extrémité opposée de la rue principale, le Corso d'Augusto, on voit un arc de triomphe qui fut élevé en l'honneur d'Auguste.

Au delà de Rimini, les collines plus basses approchent de la côte ; le paysage est joli et d'une grande variété. Nous passons à Pesaro, vieille ville fortifiée, illustrée dans les temps modernes par la naissance de Rossini ; puis à Fano, très pittoresque avec ses fossés et ses murs de brique grossière et ses hauts campaniles ; cette ville est fort ancienne et possède un arc de triomphe qui semble dater du temps d'Auguste. Au delà, le Métaure descend vers la mer, coulant entre des talus escarpés de boue pâle, à travers une vallée riche et fertile. De l'autre côté on aperçoit Sinigaglia, où naquit Pie IX, puis les derniers contreforts des Apennins qui viennent mourir sur la côte plate d'Ancône.

Ancône s'étage sur des pentes fertiles et occupe une vallée inclinée, abritée par deux promontoires avancés qui protègent la rade et dont les sommets sont couronnés par des forts. Vers le nord, des collines boisées s'élèvent, semées de maisons et de villages blancs ou roses ; vers le sud, les Apennins continuent à longer la mer. Les



ANCÔNE

villages sont nombreux, les châteaux forts ne sont pas rares, et rappellent la misère des temps où il fallait se défendre, sur terre contre les brigands, sur mer contre les pirates.

On attribue la fondation d'Ancône à une colonie grecque de Syracuse, qui se serait établie dans le pays près de quatre siècles avant l'ère chrétienne; Ancône devint ensuite une colonie romaine et un port important. Elle subit de rudes épreuves au moyen âge : les Lombards d'abord, puis les Sarrasins la saccagèrent. Au douzième siècle, elle fut assiégée par les alliés de Frédéric Barberousse, et souffrit toutes les horreurs de la famine et de la guerre. En 1849, elle fut bombardée par les Autrichiens. C'est aujourd'hui une grande ville florissante ; on y distingue nettement un vieux quartier qui borde le port et dont les maisons se groupent sur les pentes de ses deux promontoires, Monte Ciriaco et Monte Conero, et un quartier neuf, qui occupe la large vallée et borde la côte jusqu'à la gare du chemin de fer. L'endroit où l'on jouit d'un des meilleurs points de vue est dans le voisinage de l'arcade construite par le pape Clément XII, lourde construction digne de son siècle. Les eaux du port étincellent sous la protection du môle de Trajan ; dans un coin s'élève le lazaret, un vieux bâtiment à demi fortifié, de forme polygonale, complètement isolé par un large canal.

Ancône possède quelques monuments dignes d'attirer l'attention du visiteur. L'Arc de Trajan, situé sur le vieux môle romain, est encore en bon état; il est moins lourd et moins massif que ne le sont ordinairement les arcs de triomphe du temps de l'empire, et encore orné de colonnes corinthiennes; il était autrefois enrichi d'ornements de bronze.

La cathédrale occupe l'emplacement d'un temple ancien. Le plan de l'église présente cette particularité que la nef est courte en comparaison du chœur. L'extérieur ne possède aucune ornementation, sauf le grand portail occidental, dont les colonnes, comme cela arrive fréquemment dans le nord de l'Italie, reposent sur des lions accroupis. L'intérieur aussi est simple; les piliers, faits de granit et de marbre, avec des chapiteaux sculptés, sont évidemment des restes du temple primitif. Le monument a subi de nombreux remaniements à travers les siècles et on remarque un peu partout des traces de ces reconstructions successives. Dans la ville basse, on remarque encore une église romane, dédiée à sainte Marie.

Au sud d'Ancône, on trouve nombre de villes et de villages de peu d'importance, dans un paysage varié et qui ne manque pas de beauté. Au delà de Termoli, qu'on reconnaît de loin à son vieux château au bord de la mer, le pays est plat, jusqu'à ce qu'on approche du mont Gargano, massif de collines qui s'élève à une hauteur de plus de deux mille mètres et qui, vu de l'Adriatique, apparaît comme un groupe majestueux d'énormes masses boisées descendant à pic vers la mer et coupées çà et là par des rochers gris. Au sud, une large bande de terre sépare les Apennins de la mer et s'étend au delà de Brindisi. Lorsqu'on a contourné l'énorme promontoire formé par le Gargano, on aperçoit tout d'abord la petite ville de Manfredonia, avec ses fortifications du moyen âge; elle fut fondée au treizième siècle par Manfred, roi des Deux-Siciles, et détruite par les Turcs en 1620. A trois kilomètres à l'ouest de la ville, on voit sur le bord de la route la cathédrale de Santa Maria Maggiore-di-Siponto, belle église romane qui s'élève sur l'emplacement de l'ancienne colonie romaine de Sipontum. Un peu plus loin, sur la même route, se trouvent l'église et le couvent de San Leonardo, qui datent du commencement du treizième siècle; bien qu'ils aient été transformés en métairie et soient presque en ruine, on admire encore deux beaux portails. De Manfredonia on peut se rendre au sommet du mont Sant'Angelo par une longue route qui traverse d'abord des plantations d'oliviers et monte ensuite en lacets. On verra là un vieux château en ruine et une grotte dans laquelle, selon la légende, saint Michel apparut à saint Laurent, évêque de Sipontum au cinquième siècle.

Au sud de Manfredonia, sur la côte, Barletta, ville assez importante et bien bâtie, possède une belle statue en bronze de Théodose, qui fut, dit-on, trouvée dans la mer et qu'on a élevée sur la place du marché. Mais on ne descend généralement dans cette ville que pour se rendre à Canosa, qui se trouve plus loin dans les

terres; on peut y voir les ruines de l'amphithéâtre de l'ancienne Canusium, et de vieux tombeaux où l'on a trouvé un grand nombre de vases peints et de bijoux en or. L'église principale, San Sabino, est surmontée de gracieuses petites coupoles; on y admire une chaire et un trône épiscopal en marbre, et des colonnes antiques. Dans une cour voisine se trouve le tombeau de Bohémond, prince d'Antioche, fils de Robert Guiscard.



LE PORT DE BRINDISI

A mi-chemin entre Barletta et Canosa, sur la rive droite de l'Ofanto (l'Aufidus des anciens), se trouve l'emplacement où s'élevait la ville de Cannes. C'est dans la grande plaine qui s'étend aux environs qu'eut lieu la grande bataille où Annibal défit les Romains en 216 avant J.-C.

En continuant à longer la côte, on arrive en vue de Trani. Cette ville possède un vieux château, qui sert actuellement de prison, et une belle cathédrale du douzième siècle dont le portail et les portes de bronze sont très remarquables. Dans la Villa, jardin public qui borde la mer, se trouvent deux bornes milliaires de la voie Trajane, qui allait de Bénévent à Brindisi. Plus au sud se trouve Bari, l'ancienne Barium des Romains; c'est aujourd'hui la place de commerce la plus importante de la Pouille;

elle compte plus de 60 000 habitants et possède un beau port sur la mer. On y voit encore les anciens remparts : les monuments sont assez remarquables ; le vieux château, bâti au douzième siècle par Guillaume le Bon et agrandi dans la suite, sert maintenant de prison. La cathédrale, de style roman, a été remaniée au treizième siècle ; elle possède un beau tableau de Tintoret et une toile de Véronèse ; le campanile présente beaucoup d'analogies avec la tour mauresque de Séville.

L'église la plus intéressante est celle de Saint-Nicolas. C'est une basilique du onzième siècle ; la façade en est remarquable, ainsi que la partie supérieure, ornée des statues de la Vierge, de saint Nicolas et de saint Antoine de Padoue. On sait la légende de son saint patron, l'évêque de Myre, en Lycie, que les compositions du trouvère français Jean Bodel d'Arras ont rendu si populaire en France, à partir du douzième siècle :

Lorsqu'on apprit, en Italie, que les Turcs Seldjoukides étaient arrivés jusqu'à Éphèse, on craignit que les infidèles ne vinssent profaner, à Myre, le tombeau de saint Nicolas. Quarante-sept marchands de Bari, sachant que les Vénitiens avaient de leur côté un grand désir d'empêcher ce sacrilège, et afin de mériter les bonnes grâces du saint, allèrent secrètement à Myre, forcèrent quatre moines à leur indiquer le tombeau, enlevèrent le corps, qui y reposait depuis sept-cent-quarante-six ans, et s'empressèrent de faire voile vers Bari, avec ces précieux restes. Leur arrivée fut saluée avec enthousiasme. De la Pouille, la bonne nouvelle se répandit dans toute l'Italie. Le pape, le clergé, des villes entières s'associèrent aux habitants de Bari pour bâtir l'église de Saint-Nicolas, qui fut terminée en 1097.

Nous arrivons bientôt à Brindisi, la Brundusium des Romains ; très peuplée dans l'antiquité et très florissante, elle devait son importance à sa position centrale entre Rome et l'Orient. C'était là que venait aboutir la grande route de Rome ; c'était là, aussi, le point de départ pour le lointain Orient. Ces rivages de l'Adriatique, couverts des débris de trois antiquités, sont plus féconds en souvenirs historiques que la côte occidentale de l'Italie. C'est là qu'abordèrent les anciens colons pélasges ou grecs, de là que partirent les légions romaines pour aller vaincre Persée ou Mithridate, pour aller combattre à Pharsale, à Philippes, à Actium. Brundusium vit naître le poète tragique Pacuvius, et Virgile y mourut à son retour de Grèce. Au moyen âge, Brindisi servit de port de relâche aux Croisés qui se rendaient en Orient ou qui en revenaient ; c'est là que se rallièrent les chevaliers normands de Robert Guiscard et de Bohémond.

Actuellement Brindisi est redevenue l'intermédiaire des relations commerciales entre l'Orient et l'Occident ; elle constitue sur le continent européen la tête de ligne de la route des Indes. Son port, très fréquenté, est formé de deux longues baies qui contournent la ville et pénètrent de chaque côté très avant dans les terres « en

forme de bois de cerf » ; de là, dit-on, le nom de Brundusium, d'origine messapienne, qui aurait signifié « tête de cerf ». Sa position avantageuse assure à la ville une certaine prospérité ; elle possède environ 17 000 habitants.

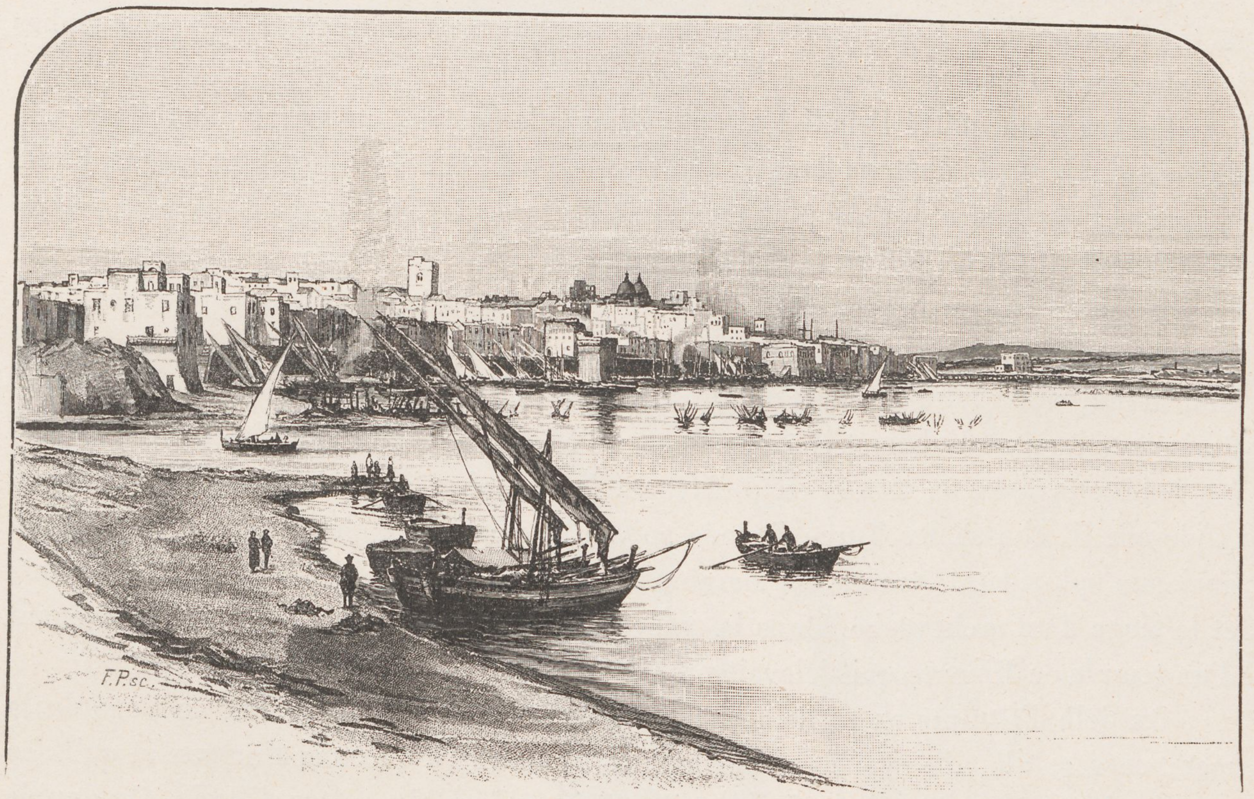
A part un vieux château en ruines, dont les tours rondes sont assez pittoresques, quelques maisons aux façades singulières et de vieilles églises, la ville n'offre rien d'intéressant pour le touriste. Il faut signaler cependant une ancienne colonne de marbre qui domine le port et s'élève sur le bord escarpé de la plaine ; elle porte une inscription inachevée où on lit le nom de Spathalupus, qui reconstruisit la ville détruite au dixième siècle par les Sarrasins. Il y avait là jadis deux colonnes ; il ne reste de la seconde qu'un chapiteau richement sculpté. On croit que ces colonnes ont été apportées là vers le onzième siècle ; elles faisaient probablement partie d'un temple en ruines situé hors des murs, et l'on pense qu'elles ont marqué l'extrémité de la voie Appienne.

Le pays environnant est un plateau très bas, presque une plaine, couvert de vignes, de figuiers et d'oliviers, avec, çà et là, un dattier, des pins, des aloès épineux.



COLONNE DE LA VOIE APPIENNE, A BRINDISI

La Pouille et la Calabre



TARENTE

L'Italie méridionale, qui forme actuellement les provinces de Pouille et de Calabre, était peuplée, dès le sixième siècle avant Jésus-Christ, de colonies florissantes fondées par les Grecs. Les villes célèbres qui s'élevaient sur le littoral : Tarente, Métaponte, Héraclée, Sybaris, Rhégium, étaient devenues rapidement très prospères; autour d'elles s'étendaient des campagnes bien cultivées, des pâturages, des vignobles, des oliviers. Elles furent bientôt plus peuplées et plus riches que les anciennes villes de la Grèce, en sorte qu'on désigna ce pays sous le nom de Grande Grèce. Malheureusement elles ont été rapidement ruinées par les guerres et les révolutions; à leur place s'élèvent maintenant de petites villes ou même de simples villages. Cependant le souvenir de l'antique splendeur flotte encore dans l'air. « La Grande Grèce est toute parfumée de paganisme. Du haut des collines de Bari, la vue de la douce mer, de la

mer voluptueuse où chantaient les sirènes, éveille des rêves platoniciens. Les dieux sont encore présents dans les cryptes chrétiennes, où les chapiteaux des colonnes sont décorés d'emblèmes païens. Brindes, où mourut Virgile, a été une ville de gaie science et d'ingénieuse allégresse. Il y a un fond de bonne humeur hellène dans les mignardises de cette coquette ville de Lecce, où l'âme légère de l'antiquité semble flotter encore. Il y a, sur une des places de Tarente, un « café Archytas », et cette banale enseigne suffit dans la ville neuve, où les ruines mêmes ont péri, à évoquer la beauté de la vie antique, et l'*eurythmie* des cités harmonieuses, régies par des philosophes législateurs[1]. »

Lorsqu'on a quitté Brindisi et qu'on longe les côtes, on arrive bientôt en vue d'Otrante. Un vieux château flanqué de deux tours domine la ville; il fut construit par Alphonse d'Aragon et fortifié plus tard par Charles-Quint. Du haut de ses remparts la vue s'étend très loin; par un temps clair on peut même apercevoir, de l'autre côté de l'Adriatique, la ligne des côtes d'Épire. Au onzième siècle, cette ville appartenait aux Normands; c'est de là qu'ils partirent, sous la conduite de Robert Guiscard et de Bohémond, pour faire le siège de Durazzo (Dyrrachium) en Albanie. Elle était très florissante lorsque Mahomet II s'en empara en 1480; la ville fut complètement détruite, les habitants tués ou menés en esclavage. Le duc de Calabre, qui devint plus tard Alphonse II, chassa les Turcs l'année suivante, mais il ne put rendre à la cité son ancienne splendeur. Otrante est maintenant une petite ville d'environ 2 500 habitants et le siège d'un archevêché. Dans la cathédrale, on remarque des colonnes provenant d'un temple de Minerve qui s'élevait près de la ville.

Au delà d'Otrante on arrive à Castro, qui se dresse sur un rocher au bord de la mer; ce serait là, d'après les archéologues, le fameux « Castrum Minervæ », qu'Énée aperçut lorsqu'il arriva pour la première fois en vue des côtes d'Italie. On double ensuite le cap Santa-Maria-di-Leuca et l'on entre dans le golfe de Tarente.

Sur la rive orientale se dresse Gallipoli (l'ancienne Callipolis), sur une île rocheuse qu'un pont relie à la terre ferme; la ville possède une cathédrale du dix-septième siècle vraiment remarquable. Au fond du golfe, à un endroit où il pénètre profondément dans les terres, se trouve Tarente. La ville est assise sur un rocher qui partage ce coin du golfe en deux parties : la petite mer « Måre Piccolo », profonde et bien abritée, qui sert de port, derrière la ville; et la grande mer « Mare Grande », rade spacieuse qui ouvre sur le large. Les deux « mers » sont reliées entre elles par deux canaux qui longent de chaque côté le rocher; deux ponts de pierre relient cet îlot au continent. La rade est protégée contre le vent et la houle par deux petites îles, San Pietro et San Paolo. On y trouve d'excellents poissons; la marée, qui est très

1. *Gaston Deschamps.*



SUR LA CÔTE DE CALABRE

sensible à cet endroit, les amène jusque dans le « Mare Piccolo », où ils sont recueillis dans des filets; on les exporte en grande quantité. Il y a également dans ces parages beaucoup d'huîtres et de nombreux bancs de moules. On trouve aussi aux environs de Tarente une espèce d'araignée, la tarentule, dont la piqûre passait autrefois pour très venimeuse et causait, croyait-on, des accès de folie; on préconisait comme remède à cette étrange maladie la musique



LA RUE GARIBALDI, A TARENTE

et la danse. C'est de là qu'est née la tarentelle, une danse très en honneur du quinzième au dix-septième siècle.

Tarente a des rues étroites et sales. Le quartier qui s'étend le long du « Mare

Piccolo » est habité surtout par des pêcheurs qui sont presque des Grecs par la langue. Sur le bord du « Mare Grande » s'étend une belle promenade d'où la vue embrasse le magnifique panorama du golfe et des montagnes de la Calabre. La ville possède peu de monuments : la cathédrale, San Cataldo, date du onzième siècle ; elle a subi de tels remaniements qu'il ne reste plus des constructions primitives que quelques chapiteaux byzantins, à l'intérieur. Les fortifications de Tarente et le château, qui s'élève à l'extrémité méridionale, datent, les unes de Ferdinand d'Aragon, et l'autre de Philippe II d'Espagne.

L'ancienne colonie grecque de Tarente s'étendait sur la presqu'île au sud-est de la ville actuelle, à l'endroit où s'élève maintenant le Borgo-Nuovo ou ville neuve. Elle avait été fondée, dit-on, par des Crétois ; puis des Parthéniens, exilés de Sparte, étaient venus s'y établir sous la conduite de Phalante. Elle s'agrandit peu à peu, et conquit les territoires fertiles qui s'étendent autour d'elle. Elle récoltait d'abondantes moissons, elle élevait des moutons renommés pour la finesse de leur laine ; les coquillages à pourpre qu'on recueillait sur le rivage, lui fournissaient la teinture pour ses étoffes ; elle trouvait aux environs une excellente argile pour la poterie. Encore maintenant on peut voir près de la mer des monceaux de coquillages de pourpriers, qui ont été utilisés pour la fabrication de la pourpre ; en d'autres endroits, la terre est toute rouge de débris de poteries antiques.

Tarente inondait toute l'Italie méridionale des produits de son industrie ; ses robes en laine fine et ses poteries étaient très recherchées ; au quatrième siècle avant Jésus-Christ, elle était devenue la ville la plus riche et la plus prospère de la Grande Grèce. Elle était renommée pour son luxe et les mœurs efféminées de ses habitants. Elle possédait de beaux monuments, entre autres un Jupiter colossal qui ne le cédait en grandeur qu'au colosse de Rhodes. En 281, Tarente voulut faire la guerre à Rome et appela Pyrrhus à son secours. Celui-ci, espérant augmenter ses conquêtes et agrandir son empire, répondit à son appel. Les Tarentins, comptant que Pyrrhus se battrait pour eux, passaient tranquillement leur temps aux bains et sur la place publique, en festins et en réjouissances. Pyrrhus changea tout cela ; il « ferma, dit Plutarque, tous les lieux d'exercice, et les promenades où ils avaient l'habitude, tout en flânant, de conduire la guerre avec des mots. Il mit aussi un terme à tous leurs amusements hors de saison, jeux et divertissements ; au lieu de cela, il les appela aux armes, et dans ses commandements et ses revues se montra sévère et inflexible ; de sorte que beaucoup quittèrent la place, car n'étant pas habitués à être sous son commandement, ils appelaient esclavage ce qui n'était pas une vie de plaisir ». Cela fait, Pyrrhus se prépara à affronter les Romains sous le consul Lavinus ; il les rencontra entre Héraclée et Pandosia. Les Romains perdirent, dit-on, quinze mille hommes, et Pyrrhus treize mille ; l'honneur de la journée fut aux

éléphants, qui rompirent les légions romaines. Dans la suite, Tarente fut prise par Papirius Cursor, en 272.

Lors de la seconde guerre punique, Tarente fit cause commune avec Annibal et en fut cruellement punie ; Fabius Maximus s'en empara en 209 et vendit trente mille de ses habitants comme esclaves. Elle se releva cependant de ses désastres, et sous Auguste c'était encore une ville très prospère. Sous Justinien et ses successeurs,



ROCCA IMPERIALE

elle fit partie de l'empire d'Orient. En 927 après J.-C., les Sarrasins la détruisirent de fond en comble ; elle fut rebâtie par Nicéphore Phocas, quarante ans plus tard. Au commencement du onzième siècle, les Normands s'en emparèrent sous la conduite de Robert Guiscard, qui en forma une principauté pour son fils Bohémond. Tarente devint plus tard un fief de la maison d'Anjou.

Il reste peu de chose de la ville antique. Il faut signaler cependant deux énormes moitiés supérieures de colonnes et des parties de stylobates qui se trouvent dans la cour et la cave de la Congrega della Pietà ; ces restes proviennent d'un temple dorique d'une antiquité très reculée.

Nous quittons Tarente en suivant les côtes du golfe et nous arrivons en vue de Metaponto, à côté du château de Torre di Mare, près de l'embouchure du Bradano. C'est là que s'élevait autrefois la célèbre ville de Métaponte, où mourut Pythagore en 497 avant Jésus-Christ. Le port est aujourd'hui un lac, *lago di Santa-Pelagina*. Au



AMENDOLARA

nord de la ville, on voit les ruines d'un temple dorique qui était consacré à Apollon Lycien : les habitants l'appellent aujourd'hui l'église de Samson. Au nord-est, sur une éminence qui était probablement l'Acropole, s'élèvent cinq colonnes doriques, restes d'un autre temple grec, et désignées dans le pays sous le nom de Tables des Paladins.

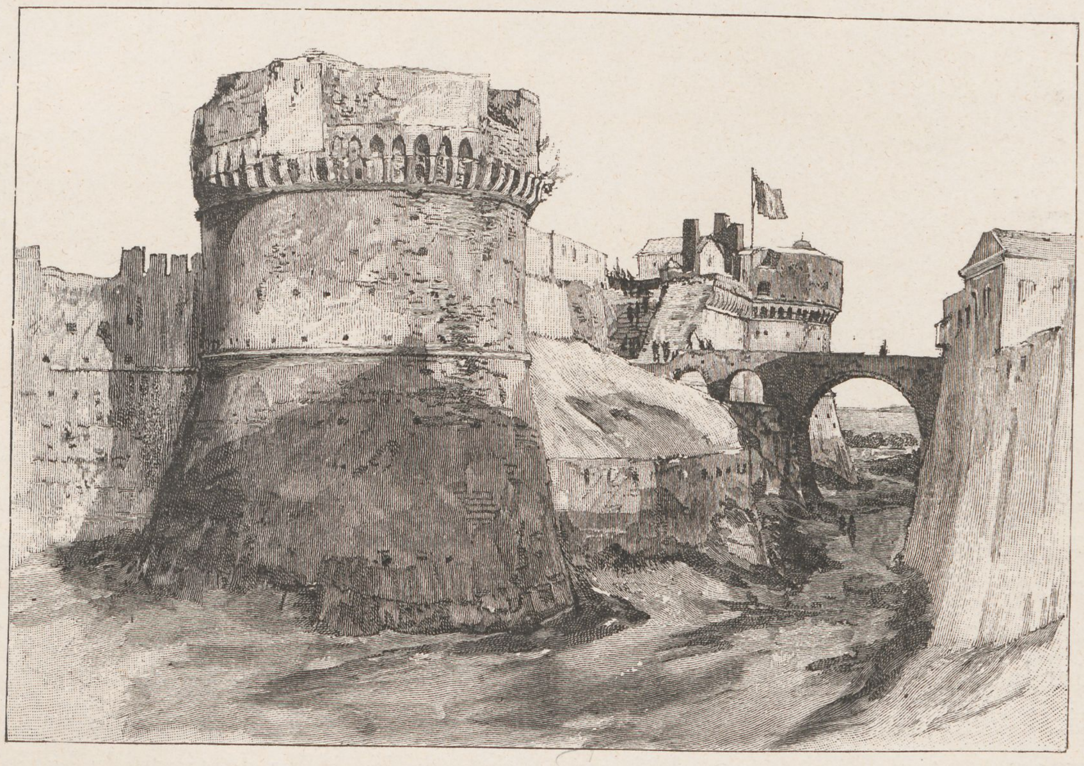
Au delà se trouve Policoro, où s'élevait autrefois la ville grecque d'Héraclée. C'est près de cette ville que, 280 ans avant Jésus-Christ, Pyrrhus remporta sa première victoire sur les Romains, grâce à ses éléphants qui mirent le désordre dans l'armée ennemie où l'on n'avait jamais vu ces énormes animaux. Au milieu du siècle dernier, on a trouvé aux environs des tables d'airain qui datent du troisième siècle avant l'ère chrétienne, et qui sont actuellement au musée de Naples.

Un peu plus loin l'on passe en vue de Rocca Imperiale, de Roseto et d'Amendolara. Tous ces villages ont été bâtis sur les hauteurs par crainte des pirates; on voit partout de vieilles tours en ruines d'où l'on faisait le guet de peur d'être surpris.

La région devient très accidentée; au loin se détache à l'horizon le sommet neigeux du mont Pollino, dont en approchant on distingue les flancs escarpés. De l'autre côté de la montagne s'ouvre la vallée du Crati, sur les rives duquel s'élevait autrefois la molle Sybaris. Cette ville avait été fondée par des Achéens et des gens de Trézène; elle grandit rapidement, acquit tout le territoire qui s'étend entre la mer Ionienne et la mer Tyrrhénienne, et y commanda à 25 villes dans un pays fertile,

produisant abondamment du blé, du vin, de l'huile, du lin. Sybaris envoya des colonies au loin vers le nord ; elle fonda, entre autres, Posidonie, que les Romains appelèrent plus tard Pæstum. Des colonnades, provenant de deux temples qui se dressaient près de la mer, en marquent encore la place.

Sybaris avait des ports sur les deux mers et commandait le chemin qui menait de



LE CHATEAU DE COTRONE

l'une à l'autre. Elle devint le centre du commerce entre l'Orient et l'Italie et la plus riche et la plus puissante de toutes les villes grecques. Ses remparts avaient plus de 8 kilomètres de tour et elle pouvait armer jusqu'à 30 000 hommes. Cette richesse inouïe amena bientôt la dépravation des mœurs et le nom de Sybarite devint synonyme d'efféminé. Cependant la guerre éclata entre Sybaris et Crotone : 500 riches citoyens de Sybaris s'étaient réfugiés à Crotone, pour échapper aux persécutions d'un tyran. Sybaris demanda aux Crotoniates de les lui livrer ; ceux-ci refusèrent, la guerre fut déclarée : 10 000 Crotoniates partirent sous la conduite du célèbre athlète Milon ; ils remportèrent une victoire complète, bien qu'ils fussent trois fois moins nombreux que leurs ennemis. Les Sybarites avaient habitué leurs chevaux à danser au son de la musique ; les Crotoniates firent jouer des airs de flûte, les chevaux des Sybarites se mirent à danser et jetèrent le désordre dans l'armée, les Sybarites s'enfuirent ;



PLAGE DE CATANZARO

les Crotoniates les poursuivirent, assiégèrent la ville et la prirent au bout de 70 jours. Sybaris fut complètement détruite, et, afin qu'on ne pût la reconstruire, les Crotoniates détournèrent le Crathis et le firent couler sur les ruines. Aujourd'hui encore des marécages s'étendent à cette place.

Sur la route de Sybaris à Cotrone on aperçoit Rossano sur les hauteurs, puis Cariati. Cotrone est située sur une langue de terre, au pied d'un promontoire rocheux. C'est une petite ville dont la population n'atteint pas le chiffre de dix mille habitants; elle a un port et fait le commerce des huiles, du vin et du miel. C'est à cet endroit que s'élevait autrefois l'antique Crotone, fondée en 710 avant Jésus-Christ, quelques années après Sybaris, par une colonie d'Achéens. Elle acquit, comme Sybaris, un vaste territoire qui s'étendait d'une mer à l'autre; le sol était fertile, couvert de belles moissons, de vignes, d'oliviers et d'excellents pâturages où l'on nourrissait des chevaux renommés qui remportèrent souvent la victoire dans les jeux.

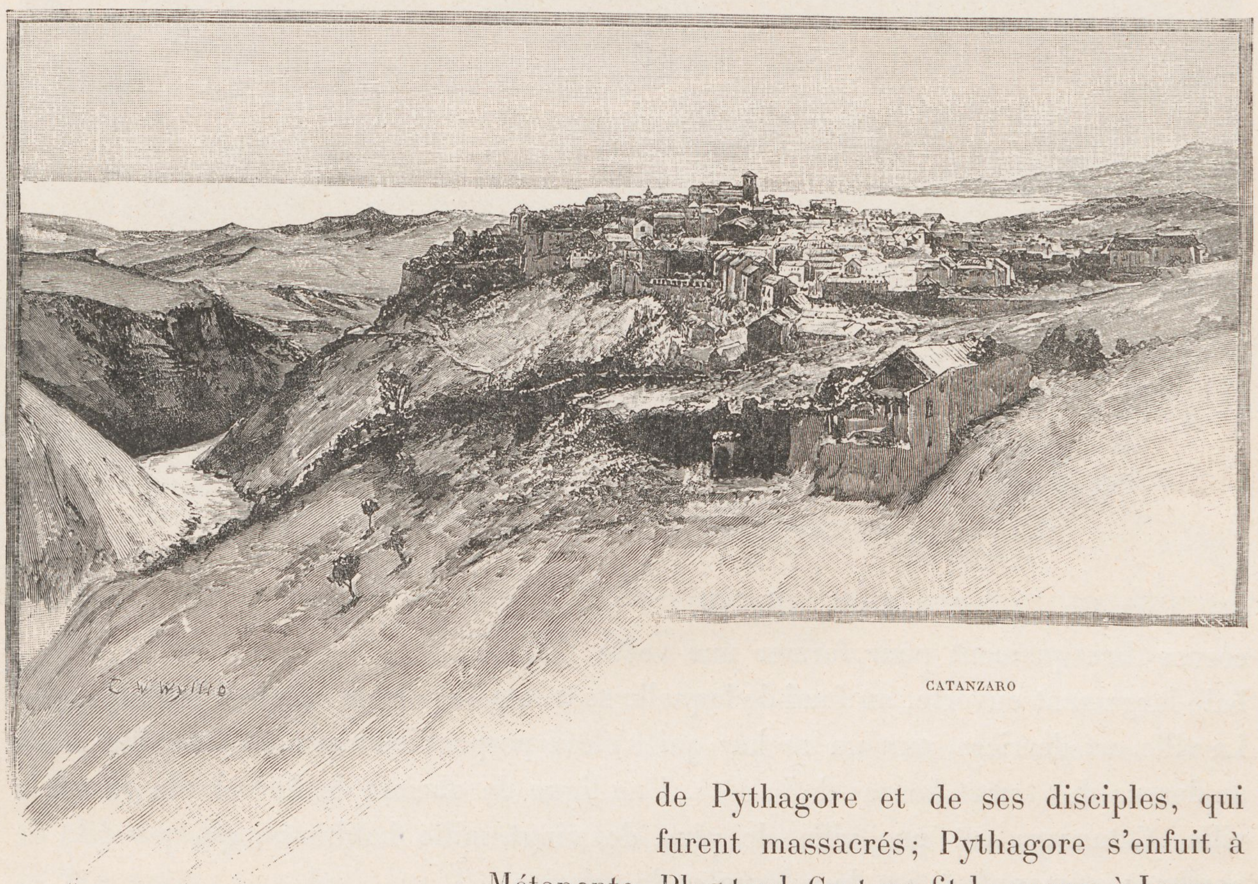
Pythagore vint s'établir à Crotone et y fonda une école. Sa doctrine se répandit très vite; il réunit de nombreux disciples et forma une communauté qui eut jusqu'à trois cents membres. Tous les biens étaient mis en commun, la règle était très sévère; on n'y mangeait la chair d'aucun animal et on gardait le silence pendant de longues heures. Les disciples de Pythagore finirent par former un parti aristocratique qui gouverna la ville; ils donnèrent de sages institutions à Crotone, qui devint célèbre par la pureté de ses mœurs et par la force de ses athlètes, dont le plus célèbre fut Milon. C'était un homme d'une force prodigieuse,



FONTAINE PUBLIQUE A CATANZARO

qui fut sept fois vainqueur aux jeux Olympiques. Ce fut lui, comme nous l'avons dit, qui commanda l'expédition contre Sybaris. Devenu vieux, il voulut, dit-on, fendre avec ses mains un chêne entr'ouvert : ses mains restèrent prises dans l'arbre, il ne put les retirer et fut dévoré par les loups.

Après la ruine de Sybaris, le peuple de Crotone tenta de secouer l'autorité

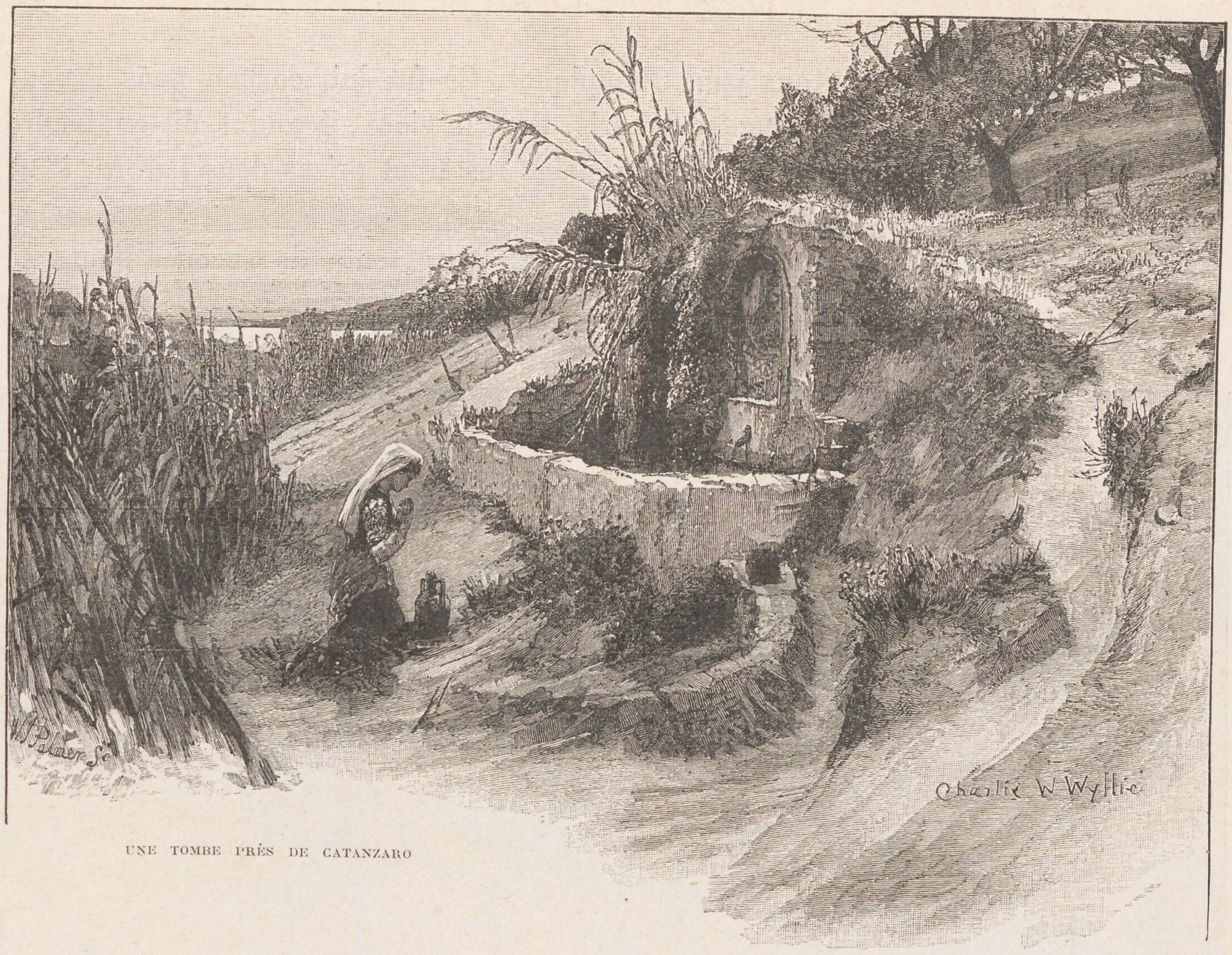


CATANZARO

de Pythagore et de ses disciples, qui furent massacrés; Pythagore s'enfuit à Métaponte. Plus tard, Crotone fit la guerre à Locres, et fut vaincue dans une grande bataille; sa puissance en fut anéantie du coup. Elle était presque dépeuplée lorsque Annibal en fit une de ses places fortes. En 194, elle devint une colonie romaine.

A douze kilomètres au sud de Cotrone, lorsqu'on a doublé le cap *delle Colonne* ou cap de Nao, on aperçoit, surgissant d'une masse informe de maçonnerie, une colonne isolée au sommet d'un rocher. C'est le seul reste du fameux temple d'Héra Lacinienne, où les Grecs venaient en pèlerinage de tous les points de l'Italie. A cette place s'élève aujourd'hui l'église de la Madonna del Capo, où les jeunes filles de Tarente vont pieds nus en pèlerinage.

A partir du cap de Nao, la côte se dirige en droite ligne vers le sud-ouest, jusqu'au



UNE TOMBE PRÈS DE CATANZARO

cap Rizzutto. A cet endroit, elle se creuse brusquement pour former une vaste baie largement ouverte, au fond de laquelle se trouve le port ou *marina* de Catanzaro. La ville est derrière, sur un rocher qui s'élève perpendiculairement de mille pieds au-dessus des terres basses de la côte. Une ligne de chemin de fer relie le port à la ville. Catanzaro est une ville de plus de vingt mille habitants, qui possède de nombreuses manufactures de velours et de soieries.

Ses magasins sont vastes, et par la variété de leurs marchandises font penser aux comptoirs d'une ville américaine. Les rues sont étroites et sombres, mais pleines d'animation. La principale voie, sur laquelle donnent les hôtels, les cafés, les plus beaux magasins et l'hôtel de ville, est encombrée par la foule, vers l'heure du coucher du soleil, et il est aussi difficile d'y circuler que dans certaines rues de Naples.

Peu de villes ont une promenade plus magnifique que la Via Bellavista de Catanzaro. La route borde le haut du précipice près duquel la ville est bâtie ; vers le soir, les citoyens, leurs femmes et leurs filles viennent prendre l'air, jouir du spectacle, voir et être vus. Dans la foule, on reconnaît facilement les Calabrais : ils sont généralement petits, vifs et robustes ; leur costume, veste et culotte,

est noir; leur coiffure, noire également, consiste en un petit chapeau en forme de pain de sucre, à bords étroits, d'où pendent trois ou quatre courtes lanières ferrées à l'extrémité. Les femmes de Catanzaro ont joui pendant longtemps d'une légitime réputation de beauté.

Catanzaro possède un musée qui renferme des antiquités et quelques tableaux, entre autres une Vierge par Antonello Saliba et une Lucrèce par un Vénitien. Il y a



ROCCELLA IONICA, VUE PRISE DE LA PLAGE

dans la cathédrale un très beau tableau de l'école vénitienne du seizième siècle, représentant la Vierge et saint Dominique.

De Catanzaro on peut se rendre à Tiriolo par la montagne. Le pays est sauvage et fait penser aux histoires de brigands que Paul-Louis Courier raconte dans ses lettres si spirituelles à sa cousine. Il n'y a pas encore bien longtemps, cet endroit, comme tout le reste de la Calabre, était infesté de brigands dont la profession était fort en honneur. Un honnête berger vivant du produit de ses troupeaux était un homme méprisé, les belles filles cherchaient des maris parmi les fiers bandits. Sous le gouvernement des Bourbons et même sous celui de Victor-Emmanuel on eut beaucoup de peine à réprimer leurs exploits.

Le brigandage a disparu à peu près complètement de la Calabre, mais ses héros vivent encore dans la mémoire du peuple, et sont célébrés par toute une catégorie de romanciers. « Si vous avez quelque goût pour les scènes atroces, si vous voulez savoir comment vivaient les brigands célèbres : Pasquale Bruno, Francatrippa, Mammone, Antonio Schiavoni, Fra Diavolo, Luigi Vampa, Beppe Mastrillo et

d'autres, — car ils ne se comptent plus, — vous trouverez chez certains libraires du midi de l'Italie une littérature spéciale, romans, histoires, chansons, procès de Cours d'assises, et des collections de petites brochures coloriées à deux sous, comme celle des *Amori briganteschi*, que les enfants achètent là-bas comme ils achètent chez nous une image d'Épinal. Le style n'en est pas relevé. C'est franchement affreux de toute manière, et l'on en sort sans aucun regret pour l'institution disparue[1]. »

Après bien des montées et des descentes dans les montagnes couvertes de forêts de chênes, nous atteignons Tiriolo, véritable nid de brigands niché à environ mille mètres de hauteur. Au-dessous, les pentes sont couvertes de vignes; plus bas, dans les champs, des femmes, en jupes écarlates et corsages bleus, travaillent au soleil, la tête protégée par une pièce d'étoffe de couleur. En hiver, toute cette contrée est couverte de neige, mais pendant l'été l'endroit est charmant et deviendra sans doute d'ici peu de temps un lieu de « villégiature ».

De Catanzaro à Reggio, la côte est bordée de petites villes et de villages bâtis sur les hauteurs : Squillace, l'ancienne Scylaceum, sur un rocher escarpé; Castelvetere, sur les rives de l'Alaro; l'antique Sagras qui vit la défaite des Crotoniates par les Locriens; Roccella Ionica, avec son vieux château en ruines; Gerace, sur l'emplacement de l'ancienne Locres.

Les premiers colons de Locres étaient un ramassis de criminels et d'esclaves. Ils avaient enlevé des femmes nobles du pays des Locriens et ils les amenaient avec eux. Ils débarquèrent sur le promontoire Zéphyrion, puis s'établirent à une petite distance de la mer, sur les premières pentes des montagnes; c'est là qu'ils fondèrent Locres. Cette ville fut célèbre par les lois de Zaleucus, les plus anciennes que les Grecs aient écrites; Zaleucus prétendait que la déesse Athéné les lui avait révélées en songe. En tête de ces lois était, dit-on, inscrite cette phrase : « L'ordre de l'univers prouve invinciblement l'existence de Dieu. » Ces lois étaient sévères, elles punissaient le meurtre de mort et établissaient la peine du talion pour les autres crimes. Afin d'éviter des changements dangereux, Zaleucus avait décidé que tout citoyen qui voudrait proposer une loi nouvelle devrait se présenter la corde au cou devant le Conseil des Mille, qui gouvernait Locres, et qu'il serait étranglé sur-le-champ si sa proposition était rejetée. A partir du quatrième siècle, Locres fut soumise aux tyrans de Sicile. Pendant la seconde guerre punique, elle embrassa le parti d'Annibal; en 205, les Romains s'en emparèrent et la dévastèrent complètement.

Ces côtes si pittoresques sont ravagées par un cruel fléau : du printemps à l'automne, la malaria sévit dans les basses terres; les riches forêts qui couvrent les montagnes, en entretenant l'humidité, augmentent encore le fléau. Cependant

1. *René Bazin, Croquis italiens* (*Journal des Débats*).

on cherche aujourd'hui à l'enrayer en multipliant les plantations d'eucalyptus.

Au delà de Gerace, on aperçoit Brancaleone, perchée sur les hauteurs; puis on double le cap Spartivento. La côte, à partir de ce point, forme une courbe très accentuée jusqu'à Reggio di Calabria, qui s'élève en amphithéâtre sur les derniers contreforts de la montagne. C'est une grande ville de 28 000 habitants, d'aspect tout moderne, aux rues grandes et larges. Elle a une belle cathédrale, qui date du dix-septième siècle, mais qui a été complètement restaurée; à l'intérieur, la chapelle du



BRANCALEONE

Saint-Sacrement est richement décorée de marbres de couleur. Au-dessus de la cathédrale se dresse l'ancien château. Reggio est bâtie sur l'emplacement d'une ancienne colonie, Rhegium Julii, fondée par des habitants d'Eubée; en 723 avant Jésus-Christ, des Messéniens vinrent s'y établir. Elle grandit rapidement, mais fut ruinée par des guerres continuelles. Soumise par Denys de Syracuse, elle redevint indépendante. Vers la fin de la lutte samnite, elle fit alliance avec Rome; mais, en 280 avant Jésus-Christ, la garnison romaine qu'elle avait reçue égorgea tous les habitants mâles et s'empara des femmes et des biens des victimes. Rome punit sévèrement ce crime; Rhégium devint colonie romaine et ville municipale. Jules César la restaura et lui donna son nom.

Au sixième siècle, elle fut pillée par Totila, au dixième par les Sarrasins, au onzième par les Pisans. En 1060, Robert Guiscard s'en empara et prit le titre de duc

de Pouille et de Calabre. Au seizième siècle, Mustapha la ravagea complètement. Enfin, en 1783, un tremblement de terre renversa la ville et la détruisit de fond en comble. C'est après cette catastrophe qu'on a bâti la Reggio actuelle.

Plus au nord, à l'entrée du détroit, Scylla est assise au sommet d'un rocher élevé au milieu de jardins d'orangers et de citronniers, au delà du cap de ce nom, entouré de gouffres et d'écueils. Les écueils de Scylla et le gouffre de Charybde qui est en face, sur la côte de Sicile, près du cap de Messine, étaient redoutés dans l'antiquité. Les commotions volcaniques ont sans doute changé l'aspect des lieux, car ces écueils sont beaucoup moins dangereux maintenant et le passage s'opère sans grande difficulté.

Comme Reggio et les autres villes de la Calabre, Scylla souffrit beaucoup du tremblement de terre de 1783. Le 5 février, vers une heure de l'après-midi, la première secousse fit écrouler les maisons ; la foule se réfugia sur la côte, mais une seconde secousse se produisit : la mer se souleva à une hauteur prodigieuse et une vague énorme, haute de plus de vingt pieds, s'abattit sur la rive engloutissant deux mille personnes.

Ces tremblements de terre furent désastreux pour toute la Calabre et firent un nombre immense de victimes. Des montagnes furent renversées, des villages disparurent de la surface de la terre; des rivières changèrent de cours. La peste, occasionnée par la putréfaction des cadavres des victimes, se déclara ensuite, et fit périr, dit-on, soixante mille personnes en dix mois.

Toutes traces de ces terribles catastrophes ont disparu depuis longtemps; les villes ont été reconstruites et semblent reposer dans une entière quiétude. On finit par oublier tous ces tristes souvenirs à la vue des charmants paysages qu'on découvre de tous côtés, et qui font de la Calabre l'un des coins les plus pittoresques de l'Italie.

La Sicile



CÔTES DE SICILE ET VUE DES MONTAGNES DE CALABRE

Le point par lequel on aborde le plus souvent en Sicile est le port de Messine, au fond du vaste détroit dont les eaux d'un bleu sombre s'écoulent comme un grand fleuve.

De chaque côté du détroit, l'horizon est fermé par la masse sombre des montagnes : à droite, les montagnes de la Calabre se profilent au loin, au delà de Reggio et de San Giovanni ; à gauche, s'élèvent les sommets des hauteurs de Messine. Lorsqu'on arrive le matin en vue de Messine, le paysage est magnifique : une douce lumière baigne les montagnes et les revêt d'une teinte légèrement dorée, tandis qu'au loin, sur tout le détroit, les flots brillent de mille étincelles.

Le port de Messine est le plus considérable et le plus fréquenté de la Sicile. C'est le point central de la Méditerranée, où passent nécessairement et où s'arrêtent les bateaux qui font le commerce entre les pays de l'Europe occidentale et l'Orient. Il

leur offre d'ailleurs un abri très sûr, protégé contre la mer par une presqu'île qui se détache de la rive à angle droit et se recourbe en pleine mer comme une faucille. D'après la croyance des anciens, c'était la faux que Saturne, le père des dieux, avait un jour laissé tomber dans la mer d'Ionie. Une ligne de façades massives, à grosses pierres en saillie, suit la courbe de la côte et lui donne tout à fait grand air; un fort s'élève à l'extrémité de la presqu'île. Le port est très animé; à chaque instant des navires entrent ou sortent; d'innombrables ouvriers travaillent sur les quais, les tramways y circulent, et s'en vont jusqu'au Faro, l'extrême pointe de la Sicile.

La ville elle-même s'élève en amphithéâtre entre la mer et la montagne, entourée d'une muraille et dominée par une citadelle de construction moderne et par des forts. Messine possède quelques monuments, dont le plus remarquable est sans contredit la cathédrale, qui fut commencée par le comte Roger, en 1098, et achevée sous le roi Roger II, son successeur. Percé de trois portes ogivales, le grand portail est bâti en marbres de couleurs différentes, et décoré de mosaïques qui recouvrent toute la surface des tympans. Des colonnes richement sculptées, des pinacles à crochets, des statuettes, des bas-reliefs, ajoutent de nombreux détails à l'ensemble de l'ornementation. Sur les parties latérales de l'édifice, on voit se prolonger des lignes en marbre, alternativement noires et blanches, qui ne laissent que trop bien apercevoir les restaurations maladroites exécutées à diverses époques. Des fenêtres cintrées, dans le style mauresque, éclairent les transepts, tandis que des colonnes surmontées de chapiteaux romans y rappellent une architecture toute différente. On retrouve aussi des zigzags normands sur l'architrave et sur l'imposte des fenêtres absidiales. L'intérieur, offrant le plan d'une croix latine, est divisé de chaque côté par vingt colonnes assez mal assorties et sur lesquelles le temps a imprimé plus d'une trace de ses ravages. Des mosaïques, exécutées au quatorzième siècle par les soins de Frédéric Ier d'Aragon et de l'archevêque Guidotto de Tabiates, décorent les demi-coupoles des absides.

L'autel renferme une lettre écrite, dit-on, par la vierge Marie aux Messiniens et apportée, selon la tradition, par l'apôtre saint Paul. C'est en l'honneur de ce trésor que beaucoup de Siciliens portent le nom de *Letterio* ou de *Letteria*. Sur la place qui précède la cathédrale, devant la façade, s'élèvent la statue équestre de Charles II et la fontaine de Fra Giov. Ang. Montorsoli, élève de Michel-Ange; c'est un beau monument de plus de 8 mètres de haut, orné de statues et de bas-reliefs; sur le bord du bassin principal on voit les statues du Nil, de l'Èbre, du Tibre et du Camaro, ruisseau voisin de Messine.

Le palais archiépiscopal et le grand hôpital méritent également d'attirer l'attention des visiteurs.



ÉGLISE DE SAINT-AUGUSTIN, A TAORMINA

Deux remarques « s'offrent tout d'abord à l'esprit de quiconque a parcouru l'Italie et débarque en Sicile. Les palais ne sont plus magnifiques à l'extérieur, comme ceux de Gênes, de Bologne, de Venise ou de Padoue : tout le luxe est en dedans, à la manière orientale. Et cette foule non plus n'est pas tapageuse comme celle de Naples ; elle est alerte, vivante aussi, mais d'une autre race, plus fière et plus contenue.

Le type accuse encore plus nettement le voisinage de l'Orient, et le mélange du sang africain. Il n'est presque pas latin. A chaque instant, on rencontre une tête sarrasine ou phénicienne, de grosses lèvres, le nez camard, les cheveux crépus, « pareils au persil », disait déjà Théocrite, le regard luisant et ferme. La stature plus courte, l'attitude plus hautaine font moins songer au midi de l'Italie qu'à l'Espagne. Et si j'avais à définir d'un mot, autant que cela se peut, la physionomie générale du Sicilien, je dirais que c'est un Espagnol né d'une mère sarrasine.

Somme toute, il n'est pas beau. Les femmes sont loin d'avoir la régularité de traits de la plupart des Italiennes, ou la grâce rieuse des Napolitaines. Elles n'ont de superbe que les yeux, enfoncés, largement cernés d'ombre, et qui ne sont pas noirs, mais du brun fauve d'un pétale de pensée, d'un brun où il y a de l'or. Rien d'original

non plus ou seulement de gracieux dans le costume. On sent que ce peuple très pauvre a subi, depuis les Grecs, des siècles d'esclavage. Le costume a dû sombrer dans l'invasion sarrasine, avec tant de chefs-d'œuvre nés sur cette terre artiste ou



ENTRÉE DE MOLA

adoptés par elle. Il faut de la joie de vivre, voyez-vous, pour songer à la couleur d'une robe ou à la forme d'une collerette. Et tandis que, dans presque toute l'Europe, un art charmant, fait de toute la tendresse et de toute la poésie humaines, s'ingéniait à parer la beauté de la femme, tandis qu'un idéal nouveau, des falaises de Bretagne aux montagnes du Tyrol, faisait éclore, autour des têtes blondes et brunes, des coiffes blanches où sont rappelées toutes les fleurs de la création, ciselait des bijoux, assortissait des nuances, et variait son œuvre avec l'inépuisable invention de l'amour, la Sicile devenait sombre et perdait le goût ancien. Aujourd'hui les femmes des artisans et des gens de métiers s'habillent souvent de couleurs foncées, et, quand elles



LE DÉTROIT DE MESSINE ET L'ETNA



ROCHERS DES CYCLOPES

ne vont pas tête nue, jettent sur leurs cheveux les plis d'un châle tombant. Quelquefois pourtant, au milieu de la foule, passe une femme de quelque colonie rurale, de la *piana dei Greci*, par exemple, qui est peu distante de Palerme. Celle-là porte des nœuds de ruban rouge dans ses cheveux, une robe rouge, un corset bleu, un châle d'un bleu plus pâle sur les épaules, et droite, digne, avec son profil régulier, surprend comme une apparition d'une race ancienne et perdue[1]. »

A 96 kilomètres de Messine se trouve le joyau de la Sicile et même de toute l'Italie, Taormina. La ville est perchée sur une masse rocheuse, escarpée, à 150 mètres environ au-dessus de la ligne du chemin de fer; on y arrive par une route en circuit de 5 kilomètres de développement, et lorsqu'on aperçoit, à un coude du chemin, les murs éclatants de blancheur, éclairés par le soleil du Midi, les lignes brisées des maisons de Taormina, avec la tour de Sant'Agostino se profilant contre le cône de l'Etna, on n'éprouve aucunement le désir d'abréger le voyage en prenant les sentiers escarpés qui montent tout droit le long de la colline.

Un peu au-dessus de la ville et au centre d'un délicieux paysage, se dressent les magnifiques ruines du Théâtre grec. De ce point le panorama est fort beau; à gauche,

1. *René Bazin*, *Croquis italiens* (*Journal des Débats*).

dominant tout le paysage, se dresse la gigantesque pyramide de l'Etna, dont les pentes couvertes d'une lave sombre contrastent avec son sommet étincelant de neige ; au premier plan, les hauteurs de Castiglione longent la vallée de l'Alcantara ; et, si l'on promène ses regards de gauche à droite, on aperçoit successivement l'ermitage de Santa Maria della Rocca, le château de Taormina, la colline de Mola et le Monte Venerella.

A environ 30 kilomètres vers le sud s'étendent sur la côte les bains et la ville d'Aci Reale, agréable séjour pour les malades. Une tradition locale place à 3 kilomètres environ plus bas sur la côte le séjour de Polyphème, que rappelle le beau groupe des roches basaltiques qui portent le nom de *Scogli dei Ciclopi*. Un peu plus loin se trouve Catane, la seconde ville de la Sicile par son importance et le chiffre de sa population.

Catania la Bella, comme l'appellent ses habitants, est une jolie ville; ses maisons sont bien bâties, ses rues sont pavées en lave. Son port, formé au milieu du seizième siècle par une coulée de lave, est très fréquenté et sert de débouché aux produits de l'intérieur : grains, fruits, vins, huiles, soufre, etc. La ville, fondée au septième siècle avant Jésus-Christ par des Chalcidiens, jouit dès l'antiquité d'une grande prospérité; elle possédait de beaux monuments ; on y peut voir encore les ruines d'un amphithéâtre, d'un temple de Cérès, de thermes, d'un aqueduc, qui attestent une réelle splendeur.

De là, on se dirige vers Lentini, puis on se rend à Augusta et au promontoire de Santa Croce ; de tous ces endroits on aperçoit l'Etna sous des aspects fort variés. A partir du cap Santa Croce jusqu'à Syracuse, la route devient beaucoup moins intéressante. On entre dans Syracuse par un quartier inhabité; la ville moderne n'occupe plus que le petit îlot d'Ortygie, séparé de la terre de Sicile par un canal et par les marais insalubres de Syraka. Les rues sont étroites, tortueuses et malpropres; à voir cette petite ville presque en ruines, on ne se douterait pas qu'elle fût dans l'antiquité une des plus belles cités du monde. Elle occupait alors un espace entouré d'une enceinte de 35 kilomètres de tour et eut, dit-on, jusqu'à 1,200,000 habitants. Elle possédait des monuments magnifiques. Toute la vaste presqu'île qui s'étend au nord de la ville actuelle est encore couverte de ruines. Là s'élevaient un vaste amphithéâtre, un splendide théâtre qui pouvait contenir 40,000 spectateurs, un autel immense de 195 mètres de long, sur lequel les prêtres pouvaient brûler toute une hécatombe. Un aqueduc montait jusqu'aux hauteurs où Archimède bâtit les fortifications que l'on désigne maintenant sous le nom de Belvédère. Près de l'amphithéâtre, se trouvaient les fameuses *Latomies del Paradiso*, carrières et catacombes qui servaient à la fois de lieu de sépulture et de prison, à l'époque où les Grecs occupaient Syracuse. Dans l'îlot d'Ortygie s'élevait autrefois, sur le point le plus

élevé, une acropole avec un temple consacré à Minerve. Lorsque les marins sortaient du port, ils devaient, pour obtenir un vent favorable, se tourner vers le temple de la déesse en tenant dans la main un vase où brûlaient des charbons ardents pris sur l'autel de Jupiter. Ce temple a été transformé en cathédrale; il est regrettable qu'on ait masqué les belles colonnes de marbre qui en faisaient l'ornement par une maçonnerie d'un goût déplorable.

Un autre souvenir antique se rattache au nom de Syracuse, c'est celui de la



CATANE, VUE PRISE DE LA MER

fontaine Aréthuse, dont les eaux prennent leur source dans l'intérieur de la Sicile et, passant sous le canal, viennent jaillir d'un rocher à la pointe sud-ouest de l'îlot d'Ortygie. Les anciens racontaient dans une de leurs légendes les plus charmantes que la nymphe Aréthuse, poursuivie jusque dans l'île d'Ortygie par le chasseur Alphée, qui l'aimait, y fut changée en fontaine. Alphée lui-même se vit changer en un fleuve de l'Élide; mais cette métamorphose n'anéantit pas sa passion, et par des conduits souterrains il alla, dit-on, mêler ses eaux à celles d'Aréthuse.

Si l'on aime à contempler de belles ruines, c'est à Girgenti qu'il faut aller. On verra là des temples qui rivalisent en grandeur et en magnificence avec ce que la Grèce a de plus beau. Girgenti n'est du reste pas très loin de Syracuse; on peut s'y rendre en chemin de fer quoique la ligne fasse de nombreux détours. Elle remonte, en effet, dans la direction de Catane jusqu'à quelques kilomètres de Bicocca; à cet endroit, elle fait un coude et se dirige vers l'intérieur du pays, puis descend vers la

côte dans la direction du sud-ouest, pour aboutir à Girgenti. Dans le trajet, on traverse la plaine fertile de Catane dont la riche récolte faisait de la Sicile le grenier du monde romain ; le pays devient ensuite de plus en plus montagneux. Entre Calascibetta et Castrogiovanni, la ligne plonge dans un ravin tortueux dominé des deux côtés par les hauteurs sur lesquelles s'élèvent ces deux villes. C'est aux environs de Castrogiovanni que s'étend la plaine d'Enna, célèbre dans l'antiquité par sa grande fertilité. Les fleurs n'y croissent plus avec la même abondance qu'au temps fabuleux où Proserpine fut enlevée par le sombre roi des enfers, mais l'endroit a encore une certaine beauté.

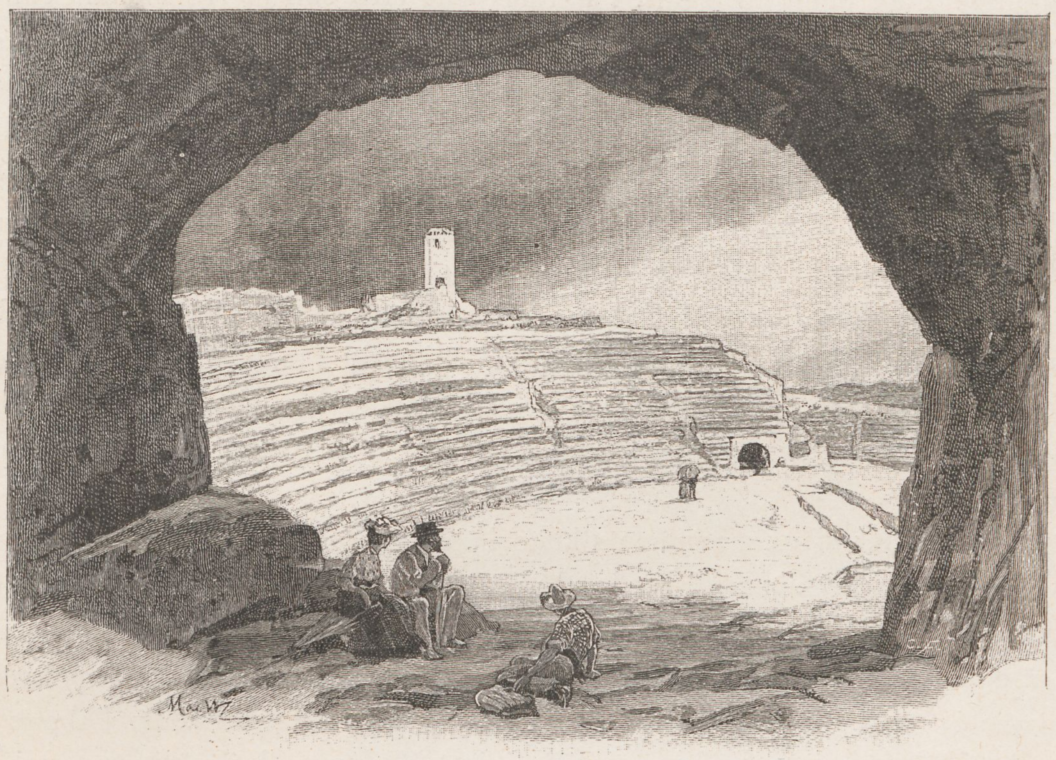
Girgenti, l'antique Agrigente, fut, comme Syracuse, une ville très florissante et très populeuse dans l'antiquité ; elle était bâtie sur plusieurs collines dont la plus haute portait l'Acropole. Elle avait des temples magnifiques dont il reste encore des ruines imposantes. Telle qu'on la voit maintenant, Girgenti semble une ville de temples ou plutôt une nécropole de divinités mortes. Elle est d'une étrange beauté, faite de mélancolie et de désolation, que rend encore plus saisissante le contraste de la splendide nature qui l'entoure. Nulle part, en Sicile, la campagne n'est plus richement tapissée d'oliviers : on voit partout leurs tiges contournées et leur feuillage argenté.

Les ruines qui sont de beaucoup les plus intéressantes sont celles du temple de la Concorde qui, au moyen âge, a été converti en église chrétienne et a porté longtemps le nom d' « église de Saint-Grégoire des Navets » ; ses trente-quatre colonnes sont restées intactes avec leurs architraves et leurs frontons.

Tout près se trouvent les ruines majestueuses du temple de Junon Lacinienne, spécimen remarquable de l'architecture dorique de la meilleure époque (cinquième siècle avant Jésus-Christ). Des tremblements de terre ont, semble-t-il, aidé le temps dans son œuvre de destruction, et quoique vingt-cinq piliers entiers soient restés debout, la façade n'est plus représentée que par un fragment d'architrave. Les ravages infligés au temple d'Hercule sont plus considérables encore : il n'en reste plus guère à présent qu'un amas de décombres, avec une colonne brisée qui se dresse seule à l'extrémité. Mais c'est par les restes de l'ancien sanctuaire de Jupiter que nous pouvons avoir l'idée des dimensions que les architectes donnaient à leurs constructions : les piliers de ce temple avaient 20 pieds de circonférence, soit plus de 2 mètres de diamètre, et chacune de leurs cannelures forme une niche assez grande pour contenir un homme ! Une cariatide, qui a été habilement reconstituée avec les fragments de plusieurs autres, et qui est étendue à terre, les mains sous la tête, la face tournée vers le ciel, mesure 25 pieds de longueur.

La ville moderne occupe l'emplacement de l'ancienne acropole, sur une colline de grès qui descend en gradins vers la mer. Sur la hauteur, à la place où s'élevait

autrefois un temple du Jupiter, se trouve la cathédrale. Elle renferme à l'intérieur un sarcophage antique qui sert actuellement de fonts baptismaux et dont les parois représentent les amours de Phèdre et d'Hippolyte. La ville descendait autrefois jusqu'à 3 kilomètres de la mer; elle en est maintenant à 6 kilomètres. Le port, Porto-Empedocle, a un mouvement assez actif.



RUINES DU THÉATRE GREC, A SYRACUSE

La voie ferrée de Girgenti à Palerme présente sur son parcours moins de points de vue intéressants que celle de Catane à Girgenti. Elle va presque directement du sud au nord à travers un pays montagneux, mais en somme peu pittoresque. A Termini, la ligne touche la côte septentrionale et se dirige ensuite vers l'ouest. Au bout d'une vingtaine de kilomètres nous arrivons à Santa Flavia, d'où l'on peut se rendre en une demi-heure de chemin jusqu'aux ruines de Soluntum, situées sur la colline la plus orientale du promontoire de Catalfano. 15 kilomètres encore vers l'ouest, et nous apercevons Palerme, la capitale de la Sicile.

Palerme « l'heureuse » est charmante à voir de loin, au fond de sa baie, entourée de jardins qui lui font un cadre merveilleux de verdures et de fleurs, et dominée par la masse superbe des montagnes dont les flancs nus prennent sous les rayons du soleil les teintes chaudes du métal en fusion. Mais lorsqu'on entre dans la ville,

on est un peu désappointé, surtout si l'on y arrive l'esprit rempli des souvenirs de la colonisation grecque, de la domination des Sarrasins et de la conquête des Normands.

Palerme est ce que les guides appellent ordinairement « une belle ville moderne », ce qui signifie une ville comme beaucoup d'autres du continent, bâtie suivant toutes les règles de la symétrie; mais dans la capitale de la Sicile le souci de la symétrie a été poussé à un point étonnant. Palerme peut être considérée comme consistant en deux boulevards fort imposants, de longueur à peu près égale, partageant chacun la ville en deux, l'un de l'est à l'ouest, l'autre du nord au sud, et se coupant au centre avec la précision mathématique d'un angle de 90°. Si l'on se place à la Porta Felice, en tournant le dos à la mer, on a devant soi, droite comme un I, la belle Via Vittorio Emanuele, sur une longueur de près de 2 kilomètres environ. On suit cette voie sur la moitié de sa longueur et l'on arrive au Quattro Canti, petite place octogonale d'où l'on voit à droite et à gauche la Via Maqueda, absolument semblable en dimension et en aspect à la Via Vittorio Emanuele. Tout est correct, régulier et symétrique, mais cela manque absolument de charme et d'originalité. Dans les quartiers populeux, il y a néanmoins des ruelles sombres, bordées de maisons sales et en ruines.

Pour visiter les vieux monuments historiques de Palerme, il faut quitter la route battue de ses deux grands boulevards. On peut alors découvrir çà et là des souvenirs des quatre civilisations successives qu'ont fait naître tour à tour la domination des Grecs et des Romains, celle des Sarrasins et des Normands; il est à peine besoin de dire que ce sont les derniers qui ont laissé le plus de traces. Le Palazzo Reale en offre le meilleur exemple; sarrasin d'origine, il a reçu des additions successives d'une demi-douzaine de princes normands. La Cappella Palatina, bâtie en 1132, par Roger II, est un bijou de l'art décoratif qui vaudrait seul le voyage en Sicile. On entre dans cette chapelle par une porte latérale. L'ensemble de l'édifice a la forme d'une croix latine. Au-dessus de l'intersection de la croix, s'arrondit une coupole, décorée de mosaïques qui représentent le Christ et les anges. Les arceaux sont portés par des colonnes de granit à chapiteaux dorés; la partie inférieure des murailles est revêtue de plaques de marbre blanc et de porphyre; sur tout le reste s'étendent des mosaïques à fond doré, dont quelques-unes ont été restaurées au quinzième et au dix-huitième siècle. « Celles qui décorent la partie postérieure de la chapelle sont fort belles, mais plus modernes, semble-t-il, que celles de la grande nef. On remarque, au fond de la nef de droite, une Sainte-Anne, parfaite de dessin et de couleur. Les fenêtres, en petit nombre, sont en lancettes et peu élevées; le plafond de la nef principale est voûté, orné de caissons et de pendentifs, et couvert de couleurs brillantes, comme les plafonds sarrasins. » Parmi plusieurs chartes fort curieuses, que possède



GIRGENTI, TEMPLES DE LA CONCORDE ET DE JUNON LACINIENNE



GIRGENTI

l'*Archivio* de Palerme, et relatives à la *Capella palatina*, il en est une qui contient l'acte de fondation donné par le roi Roger. Cet acte est brodé en or sur une étoffe de soie couleur de pourpre.

On ne manquera pas de visiter le palais de la *Ziza*, jolie demeure, à la fois orientale et gothique, où le plus dissolu des princes normands, Guillaume I[er], surnommé le Mauvais, menait une vie de sultan fantasque, au milieu d'un harem de femmes sarrasines et dans l'intimité d'une espèce de vizir, son favori Majo, fils d'un marchand de Bari, dont il avait fait son grand-amiral et son premier ministre. Ce palais a vu des orgies sans nom et de lugubres tragédies. Le peuple s'est longtemps

souvenu de la sanglante histoire de Bonnello de Mistretta. Ce Bonnello, mécontent du premier ministre, qui était d'ailleurs son bienfaiteur, jura sa perte. Il s'ouvrit de son projet à plusieurs Calabrais et à l'archevêque de Palerme, ennemi de Majo. Prévenu du danger qu'il courait, Majo fit donner du poison à l'archevêque, et, comme ce poison agissait lentement, il alla visiter le prélat et s'informa très affectueusement de sa santé. Quelques jours après, à la nuit tombante, il fut guetté par Bonnello, et tué de deux coups d'épée. Le roi se fâcha d'abord ; mais, sur le conseil de l'archidiacre de Catane, il se consola de la mort de son favori en confisquant ses biens.

Bonnello, enhardi par son triomphe, entreprit de détrôner Guillaume. Uni à Simon, fils naturel de Roger, et à Tancrède, comte de Lecce, il arrêta le roi dans son palais, pilla le trésor, massacra les eunuques et les Sarrasins, et proclama le fils aîné de Guillaume, un enfant de neuf ans. Mais Guillaume le Mauvais fut délivré par le peuple de Palerme : il rentra dans son palais, et, dans sa fureur, tua son fils d'un coup de pied. Il fit ensuite semblant de traiter avec les rebelles, pour mieux les prendre : Bonnello fut arrêté ; on lui creva les yeux, on lui coupa les nerfs des jambes. Quelques temps après, Guillaume mourut de la dysenterie, le 7 mai 1166. On transporta son corps dans la Chapelle palatine. Pendant trois jours, ses femmes arabes parcoururent les rues de Palerme, vêtues de toile, les cheveux épars, poussant des cris aigus et frappant sur leurs tambourins en signe de deuil[1].

Monreale apparaît sur la hauteur, couronné par la fameuse cathédrale et l'abbaye des Bénédictins. L'église métropolitaine de Monreale renferme des tombeaux et des inscriptions qui rappellent le souvenir des princes normands. Guillaume le Mauvais, sa femme, Marguerite de Navarre, ses fils, Roger duc de Pouille, Henri prince de Capoue et Guillaume II le Bon, y sont inhumés.

Une tradition locale rapporte qu'une partie de la dépouille mortelle de saint Louis fut rapportée de Tunis par son frère Charles d'Anjou, et déposée dans la cathédrale de Monreale. L'urne qui contenait ces reliques portait l'inscription suivante, rapportée par Luigi Lello, dans sa *Storia della Chiesa di Monreale* (Rome, 1696) : *Hic sunt tumulata viscera et corpus Ludovici regis Franciæ, qui obiit apud Tonisium anno Dominicæ incarnationis MCCLXX, mense augusto, XIII indictionis.* Pendant plusieurs siècles, l'authenticité de ces précieux restes demeura hors de doute. Mais, en 1843, on découvrit un cœur, enseveli dans la Sainte-Chapelle de Paris. Plusieurs savants soutinrent que ce cœur était celui de saint Louis, d'où il résultait que la tradition relative à l'église de Monreale était fausse. Une vive discussion s'éleva à ce sujet au sein de l'Académie des Inscriptions et Belles-

1. *Nobiles matronæ, maxime Sarracenæ, saccis opertæ, passis crinibus... ad pulsata tympana cantu flebili respondentes.*

Lettres. MM. Letronne, Paulin Pâris, Le Prévost, Berger de Xivrey, Quatremère, Taylor, y prirent part. D'un autre côté, les archéologues siciliens, notamment le duc Serra di Falco et le père Tarallo, défendirent ardemment les droits de leur église, et démontrèrent sans peine qu'en l'état actuel des documents, rien n'autorisait à croire que le cœur trouvé à la Sainte-Chapelle fût vraiment le cœur de saint Louis.



LE PORT DE PALERME

L'abbaye des bénédictins de Monreale fut fondée par le roi normand Guillaume le Bon. Le cloître de ce monastère est fort beau, et soutient sans désavantage la comparaison avec les cloîtres de Saint-Jean-de-Latran, de Saint-Paul-hors-les-Murs et de Sainte-Scholastique de Subiaco. « Qu'on se figure quatre immenses promenoirs, disposés en carré et reliés par une suite d'arcades en ogives. Ces arcades sont soutenues par deux cent seize colonnes accouplées. Elles sont, de deux en deux, ornées de mosaïques, les unes découpées en losanges, les autres fleuronnées de rosaces. Presque toutes portent des incrustations de marbres rares et de pierres précieuses. En voyant ce jardin entouré d'arcades mauresques, en admirant ces fleurs, ces eaux, ces cascades, on peut se croire transporté dans un palais arabe, dans un véritable alhambra chrétien. De la galerie et de la terrasse d'où le regard

domine à la fois Palerme, sa riche campagne, et la Méditerranée scintillant de mille feux sous les rayons du soleil, on découvre une vue au moins aussi admirable que celle de la Chartreuse de San-Martino, à Naples[1]. »

La bibliothèque de l'abbaye est fort riche. Elle contient notamment une importante série de diplômes grecs, arabes et latins, donnés par les princes normands, les empereurs d'Allemagne et les souverains pontifes. Malheureusement, depuis que le gouvernement italien a mis le séquestre sur les biens des communautés, l'accès de cette importante collection est devenu fort difficile, particulièrement aux savants français.

En sortant de Palerme par la *Porta nuova*, on arrive, après avoir passé devant le palais de la Cuba, à l'entrée de la route qui conduit au sommet de la hauteur où se trouve Monreale. C'est au pied de cette montée qu'eut lieu la scène violente qui fut l'occasion des Vêpres siciliennes. On sait le beau récit de Michelet :

« C'était le lundi, 30 mars 1282, le lundi de Pâques. En Sicile, c'est déjà l'été, comme on dirait chez nous la Saint-Jean, quand la chaleur est déjà lourde, la terre moite et chaude, qu'elle disparaît sous l'herbe et l'herbe sous les fleurs. Pâques est un voluptueux moment dans ces contrées. Le carême finit ; l'abstinence aussi ; la sensualité s'éveille, ardente et âpre, aiguisée de dévotion. Dieu a sa part, les sens prennent la leur. Le changement est brusque ; toute fleur perce la terre, toute beauté brille. C'est une triomphante éruption de vie, une revanche de la sensualité, une insurrection de la nature.

« Ce jour donc, ce lundi de Pâques, tous et toutes montaient, selon la coutume, de Palerme à Monreale, pour entendre vêpres, par la belle colline. Les étrangers étaient là pour gâter la fête. Un si grand rassemblement d'hommes ne laissait pas de les inquiéter. Le vice-roi avait défendu de porter les armes et de s'y exercer, comme c'était l'usage dans ces jours-là. Peut-être avait-il remarqué l'affluence des nobles ; en effet, Procida avait eu l'adresse de les réunir à Palerme ; mais il fallait l'occasion. Un Français la donna mieux que Procida n'eût souhaité. Cet homme, nommé Drouet, arrête une belle fille de la noblesse, que son fiancé et toute sa famille menaient à l'église. Il fouille le fiancé et ne trouve pas d'armes ; puis il prétend que la fille en a sous ses habits et il porte la main sous sa robe. Elle s'évanouit. Le Français est à l'instant désarmé, tué de son épée. Un cri s'élève : « A mort, les Français ! » Partout on les égorge. Les maisons françaises étaient, dit-on, marquées d'avance. Quiconque ne pouvait prononcer le *c* ou *ch* italien (*ceci*, *ciceri*), était tué à l'instant... »

On peut revenir à Palerme par la pittoresque vallée de Bocca di Falco. Beaucoup

1. *Alphonse Dantier.*



LA COTE DE PALERME, VUE PRISE DE TERMINI



SOLUNTO

de voyageurs font l'ascension du Monte Pellegrino. Cette masse de pierre grise, qui prend de si beaux reflets sous les rayons rouges du soir, n'est pas difficile à gravir. Le chemin en zigzag qui grimpe le long de ses flancs est visible de la ville; les premières pentes sont raides, puis peu à peu la montée devient plus aisée et l'on arrive sans peine au sommet. Le Monte Pellegrino était à l'origine une île; il est encore séparé des autres montagnes de la côte par la plaine de la Conca d'Oro. Sous un rocher qui surplombe se trouve la grotte de sainte Rosalie, la patronne de la ville, la vierge qui, selon la tradition, avait fait de ce lieu sa pieuse retraite. Ses restes, découverts en 1664, arrêtèrent, dit-on, les ravages de la peste qui désolait alors Palerme. La grotte a été convertie en chapelle; on y fait beaucoup de pèlerinages. Un sentier rapide, au delà de la chapelle, mène à l'observatoire, tout au sommet de la montagne. De ce point, la vue est très étendue; on aperçoit vers le sud-est le cône de l'Etna, et plus au nord, dans le groupe des Lipari, les fournaises du Stromboli et du Vulcano. Il y a une descente plus rapide vers le sud-ouest, par laquelle on peut également regagner la route qui borde la base de la montagne à l'ouest, et qui conduit à une des retraites les plus délicieusement situées qu'un monarque ait jamais construites, la villa royale de la Favorita, bâtie par Ferdinand IV à près de 7 kilomètres des portes de la ville.

Pour ceux qui désirent visiter à fond la Sicile et qui ont déjà vu Messine, Syracuse, Catane et Girgenti, Palerme est le plus commode des points de départ pour

33

parcourir l'ouest et le sud-ouest de l'île. C'est de là qu'il faut partir pour visiter Marsala, où Garibaldi débarqua avec les « Mille » et commença cette marche mémorable qui fut terminée en quelques semaines par la chute du gouvernement des Bourbons, et Trapani (Drépana), où Virgile, dans son *Énéide*, fait mourir Anchise et célébrer par Énée des jeux à sa mémoire. Il faut voir aussi Sélinonte et Ségeste, dont les ruines grecques offrent un grand intérêt.

Sélinonte, au sud-est de Marsala, sur la côte, marque la limite extrême vers l'ouest des établissements grecs de Sicile; Pammilus de Mégare la fonda, dit la légende, au septième siècle avant Jésus-Christ. En l'an 409 avant notre ère, les Carthaginois la détruisirent; depuis cette époque, elle est restée abandonnée. Elle servit de retraite aux chrétiens à l'époque des persécutions, et de refuge aux musulmans qui résistaient au roi Roger. Cependant, dans sa courte existence de deux cent vingt ans, elle devint, pour quelque raison inconnue, l'emplacement de sept temples dont quatre comptent parmi les plus importants qui aient jamais existé. La plus grande partie de ces monuments a été renversée par les tremblements de terre. Le temple le plus vaste, dédié à Hercule ou à Apollon, ne fut sans doute jamais achevé; il date du cinquième siècle avant Jésus-Christ, et ce fut probablement l'apparition des envahisseurs carthaginois qui en arrêta la construction. Ce n'est plus maintenant qu'un amas colossal de colonnes brisées.

Ségeste, située entre Calatafimi et Castellamare, s'élevait au sommet du Monte Barbaro, à l'endroit où l'on aperçoit encore les ruines d'un théâtre. Le fameux temple de Ségeste est sur une autre colline, au nord-ouest de l'ancienne ville. Ce temple, d'ordre dorique, est un des mieux conservés de la Sicile; il est remarquable par la simplicité de ses lignes et fait une vive impression qu'augmente encore l'aspect désolé et sauvage des montagnes qui l'environnent. De Calatafimi on peut retourner à Marsala et se rendre de là à l'île de Malte.

Malte

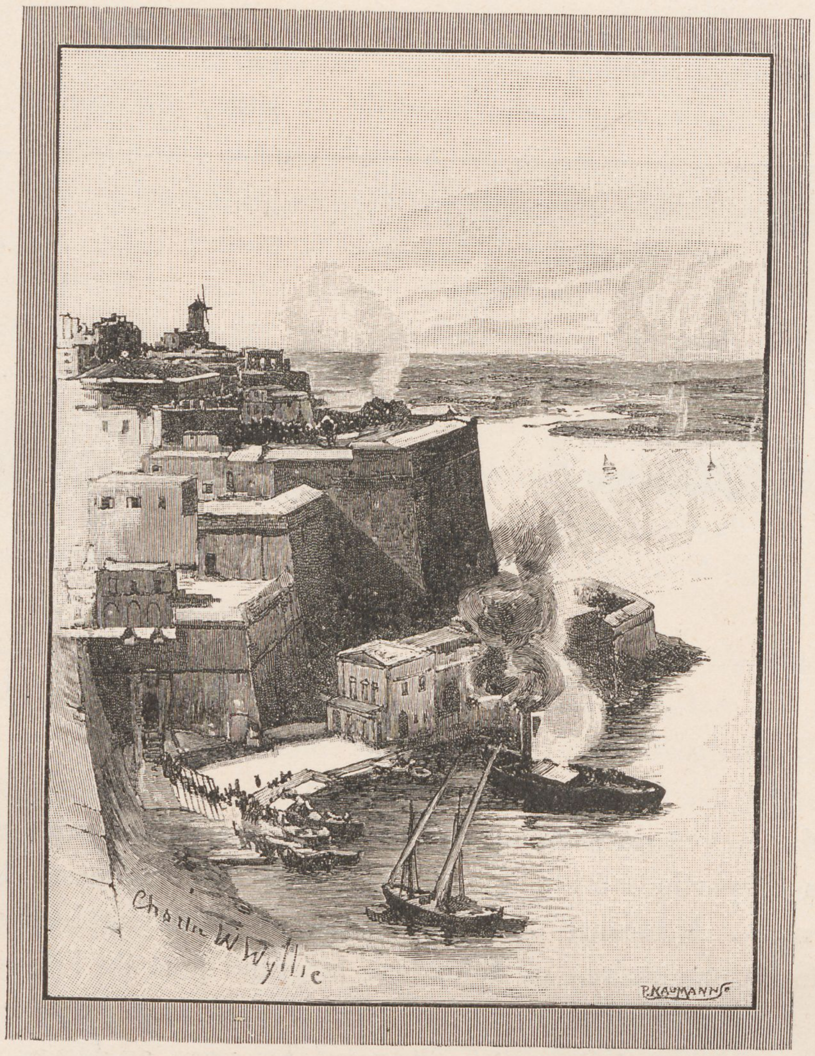


VUE GÉNÉRALE DE LA VALETTE. ENTRÉE DU GRAND-PORT

L'île de Malte, vue de loin, apparaît comme une masse grise oblongue dont les côtes, vers la partie méridionale, s'élèvent en falaises assez hautes, toutes percées de grottes. A mesure qu'on approche, on distingue les nombreux forts qui hérissent les promontoires et défendent le grand port de l'île et sa citadelle. La Valette se dresse bientôt devant nous en une masse compacte de forts, de remparts et de maisons à toits plats s'étageant les unes au-dessus des autres en amphithéâtre. La ville est entourée d'une muraille fortifiée qui lui donne l'aspect rébarbatif d'une forteresse. De chaque côté, la mer pénètre, isolant la ville dans sa presqu'île, déchirant les côtes opposées en longs promontoires, entre lesquels se creusent des baies profondes, ports secondaires qui s'ouvrent sur les deux grands ports : à droite, le port de Marsa Musciet, protégé par un môle naturel que surmonte le fort Tigne, et à l'intérieur duquel une île porte le Lazzaretto et le fort Emanuel; à gauche, le Grand-Port, que défendent les forts Ricasoli et Saint-Ange. Des escadres, des flottes entières peuvent tenir à l'aise dans ces ports.

Dès que le bateau est entré dans le port, une multitude de petites barques

maltaises l'entourent, et les bateliers poursuivent les voyageurs de leurs cris jusqu'à ce que ceux-ci soient descendus dans leurs barques; en même temps, une nuée de marchands s'abat sur le pont, étalant sous nos yeux des dentelles, des coraux, des



LA VALETTE, VUE PRISE DU CÔTÉ DU PORT DE LA QUARANTAINE

coquilles, des médailles de chevaliers de Saint-Jean plus ou moins authentiques. Nous nous débarrassons avec peine de cette foule d'importuns; nous descendons en barque et nous abordons bientôt au quai.

La Valette est bâtie sur une colline; des rues en escaliers à larges dalles en gravissent les pentes, coupant à angle droit d'autres rues qui parcourent la ville dans sa longueur. L'artère centrale de la ville est la Strada Reale ou rue Royale; elle s'appelait autrefois Strada San Giorgio, et, pendant la courte occupation



STEAMER ENTRANT DANS LE PORT DE LA QUARANTAINE A LA VALETTE

française, « rue des Droits-de-l'homme ». La rue Royale et la Strada Mercanti sont les plus belles rues et les plus animées de la ville.

A l'extrémité de la rue Royale, sur la Porta Reale, s'élèvent la statue du grand



ÉGLISE SAINT-JEAN, A LA VALETTE

maître Villiers de l'Ile-Adam, sous la conduite duquel les chevaliers de Saint-Jean vinrent se fixer à Malte, et celle du fondateur de la ville, le grand maître Parisot de La Valette

La rue Royale est toujours pleine de monde. On coudoie dans la foule des soldats anglais, des marins de toutes les nations. Les femmes du pays portent la *faldetta*, sorte de mante noire à capuchon qui cache leurs autres vêtements parfois très riches. Les *carrozzellas*, carrosses bizarres dont les roues semblent détachées du coffre, passent, emportées de toute la vitesse des petits chevaux qui les traînent. Des troupeaux de chèvres aux mamelles pendantes circulent dans les rues, s'arrêtent aux portes des clients. Les ouvriers maltais, petits hommes bruns, pieds nus, aux larges épaules, se reconnaissent facilement à leur costume presque national : ils ont pour vêtement un bonnet, un pantalon de toile et une chemise de flanelle avec une ceinture rouge ; tous portent des boucles d'oreille. Quelques Hindous aux yeux luisants, coiffés de bonnets brodés de couleurs vives, vous invitent à examiner leurs marchandises ; on voit aussi dans la foule quelques Arabes de Tunis, et des Turcs de Tripoli.

Malte est un pays très catholique, aussi rencontre-t-on à chaque pas des prêtres et des moines ; toute la journée les cloches des églises tintent, appelant les fidèles à divers offices. Presque à chaque coin de rue, des mendiants vous accostent en gémissant, des décrotteurs et des cochers vous poursuivent de leurs offres intéressées.

La principale rue de La Valette est bordée de solides et belles maisons, garnies de balcons en saillie qui sont couverts de cages vitrées remplies de fleurs. Sur la droite s'élève un beau théâtre, de l'autre côté l' « Auberge du Langage de Provence », occupée aujourd'hui par le « Union Club ». Un peu plus loin, dans un espace ombragé, se dresse l'église de Saint-Jean, dans laquelle les chevaliers ont prodigué leurs richesses, et qui possède encore, bien qu'elle ait été pillée par les Français en 1798, beaucoup de vases d'or et d'argent, des croix, des ciboires, des joyaux, des blasons de chevalerie, des tableaux et d'autres richesses artistiques. L'« Auberge d'Auvergne », où se trouve actuellement la Cour de justice, est de l'autre côté de la rue ; tout près, s'élève un bâtiment qui était autrefois le Trésor des Chevaliers, le magasin dans lequel on entassait les impôts perçus dans toute l'Europe. La bibliothèque publique, à quelque distance en arrière de la rue, est intéressante : elle renferme les livres du bailli Louis de Tencin, du grand maître de Rohan, qui l'érigea, et de beaucoup de chevaliers lettrés ; elle possède aussi une importante collection de curiosités de l'île. Dans le voisinage, le palais du grand maître sert aujourd'hui de résidence au gouverneur et est en partie occupé par les bureaux du gouvernement. Le grand escalier est tout en marbre ; les corridors sont garnis de portraits, d'armures, de tableaux où se trouvent représentés les exploits guerriers des chevaliers. L'amateur d'antiquités trouvera aussi dans ce palais des armes anciennes et de nombreux souvenirs des premiers possesseurs de l'île. De magnifiques tapisseries de Bruxelles décorent la chambre du Conseil.

La salle de Saint-Michel et Saint-Georges est ornée de fresques célébrant les hauts faits de l'ordre de Saint-Jean. Il faut signaler aussi la curieuse horloge de la cour intérieure, qui, d'après la légende maltaise, fut apportée de Rhodes quand les chevaliers durent abandonner cette île, après une résistance glorieuse. Malgré la domination anglaise, les chevaliers semblent être encore les maîtres de Malte, leur souvenir plane partout. Les noms des grands maîtres sont immortalisés dans les villes qu'ils ont fondées; dans les hôtels, leurs portraits pendent aux murs. Les églises qu'ils ont érigées, les noms de saints qu'ils ont donnés à beaucoup de rues, les figures saintes qui, en dépit d'un gouvernement protestant presque séculaire, ornent encore les coins des carrefours, rappellent le caractère religieux de leur ordre, en même temps qu'on trouve ailleurs de nombreuses traces de leur organisation.



POINTE ISOLA, A MALTE

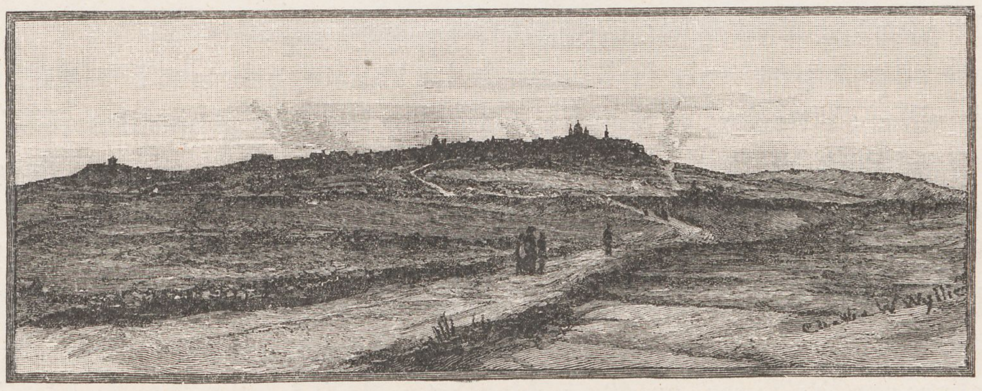
C'est en 1530 que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem vinrent s'établir à Malte. Jusque-là l'île n'avait joué qu'un rôle très effacé dans l'histoire. Elle avait souvent changé de maîtres; dans l'antiquité, les Phéniciens, les Carthaginois, les

Romains, l'occupèrent successivement. Puis vinrent les Vandales, les Goths, les empereurs grecs. En 870, les Arabes s'en emparèrent; au onzième siècle, les Normands de Sicile s'y établirent. Elle fit pendant quelque temps partie de l'Empire d'Allemagne et tomba ensuite aux mains des Espagnols. Charles-Quint la céda aux chevaliers qui en firent le boulevard de la chrétienté contre les Turcs et les Barbaresques. Ceux-ci cherchèrent à plusieurs reprises à s'en emparer. En 1546 et en 1551, les Turcs essayèrent d'expulser les chevaliers, mais ils ne purent aborder dans l'île. En 1565, le sultan Soliman le Magnifique, le même qui, quarante-trois ans auparavant, les avait chassés de Rhodes, résolut de faire un effort suprême pour déloger l'Ordre de sa nouvelle demeure.

La flotte des envahisseurs comprenait cent trente-huit vaisseaux, commandés par le renégat Piali, et une armée de trente-trois mille hommes sous les ordres de Mustafa Pacha. Ces forces de terre et de mer furent bientôt après augmentées par l'arrivée de deux mille cinq cents vieux corsaires amenés d'Alger par Hassan Pacha, et de dix-huit vaisseaux contenant seize cents hommes sous le fameux Dragut, le chef des pirates de Tripoli, que les chances de la guerre amenèrent, quelques années plus tard, à travailler comme prisonnier sur les chantiers de ce même port. Le siège dura près de quatre mois. Chaque pouce de terrain fut défendu avec une vaillance indomptable, mais il arriva un moment où les chrétiens, enfermés dans le fort Saint-Elme, sentirent qu'ils ne pouvaient tenir plus longtemps. Alors ceux des chevaliers qui restaient reçurent la communion dans la petite chapelle du château, et, après s'être embrassés, allèrent sur les remparts au-devant d'une mort certaine. Mais les forts Saint-Ange et Senglea, à l'extrémité de la péninsule sur laquelle Isola est aujourd'hui bâtie, résistèrent encore jusqu'à l'arrivée d'un secours de Sicile, qui força les Turcs à s'éloigner. Des quarante mille hommes qui, le 18 mai, avaient débarqué devant le château, dix mille à peine se rembarquèrent. Les pertes des chevaliers furent encore plus grandes : sur huit ou neuf mille hommes, six cents à peine étaient capables d'assister au *Te Deum* d'actions de grâces qui termina cette lutte glorieuse. Ce fut alors que « le très illustre et très Révérend Seigneur, frère Jean de la Valette », pour lui donner les titres qui sont inscrits sur la Porta Reale, résolut de fonder la nouvelle ville. Saint-Elme est encore la plus importante forteresse de l'île; la petite chapelle d'où sortirent les chevaliers pour marcher à la mort resta longtemps ensevelie sous un amas de décombres; on l'a déblayée depuis, et elle est encore dans un parfait état de conservation.

Quoique les chevaliers de Malte fussent un ordre religieux, ils tenaient plus du soldat que du moine. Ils menaient dans leurs *auberges* ou *quartiers* une vie très luxueuse, et bien que le duel fût strictement défendu, il y avait une rue, la Strada Stretta, où les querelles étaient vidées par des procédés peu ecclésiastiques.

Dans la Strada Mercanti, on trouve aussi de nombreux souvenirs de l'Ordre. Tout près de l'hospice des Incurables s'étend l'emplacement du cimetière des chevaliers, et plus haut, dans une rue montueuse, on rencontre l'hôpital militaire, qui fut fondé par le grand maître, Fra Luis de Vasconcelos. Cet hôpital, comme le dit un ancien écrivain, était à l'origine « la gloire de Malte » ; chaque malade avait deux lits, afin de pouvoir en changer, et un cabinet avec verrou et clé pour lui seul. Il n'y avait pas plus de deux malades pour un gardien ; ils étaient servis par les « frères servants » ; leur nourriture était apportée sur des plats d'argent, et



LA ROUTE DE LA VALETTE A CITTÀ VECCHIA

tout le reste était organisé avec le même luxe. De nos jours, quoiqu'il ne soit pas si somptueux, l'hôpital est encore fort remarquable : une des chambres, de 160 mètres de long, est réputée la plus longue de l'Europe. L'Université, institution qui fait des docteurs avec une rapidité étonnante, à en juger par le grand nombre de ceux qui peuplent l'île, occupe un beau bâtiment, moins imposant cependant que le Marché, qui est peut-être le seul monument de La Valette sur lequel son fondateur se soit décidé à mettre une inscription en langue vulgaire.

Sur le sommet de la colline, une maison montre un beau portail en marbre, autre souvenir des chevaliers. Ce bâtiment était la Castellania, ou prison ; on y voit encore le pilori sur lequel on exposait les prisonniers, et la petite fenêtre d'où les malfaiteurs étaient suspendus par les mains.

On peut visiter encore l'« Auberge du Langage d'Italie », où les ingénieurs royaux ont leurs quartiers, le Palazzo Parisi, où le général Bonaparte résida pendant son court séjour à Malte, ainsi que l'« Auberge de Castille », le plus beau de tous les palais des chevaliers.

Ce sont là les monuments les plus remarquables des deux principales rues de Malte. Mais dans les rues Mezzodi et Britannica, il y a beaucoup d'habitations

particulières élégantes, et même quelques hôtels de chevaliers dont la plupart sont maintenant affectés à des services publics. A l'endroit où était située l'« Auberge d'Allemagne », on a bâti l'église collégiale de Saint-Paul; l'« Auberge d'Angleterre » a été rasée lors de la construction du nouveau théâtre.

On arrive ensuite à la Barracca, une de ces rues à arcades dont les chevaliers avaient fait des promenades. De ce point aussi, on a un beau coup d'œil d'ensemble sur La Valette, sur les ports et la campagne environnante; c'est la plus pittoresque des vues de l'île. Derrière La Valette, du côté de la terre ferme, on aperçoit le faubourg de Floriana, et vers l'ouest, du côté de la mer, Sliema et Saint-Julien, Tasbiesco et Pieta; enfin, à l'est, Bighi, où se trouve l'hôpital maritime, et Corradino, où les chevaliers avaient leurs haras et leurs garennes.

Il faut citer à part trois faubourgs de La Valette, que tout bon Maltais décore du nom de villes : Vittoriosa et Senglea, bâties sur les deux péninsules qui s'avancent dans le Grand-Port, et Burmola ou Cospicua, qui s'étend en arrière de ces deux presqu'îles. Ces trois « villes » sont protégées par de vastes lignes de fortifications et par des forts, tels que le fort Saint-Ange, la plus ancienne place forte de Malte, et le fort Ricasoli, qui porte le nom de son architecte. Longtemps avant la fondation de La Valette, les chevaliers avaient établi leur résidence à Borgo. Après la victoire des chevaliers sur les Turcs, on éleva dans cet endroit la statue de la Victoire qu'on y voit encore, et le bourg reçut le nom de Città Vittoriosa.

Dans la Strada Antico Palazzo del Governatore, se trouvait le palais du gouverneur; jusqu'en 1571, c'est là qu'était le siège du gouvernement. D'anciens bâtiments, comme le couvent de Santa Scolastica, autrefois un hôpital, et le palais de l'Inquisiteur, maintenant quartier de la garnison anglaise, témoignent encore de l'ancienne importance de ce faubourg. Burmola n'est qu'une ville de vieilles églises; Senglea, qui tire son nom du grand maître de la Sengle, est protégée par le fort Saint-Michel. On y voit encore les ruines de nombreux monuments qui prouvent le rôle considérable joué autrefois dans l'île par cette localité.

De La Valette on peut se rendre à Notabile par un petit chemin de fer qui passe devant un certain nombre de villages : Hamrun, avec son Institut apostolique dirigé par des missionnaires algériens; Misada dans la vallée, et Birchircara; plus loin Casal Curmi, où se tient le marché aux bestiaux; Lia et Balzan, célèbres par leurs jardins d'orangers et de citronniers. Nous apercevons ensuite le palais de Sant'Antonio, avec les beaux jardins qui l'entourent. A Attard, « le village des roses », apparaît l'aqueduc qui fournit à La Valette l'eau du Diar Handur; puis, à San Salvador, le train commence la rude montée qui se termine à la base de la colline sur laquelle est bâtie Notabile. Ce nom de Notabile que la ville porte aujourd'hui, lui a été donné par Alphonse le Magnanime, roi de Castille; auparavant on l'appelait Città Vecchia,



CITTÀ VECCHIA OU NOTABILE, L'ANCIENNE CAPITALE DE MALTE

la « vieille ville », depuis le jour où la capitale avait été transférée à La Valette. Son nom sarrasin était Médina, la « ville »; les gens des environs l'appellent encore ainsi.

C'est la plus ancienne ville de Malte. Verrès, préteur de Sicile, y établit des manufactures de coton et d'étoffes dont on faisait des robes de femme d'une magnificence extraordinaire. Il exerça là sa rapacité, comme en Sicile, pilla les temples et s'empara de la fortune des nobles et des riches citoyens. Lorsque les chevaliers occupèrent l'île, ce fut dans cette ville que devaient être élus les grands maîtres de l'Ordre; les évêques de Malte se font encore sacrer dans la cathédrale. Actuellement la gloire de Notabile n'est plus qu'un souvenir : la ville est morte, d'aspect misérable. Cependant les commerçants de La Valette y bâtissent leurs maisons de campagne et quelques représentants de la vieille noblesse y habitent encore, par un reste de fidélité aux vieux souvenirs et par une espèce de nostalgie des splendeurs passées.

A Notabile, le souvenir le plus présent est peut-être celui de saint Paul. Le nom de « San Paolo » est dans toutes les bouches; l'apôtre est véritablement le grand homme de Malte. Des églises, des rues et des cathédrales sont dédiées à l'Apôtre des Gentils, et du sommet du Sanatorium un Maltais aux pieds nus nous indique la crique sur laquelle s'élèvent sa statue et l'église érigée en son honneur. On montre aussi la grotte dans laquelle se réfugia saint Paul après son naufrage, l'île de Salmun, dans laquelle il fit une pénitence de trois mois, et, à quelque distance, les catacombes où s'abritèrent les premiers chrétiens. Les habitants de Notabile considèrent tous ces endroits comme des lieux historiques et se transmettent pieusement ces légendes.



BAIE DE SAINT-PAUL

Du Sanatorium, qui était autrefois le palais de Justice, on a une vue d'ensemble sur toute l'île, « Il Fiore del Mondo », comme l'appellent les Maltais. Ce surnom paraît d'ailleurs peu mérité : la campagne s'étend au loin en une nappe uniforme, couverte d'une fine poussière et parsemée de rochers gris. Des villages tout blancs brillent au soleil : au sud-est le palais Verdala, et au delà le palais d'été de l'Inquisiteur, tout près de l'endroit où la mer vient baigner le pied des falaises. A l'ouest apparaissent les collines de Bengemma, couvertes de tombes phéniciennes, la vieille forteresse de Kala-ta-Bahria, Imtarfa, où s'élevait le temple de Proserpine, et Imtahleb près du rivage. Musta, avec sa vaste église à dôme, est visible au nord-est ; avec une lorgnette il n'est pas difficile de découvrir Zabbar et Zeitun, Zurrico, Paola et d'autres villages de la côte du sud-est, dispersés à travers une région où les restes du passé sont nombreux. On trouve là les ruines des temples d'Hagiar Khim et de Mnaidra, monuments peut-être préhistoriques, et sur la côte de Marsa Scirocco (baie dans laquelle souffle le vent brûlant d'Afrique) un mur mégalithique qu'on croit être le dernier vestige du temple de Melkart, l'Hercule tyrien.

Çà et là des jardins d'orangers ou un petit bois comme le Boschetto, but de promenade favori des habitants de La Valette, reposent la vue. Partout ailleurs pas un arbre, pas une goutte d'eau. Le sol semble brûlé, et cependant il produit des moissons magnifiques de blés, de fourrages. Dans les prairies, les trèfles s'élèvent parfois jusqu'à hauteur d'homme, et au printemps toute la plaine est couverte de fleurs et de verdure. Ce merveilleux résultat est dû au travail opiniâtre, persévérant, de la vigoureuse population de l'île ; ces petits hommes trapus, durs à la fatigue, tout en muscles, déploient une activité infatigable, une industrie merveilleuse dans la culture de leur sol. Le moindre coin est utilisé, et là où la nature avare n'a laissé qu'un rocher aride,



LA VALETTE, LE GRAND-PORT, VUE PRISE DU QUAI

ils créent pour ainsi dire de la terre végétale en réduisant le roc en une poussière impalpable ; au besoin, ils font même venir de la terre de Sicile. Malgré tout, l'île de Malte ne suffit pas à nourrir la moitié de ses habitants. Tous les jours des bateaux caboteurs apportent de Sicile une partie des aliments nécessaires à la subsistance de l'île et de ses voisines, Gozzo et Comino.

Malte est entourée de petites îles. Filfla, avec sa vénérable église ; Pietra Negra, ou



MALTE ET COMINO, VUE PRISE DE GOZZO

la Pierre noire ; Gzeier, sanctifié par le naufrage de saint Paul ; et Scoglio Marfo, sur lequel campent quelques pêcheurs et où pousse assez d'herbe pour nourrir quelques lapins et quelques chèvres. Une des plus connues, bien qu'elle soit toute petite, c'est l'Hagra-tal-General, ou rocher du Fungus, sur lequel croît cette curieuse plante parasite, le *fungus melitensis* des anciens botanistes, le *cynomorium coccineum* des savants de nos jours. Pendant longtemps cette plante a joui d'une grande réputation ; on disait qu'elle arrêtait le sang et guérissait une foule de maladies. Les chevaliers de Malte la gardaient soigneusement pour en faire don à des monarques amis et aux hôpitaux de l'île. Elle est moins appréciée de nos jours ; le lieu où elle croît est rarement foulé par un pied humain. Autrefois on traversait les 50 mètres de mer qui séparent ce rocher de la côte de Malte, à l'aide d'un panier qu'une poulie faisait glisser le long de deux câbles.

A cinq kilomètres au nord-ouest de Malte se trouve l'île de Gozzo, la seconde en

importance du groupe maltais. Elle est reliée à Malte par une autre île plus petite, Comino, et par le petit îlot de Cominotto. Gozzo est intéressante par les souvenirs classiques qu'elle rappelle : c'était l'île légendaire de Calypso, la Gaulos des Grecs; la côte dentelée, abrupte en certains endroits, a des falaises qui atteignent rarement une hauteur de 100 mètres au-dessus du niveau de la mer; mais le pays est assez varié d'aspect, et d'une telle fertilité que ses jardins potagers alimentent presque complètement le marché de La Valette. Le fromage de chèvre qu'on fabrique à Gozzo garde encore quelque chose de son antique réputation. L'île élève des ânes de haute taille qu'elle exporte en grand nombre ; ces animaux sont vendus jusqu'à 12000 francs en Amérique. Mais, ainsi que les chiens et les chats originaires de ces îles, les ânes deviennent aujourd'hui fort rares.

Les habitants de Gozzo diffèrent de ceux des îles voisines. La langue qu'ils parlent se rapproche plus de l'Arabe; on y trouve cependant, comme dans les autres dialectes de l'archipel maltais, des traces de la langue de leurs premiers ancêtres, les Phéniciens. Ils ne font plus de nos jours le commerce de l'étain ni celui de la pourpre ; leurs bateaux gaiement pavoisés traversent le détroit avec des chargements de choux et de concombres. Les jeunes filles au teint basané, qui sont assises aux portes des maisons blanches, s'occupent à faire la fameuse dentelle de Malte. On trouve peu de chose dans l'île qui rappelle la domination phénicienne, et dans quelques années « la Tour du Géant » (ruines du temple d'Astarté), à Casal Xghara, sera le seul reste de ces colonies préhistoriques. Cependant on fera bien de visiter Casal Nadur, avec ses hommes robustes et ses belles femmes, la Tierka Zerka ou fenêtre d'azur, arceau naturel sur le bord de la mer, et Rabato, la petite capitale au centre de l'île, qui, en l'honneur de la reine d'Angleterre, a changé son nom en celui de Victoria. Des murs en ruines de la citadelle, le visiteur peut embrasser d'un coup d'œil Gozzo, avec ses collines coniques, aplaties au sommet.

Le Golfe de Salerne et le Golfe de Naples



SALERNE

Au nord de la Calabre, la côte se creuse profondément et forme les deux échancrures des golfes de Salerne et de Naples, séparés par l'énorme promontoire de calcaire que termine bien avant dans la mer le cap Campanella. Actuellement, les bateaux vont presque tous mouiller dans la baie de Naples, où afflue tout le commerce de cette partie de l'Italie. Le golfe de Salerne est délaissé ; il a cependant son intérêt aux yeux du touriste, à cause des souvenirs antiques qu'il

rappelle. Sur ses bords s'élevaient autrefois des villes florissantes, parmi lesquelles Pæstum est la plus intéressante, par les ruines superbes qu'elle a laissées.

A l'endroit où s'élèvent ces ruines, des Grecs venus de Sybaris fondèrent une colonie et lui donnèrent le nom de Poseidonia ou ville de Neptune. A en juger par les monuments qui subsistent encore et qui datent de cette époque, la ville devait avoir une grande importance. Au troisième siècle avant Jésus-Christ, les Romains s'en emparèrent et y établirent la colonie de Pæstum, qui ne tarda pas à être très fréquentée par les riches Romains, à cause de son merveilleux climat. Les poètes l'appelaient « la ville des roses » et chantaient à l'envi la beauté de ses fontaines et la douceur de ses ombrages. Mais le pays devint bientôt insalubre ; on s'en plaignait déjà sous Auguste : la ville déclina dès lors rapidement. Au commencement du dixième siècle, elle fut complètement détruite par les Sarrasins. Les marais l'ont envahie et ce n'est pas sans danger qu'on va maintenant visiter ses ruines. L'enceinte de la ville, qui n'a pas moins de 5 kilomètres de tour, est très bien conservée ; mais ce qui attire les touristes et fait l'admiration de tous, ce sont les trois temples qui ont été construits par des colons grecs bien avant que Rome ne fût devenue puissante. La solitude qui environne ces ruines, la plainte des flots qui viennent se briser à leur pied, ajoutent encore à la majesté du paysage. Le plus beau de ces temples est, sans contredit, le temple de Neptune. Ce monument est construit en une espèce de travertin que le temps a recouvert d'une belle teinte jaune. Il est soutenu par trente-six colonnes qui ont près de 9 mètres de haut et dont le diamètre, large de 2 mètres 25 à la base, diminue insensiblement jusqu'au sommet ; ces colonnes sont remarquables par la simplicité et la grâce de leur forme.

De Pæstum à Salerne s'étendent des landes marécageuses où paissent des troupeaux de buffles ; par endroits, cependant, le terrain est cultivé. Salerne, au fond du golfe, est dans un site admirable, au pied de montagnes qui l'enserrent de près. Au onzième siècle, lorsque les Normands occupaient la contrée, Salerne leur servait de capitale. Elle eut au moyen âge la plus célèbre école de médecine de l'Europe. Actuellement, elle ambitionne de se relever par le commerce et l'industrie ; mais il faudrait pour cela que son port fût débarrassé des sables qui l'envahissent chaque jour davantage. Non loin de Salerne, Vietri est une station fort agréable, entourée de tous côtés par des vergers de citronniers et d'orangers. C'est un bourg bien situé, à l'entrée de la vallée qui mène à ce que l'on a appelé la « Suisse italienne ».

Il y a sur les bords du golfe de Salerne une autre cité qui eut en son temps une grande importance. Nous voulons parler d'Amalfi, au sud-ouest de Salerne. Cette ville comptait au moyen âge 50000 habitants et faisait une sérieuse concurrence à Pise et à Gênes pour le commerce maritime. C'est aujourd'hui une petite ville qui n'abrite plus dans sa crique que des barques de pêcheurs. La ville est pittoresquement

située à l'entrée d'une gorge étroite, au milieu de hautes montagnes et de rochers superbes. Ses églises, ses tours et ses maisons en arcades, entassées dans une confusion pittoresque de chaque côté de la vaste gorge qui creuse la montagne escarpée, forment un enchevêtrement inextricable de loggias, d'arcades, de balcons,



CÔTES DE CAPRI

de dômes, de coupoles, de toits plats et blancs, sur lesquels la lumière du soleil produit des effets de couleur indescriptibles.

Au delà d'Amalfi, la côte s'avance insensiblement dans la mer pour former le cap Conca, puis se creuse en une baie profonde bordée de montagnes, au fond de laquelle on aperçoit Positano dans un site vraiment remarquable. L'endroit est peu connu et cause au voyageur une délicieuse surprise. La ville est bâtie de chaque côté d'un vaste ravin, séparée des terres par un immense précipice. Les maisons s'accrochent aux pentes rocheuses et descendent les unes sur les autres de chaque côté de la gorge. Positano est placée à la naissance de la presqu'île qui sépare le golfe de Salerne de celui de Naples, et en face de laquelle l'île de Capri surgit des flots. Cette île et les

deux îles d'Ischia et de Procida prolongent des deux côtés les côtes entre lesquelles s'arrondit le golfe de Naples.

L'île de Capri est charmante ; on y fait de nombreuses excursions, mais les Napolitains, qui y vont en partie de plaisir, se contentent ordinairement de monter les marches d'Anacapri et de pénétrer dans la *Grotte d'azur*. Ce qui fait le charme de Capri, ce sont les hardis contrastes et l'étonnante variété de ses paysages. Des précipices qui font penser aux fiords norwégiens bordent une terre verte et fertile que tapissent des vergers d'orangers, des buissons d'oliviers et des champs de blé. Vue du large, l'île apparaît comme une forteresse imprenable, entourée de rochers escarpés qui s'élèvent à 1000 pieds au-dessus de la mer.

Capri, aujourd'hui si fréquentée des touristes, fut longtemps peu connue. Elle fut successivement conquise par les Phéniciens, les Grecs et les Romains ; ceux-ci y établirent un fanal pour diriger les vaisseaux de blé qui allaient de Sicile à Naples. Sous Auguste, l'île sortit de son obscurité. L'empereur romain, qui appréciait le charme de ses paysages sauvages, aimait à y séjourner ; il y bâtit des palais, des bains et des aqueducs. Tibère passa à Capri les dix dernières années de sa vie, continuant à diriger de là son immense empire. Il y construisit des thermes, des aqueducs et douze palais en l'honneur de douze dieux ; le plus grand de ces palais était consacré à Jupiter. De toutes ces constructions il ne reste plus que des ruines.

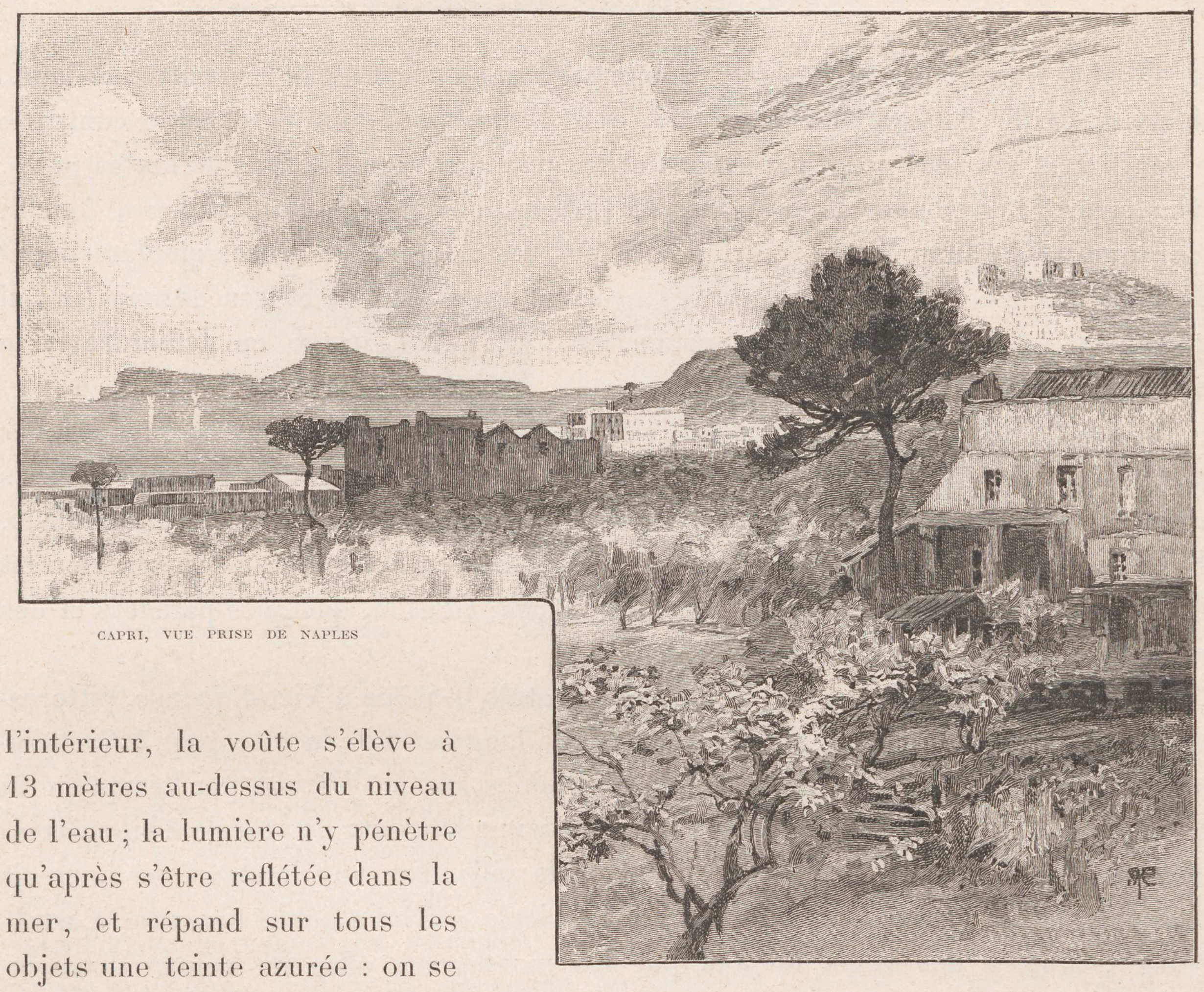
Après la chute de Rome, Capri partagea la fortune et les malheurs de Naples. Au commencement de notre siècle, le « Gibraltar napolitain » tomba entre les mains de l'Angleterre ; en 1808, Murat s'en empara à la suite d'un brillant coup de main du général Lamarque.

Capri, quoique fameuse encore pour la beauté de ses femmes, dont les traits classiques, les formes sculpturales et le port gracieux rappellent les Hélènes et les Aphrodites du Capitole et du Vatican et semblent inviter le peintre à les fixer sur la toile, n'est plus, comme on l'appelait jadis, le « paradis des artistes ». Il n'est plus possible au peintre de représenter dans leur simplicité naturelle un groupe pittoresque de jeunes paysannes, ou quelque jeune Capriote pêchant : dès qu'un touriste apparaît muni d'un album ou d'un appareil de photographie, des insulaires surgissent comme à un signal donné et prennent des attitudes forcées qu'ils tâchent de rendre gracieuses, se disposent en groupes conventionnels : des vieillards apparaissent sur le seuil des maisons ; des flâneurs s'appuient délicatement sur quelque pilier, tandis que de tous les points de l'horizon de timides jeunes filles arrivent, balançant sur leur tête la cruche traditionnelle. On ne s'étonnera pas que dans ces conditions les artistes commencent à déserter Capri.

Il faut visiter la *Grotte d'azur* par un jour clair et ensoleillé. L'entrée est à peine haute d'un mètre ; pour y pénétrer il faut se coucher dans le canot. A



ISCHIA ET PROCIDA



CAPRI, VUE PRISE DE NAPLES

l'intérieur, la voûte s'élève à 13 mètres au-dessus du niveau de l'eau ; la lumière n'y pénètre qu'après s'être reflétée dans la mer, et répand sur tous les objets une teinte azurée : on se croirait à l'intérieur d'un saphir.

Ceux qui se plaignent que le village de Capri se soit si modernisé, trouveront à Anacapri un peu de cette simplicité qu'ils recherchent ; les raffinements de la civilisation n'ont pas encore pénétré jusque dans ce village retiré, quoiqu'il soit à peine à une heure de chemin de la « capitale » de l'île.

On peut prendre soit les fameux escaliers, soit la grande route, admirablement construite, qui tourne autour des falaises couvertes d'arbousiers et de myrtes et qui, des hauteurs, apparaît comme un ruban blanc. Anacapri est délicieusement située sur un plateau richement cultivé, au pied du mont Solaro ; en gravissant les pentes de la montagne, on atteint bientôt l'Ermitage, d'où l'on a une vue d'ensemble de l'île, avec Anacapri à ses pieds et le village de Capri s'accrochant à droite aux flancs d'une colline. Du sommet de la montagne la vue s'étend beaucoup plus loin : on voit distinctement les contours du golfe de Naples, de la baie de Sorrente, qu'on aperçoit presque à ses pieds, jusqu'au cap Misène. Derrière, s'étend la plaine de Campanie et, au delà, on distingue la sombre silhouette des Apennins dont les sommets se perdent dans la brume.

Sorrente, dont nous venons de parler, est située sur la côte méridionale du golfe

de Naples, sur le versant du long promontoire qui s'avance à la rencontre de Capri. C'est une ville de jardins et de fleurs, dont l'aspect souriant et paisible contraste étrangement avec les gorges sauvages et les précipices qui l'isolent de toutes parts. Son aspect fait songer à des villes très dissemblables, Grasse, Monaco, Amalfi, Constantine. Sa luxuriante profusion de fleurs, les cataractes de roses qui descendent le long des murs de ses jardins, ses acacias, ses orangers et ses citronniers qui répandent partout un pénétrant parfum, en font une Florence en miniature, « le village des fleurs et la fleur des villages. »

Autour de Sorrente, la plaine est coupée par des ravins rocheux et escarpés, des gorges tortueuses, ressemblant aux anciennes carrières de Syracuse, et dont les flancs rugueux sont couverts d'oliviers, de vignes sauvages, d'aloès et de figuiers indiens. Bientôt nous arrivons dans le beau Piano-di-Sorrento, immense verger couvert d'oliviers, d'orangers, de citronniers et de vignes; çà et là, quelques palmiers et des aloès font songer aux paysages d'Orient.

La route contourne ensuite la Punta-di-Scutolo et mène à Vico-Equense, pittoresquement située sur une éminence rocheuse; elle longe ensuite la côte jusqu'à Castellamare. Cette ville est bâtie sur les ruines de Stabies, qui fut détruite par l'éruption du Vésuve en 79. Elle s'étend au bord de la mer sur une longueur de près de 2 kilomètres, dominée par le mont S.-Angelo. Au sud de la ville, sur une hauteur, on aperçoit les ruines d'un château (*castel*) du treizième siècle qui lui a donné son nom. Castellamare, abritée des vents du sud par les montagnes, offre un séjour délicieux aux Napolitains; ses bains de mer sont très fréquentés, et ses environs abondent en sites charmants, en belles promenades ombragées.

De Castellamare à Naples s'étend un faubourg presque continu dont Torre-dell' Annunziata, Torre-del-Greco, Portici forment les principales agglomérations. Tout le long de la route, sur la grève et les toits plats des maisons, des taches jaunes brillent au soleil : c'est le blé employé à la fabrication du macaroni dont Torre-dell' Annunziata est le centre. Sur les loggias et les balcons des maisons, des bandes de macaroni sont étendues pour sécher.

Toute la contrée est dominée par le Vésuve, qui s'élève à 1 250 mètres environ au-dessus du niveau de la mer. Le volcan a deux sommets, la Somma et l'Ottajano, séparés par une vallée en forme de faucille ou Atrio-del-Cavallo. L'Ottajano ou Vésuve proprement dit, est un cône de cendre dans lequel est creusé un cratère profond de 115 mètres. Les deux cimes sont dénudées ; la base, au contraire, est couverte de riches cultures, principalement de vignobles qui produisent le vin célèbre de Lacryma-Christi. Au temps d'Auguste, toute la montagne était cultivée jusqu'en haut; elle n'avait alors qu'un sommet. L'éruption de l'an 79 en changea complètement l'aspect : une partie du sommet fut soulevée et ses débris, mêlés aux cendres rejetées par le volcan, ensevelirent



CAPRI, L'ERMITAGE

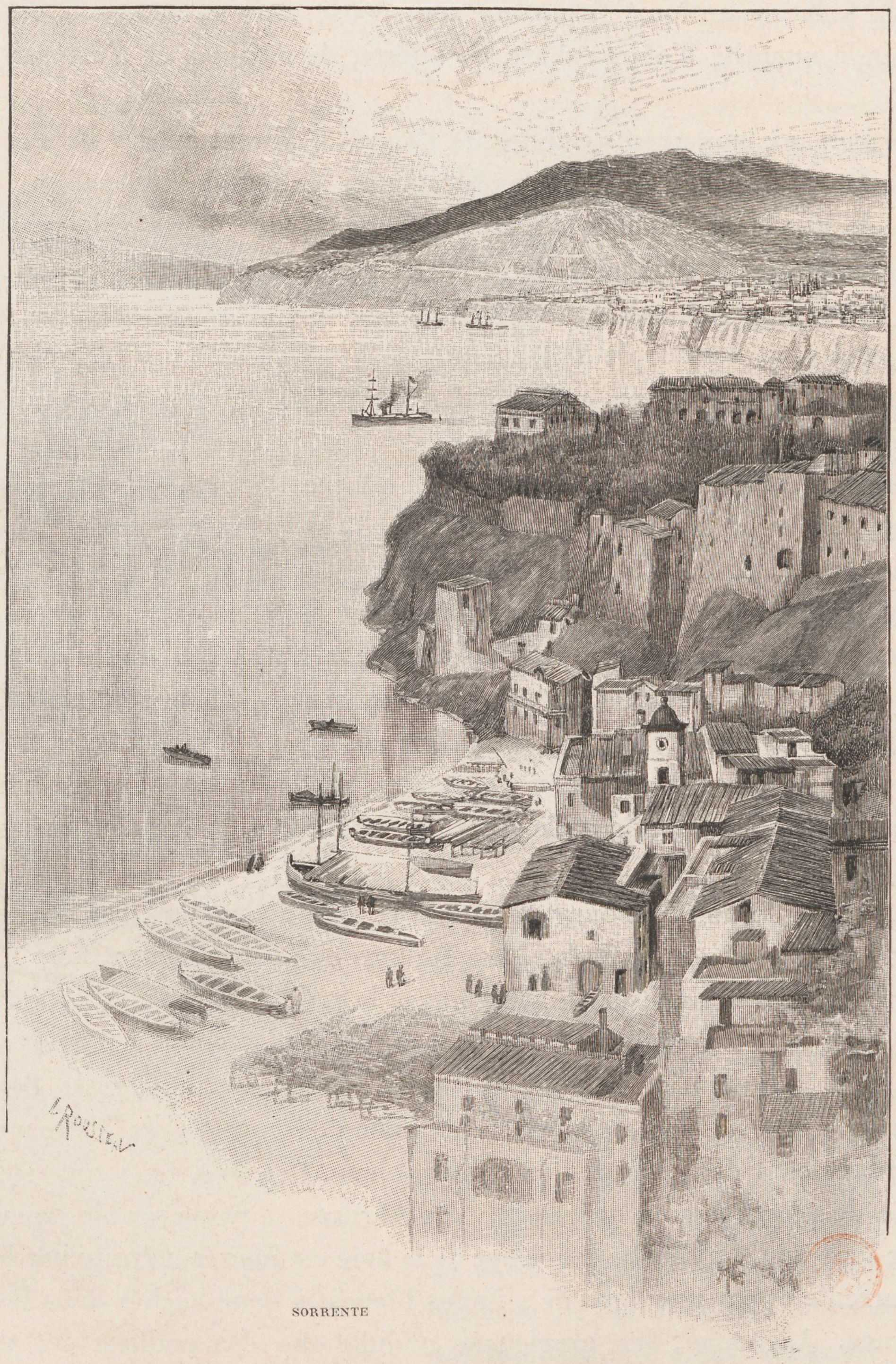
les villes de Pompéi, d'Herculanum et de Stabies. D'autres éruptions suivirent et modifièrent chaque fois la hauteur et l'aspect du volcan. Jusqu'au commencement du seizième siècle on compte neuf éruptions, parmi lesquelles il faut citer celle de 472 où des cendres furent portées par le vent jusqu'à Constantinople. Pendant le seizième siècle et la première moitié du dix-septième siècle, le volcan resta inactif et se couvrit de bois jusqu'au sommet. Mais en 1631, une nouvelle et terrible éruption se produisit et détruisit Boscoreale, Torre-dell' Annunziata, Torre-del-Greco, Resina et Portici. A partir de cette date, les éruptions devinrent de plus en plus fréquentes. Depuis le commencement du siècle, elles se succèdent à intervalles presque réguliers. Parmi les plus récentes, celle de 1872 a été particulièrement violente. Des torrents de lave, vomis principalement par l'Atrio-del-Cavallo, se répandirent de tous côtés, couvrant une superficie de 5 kilomètres carrés, détruisant presque entièrement les deux villages de Massa-di-Somma et de San-Sebastiano, et causant des ravages pour plus de 3 millions de francs.

La plus ancienne des éruptions connues du Vésuve, en engloutissant sous les cendres les villes de Pompéi, d'Herculanum et de Stabies, nous a permis d'observer sur le vif la vie publique et privée des Romains. Quiconque va visiter Naples, ne saurait passer devant Pompéi et Herculanum sans s'y arrêter. Ces deux villes, après avoir été ensevelies sous les cendres pendant près de dix-sept siècles, ont été rendues au jour

grâce à des fouilles commencées en 1748 par le duc de Savoie, Charles III, et continuées après lui par les divers gouvernements qui se sont succédé depuis. Actuellement, la moitié de la ville environ est déblayée, les rues droites et étroites sont pavées de blocs de lave polygonaux et bordées de trottoirs. De distance en distance, surtout aux angles, de grosses pierres placées en travers de la rue, permettent de passer à pied sec d'un trottoir à l'autre. Aux coins des rues, on voit des fontaines publiques ornées d'une tête de divinité. Sur les murs des maisons, des annonces peintes en lettres rouges recommandent des candidats aux fonctions d'édile ou de duumvir. On voit peu d'enseignes; on remarque cependant assez souvent des serpents, symboles des lares ou dieux du foyer. En beaucoup d'endroits, les murs sont couverts de caricatures ou de griffonnages où s'exerçait, comme de nos jours, la verve satirique du peuple. Les maisons sont bâties légèrement, en briques ou en béton, quelquefois en pierres de taille; elles avaient deux ou trois étages; mais le premier seul a échappé à la destruction, grâce aux cendres qui l'ont couvert. Elles présentent sur la rue un mur nu percé de rares ouvertures grillées, sauf aux endroits où s'ouvrent des boutiques, qu'il est facile de reconnaître à leurs façades. Dans ces boutiques, on trouve des comptoirs de marbre avec de grands vases de terre qui contenaient de l'huile, du vin, etc. Parmi les maisons les plus remarquables de Pompéi, citons la maison de Salluste, où l'on admire des peintures murales qui représentent Actéon guettant Diane au bain, puis changé en cerf et déchiré par ses propres chiens, l'enlèvement d'Europe, Phrixus et Hellé, Mars et Vénus; et la maison de Pansa, l'une des plus grandes de Pompéi, qui donne une idée très exacte des riches maisons romaines. On entre par un petit corridor ou *vestibulum* dans l'*atrium*, cour entourée d'une galerie couverte dont le toit incliné laisse une ouverture par où pénètrent l'air et la lumière; exactement au-dessous de cette ouverture se trouve l'*impluvium*, vaste bassin destiné à recevoir l'eau des pluies; en face s'ouvre une grande salle appelée *tablinum*. Cette première partie de la maison était accessible aux étrangers. C'est là que le patron recevait ses clients et faisait ses affaires. La seconde partie de la maison, réservée à la vie privée, se compose, comme la première, d'une cour entourée de colonnes ou *peristylium;* un jardin en occupe le milieu et dans le fond s'ouvre une salle commune ou *œcus*. Autour de ces deux parties principales viennent se grouper des chambres à coucher, des salles à manger, la cuisine, la cave, etc.; les esclaves logeaient au premier. Comme toute la vie se passait dans les cours ou dans les salles communes, les chambres particulières étaient fort exiguës.

Les murs des cours et des salles principales sont décorés de fresques représentant des paysages, des scènes mythologiques, des tableaux de genre, des motifs d'architecture. Ces décorations sont souvent simplement esquissées. « Ce ne sont que des décorations d'appartement, presque toujours sans perspective, une ou deux

figures sur un fond sombre, parfois des animaux, de petits paysages, des morceaux d'architecture : très peu de couleur ; les tons sont indiqués à peu près, ou plutôt



SORRENTE

amortis, effacés, non pas seulement par le temps, mais de parti pris. Rien ne devait attirer l'œil dans ces appartements un peu sombres ; ce qui plaisait, c'était une

forme de corps, une attitude ; cela entretenait l'esprit dans les images poétiques et dans les scènes de la vie active et corporelle[1]. » Ces fresques sont d'une valeur inestimable, puisque, avec les vases peints, elles constituent les seuls spécimens que nous ayons de la peinture antique. Beaucoup sont conservées au musée de Naples, ainsi qu'une grande quantité d'objets d'art, de bijoux, de meubles et d'ustensiles de tout genre.

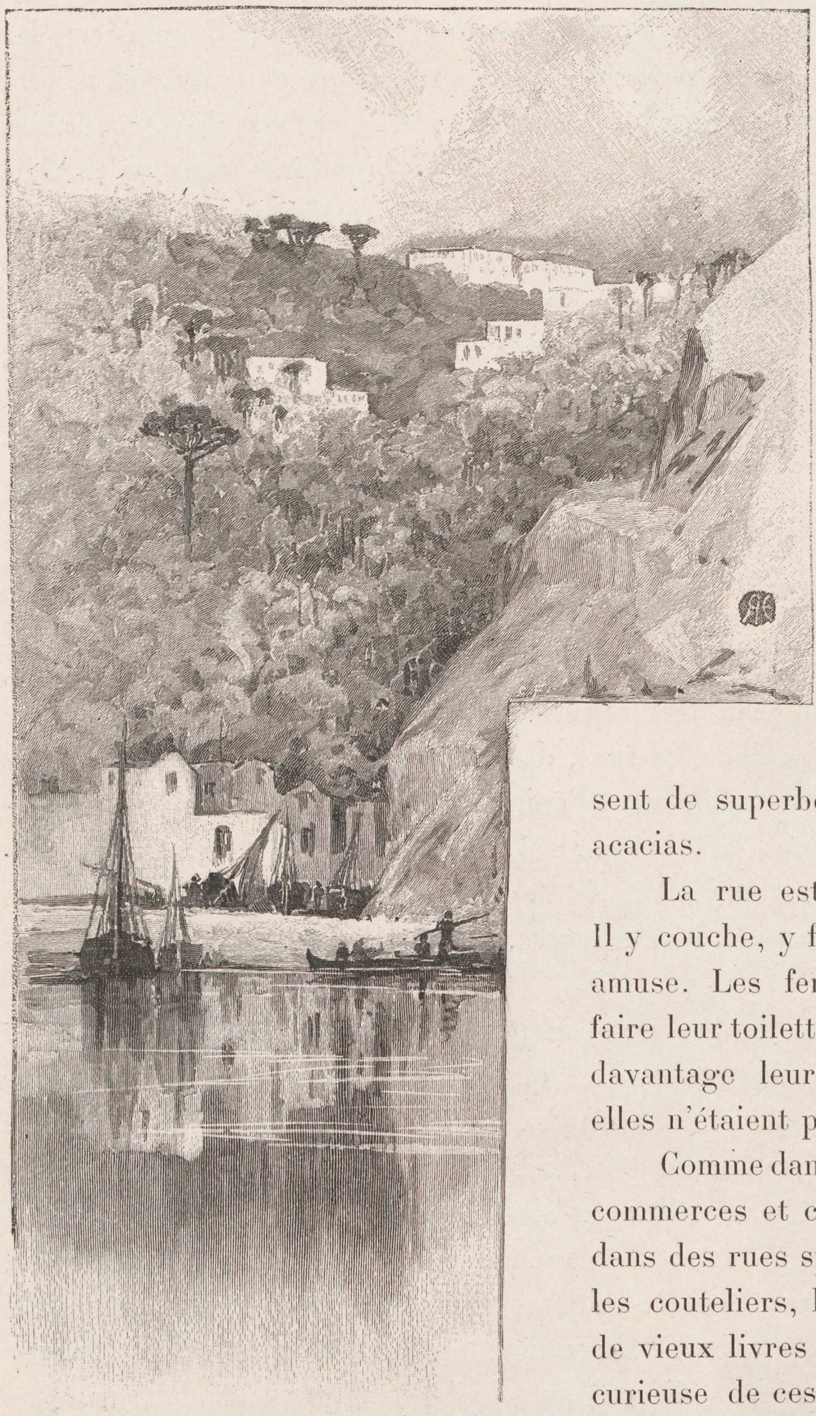
Les principaux monuments publics de Pompéi s'élèvent autour du Forum. Là se trouvent la Basilique, où siégeaient les tribunaux, les temples d'Apollon, de Jupiter, d'Auguste, de Mercure et l'édifice d'Eumachie, une sorte de Bourse. Un peu plus loin, autour d'un autre forum, plus petit, de forme triangulaire, on voit un temple d'Hercule, un grand théâtre qui pouvait contenir 5000 spectateurs et un autre théâtre moins grand. A côté sont le temple d'Esculape et le temple d'Isis. L'amphithéâtre est complètement isolé des autres ruines ; il se compose de trois rangs de gradins et d'une galerie découverte à laquelle on accède par des escaliers.

Herculanum offre au touriste moins d'intérêt que Pompéi. Ses ruines sont recouvertes d'une couche de lave d'environ 20 mètres d'épaisseur, qui porte maintenant les maisons de Portici et de Résina. Les fouilles n'y ont pas été menées avec autant d'activité qu'à Pompéi ; elles ont cependant mis au jour de précieuses antiquités, des statues, des bustes, des peintures murales, des inscriptions et objets de toute sorte. Parmi les édifices qui ont été déblayés, les plus remarquables sont un théâtre orné de colonnes, de statues de marbre et de bronze, qui pouvait contenir 3000 spectateurs ; une superbe basilique ornée de statues et de fresques, avec un portique de quarante-deux colonnes ; la villa Aristide, où l'on a trouvé des manuscrits sur papyrus.

Portici est le dernier faubourg qui borde la mer avant d'arriver à Naples. Cette ville est dans une position admirable. Les Italiens en sont justement fiers : selon eux, rien en Europe ne peut rivaliser en beauté avec la rade de la « belle Napoli ». Vue de la mer, Naples, avec ses faubourgs qui forment un cordon continu le long de la baie, jusqu'à Torre-dell' Annunziata, offrent un coup d'œil vraiment admirable. Ses maisons, sous la lumière crue du ciel, apparaissent comme des masses de blancheurs étincelantes, semblables à des carrières de marbre blanc. Derrière, l'horizon est borné par une rangée de pics neigeux, un rameau des Abruzzes à peine visible dans la brume pourpre de l'horizon. La courbe gracieuse de la baie est limitée à droite par le promontoire de Sorrente et par une ligne de villages blancs, à demi cachés dans les orangers et les vignes. A gauche, les gracieuses ondulations des collines des Camaldules descendent jusqu'à la baie dentelée de Pouzzoles.

1. *Taine, Voyage en Italie. Hachette et Cie.*

Mais lorsqu'on entre dans la ville on est fort déçu. On y chercherait vainement de belles maisons et ces palais que l'on admire à Gênes. Les rues, pavées en dalles de lave noire, sont tortueuses et sombres ; les maisons à toits plats sont étroites et hautes, et munies de balcons à toutes les fenêtres. La principale rue, et la plus belle, est la rue de Rome, ancienne rue de Tolède, qui traverse la partie basse de la ville dans presque toute sa longueur, du nord au sud. Au bord de la mer s'étend un magnifique jardin, la Villa-Nazionale, où croissent de superbes orangers, des myrtes, des acacias.



VICO-EQUENSE

La rue est le domicile du Napolitain. Il y couche, y fait sa toilette, y mange, s'y amuse. Les femmes elles-mêmes aiment à faire leur toilette *al fresco*, et l'on admirerait davantage leurs magnifiques chevelures si elles n'étaient pas peuplées de vermine.

Comme dans les villes levantines, certains commerces et corps de métiers sont confinés dans des rues spéciales ; il y a des rues pour les couteliers, les bijoutiers, les marchands de vieux livres et de vieux habits. La plus curieuse de ces rues commerçantes est celle des marchands d'objets religieux, près de la cathédrale. Si l'on veut observer les habitudes et les mœurs du peuple, c'est dans les quartiers pauvres qu'il faut aller. Dans les rues, des flots grouillants de population

passent incessamment; de longues files de mules et d'ânes lourdement chargés; d'énormes fourgons de charbons, tirés ordinairement par trois chevaux dont les harnais sont décorés de plaques de cuivre repoussé, d'images de la Madone et de saints, de cornes et de croissants, auxquels on attribue la propriété de préserver les chevaux de toute maladie. Malheureusement tous ces talismans ne protègent pas les malheureuses bêtes contre la brutalité de leurs maîtres; la cruauté des Napolitains envers les animaux est proverbiale. Le *vetturino* napolitain entasse dans sa carriole autant de voyageurs qu'elle peut en contenir. Le cheval s'en tire comme il peut. On voit souvent, sur la route de Castellamare, les jours de fête, un malheureux bidet qui fait de son mieux pour hisser au haut d'une côte une charge de douze à quinze sujets du roi Humbert. S'il fait mine d'hésiter, les coups de bâton pleuvent sur sa maigre croupe, au milieu d'un orage de cris aigus et de jurons sonores.

Les restaurants *al fresco* sont curieux. Une énorme cruche d'huile, qui bout doucement sur un feu de charbon, indique la boutique d'un marchand de friture à un sou la portion; ces boutiques sont fréquentées par les loqueteux pour qui le macaroni serait un luxe asiatique. Au coin des rues, on se heurte souvent à l'étalage d'un marchand de soupe d'escargots, mets préféré des lazaroni. Des chèvres laitières ambulantes parcourent en troupeaux la ville dès le matin. Ces bonnes bêtes connaissent, dit-on, leurs clients, et chaque troupeau fait régulièrement sa tournée tous les jours; quelquefois on trait les chèvres dans les rues, dans un seau qui descend du toit plat des maisons par une corde; le plus souvent l'animal monte l'escalier, se laisse traire et redescend ensuite. Des *acquaioli* (marchands d'eau) circulent partout. Les plus modestes vont à pied; ils portent un petit baril d'eau glacée attaché à leur dos par une courroie, et un panier de citrons à leur ceinture. Ils distribuent un breuvage frais à deux centimes le gobelet.

Comme nous l'avons dit, Naples possède peu de monuments. Il ne faudrait cependant pas quitter la ville sans avoir visité quelques-unes de ses églises, et sans avoir fait plusieurs stations au fameux musée. La principale église est la cathédrale de Saint-Janvier. Commencée par Charles Ier d'Anjou en 1272, et terminée en 1314 sous Robert, cette église fut détruite au milieu du siècle suivant par un tremblement de terre, et reconstruite après la catastrophe par Alphonse Ier. Elle subit encore des transformations au dix-septième et au dix-huitième siècle; cependant elle a conservé en grande partie son caractère primitif. Le monument est de style ogival, flanqué de quatre tours et soutenu par cent dix colonnes qui proviennent de deux temples païens. Le portail de la façade est du quinzième siècle. L'église est divisée à l'intérieur en trois nefs, dont la principale a un plafond, tandis que les nefs collatérales sont voûtées en ogive. Des peintures ornent les plafonds et les murs; on y admire aussi un superbe vase antique en basalte d'Égypte, qui sert de baptistère.



37

NAPLES, LE JARDIN PUBLIC

Dans la nef de droite se trouve la somptueuse chapelle de saint Janvier, patron de Naples; une châsse d'argent, sous l'autel richement décoré, renferme la fameuse fiole qui contient le sang coagulé du saint. Cette chapelle fut bâtie au commencement du dix-septième siècle, en accomplissement d'un vœu : le peuple voulait remercier le saint d'avoir sauvé la ville « du feu du Vésuve par l'intercession de son précieux



CASTELLAMARE

sang ». Saint Janvier est en grande vénération dans les plus basses classes de la population napolitaine, et les lazaroni ne manquent jamais d'assister à la cérémonie de la liquéfaction de son sang, qui a lieu trois fois par an.

Parmi les autres églises, Santa Chiara, San Domenico Maggiore et San Lorenzo valent la peine d'être visitées. En construisant Santa Chiara, l'architecte semble avoir voulu représenter une sorte de symbole de l'Église militante, car l'extérieur ressemble plutôt à une forteresse qu'à un sanctuaire. Il y avait là des fresques de Giotto; elles ont été badigeonnées, parce qu'on les a trouvées, plus tard, trop sombres et trop tristes. Il faut signaler aussi, dans cette église, les tombes gothiques des rois de la maison d'Anjou.

Les deux églises de San Domenico et San Lorenzo sont voisines l'une de l'autre; la première contient quelques beaux échantillons de la sculpture de la Renaissance à

Naples; entre autres, le groupe de marbre de la Vierge, avec saint Mathieu et saint Jean, par Giovanni da Nola. L'église gothique de San Lorenzo a heureusement échappé en partie aux restaurations du dix-septième siècle; elle est intéressante par les souvenirs littéraires et historiques qu'elle rappelle : Pétrarque a passé plusieurs mois dans le monastère voisin, et c'est là que Boccace vit la belle princesse qu'il a immortalisée, dans ses contes, sous le nom de Fiammetta.

En parcourant la ville, on remarque encore quelques autres monuments. Sur la place Montoliveto, où s'élève une fontaine avec la statue de bronze de Charles II, est l'église de Monte Oliveto, bâtie au quinzième siècle. C'est une basilique à une seule nef et à plafond; à l'intérieur, des sculptures remarquables et de nombreux objets d'arts en font un véritable musée. A côté de l'église est un ancien couvent de bénédictins, où le Tasse reçut l'hospitalité en 1588, et où sont logés maintenant les bureaux de l'Hôtel de Ville. Près du fort Saint-Elme, l'ancienne chartreuse de San Martino, qui fut fondée au quatorzième siècle par le duc Charles de Calabre, a été entièrement transformée au dix-septième siècle : c'est actuellement un musée. On peut y admirer de beaux tableaux, de superbes statues en argent massif et des ornements en marbre de toute beauté.

Enfin, il faut visiter le Musée national, qui contient des collections uniques au monde; on verra là les trésors qu'ont mis au jour les fouilles faites à Cumes, à Herculanum et à Pompéi.

Les environs de Naples offrent d'innombrables buts d'excursion. On se rend à Pouzzoles et aux pays classiques de Baïes et de Cumes par la belle promenade de la Villa Nazionale, qui s'étend depuis le Castello dell' Ovo jusqu'au promontoire du Pausilippe. D'un bout à l'autre de la route, on jouit d'une vue superbe sur la baie. Capri, le point central du paysage, change d'aspect suivant le temps, comme si une fée capricieuse s'amusait à lui donner chaque jour des formes nouvelles. Par une journée sans nuages, les contours fantastiques des falaises se détachent vigoureusement sur le fond bleu de la mer et du ciel; l'atmosphère est si transparente que l'on aperçoit distinctement les flâneurs accoudés au parapet de la petite Piazza. D'autres fois, l'île est enveloppée d'une brume bleuâtre, et semble soulevée hors de l'eau, comme suspendue entre le ciel et la mer.

Les jardins de la Villa Nazionale, vastes et disposés avec goût, sont malheureusement gâtés par de mauvaises copies en plâtre de statues antiques. La partie la plus intéressante de la Villa Nazionale est l'Aquarium, où les visiteurs abondent, comme à celui du Trocadéro, à Paris.

A l'entrée de la grotte du Pausilippe se trouve le tombeau de Virgile. En quittant la grotte obscure, on commence à faire l'ascension de la fameuse « Corniche » qui borde les falaises du promontoire. La route passe d'abord par l'élégant faubourg



NAPLES, VUE PRISE DU PAUSILIPPE

de Mergellina, bordé par une série presque ininterrompue de jardins et de villas ; c'est peut-être une des plus belles promenades du sud de l'Europe. A chaque tournant, on découvre des vues qui font à la fois le désespoir et les délices du peintre, et l'on a peine à détourner ses yeux d'un si beau spectacle. L'une des vues les plus admirables est, sans contredit, celle qu'on a du haut du promontoire du Pausilippe. Aux



TORRE-DELL'ANNUNZIATA

pieds du spectateur Naples s'étend, avec ses blanches maisons étincelant sous les rayons du soleil ; au delà, à travers les eaux bleues du golfe, le Vésuve, le fléau de cette contrée souriante, arrête le regard ; dans le lointain on distingue vaguement Portici, Torre-del-Greco et Torre-dell'Annunziata qui bordent la côte, de Naples à Castellamare. Au coucher du soleil, le spectacle est splendide ; toute la côte s'illumine jusqu'à Naples, et l'immense cité semble être en feu.

Le promontoire du Pausilippe est parsemé de ruines romaines qu'on visite peu à cause de leur position inaccessible. En descendant les degrés tournants du cap, on aperçoit la jolie baie de Pouzzoles. La côte est si profondément dentelée et les détroits qui séparent les îles d'Ischia, de Procida et de Nisida, sont si resserrés, qu'il est difficile de distinguer le continent. On a là sous les yeux un panorama

unique; c'est un dédale inextricable d'îles, de baies, de détroits, de caps et de péninsules. En quittant Pouzzoles, on arrive dans la plaine et l'on aperçoit à droite le Monte Nuovo; ce volcan d'origine récente, comme son nom l'indique, surgit dans le grand tremblement de terre du 30 septembre 1538. Quoique le soulèvement du Monte Nuovo ait changé la configuration du pays d'alentour, la dépopulation de ce fertile canton doit être attribuée non pas aux menaces du volcan nouveau, mais à la malaria, le fléau de la côte. La rareté des maisons sur la rive occidentale du golfe de Naples est très sensible, surtout lorsqu'on la compare à la côte si peuplée qui s'étend vers Castellamare. En quittant Monte Nuovo, on arrive dans une région plus fertile, et, en admirant ces beaux paysages, on comprend que Virgile ait placé les Champs-Élysées dans cette belle plaine couverte de vignes, d'oliviers et de champs de blé qui ondulent au soleil.

Outre le charme que la fable antique et la poésie ont répandu sur ce pays, l'étonnante profusion des ruines le rend particulièrement intéressant pour l'archéologue. Partout, aux environs de Cumes et de Baïes, on découvre des fragments sans nombre de monuments anciens, que les paysans utilisent à leur usage. Des tombes romaines servent de greniers aux récoltes; des temples sont devenus des étables; des amphithéâtres, à demi cachés sous les oliviers ou les orangers, servent de murs de soutènement aux vignes en terrasse; en somme, l'œil exercé de l'archéologue découvrirait, en un jour, de quoi reconstruire une autre Pompéi.

La Sardaigne



CAGLIARI

La Sardaigne est, après la Sicile, la plus grande des îles Italiennes. Les montagnes la couvrent en majeure partie, ne laissant une plaine d'une certaine étendue qu'entre les golfes de Cagliari et d'Oristano. Les plus hautes s'élèvent vers le centre de l'île; c'est là que se dresse la montagne d'argent, le Gennargentu. Des étangs et des marais forment autour de l'île un cordon presque continu d'où s'exhalent des miasmes malsains qui, pendant une grande partie de l'année, entretiennent des fièvres dans le pays et le rendent très insalubre. Le mal n'est pas récent; dans l'antiquité on s'en plaignait déjà. Même sous la domination romaine, à l'époque où la Sardaigne était un des principaux greniers de Rome et lui expédiait des produits de toutes sortes, le séjour de ses côtes était considéré comme mortel. Le fléau ne fit que s'accroître avec

le temps, et la population qui, avant l'époque des empereurs romains, s'élevait à deux millions d'habitants, décrut rapidement, surtout au moyen âge, pendant lequel l'île fut le théâtre de guerres continuelles. Les Sarrasins vinrent d'abord ravager ses côtes. Puis Gênes et Pise s'en disputèrent la possession, entraînant chacune dans leur querelle l'un ou l'autre des quatre princes qui, au moyen âge, se partageaient la souveraineté de l'île. Les Pisans restèrent les maîtres, mais durent bientôt céder leur conquête au roi d'Aragon. La Sardaigne fit alors partie de la couronne d'Espagne, jusqu'en 1714, date à laquelle elle devint la propriété de l'Autriche par suite du traité de Rastadt. En 1720, l'Autriche la donna en échange de la Sicile au duc de Savoie, Victor-Amédée II, qui prit le titre de roi de Sardaigne.

Nous abordons en Sardaigne par son port principal, Cagliari, qui est en même temps la capitale de l'île. La ville compte à peine 40 000 habitants; son nom, d'après certains savants, serait dérivé du phénicien « Heret al » qui signifie « haut placé ».

Nous empruntons à M. le Dr Guillaume, de Berne, le récit d'une excursion à cette ville peu connue :

« La ville de Cagliari est bâtie sur le bord oriental du golfe et couvre les flancs et le sommet d'une longue colline de calcaire. Les rues étroites, dallées ou pavées, par places garnies d'escaliers, les églises, les maisons aux toits plats et aux balcons à chaque fenêtre, tout porte le cachet des villes espagnoles. La ville basse, la *Marina* à l'ouest et le faubourg de *Villanova* au sud, s'étend le long du rivage et escalade les flancs de la colline, dont le sommet est couronné par le *Castello* aux tours crénelées, par les demeures massives des seigneurs, les églises et les couvents.

Les rues sont animées. On rencontre des pêcheurs et des matelots coiffés de bonnets phrygiens noirs ou rouges, des femmes dans leur gracieux costume, des prêtres qui se rendent à l'office. Nous entrons dans une église; comme partout, ce sont les femmes qui constituent la majorité de l'assemblée pieuse. C'est là qu'on peut étudier la diversité des costumes et le type de la race. Les couleurs vives, le jaune, le bleu, le rouge prédominent dans le costume qui rappelle l'Espagne, de même que les visages à moitié cachés par le foulard qui couvre la tête.

Nous montons au château, qui s'élève au sommet de la colline. Entre la ville basse et la ville haute se trouve une terrasse élevée d'où l'on plonge sur la ville et sur le golfe. La vue en est ravissante. Un aimable guide nous fait encore visiter rapidement la cathédrale, les tours de l'*Elefante* et de *San Pancrazio;* nous redescendons par le jardin public planté au pied de la colline et où l'on admire des poivriers en arbres, dont le feuillage dentelé, les rameaux pendants et les belles grappes rouges contrastent vivement avec les pins maritimes auxquels ils sont entremêlés. Des aloès gigantesques hérissent les rochers calcaires de leurs pointes aiguës. »

L'amphithéâtre de Cagliari est un des plus intéressants souvenirs de l'antiquité que possède la ville; depuis la fin du huitième siècle il est complètement abandonné. La dernière représentation remonte à l'année 777, époque où des combats de taureaux y eurent lieu pour célébrer l'expulsion temporaire des Sarrasins. Comme la plupart des amphithéâtres, celui de Cagliari est creusé dans le rocher. Il rappelle l'Odéon



RUINES DE L'AMPHITHÉATRE ROMAIN, A CAGLIARI

d'Hérode Atticus, à côté de l'Acropole d'Athènes; il paraît un peu étroit, bien qu'on dise qu'il pouvait contenir vingt mille spectateurs; mais ce qui lui manque en largeur, il le gagne en hauteur, son élévation étant de cent pieds environ; la partie la plus intéressante du monument est peut-être la série de corridors et de chambres qui se trouvent sous le dernier rang de sièges; c'est là qu'étaient enfermées les bêtes sauvages qu'on y amenait pour mourir. On peut voir encore, soudés dans la matrice, les anneaux de fer auxquels elles étaient attachées.

« Nous avons traversé la plaine du Campidano, avant d'atteindre la montagne. La route est bordée de chaque côté d'une haie de cactus, qui par place atteint une hauteur de plusieurs mètres et nous empêche de jouir de la vue du paysage. La bourgade de Quartu fut bientôt atteinte et nous nous arrêtâmes devant la porte d'un débit de vin, où une collation fut prise, en attendant les voitures retardataires. Ici dans la

plaine, on cultive la vigne sur une vaste échelle; on ne se sert pas d'échalas, trois ceps sont attachés ensemble à leur sommet et se donnent mutuellement l'appui nécessaire. Les produits sont excellents, ce dont nous pûmes nous convaincre pendant cette courte halte.

Vers midi, nous arrivons au pied de la chaîne de montagnes et nous nous engageons dans une vallée riante, dont les flancs sont tapissés de forêts de chênes, tandis que le fond est un pâturage, parsemé d'oliviers sauvages, de caroubiers, de lentisques et d'autres représentants de la flore méditerranéenne.

On ne rencontre plus d'habitations, si ce n'est tous les 10 kilomètres, une *cantoniera*, qui sert de logement à ceux qui sont préposés à l'entretien de la route. Cette route, qui met en communication Cagliari avec Muravera et avec la colonie de Castiadas, est de date récente. Elle est très bien entretenue et, quoique moins large que les routes alpestres de la Suisse, elle est remarquable par ses ponts et ses autres travaux d'art.

Nous nous arrêtons à la première *cantoniera*, celle de Corogna, de nouveau pour attendre les retardataires. A côté du bâtiment principal est une construction annexe, devant laquelle se trouvent des femmes et des enfants et un petit âne, de la grosseur d'un veau. Nous nous approchons. On nous souhaite la bienvenue. C'est la première fois que j'entends parler distinctement le dialecte sarde. Ce qui me frappe d'abord, c'est la manière de saluer. Ces contadines disaient : « *a dies* », exactement comme on prononce ce mot dans la Suisse allemande. Je demande au colonel Boyer, si c'était l'*addio* italien. — Non, me dit-il, c'est *bonna dies*, l'ancien bonjour des Latins, qui s'est conservé en Sardaigne. — Alors, le mot adieu n'a pas la signification elliptique que lui donnent nos dictionnaires, et il trouverait ici sa véritable étymologie. En supprimant par élision la première syllabe, nous avons l'*adies* des Allemands, l'*addio* des Italiens et l'adieu des Français. — Je ne suis pas assez philologue pour vous renseigner à cet égard, me répondit le colonel, mais je sais que le dialecte sarde a conservé beaucoup de locutions latines, grecques, espagnoles, phéniciennes même, à ce que prétend l'abbé Spano. Mais laissons ce sujet et venez voir le moulin à farine de ces braves gens.

Nous entrons dans le petit réduit annexé au bâtiment principal. C'est une cuisine peu spacieuse, au milieu de laquelle est un petit moulin, dont les deux meules en grès ont un diamètre de 60 centimètres au plus; au-dessus est un petit entonnoir dans lequel on met le grain. Une cuve en bois reçoit la farine. Le colonel fait atteler l'âne, afin de me montrer comment fonctionne l'appareil. D'abord on met au bourriquet, au « *molentu* » (comme on l'appelle) un capuchon en toile noire et on fixe l'extrémité du volant au collier. Et voilà le bourriquet qui tourne autour du moulin, entraînant dans le mouvement circulaire la meule supérieure et l'entonnoir.

Le pain est le principal aliment du Sarde et la panification est l'occupation la plus importante de la ménagère. « *Pane bene coctu*, *faghet bonu ructu*, » dit le proverbe sarde. Pendant cinq jours de la semaine, du lundi matin au vendredi soir, on



GROTTE DE LA VIPÈRE, PRÈS DE CAGLIARI

moud le grain dans ce moulin primitif qu'on rencontre dans presque tous les ménages. L'opération exige une surveillance continuelle. D'abord il faut nettoyer le blé, enlever les pierres, les graines étrangères, ensuite il faut remplir continuellement l'entonnoir qui introduit le blé sous la meule, — enfin, il faut tamiser la farine. — Le vendredi soir arrivé, on fait la pâte, on pétrit le pain, et le samedi on le met au four.

A mesure qu'on s'élève dans la vallée, elle devient plus resserrée, plus pittoresque.

Tout à coup, à un contour de la route, nous nous trouvons en face d'une gracieuse

villa, construite dans le style de la renaissance, dont la façade à teinte rose se détache sur le fond vert du feuillage des chênes qui tapissent le flanc de la colline. Elle n'est pas habitée dans ce moment et c'est là que nous ferons une halte et consommerons les vivres, d'avance envoyés de Cagliari, car il n'y a pas d'auberge sur le chemin.

Près de la villa se trouve un petit vallon littéralement rempli d'orangers, qui forment là une forêt, sans cesse chargée de fruits et de fleurs répandant au loin le parfum le plus délicieux. Le sol était jonché d'oranges, qu'on y laisse pourrir, ne sachant ou ne voulant pas en tirer parti.

Après le déjeuner, nous continuons à gravir la montagne. Là où les forêts ont été détruites par le feu, le sol s'est peu à peu recouvert d'une riche végétation composée de buissons, parmi lesquels domine l'arbousier des Pyrénées, *l'arbutus unedo* de Linné. C'est un arbrisseau élégant et toujours vert, qui s'élève à la hauteur de 2 à 3 mètres. Ses rameaux portent des fleurs blanchâtres et simultanément des fruits aux diverses phases de leur développement. Les fruits mûrs sont pendants, sphériques, à peu près semblables à la fraise et d'un rouge pourpre. Ils sont estimés et on les rencontre sur les marchés. L'arbousier est associé aux lentisques, aux térébinthes, aux pistachiers, aux euphorbes, aux cactus..... »

Nous quittons Cagliari et nous prenons le train qui traverse l'île dans toute sa longueur. Aux stations, nous apercevons des paysans sardes revêtus de leur *mastruca* en peau de mouton noire, armés de leur fusil, et des femmes en splendides robes de soie à fleurs et portant une profusion de bijoux d'or autour du cou. Le pittoresque et la nouveauté des types et des costumes nous absorbent au point que nous oublions de contempler les vastes prairies à travers lesquelles nous passons, et la perspective lointaine des montagnes dont les sombres silhouettes se perdent dans les nuages.

Le pays est sauvage et la civilisation a de la peine à y pénétrer.

Au commencement du siècle, la Sardaigne ne possédait pas de grandes routes, mais des sentiers défoncés et boueux, ou des chemins escarpés et rocheux ; toute la contrée était infestée de bandits.

Les pluies d'automne avaient à peine commencé que toute communication était interrompue, non seulement entre une province et l'autre, mais même entre des villages voisins; aucun commerce intérieur; l'abondance dans une ville, la disette dans une autre; les habitants d'une rue étrangers aux habitants de l'autre, et les Sardes eux-mêmes ne connaissant pas leur île. De là des dissensions entre les citoyens, un manque de sociabilité, des préjugés invétérés, l'ignorance des commodités de l'existence, une vie bornée et misérable. Actuellement, rien n'est encore changé dans l'intérieur de l'île, surtout dans les parties montagneuses. Cependant des routes la sillonnent en tous sens. Mais ce n'est pas sans difficulté qu'on est arrivé à ce résultat. Il a fallu surmonter les obstacles qu'opposait la défiance opiniâtre des

paysans bornés de l'île. Lorsqu'on commença la construction de la grande route qui devait mettre en communication Cagliari, au sud, avec Sassari et Terra Nova, au nord, les paysans de l'intérieur prirent les armes pour s'y opposer.

« Le campagnard sarde préfère la vie nomade des bergers aux travaux de l'agriculture. Cette vie contemplative développe son imagination, son esprit d'observation et son bon sens, mais le porte aussi à l'indolence, au mépris du savoir, à la passion et à la violence lorsqu'il est contrarié dans ses désirs ou blessé dans son amour-propre. Il aime, comme d'ailleurs tous les peuples du Midi, le chant et surtout la poésie.

Il porte assez souvent atteinte à la propriété, mais ce qu'il convoite c'est moins l'argent qu'une pièce de bétail, et le vol, commis parfois en plein jour, a le caractère qu'il avait partout au moyen âge, c'est-à-dire qu'il est plutôt une conquête qu'un larcin. Pour l'exécuter, il faut faire preuve moins de ruse que d'audace et de courage. La *vendetta* existe encore en Sardaigne, et celui qui porte atteinte à l'honneur expie souvent son crime par le sang. Toutefois, depuis que les tribunaux assurent à chacun une justice impartiale, la vie humaine est plus sûre et les mœurs s'adoucissent. Le vol de bestiaux et de récoltes, le meurtre commis dans ces actes de déprédation, l'incendie de forêts allumé par vengeance, sont des crimes intimement liés à la vie nomade des pâtres et disparaîtront avec le développement des chemins de fer, les progrès de l'agriculture, de l'instruction et surtout de l'éducation.

Le Sarde est sobre, et si la culture de la vigne prend chaque année plus d'extension, c'est que les vins sardes sont exportés dans le continent et rivalisent avec les meilleurs crus toscans, tels que le *Chianti*, le *Simbirizzi*, la *Vernaccia* d'Oristano, le *Muscat*, le *Malvoisie* et le *Nuragus*, qui ont une saveur délicieuse et un bouquet exquis. »

Le train nous dépose à Oristano. Cette ville est séparée de la mer par une plaine d'alluvion parsemée de villages et couverte en partie par une forêt d'orangers. On appelle cet endroit Milis; il produit, dit-on, 60 millions d'oranges par an.

« *Qui va à Oristano reste à Oristano* », dit un proverbe sarde, bien inquiétant. La fièvre est aussi redoutable en cet endroit qu'à Lamia, en Thessalie. La ville est d'aspect bizarre, avec ses bâtisses neuves et ses huttes de boue aux toits de chaume. Elle est à moitié entourée d'eaux stagnantes et le Tirso, le fleuve le plus important de l'île, y apporte ses eaux marécageuses. Nulle part, en Sardaigne, le classique « mastruca » n'est plus en vogue qu'ici; les insulaires le portent pour se préserver des refroidissements qui amènent la fièvre. C'est un singulier spectacle pour l'étranger que la vue de ces hommes bronzés, emmitouflés dans des vestes de peaux de mouton, sous la brûlante chaleur du soleil de juillet. Ce n'est pas sans raison que le Sarde se couvre à ce point; dans ce pays de marais, les changements de température sont fréquents et brusques, surtout au coucher et au lever du soleil.

Aussi évite-t-on toute occasion de se découvrir, on ne passe dans les cantons particulièrement insalubres que lorsqu'on y est absolument contraint par ses affaires. Pendant la saison fiévreuse, les habitants restent le plus souvent chez eux et se réconfortent avec l'excellent vin que l'île produit en abondance.

D'Oristano le train nous conduit à Macomer. Cette ville s'élève au milieu de montagnes sèches et nues. En dépit de la fièvre, le voyageur doit s'arrêter quelque temps à Macomer pour visiter les *nuraghs*, constructions en forme de pyramides tronquées, dont la hauteur varie de 10 à 20 mètres; elles sont bâties en blocs de rochers bruts non cimentés. On y entre par une porte très basse qui ouvre sur une chambre voûtée; souvent il y a deux étages de chambres voûtées. Certaines *nuraghs* sont circulaires et ont la forme de puits; beaucoup sont munies d'un étroit escalier en dedans des murs, qui mène de la base au sommet de la *nuragh*. Il est difficile de préciser la destination de ces monuments; selon quelques archéologues ce seraient des tombeaux; selon d'autres, des temples consacrés au soleil. On a trouvé dans les parties souterraines de quelques-unes de ces *nuraghs* des images de bronze, des idoles à formes humaines avec des têtes bizarres ornées de cornes. Ces statuettes étranges sont le produit d'un art indigène et local qui s'est développé au contact des Phéniciens, alors qu'ils étaient maîtres des rivages de l'île. Au sixième siècle, Grégoire le Grand, afin d'extirper le paganisme qui régnait encore dans une grande partie de l'île, recommanda aux évêques de Sardaigne de détruire ces idoles; une grande quantité furent mises en pièces, ou fondues pour faire des cloches, ou enterrées, avec des malédictions solennelles, au-dessous des bâtiments chrétiens.

De Macomer, nous nous rendons à Porto-Torres, qui est le second port de l'île et sert d'escale à Sassari. On y pêche le thon. C'est un spectacle fort intéressant. Les pêcheurs se servent d'un filet très fort et très solide, composé de deux parties dont l'une est fixée par des câbles et de grosses pierres, l'autre est mobile et sert à amener le poisson à la surface de l'eau. Lorsque les poissons se trouvent pris dans ce filet, un massacre général commence : des hommes postés aux deux extrémités sur de grands bateaux, plongent leurs crochets de fer dans les corps brillants de leurs victimes. Les thons, en se débattant dans cet espace resserré, se frappent mutuellement de leurs queues puissantes; l'eau se soulève comme en ébullition et inonde les spectateurs de mille éclaboussures. Les « exécuteurs » sont habillés de toile de la tête aux pieds, et bien leur en prend, car en peu d'instants ils sont couverts du sang des poissons morts ou mourants. Ils les frappent avec leurs « crocchi » ou crochets et les tirent de l'eau dans les barques, d'où il n'y a plus de danger que les thons s'échappent; lorsque la besogne est terminée, les hommes sautent dans l'eau et nagent jusqu'à ce que leur personne et leurs vêtements soient redevenus propres; après quoi la



LA PÊCHE DU THON SUR LA CÔTE DE SARDAIGNE : LA TUERIE

lourde capture est emportée vers la terre, où l'on procède immédiatement à la préparation des conserves.

Parmi les îles qui se trouvent près de la côte de Sardaigne, on peut citer Asinara, au nord-ouest, terre rocheuse et aride, longtemps inhabitée. Au sud-ouest sont deux autres îles, San-Pietro et Sant' Antioco. La première est peuplée par des habitants d'origine génoise qui diffèrent des Sardes à la fois par les traits, l'énergie, les



LA PÊCHE DU THON SUR LA CÔTE DE SARDAIGNE : L'OBSERVATION

habitudes et le vêtement. L'île mesure environ 13 kilomètres de largeur ; sa population totale est de 6 300 habitants. Carloforte, la principale localité, est entourée d'une enceinte de murs crénelés, bâtis au siècle dernier pour écarter les pirates barbaresques. Aux environs, une Société particulière exploite une saline qui appartient à l'État. Le transport des minéraux et la pêche du thon donnent au port une grande activité. Quant à la pêche du corail, elle paraît être tombée, dans ces contrées, en une décadence presque complète.

Sant' Antioco est moins animé que San-Pietro. Cette île est habitée depuis très longtemps. Carthage, l'Égypte et Rome y ont laissé des traces de leur passage, ainsi que les Sarrasins qui, pendant deux ou trois siècles, ont campé parmi ses temples en ruine. La principale ville, qui porte comme l'île elle-même le nom de Sant' Antioco, est séparée des montagnes par un vaste marais, pestilentiel pendant la canicule, et

qui a l'aspect d'un immense champ de blé maigre, parsemé çà et là de quelques maisons blanches. C'était autrefois l'emplacement de l'importante ville de Sulcis, une des plus peuplées au temps de l'occupation de la Sardaigne par les Romains. On suppose que c'est là que furent transportés les quatre mille Égyptiens et Juifs dont parle Tacite. Mais la ville a maintenant tout à fait disparu; deux ou trois colonnes de granit à demi enfoncées dans la boue sombre des marais, près de la vieille route romaine, en marquent à peine l'emplacement. L'île a 18 kilomètres de longueur, du nord au sud, sur une largeur de 4 à 10 kilomètres. Un pont d'une seule arche fort élevée, construit sans doute par les Romains, relie une petite presqu'île de sa côte orientale à la côte de Sardaigne. Sant' Antioco est dominé par une roche trachytique de 245 mètres de hauteur. Comme à San-Pietro, c'est de la pêche du thon que l'île tire ses principales ressources; le sol y est néanmoins assez fertile.

La côte de Toscane



CIVITA-VECCHIA

En quittant la Sardaigne nous retournons à Naples, puis nous nous dirigeons vers le nord. Au delà du cap Misène, la côte se recourbe de nouveau en une vaste baie très ouverte, qui aboutit au cap Circello. Des plaines bordent la côte jusqu'aux environs de Gaëte, où les montagnes poussent une pointe vers le rivage de la mer. Au nord du cap Circello s'étendent les marais Pontins, puis, entre les Apennins et la mer, les vastes solitudes de la campagne romaine. Quelques villes apparaissent encore au bord de la mer.

Une vieille tour signale au loin l'emplacement d'Ostie, qu'encadre d'une façon pittoresque un massif de pins. C'est un petit village de 200 habitants, à 3 kilomètres

et demi de l'embouchure du Tibre. La ville ancienne, fondée, dit-on, par Ancus Martius était bien plus importante ; elle compta jusqu'à 80 000 habitants et fut longtemps le port de Rome. Mais peu à peu les alluvions du Tibre l'éloignèrent de la mer; Claude et Trajan construisirent alors un nouveau port, à 3 kilomètres environ au nord-est de l'Ostie actuelle. Cependant l'ancienne ville conservait encore une certaine vitalité; ses belles plages, qui s'étendaient le long de la mer, attiraient encore chaque année une foule de baigneurs, et les riches patriciens continuaient toujours à habiter les superbes villas des environs. En outre, la ville possédait un temple dédié à Castor et Pollux, dont la réputation était très grande et qu'on venait visiter de très loin.

Malgré toutes ces causes qui retardaient sa ruine, Ostie ne tarda pourtant pas à décliner ; les invasions l'achevèrent. La ville moderne, fondée au neuvième siècle par Grégoire IV, n'eut pas une prospérité plus durable. Au temps des Médicis, c'était un pauvre village; les habitants vivaient tant bien que mal, en fabriquant de la chaux avec les marbres des temples en ruines. Ainsi disparurent peu à peu les restes des vieux monuments d'Ostie, ses villas et ses temples. De nos jours, on a fait de nombreuses fouilles à Ostie et on y a trouvé un grand nombre d'objets d'art très précieux. Ces travaux ont mis à nu une grande partie de la ville ancienne, des boutiques, des habitations, les temples de Jupiter, de Cybèle, de Mithra, les bains, le théâtre, le forum, etc.[1]; on peut visiter tout cela et se promener dans le forum, dans les rues bordées d'arcades qui existaient déjà il y a plus de deux mille ans et dans la voie des tombeaux. On voit encore à Ostie un vieux château du moyen âge où l'on a installé un musée d'antiquités. De solides bastions, une tour ronde assez élevée et d'énormes machicoulis donnent à ce château un aspect imposant.

La ville actuelle, resserrée dans l'étroit espace qui forme un bastion extérieur du château, est un des sites les plus pittoresques des environs de Rome en même temps que l'un des plus mélancoliques. Sa petite cathédrale, d'un gothique bâtard, est à peine plus grande qu'une chapelle; c'est cependant le premier évêché suburbicaire de Rome. Aujourd'hui encore l'évêque d'Ostie est le doyen du Sacré-Collège et il a le privilège, avec les évêques de Porto et de Sabina, de couronner et de sacrer les papes nouvellement élus.

Un peu plus loin se trouve Porto qui, après Ostie, servit de port à Rome. Claude, d'abord, y construisit un port qui fut très vite obstrué par les sables. Trajan en creusa ensuite un très vaste, de forme hexagonale et qu'il fit communiquer avec la mer par un canal; mais ce port ne tarda pas à subir le même sort que le premier. On trouve à Porto quelques souvenirs du moyen âge, un vieux château qui sert de

1. *Un architecte français, M. André, grand prix de Rome, a exposé récemment, au Salon des Champs-Élysées, une très belle restauration d'Ostie.*



ORBETELLO ET SAN-STEFANO

palais épiscopal, et la tour de l'église de Santa-Rufina, qui date au moins du dixième siècle.

Au delà s'étend la grande plaine du Tibre, que limitent au loin les collines de Rome; le vieux fleuve y roule ses eaux jaunes et boueuses. Des terres couvertes d'herbages et de bois s'abaissent en pente douce vers la mer. La campagne romaine devient de plus en plus déserte. Nous apercevons bientôt Palo, dont le vieux château domine pittoresquement la grève : c'est une station de bain, pendant les chaudes journées de l'été, pour les boutiquiers de Rome. La ville occupe l'emplacement de l'ancienne Alsium où Pompée avait une maison de campagne. A partir de Palo, la côte devient un peu plus variée d'aspect; les collines basses se détachent de la masse des Apennins et s'étendent parfois jusqu'à la mer; de temps à autre, comme à Santa-Severa et à Santa-Marinella, elles sont couronnées par un vieux château; celui de Santa-Severa, bâti en pierre grise et formé d'un groupe de hautes tours placées sur un rocher dominant la mer, est un des plus remarquables. Çà et là aussi apparaissent de vieilles tours isolées, souvenirs des temps troublés où l'on avait sans cesse à redouter les descentes des Maures.

Civita-Vecchia, comme le nom l'indique, est une ville ancienne, qui, après le déclin d'Ostie, servit de port à Rome pendant des siècles. Elle fut fondée par Trajan, dont elle porta le nom pendant quelque temps; mais on ne trouve plus rien dans ses

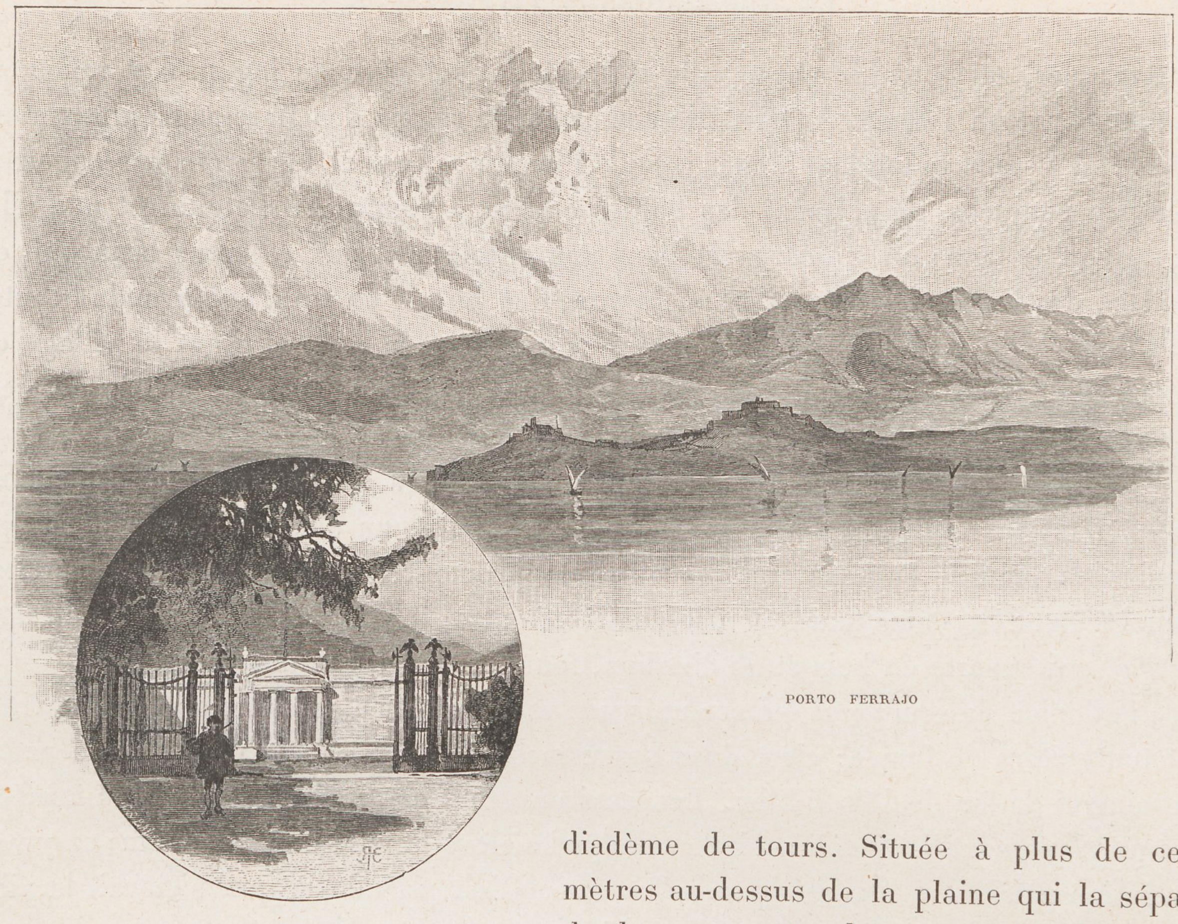
murs qui indique une si haute antiquité. Elle fut ravagée, comme beaucoup d'autres places le long de la côte, par les Sarrasins, et pendant quelques années fut complètement abandonnée; mais vers le milieu du neuvième siècle les habitants y revinrent, et la ville, qui prit alors son nom actuel, augmenta d'importance à mesure que le pouvoir temporel de la Papauté s'accroissait.

On y trouve peu de chose qui mérite d'attirer l'attention du voyageur ou de l'artiste. Civita-Vecchia occupe un promontoire très bas et vaguement dessiné; ses maisons sont de couleur blanchâtre, de forme carrée et plate; il n'y a ni tours ni dômes remarquables; la ville a été longtemps enclose de fortifications, bâties au dix-septième siècle par le pape Urbain VIII.

Le port est un bassin admirable, compris entre deux jetées semi-circulaires; une digue laisse à droite et à gauche pour les navires une entrée qu'éclairent des phares. Civita-Vecchia fait un commerce assez important avec Gênes, Marseille et l'Angleterre; néanmoins l'animation y est presque nulle et l'aspect de la ville est morne et triste. Il y a peu de monuments à visiter; on va généralement voir la maison où habita le romancier Stendhal.

Au nord-est de Civita-Vecchia se trouve la grande nécropole de Véies, une des anciennes villes de l'Étrurie. Ses habitants furent souvent en guerre avec les Romains. Déjà au temps de Romulus, les hostilités avaient commencé; lorsque Rome chassa les Tarquins, Véies prit leur parti, mais elle fut vaincue avec eux. Plus tard, les Étrusques réussirent à s'emparer du Janicule et il fallut deux armées pour les en déloger. Dans une autre lutte encore, ils furent vaincus par Cornelius Cossus. Cette longue série de guerres se termina par la défaite définitive des Étrusques; Véies fut prise par Camille après un siège de dix ans (485-495) et complètement détruite. On voit encore quelques ruines de la citadelle sur la colline dite l'Isola Farnese, et des tombes aux environs. On raconte qu'en 1823, un paysan ayant ouvert par hasard une tombe en bêchant la terre, il aperçut par l'ouverture un soldat étendu tout de son long et couvert d'une armure complète; il le regarda pendant quelques minutes avec étonnement, puis la forme s'évanouit comme une ombre : le corps était tombé en poussière au contact de l'air. De nombreuses chambres souterraines ont été ouvertes depuis; les vases, les bronzes, les pierres précieuses et les ornements qu'elles contenaient, ont été transportés dans des musées ou dispersés dans les cabinets de collectionneurs, mais les peintures murales restent encore. Ce sont des œuvres appartenant à différentes périodes du sixième au troisième ou au second siècle avant l'ère chrétienne; elles portent la marque de l'influence exercée par l'art grec sur les premiers habitants de l'Italie.

Plus au nord, Corneto apparaît au sommet d'un plateau doucement incliné, entourée d'un rempart de vieux murs; comme Cortone, elle élève vers le ciel un



PORTO FERRAJO

RÉSIDENCE DE NAPOLÉON Ier

diadème de tours. Située à plus de cent mètres au-dessus de la plaine qui la sépare de la mer, entre les eaux étincelantes et les chaînes de montagnes couvertes de forêts, elle offre un aspect charmant. On trouve aussi dans ses murs d'intéressants sujets d'étude : il y a plusieurs vieilles églises, et nombre d'antiquités étrusques et romaines sont conservées dans un musée. La ville même, cependant, n'est pas d'origine étrusque, sa fondation date seulement du moyen âge. Sur la colline opposée se trouvent les ruines de Tarquinies, une grande ville étrusque, la patrie de Tarquin l'Ancien; elle prit part aux guerres de Véies contre Rome et fut entraînée dans la défaite générale des Étrusques; toutefois elle continua à prospérer sous la domination de Rome; mais elle déclina dans les sombres jours qui suivirent la chute de l'Empire. Les Sarrasins la pillèrent et achevèrent sa ruine.

Le prince de Canino a fait exécuter dans le métropole de Tarquinies des fouilles qui ont amené des découvertes importantes. On a trouvé là près de six cents tombes souterraines, des peintures dans un très bon état de conservation, des mosaïques, des vases, des figurines, trois temples étrusques, et bien d'autres richesses artistiques.

Au delà de Civita-Vecchia, la côte forme une courbe très douce que limite au loin le Monte Argentario; des forêts couvrent les collines qui longent la côte et les pentes rapides du promontoire. Au pied du Monte Argentario, dans une situation des plus

pittoresques, se trouve la petite ville d'Orbetello, entourée de lagunes et reliée au continent par un isthme. A Orbetello commence la région des Maremmes proprement dites, qui s'étend le long de la mer jusqu'à Piombino ; ce sont des terres marécageuses très peu peuplées, où paissent des buffles en grand nombre. Orbetello est une ville d'origine étrusque ; on a découvert dans son enceinte et aux environs beaucoup de tombes, des vases, des ustensiles en bronze, des bijoux en or d'une grande beauté. Plus loin, le promontoire de Talamone s'avance vers la mer, abritant le village de même nom. C'est un endroit pittoresque, dominé par un vieux château; le port est protégé par l'île de Giglio.

Après qu'on a traversé l'Ombrone, un des fleuves qui sortent des Apennins, on aperçoit les tours basses et le dôme de Grosseto, au sommet d'un plateau qui domine la plaine. Au delà, on rencontre le promontoire de Castiglione, derrière lequel s'étend la plaine marécageuse des Maremmes; il y a là un petit port, autrefois fortifié, qui exporte du bois et du charbon, fournis par les collines voisines.

Follonica, le seul point qui sur un assez vaste espace puisse être appelé une ville, est toute noire de fumée; c'est dans ses usines que l'on fond la plus grande partie du minerai de fer de l'île d'Elbe. Les environs sont assez pittoresques : au nord se trouve le promontoire de Piombino sur lequel s'élève la ville du même nom; on y voit un ancien palais des grands ducs de Toscane. C'est près de là que s'élevait la ville étrusque de Populonia, dont on peut voir encore quelques vestiges.

En face de la partie de la côte qui s'étend du Monte Argentario au promontoire de Piombino, se trouve l'archipel Toscan composé de plusieurs petites îles dont la principale est l'île d'Elbe. Les autres îles sont : Giglio, qui possède de belles carrières de granit; Monte-Cristo, qui surgit du milieu des flots comme une énorme pyramide à une hauteur de plus de 600 mètres; Pianosa, superbe sous son vert manteau d'oliviers. C'est à Pianosa que le fils de Marcus Agrippa fut banni par Auguste, à l'instigation de Livie; il y périt sur l'ordre de Tibère. On y trouve encore des traces de l'occupation romaine; en particulier les ruines de thermes.

La dernière du groupe, au nord, est Capraja; c'est une île ravissante dont les maisons blanches apparaissent groupées dans un cirque de granit rose. Son port était défendu par un fort que Nelson détruisit en 1796.

L'île d'Elbe est de beaucoup la plus grande de toutes ces îles; sa superficie, plus considérable que celle de toutes les autres réunies, est de 22000 hectares. Elle n'est séparée de Piombino que par un détroit peu profond, et a dû être primitivement rattachée au continent. L'île est très montagneuse; à l'ouest, le mont Capanne atteint plus de 1000 mètres de hauteur; à l'extrémité opposée, des massifs de montagnes s'élèvent jusqu'à 500 mètres. Il n'y a pas de rivières navigables, mais beaucoup de petits cours d'eau. On trouve dans l'île une grande variété de roches: des

granits, de la serpentine, des marbres, du kaolin. Son sol renferme aussi beaucoup de cristaux et des pierres précieuses.

Dans les massifs de l'intérieur et sur les sommets des promontoires, on aperçoit de vieilles forteresses en ruines, où les habitants se réfugiaient par crainte des pirates. La population afflue maintenant dans les villes de la côte : elle vit principalement



PORTO FERRAJO, VUE PRISE DE LA RÉSIDENCE DE NAPOLÉON Ier

de la pêche du thon et de la sardine. L'île produit aussi des vins abondants et très estimés; mais sa principale source de richesse consiste dans les gisements de fer qui sont très abondants. Ces gisements s'élèvent en hautes falaises au nord-est de l'île et couvrent une superficie d'environ 250 hectares; ils ont été exploités dès l'antiquité. Les excavations produites par l'exploitation affectent la forme de cratères, et les débris accumulés depuis des siècles ont formé de véritables collines de 100 à 200 mètres de hauteur.

L'île a été successivement occupée par les Étrusques, les Phocéens, les Carthaginois et les Romains. Au moyen âge, elle tomba sous la domination des Pisans, puis des Génois. Elle faisait partie du royaume de Naples lorsque les Anglais s'en emparèrent en 1796. Les Français la leur enlevèrent en 1800. Le traité de Paris (1814) la

donna en toute souveraineté à Napoléon I[er], après son abdication. L'empereur y résida depuis le 4 mai 1814 jusqu'au 26 février 1815. Ce nouveau royaume dut sembler bien étroit à celui qui avait rêvé de réunir l'Europe sous sa domination et qui avait, pendant un moment, réalisé ce rêve prodigieux. Cependant son infatigable activité ne s'endormit pas là plus qu'ailleurs : il s'intéressa aux moindres détails de l'administration de l'île et entreprit des réformes. Il promulgua des lois, fit construire dans de modestes proportions un palais, des casernes, des édifices publics; il occupa sa petite garnison à divers travaux, fit creuser des canaux, élever des aqueducs, ouvrir des routes, planter des arbres sur le bord des chemins; il appliqua ses efforts au développement de l'agriculture et du commerce, organisa l'instruction publique.

Son instinct de conquérant le poussa même à agrandir ses domaines par l'occupation de l'île de Pianosa, abandonnée depuis longtemps aux fréquentes descentes des corsaires. Il y envoya trente de ses gardes, avec dix hommes de la compagnie appartenant à l'île (quel contraste avec les expéditions qu'il avait autrefois dirigées!), traça un plan de fortification, et dit en riant : « l'Europe dira que j'ai déjà fait une conquête. »

Il fut rejoint dans l'île par sa mère et sa sœur Pauline, et un certain nombre de ceux qui avaient autrefois combattu sous son drapeau vinrent successivement le rejoindre et prirent du service dans ses gardes. Cependant il ne put se résigner longtemps à rester dans cet étroit domaine, et il résolut de tenter un retour en France.

A quatre heures de l'après-midi, le dimanche 26 février 1815, un coup de fusil fut tiré en manière de signal, les tambours battirent aux champs, les officiers entassèrent ce qu'ils purent de leurs effets dans des sacs à farine, les hommes arrangèrent leurs havresacs, l'embarquement commença, et à huit heures du soir les barques étaient chargées.

La petite flotille qui portait Napoléon et les neuf cents hommes constituant toute son armée, se composait du brick l'*Inconstant* et de quelques petits navires. Elle évita avec le plus grand soin les croisières anglaises. Un navire de guerre français, le *Zéphyr*, vint droit sur la flotille; il reconnut le pavillon elbois, un drapeau blanc parsemé d'abeilles, et demanda des nouvelles de l'empereur : Napoléon répondit lui-même que l'empereur se portait bien. Le lendemain, un vaisseau de ligne fut en vue, mais il ne se détourna pas de sa route. Le 1[er] mars, à cinq heures, Napoléon débarquait en Provence.

L'île d'Elbe fait actuellement partie du royaume d'Italie. Porto Ferrajo, la ville principale, est pittoresquement située, dans la partie nord, où l'on voit encore les forts bâtis par Cosme I[er] au seizième siècle, et un très modeste palais qui fut habité par Napoléon.



PORT DE LIVOURNE

Au delà de Piombino, une plaine unie, couverte de prairies et de champs de blé, s'étend entre la mer et le pied des collines ; çà et là, de longues lignes de bois de pins bordent le rivage ; peu d'habitations, sauf sur les collines basses que couvrent les villages. Nous sommes encore dans les Maremmes, où règne la malaria. A mesure qu'on remonte vers le nord, les maisons deviennent plus nombreuses



LE PREMIER PONT SUR L'ARNO

dans la plaine ; beaucoup sont de construction tout récente, car les efforts faits pour assainir le sol par le drainage ont été couronnés de succès.

Bientôt on arrive en vue de Livourne. C'est une ville toute neuve aux maisons modernes bien bâties ; l'emplacement sur lequel elle s'élève a été complètement remanié par la main de l'homme : on a dû consolider des terres marécageuses ; ailleurs, au contraire, il a fallu creuser des bassins et des canaux pour ouvrir un accès aux navires. Tout un quartier, auquel on a donné le nom de Petite-Venise, est sillonné de canaux qui permettent de transporter les marchandises jusqu'aux portes des entrepôts. Un brise-lames, construit en pleine mer, protège l'entrée du port. Livourne est une création des Médicis ; au commencement du seizième siècle, c'était encore une place insignifiante où l'on ne comptait que 7 à 800 habitants. Cosme I[er] de Médicis donna le premier élan à la prospérité de la ville ; après lui, les grands-ducs Ferdinand I[er] et Léopold II augmentèrent son importance.

Actuellement, Livourne a près de 80 000 habitants. Son commerce est important ; elle est surtout en relations avec le Levant, la France et l'Angleterre.

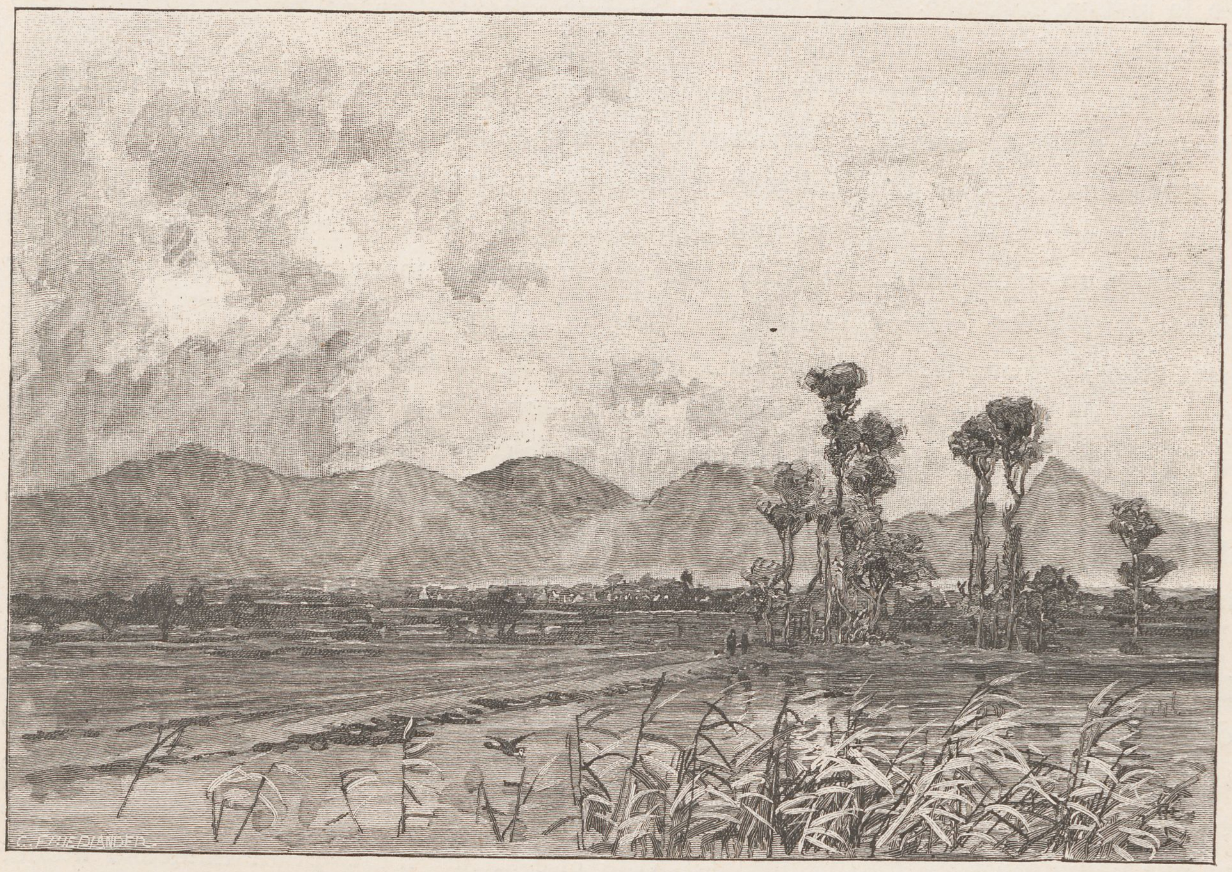
Il y a peu de monuments à visiter à Livourne. La rue principale possède quelques beaux magasins, et il faut citer deux belles places; sur l'une, qui porte le nom de Charles-Albert, s'élèvent les statues d'une taille colossale du dernier grand-duc et de son prédécesseur. Leurs socles sont, comme de juste, couverts d'inscriptions pompeuses en l'honneur de la dynastie régnante. L'autre place porte aujourd'hui le nom de Victor-Emmanuel ; là se trouvent l'ancien palais royal, l'hôtel de ville et la cathédrale, remarquable monument du style de la Renaissance, d'une architecture très simple, avec quelques belles colonnes de marbre. On remarque encore quelques restes des anciennes fortifications, auprès de l'ancien port. Il faut voir enfin la statue du duc Ferdinand I[er], un des fondateurs de Livourne ; le piédestal en est supporté par quatre esclaves turcs.

Au nord de Livourne, sur l'Arno, la vieille ville de Pise, est une des plus illustres de l'Italie par le nombre et la magnificence de ses monuments. La cathédrale, bâtie par Buschetto, est un spécimen grandiose du style sévère et majestueux qui était en vogue vers la fin du onzième siècle, elle fut consacrée en l'an 1118. Elle rappelle une grande bataille navale gagnée par les Pisans, trois ans avant celle d'Hastings, et les colonnes qui supportent les arcades de l'intérieur sont à la fois des dépouilles de monuments classiques et des souvenirs de victoires. La fameuse Tour penchée, bâtie au douzième siècle par Guillaume d'Inspruck et Bonnano de Pise, s'harmonise bien avec le style général de la cathédrale. C'est une tour cylindrique formée de sept étages de colonnes superposées, dont l'ensemble atteint une hauteur de 59 mètres; elle est inclinée de 5 mètres sur sa base. C'est du sommet de cette tour que Galilée fit ses expériences sur la pesanteur. Le baptistère, qui s'élève devant la façade de la cathédrale, est une merveille d'élégance; il fut commencé en 1153 et achevé au quinzième siècle. Tous ces édifices sont en marbre de Carrare.

La place est bordée à gauche par le Campo-Santo. Le cloître du *Campo-Santo*, bâti en 1278, est le chef-d'œuvre de Jean de Pise. Le grand artiste qui a sculpté le maître-autel du Dôme d'Arezzo, la chaire de l'église de Saint-André, à Pistoie, et le tombeau de Benoît XI dans l'église Saint-Dominique, à Pérouse, n'a jamais été mieux inspiré que lorsqu'il a dessiné, dans sa ville natale, le Campo-Santo et la petite église de Santa-Maria-della-Spina. La terre du cimetière de Pise a été rapportée de Jérusalem, afin que les morts pussent y reposer en Terre-Sainte.

Les murs du cloître sont couverts des célèbres fresques d'Orgagna qui représentent la *Vie humaine*, le *Triomphe de la mort* et le *Jugement dernier*.

Pise était au moyen âge une grande république commerciale que ruinèrent ses rivalités avec Gênes. En 1284, les Génois anéantirent complètement sa flotte à la Meloria, et, en comblant l'Arno, détruisirent son port, que les alluvions du fleuve, empiétant continuellement sur la mer, finirent par obstruer complètement; au



ENTRE LIVOURNE ET GROSSETO

seizième siècle, les petites barques seules pouvaient y entrer. On l'abandonna complètement, et il n'en reste maintenant plus de traces. « Pise la morte » a aujourd'hui cessé d'être une ville commerciale, mais elle possède encore une certaine importance agricole. C'est aussi un centre intellectuel, où se trouve une des meilleures universités de l'Italie. Son climat est merveilleux et attire chaque année, en hiver, un grand nombre de voyageurs.

Au nord de l'Arno, on longe les chaînes marécageuses que traverse le Serchio, puis on arrive en vue de Viareggio, nichée au milieu de bois de chênes et de pins. Le pays devient plus pittoresque, les montagnes se rapprochent de la côte. Pietra-Santa mérite de nous arrêter quelque temps; c'est une petite ville ceinte de vieux remparts, qui possède une belle église très ancienne; le campanile, plus moderne, est du

quinzième siècle; des bronzes de Donatello se trouvent dans le baptistère d'une autre église; sur la piazza s'élève le palais ducal. Massa, ville plus importante située sur les hauteurs au milieu des oliviers, était autrefois la capitale du duché de Massa-Carrara. En 1806, Napoléon Ier donna ce duché à sa sœur Élisa; le palais de cette princesse existe encore. Le titre de duc de Massa fut ensuite transféré au ministre de la justice, Régnier. Massa possède, comme Carrare qui est un peu plus au nord, de belles carrières de marbre.

Bientôt apparaissent les collines de Carrare, formant un grand mur de rochers escarpés où se creusent des carrières de marbre. La ville est admirablement située sur une hauteur d'où l'on embrasse le magnifique panorama de la plaine qui s'étend vers la mer : çà et là, on aperçoit des maisons blanches, grises ou roses, groupées autour d'un campanile. La ville possède quelques monuments dignes de fixer l'attention, entre autres la belle église collégiale de Saint-André, remarquable spécimen de l'architecture italienne du treizième siècle. Mais ce sont surtout les carrières de marbre blanc qui attirent les visiteurs. On s'y rend par des sentiers qui montent en serpentant sur les collines, parmi les vignes et les buissons d'oliviers; la plupart sont ravinés par les roues des lourds chariots qui descendent les blocs de marbre et qu'on rencontre en chemin, tirés par des bœufs blancs à l'œil doux et mélancolique.

Ces carrières étaient exploitées déjà par les Romains; c'est de là que furent tirés les marbres du Panthéon. Les collines sont perforées de plus de sept cents carrières, dont trois cents environ sont actuellement en exploitation. Le marbre de Carrare est surtout recherché pour la statuaire; on le paie parfois jusqu'à 2000 francs le mètre cube. On en exporte en moyenne 19000 mètres cubes par an, ce qui représente une valeur d'environ 3700000 francs. La ville elle-même n'est qu'un immense atelier de sculpture, et possède une académie qui a donné des maîtres célèbres. Avenza, sur la côte, sert de débouché à Carrare; c'est par là qu'on expédie les marbres de ses carrières.

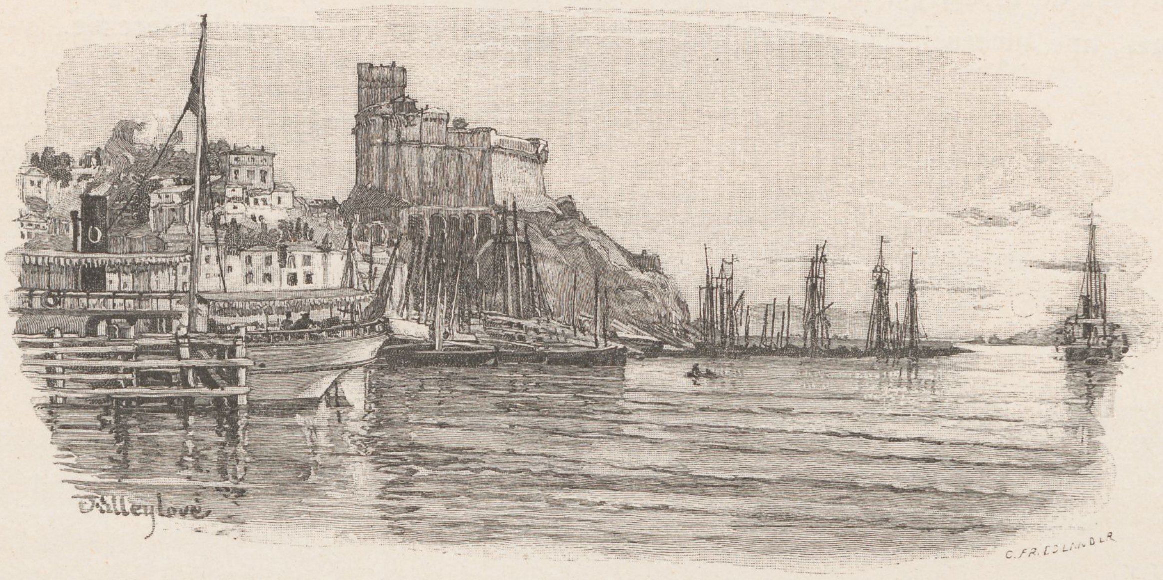
Plus au nord, la Magra débouche dans la mer en un vaste estuaire. Cette rivière arrose Sarzana, la ville principale de la province, qui était autrefois fortifiée et dont les vieux remparts ont été convertis en promenades. Elle possède une cathédrale, en marbre de Carrare, des quatorzième et quinzième siècles. C'est là que naquit le pape Nicolas V, fondateur de la Bibliothèque Vaticane, et c'est des environs qu'est originaire la famille des Bonaparte qui, dans la suite, émigra en Corse. Sarzana porta d'abord le nom de Luna Nova, car elle remplaçait une autre Luna située plus près de l'embouchure de la rivière. Sauf quelques tombes croulantes et quelques fragments de ruines romaines, rien ne subsiste de l'ancienne Luna.

Au delà s'ouvre le beau golfe de la Spezia, à l'entrée duquel on aperçoit Lerici.



LA SPÉZIA

La ville et son port sont protégés par un promontoire que surmonte un vieux château, reste des fortifications dont les Pisans avaient entouré la ville pour la défendre contre Gênes et Lucques. C'est à Lerici que le célèbre poète anglais Shelley passa les derniers mois qui précédèrent la catastrophe si tragique dont il fut victime. Comme tout bon Anglais, Shelley avait la passion des sports nautiques; il revenait de Livourne sur un petit bateau à voiles, accompagné seulement de son ami Williams



LERICI, A L'ENTRÉE DU GOLFE DE LA SPEZIA

et d'un matelot anglais, lorsqu'une terrible bourrasque les surprit et engloutit l'embarcation avec ses trois passagers. On retrouva quelques jours après le corps de Shelley sur la côte, près de Viareggio, et celui de Williams près de Lerici, à trois milles de là; le corps du matelot ne fut retrouvé que trois semaines plus tard. Comme la loi toscane exigeait, par précaution contre la peste, que tous les objets jetés à la côte fussent brûlés, les corps des malheureuses victimes furent livrés aux flammes. Par les soins de Byron et de quelques amis, un bûcher fut dressé; on y versa de l'encens, du vin, du sel, de l'huile, comme aux temps antiques de la Grèce. Les cendres, recueillies dans une urne, furent déposées dans le cimetière protestant de Rome, près de la pyramide de Cestius.

Au delà de Lerici s'étend la rade de la Spezia, avec les deux forts, les arsenaux et les chantiers qui la bordent. Les Italiens veulent faire de cette magnifique rade une place navale de premier ordre et y ajoutent continuellement de nouvelles fortifications. Ce beau port, qui constitue pour les navires un abri très sûr, n'a encore, au point de vue commercial, qu'un rôle secondaire : il ne peut servir de débouché

qu'aux vallées des environs. Plus tard, lorsqu'une voie ferrée l'aura mis en communication avec les riches contrées qui s'étendent au delà de l'Apennin, avec Parme, Modène et les belles plaines de la Lombardie, son importance commerciale pourra devenir très grande.

On jouira d'une vue admirable si l'on monte sur la colline de marbre qui domine la ville de Porto-Venere, à l'entrée du golfe, en face de Lerici. De là on aperçoit la ligne fuyante des côtes de Toscane, les montagnes de la Corse qui s'élèvent de la mer, à l'horizon, comme un amas de nuages sombres, et, du côté de Gênes, une succession de baies et de promontoires d'une variété enchanteresse.



POINT DE LA CÔTE OÙ FUT RETROUVÉ LE CORPS DE SHELLEY, PRÈS DE VIAREGGIO

Gênes



LE PORT DE GÊNES

Au delà du promontoire de Porto-Venere, la côte devient très accidentée et présente une suite de baies profondes et de promontoires abrupts. Les montagnes serrent la côte de près ; sur leurs flancs, des oliviers au feuillage argenté, des orangers, des citronniers s'étagent en gradins. Sur certains points les montagnes s'écartent, une vallée s'élargit : on aperçoit alors des coins charmants, des fouillis de verdure d'où surgissent des palmiers au tronc élancé, quelque village ou un

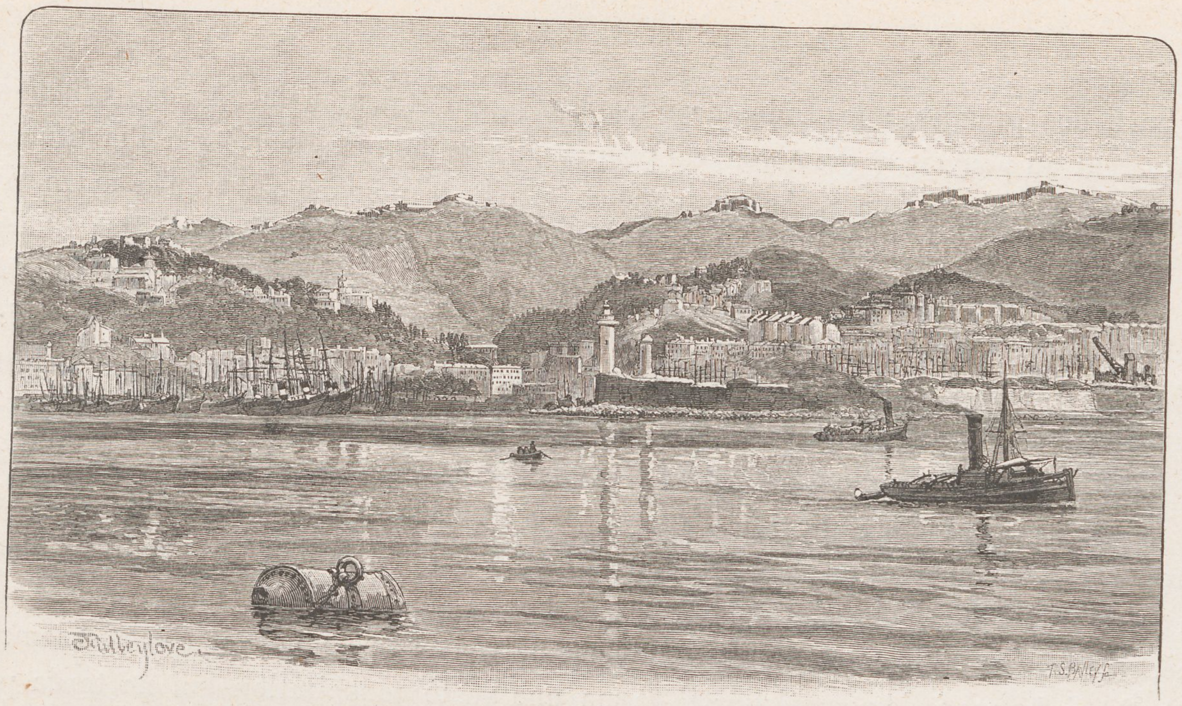
groupe de maisons formant une tache blanche qui resplendit au soleil. Plus loin, la montagne s'éloigne davantage de la côte; des villes forment alors au bord de la mer un long cordon continu, coupé à peine çà et là par des escarpements rocheux. C'est d'abord Sestri-di-Levante, une ville de pêcheurs, puis Lavagna, où l'on exploite des carrières d'ardoises grises, Chiavari avec son vieux château, Rapallo dont on aperçoit de loin l'élégant campanile, Recco qui se détache sur un fond de collines hardiment découpées, Nervi entourée de villas et de jardins verdoyants où les malades viennent respirer l'air pur et recouvrer la santé.

Bientôt apparaît Gênes « la superbe », étageant autour d'un vaste port ses maisons en amphithéâtre, et entourée d'une double enceinte de murailles et de forts que dominent, tout en haut de la montagne, de vieilles tours. Ainsi vue à distance, Gênes présente, surtout lorsque le soleil jette sur elle la magie de sa lumière, un coup d'œil vraiment féerique. En approchant, on est un peu désappointé à la vue de ses quais trop étroits et sales, bordés de hautes maisons d'aspect triste et vieillot, des ruelles sombres qui montent vers les hauteurs, en pentes raides ou en escaliers; car la ville est bâtie sur la montagne à un endroit où celle-ci borde la mer de près. Son histoire est tout entière retracée dans sa configuration.

En effet, « Gênes n'a guère songé au climat, quand elle s'est fondée là, au centre du golfe. Le commerce armé, la rapine, la tyrannie de la mer, c'était toute sa pensée. Sans souci de la terre qu'elle ignorait et méprisait, elle a, sur l'étroite lisière, entre la mer et la montagne, entassé, d'étage en étage, comme une échelle titanique de palais de marbre, qui de loin apparaissent les uns sur les autres. Ces étages magnifiques, coupés d'orangers, de terrasses, saisissent et surprennent, plus encore qu'ils ne charment. Pourquoi ? On participe à la fatigue d'un si grand effort ; on sent trop bien qu'un tel peuple, peu amoureux de la nature, n'a pas fait tout cela par simple amusement. Ces palais sont des forteresses, grillées au bas, fermées de portes de fer massives comme des portes de ville, qui défendent le coffre-fort. Ces terrasses aériennes, qui s'efforcent de monter toujours plus haut, de voir par-dessus leurs voisines, sont des observatoires d'où le capitaliste regardait ses navires en mer, d'où l'armateur suivait de l'œil ses corsaires. Gênes a été une banque avant d'être une ville ; elle a été de bonne heure une compagnie de prêteurs à la grosse aventure, une association de marins armés[1]. »

Dès l'origine, elle fait surtout la guerre en vue du profit. Les croisades augmentent sa prospérité. D'une expédition contre les Sarrasins d'Espagne, les Génois rapportent des ressources qui leur permettent de fortifier leur ville. Lorsque Frédéric Barberousse les menace, ils lui achètent la paix moyennant 1200 marcs d'argent. Ils aident les

1. *Michelet.*



GÊNES, VUE PRISE DU PORT

Paléologues à renverser l'empire latin, et obtiennent en échange de ce service d'importants privilèges en Orient : la possession des faubourgs de Péra et de Galata à Constantinople ; les stations de Chio, Mételin, Ténédos, Smyrne, sur l'Archipel. Ils se font payer tribut par les rois de Chypre, occupent Caffa et Azof, au fond de la mer Noire, et, par la mer Caspienne, accaparent tout le commerce de l'Inde. Dans cette lutte pour la royauté commerciale du monde, Gênes trouve deux rivales, Pise et Venise; elle les attaque tour à tour. La lutte contre Pise éclata à l'occasion des îles de Corse et de Sardaigne, que Gênes lui disputait. Gênes vainquit sa rivale dans un combat naval, près de l'île de la Meloria, en 1284, et anéantit complètement sa flotte; puis elle détruisit son port en comblant l'embouchure de l'Arno. Gênes fut moins heureuse dans sa guerre contre Venise. Elle fut cependant victorieuse au commencement de la lutte; un moment, elle se vit maîtresse exclusive de la mer Noire et de la mer de Syrie; puis, après des alternatives de succès et de revers, dans une dernière guerre, elle triompha de la flotte vénitienne à Pola, et se rendit maîtresse de Chiozza. Venise implorait la paix, mais Doria voulant imposer des conditions trop dures aux vaincus, ceux-ci rendirent la liberté à l'amiral Victor Pisani, qu'ils avaient jeté en prison après la défaite de Pola; Pisani enferma la flotte génoise dans la passe de Chiozza, où il la contraignit à se rendre. La paix de Turin, en 1381, termina cette longue lutte.

Gênes se fût vite relevée de cet échec, si elle n'eût été affaiblie par les dissensions des Guelfes et des Gibelins. Les Grimaldi et les Fieschi avaient pris

le parti des premiers; les Spinola et les Doria, qui étaient à la tête des Gibelins, arrivèrent au pouvoir et donnèrent au peuple un semblant de liberté par l'institution d'une espèce de tribunat. Au quatorzième siècle, le pouvoir se trouva entre les mains de riches familles d'origine plébéienne, les Adorni, les Fregosi, les Quarci et les Mondalti; mais elles n'eurent pas plus d'autorité que les anciennes familles nobles, et les discussions continuèrent à déchirer la ville. Pour recouvrer la paix, Gênes se mit sous la protection de la France, puis sous celle de Milan. Dans la lutte entre François Ier et Charles-Quint, elle prit d'abord le parti du roi de France. Mais André Doria, mécontenté par François Ier, se retourna contre lui, et délivra sa patrie de la domination française. Il fit cesser les querelles des Adorni et des Fregosi, qui détenaient le pouvoir, rappela les nobles aux emplois, et rendit biennale la dignité de doge qui était alors perpétuelle. Mais ces changements firent des mécontents : Fieschi voulut en profiter pour renverser le nouveau gouvernement et relever le parti démocratique; il forma une vaste conspiration qui ne tarda pas à éclater et dans laquelle le neveu d'André Doria, Giannettino Doria, fut tué. Fieschi se vit un instant maître des portes et du port, mais il se noya en montant sur son vaisseau, et Doria vengea sur ses complices la mort de son neveu.

A partir de cette époque, Gênes se désintéressa des querelles de l'Europe et s'adonna tout entière au commerce; sa puissance déclina rapidement. En 1684, elle fut bombardée par les vaisseaux de Louis XIV, et son doge dut venir s'humilier à Versailles. Au dix-huitième siècle, elle fut occupée par les Autrichiens, et se vit obligée de vendre à la France la Corse, qu'elle ne pouvait parvenir à dompter. En 1797, lors du traité de Campo-Formio, qui mit fin à la campagne d'Italie, le général Bonaparte fit reconnaître par l'Autriche l'indépendance de Gênes, et en fit la capitale de la République ligurienne. En 1800, l'Autriche avait de nouveau envahi l'Italie; elle mit le siège devant Gênes, de concert avec la flotte anglaise. Masséna défendit la place, qui était alors protégée du côté de la terre par une double ligne de fortifications dont il reste encore une partie assez considérable. La ligne extérieure, avec ses forts détachés, s'élevait sur les premiers contreforts des Apennins, à une hauteur qui atteignait quelquefois plusieurs centaines de pieds. Le siège fut rude; les malheureux habitants subirent toutes les horreurs de la famine et de la maladie. Vingt mille habitants périrent victimes de la disette et de la peste; Masséna, à bout de ressources, dut enfin capituler, mais ce succès ne rapporta pas grand'chose aux vainqueurs, car après la bataille de Marengo et les premières victoires de Bonaparte dans la haute Italie, Gênes retomba aux mains des Français. Après la chute de Napoléon, elle fut annexée au royaume de Sardaigne; elle fait aujourd'hui partie du royaume d'Italie.

Gênes, comme la plupart des grandes cités italiennes, a beaucoup changé dans

ces dernières années; ses bassins ont été agrandis, et ses fortifications augmentées. Dans le bas de la ville, quand on parcourt les rues étroites qui avoisinent le port, on peut se croire encore dans l'ancienne Gênes, dans la ville des marchands du quinzième siècle; mais, sur les hauteurs, une ville nouvelle est sortie de terre, avec

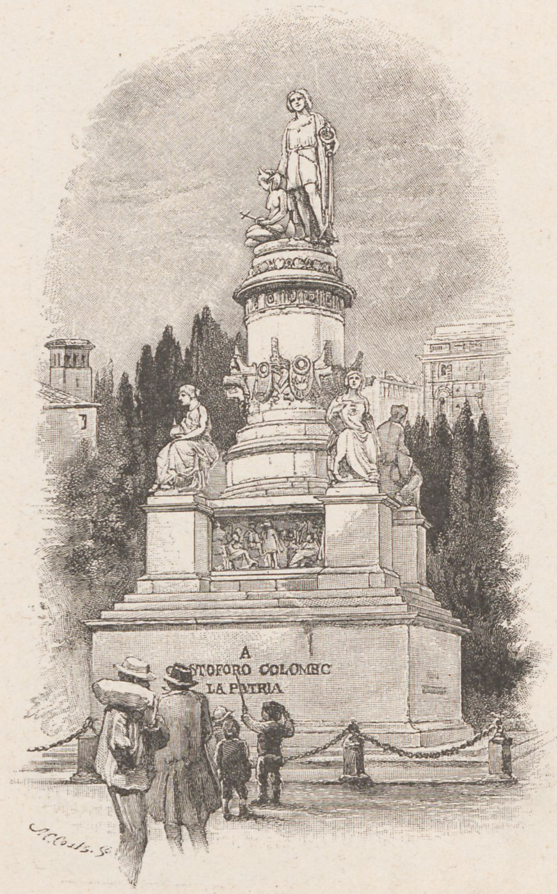


LA PIAZZA NUOVA A GÊNES

de larges rues, de belles maisons modernes et un « Corso » bordé d'arbres et d'hôtels, qui suit le tracé des anciennes fortifications.

Gênes a été bâtie sur un emplacement qui présentait de grands avantages naturels: sa baie, très profonde, est bien abritée grâce à deux promontoires qui s'avancent dans la mer à l'est et à l'ouest, et il a fallu peu de travaux pour en faire un des ports les plus sûrs de l'Italie; la rade étant protégée de trois côtés par la terre, on n'a eu qu'à l'abriter des vents du sud. La première digue a été construite dans ce but; elle porte le nom de Molo Vecchio; puis, le port fut agrandi par la construction d'une digue partant de l'extrémité du promontoire septentrional, en sorte qu'il y en a maintenant deux, un port intérieur et un port extérieur.

La partie basse de la ville est la plus ancienne; elle a bien l'aspect très caractérisé d'une vieille ville italienne, avec ses rues étroites et irrégulières, ses allées, encore plus étroites, se terminant par des escaliers qui montent aux parties supérieures de la ville, et ses maisons hautes et percées d'innombrables fenêtres. Dans ces ruelles, le plus brûlant soleil d'été se fait à peine sentir, et le rude vent du nord perd de sa force en se heurtant contre cette masse de constructions. Les rues, en raison de leur étroitesse, sont toujours encombrées d'une foule affairée et grouillante qui donne l'idée d'une population très dense. On y trouve d'ailleurs peu de souvenirs du moyen âge; il faut signaler pourtant deux églises dont la construction est antérieure à la Renaissance. En revanche, les monuments du seizième siècle abondent.



LE MONUMENT DE CHRISTOPHE COLOMB

Gênes, comme Venise, est célèbre par ses palais, somptueuses demeures habitées autrefois par l'aristocratie bourgeoise de la ville et dont quelques-unes sont encore la propriété de ses descendants. Mais les palais de Venise ont un aspect infiniment plus grandiose que ceux de Gênes, ce qui tient en partie à ce que la Via Nuova, l'équivalent à Gênes du Grand Canal, est une voie étroite et sombre qui ne fait pas valoir la façade des palais qui la bordent; sans compter que la rue est si encombrée qu'il n'est pas commode de les examiner à loisir. Il faut, du reste, avouer que beaucoup de ces palais sont d'une architecture lourde et massive, et manquent de cette élégance de formes, qui fait la beauté des palais de Venise et de Florence. Ce qu'il y a de plus beau dans les palais de Gênes, ce sont les cours intérieures, bordées d'arcades qui sont généralement soutenues par des colonnes de marbre. Aperçues de la rue, elles font un effet vraiment fort pittoresque.

Les plus beaux palais de Gênes sont le Palazzo Spinola, dont on admire le magnifique vestibule, l'escalier et la cour à colonnade, et qui possède quelques tableaux des écoles de Gênes et de Bologne, — le Palazzo del Municipio, ancien



GÊNES, VUE PRISE DE LA VILLA DORIA

palais Doria-Tursi, avec un remarquable escalier et une superbe cour, — le Palazzo dell' Università — et le Palazzo Balbi, d'où l'on jouit d'une vue admirable. Plusieurs de ces « palazzi » contiennent des tableaux et des collections d'objets d'art d'un grand intérêt. Un des plus célèbres, à ce point de vue, est le Palazzo Brignole-Sale,



LA DOGANA

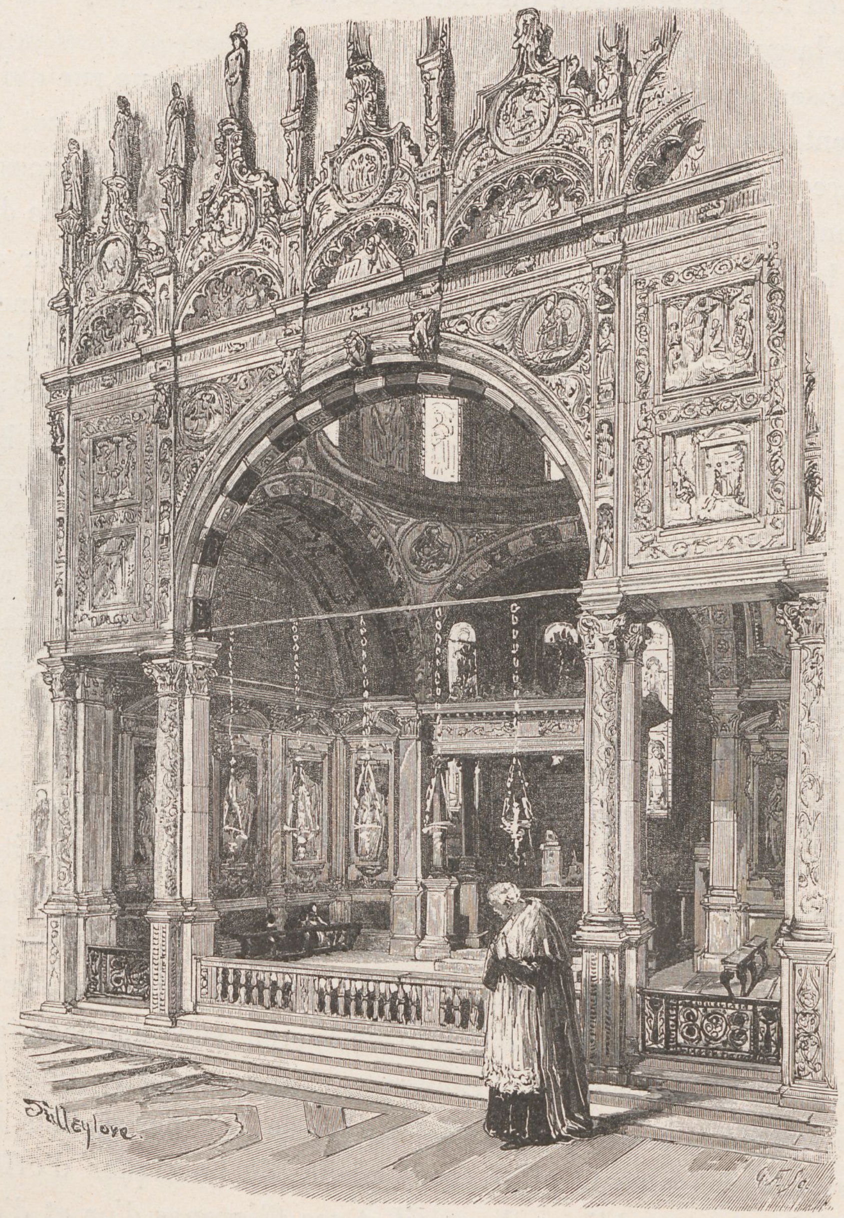
appelé généralement le Palazzo Rosso, parce que sa façade est peinte en rouge. En 1874, la duchesse de Galliera, descendante des Brignole-Sale, à qui il appartenait, en fit don à la ville de Gênes avec ce qu'il contenait, plus un revenu suffisant pour l'entretenir. Ce palais renferme des tableaux de grande valeur, notamment des Van Dyck célèbres et une Vierge de Raphaël, désignée sous le nom de la Vierge au Chêne (Madonna della Rovere) à cause du chêne sous lequel est assise la Sainte Famille. Le Palazzo Reale, situé dans la Via Balbi, est un grand édifice, qui n'a du reste rien de frappant, mais qui possède de très beaux escaliers, des appartements magnifiques et un superbe jardin. Ce palais, qui appartenait autrefois à la famille Durazzo, fut acheté par Charles Albert, roi de Sardaigne, et devint ainsi une résidence royale. Le Palazzo Ducale, habité autrefois par les doges,

est occupé maintenant par la préfecture; ce palais, situé vis-à-vis l'église de Saint-Mathieu, porte l'inscription « *Senat. Cons. Andrea Doria, patriæ liberatori, munus publicum* ». C'est là que demeura le grand citoyen de Gênes, André Doria; sa dépouille mortelle repose dans l'église voisine; au-dessus de l'autel est suspendue l'épée qui lui avait été donnée par le pape. Cette église a subi de nombreux changements ordonnés par Doria lui-même, mais les vieux cloîtres, qui datent de la première moitié du quatorzième siècle, sont restés parfaitement intacts. Un autre palais construit également par André Doria, comme l'indique une inscription encore existante, se trouve dans un espace plus découvert et qui devait être, à cette époque, le quartier élégant de la ville. Il était situé au milieu de grands jardins qui descendaient d'un côté jusqu'à une terrasse dominant la mer, et montaient de l'autre jusqu'aux collines. Derrière le palais, une suite d'escaliers de pierre conduisent à une colossale statue d'Hercule en marbre. Mais tout est bien changé depuis le temps du grand amiral : le somptueux palais se trouve maintenant situé entre deux voies ferrées dont l'une passe entre le mur de la terrasse et le bord de la mer : c'est l'embranchement qui relie le port à la ligne principale. L'escalier en terrasse, qui était derrière le palais, a été détruit pour l'établissement de cette dernière, qui passe maintenant à quelques mètres de la façade, isolant ainsi les jardins et la statue d'Hercule. Une des faces du palais, qui donne sur une rue étroite, est d'une architecture très simple; de ce côté, il devait être relié autrefois à la partie supérieure des jardins par un pont suspendu ou un passage souterrain. La façade, tournée vers la mer, est plus élégante, avec sa « loggia » à trois côtés. Le palais est aujourd'hui assez mal entretenu, la famille ne l'habitant plus depuis quelque temps déjà.

Dans le vestibule, près de l'entrée, on voit sur les murs des fresques représentant des membres de la famille Doria, habillés à l'antique. Le plafond du grand salon montre Jupiter renversant les Titans. Ces fresques sont l'œuvre de Perini del Vaga, un élève de Raphaël. Le grand amiral, le fondateur du palais, est représenté dans les fresques du vestibule, et il y a de lui un beau portrait dans le salon. C'était un homme court, avec une figure grave, carrée et énergique comme on en rencontre souvent dans les tableaux du Titien — un homme de nature bienveillante mais dominatrice, peu susceptible de résolution subite ou d'émotion passagère, mais au contraire réfléchi et plein de fermeté. On sait que de tels hommes n'étaient pas rares à cette époque où l'Europe sortait enfin de la longue période du moyen âge et entrait dans l'ère nouvelle de la Renaissance : ces grands ambitieux n'assuraient pas seulement leur propre fortune, mais celle de la ville où ils étaient nés.

A peu de distance du palais Doria s'élève un monument consacré à la mémoire

d'un autre homme de mer dont la gloire est encore plus universelle que celle de Doria. Il s'agit de Christophe Colomb, qui n'est pas tout à fait citoyen de Gênes, mais



CHAPELLE DE SAINT JEAN-BAPTISTE DANS LA CATHÉDRALE

qui est très probablement né sur le sol génois; on croit généralement aujourd'hui que sa patrie est Cogoleto, un petit village situé à quelques kilomètres à l'ouest de la ville. Tout le monde sait comment Christophe Colomb, méconnu de ses compatriotes, finit par trouver en Espagne les ressources nécessaires à sa glorieuse entreprise. Les Génois ont rendu un tardif hommage au grand navigateur; ils lui ont dressé une

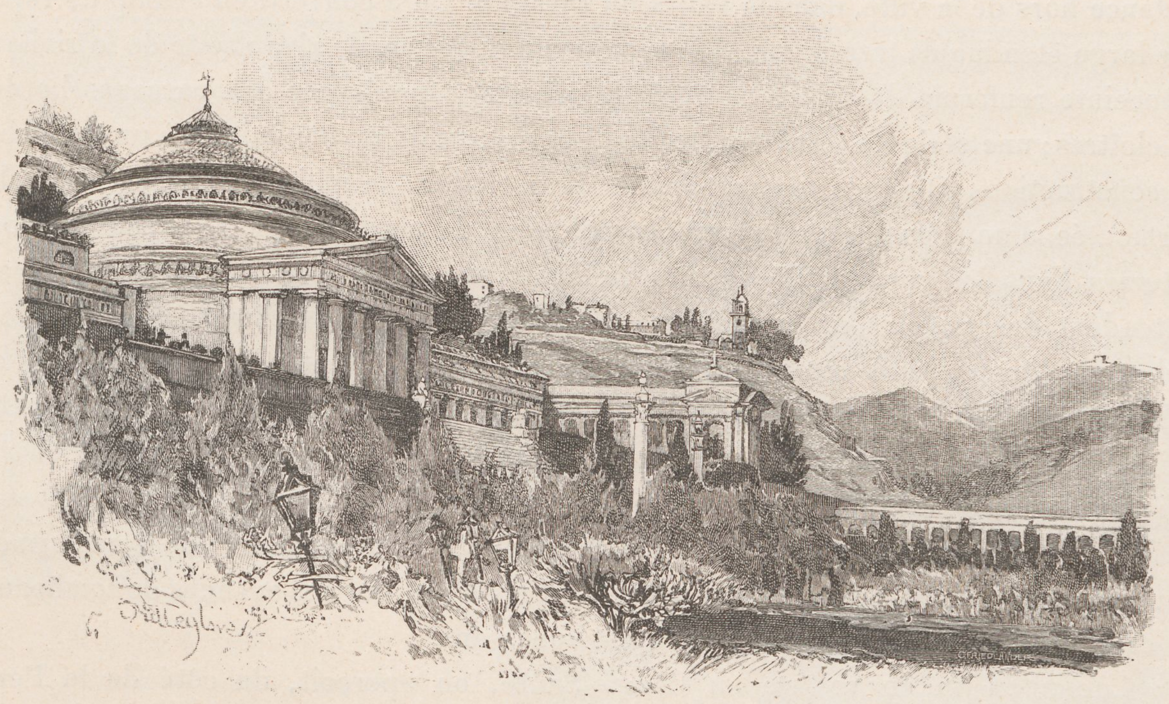
statue qui le représente appuyé sur une ancre ; à ses pieds se tient l'Amérique à genoux. Des rostres ornent le socle entouré de quatre statues allégoriques, la Religion, la Science, la Force et la Sagesse. Ce monument tout en marbre s'élève sur une place, juste en face de la station du chemin de fer, et frappe les yeux du voyageur dès qu'il sort de la gare.

Une des choses les plus curieuses de Gênes, c'est la longue rue qui traverse la ville sous différents noms et qui court tout le long du port dont elle est séparée par une série de bureaux et de salles voûtées, couvertes d'un toit en terrasse, qui sont affectés à différents services plus ou moins maritimes. Les murs de façade des maisons, qui, du côté de la terre, ont une très grande hauteur, sont soutenus par de massives arcades formant, comme cela arrive si souvent dans les villes italiennes, un large promenoir pour les piétons, protégé à la fois contre le soleil et contre la pluie ; sur cette galerie s'ouvrent des boutiques sombres, et, entre les arcades, de pittoresques étalages offrent aux passants des marchandises de toute sorte. Dans beaucoup de villes, ces arcades ne manquent pas de noblesse, mais à Gênes, encore qu'elles aient une certaine originalité, l'exécution en est si grossière qu'on peut à peine dire qu'elles possèdent un caractère architectural. Un des monuments de cette rue, que ne manqueront pas d'aller voir tous les voyageurs, est l'ancienne « Dogana », véritable trophée rappelant la lutte de Gênes et de Venise : elle a été construite avec les pierres d'un château pris sur les Vénitiens en 1262, et dont on transporta les matériaux à Gênes. C'est dans ce bâtiment que fut ensuite installée la Banque de Saint-George, fondée à la suite d'un emprunt municipal contracté dans le but d'organiser une expédition contre les Grimaldi, qui avaient établi à Monaco un véritable repaire de brigands. C'est aussi à la Dogana que furent suspendues pendant des siècles les chaînes du port de Pise, rendues il y a peu d'années à leurs anciens propriétaires.

En quittant cette partie de la ville, on traverse des rues étroites remplies de boutiques aux étalages multicolores ; après avoir aperçu, sur une place très bruyante, la *Loggia dei Banchi* — l'ancienne Bourse — bizarre construction de la fin du seizième siècle, située sur une plate-forme surélevée, on passe dans la *Via degli Orefici* — une rue des plus étroites, mais pleine de boutiques d'orfèvres. Gênes est, en effet, célèbre par ses bijoux de corail et ses filigranes d'or et d'argent, d'une finesse incroyable et d'un prix relativement modique.

Le monument le plus remarquable de la ville, est la cathédrale consacrée à saint Laurent. La façade occidentale, à laquelle on accède par un large perron, est la seule dont on puisse prendre une suffisante vue d'ensemble ; le reste du monument n'est pas dégagé. Les matériaux employés sont des marbres blancs et noirs, comme dans la plupart des monuments de Gênes. La façade occidentale présente un triple portail d'une grande richesse d'ornementation et d'une finesse d'exécution remarquable, qui

date de l'année 1307, époque à laquelle la cathédrale fut presque entièrement rebâtie. C'est en effet un monument d'ordre très composite, certaines parties (la nef, par exemple, avec ses belles colonnes de marbre) proviennent de l'église romane primitive; d'autres, d'une date beaucoup plus récente, sont d'une exécution bien moins intéressante. A l'intérieur, la partie la plus richement décorée est une chapelle transversale,



LE CAMPO-SANTO

construite à la fin du quinzième siècle et consacrée à saint Jean-Baptiste. C'est là que les reliques du saint sont conservées. Pendant très longtemps les femmes ne pouvaient pénétrer dans cette chapelle, parce que c'est sur la demande d'une femme, Salomé, fille d'Hérodiade, que saint Jean-Baptiste fut décapité. Cette interdiction n'a été levée que de notre temps.

La cathédrale possède une autre relique, malheureusement fort endommagée : c'est le *Sacro Catino*, qu'on a supposé longtemps avoir été taillé dans une seule émeraude. L'origine de cette précieuse relique a donné lieu à bien des légendes : selon une de ces légendes, ce serait un cadeau de la reine de Saba à Salomon; une autre raconte qu'elle contenait l'agneau pascal, le jour de la Cène; selon une troisième tradition, ce serait dans ce vase que Joseph d'Arimathie recueillit le sang du Christ. Quoi qu'il en soit, la relique est très ancienne, les Génois s'en étant emparé

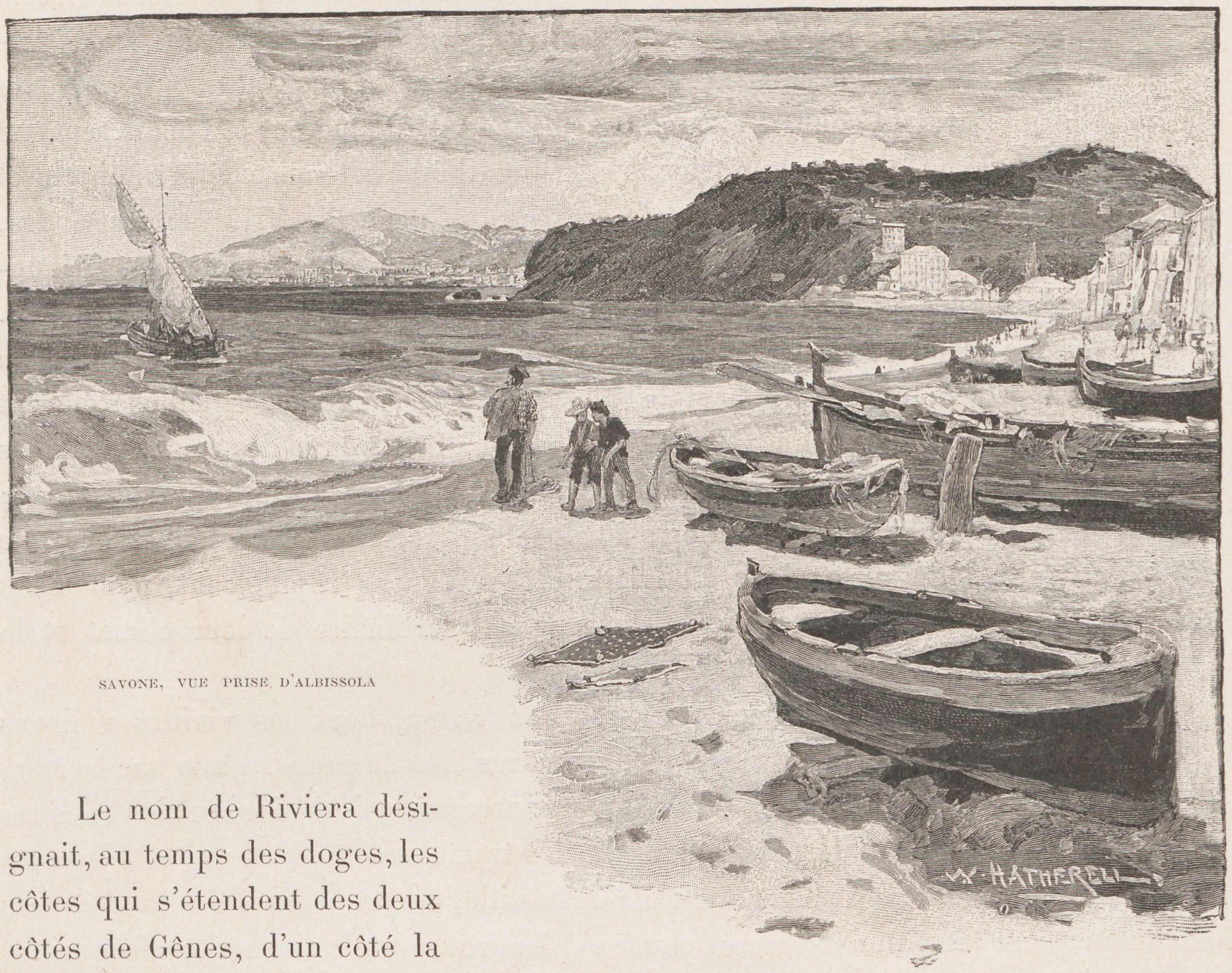
lorsqu'ils pillèrent Césarée, en 1101. Napoléon la fit transporter à Paris; après l'entrée des alliés dans cette ville, la relique fut rendue aux Génois, mais elle fut brisée pendant le voyage; pour la conserver, on l'a munie d'une garniture en filigrane d'or. Il y a encore à Gênes d'autres églises très intéressantes au point de vue archéologique, entre autres l'Annunziata, une église moderne dont la décoration intérieure est d'une richesse extrême, mais d'un goût médiocre.

Enfin, il faut visiter le Campo-Santo, le cimetière de Gênes, situé à quelque distance hors de la ville, dans la vallée du Bisagno. On a converti en champ de repos une large étendue de terrain qui s'élève en pente douce sur la rive droite de la rivière. L'enceinte renferme de vastes espaces découverts, séparés par des passages bordés de cloîtres; une série de terrasses, reliées par des escaliers, conduisent à un ensemble de constructions situées un peu au-dessus de la rivière; au milieu s'élève une chapelle surmontée d'un dôme soutenu par des colonnes de marbre noir. Les pauvres sont enterrés dans les espaces découverts du cimetière, et, tout le long des passages, s'étendent des rangées de caveaux fermés avec de grandes dalles plates. Pour les riches, le Campo-Santo renferme un grand nombre de caveaux élevés au-dessus du sol, et dont l'idée a été évidemment inspirée par les catacombes de Rome, avec cette différence cependant que dans les catacombes les « loculi », ou compartiments séparés qui contiennent les corps, ont tous été creusés dans le rocher, tandis qu'ici ils sont entièrement construits en maçonnerie. Après l'enterrement, les « loculi » sont fermés, et une inscription est placée à l'extérieur. L'effet de ces longues avenues de tombeaux, de ces cloîtres remplis de monuments, est saisissant.

Lorsqu'on va en voiture au Campo-Santo, on aperçoit, du côté de la Porta Chiappe, une des parties les mieux conservées de l'ancienne enceinte fortifiée de Gênes, puis on passe un peu au-dessous de l'aqueduc construit par les Romains. Il a été restauré en grande partie, et l'on s'en sert encore aujourd'hui.

Les environs de Gênes sont agréables; partout s'élèvent des maisons de campagne entourées de jardins. Du côté de l'ouest, la campagne, moins près de la mer, est bordée de faubourgs industriels, comme Sampierdarena, Cornigliano, et plus loin, Sestri di Ponente, où se trouvent les plus grands chantiers de construction de l'Italie; enfin Pegli, ville populeuse et manufacturière, dont la plage est néanmoins assez fréquentée en été.

La Riviera



SAVONE, VUE PRISE D'ALBISSOLA

Le nom de Riviera désignait, au temps des doges, les côtes qui s'étendent des deux côtés de Gênes, d'un côté la « Riviera di Levante » ou rives du soleil levant ; de l'autre la « Riviera di Ponente » ou rives du soleil couchant. Sous le nom de « la Riviera », on désigne aujourd'hui la partie du littoral méditerranéen qui va de Gênes au golfe de Fréjus. Cette côte, admirablement protégée contre les vents du nord par le rempart protecteur des Alpes, jouit d'un climat d'une douceur merveilleuse, et présente aux yeux du touriste une succession de paysages d'une beauté et d'un charme incomparables.

Au delà de Gênes, commence une succession de promontoires qui se terminent

dans la mer en falaises superbes ou en énormes blocs de rochers, et de petites baies charmantes au fond desquelles on aperçoit de jolies villes comme Voltri, Cogoleto, où naquit, dit-on, Christophe Colomb, Albissola, d'où l'on a une superbe vue sur Savone. Cette dernière ville est dans une situation magnifique, au fond d'une baie, au milieu de plantations d'orangers et de citronniers. On y admire une belle cathédrale qui possède quelques bons tableaux, et un superbe théâtre construit vers le milieu de ce siècle; aux environs se trouve l'église de Notre-Dame de la Miséricorde, qui est d'une grande richesse. Le port est très animé; le chemin de fer qui relie Gênes à Turin y apporte les produits de l'intérieur et rend Savone complètement indépendante de Gênes, dont elle fut autrefois la rivale malheureuse. En effet, au moyen âge, les Génois, qui ne pouvaient souffrir aucune concurrence, l'attaquèrent et comblèrent son port. Sous Napoléon I[er], Savone devint le chef-lieu du département de Montenotte et servit pendant quelque temps de lieu de captivité au pape Pie VII. Comme Gênes, Savone se continue le long de la baie par un long faubourg où dominent les briqueteries et les fabriques de terre cuite, les verreries, les tanneries, les hauts fourneaux.

De Savone jusqu'à la frontière italienne, la côte continue à présenter la même succession de promontoires abrupts et de baies gracieuses, au fond desquelles s'élèvent des villes charmantes : Albenga, ville très ancienne où l'on trouve des ruines romaines assez considérables, entre autres un pont romain, et de hautes tours du moyen âge; Oneglia, dans une admirable situation; Porto Maurizio, très pittoresque, sur une colline, au milieu de plantations d'oliviers. Nous passons rapidement, pour nous arrêter davantage aux stations que la douceur extraordinaire de leur climat et la beauté de leurs sites ont rendues le plus célèbres.

La première que nous rencontrons est San Remo, dont les vieilles maisons entassées semblent se hisser les unes sur les autres afin de prendre vue sur la mer; des ruelles étroites circulent sous les voûtes des arcades qui soutiennent les maisons et leur permettent de résister aux secousses des tremblements de terre, si fréquents dans cette région. Dans la partie ancienne de la ville, sur la colline où les premiers habitants avaient élevé une forteresse pour se défendre contre les incursions fréquentes des pirates, la confusion et l'entassement sont plus grands encore : les vieilles masures semblent se serrer les unes contre les autres, chercher un mutuel appui contre un invisible ennemi. Autour de la ville, les montagnes s'arrondissent en hémicycle; l'horizon est fermé par les hauts sommets des Alpes. San Remo, protégé par ce double rempart à la fois contre les vents du nord et contre ceux qui soufflent de l'est et de l'ouest, jouit d'un climat très doux. La végétation y est superbe : dans la baie, les oliviers forment comme une forêt épaisse d'où surgissent çà et là de blanches villas ou le clocher de quelque petite église; les sommets des montagnes sont couverts de chênes et de pins.



SAN REMO



BORDIGHERA

Un peu plus loin, on aperçoit Bordighera, dont les maisons se groupent pittoresquement sur les pentes d'une colline; de la masse confuse s'élève un clocher; partout des palmiers inclinent doucement leur tête sous les caresses de la brise. Ici, la température est très douce, comme à San Remo; mais l'air est plus vif et les brises de mer se font sentir davantage; aussi, les étrangers y viennent-ils en grand nombre. Des hauteurs, la vue est superbe sur la baie, sur Vintimille, Menton,



VINTIMILLE

Monaco; dans le lointain, les contours vaporeux de l'Esterel s'estompent légèrement.

Bientôt apparaît la dernière ville italienne de la côte, Vintimille, adossée à une montagne et dominant la vallée de la Roja. De tous côtés, les hauteurs sont couronnées de fortifications. Un peu plus loin, au delà des rochers rouges du cap de la Murtola, une gorge étroite, au fond de laquelle coule le torrent de Saint-Louis, marque la frontière italienne. La côte se creuse alors en une vaste baie que limite vers l'ouest le cap Martin.

Menton s'élève sur un promontoire qui s'avance au milieu de la baie et la divise en deux parties d'aspect bien différent. A l'est, le rivage est dominé par des escarpements abrupts; à l'ouest, au contraire, la mer est bordée de terrains d'alluvions vers lesquels les montagnes environnantes abaissent insensiblement leurs pentes. Près du rivage croissent des citronniers, des orangers et même des palmiers; des oliviers s'étagent en terrasses sur les pentes des collines et, à l'arrière-plan, s'élargit un immense demi-cercle de montagnes qui s'élèvent à une hauteur moyenne de 1000 à 1300 mètres, et dont les pentes supérieures sont couvertes de pins. La petite ville, admirablement protégée contre les vents du nord par les montagnes qui se dressent brusquement derrière elle en hauts escarpements, jouit d'un climat d'une douceur et d'une égalité exceptionnelles. En hiver, le thermomètre descend rarement au-dessous de zéro; en certaines années même, il se maintient presque constamment au-dessus de 8°; d'autre part, les chaleurs de l'été y sont adoucies par les brises de la mer.

Aussi la végétation ne subit-elle pour ainsi dire aucun temps d'arrêt dans cette contrée privilégiée; les citronniers y fleurissent en toute saison et produisent chaque année près de quarante millions de fruits; l'olivier y atteint des proportions colossales : quelques-uns mesurent au niveau du sol 14 mètres de circonférence; on en voit dont les branches atteignent 20 mètres de hauteur.



MENTON

Menton se compose de deux villes bien distinctes, la ville moderne, qui longe la mer et s'étend dans les vallées où les étrangers et les malades viennent se reposer l'hiver, et la ville ancienne, dont les vieilles maisons se blottissent sur un promontoire rocheux, au pied d'un château fort bâti au moyen âge pour protéger les habitants contre les incursions des pirates. Cette partie est très pittoresque, avec ses rues étroites qui escaladent les escarpements du roc; elle est dominée par le haut campanile de l'église paroissiale de Saint-Michel. Au sommet de la colline se trouvent, enclavées dans le cimetière, les ruines de la forteresse construite au commencement du seizième siècle par Jean II; c'est une vieille tour, avec des rangées d'arcades cintrées et de hautes terrasses. Des fortifications qui entouraient la ville il ne reste que la porte de Saint-Julien. On a, du cimetière, une vue superbe sur les deux baies qui s'étendent à droite et à gauche de la ville; on aperçoit la magnifique route, ombragée par de beaux platanes, qui borde la mer et se dirige vers Nice.

De Menton il faut se rendre à Roquebrune par la route de la Corniche. Cette route, qui se développe de Nice à Gênes, suit la crête des falaises dans toutes ses sinuosités, contournant les sommets aigus, suspendue parfois au-dessus d'abîmes à pic sur la mer ; on jouit en chemin d'un paysage merveilleux. La petite ville de Roquebrune est bâtie sur un énorme entassement de blocs éboulés, débris informes d'un pan de la montagne qui s'est effondré là. Les maisons de Roquebrune sont bâties au milieu de ce chaos ; les unes surmontent d'énormes rochers qui ressemblent de loin à de vieilles tours ; d'autres sont resserrées entre deux murs gigantesques ; d'autres enfin sont accrochées, comme par miracle, sur le flanc d'un de ces rochers ; çà et là les maisons sont réunies par des voûtes. Des rues étroites, tortueuses, escaladent les aspérités du roc, se glissent entre les maisons, offrant à chaque détour les points de vue les plus curieux et les plus imprévus. Roquebrune était autrefois entourée de fortifications qui ont été démolies. Il reste encore une vieille porte garnie de machicoulis, par laquelle on entre dans la ville. Sur la hauteur, au-dessus de Roquebrune, s'élèvent les ruines pittoresques du château des Lascaris, comtes de Vintimille ; on y parvient par un escalier très raide, mais on est largement récompensé de ses peines par la vue superbe qu'on a de ce point sur la magnifique baie de Monaco, qui est séparée de la baie de Menton par le cap Martin, long promontoire très bas, tout couvert de bosquets d'oliviers et de pins maritimes.

Le promontoire de Monte-Carlo, couronné par son Casino resplendissant, la petite anse ou port d'Hercule, bordée de charmantes villas, et le rocher sur lequel est bâtie la ville de Monaco, capitale de la principauté, présentent un coup d'œil féerique.

Le pied des falaises est tout frangé d'écume ; des plantes grimpantes s'accrochent aux aspérités du roc. Par endroits, le calcaire apparaît à nu et forme des taches d'un rouge incandescent, comme calciné par l'ardeur du soleil. Cet énorme soubassement rocheux supporte de magnifiques jardins où les eucalyptus d'Australie, les palmiers d'Afrique et autres végétaux des contrées tropicales forment, avec les orangers, les oliviers, les citronniers, la vigne, un décor ravissant de verdure et de fleurs, au milieu duquel apparaissent le Casino, les villas qui bordent l'anse d'Hercule, la ville et le palais de Monaco.

Le Casino s'élève sur un plateau formant promontoire. La principale façade du monument regarde vers la mer ; elle se compose de trois grandes arcades flanquées de deux tours ; on y accède par un large perron. La salle des fêtes, qui peut contenir environ mille spectateurs, est richement décorée ; de belles peintures, représentant le Chant, la Musique instrumentale, la Danse et la Comédie, en ornent les grandes voussures. La scène est ornée de panneaux décoratifs offrant des sujets analogues. Cette magnifique salle est l'œuvre de Charles Garnier, le célèbre archi-

tecte de l'Opéra de Paris. L'ancienne salle des fêtes a été transformée en un vaste promenoir par lequel on peut entrer dans les salles de jeu, dont l'ornementation est également très riche. On sort par le péristyle à colonnes qui orne la façade septentrionale. Autour du Casino s'étendent une belle terrasse et des jardins disposés avec un art merveilleux, où l'on voit les fleurs les plus riches et les plus variées, et des arbres des essences les plus diverses.



ROQUEBRUNE

De Monte-Carlo on peut gagner le rocher sur lequel est bâti Monaco, en suivant la route qui passe sur un pont hardi, haut de 45 mètres, par-dessus le vallon de Gaumates. Monaco est un amas de maisons assez vulgaires, au milieu desquelles se dresse un vieux château féodal, dominé par une tour au sommet découpé en créneaux de style mauresque. Lorsqu'on a franchi le seuil de la porte d'entrée, on se trouve dans la cour d'honneur, dont l'aspect est plein de grandeur. A gauche, un magnifique escalier en marbre blanc, à double rampe, conduit à une galerie à arcades décorées de fresques que l'on attribue à Carlone. A droite de la cour, une galerie parallèle possède également des fresques attribuées à Caravage, mais qu'il a fallu restaurer complè-

tement. A l'intérieur, les appartements sont très somptueux et renferment des objets d'art, en particulier de nombreux portraits.

La principauté de Monaco, depuis qu'elle a cédé à la France, en 1861, les villes de Menton et de Roquebrune pour la somme de quatre millions de francs, occupe une superficie de trois kilomètres de longueur sur une largeur qui varie de un kilomètre à 150 mètres. Comme on le voit, il y a en France, en Italie et en Angleterre beaucoup de domaines privés dont l'étendue dépasse celle de cette petite principauté. Le prince de Monaco est donc un des moindres souverains du monde ; il descend des Grimaldi, vieille famille génoise qui s'est illustrée au moyen âge dans la lutte contre les Sarrasins.

Son Monaco sopra un scoglio,
Non semino et non raccoglio,
E pur mangiar voglio.

« Je suis Monaco sur un écueil — je ne sème ni ne moissonne — et pourtant je veux manger. »

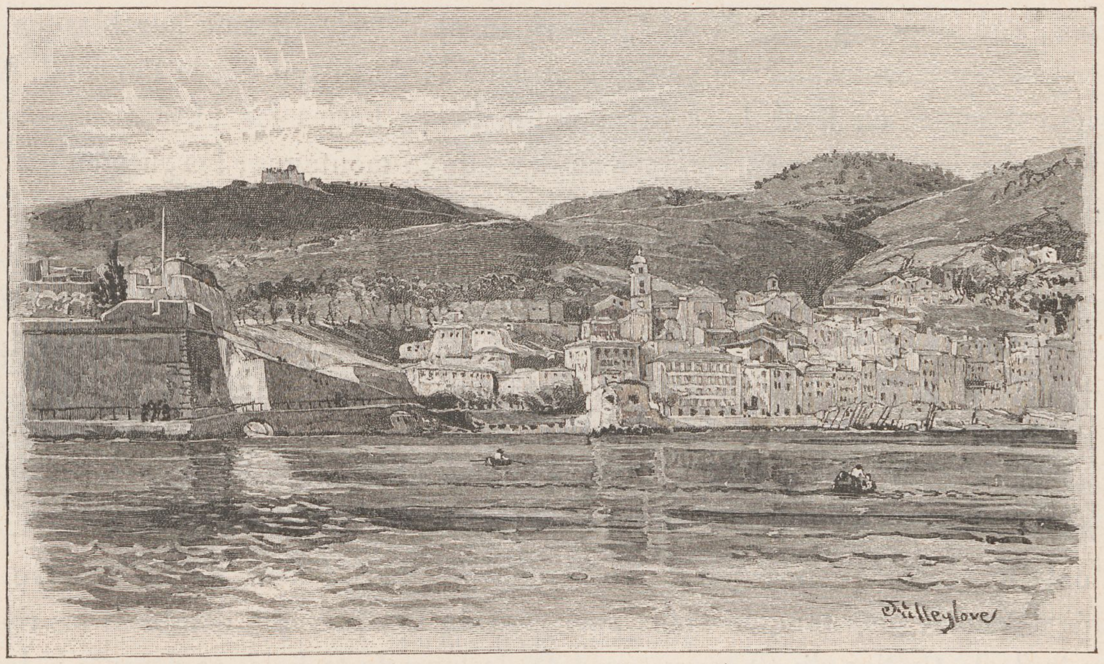
Ce vieux dicton monégasque est encore vrai, en ce sens que les principales ressources de l'État de Monaco ne lui viennent ni de son industrie, ni des productions de son sol. L'industrie locale se réduit à la fabrication de poteries artistiques, d'émaux, de vases, de statuettes en terres cuites ; à la distillation d'essences et de parfums et à la préparation de produits pharmaceutiques. Quant au sol, il produit plus de fleurs que de fruits. Les habitants de la principauté ne payent ni impôts, ni taxe. La grande source de revenus est la maison de jeu de Monte-Carlo, où les étrangers accourent de toutes parts apporter leur or.

De Monaco on peut monter jusqu'à la Turbie, qui est située à près de 500 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur l'arête même qui réunit le Mont-Agel au promontoire de la Tête-de-Chien. La Turbie marquait autrefois la limite entre la Gaule et l'Italie, et, au moyen âge, celle de la Provence et de la Ligurie. C'est sur le sol même de la Turbie qu'Auguste vainquit, dit-on, les peuplades des Alpes et qu'il éleva en souvenir de sa victoire la tour appelée de nos jours « *tour d'Auguste* ». C'est un massif qui avait à l'origine, selon toutes probabilités, une forme quadrangulaire, et qui est surmonté d'une tour fendue en deux sur son axe. Il est facile de reconnaître dans le massif même la main de l'artiste romain ; mais la tour est évidemment du moyen âge. Suivant l'opinion des archéologues, le massif était entouré de colonnes doriques et orné des statues des lieutenants d'Auguste et de celles des barbares vaincus ; une statue colossale de l'empereur couronnait le monument. Une inscription, dont on voit encore quelques fragments, rappelait les triomphes du « divin empereur et grand pontife Auguste ».



MONTE-CARLO, VUE PRISE DE ROQUEBRUNE

De la Turbie la route de la Corniche conduit à Nice ; sur certains points du trajet la vue est superbe, et la partie qui domine le pittoresque rocher d'Éza présente un coup d'œil vraiment grandiose. De là, en effet, on aperçoit, dans les moindres détails de leurs contours, une série de golfes et de presqu'îles d'une variété et d'une splendeur incomparables. C'est d'abord la presqu'île de Saint-Hospice, la



VILLEFRANCHE

baie de Villefranche, puis la presqu'île de la Garroupe, le Golfe-Jouan, les îles de Lérins et, derrière, les monts de l'Esterel, Saint-Tropez et la chaîne des Maures. Immédiatement aux pieds du spectateur, Éza s'élève au sommet d'un rocher pyramidal. La petite ville offre un aspect tout africain, avec ses maisons entassées les unes contre les autres, ses ruelles étroites disparaissant sous les arcades, que domine un vieux château en ruines.

Avant d'arriver à Nice, on passe en vue de Beaulieu et de Villefranche. Beaulieu occupe une position charmante à l'extrémité d'un promontoire ombragé d'oliviers ; un peu au nord, on peut visiter les rochers de la Petite-Afrique, ainsi nommée à cause de la grande chaleur qu'y produit la réverbération des rayons solaires sur la paroi rougeâtre des rochers. En quittant Beaulieu, on contourne la presqu'île de Saint-Hospice. La route qui suit le rivage est bordée çà et là d'oliviers énormes; près du petit port de Saint-Jean, il s'en trouve un de dimensions gigantesques. Du cap de Saint-Hospice, où l'on arrive bientôt, le regard peut suivre les sinuosités du

45

rivage jusqu'à Bordighera. La presqu'île d'où se détache ce promontoire incline graduellement vers la mer sa croupe recouverte d'une belle forêt d'oliviers, et se redresse à l'extrémité en brusques escarpements, pour former le cap de Fer ou Malalingua, qui commande l'entrée du golfe de Villefranche. Ce golfe est resserré entre la longue péninsule de Saint-Jean et le promontoire escarpé de Mont-Boron, dont les hauteurs sont garnies de batteries. Beaucoup de vaisseaux viennent mouiller dans cette rade et y trouvent un abri sûr, sauf lorsque le vent du sud souffle avec trop de violence, car alors les vagues du large viennent déferler jusque sur les quais, et les navires sont contraints de se réfugier dans la darse qui borde l'arsenal. Villefranche est située au fond de la baie ; ses maisons, bâties les unes au-dessus des autres, paraissent comme suspendues au flanc de la montagne ; les rues en escaliers gravissent péniblement les pentes et présentent à chaque détour des points de vue très pittoresques. La ville possède pour tout monument une église de style italien, décorée dans un goût détestable. A l'ouest, un fort couvre les pentes inférieures de la colline, et, le long du rivage, s'étendent les bâtiments de l'arsenal, l'ancien bagne et le lazaret. Près de la mer, une tour pittoresque se dresse sur un écueil.

En quittant Villefranche, on peut gagner Nice par la route qui longe la rade. Lorsqu'on a contourné l'extrémité de l'énorme promontoire formé par le Mont-Boron, on voit se développer la vaste baie des Anges. Nice borde le rivage aux pieds mêmes du Mont-Boron. Au premier plan, on aperçoit les îlots rocheux de La Réserve, tout frangés d'écume ; plus loin, le vieux port grec de Lympia, que dominent les rochers escarpés de la Colline du Château ; au delà, le long de la baie, se déroule la longue perspective de la Promenade des Anglais. Au loin, la pointe d'Antibes ferme la vue ; on distingue vaguement la fameuse chapelle de Notre-Dame-de-la-Garroupe, qui se détache de l'Esterel. Des montagnes et des collines forment à la ville une ceinture continue ; à droite, s'élèvent un chaînon escarpé, prolongement du Mont-Boron, le Mont-Alban, le Mont-Vinaigrier, le Mont-Gros ; au nord et à l'ouest, on aperçoit les collines de Carabacel et de Cimiès, de Saint-Philippe et des Beaumettes, couvertes de plantations d'oliviers au milieu desquelles surgissent des villas. Au-dessus s'élèvent de véritables montagnes dominées par l'énorme pyramide du Mont-Cau. Derrière, d'autres cimes se dressent, de plus en plus hautes, jusqu'à l'horizon que ferment les sommets neigeux des Alpes.

Nice est formée de trois villes distinctes, une ville grecque, une ville italienne et une ville française, séparées les unes des autres par le large lit pierreux du torrent appelé le Paillon, aujourd'hui couvert en partie, et par une colline qui s'élève à l'est. A l'extrémité orientale, entre le Mont-Boron et la Colline du Château, se trouve la ville grecque maritime, la partie la plus ancienne et la plus originale de Nice, la demeure des pêcheurs et des marins de la côte, la Νίκη des anciens colons

phocéens, la *Nizza di Mare* des Italiens modernes, le lieu de naissance de Garibaldi. La ville italienne du dix-huitième siècle (la « vieille ville », comme les touristes de nos jours l'appellent ordinairement) occupe l'espace entre la colline escarpée dont le sommet porte un château du moyen âge, et le lit à demi desséché du Paillon. Enfin, à l'ouest du Paillon, la ville moderne étale sa longue suite de villas,



SUR LA ROUTE DE VILLEFRANCHE

d'hôtels et de palais en face de la mer, jusqu'au petit torrent du Magnan, sur la route de Cannes, et se développe vers le nord en boulevards sans fin, en avenues, en jardins, jusqu'aux hauteurs souriantes de Cimiès et de Carabacel. Chacune de ces trois villes a son histoire spéciale et son intérêt particulier. Le plus souvent, quand on commence à visiter Nice, on fait d'abord connaissance avec les maisons élégantes de la Promenade des Anglais, et l'on visite ensuite la vieille ville et le port de Lympia. Il serait plus logique de commencer par la partie ancienne de la ville, qui est le véritable berceau de Nice. C'est là, en effet, que, vers le cinquième siècle avant l'ère chrétienne, les hardis colons phocéens de Marseille envoyèrent une petite troupe qui aborda dans le petit port; on appela l'endroit Νίκη (c'est-à-dire Victoire), en souvenir d'une grande victoire remportée sur les Ligures de la contrée. La nouvelle colonie grandit rapidement et devint bientôt l'un des principaux entrepôts de commerce de la côte ligurienne; mais, quand « la Province » tomba aux mains des Romains, César favorisa le développement de la bourgade de Cémenelum ou Cimiès, située sur le sommet de la colline, dans les terres; il en fit une cité et la capitale de

la région des Alpes maritimes. Nice, dont les habitations se groupaient autour du port de Lympia, devint alors le port de sa rivale plus heureuse. Cimiès possède encore de belles ruines de l'amphithéâtre et des bains romains, des restes de temples et quelques souvenirs de l'époque de l'Empire.

Le quartier du Port ne possède presque aucune construction qui rappelle son antique grandeur. Ce petit village de pêcheurs est cependant la vraie Nice de l'histoire, la seule qui ait porté ce nom jusqu'à l'époque des Bourbons. Goths, Burgondes, Lombards et Francs se la disputèrent tour à tour, comme la forteresse frontière entre la Gaule et l'Italie. Ce bastion blanc sur la façade orientale de la Colline du Château, maintenant connu des visiteurs sous le nom de tour Bellanda, et enfermé comme un belvédère moderne dans les jardins d'un hôtel, fut bâti au cinquième siècle après Jésus-Christ pour protéger la ville contre les attaques des pirates. Nice eut pourtant quelques compensations, en ces jours de malheurs : lorsque les Lombards réduisirent la forteresse de Cimiès, les habitants de la ville romaine cherchèrent un asile, loin de leurs vainqueurs, près du port, et Nice redevint ainsi, par la chute de sa rivale, maîtresse absolue du littoral environnant.

L'histoire de Nice devient alors assez confuse. D'abord vassale des rois francs, elle reconquit sa liberté et entra dans la ligue génoise avec les autres villes de la côte ligure. Au dixième siècle, elle eut à lutter contre les attaques des Sarrasins, qui s'étaient emparés des châteaux forts et occupaient toutes les hauteurs, d'où ils descendaient pour dévaster les campagnes environnantes.

Au moyen âge, Nice se constitua en république indépendante, sur le modèle des cités italiennes, et subit naturellement le contre-coup des guerres qui bouleversèrent l'Italie. Dans la lutte entre Pise et Gênes, elle prit parti pour la première et eut par conséquent à repousser les attaques des Génois. Enfin elle tomba au pouvoir des comtes de Savoie, qui bâtirent le château du moyen âge dont les ruines sont encore la principale curiosité de Nice.

Elle passa dans la suite entre les mains des rois d'Aragon, puis de la maison d'Anjou. Lorsqu'elle voulut secouer la domination angevine, elle appela les comtes de Savoie à son secours, et sous leur protection, défendue contre ses puissants voisins, elle inaugura une ère de prospérité. Pendant le quatorzième siècle et la première moitié du quinzième siècle, les ducs de Savoie ne cessèrent de fortifier le château de Nice. C'est à cette époque que fut creusé dans le roc le puits du château, que l'on considéra longtemps comme une des merveilles du monde. Au seizième siècle, pendant les guerres entre Charles-Quint et François Ier, Nice fut ravagée par les armées en marche; Charles-Quint y entra à la tête de 90 000 hommes; puis, François Ier, qui venait de faire alliance avec le célèbre corsaire Barberousse, assiégea la ville, qui dut se rendre après avoir subi de terribles assauts. Au dix-



NICE ET LA ROUTE DU FORT MONT-ALBAN

septième siècle, Nice était un port franc, et son commerce prenait un certain essor, lorsqu'elle s'avisa d'entrer en lutte contre Gênes; elle fut vaincue. En 1691, Catinat mit le siège devant la place; les forts et la ville ne tinrent pas longtemps et se rendirent; mais la garnison du château ayant voulu résister, Catinat fit sauter la forteresse en mettant le feu aux poudrières par le tir habile de son artillerie.

Nice, rendue à la Savoie par le traité de Turin (1696), travailla à réparer ses



LYMPIA, PORT DE NICE

désastres; mais, en 1705, assiégée par le duc de Berwick et forcée de se rendre, ses remparts furent complètement démolis et la citadelle rasée.

Nice profita de la longue paix qui suivit le traité d'Utrecht, pour donner un nouveau développement à son commerce et à son industrie. Une ville neuve s'étendit peu à peu sur les bords du Paillon. Mais, en 1744, la guerre recommença entre les Français et les Espagnols, d'un côté, et les Austro-Sardes de l'autre; les deux partis occupèrent tour à tour la ville. Après la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), qui mit fin à la guerre de la succession d'Autriche, Nice, cédée au roi de Sardaigne par la France, vit son importance grandir jusqu'à la fin du dix-huitième siècle; mais, en revanche, elle perdit ses libertés. Elle tomba de nouveau, en 1792, entre les mains des Français, et le comté de Nice demanda et obtint sa réunion au territoire français, pour se voir, en 1814, annexé encore une fois aux États sardes.

Enfin, en 1859, après la guerre d'Italie, Napoléon III réclama la cession de la Savoie et de l'arrondissement de Nice. En vertu d'un traité conclu avec le roi

Victor-Emmanuel II, les habitants du comté de Nice furent invités à exprimer leur sentiment sur ce changement de nationalité. Sur 30 706 votants dans l'arrondissement de Nice, 25 933 votèrent pour l'annexion à la France. L'ancien comté de Nice fit dès lors partie du territoire français, et forma avec l'arrondissement de Grasse le département des Alpes-Maritimes, dont Nice est actuellement le chef-lieu.

La population de Nice est fortement mélangée d'éléments italiens. La langue que parlent les gens du pays, et dont on entend résonner les accents avec plus de force que d'élégance dans la vieille ville et autour du port de Lympia, est encore aujourd'hui un mélange de provençal et d'italien.

C'est un endroit merveilleux que la Colline du Château qui domine le vieux port, merveilleux à la fois par ses aspects pittoresques et les souvenirs historiques qui s'y rattachent. C'est là que s'élevait, outre le château fort des comtes de Provence, la vieille cathédrale et le palais de l'archevêque (aujourd'hui entièrement détruit) et le fameux puits dont nous avons parlé plus haut. La cathédrale fit place au quinzième siècle aux bastions du château du duc de Savoie ; le château lui-même fut rasé, et de toutes ces antiquités rien ne reste à présent que la tour Bellanda et les fondations des bâtiments du moyen âge.

Néanmoins, la Colline du Château est encore un des endroits les plus ravissants et les plus verdoyants de Nice. Elle est maintenant couverte de charmants jardins, riches en palmiers, en aloès, en cactus, et en brillantes fleurs du Midi.

Les eaux de la Vésubie ont été amenées sur le point le plus élevé de la colline ; elles tombent en une magnifique cascade dans un bassin et s'écoulent ensuite en plusieurs ruisseaux qui arrosent les pentes et y entretiennent une superbe végétation. Au-dessus de cette cascade s'étend une plate-forme à laquelle l'on peut accéder par une belle route carrossable. De là, l'œil embrasse un panorama splendide. Si l'on se tourne vers le nord, on aperçoit derrière les collines qui entourent la ville un premier cercle de hauteurs, aux flancs nus et sombres, que dominent d'autres sommets plus élevés, et, au delà, limitant l'horizon, un dernier amphithéâtre de montagnes dont les cimes neigeuses se perdent dans les nuages.

Vers le sud, par les temps clairs, la vue n'est bornée que par le profil légèrement estompé des montagnes de la Corse ; du côté de l'ouest, on aperçoit le promontoire d'Antibes, les îles de Lérins près de Cannes, l'embouchure du Var et le sommet dentelé de l'Esterel. Vers l'est, le cap du Mont-Boron ferme l'horizon dans la direction de l'Italie. Tout à fait aux pieds du spectateur, Nice étale gaiement ses maisons, ses jardins garnis de buissons de roses et de citronniers, qui escaladent les pentes des montagnes avoisinantes.

On peut descendre du sommet de la Colline du Château, soit par l'ancien cimetière, soit par la place Garibaldi, au travers des bosquets de dattiers, de

palmiers et d'agaves. De fraîches allées tournantes remplacent les remparts démolis, et le coup d'œil change à chaque pas.

Au pied de la Colline du Château, une route moderne, le chemin des Ponchettes, taillée dans le roc solide du promontoire, sur le bord de la mer, réunit la ville grecque à la ville italienne. L'endroit où la route contourne brusquement le promontoire porte



NICE, PROMENADE DU MIDI

dans le langage du pays le nom de « Rauba-Capeou » (emporte-chapeau), à cause des coups de vent soudains qui emportent brusquement le couvre-chef du touriste sans défiance. La ville est d'ailleurs exposée, par la vallée ouverte du Paillon, au mistral, ce fléau de la Provence, qui souffle avec violence des froids sommets de la montagne; sous ce rapport, le climat de Nice ne peut être comparé à celui de Cannes, de Monte-Carlo, de Menton ou de San Remo, abritées des vents du nord par leur amphithéâtre de collines protectrices.

La ville italienne est pittoresque; elle ne date guère que des dix-septième et dix-huitième siècles, alors que la population, devenue trop dense pour les étroites limites de la petite ville grecque, commença à déborder, derrière la Colline du Château, sur la rive occidentale du Paillon. La partie de ce quartier qui fait face à la mer, maintenant connue sous le nom de Promenade du Midi, a été modernisée et est devenue un prolongement de la Promenade des Anglais; mais derrière, ce ne

sont encore que vieilles ruelles étroites, sombres et sales, du milieu desquelles s'élève le dôme couvert en tuiles de la cathédrale de Sainte-Réparade.

La Nice moderne, où accourent de préférence les touristes, les malades et les élégants, ne date guère de plus de soixante ans. Cette merveilleuse ville, avec ses majestueux monuments qui font face à la mer, ses beaux quais, ses séduisantes et blanches villas, ses magnifiques hôtels et son casino, doit entièrement son existence à sa réputation de station sanitaire. A l'origine, les visiteurs étaient obligés de vivre dans les rues étroites et sales de la ville italienne, dont le pittoresque même ne peut faire oublier l'air malsain et les mauvaises odeurs qu'on y respire. Ce ne fut que pendant les durs hivers de 1822-1824 que quelques colons anglais, dans l'intention de donner de l'ouvrage aux indigents, firent commencer, le long de la mer, au delà du Paillon, la construction de la route qui porte depuis le nom de Promenade des Anglais.

Le faubourg occidental, ainsi placé au delà du torrent, s'est développé insensiblement et a fini par former la Nice moderne que nous admirons. La partie de la ville qui donne sur la mer comprend la Promenade des Anglais, qui s'étend sur 2 kilomètres, depuis les bords du Paillon jusqu'au Magnan, en une ligne non interrompue de maisons blanches, la plupart construites sans goût, mais toutes très riches et très opulentes. Entre cette ligne de belles habitations et les flots bleus de la mer, la promenade s'élargit sous l'abri des dattiers et des arbres de Judée aux fleurs pourpres.

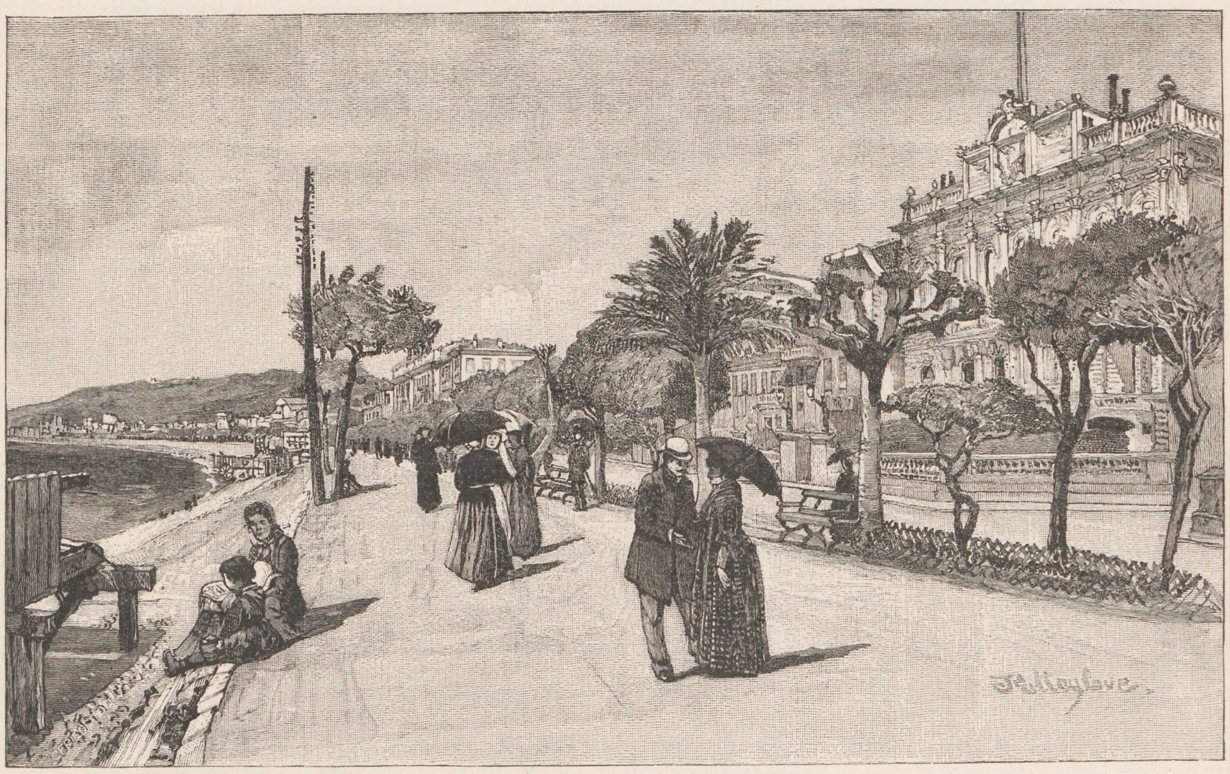
Les jardins qui bordent les villas sont clos simplement, d'une légère grille de fer à jour, en sorte que les passants peuvent contempler à l'aise et réjouir leurs yeux du spectacle des beaux arbustes et des fleurs qui en font l'ornement.

La Promenade des Anglais est, pendant la saison d'hiver, le centre de la vie mondaine à Nice. C'est le rendez-vous des équipages brillants, des cavaliers et des amazones, c'est là que le monde élégant vient flâner pendant les chaudes après-midi. En face sont les bains, où l'on peut se baigner depuis le commencement de mars; en arrière, on trouve d'innombrables hôtels et les nombreux cercles de cette ville d'étrangers. Il y a à Nice des gens de toute nationalité, et sur les bancs de la Promenade des Anglais, outre l'italien et le français, on entend tour à tour parler l'anglais, l'allemand, le russe, le polonais, l'espagnol.

C'est surtout au printemps, à l'époque du carnaval, que la saison, à Nice, bat son plein. Ce sont alors des réjouissances continuelles qui, sous ce beau climat et au milieu de ce décor superbe, prennent un charme extraordinaire. Le carnaval et la bataille des fleurs sont les plus connus de ces divertissements. M. Gaston Deschamps en a donné une vive et spirituelle description que nous lui empruntons :

« Un coup de canon vient de retentir dans la ville haute; comme le coup de fusil

qui, dans les villages turcs, annonce la rupture du jeûne de Ramazan, il donne le signal de la fête. Maintenant la rue est aux masques, aux fous, à Polichinelle, à Arlequin. Il faut se couvrir la figure pour éviter la piqûre cinglante des *confetti*. Les grands seigneurs cosmopolites, qui sont venus ici afin de s'amuser, s'équipent et se harnachent pour la bataille ; ils ont des musettes pleines de projectiles, des palettes



NICE, PROMENADE DES ANGLAIS

de fer-blanc, et des masques de fil de fer derrière lesquels ils s'efforcent de faire tenir leurs monocles. Mais, visiblement, ce ne sont pas eux qui s'amusent le plus. Pour prendre vraiment plaisir à cette procession funambulesque, il faut tâcher de faire entrer en soi quelque chose de l'âme à la fois italienne et française du peuple niçois... Il est difficile de trouver une fête où il y ait plus de bonne humeur, d'entrain spontané, de joie plus exempte d'effort et plus libre de toute arrière-pensée. Ces gens se divertissent principalement pour eux-mêmes, un peu, un tout petit peu pour la galerie. Tout le monde est déguisé. Des juges au tribunal civil, des receveurs de l'enregistrement, des professeurs du lycée se promènent en dominos roses. Partout on est regardé par le visage impassible et coloré des masques. Les tribunes, pavoisées et fleuries, très gaies, sous le ciel clair, malgré un furieux mistral qui fait tourbil-

lonner, de temps en temps, des nuages de poussière blanche, sont bariolées de bleu, de violet, de mauve, de lilas, comme une toile de Besnard. Une foule tapageuse s'est perchée, pour mieux voir, sur le toit plat des maisons. On attend le cortège. Les musiciens de la fanfare municipale et d'un régiment d'infanterie égouttent leurs instruments et préludent par quelques sons qui éclatent, très brefs. Les chevaux des gendarmes s'ébrouent et piaffent. Les pompiers et les sergents de ville échangent des lazzis. Puis le chef de la fanfare se lève : un pas redoublé, vif comme une polka, salue l'avant-garde du défilé. Les confetti pleuvent, grésillent comme des grêlons sur les ombrelles ouvertes, rebondissent sur les chapeaux, font ruer les chevaux et irritent, par-ci par-là, mais rarement, quelques spectateurs grincheux. Les masques arrivent au trop, au galop, en faisant des pirouettes, des gambades et des culbutes. Des couples enlacés cheminent en valsant et l'on voit tourner, tourner incessamment le chapeau pointu de Pierrot et les jambes roses de Colombine.

« Le comité des fêtes a fait tous ses efforts, avec la collaboration de tous les Niçois, qui sont gens d'esprit et d'invention, pour donner un aspect nouveau à certains groupes qui doivent, par tradition, figurer dans le cortège. S. M. Carnaval, à cheval sur un tonneau, et le verre en main, était suffisamment pantagruélique. Quarante marmitons la précédaient, portant faisans rôtis, cailles grasses, lièvres en civet, anguilles en matelote, et gigots de mouton nageant dans leur jus. Quarante échansons roulaient des barriques pleines des vins les plus fameux. Quatre-vingts polichinelles, les uns rouges, les autres jaunes, chevauchaient autour de sa face réjouie et formaient sa garde d'honneur. On me dit que, l'année dernière, Carnaval est venu en bicyclette et, l'autre année, en tramway.

« Autour de ce personnage, qui attire, comme il le mérite, l'attention de tous, l'imagination populaire a multiplié les chars symboliques ; char du Soleil, char du Diable, char de la Presse. Le Conseil municipal est représenté, je ne sais pourquoi, par un gigantesque musicien, plus chevelu et plus maigre que Paganini, et qui joue perpétuellement le même air sur une contrebasse aussi haute que les maisons... Maintenant, mettez, autour de ces chars, une nuée de masques, grands et petits, bleus, jaunes, rouges, verts, pailletés et enrubannés, soufflant dans des pistons faux et des clairons fêlés, tapant à tour de bras sur de grosses caisses ; déroulez, le long des rues, toute une ménagerie bizarre, hommes à figure de taureau, caniches savants, ours blancs menés en laisse par des montagnards « bas-alpins », autruches en goguette, chauves-souris en belle humeur, puis l'interminable série des facéties familières au peuple, des belles-mères qui se querellent avec leurs gendres, de jolies divorcées que poursuit le mari repentant ; notez encore, pour ne rien oublier de ce tableau macaronique, quelques exhibitions prétentieuses qui ressemblent à des réclames ; secouez d'une danse continue, infatigable, ces marionnettes qui semblent



LE LIT DU PAILLON, AUJOURD'HUI COUVERT EN PARTIE

mues par une ficelle invisible, et vous aurez quelque idée de ce « corso » aristophanesque, de cette énorme arlequinade qui rappelle les parades finales des comédies italiennes, et où triomphent l'allégresse épanouie du Midi, son amour du mouvement, sa raillerie facile, son goût pour les allusions malicieuses et peu méchantes, et, si j'ose dire, son symbolisme court et précis.

« Je crois que, pour mettre quelque passion à la bataille des fleurs, il faut être ou bien une Miss anglaise, pour qui cette occupation est un sport, ou bien un commerçant retiré, venu à Nice pour assister à cette bataille et qui en veut pour son argent, ou bien un *midship* de l'escadre, plein d'ardeur ou de jeunesse, ou bien encore un chroniqueur boulevardier, avide de se montrer, en voiture découverte, avec l'une ou l'autre des nombreuses étoiles du Casino. Lorsqu'on n'est ni ceci ni cela, et que l'on a quelque pente à la rêverie, on regarde et l'on respire ; et cela, je vous assure, dans ce déluge de fleurs, est vraiment délicieux. Recevoir sur le nez des bottes de violettes et des gerbes de résédas, que l'on respire au vol ; être brusquement couronné, comme les victimes de certains sacrifices antiques, d'une guirlande de mimosas, cela égaye la monotonie du défilé et fait supporter les longues heures de station dans les tribunes.

« Sur la Promenade des Anglais, entre deux estrades drapées d'étoffes rouges, les voitures défilent au petit pas. Les chevaux sont enrubannés de la pointe de l'oreille au bout de la queue ; les fouets sont ornés de bouquets comme des houlettes. Les

victorias ressemblent à d'énormes corbeilles débordantes de giroflées et de jacinthes. Les képis rouges des officiers d'infanterie font penser à de grands coquelicots. Les aspirants de la *Dévastation* ont installé une baleinière sur une prolonge d'artillerie conduite par des marins à cheval, et, du haut de cet « esquif », comme on dit ici, ils bombardent la foule. Des bandes de jeunes Anglais, en chapeau de paille, bataillent avec furie du haut des mails-coaches et des four-in-hand. Dans des troïkas, on voit des bébés russes, des nourrices russes, au diadème emperlé, des barines russes, des couleurs russes. Des femmes, dont quelques-unes, de loin, paraissent fort belles, étalent dans des landaus parfumés des toilettes couleur de fleurs. Certains équipages, parmi les plus somptueux, éveillent des mouvements d'attention et des murmures de curiosité. De ce défilé, deux tableaux exquis me sont restés dans les yeux, et je voudrais pouvoir vous les décrire comme je les vois. D'abord, dans une calèche très simple, d'aspect patriarcal et familial, une jeune maman et son bébé. Le petit, la tête encapuchonnée dans un chapeau blanc à larges brides, s'amusait follement, saccageait de ses petites mains inhabiles des paniers de fleurs, trébuchait dans les violettes et les roses, avec des cris de joie et des rires sonores. Sa mère, en blanc, aussi rose que lui, semblait être sa camarade, et riait, elle aussi, de toutes ses dents blanches. Ensuite, je vis un autre spectacle, qui avait pour décor un de ces affreux véhicules, sur lesquels les Anglais se font transporter aux courses de Longchamp. Mais, sur ce char de guerre, moitié carriole et moitié fourgon, il y avait deux combattantes tout à fait exquises, deux Misses, sveltes et souples, statues vivantes dont le contour était si parfait que l'on oubliait leur disgracieux piédestal. Elles étaient blondes, d'un blond invraisemblable, dont aucune comparaison ne pourrait marquer la nuance délicate. Elles étaient blanches et roses, comme la neige que colore, sur la cime des montagnes, un reflet du soleil couchant. Un poète persan aurait comparé l'incarnat de leurs lèvres à la vive rougeur des grenades, et leurs dents à des gouttes de lait de chamelle. L'ardeur du combat animait le sang vif et chaud qui rosait leurs joues; des étincelles luisaient dans leurs yeux d'azur. Dans ce bel éclat de jeunesse et de santé, au milieu de cette jonchée de fleurs, on aurait dit quelque apparition surnaturelle. Ainsi Dante voyait passer, dans des buissons de roses blanches, la forme incorporelle de Mathilda. J'étais ravi d'admiration et prêt à l'extase. Mais, hélas! nous ne savons plus, comme les premiers hommes, nous laisser aller tout bonnement à nos impressions toutes pures. Tandis que je regardais s'éloigner ces deux anges, l'ennuyeux raisonneur qui est en moi supputait combien il avait fallu de beefteaks, de lawn-tennis et d'hydrothérapie, pour faire éclore ces créatures idéales qui nous font rêver du paradis et penser aux cieux.

« Maintenant, cette jolie fantasmagorie s'est évanouie. Un feu d'artifice vient

d'inscrire, en lettres de flammes sur le ciel étoilé, les emblèmes qui racontent la gloire de Carnaval. Le majestueux monarque, assis sur son trône, a été brûlé solennellement par ses sujets, et il a disparu, comme Hercule, dans un incendie triomphal. Les cafés-concerts, les eldorados, les alcazars retentissent des refrains de Paulus. Un grand *veglione* assemble, au Grand-Théâtre, une cohue de masques riches qui payent très cher pour entrer, et qui sont moins amusants que les pierrots, les arlequins et les matassins de la rue. Des « messieurs très bien » sont allés voir une représentation spéciale donnée, dit l'affiche, par plusieurs « étoiles chorégraphiques ». Demain matin, de pieux ivrognes, harassés de danses et de facéties, iront recueillir les cendres de Carnaval défunt. Le moment sera propice pour monter à la terrasse du château, et pour regarder tranquillement, dans le silence, Nice la belle, ses toits rouges, ses campaniles, ses claires villas, éparses dans la verdure, sa rade immense, dont la courbe est si hardie, la mer sillonnée de traînées d'or et lustrée de moires lumineuses ; et, par delà les collines fleuries, les grandes cimes neigeuses des Alpes... »



LA CHAPELLE RUSSE, A NICE

Il y a seulement quelques années, la Nice élégante ne comprenait guère que la Promenade des Anglais et son entourage immédiat. A son extrémité orientale était situé le jardin public ; ce paradis des enfants et des élégantes nourrices aux longs rubans existe du reste toujours ; un orchestre y fait chaque après-midi de la musique. Dans ces dernières années, pour ne pas se laisser distancer par les autres stations naissantes du littoral, les Niçois ont entrepris d'importants travaux pour agrandir leur ville. On a construit des ponts et des voûtes au-dessus du lit presque sec du Paillon, afin d'y aménager un nouveau jardin, qui forme à présent le centre de la ville transformée. A l'extrémité, on a bâti un grand et beau casino d'une archi-

tecture très fastueuse, tout brillant de dorures au dedans et au dehors; rien n'y manque, ni théâtre, ni jardin d'hiver, restaurants, cafés, salles de danse, petits chevaux, toutes les distractions plus ou moins innocentes que réclame une civilisation avancée.

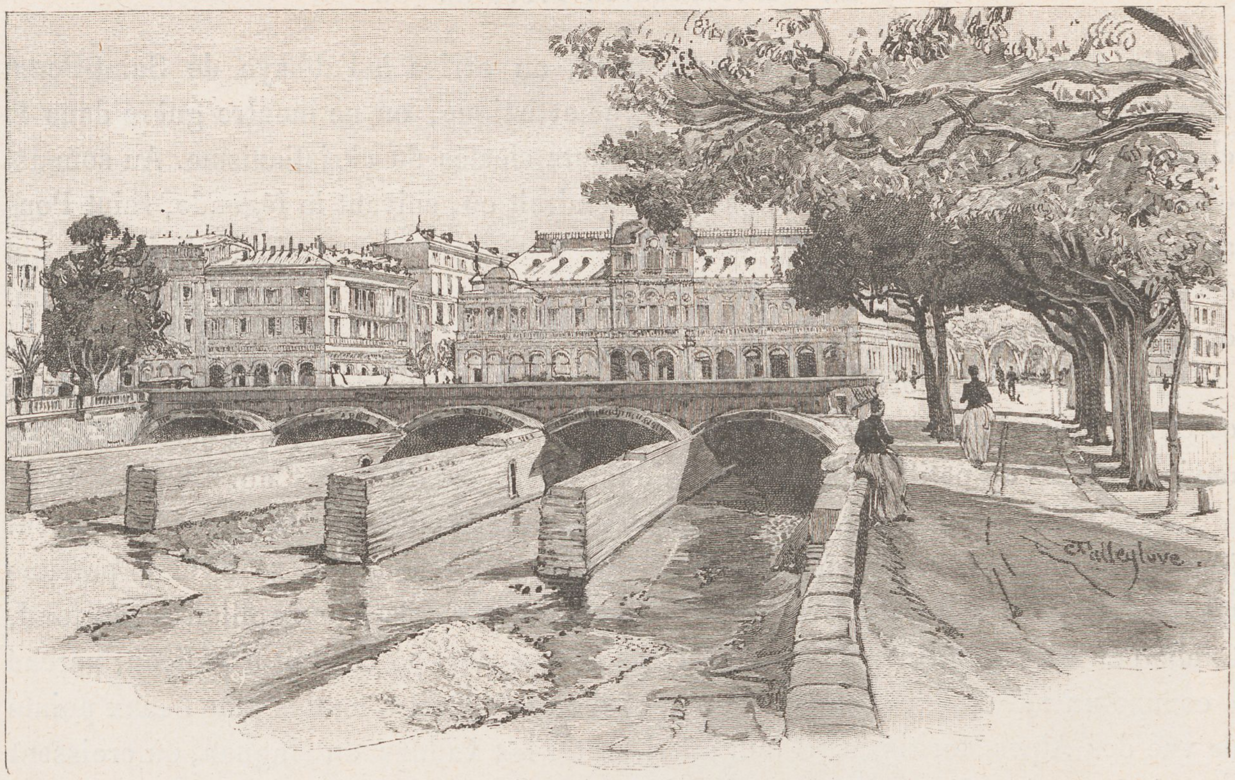
L'immense place qui couvre l'extrémité du Paillon a uni les villes italienne et française et fait disparaître la limite bien marquée qui, autrefois, les séparait si nettement l'une de l'autre.

Le résultat inévitable a été que la ville italienne a subi, elle aussi, de grands changements et a été fort modernisée. La Promenade des Anglais et la Promenade du Midi sont maintenant la continuation l'une de l'autre, et offrent le même aspect, bordées toutes deux de maisons superbes et de beaux palmiers. Quand le vieux théâtre de la ville italienne fut brûlé dans un incendie fameux, il y a quelques années, la municipalité en bâtit un nouveau sur le même emplacement. Un peu en arrière est située la Préfecture et le marché aux fleurs, qu'il ne faut pas manquer de voir; Nice est par-dessus tout, même plus que Florence, la ville des fleurs. Le chemin abrité des Ponchettes, taillé sur le bord de la mer à l'abri de la Colline du Château, est devenu tout dernièrement, à la suite de ces transformations, un refuge favori pour les malades; ils trouvent là un abri contre les vents aigres qui soufflent avec force dans la vallée ouverte du Paillon.

Mais outre les bords de la mer, il y a encore à Nice bien d'autres endroits intéressants à voir, comme la place Masséna, où aboutissent les tramways qui desservent tous les quartiers. C'est dans cette place que vient déboucher l'Avenue de la Gare, qui est, après les quais, la voie la plus fréquentée et la plus brillante de la ville.

D'autres grands boulevards, comme le boulevard Victor-Hugo et le boulevard Dubouchage, ont été percés ces dernières années. Des châteaux et des jardins s'élèvent gaiement de chaque côté, les penchants des collines s'ornent de riantes villas; Cimiez et Carabacel, autrefois des villages séparés, ont été insensiblement reliés à la ville principale; et avant peu, la ville où naquit Garibaldi et où Gambetta est enterré, s'étendra sur toute la vallée.

L'aspect des faubourgs qui entourent Nice est charmant; et lorsqu'on erre parmi les collines couvertes d'oliviers à l'ouest, et qu'on promène ses regards sur les bosquets de citronniers qui entourent les villas, qu'on respire l'odeur des roses qui croissent avec profusion tout alentour, on comprend que Joseph de Maistre, durant les longues soirées qu'il passa à Saint-Pétersbourg, évoquât de temps à autre le souvenir de « ce doux vallon de Magnan ». Les Russes sont bien de son avis, car ils arrivent en foule et s'installent dans le quartier orthodoxe, sur les hauteurs de Saint-Philippe, qui est construit en cercle autour de la chapelle grecque érigée en mémoire du czarewitch Nicolas Alexandrowitch, mort à Nice en 1885.



NICE, LE PONT DE LA PLACE MASSÉNA, SUR LE PAILLON

Les environs de Nice sont ravissants. Du côté de Villefranche s'élèvent les sommets du Mont-Baron, du Mont-Alban, celui du Mont-Gros, où se trouve un observatoire; de tous ces points la vue est superbe. Au nord et à l'ouest, les buts d'excursions sont nombreux. Tout près de la ville se trouvent l'amphithéâtre et le couvent de Cimiès. L'amphithéâtre romain de Cimiès est un cirque de forme ovale qui pouvait contenir de 6000 à 7000 spectateurs. Il est très dégradé; le sol de l'arène s'est exhaussé d'environ 3 mètres, en sorte que les loges des animaux sont enfouies et que le gradin inférieur ne se trouve plus qu'à $1^{m}50$ de hauteur. On voit encore quelques-uns des arceaux qui soutenaient le gradin et s'ouvraient sur la façade extérieure du monument. On peut remarquer aussi, sur le pourtour de l'amphithéâtre, quelques pierres en saillie percées de trous, où l'on introduisait les pieux qui servaient à porter le velarium.

A peu de distance, sur une terrasse ombragée d'arbres, s'élèvent une église et un couvent qui faisaient autrefois partie de l'abbaye de Saint-Pons. On y remarque une série de gravures sur bois où sont représentées les tortures subies par les martyrs de l'Ordre au cours de leurs missions, et deux peintures de Francesco Brea, le *Christ crucifié* et la *Descente de croix*. Au sud du monastère, dans une propriété privée, il y a quelques ruines romaines, les ruines de thermes, d'un temple, de deux aqueducs, et des inscriptions.

En continuant à monter vers le nord, on arrive à l'abbaye de Saint-Pons. L'édifice offre peu d'intérêt au point de vue artistique; on ne montre guère dans le cloître qu'un sarcophage qui date des premiers siècles du christianisme. Au sommet d'un rocher s'élève une petite chapelle, à l'endroit où, suivant la légende, saint Pons aurait été décapité, au troisième siècle. Mais c'est surtout pour jouir de la vue, qui est superbe, que l'on vient jusque-là ; du haut de la terrasse, on embrasse d'un seul coup d'œil toute la vallée du Paillon.

On peut aller encore jusqu'au hameau du Ray et visiter les fontaines de Mouraya et du Temple, la Fontaine sainte et la cascade de la Vésubie, qui jaillissent aux environs, dans de petits vallons au pied d'un contrefort du mont Cau.

Plus loin, la route carrossable, qui part de la vallée du Paillon, mène directement à la grotte de Saint-André à travers une gorge pittoresque qui se termine par une grotte et un pont naturels. L'intérieur de la grotte est tapissé de capillaires ; au fond, tombe une cascade. Un peu plus haut, le sentier escarpé conduit à Falicon, perché « comme un nid d'aigle » sur une crête, et d'où l'on jouit d'un des plus beaux points de vue des Alpes-Maritimes. Il faut aussi visiter les vallons du Magnan, où croissent au printemps les fleurs pourpres du glaïeul sauvage ; les hauteurs de Bellet, couvertes de vignes, qui dominent le bassin du Var, la vallée des Hépatiques, tapissée en mars d'innombrables fleurs printanières.



ANTIBES

La côte de Provence

Au nord-est de la presqu'île de la Garroupe, qui sépare le golfe de Nice du golfe Jouan, Antibes est assise entre deux échancrures de la côte : la baie de Saint-Roch, protégée du côté de la mer par des îlots rocheux et, au nord, par un promontoire sur lequel s'élève le Fort-Carré bâti par Vauban; et une autre baie plus large, mais beaucoup plus ouverte, dominée par la colline de Notre-Dame de la Garroupe.

La ville enserrée dans une enceinte bastionnée, avec le Fort-Carré qui la protège et les bois d'oliviers qui l'entourent, semble un magnifique décor de théâtre; le port, avec son môle circulaire, orné d'arceaux et de pilastres, produit la même impression. De fait, Antibes a cessé d'être une forteresse depuis que le Var ne forme plus

la frontière entre la France et l'Italie ; son port même n'est plus guère fréquenté que par des petits bateaux caboteurs.

Antibes est une ville très ancienne ; elle fut fondée par des colons phocéens qui lui donnèrent le nom d'Antipolis, parce qu'elle avait été bâtie en face de Nice, qui existait déjà. Les Romains l'agrandirent et l'embellirent de monuments dont il reste encore quelques ruines ; ils en avaient fait une place d'armes et un arsenal maritime. Après la chute de l'empire romain, elle fut ravagée par les Barbares. Au sixième siècle, elle était le siège d'un évêché qui fut transféré à Grasse, en 1243, à cause de l'insalubrité du pays et des fréquentes incursions des pirates, et aussi à cause de démêlés qui s'étaient élevés entre l'évêque et les chanoines. L'empereur Henri IV y établit une place de guerre. En 1536, lorsque Charles-Quint envahit la Provence, Antibes fut prise et pillée ; en 1747, elle fut encore assiégée par les Impériaux, mais, cette fois, sut leur résister. En 1815, elle réussit à échapper à la domination étrangère, grâce au courage de ses habitants ; une colonne érigée au milieu de la grande place rappelle ce souvenir. Lorsque Napoléon Ier débarqua sur la plage du golfe Jouan, le 1er mars 1815, il envoya à Antibes quelques officiers et une compagnie de soldats, afin de faire annoncer son arrivée et de soulever le peuple et la garnison en sa faveur ; mais ses envoyés furent jetés en prison. Aussi Antibes reçut-elle plus tard de Louis XVIII le titre de « notre bonne ville ».

Antibes possède quelques ruines romaines, mais de peu d'importance. La ville a subi trop de remaniments, elle a été bouleversée trop souvent pour qu'elle ait pu conserver ses vieux monuments. L'enceinte de la ville romaine a disparu ; ses débris ont servi de matériaux pour la construction des fortifications modernes. On retrouve aussi des matériaux romains dans l'église qui s'élève au sommet de la ville, en particulier dans les deux grandes tours carrées qui la flanquent. Quelques-unes des pierres de taille portent même des inscriptions en caractères romains de la belle époque ; sur l'une de ces pierres on lit le nom d'Antipolis. Dans les caves et les soubassements de quelques maisons on retrouve des traces de l'ancien cirque. Du théâtre il ne reste rien qu'une inscription, aujourd'hui encastrée dans le mur de l'hôtel de ville, et qui est consacrée à la mémoire d'un jeune esclave, loué probablement par un entrepreneur de spectacles pour danser sur la scène d'Antibes, et mort au milieu de ses succès : D. M. PVERI SEPTENTRIONIS AN. XII QVI ANTIPOLI IN THEATRO BIDVO SALTAVIT ET PLACVIT (Aux mânes de l'enfant Septentrion, qui parut deux jours au théâtre d'Antibes, dansa et plut). On trouve çà et là des fragments de murs anciens, des citernes et deux aqueducs, dont l'un alimente encore la ville.

L'une des plus belles excursions que l'on puisse faire aux environs d'Antibes, est celle du cap d'Antibes, à l'extrémité de la presqu'île de la Garroupe. La route est

superbe et traverse la presqu'île dans toute sa longueur. On voit partout une végétation luxuriante, des oliviers énormes aux troncs noueux, des orangers, des lentisques, des myrtès, des aloès, et, sur les hauteurs, des pins et des chênes verts. On passe devant le monticule de la Garroupe, qui porte un phare et la chapelle de Notre-Dame, bâtie sur l'emplacement d'un temple païen, et l'on arrive bientôt au cap



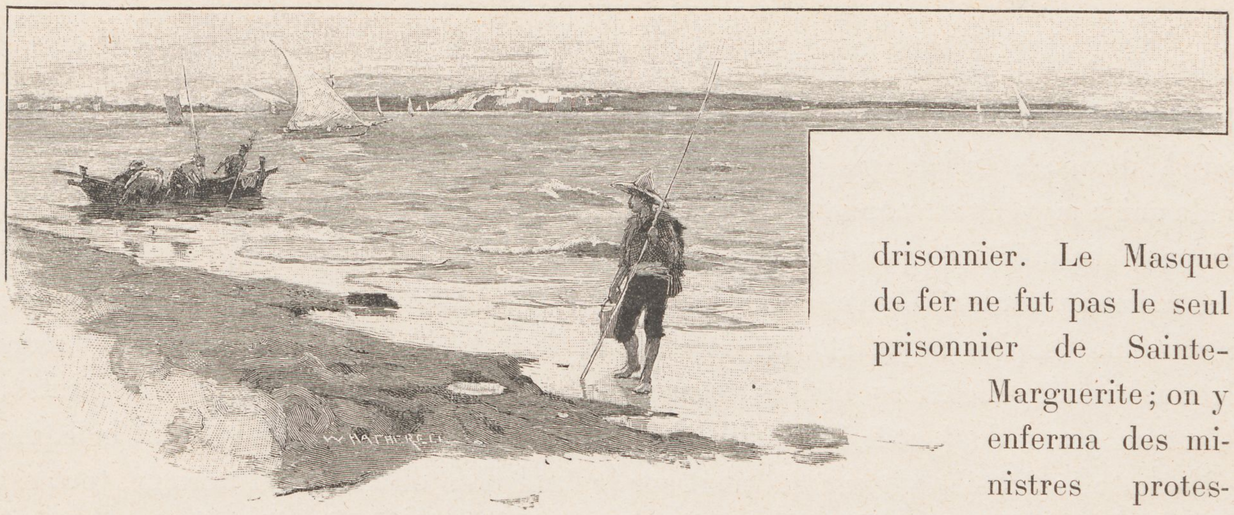
UN CHEMIN DANS LA FORÊT, PRÈS D'ANTIBES

d'où l'on découvre un panorama splendide. Devant vous, le golfe Jouan s'arrondit en une courbe gracieuse; le rivage, qui s'abaisse insensiblement vers la mer, est couvert d'oliviers et d'orangers; derrière s'étagent des collines tour à tour calcaires et granitiques, sur lesquelles apparaissent de charmantes villas au milieu de bosquets de pins odoriférants. Tout en haut l'on aperçoit Vallauris.

Ce beau golfe sert de point de ralliement aux escadres de la Méditerranée. Toutefois fort peu de souvenirs historiques se rattachent à ces rivages. En 1746 les Anglais, qui s'étaient emparés de l'île Sainte-Marguerite, vinrent mouiller dans le golfe pour bombarder Antibes. C'est là aussi que Napoléon I[er], à son retour de l'île d'Elbe, débarqua le 1[er] mars 1815. Une colonne élevée au milieu des oliviers, près du hameau de Golfe-Jouan, marque l'endroit où l'Empereur passa la nuit. Le hameau s'étage sur une pente, au milieu de jardins d'orangers et de citronniers, et de véritables champs de violettes de Parme. A côté se trouve la station de Golfe-

Jouan, qui constitue le principal mouillage de la baie et qu'il serait facile de transformer en une grande rade militaire semblable à celle de Toulon. Le golfe Jouan est fermé vers l'ouest par le cap de la Croisette, en face duquel les îles de Lérins, Sainte-Marguerite et Saint-Honorat surgissent toutes verdoyantes des flots bleus de la mer, entourées d'une ceinture de récifs à fleur d'eau et d'écueils sous-marins. L'ile de Sainte-Marguerite, plus grande que sa voisine, est aussi plus élevée ; on y voit quelques collines. Elle doit sa beauté aux magnifiques forêts de pins qui en couvrent toute la partie orientale. Dans les temps anciens, cette île avait un temple consacré au demi-dieu Lero, espèce d'Hercule auquel, selon Strabon, les pirates ligures venaient offrir des sacrifices. Plus tard, les Romains y établirent un arsenal et une station pour leurs flottes; selon les chroniques de Lérins, on en voyait encore des ruines à la fin du seizième siècle. Toute trace du passé a maintenant disparu; les matériaux antiques ont servi à la construction des fortifications modernes. Au moyen âge, l'île Sainte-Marguerite fut une annexe de l'île Saint-Honorat, où se trouvait le monastère de Lérins; elle servait de lieu de retraite aux moines qui préféraient la solitude complète à la vie en commun. Au dix-septième siècle, Richelieu en prit possession et y construisit des fortifications; elles n'étaient pas encore achevées lorsque les Espagnols vinrent mettre le siège devant l'île et s'en emparèrent; ils l'occupèrent et s'y fortifièrent, mais au bout de deux ans ils en furent chassés par les Français qui la gardèrent jusqu'en 1746. A cette époque, les Autrichiens et les Piémontais, avec l'aide de la flotte anglaise, réussirent à s'emparer de Sainte-Marguerite, mais dès l'année suivante ils durent l'abandonner. Depuis cette époque, elle n'a pas cessé d'appartenir à la France.

Le fort de l'île couronne une falaise assez élevée, du côté du nord, en face de la pointe de la Croisette. Il fut construit par Richelieu et considérablement agrandi par les Espagnols pendant leur court séjour dans l'île; on le transforma ensuite d'après les plans de Vauban, et on l'utilisa comme pénitencier militaire ou comme prison d'État. C'est là que fut enfermé l'Homme au Masque de fer, dont le nom est devenu légendaire et qui a servi de sujet à tant de drames et de romans. Toutes sortes d'hypothèses ont été faites sur ce mystérieux prisonnier. D'après des documents sérieux, le Masque de fer serait le comte Hercule-Antoine Mattioli, ministre du duc de Mantoue, qui avait été chargé de négocier la cession de Casale à la France et révéla la négociation aux puissances ennemies. On montre la chambre dans laquelle le célèbre captif vécut pendant dix-sept années; les murs, complètement nus, ont près de douze pieds d'épaisseur; une seule fenêtre, garnie de trois fortes grilles, éclaire l'intérieur de la prison; deux portes, munies d'énormes barres de fer, la fermaient. On n'y pouvait pénétrer qu'en passant par les appartements du gouverneur du château. Un corridor étroit, muré à chaque extrémité, servait de promenade au



ILE SAINTE-MARGUERITE, VUE PRISE DE CANNES

drisonnier. Le Masque de fer ne fut pas le seul prisonnier de Sainte-Marguerite; on y enferma des ministres protestants, victimes de la révocation de l'édit de Nantes, des fils de famille compromis et endettés. Napoléon Ier y relégua également plusieurs prisonniers politiques. Après les guerres d'Algérie, le fort servit de prison à des chefs arabes et à leurs familles. Parmi les derniers prisonniers de Sainte-Marguerite, le plus tristement célèbre est l'ex-maréchal Bazaine, condamné à mort par le conseil de guerre de Versailles et interné dans le fort de l'île Sainte-Marguerite, après commutation de sa peine en celle de vingt ans de détention dans une enceinte fortifiée. On sait qu'il réussit à s'évader et gagna les côtes d'Italie; il vécut encore assez longtemps en Espagne, où il est mort.

L'île Saint-Honorat n'est séparée de l'île Sainte-Marguerite que par un petit bras de mer de 700 mètres, hérissé d'écueils. Elle a la même forme et la même orientation que cette dernière, mais elle est beaucoup plus petite. Elle forme une ellipse de 3 kilomètres de tour. On l'appelait autrefois *Lerina*, la petite Lero, ou aussi *Planasia*, l'île plane. Elle est bordée au sud par une ligne d'écueils qu'on appelle les *Frères* ou les *Moines;* d'autres îlots, dont le plus grand est celui de Saint-Ferréol, l'entourent à l'est. C'est dans cette île que saint Honorat, au commencement du cinquième siècle, fonda le monastère qui porte encore son nom. Un grand nombre de disciples vinrent se réunir autour de lui afin de se consacrer à la prière et à l'étude. Le monastère compta bientôt plusieurs milliers de moines; au sixième siècle, il était un des plus célèbres de la chrétienté; à la fin du septième siècle, il comptait près de quatre milles moines. Cependant, les pirates sarrasins vinrent plus d'une fois troubler la paix de l'île monacale; on montre encore le petit atrium où saint Porcaire et cinq cents de ses compagnons furent égorgés en 725. A mesure que s'accroissaient les richesses du monastère, les incursions des pirates devenaient plus fréquentes et plus nombreuses. Il fallut fortifier l'île, faire du couvent une citadelle. Cependant, à la suite de l'institution du régime de la *commende*, le monastère ne tarda pas à

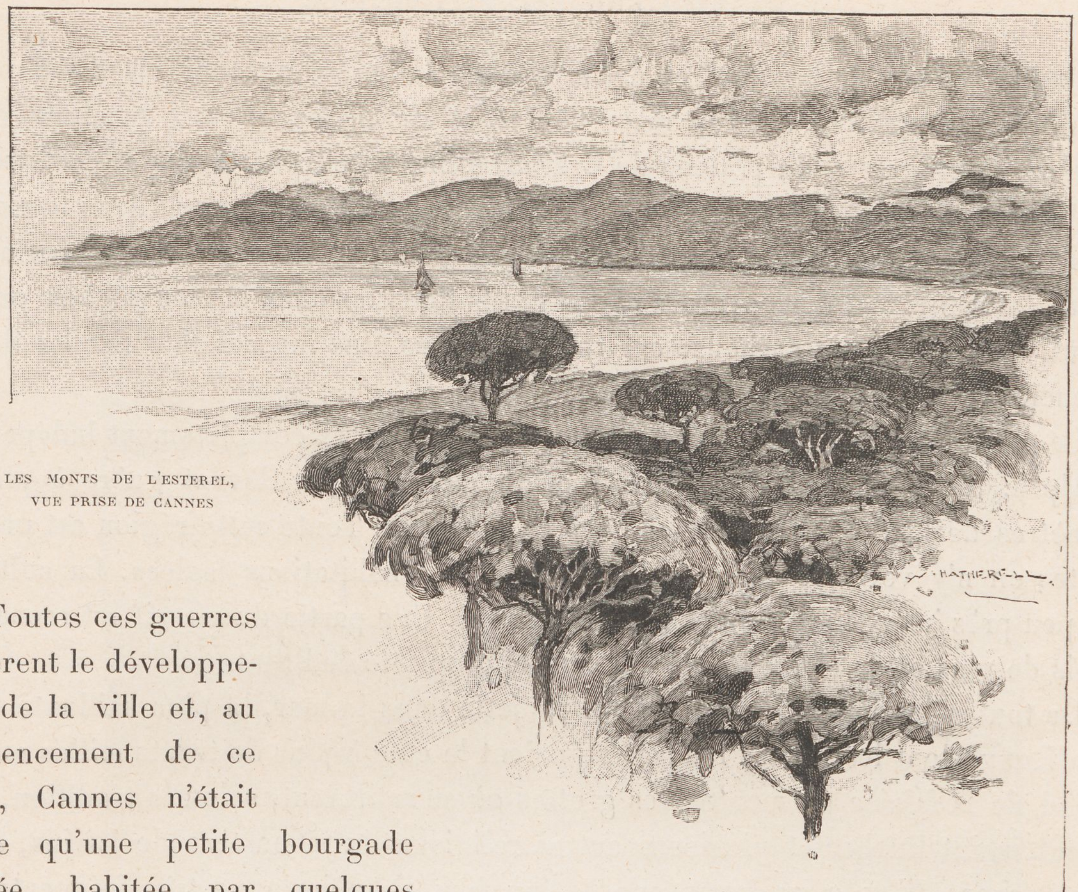
décliner, le nombre des moines diminua dans de telles proportions qu'on n'en compta bientôt plus qu'une centaine. Enfin, l'abbaye déchue fut sécularisée par le pape Pie VI, sur la demande de l'évêque de Grasse. Il n'y restait plus que quatre religieux qu'on indemnisa moyennant une pension de 1500 livres. Actuellement l'île est couverte de ruines; sur différents points du rivage on aperçoit les restes des sept chapelles que les moines y avaient élevées, et des décombres provenant d'anciennes redoutes. Le monument le plus important est le château fort, bâti au douzième siècle, et dans lequel se réfugiaient les moines lorsque la vigie signalait l'approche des pirates. C'est un grand donjon de forme irrégulière, couronné de machicoulis, dont la haute silhouette se détache pittoresquement sur le fond bleu du ciel. A l'intérieur, tout est détruit: les salles sont effondrées, les souterrains remplis de décombres. Presque tous les matériaux employés à la construction de ce château fort sont d'origine romaine. Depuis la Révolution, l'île, vendue aux enchères, a changé de maîtres à plusieurs reprises. De nos jours, l'église a été rachetée par l'évêque de Fréjus qui l'a rendue au culte, et des Bénédictins y ont fondé un orphelinat de jeunes enfants.

En face des îles de Lérins, au fond du golfe de La Napoule, on aperçoit la jolie ville de Cannes, dont les villas superbes, les palais, les châteaux, les hôtels somptueux forment, au bord de la plage, un long cordon qui s'étend de la pointe de la Croisette jusqu'à la Bocca, et s'étagent sur les hauteurs qui dessinent autour un vaste hémicycle. Une végétation luxuriante envahit la ville, la pénètre, l'entoure de toutes parts; des orangers alternent avec des citronniers; de tous côtés surgissent des palmiers, des aloès. Derrière la ville, les collines sont couvertes de pins-parasols aux têtes majestueuses. Au delà on aperçoit, sur les pentes des montagnes, de sombres forêts de pins au-dessus desquelles se détachent, couverts de neiges, les sommets des Alpes. Sur une colline escarpée qui se prolonge dans la mer en forme de promontoire, sont entassées les vieilles maisons de la ville ancienne, que couronnent la tour d'un vieux château délabré et le clocher d'une église. C'est là que s'élevait, selon toute probabilité, la vieille cité ligurienne d'Ægitna. En 155 avant Jésus-Christ, le consul Quintus Opimius, appelé par les Massaliotes contre les Ligures, détruisit Ægitna; les habitants se réfugièrent dans un camp retranché au-dessus de la ville, sur le mont Ægitna qui serait, d'après certains savants, le village actuel de Mougins. Les vainqueurs occupèrent la ville et en firent une cité gréco-romaine qui s'appela dès lors Castellum Marsellinum « château marseillais », et conserva ce nom jusqu'au milieu du moyen âge. On ignore d'où lui vient le nom actuel de Cannes.

Vers le milieu du dixième siècle, Cannes devint un fief de l'abbaye de Lérins et resta sous sa domination jusqu'en 1788. Elle subit maintes attaques; elle réussit à résister aux Espagnols qui vinrent l'assiéger en 1635; mais, en 1707 et en 1746, Cannes se vit occupée par les troupes allemandes.



CANNES, LA VIEILLE VILLE



LES MONTS DE L'ESTEREL,
VUE PRISE DE CANNES

Toutes ces guerres arrêtèrent le développement de la ville et, au commencement de ce siècle, Cannes n'était encore qu'une petite bourgade ignorée, habitée par quelques matelots. Elle en serait probablement restée là, si l'un des hommes d'État les plus illustres de l'Angleterre, lord Brougham, n'avait attiré l'attention sur son beau climat.

Une circonstance toute fortuite amena le lord-chancelier à Cannes. Il voulait se rendre en Italie; mais il dut s'arrêter à la frontière. La police sarde, par crainte du choléra qui sévissait alors en France, interdisait l'accès de la péninsule à tout ce qui venait de l'autre côté des Alpes. Lord Brougham employa cette halte forcée à des excursions dans le golfe de la Napoule. Il fut émerveillé de l'admirable situation de Cannes, si bien protégée contre les vents du nord par sa riante ceinture de collines, si belle dans son décor de verdure et de fleurs, et de la douceur extraordinaire de son climat. Il y fixa sa résidence, et de nombreux compatriotes vinrent bientôt l'y rejoindre. En peu d'années, Cannes se transforma rapidement et devint le rendez-vous des riches oisifs et des malades. Tous les ans, au commencement de l'hiver, la ville est envahie par une foule cosmopolite, où dominent les Anglais, les Américains et les Russes.

Ce sont tous ces étrangers qui font la fortune de Cannes; car l'industrie et le commerce n'y sont pas très développés. Les principaux établissements industriels sont des parfumeries et des savonneries; la pêche occupe deux cents matelots qui montent environ quatre-vingts bateaux. Le port a un mouvement de près de vingt-

cinq mille tonnes à l'entrée et à la sortie. Il a été agrandi en 1838 par la construction d'un môle de 150 mètres. Il sert de débouché aux produits de la vallée de la Siagne et du plateau de Grasse, oranges, citrons, fleurs et parfums.

Au delà du golfe de la Napoule, la chaîne de l'Esterel avance dans la mer ses falaises abruptes aux arêtes aiguës d'un rouge presque ardent, formant des angles saillants et rentrants, des cavernes et des fiords dans lesquels la mer pénètre profondément. Cette muraille rocheuse est rendue encore plus inaccessible par les îlots et les écueils qui la bordent.

Le groupe de l'Esterel forme un massif montagneux complètement indépendant des Alpes. Ses roches de porphyre, d'origine éruptive, n'élèvent guère à plus de 600 mètres de hauteur leurs crêtes nues et sauvages. Toute cette région est presque déserte ; on n'y voit que quelques hameaux et des habitations isolées. La culture y est à peu près impossible ; le sol végétal manque. Une partie du massif est recouverte de bois de pins et de chênes-liège qui sont la propriété de l'État.

De toutes les pointes que l'Esterel projette dans la mer, la plus saillante forme le cap Roux, dont les hautes falaises signalent la côte à plus de trente milles en mer. Au pied de la falaise on montre des grottes où se retirèrent, selon la tradition, saint Honorat, saint Eucher et plusieurs autres religieux du monastère de Lérins, et qui étaient encore, il y a quelques années, un lieu de pèlerinage très fréquenté. Au delà du cap Roux, une profonde échancrure creuse la côte et forme la rade d'Agay, fermée au fond par des collines élevées qui la défendent contre les rafales des vents du nord, et protégée à droite et à gauche par les môles gigantesques du cap Roux et du cap Darmont. Par les plus violentes tempêtes les navires peuvent y tenir sur leurs ancres en toute sécurité ; aussi n'est-il pas rare d'y voir rassemblés pendant les grosses mers plusieurs centaines de tartanes et de bateaux de commerce. La rade d'Agay n'est d'ailleurs qu'un point de refuge ; les bateaux ne s'y arrêtent que lorsqu'ils y sont contraints par le mauvais temps ; on n'y a même établi ni quai, ni embarcadère. Le commerce y est impossible à cause des difficultés d'accès du côté de la terre, et de l'éloignement de tout centre habité.

La chaîne de l'Esterel continue à border la mer jusqu'à l'entrée du golfe de Fréjus, au fond duquel on aperçoit Saint-Raphaël. C'est une petite ville d'environ 4 000 habitants, à la fois station balnéaire et hivernale. On voit apparaître tout d'abord des maisons, des villas enfouies dans la verdure, la tour polygonale d'une église de style byzantin, le casino, des hôtels : c'est la partie neuve de la ville. La voie ferrée la sépare de l'ancien village, où se dresse le clocher d'une vieille église bâtie au moyen âge par l'Ordre des Templiers, qui avaient là une station importante.

Une vaste rade s'étend devant la ville ; une escadre pourrait y stationner à l'aise. Mais le port est petit, le môle qui le protège ne le défend que contre le vent du sud.

Saint-Raphaël vit se lever l'étoile naissante de Napoléon, elle vit aussi son déclin : c'est dans son port que le général Bonaparte, de retour d'Égypte, débarqua pour courir au-devant d'une fortune inouïe. C'est là que, quinze ans plus tard, le



PÊCHEURS DES ENVIRONS DE CANNES

28 avril 1814, l'Empereur, malheureux et vaincu, s'embarqua pour aller régner dans la Méditerranée sur la petite île d'Elbe.

A l'est de Saint-Raphaël, des collines boisées abritent de charmantes villas dont les plus célèbres sont la villa d'Alphonse Karr, celle du peintre Fromentin, la villa Marine et la villa des Cistes. De magnifiques jardins, plantés d'arbres exotiques, les

entourent : là, croissent en pleine terre toutes les variétés de palmiers, les cactus, les mimosas, les fougères arborescentes, les lauriers-roses.

Quelques-unes de ces villas ne sont séparées de la mer que par la route qui longe la côte, dont les rochers de porphyre rouge, tout flamboyants sous les rayons du soleil, descendent à pic dans les flots. A l'extrémité orientale du golfe, une falaise hardie s'élève et se prolonge en mer par deux superbes rochers de porphyre, semblables à deux énormes lions accroupis, tout sanglants : on les appelle le Lion de Terre et le Lion de Mer.

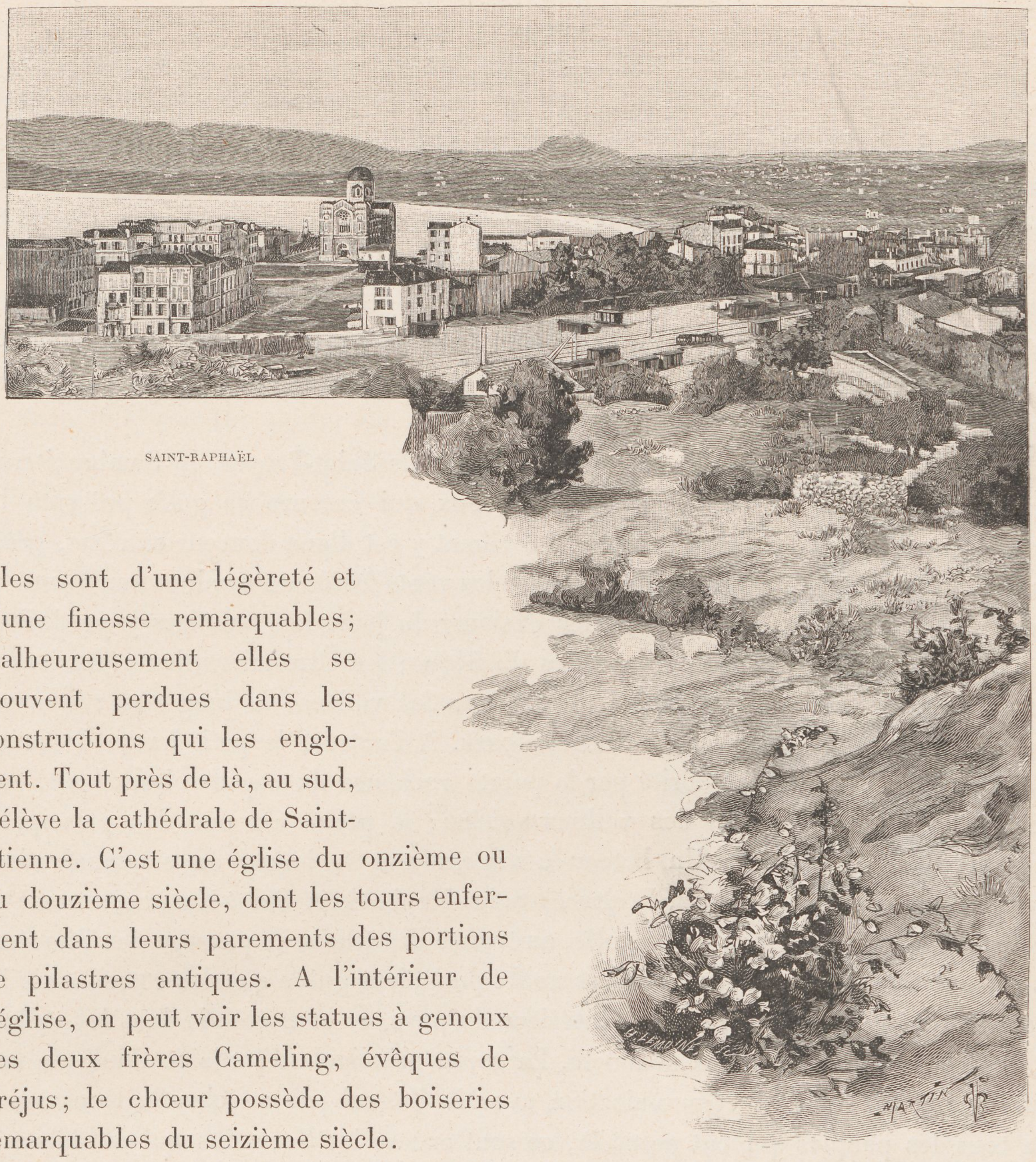
De la route du Littoral on a une vue superbe sur le golfe de Fréjus et sur les montagnes des Maures, dont les sommets s'estompent doucement dans la limpidité du ciel bleu. A droite, on aperçoit Fréjus sur une colline. C'est une des plus anciennes villes du midi de la France; elle est surtout remarquable par les ruines grandioses qui la décorent.

Lorsqu'on remonte de Saint-Raphaël à Fréjus, on passe devant un vieil arc de triomphe. Le plein cintre, formé de petites pierres rectangulaires serrées les unes contre les autres, est très bien conservé. D'énormes piliers, ébréchés par le temps, le soutiennent; il est couronné par un massif de briques que la foudre a lézardé. Le monument était recouvert d'un revêtement de pierres en grès taillées en cubes réguliers. Le soin avec lequel il fut construit lui valut sans doute son nom de Porte Dorée. C'était l'une des nombreuses portes, probablement la porte principale, du mur qui entourait la ville romaine de Forum-Julii.

Le mur d'enceinte a laissé des vestiges presque sur tout son développement. A certains endroits même il est conservé dans toute sa hauteur. Il était flanqué, de distance en distance, de tours rondes et polygonales, dont quelques-unes sont encore debout. Des anciens remparts, près d'une ouverture qu'on appelle la Porte Romaine, se détache un aqueduc immense qui s'étend sur une longueur de 30 kilomètres. Il servait à amener les eaux de la Siagnolle. On peut le suivre depuis l'endroit où il rencontre les remparts jusqu'à la prise d'eau, près du village de Mons. L'aqueduc est soutenu par des piliers et des arcades de hauteur inégale suivant les accidents du terrain : ici les arcades sont superposées en deux rangées, là elles disparaissent complètement et l'aqueduc devient souterrain pour traverser une colline. Ce monument d'un travail considérable est certainement le plus important en ce genre que nous possédions en France.

Forum-Julii avait un théâtre, aujourd'hui complètement en ruines, et des arènes dont les gradins sont en partie conservés, ainsi que les arcades qui les soutenaient jusqu'à une grande hauteur. Les galeries qui servaient de vomitoires subsistent encore au rez-de-chaussée.

Fréjus possède aussi des monuments du moyen âge. C'est d'abord un vieux cloître clos dont les colonnettes accouplées de marbre blanc datent du treizième siècle ;



SAINT-RAPHAËL

elles sont d'une légèreté et d'une finesse remarquables; malheureusement elles se trouvent perdues dans les constructions qui les englobent. Tout près de là, au sud, s'élève la cathédrale de Saint-Étienne. C'est une église du onzième ou du douzième siècle, dont les tours enferment dans leurs parements des portions de pilastres antiques. A l'intérieur de l'église, on peut voir les statues à genoux des deux frères Cameling, évêques de Fréjus; le chœur possède des boiseries remarquables du seizième siècle.

Fréjus était autrefois une colonie romaine très florissante. Elle avait un vaste port; Auguste y remisa les deux cents galères prises sur Antoine à la bataille d'Actium. Au dixième siècle, la ville fut ravagée par les Sarrasins; au quinzième siècle, les corsaires l'incendièrent; au seizième siècle Charles-Quint la mit au pillage. En 1555, Fréjus, relevée de ses ruines, jouissait d'une certaine prospérité; son port était assez important pour que Henri II y créât un siège d'amirauté. Mais, peu à peu, les alluvions de l'Argens empiétant sur la mer, comblèrent le port. Aujourd'hui, il a complètement disparu; des jardins en couvrent l'emplacement, et la ville ne communique plus avec la mer que par un étroit canal. Ainsi éloignée de la mer,

Fréjus manque de vie et d'animation. Seules, ses ruines attirent les touristes et les curieux.

Au delà de l'embouchure de l'Argens s'étend le pays des Maures, contrée montagneuse et boisée, complètement isolée du reste de la Provence et encore peu connue des touristes. La côte s'avance dans la mer en une courbe convexe contre laquelle viennent se briser les tempêtes. Lorsque le vent souffle du sud ou de l'est, elle n'offre que de rares abris et les navires courent alors de grands dangers. Par contre, elle est protégée contre les rafales du nord par l'épais rempart du massif des Maures, et tant que le vent souffle de ce côté, les navires peuvent stationner près de la côte en toute sécurité.

Le principal mouillage de la côte est le golfe de Saint-Tropez, le Sambracitanus Sinus des Romains. Tout le pays montagneux qui entoure ce golfe présente un caractère particulier, presque oriental. Le climat y est d'une douceur extrême, grâce aux montagnes qui l'abritent en hiver contre les vents froids du nord, et aux brises de mer qui tempèrent en été les brûlantes chaleurs du jour. Les palmiers y produisent des dattes aussi savoureuses que celles d'Afrique; les citronniers, les cédratiers et les orangers y poussent en pleine terre; dans les vallées, le long des ruisseaux, croissent des haies épaisses de lauriers-roses. A l'entrée, le petit havre de Saint-Maxime, tranquille et bien abrité par la pointe rocheuse du cap des Issambres, sert de débouché aux produits des vallons voisins; la pêche est une des principales ressources des habitants. Un bateau à vapeur met le bourg en communications journalières avec Saint-Tropez, Fréjus et Saint-Raphaël. A Saint-Maxime, comme du reste tout le long du rivage de ce golfe, on trouve des traces du passage des Phocéens et surtout des Romains. Les premiers ne fréquentaient guère que les côtes; mais les Romains ont pénétré jusque dans l'intérieur du pays, se sont établis dans les vallons et ont occupé les principaux sommets. La route principale d'Italie en Gaule, la voie Aurélienne, fut mise en communication avec le littoral par un chemin transversal. De tous les peuples qui ont passé là, ce sont encore les Sarrasins qui ont laissé le souvenir le plus durable. Dès la première moitié du huitième siècle, ces hardis pirates avaient réussi à se rendre maîtres de toutes les villes du littoral, depuis Antibes jusqu'à Arles. La disposition des côtes leur rendait faciles les incursions : ces criques isolées les unes des autres par des collines à pic, et en somme assez peu peuplées, leur offraient un abri où ils pouvaient se glisser sans être aperçus. De là ils faisaient de fréquentes apparitions sur les côtes, dévastaient les villes et les hameaux et s'en retournaient ensuite avec leur butin. Vers la fin du neuvième siècle, ils s'établirent définitivement dans le pays à la suite d'une circonstance toute fortuite.

Une troupe de pirates, surprise par la mer, s'était réfugiée dans le golfe Sambracitain. Elle aborda sur la côte et pénétra dans l'intérieur du pays. Le hasard

de la route l'amena devant Fraxinetum (Freinet). L'endroit n'était pas fortifié; les pirates l'envahirent et massacrèrent les quelques habitants qui s'y trouvaient. Le village était dominé par un plateau à pic, isolé de toutes parts par des gorges profondes, sauf d'un côté où l'on pouvait monter par un étroit passage. Le lieu parut propice aux pirates, qui l'occupèrent et en firent un poste fortifié où il leur fut dès lors facile de se défendre, et d'où ils pouvaient descendre pour piller le pays d'alentour. Ils établirent d'autres postes de ce genre dans les environs, et bientôt toutes les hauteurs, qui forment une sorte d'hémicycle autour du golfe de Saint-Tropez, furent ainsi occupées et fortifiées; par analogie, on leur donna à toutes le nom de Freinet.

Le golfe de Saint-Tropez était devenu le principal repaire des Sarrasins; leurs flottes en sortaient pour rançonner les malheureux navires qui s'aventuraient dans le golfe du Lion ou sur la côte ligure. De là aussi leurs colonnes pénétraient dans le pays pour le piller et le ravager.



LA CATHÉDRALE DE FRÉJUS

Ce fut Guillaume Ier, comte de Provence, qui délivra le pays de l'invasion sarrasine. Son ami, saint Mayeul, abbé de Cluny, avait été pris par les pirates. Guillaume organisa une croisade pour le délivrer. A ses côtés se distinguèrent Bavons, qui eut une grande part à la prise du Grand Fraxinet, et Jean Gibelin Grimaldi, seigneur génois, qui reçut en récompense de ses exploits un petit fief au fond du golfe de Saint-Tropez, dont le nom de Grimaud rappelle encore le souvenir. Ce nom de Grimaud est, avec celui des Maures, la seule trace que les Sarrasins aient laissée de leur passage. On peut voir cependant encore quelques restes des ruines de l'ancien Fraxinet, au nord-ouest du bourg de la Garde-Freinet, au sommet d'un rocher taillé à pic du côté du sud et assez escarpé du côté du nord. C'est dans ce roc que les Sarrasins s'étaient creusé une citadelle. Sur la plate-forme, on voit encore la citerne carrée, large et profonde, qui pouvait contenir plusieurs milliers de litres d'eau, ainsi que le tracé de deux tours rondes et d'une autre tour carrée. Au-dessous de ce rocher est le bourg actuel de la Garde-Freinet, situé sur un col entre deux montagnes, au milieu de forêts; on y fait un grand commerce de liège, en planches ou en bouchons.

Nous descendons vers le village de Grimaud à travers un pays montagneux et pittoresque. Les roches granitiques parsemées de quartz, de serpentine, de grenat, de mica, étincellent sous les rayons d'un soleil ardent. Le sable qui recouvre les sentiers de la montagne brille comme de la poudre d'or. La végétation est d'une richesse et d'une variété extraordinaires. Des forêts de pins, des chênes verts, des chênes-lièges couronnent les hauteurs; là s'élèvent aussi de superbes châtaigniers dont les fruits forment une des principales ressources du pays. Les coteaux sont couverts de vignes et d'oliviers. Dans les vallées croissent des arbres fruitiers, des arbustes à fleurs, des grenadiers, des arbousiers, des bruyères arborescentes, des myrtes, des lentisques. Nous arrivons bientôt à Grimaud dont les maisons, dominées par les ruines d'un vieux château, s'étagent les unes au-dessus des autres sur la pente très raide d'une colline couverte de beaux oliviers. Des maisons à arcades rappellent le Moyen-Age, d'autres sont de style italien ou mauresque. Le château, bâti sans doute à l'origine par cet intrépide Grimaldi qui contribua par sa valeur à chasser définitivement les Sarrasins de la terre de Provence, et reconstruit au quinzième siècle par des architectes italiens, était autrefois l'un des plus beaux châteaux de la contrée; il fut malheureusement abandonné vers le milieu du dix-huitième siècle. Il est aujourd'hui en ruines; cependant l'enceinte presque entière a subsisté, et deux tours rondes ornées de cordons de serpentine dressent encore fièrement leur silhouette dans les airs. L'église romane, bâtie en gros blocs de granit, fut construite, dit-on, par les Templiers qui avaient une commanderie à Grimaud. On admire aussi à Grimaud les restes d'un vieil aqueduc romain qui amenait dans la ville les eaux de la montagne; l'aqueduc tour à tour perce le flanc des collines et reparaît dans les vallons, soutenu par des arcades.

Plus au sud se trouve le village de Cogolin, sur les flancs d'une colline au confluent des rivières de la Môle et du Giscle. Le village est d'aspect riant; des rues larges et propres aboutissent à une place ombragée d'arbres; la plupart des maisons sont en basalte. Sur la hauteur qui domine le village s'élève une tour, seul reste de l'ancien château. L'église, construite au seizième siècle, a conservé quelques parties d'un édifice du onzième siècle; sur l'un des piliers, on peut lire la date de 1087. On a trouvé dans ce village un édicule funéraire en marbre blanc, dont trois faces sont ornées de bas-reliefs qui, par la pureté de leurs lignes, rappellent la simplicité de l'art grec. La quatrième face du monument porte une inscription en caractères grecs où l'on relève deux noms, Ermôn et Mnésilas. Ce monument a très probablement été élevé par une famille grecque qui résidait dans le pays, vers le deuxième siècle de notre ère.

Au sud de Cogolin s'étend une vaste plaine d'alluvions qui borde le golfe auquel Saint-Tropez a donné son nom. La ville de Saint-Tropez est dans une position charmante sur la rive méridionale du golfe, au pied d'une colline boisée. C'est là que

s'élevait Heraclea Caccabaria, station navale importante des Romains. La ville fut détruite à plusieurs reprises par les Sarrasins et reconstruite chaque fois par ses vaillants habitants.

Lorsque les Maures se furent établis dans le golfe, Saint-Tropez vit son commerce grandir grâce à ses relations avec les côtes barbaresques. Le départ des Maures, après la prise du Grand-Fraxinet par les chrétiens, arrêta sa prospérité. Au quatorzième siècle, pendant la lutte du duc d'Anjou et de Charles de Duras, Saint-Tropez fut ruinée. Elle se releva sous le roi René, qui y établit, en 1470, soixante familles génoises dont l'unique charge fut de défendre la ville. Saint-Tropez rebâtit ses murailles, et son commerce redevint prospère. Mais, au seizième siècle, elle eut à lutter tour à tour contre le connétable de Bourbon, contre Charles-Quint, contre les corsaires d'Afrique et contre le duc de Savoie; partout elle fut victorieuse. En 1637, les Espagnols mirent le siège devant la ville et voulurent s'emparer de plusieurs vaisseaux de guerre, mais ils furent repoussés après avoir subi de sérieuses pertes. En 1813, les habitants de Saint-Tropez repoussèrent avec la même valeur une petite escadre anglaise.

Saint-Tropez apparaît comme une ville délaissée ; ses maisons badigeonnées de couleurs vives mirent leurs vieux murs délabrés dans les eaux du bassin désert. Au-dessus, les deux vieilles tours de la citadelle élèvent tristement leur carcasse fendue. La ville ne contient pas de monuments intéressants. On montre dans l'église un buste de saint Tropez, martyr. Sur le quai du port s'élève la statue en bronze du bailli de Suffren, dont les Tropéziens s'honorent d'être les compatriotes.

Le port, isolé du réseau de nos grandes voies ferrées par la chaîne des Maures, n'a pas un mouvement très considérable. On y fait cependant un commerce assez important de vins, de bois, de chênes-lièges. On a eu, à plusieurs reprises, l'idée de rendre au golfe de Saint-Tropez son activité, en en faisant une succursale de la rade de Toulon. Le golfe, vaste et profond, pourrait bien, en effet, recevoir les navires du plus fort tonnage, mais sa mauvaise orientation rend la chose impossible : il s'ouvre directement au sud-est et la houle du large s'y fait trop sentir.

D'autres baies de moindre importance creusent encore la côte des Maures. C'est d'abord la baie de Cavalaire, bordée d'une des plus belles plages du littoral méditerranéen, puis la rade de Bormes, que domine la ville de ce nom, étagée en amphithéâtre sur le flanc d'une colline couverte de jardins en terrasse, et entourée d'un hémicycle de montagnes. Mais il nous faut quitter ces côtes pittoresques pour aller visiter la Corse, dont les sites sauvages ménagent au voyageur plus d'une agréable surprise.

La Corse



CAP CORSE

La Corse se présente sous l'aspect d'une courte chaîne de montagnes dont l'arête principale est orientée du nord au sud ; quelques contreforts se détachent à l'est et à l'ouest et viennent jusqu'à la mer. Les plus hauts sommets sont couverts de neige pendant les trois quarts de l'année. Au-dessous, des pins rabougris couronnent les rochers escarpés. La végétation devient plus intense à mesure que l'on descend, et, sur les collines, s'étendent des forêts de sapins gigantesques dont quelques-uns gisent, abattus par le vent furieux qui souffle parfois dans les gorges de la montagne. Plus bas encore les sapins sont mêlés de beaux châtaigniers, et bientôt on trouve les oliviers grisâtres. On arrive ensuite dans la région des jardins en terrasse, où les palmiers gracieux dominent les citronniers et les orangers au feuillage sombre parsemé de fruits d'or. Ici, dans les vallées abritées, les bananes

et les goyaves mûrissent; les aloès et les figuiers de Barbarie bordent les routes, et les roses fleurissent en toutes saisons.

L'île n'a guère que quatre-vingts kilomètres dans sa plus grande largeur, et pourtant, sur cette courte étendue, on trouve des différences de climat aussi grandes que celle qui existe entre Stockholm et Naples. Le touriste qui s'aventure dans l'île au mois de janvier, se trouve quelquefois, à six heures du matin, obligé de sortir de son coupé pour aider, dans la brume, à tirer la diligence hors des fondrières de



ROUTE DE BASTIA

la forêt de Vizzavona — avec la perspective, s'il ne réussit pas, d'être enterré sous dix-sept pieds de neige — et il peut, à dix heures, déjeuner à Ajaccio à l'ombre d'un eucalyptus sans lequel le soleil deviendrait gênant. D'en bas il voit encore la brume qui couvre toujours Vizzavona et qui ressemble à un nuage nacré posé sur les flancs de la montagne dont le sommet apparaît blanc de givre, étincelant sous le ciel bleu. Sur la côte, il n'y a en réalité que deux saisons : la première, avec ses chaleurs sèches, dure de mai à septembre ; la seconde, douce et tempérée, dure de septembre à mai. Dans la saison des grands froids, les pâtres descendent dans la plaine avec leurs troupeaux, et ils retournent sur les hauteurs dès que les bois commencent à prendre leur parure verdoyante du printemps. Les saisons les plus favorables pour visiter la Corse sont le printemps et l'été ; cependant l'hiver est très doux à Bastia et à Ajaccio.

De Bonifacio à Bastia, la côte orientale offre peu d'intérêt. Elle est en outre très insalubre, à certaines époques de l'année. Aussi le voyageur fera bien de commencer son excursion à Bastia, en allant vers le nord; sans doute il laissera derrière lui Bonifacio ; mais il lui sera loisible d'y revenir à la fin du voyage.



BRANDO

Le cap Corse est devant nous; c'est un long promontoire montagneux dont les deux versants ont un aspect très différent : rien de plus charmant que la pente orientale avec ses vertes collines, ses criques gracieuses que bordent de petits villages de pêcheurs et ses hameaux blancs posés sur les hauteurs. De l'autre côté, le rivage est déchiré par de profondes échancrures que séparent des masses de rochers granitiques tombant à pic dans la mer. De part et d'autre, les nombreux rameaux qui se détachent de l'arête principale du promontoire forment autant de vallons au fond desquels coule une petite rivière. Autrefois les communes qui occupaient chacun de ces bassins en miniature ne pouvaient communiquer entre elles que par mer ou par de périlleux sentiers dans la montagne; mais depuis on a construit en corniche une bonne route carrossable qui suit tout le littoral, de Bastia à Saint-Florent.

De cette route qu'ombragent des châtaigniers et des noyers magnifiques, on a une vue superbe. A droite, on aperçoit la mer d'un bleu profond, toute parsemée de voiles blanches; et à l'extrémité de la baie, une tour ruinée surmonte un rocher à pic. A gauche, un amphithéâtre de verdure paraît monter jusqu'aux nuages; ce sont d'abord des jardins en terrasse, plantés d'oliviers et d'orangers, puis plus haut des forêts de châtaigniers et de chênes-lièges; plus haut encore les rudes pâturages des maquis, d'où surgissent çà et là des blocs de granit. On ne se figurerait jamais que ces hauteurs sont cultivées et habitées, si on n'apercevait, de distance en

distance, quelques maisons blanches qui indiquent la présence d'êtres humains.

Du côté de la mer, la route est bordée de vigoureux aloès dont les feuilles s'élèvent à cinq ou six pieds de hauteur, avec leur hampe fleurie, haute quelquefois de vingt pieds. A côté, d'énormes figuiers de Barbarie sont plantés par masses irrégulières; il est dangereux de cueillir les fruits qui se trouvent au bout de leurs feuilles plates et charnues; la figue est couverte de petites épines presque imperceptibles qui, une fois touchées, semblent avoir la faculté de se multiplier et pénètrent dans la chair, où elles voyagent et causent d'intolérables douleurs. Au mois d'avril, des narcisses jaunes, de pâles anémones violettes et d'éclatants cyclamens fleurissent près du rivage, dans les endroits abrités. Les rochers sont couverts de fougères de toutes sortes, qui se nichent partout où elles peuvent prendre racine. Les jours de marché, la route est encombrée de paysans. Le Corse est un gaillard bien découplé; il a le type italien, la figure longue, un teint basané, une barbe et des moustaches d'un noir de jais et des yeux superbes. Il porte un chapeau de feutre noir à larges bords et des vêtements de velours foncé. Il fume presque toujours une longue pipe, et porte en bandoulière une gourde et son fusil. C'est tout ce dont il daigne se charger; il abandonne le reste aux femmes, qui suivent humblement leur maître, pour lequel elles ont un respect craintif. Elles sont assises sur leurs piteux coursiers, avec les jupons enroulés autour des jambes, au milieu de chevreaux, de volailles et de sacs de légumes qui pendent autour d'elles; elles n'ont ni beauté ni fraîcheur, vieillies avant l'âge par de lourds travaux.

A une distance de quatre kilomètres de Bastia, la route traverse Vasina, un village de pêcheurs de 2000 habitants. Sur la droite, on trouve le petit port, sur la gauche l'église de Notre-Dame de Vasina, qui contient quelques tableaux d'une curieuse naïveté et d'innombrables ex-voto qu'ont apportés des pèlerins venus de tous les coins de l'île. Un couvent est perché sur chacune des deux collines verdoyantes qui dominent Vasina. Dans le lointain, on aperçoit un autre village de pêcheurs, Erbalunga, qui s'avance dans la mer à l'extrémité d'une langue de terre et que domine une tour en ruines.

A peu près à mi-chemin entre les deux villages, se trouve la remarquable grotte de Brando. Pour la visiter, il faut prendre un sentier sur la droite, un peu après un moulin qui borde la route. La montée est raide et on a dû tailler un escalier dans le rocher; mais on monte à l'ombre d'un bois charmant de chênes verts, d'oliviers et de cerisiers; des bancs de pierre installés de distance en distance permettent de se reposer et d'admirer le paysage. Le sentier aboutit à une large plate-forme ombragée de chênes magnifiques. Sur la gauche est la chaumière du guide; celui-ci vous fait descendre par un escalier taillé dans le rocher à la grande salle, toute revêtue de blanches stalactites; de là on passe dans une galerie située plus bas. Le guide vous

montre un fusil dont le canon est tout recouvert de stalactites et vous raconte qu'il a appartenu aux brigands qui ont autrefois habité la grotte. Il y a aux environs une jolie cascade ; de cet endroit, si vous êtes bon marcheur, vous pouvez descendre par les bois jusqu'à Erbalunga.

Au delà de ce village, le trajet perd beaucoup de son charme et le pays devient



CALVI

bien plus sauvage. La route est en grande partie creusée dans le rocher dénudé qui tombe à pic dans la mer; elle traverse les maquis, grandes plaines qui s'étendent à perte de vue et où ne pousse qu'une maigre végétation composée de cistes, d'arbousiers, de bruyères arborescentes et de myrtes.

Partout où une crique peut abriter un bateau de pèche, s'élèvent quelques misérables cahutes; partout où un petit golfe peut offrir une retraite plus sûre, on a construit un port. Çà et là, sur un rocher isolé, se dressent les restes d'une de ces tours qui faisaient autrefois partie des défenses de l'île et d'où l'on surveillait les mouvements des ennemis.

Dans les vallées latérales, comme celle de Luri, par exemple, qui, très resserrées à l'endroit où elles s'ouvrent du côté de la mer, sont protégées du *libeccio*, le vent

du sud-ouest, par un vaste hémicycle de montagnes, s'épanouit une végétation admirable ; de là viennent les fruits superbes que se disputent les marchands de Gênes et de Livourne.

Si l'on continue à suivre la route du littoral, on a plus d'une fois l'occasion d'admirer de beaux points de vues. Citons d'abord celui du col de la Serra, à l'extrémité du cap Corse. Pour bien le voir, il faut quitter la route et gagner à travers le maquis une hauteur située au-dessus du moulin de Franceschi. De là-haut, en se tournant vers le nord, on embrasse d'un coup d'œil toute la côte depuis le cap Bianco jusqu'aux îles de Finacchiarola et la mer qui s'étend au delà sans limites. A l'est, derrière la charmante vallée d'Ersa et les riches pâturages de Rogliano, on aperçoit la mer de Toscane, l'île d'Elbe et l'île de Capraja, semblables à deux nuages empourprés. Au sud s'étendent les pentes verdoyantes et les collines couvertes de pins du promontoire; enfin, un peu à l'ouest, le haut sommet du mont Cinto, couronné de neige, domine de près de 3000 mètres l'admirable golfe de Saint-Florent. Par un beau coucher de soleil du mois d'avril, ce panorama est vraiment féerique.

Nous quittons, non sans regret, le cap Corse à Saint-Florent, et nous nous rendons à Calvi par la voiture publique. Il y a une diligence qui part tous les jours, et si l'on peut s'assurer une place sur la banquette à côté du conducteur, c'est à coup sûr la meilleure manière de voir le pays. Calvi s'élève sur un promontoire rocheux qui domine la baie. Ses vieilles constructions irrégulières et délabrées ont de loin un aspect pittoresque; ses fortifications et ses coupoles font penser à quelque ville d'Orient, et la végétation à moitié tropicale qui descend jusqu'à la mer ajoute encore à l'illusion.

Si vous êtes fatigué de votre long voyage depuis Bastia, la vieille ville vous fera probablement l'effet d'un charmant lieu de repos, et vous vous promettrez d'y séjourner quelque temps. Mais quand vous aurez suivi la route pierreuse qui mène à la ville haute, votre enthousiasme sera peut-être déjà tombé. Les rues sont étroites, montueuses, pavées de cailloux pointus et bordées de maisons où pendent à chaque fenêtre des haillons sordides. Çà et là, on rencontre des Arabes qui flânent; d'autres, enveloppés dans leur burnous blanc, sont assis au soleil, le menton sur les genoux. Ces hommes demeurent à la citadelle où ils ont été envoyés d'Afrique en punition de quelque méfait.

On n'est pas fâché de quitter ces rues dont les pavés aigus vous coupent les pieds, et l'on prend la diligence qui vous emmène dans les montagnes. Deux routes conduisent aux belles vallées qu'elles dominent. On y arrive par Corte ou par Porto et Evisa. Cette dernière route est la plus pittoresque. Une promenade de 8 ou 9 kilomètres mène d'Evisa au col de Vergio, où l'on aperçoit la forêt de Valdoniello. Mais on en voit mieux l'ensemble à quelque distance du col, près de la maison du



LA FORÊT DE VALDONIELLO

cantonnier. On rencontre à des intervalles réguliers, le long des routes de la montagne, des maisons de ce genre où l'on peut toujours trouver un abri, du pain, du vin, du café, et généralement des œufs et du *broccio*, sorte de fromage à la crème.

La route traverse les plus belles parties de la forêt; on doit donc se défier des « raccourcis » recommandés par les bûcherons. Pendant qu'on descend sous des pins magnifiques, dont quelques-uns ont 150 ou 200 pieds de hauteur, on voit de tous



CORTE



PASCAL PAOLI

côtés des traces d'exploitation : des arbres gigantesques gisent abattus à terre, et de minces colonnes de fumée bleue indiquent l'emplacement des campements de charbonniers. Tous les travaux d'exploitation sont exécutés par des Italiens de Lucques, qui se chargent de couper les arbres, de les charrier dans les ports et d'aller les vendre à Gênes. Les Corses se considéreraient comme déshonorés s'il leur fallait s'abaisser à de tels travaux; ils passent leur temps à fumer leur pipe et à monter à cheval. Lorsqu'on demande à un Corse pourquoi le sol de l'île, pourtant si fertile, reste sans culture, il répond en haussant les épaules que les femmes ne suffisent pas aux travaux les plus urgents.

La forêt est toute parsemée de torrents qui descendent en cascades et forment, de temps en temps, de petites mares, au bord desquelles le feuillage argenté des bouleaux, émergeant d'un fouillis de bruyères et de lianes, tranche sur la verdure plus sombre des pins.

Les rochers mouillés d'écume qui bordent le chemin sont tapissés de mousses et de fougères; des fleurs — de quoi faire de superbes bouquets — jaillissent des fentes et des crevasses. De temps en temps, on a des échappées de vue sur la vallée où coule le Golo, torrentueux et écumant. De ce point élevé, l'eau jaillissante prend une belle teinte d'émeraude qui pourrait surprendre, si dans ce beau pays on ne marchait pas sans cesse d'étonnements en étonnements.

La route quitte la forêt au bord de la rivière, et, après avoir traversé le Ponte-Alto (835 mètres au-dessus du niveau de la mer), on passe à Albertacce pour arriver enfin à Corte.

Corte est un assemblage de maisons bâties irrégulièrement sur le penchant d'une colline escarpée; au sommet est perchée une citadelle que défend d'un côté un rocher à pic de 400 pieds, au bas duquel bondit avec fracas la petite rivière de Tavignano. Si la ville en elle-même n'est pas intéressante et ne renferme rien de curieux comme architecture, elle a du moins le mérite de posséder deux excellents hôtels et peut servir de centre pour aller visiter le merveilleux pays qui l'entoure. Il y a cependant à Corte un monument qui vaut la peine d'être visité : la maison qui sert aujourd'hui de Palais de Justice a été habitée par Pascal Paoli, un homme que les Corses ont en très grande vénération. Son premier exploit fut de délivrer son pays de la tyrannie des Génois. Il chassa l'ennemi de l'île et, organisant une petite flotte, entrava son commerce sur les mers. Paoli devint ensuite législateur; il fit disparaître en partie la vendetta qui nuisait à l'union du peuple corse, établit des tribunaux réguliers, encouragea l'agriculture et le commerce, frappa une nouvelle monnaie, restreignit l'influence ecclésiastique et commença à organiser l'instruction. Quand les Génois vendirent la Corse à la France, Paoli se mit en guerre contre les nouveaux envahisseurs; mais après avoir remporté d'abord quelques avantages, il fut défait à Ponte-Nuovo et forcé de se réfugier en Angleterre. En 1793, il revint en Corse et, se mettant de nouveau à la tête de ses compatriotes, il força les Français à évacuer complètement le pays. Mais, convaincu que la prospérité de l'île ne pouvait être assurée que grâce à la protection d'un État puissant, il négocia avec l'Angleterre. La perfide Albion promit beaucoup et fit très peu, de sorte que les Français redevinrent maîtres de l'île. Paoli vint à Londres, pour tâcher, mais en vain, d'obtenir des secours efficaces, et il y mourut en 1795. Une statue en bronze du grand citoyen se trouve sur la place Paoli.

On fait rarement l'ascension du mont Cinto, qui ne présente pourtant pas de difficultés sérieuses; mais les guides ont horreur de la neige et feront tout ce qu'ils pourront pour vous persuader que la montée est impraticable. S'il n'y a pas à Corte un guide de bonne volonté, on s'en procurera certainement un au village de Calasima, près d'Albertacce, où l'on pourra trouver aussi des mulets pour la première ascension.

En quittant Calasima, le chemin suit une vallée triste et étroite jusqu'à une hauteur de 1 600 mètres. A partir de ce point, on escalade une série de crêtes, en suivant un sentier assez raide, que des amas de neiges rendent par moment difficile. A une



ASCENSION DU MONT CINTO

altitude de 2 500 mètres, une grotte souterraine vous offre un abri. La montée devient alors plus facile, et, à 2 710 mètres, on a atteint le plus haut sommet de l'île.

De ce point élevé, l'œil embrasse un immense horizon. Vers le nord, on aperçoit la forêt et la sauvage vallée d'Asco; vers le sud-ouest, toute la côte occidentale, avec un vaste horizon de mer; vers le sud, une succession de montagnes formant amphithéâtre; enfin, vers l'est, la forêt de Valdoniello et la vallée de Golo. De toutes les montagnes environnantes, c'est le mont Falo (2 549 mètres) qui est le plus élevé.

Le retour de Corte à la côte doit s'effectuer par le lac de Nino, un admirable bassin qui se trouve à 1 743 mètres au-dessus du niveau de la mer, au sommet du Campotile. Une large pente gazonnée règne tout autour du lac ; ses eaux sont claires comme le cristal et foisonnent de délicieuses truites : comment ces poissons peuvent-ils se trouver à une pareille altitude, c'est là un mystère qu'un guide lui-même ne se chargera pas d'expliquer. De Nino, un chemin muletier descend à travers la montagne dans la vallée du Golo, passe dans la forêt d'Aïtone et rejoint la route près d'Albertacce. Après de longs et fatigants circuits sur le flanc de la montagne, on atteint enfin le col de Vergio, le point culminant. On se trouve alors à trois ou quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer, qui brille à l'occident entre les masses de rochers noirs fermant la vallée de Porco. En bas, la forêt d'Aïtone, forme un énorme amas de verdure, et l'on se réjouit à la pensée de traverser ces retraites ombragées pour gagner la mer bleue qui étincelle au loin.

La descente sur Evisa, à travers la forêt d'Aïtone, répond à ce qu'on en attendait. A chaque tournant de la route, on jouit d'un coup d'œil nouveau et charmant. Ce sont alternativement des échappées de vue sur la mer et les pittoresques montagnes d'Evisa, dont la variété repose des fatigues de la route.

Dans les ravins, des torrents bondissent sur les pierres moussues, au milieu d'un fouillis de buissons et de plantes dont le feuillage mouillé étincelle au soleil. Il y a quelques années, la forêt d'Aïtone pouvait rivaliser avec celle de Valdoniello pour la hauteur de ses pins ; mais, dans ces derniers temps, la hache du bûcheron a fait disparaître les plus grands.

Il est inutile de suivre la route au delà de la fontaine de Caracuto ; un chemin de traverse épargne le détour peu intéressant de la Bocca Serra et mène tout droit à Evisa. Le voyage de Corte à Evisa, par le lac de Nino, est long, et on fera bien de ne pas l'entreprendre sans mulets et sans provisions. C'est un trajet de quatorze heures, pendant lequel on ne rencontre sur la route ni un hôtel ni même une auberge. On peut couper le voyage en s'arrêtant à Albertacce, mais, dans ce cas, il faut compter sur la générosité des habitants pour se procurer un gîte. Heureusement pour le voyageur, les Corses sont un peuple très hospitalier. Sur les gourdes qui leur servent à transporter le vin, il est écrit qu'un nommé Costa Ordioni tua d'un coup de fusil son propre fils qui avait enfreint les lois sacrées de l'hospitalité. De l'air d'un grand seigneur, le paysan vous offrira tout ce que contient sa maison, il dormira en plein air pour que vous puissiez vous servir de sa chambre, après avoir eu soin de la balayer soigneusement et de mettre des draps blancs au lit. Mais faites bien attention à la manière dont vous répondrez à sa générosité. S'il vous a offert l'hospitalité, n'essayez sous aucun prétexte de lui donner de l'argent. Du moment où vous avez accepté ce qu'il avait à donner, il s'attend à être traité en égal et ce



FORÊT D'AÏTONE

serait une injure grave que de vouloir le payer. Naturellement, le cas est différent si c'est vous qui avez demandé l'hospitalité, et vous avez alors le droit de déposer sur la table l'argent que vous considérez comme le juste retour de ce qui vous a été donné.

A Nino, il y a des huttes de bergers dans les environs du lac; ce sont des bouges infects dont les habitants sont eux-mêmes fort sales. Vous trouverez là du pain, du lait et peut-être un plat de truites; on vous offrira aussi des saucisses, mais comme les gens gardent généralement ces friandises sous leur lit pour les dérober aux chiens et aux chats qui rôdent dans les environs, vous ferez aussi bien de les refuser. Leur fromage sec est bon, de même que le *broccio*, une sorte de fromage à la crème. Quant au beurre, il est excellent. On se sert, pour le faire, de la baratte la plus élémentaire. Elle se compose d'un récipient et du premier bâton venu. On met la crème dans le récipient, qu'on tient au-dessus du feu jusqu'à ce que le vase s'échauffe, et on bat alors la crème qui devient bientôt du beurre. Dans toute la Corse, on n'emploie dans la fabrication du beurre que le lait des chèvres, des brebis et des mouflons. A Ajaccio même, pour avoir du beurre fabriqué

avec du lait de vache, il faut le faire venir d'Italie. En Corse, les troupeaux se composent presque exclusivement de mouflons; animaux de la race ovine, de la taille d'un petit mouton; avec leurs poils longs et soyeux et leurs cornes recourbées, ils ressemblent beaucoup au bouc. Le mouflon est très sauvage, et se nourrit des bourgeons et des jeunes pousses trouvés dans les maquis.

Evisa est une petite ville qui renferme à peu près un millier d'habitants. Dans l'unique hôtel de l'endroit on pourra se procurer un lit propre, une nourriture simple mais abondante, de l'excellent vin, pour la somme de cinq ou six francs par jour, café et cognac compris. On obtiendra peut-être même les cigares par-dessus le marché, car dans le pays, on en a quatre pour deux sous.



MOUFLONS

Nous conseillons au voyageur de prendre pendant quelque temps Evisa pour son quartier général, car le pays d'alentour est admirable et sauvage à l'excès. Une promenade dans la direction de Chidazzo, par exemple, lui laissera une impression ineffaçable. Il y a quelque chose de vraiment saisissant dans la grandeur sauvage de la Spelonca et des gorges de Porto.

Pour visiter la Spelonca, on quitte la route de voiture près de la chapelle de San Cypriano, on traverse le cimetière et on descend à l'ouest par un sentier taillé dans le rocher. Peu à peu la végétation du maquis disparaît, laissant à nu le granit d'un rouge sombre dont les aiguilles pointues se découpent sur le ciel. Le sentier contourne d'énormes blocs, passe par moments sous des rochers qui surplombent, et suit enfin le bord d'un précipice au fond duquel on entend le sourd mugissement d'un torrent. Après avoir fait des lacets sans nombre, on arrive au pont de Zaglia, où l'on traverse le Porto près de sa jonction avec l'Aïtone. Des parois rugueuses de granit noir forment à cet endroit une immense crypte. Au moment du coucher du soleil, les reflets de la lumière produisent là des effets véritablement féeriques. On devra donc faire cette excursion le soir; mais il faudra très probablement se passer de guide, car, bien que les hommes d'Evisa ne manquent pas de courage, pas un n'oserait s'aventurer

dans la caverne à la tombée de la nuit. Ils affirment qu'elle est hantée par les sorciers et les esprits malins, et leur superstition s'explique un peu par les lugubres échos qu'on entend dans le ravin et l'aspect fantastique, à la nuit, de ces énormes rochers tout crevassés.

La promenade d'Evisa à Porto, par la forêt, n'est guère moins belle, quoique



GORGE D'EVISA

d'un pittoresque moins sauvage. Au delà de San Cypriano, la route tourne à l'est, passe par-dessus un torrent, borde les châtaigneraies d'Evisa, et, dévalant jusqu'à la mugissante petite rivière de Porto, suit pendant quelque temps sa rive gauche. Peu à peu, le pays perd de sa rudesse et l'on quitte enfin les rochers granitiques pour descendre à travers les vignobles jusqu'à Porto.

La route de Porto à Ajaccio pénètre dans les Calanches, région montueuse qui renferme des rochers presque aussi extraordinaires que ceux d'Evisa. Avant d'entrer dans ce chaos, on suit pendant très longtemps la côte de l'admirable golfe de Porto ; la route est creusée dans le flanc de la montagne et grimpe quelquefois à 800 pieds

à pic au-dessus de la mer. Au-dessus de ces précipices, les pentes sont couvertes d'arbres et de plantes grimpantes. Des orangers qui portent des fruits en mars, des bruyères arborescentes, des cistes, des myrtes, et nombre d'autres plantes fleuries, croissent avec une vigueur singulière sur ce sol peu généreux ; et partout où a pu s'amasser une plus grande quantité de terre végétale, des oliviers et des chênes verts ont poussé et font un heureux contraste avec les rochers de granit rouge et l'azur intense du ciel.

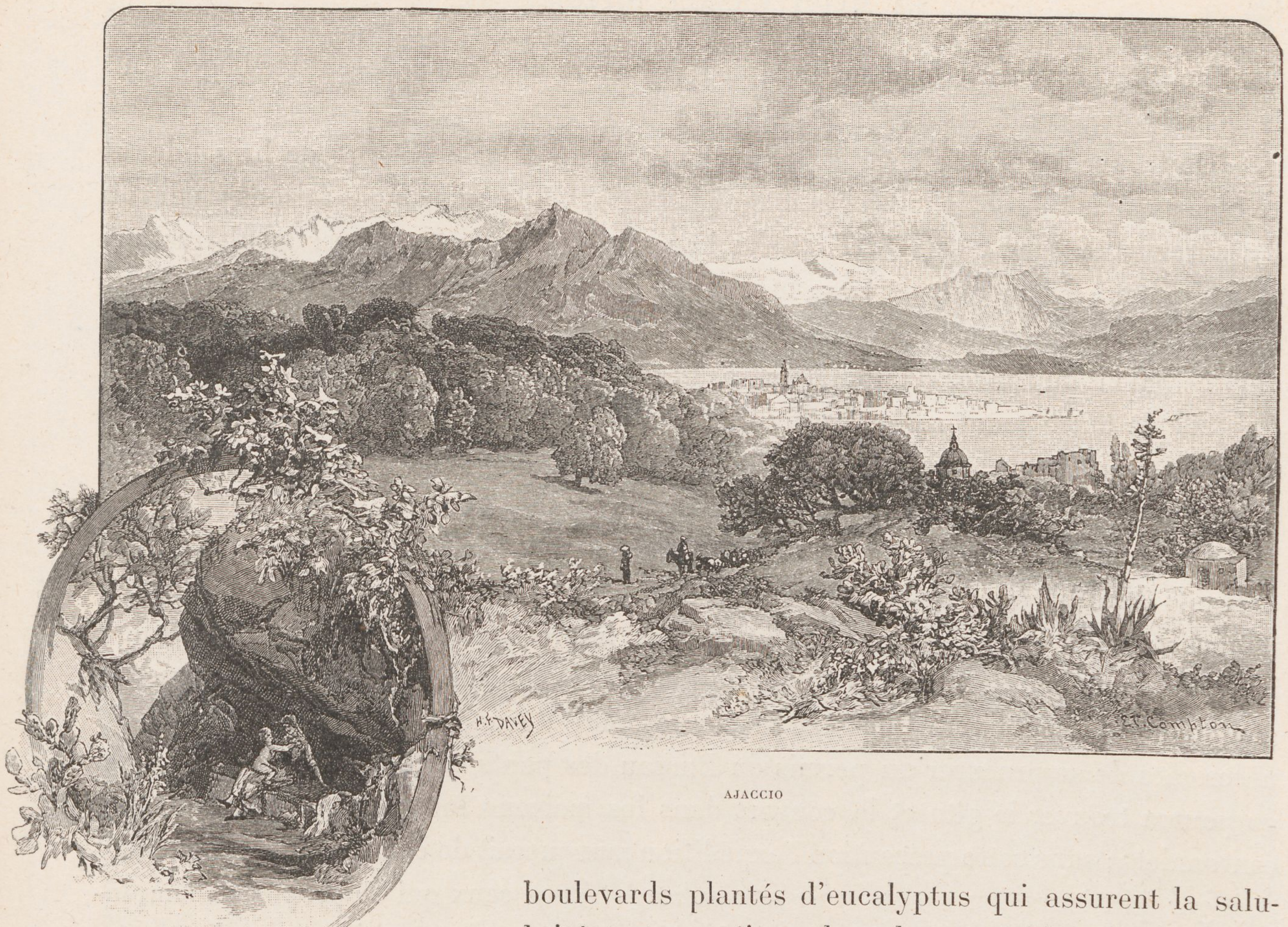
Des Calanches à Vico et de là à Ajaccio, la route n'offre pas autant d'intérêt ; mais l'enthousiasme renaît dès qu'on arrive en vue d'Ajaccio, « la perle de la Méditerranée », qui s'étale le long de son admirable golfe, avec ses jardins d'orangers et ses bois d'oliviers ; au-dessus s'étagent des collines couvertes de chênes verts, qui se découpent vigoureusement sur les montagnes neigeuses.

La diligence parcourt le cours Napoléon et son avenue d'ormes aussi hauts que les maisons à six étages qu'ils abritent du soleil ; plus loin, la rue est bordée d'orangers. Le voyageur, qui vient d'explorer la montagne et de visiter des hameaux presque sauvages, n'est pas fâché d'apercevoir un théâtre et d'innombrables cafés qui lui indiquent qu'il rentre dans un monde civilisé. Au bout du cours Napoléon, s'élève un monument dont la vue rappelle à l'esprit des souvenirs historiques : c'est une statue équestre du grand Empereur, qui fait face à la mer ; aux quatre coins du piédestal se tiennent les quatre rois de sa famille. Sur la gauche, une autre statue de Napoléon Ier qui surmonte une fontaine jaillissante où quatre lions crachent l'eau : tout autour s'étend un jardin de palmiers et de plantes tropicales.

Dans une rue détournée, on montre au visiteur une modeste maison dont la porte est surmontée d'une tablette de marbre : c'est là qu'est né Napoléon. Les souvenirs du grand homme se dressent à chaque pas ; au bout du cours Grandval on montre une sorte de grotte formée de deux blocs de granit où, selon la tradition, l'empereur encore enfant se retirait pour méditer. Aujourd'hui, les jeunes Corses y jouent à cache-cache. Derrière cette grotte s'ouvre une délicieuse vallée, plantée d'orangers et de citronniers, où les voyageurs peuvent aller se promener librement, comme partout en Corse. Le terrain cultivé est coupé d'une multitude de petits ravins qui étincellent, au printemps, de jonquilles, de pieds d'alouette, de soucis et de cyclamens, et sont arrosés de ruisselets courant parmi les rochers. Les collines sont couvertes de maquis et ombragées d'oliviers et de chênes verts superbes. Il n'y a pas un moment de l'année où ces bois soient dénudés et sans fleurs.

Entourée de jardins d'orangers, de gracieux bouquets de palmiers, la ville s'étend le long du golfe, dont les eaux revêtent les teintes les plus délicates sous les rayons du soleil couchant.

Ajaccio avec ses quartiers neufs, ses quelques hôtels confortables, et ses



AJACCIO

GROTTE DE NAPOLÉON

boulevards plantés d'eucalyptus qui assurent la salubrité, est un séjour des plus agréables. Il est étonnant qu'elle ne soit pas devenue une station d'hiver pour les étrangers. La vie y est à bon marché, le climat délicieux et beaucoup plus égal que celui de la Corniche et même de Naples; la poussière, ce terrible fléau de la plupart des stations méditerranéennes est inconnue ici; enfin le voyage de Corse est beaucoup moins pénible que celui d'Alger, et sera bientôt rendu plus facile encore par l'achèvement d'un chemin de fer entre Ajaccio et Bastia. Pour le moment, la ligne ne va que jusqu'à Corte, à l'est des montagnes et à Bocognano, de l'autre côté : on est obligé de faire le reste de la route en diligence.

Il y a de charmants buts de promenades dans les environs d'Ajaccio; si l'on veut faire une excursion un peu longue, on prend, sur le cours Napoléon, la diligence pour Sainte-Marie-Siché, afin de parcourir rapidement un chemin qu'on connaît probablement déjà, puis on va en se promenant jusqu'à Bicchisano, où il y a une auberge convenable pour passer la nuit. En quittant Bicchisano le matin, de bonne heure, on arrivera le soir à Olmetto. Le troisième jour on descendra à Propriano, et de là on longera en bateau l'admirable golfe d'Ajaccio pour revenir à la ville. Si l'on veut allonger cette délicieuse promenade, on prendra la diligence de Propriano à

Sartène, pour revenir le lendemain à pied, à travers des forêts de chênes-lièges sous lesquels s'étend un tapis de fleurs.

On trouve encore aujourd'hui aux alentours un certain nombre de brigands, et comme on se fait des brigands corses une idée assez vague, nous nous faisons un devoir d'assurer aux étrangers qu'ils n'ont absolument rien à craindre de ces insulaires, qui ne présentent aucun rapport avec les malfaiteurs qui dévalisent les voyageurs et ne les lâchent que moyennant rançon. Ceux-ci sont simplement des hommes hors la loi, qui ne veulent pas payer d'impôts, ou ont tué quelqu'un par vendetta, ou ont enfreint de quelque autre manière les prescriptions du Code pénal. Jamais on ne les a vus voler ou insulter un étranger. Si l'on avait la bonne fortune d'en rencontrer un, on aurait certainement à se louer de sa bienveillance et de sa courtoisie.

Les promenades dont nous venons de parler, l'ascension du mont Cinto et la descente dans les gorges de la Spelonca, sont à la portée de presque tout le monde; il nous reste à parler d'une expédition très intéressante, mais un peu difficile : il s'agit d'une course dans les forêts de Bavella et de San Pietro di Verde, avec la magnifique descente vers Ghisonaccia par le défilé d'Inzecca. Avant de partir, il est nécessaire de se procurer un permis du Bureau des ponts et chaussées, grâce auquel on pourra trouver le gîte et le couvert dans les maisons forestières et les huttes de cantonniers ; sans cette précaution l'expédition manquerait de charmes, car on pourrait voyager plusieurs jours sans voir une auberge. Pour ceux qui se proposent simplement de parcourir une belle forêt en cherchant des fougères curieuses et des fleurs rares, ou qui aiment suivre à l'aventure, pendant des heures entières, le cours d'un torrent rapide, rien de mieux que de prendre comme quartier général Levie, Zouga, Ghizoni, où les auberges sont bonnes, le vin excellent, le gibier et les truites abondantes. Sans compter que l'air y est d'une pureté parfaite et qu'on a tout près quelques-uns des plus beaux points de vue de l'île.

Ghisoni est un endroit remarquable. C'est une petite ville perchée sur une des pentes du mont Calvi, à 2000 pieds environ au-dessus du niveau de la mer, avec des maisons bâties en terrasse, les unes au-dessus des autres. Dans le fond se dressent les escarpements et les tours des deux gigantesques rochers, Kyrie et Christe-Eleïson. On ne regrettera pas de s'être levé de bonne heure quand on aura vu ces rochers se revêtir des teintes délicates de l'aurore, puis s'empourprer enfin de tout l'éclat du soleil levant.

A 12 kilomètres environ de Ghisoni, on rencontre Marmano, un joli petit village dans une situation pittoresque, au bord d'un grand bassin, tout entouré de hautes montagnes, où viennent se réunir les eaux de nombreux torrents pour former l'Orbo. Au delà du col de Verde s'étend une forêt dont certaines parties, encore épargnées par la hache du bûcheron, renferment les plus beaux arbres de l'île.



BASTIA

Pour se rendre à Ghisonaccia par le défilé de l'Inzecca, il est préférable d'aller à pied. Le chemin est si étroit que deux voitures ne peuvent y passer de front; l'un des deux véhicules est obligé de reculer jusqu'à un garage, pour permettre à l'autre de passer. Cette manœuvre n'est pas sans danger : la route, creusée dans le flanc de la montagne, longe un précipice à pic, au fond duquel roule l'Orbo, en bondissant sur d'énormes blocs de rochers tombés de la montagne; à certains endroits, il n'y a même pas de parapet, et l'on est littéralement suspendu au-dessus de l'abîme.

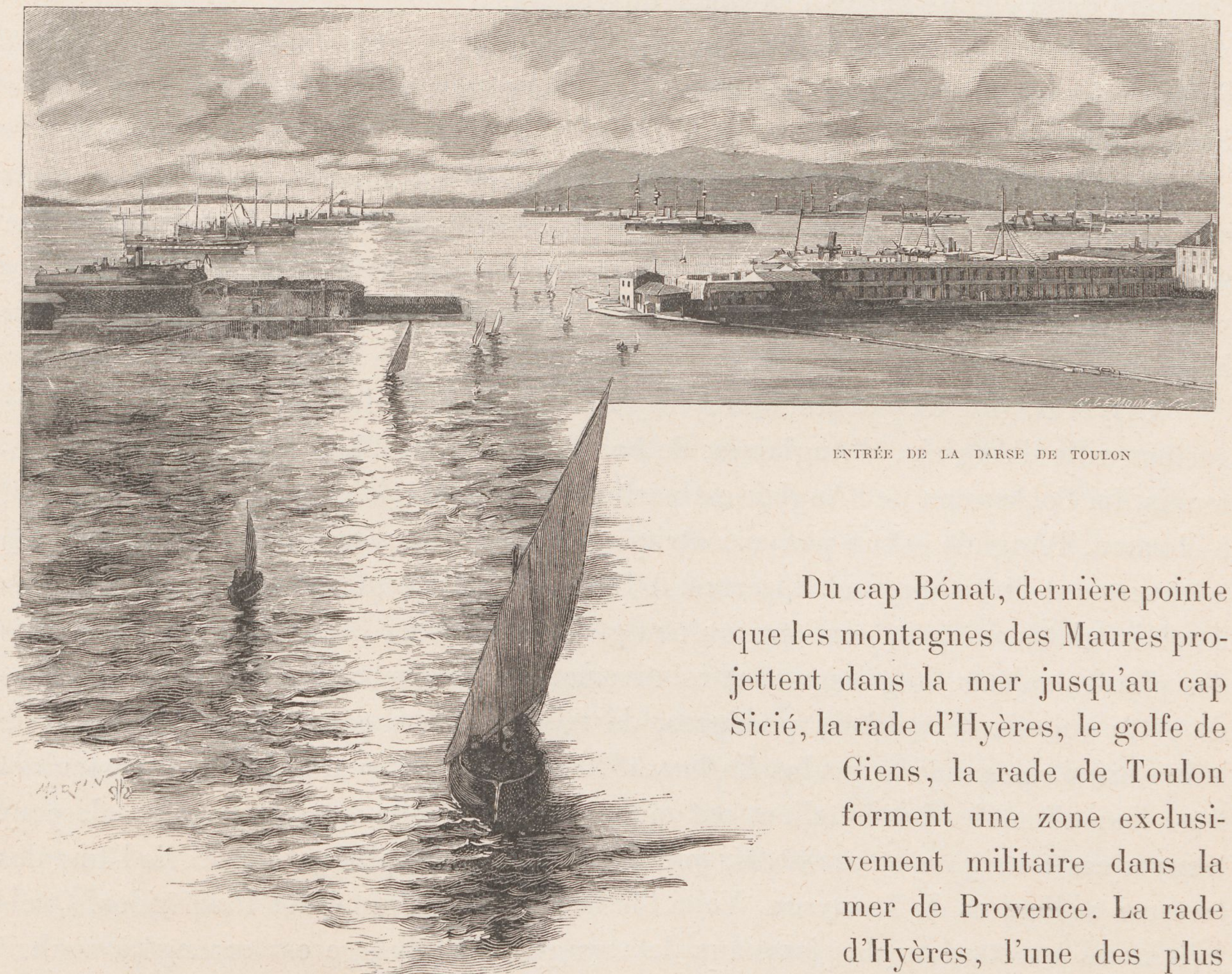


GROTTES DE BONIFACIO

Bonifacio, qui forme la pointe extrême de la Corse, est la dernière station dont il nous reste à parler. C'est une ville très particulière qui ne ressemble à aucune autre en Corse, ni par son aspect, ni par le caractère de ses habitants. Ici, contrairement à ce qui se pratique dans le reste de l'île, les femmes ne travaillent pas, et les hommes sont brusques et inhospitaliers. Ils parlent un dialecte qui leur est propre. La vieille ville a un aspect moyen âge et renferme deux ou trois églises qui valent la peine d'être visitées; elle couvre un rocher qui domine la mer de 200 pieds et qui est tellement miné par les eaux, que la plupart des maisons sont abandonnées comme peu sûres. Les grottes creusées par la mer sont extrêmement

curieuses et pourraient rivaliser avec les célèbres grottes de Capri; on peut y arriver en bateau à certaines heures de la marée. La plupart sont revêtues de stalactites et les rochers, couverts d'une espèce particulière de mousse violette, reflètent les riches teintes de l'eau à laquelle les mouvements du bateau donnent des scintillements d'or et de pierres précieuses. Dans la grotte de la Dragonetta, les rochers du fond prennent, à travers la nappe d'eau absolument transparente qui les recouvre, des tons de topaze, de corail et de lapis-lazuli d'un éclat incomparable.

Des îles d'Hyères aux Bouches-du-Rhône



ENTRÉE DE LA DARSE DE TOULON

Du cap Bénat, dernière pointe que les montagnes des Maures projettent dans la mer jusqu'au cap Sicié, la rade d'Hyères, le golfe de Giens, la rade de Toulon forment une zone exclusivement militaire dans la mer de Provence. La rade d'Hyères, l'une des plus belles de la Méditerranée, se recourbe harmonieusement en ellipse. Cette belle nappe d'eau est admirablement protégée de la houle du large par le gigantesque brise-lames que forment les îles du Levant, de Port-Gros et de Porquerolles et la

presqu'île de Giens; d'autre part les collines boisées, qui dominent la vallée d'Hyères, la protègent contre les fureurs du mistral. De quelque côté que souffle le vent, la rade offre aux navires de nombreux et d'excellents abris; celui des Salins, d'abord, où l'escadre de la Méditerranée fait ses exercices d'embarquement; en face, le petit mouillage de Port-Gros, derrière un rempart de montagnes; enfin, à l'abri de l'île de Porquerolles et de la presqu'île de Giens, les rades très sûres de Porquerolles, du Pradeau et de la Badine, où peut se réfugier aisément une flotte entière. La rade d'Hyères communique avec la pleine mer par de nombreuses passes : la plus large est entre le cap Bénat et l'île du Levant; c'est par là qu'entrent les navires qui viennent du côté de l'Italie. D'autres passes s'ouvrent entre les îles; c'est par celle qui s'étend entre l'île du Grand-Ribaud et Porquerolles que rentre ordinairement l'escadre de la Méditerranée à sa sortie de Toulon.

Le mouvement commercial de la rade d'Hyères est presque nul; seules, quelques barques de pêche viennent amarrer dans les petits ports de Port-Gros et de Porquerolles.

La ville d'Hyères couvre le versant d'une colline à 5 kilomètres de la mer, dont elle est séparée par des salins et des plages marécageuses. La ville est assez prospère grâce à l'exploitation des salines et au commerce des primeurs. Les étrangers y viennent aussi en assez grand nombre. M. Gaston Deschamps nous donne un récit humoristique d'une visite à Hyères :

« Hyères, ville de plaisirs, disent les guides; ville de malades, disent les médecins; surtout ville d'Anglais, d'Anglaises, de boarding-houses, d'hôtels meublés, de lawn-tennis. Ici l'obsession de l'Anglais est particulièrement déplaisante; à Nice, à Cannes, à Monaco, l'Anglais est un peu excentrique, humoriste, cousu d'or, lâché et déchaîné à travers des divertissements bizarres. A Hyères, visiblement, nous avons affaire à des Anglais tristes, rangés, peut-être un peu gênés dans leurs finances, en tout cas amis des plaisirs calmes, hygiéniques et relativement peu coûteux. Les gens du lieu, fiers de cette colonie de quakers podagres, de misses sèches comme des harengs et de babys aussi romantiques que les *Enfants d'Édouard*, n'ont rien négligé pour retenir et fixer leur clientèle. Les hôteliers ont mis au supplice leur cervelle méridionale pour trouver ces enseignes et ces titres, qui, évidemment, remplissent de poésie l'âme des lecteurs ordinaires de Tennyson. Voici l'hôtel d'Orient, l'hôtel des Hespérides. Quels jolis noms à mettre sur des journaux de voyages! Le paysage est arrangé à souhait pour le plaisir des clients de l'agence Cook. D'adroits pépiniéristes, « correspondants de plusieurs Sociétés d'horticulture », ont transplanté, sur les trottoirs, des palmiers qui étalent leurs larges feuilles; mais, le long de ces hôtels corrects, à côté des garçons en habit noir, ces arbres exotiques ressemblent à de grands plumeaux. Des propriétaires intelligents ont essayé de donner une couleur tout à fait africaine à ce

décor, en bâtissant derrière les palmiers, de petits édicules à peu près moresques, qui ressemblent aux marabouts de la Kasbah, comme les figurants de l'Exposition ressemblaient aux Arabes du désert.

« Mais n'allez pas vous moquer de ce paysage, d'ailleurs aimable. Vous vous feriez une affaire avec les gens du pays. Les habitants d'Hyères, qui mettent de la fougue dans tous leurs sentiments, prétendent, avec une juste fierté, que, dans tout le Midi, on chercherait vainement quelque chose qui ressemblât, même de loin, à leur ville. Il faut voir les bourgeois du lieu faire leur promenade accoutumée sur la hauteur qui domine les maisons neuves, autour du vieux château. Leurs bras s'étendent, en gestes d'extase, pour montrer aux étrangers les collines de Carqueyranne et le mont Fenouillet, plein de sources fraîches. Ici, tout passant peut devenir, à votre gré, même pour rien, un guide et un drogman. Un vieux monsieur, auquel je demandai mon chemin, me retint par le bras, au moment où j'allais me retirer en ébauchant une révérence, comme cela se fait dans le Nord et se lia immédiatement avec moi. Je dois beaucoup aux entretiens intarissables de ce brave homme. Il me fit un cours d'histoire locale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

« Les Phéniciens et les Phocéens jouaient naturellement un grand rôle dans ses récits. J'appris comment « les fondements de la ville d'Hyères furent jetés par un puissant peuple qui s'appelait les Camatulliciens ». Après de longs récits fort obscurs, où je crus voir vaguement que la ville, en 980, passa sous la dépendance des vicomtes de Marseille, de la branche des seigneurs de Fox, qui la perdirent en 1062, avant le règne d'Ildefonse Ier, et la recouvrèrent dans la guerre que Guillaume VI, comte de Forcalquier, entreprit contre Ildefonse II, le vieux savant me rappelait avec orgueil que, en 1289, Hyères avait un viguier, tandis que Toulon n'était qu'un bailliage.

« Hélas ! Monsieur, ajouta-t-il d'un air triste, Hyères vit peu à peu s'évanouir sa splendeur. En 1519, les Maures ravagèrent son territoire ; en 1536, Charles-Quint voulait la dévaster ; mais Doria, son général, fut plus clément. Sous le règne de Henri III, la population embrassa le parti de la Ligue. Le château fut attaqué et battu. C'est sous Henri IV que cet antique manoir, aux remparts crénelés et flanqués de tours, fut démantelé, après huit cents ans d'existence, pour satisfaire le ressentiment de ce prince. Et voilà pourquoi Hyères, une des douze sénéchaussées de la Provence, n'est plus qu'un simple chef-lieu de canton ».

« Mon compagnon se consolait un peu de ces déboires, en me vantant les « rares beautés horticoles » qui font de la vallée d'Hyères un parterre si bariolé. Il me promenait à travers des jardins, encore frileux et peu fleuris, et me montrait, avec une terminologie d'une rare abondance, le magnolier de Floride, le yucca, le camérope, le dragonier, le médecinier. Il me faisait voir de petites plantes et des grappes de boutons fermés, et son imagination, devant les palissades de chèvrefeuille et les

espaliers de myrte, évoquait, comme dans la vision d'un paradis terrestre, les grappes bleues de l'élizia, les cloches violettes de la cobée, les épis serrés de la sauge mexicaine, les larges fleurs du troène japonais, la benoîte, la globbée couleur d'orange, la pervenche de Madagascar et la dentelaire du Cap, les crinolles, les grenadilles, les poincillades et les glaïeuls, les fleurs précieuses du franchipanier, l'aristoloche grimpante, les ombelles des aralies, la magnificence des hortensias, les balisiers, les jasmins et les renoncules, toute une flore compliquée et cosmopolite, où se mêlaient les nuances les plus étranges et les plus subtils parfums.

« Mon hôte s'arrêta, un peu fatigué par cette longue énumération. Puis il s'écria :

« C'est pendant le mois de mai, Monsieur, qu'il faut visiter ce boudoir favori de la nature. La pourpre des rois et toutes les pierreries d'un diadème ne sont pas comparables, dans leur éclat, à la beauté de cette légion de fleurs ».

« Je le quittai presque converti à ses enthousiasmes. Ne riez pas trop. Ce patriotisme loquace et volontiers ombrageux date de loin, et, avant de déborder en dithyrambes un peu cocasses, il a fait des merveilles. Ici, nous sommes dans un pays de culture classique, parmi des gens qui sont tout pleins de vanité latine, et, encore plus peut-être, d'amour-propre grec. Devant cette mer clémente, où les tartanes des côtes de Provence se croisent avec les caïques de l'archipel, il me semblait qu'aujourd'hui comme aux temps très anciens cette côte était un prolongement et comme un faubourg des villes grecques d'Asie Mineure. Un citoyen de Milet, d'Iasos, de Phocée ne serait pas trop dépaysé dans ce morceau de la France. Il y retrouverait, après tant de changements, un peu destitué de sa beauté première, mais, somme toute, très reconnaissable, l'esprit municipal de la cité antique. Il est assez curieux de penser que le même instinct oratoire aboutit aux déclamations des cafetiers marseillais et aux phrases harmonieuses des orateurs attiques. Dans toute cité grecque, antique ou nouvelle, il y a une Canebière. Rappelez-vous que, dans leurs mémorables discours, Périclès, Démosthène et Hypéride parlent de l'Acropole d'Athènes comme des cicérones ingénieux et éloquents ».

Du haut de la colline qui domine Hyères, l'œil embrasse toute la campagne environnante, la rade et au delà le groupe des îles d'Hyères. On pense alors à ces jolis vers de Mistral : « Les Iles d'or.....! Qu'on m'y laisse cueillir un bouquet ; elles fleurent le romarin..... Lors de ma fête, prince des Iles d'or, tu m'apporteras, tous les étés, un bouquet de fleurs d'or. »

Les îles d'Hyères sont presque désertes : le personnel d'une fabrique de produits chimiques, des gardiens de batteries, de phares et de fanaux, des employés des douanes en forment toute la population. Ces îles n'ont pas toujours été ainsi abandonnées. Dès les premiers siècles du christianisme, les moines de Lérins y établirent



TOULON

une succursale et s'y défendirent vaillamment contre les Barbares. Mais vers la fin du douzième siècle, les Sarrasins envahirent ces îles, chassèrent les moines et ravagèrent leurs couvents. A la place ils contruisirent des forts dont on reconnaît encore les ruines.

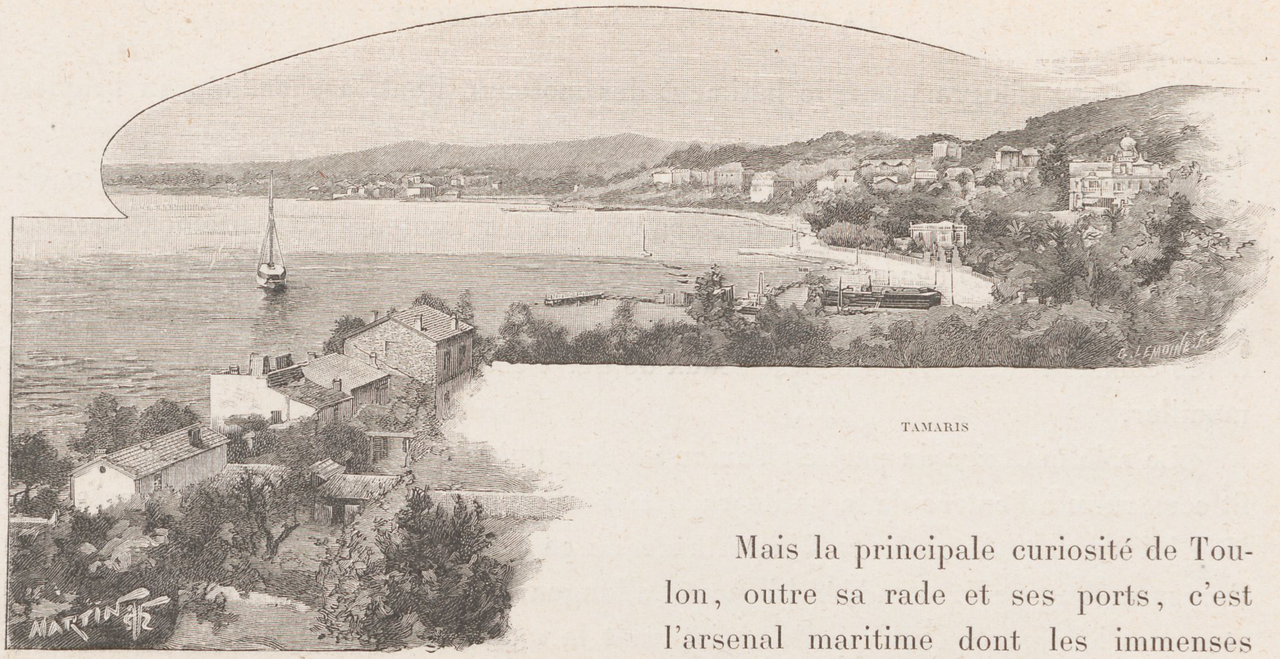
Au delà de la presqu'île de Giens, la côte s'étend vers l'ouest, souriante et gaie, s'avançant dans la mer en falaises hardies ou reculant devant les flots pour former de charmantes baies, des calanques aux contours gracieux. Sous les rayons du soleil, les rochers prennent des tons chauds, ocreux, éclatent comme embrasés. Les pins, les chênes verts, les bruyères arborescentes s'accrochent à leurs sommets qu'ils couvrent d'un sombre duvet et dévalent sur leurs flancs en un charmant désordre. Çà et là des bastides d'un jaune d'or pâle ou d'un rouge vif apparaissent éclatantes au milieu de la verdure sombre des pins. Bientôt les forts qui couronnent les hauteurs et les promontoires annoncent la proximité de Toulon.

Du cap Brun une jetée gigantesque, interrompue seulement par une passe large de 400 mètres, va aboutir à la pointe nord de la presqu'île de Saint-Mandrier et ferme la rade de Toulon. « Cette rade est, dit Michelet, la merveille du monde. Il y en a de plus grandes encore, mais aucune si belle, aucune si fièrement dessinée. Elle s'ouvre à la mer par une bouche de deux lieues, la resserrant par deux presqu'îles recourbées en pattes de crabes. Tout l'intérieur varié, accidenté de caps, de pics rocheux, de promontoires

aigus, landes odorantes sauvagement parfumées, vignes, bouquets de pins, aloès et cactus ; une noblesse et une sévérité singulières. »

Au loin, vers le nord-ouest, la côte s'avance de chaque côté en forme de promontoires. En approchant, on distingue leur croupe arrondie où les blanches villas se perdent dans un fouillis de verdure et que surmontent à droite l'énorme construction de la Grosse-Tour, à gauche le fort de l'Éguillette. On passe le détroit et on entre dans la petite rade. Tout autour du littoral s'ouvrent une série de ports ayant chacun un nom particulier. On voit, d'abord, les cales de l'arsenal du Mourillon où l'on construit des navires ; derrière se dressent d'énormes bâtiments, les forges, les magasins, les hangars. Au nord est le port marchand plein de vie et d'animation. Des embarcations de toute nature se pressent amarrées le long des quais où circule une foule agitée. Toute une ville marchande s'élève derrière. A gauche du port marchand s'étendent deux ports de dimensions beaucoup plus grandes. Ce sont la darse vieille dont les deux tiers sont affectés à la marine marchande, le reste à la marine militaire, et la darse neuve réservée exclusivement à la marine militaire et couverte de bâtiments de guerre. Ces deux darses communiquent entre elles par un étroit canal. La ville de Toulon s'étend aux pieds de hautes collines que domine au nord la masse calcaire du Faron. Cette montagne grise, que recouvre à peine le vert duvet des pins d'Alep, ressemble à un gigantesque amas de cendres moutonnées par le vent. Plus loin, on aperçoit vers l'est le sommet du Coudon brusquement coupé en coude. De ce point élevé, on peut embrasser d'un seul coup d'œil toute la côte qui se déroule en gracieux méandres et en découpures hardies de Marseille à Nice.

La ville possède quelques monuments dignes de l'attention du voyageur. Le théâtre est un superbe édifice dont les deux façades principales sont ornées de belles statues ; la salle peut contenir environ 2000 personnes. Deux églises, celle de Saint-Louis et l'ancienne cathédrale de Sainte-Marie-Majeure, méritent une visite. L'église Saint-Louis est précédée d'un péristyle de quatre colonnes toscanes. A l'intérieur, dix-huit colonnes doriques en pierre blanche de Cassis séparent les nefs. On y remarque de beaux tableaux, entre autres une *Fuite en Égypte*, œuvre de Jean Vanloo, et un *Saint Sébastien* attribué à Rubens. L'église de Sainte-Marie-Majeure date du onzième siècle ; mais elle a été restaurée au douzième siècle, puis agrandie au dix-septième siècle, de telle façon que les trois nefs du monument primitif forment le sanctuaire de l'église actuelle ; cette église renferme des morceaux remarquables des sculpteurs Puget, Veyrier, Canova, et des tableaux de J.-B. Vanloo et de Mignard. Sur le quai s'élève l'hôtel de ville, décoré de deux cariatides exécutées par Puget, et des bustes des *Saisons* par Hubac. Près de là, on montre la maison de Puget, dont les pilastres sont remarquables. En face de l'hôtel de ville, du côté du port, se dresse une statue en bronze de la *Navigation*, par Daumas.



TAMARIS

Mais la principale curiosité de Toulon, outre sa rade et ses ports, c'est l'arsenal maritime dont les immenses bâtiments s'étendent derrière la darse neuve et la darse de Castigneau, sur une longueur de 7 kilomètres, et occupent une surface totale de 270 hectares. Une porte monumentale, décorée de quatre colonnes doriques d'un seul morceau de marbre cipolin et des statues de Mars et de Bellone, en forme l'entrée.

Arrivé dans la cour qui suit le vestibule, on embrasse d'un coup d'œil l'ensemble des bâtiments : en face, le magasin général, construction de trois étages, qui sert d'entrepôt aux matières premières; à droite, la corderie, galerie voûtée, longue de 320 mètres, large de 20 mètres, et les ateliers des grandes forges où l'on remarque un énorme marteau-pilon du poids de 2500 kilogrammes; à gauche, le pavillon de l'Horloge, où sont les bureaux de la Direction et du mouvement du port. Près de la corderie est le musée naval, qui renferme une collection nombreuse de modèles de constructions navales ainsi que de machines et d'apparaux mécaniques en usage dans les arsenaux.

A droite de la cour, un très bel escalier mène à la salle d'armes, dont la porte est ornée de deux cariatides colossales soutenant un fronton que surmonte un aigle gigantesque, œuvre de Puget. La salle est ornée de vases, de lustres, de corbeilles dessinées avec des pièces d'armes; on y remarque les statues de nos grands marins : Jean Bart, Suffren, Tourville, Duguay-Trouin, etc.

Le long de la rade de Castigneau s'étend l'arsenal de ce nom, sur une longueur de 5 kilomètres, jusque près de la Seyne. Il couvre une surface totale de 37 hectares et contient des bâtiments immenses : la boulangerie, dont les fours, au nombre de 20, pourraient cuire par jour 600000 rations; la fonderie, très vaste et admirablement disposée; les forges, où l'on voit des marteaux-pilons pesant

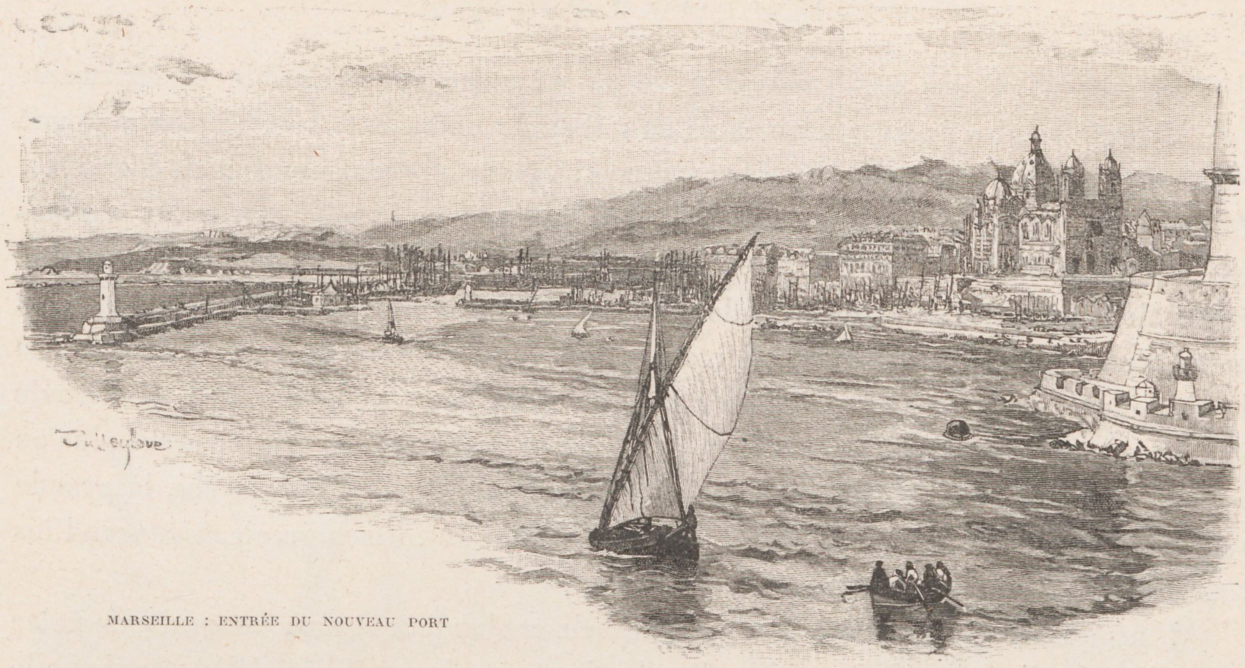
jusqu'à 6 000 kilogrammes ; le bâtiment des moteurs, dont la cheminée en briques s'élève à la hauteur de 72 mètres.

Les rades, les ports et la ville de Toulon sont défendus par une ceinture de batteries, de redoutes, de forts qui couronnent les hauteurs des promontoires et protègent la côte de chaque côté de la ville sur une grande étendue. C'est à l'abri de ces forts, dans la rade de Toulon et dans la rade d'Hyères, qui peut en être considérée comme l'annexe, que les vaisseaux de notre escadre de la Méditerranée viennent mouiller.

Le rôle militaire du port de Toulon ne date guère que du règne de Louis XII, qui fit construire à l'entrée de la petite rade le bastion de la « Grosse-Tour ». Après lui, Henri IV, comprenant toute l'importance de ce port pour la défense des côtes de Provence, l'agrandit considérablement, allongea les quais de près de 500 mètres et creusa la darse qu'on appelle maintenant la « darse vieille ». Il recula les remparts de la ville, les flanqua de cinq bastions, et bâtit les forts Sainte-Catherine et Saint-Antoine. Sous Louis XIV, l'importance de Toulon s'accrut encore : Vauban en fit le premier arsenal de la France ; il creusa la darse neuve, allongea les quais, construisit les ateliers et les magasins. La surface de la ville fut étendue et entourée d'un nouveau système de fortifications et de bastions ; deux nouveaux forts, ceux de l'Éguillette et de Saint-Louis, furent élevés. C'est grâce à ces travaux que la ville put soutenir les sièges mémorables de 1707 et de 1793, et ajouter ainsi deux pages glorieuses à notre histoire nationale.

En 1707, la France, épuisée par de longues guerres, avait à lutter contre l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande et la Savoie coalisées. Les alliés avaient envahi la Provence et pris Toulon pour objectif. L'armée impériale, sous les ordres du prince Eugène et du duc de Savoie, mit le siège devant la ville, tandis qu'une flotte anglaise essayait de la bombarder. Le peuple de Toulon opposa une résistance héroïque. Chacun contribua à la défense suivant ses ressources ; le riche donna son argent, le pauvre son travail. On dépava les rues, on se prépara à une guerre de barricades. On fit des sorties en masse ; bientôt l'ennemi, harassé, dut lever le siège ; la flotte anglaise elle-même avait été réduite à l'impuissance par l'artillerie de la place.

En 1793, il ne s'agissait plus de défendre la ville contre l'ennemi : il fallait la lui reprendre ; les royalistes avaient livré le port de Toulon aux Anglais. L'ennemi avait établi 5 000 hommes dans la ville ; 10 000 hommes occupaient les forts environnants, à l'abri desquels l'escadre anglaise mouillait dans la rade. L'armée républicaine vint mettre le siège devant la ville. Ce fut à ce siège que Bonaparte, alors tout jeune commandant d'artillerie, fit ses débuts. Il siégeait au conseil de guerre et proposa de prendre le fort de l'Éguillette, qui fermait la rade. Une fois ce point occupé, l'escadre ne pouvait plus rester dans la rade sans s'exposer à être brûlée. Ce



MARSEILLE : ENTRÉE DU NOUVEAU PORT

plan fut adopté et exécuté. Le 18 décembre 1793, à minuit, une colonne française gravit les escarpements du fort et s'empara des canons. Le lendemain matin, le drapeau tricolore flottait sur les forts de l'Éguillette et de Balaguier. Les Anglais tentèrent vainement de les reprendre; ils furent repoussés et se virent obligés d'évacuer à la hâte les autres forts. La flotte anglaise dut abandonner la rade, mais non sans avoir incendié l'arsenal.

Au sud-ouest de la ville s'étend la Seyne, qui fait pour ainsi dire suite à l'arsenal de Toulon. La Seyne doit son importance au chantier de constructions navales appartenant à la Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée. Plus de 2000 ouvriers y travaillent à la construction de grands navires. De ces chantiers sont sortis quelques-uns des plus beaux paquebots des Messageries et les magnifiques cuirassés qui font l'orgueil de notre marine. Le port de la Seyne, à l'entrée de la presqu'île du cap Sicié, est à l'abri de tous les vents; les navires du plus fort tonnage peuvent y entrer et opérer leur débarquement à quai.

En suivant la côte pour se diriger vers la presqu'île de Saint-Mandrier, on contourne la pointe de l'Éguillette et l'on découvre, aux pieds du fort Balaguier, Tamaris, dont les bastilles blanches, les charmantes villas s'étagent sur les premières pentes d'une colline au milieu de la sombre verdure des pins et des chênes-lièges. Là croît pêle-mêle toute une végétation exotique, les cistes blancs à fleurs roses, les ornithogales d'Arabie, les gentianes jaunes, les scilles péruviennes, les anémones stellaires, les jasmins d'Italie, les chèvrefeuilles de Tartarie et de Portugal, le tamarix narbonnais, auquel la ville doit probablement son nom. Aux rochers du rivage s'accrochent des arbres nains, des astragales en touffes énormes,

des arbousiers et des asphodèles, dans un désordre indescriptible et charmant.

George Sand a passé quatre mois au milieu de ce beau site et elle en a donné une remarquable description dans le roman qui a pour titre le nom même de *Tamaris*. De la bastide qu'elle habitait, la vue est splendide sur la mer et sur les collines qui dominent la ville, surtout le soir, au coucher du soleil; « le pic du Coudon revêt alors une teinte rose, puis devient couleur d'ambre, puis d'un lilas pur et enfin d'un gris de perle satiné, à mesure que le soleil descend à l'horizon. Au loin, dans la mer, apparaissent des navires dont la vapeur nuancée se déroule en longs serpents sur le ciel rose, et des centaines de barques empourprent plus ou moins, au soleil couchant, leur voile latine rouge ou blanche. Devant soi, la grande rade, partout entourée de collines d'un beau plan et de formes gracieuses, prend les tons changeants du prisme. »

Nous quittons, non sans regret, ce spectacle enchanteur et nous poursuivons notre route dans la direction de Marseille. Sur les hauteurs du cap Sicié s'élève la chapelle de Notre-Dame de la Garde, où accourt chaque année, au mois de mai, une foule de pèlerins. Nous longeons pendant un certain temps la côte rocheuse, puis nous contournons les îles des Embiers, qui en sont comme un lambeau détaché, et nous entrons dans la baie de Saint-Nazaire. Derrière la plage que bordent de beaux palmiers et des eucalyptus, on aperçoit les maisons à toits rouges de la ville. Plus loin, séparée seulement de la baie de Saint-Nazaire par la masse rocheuse du cap de la Cride, la baie de Bandol pénètre profondément dans la côte. Au fond de la baie, un joli bourg, avec son clocher et son vieux château, apparaît dans un cadre ravissant de palmiers, de platanes et d'eucalyptus. Le port constitue un excellent abri, où les navires peuvent se réfugier par tous les vents.

Au nord-ouest de Bandol s'ouvre le golfe beaucoup plus vaste de La Ciotat. En approchant du port, on aperçoit les tours, les clochers, les phares et les fanaux des jetées. La ville doit toute sa prospérité aux grands chantiers de construction et aux ateliers de la Compagnie des Messageries Maritimes, qui occupent près de 3 000 ouvriers. Ces ateliers sont, avec ceux de la Seyne, près de Toulon, les plus importants de la Méditerranée; on y construit de nombreux navires, de magnifiques paquebots à vapeur, ou des vaisseaux de guerre pour l'État. Le mouvement du port est presque nul et se réduit au petit cabotage avec les ports voisins et aux échanges nécessaires à la subsistance de la population; la pêche y est très active et occupe plus de 300 marins. Le commerce de La Ciotat ne prendra jamais un grand développement : le port est séparé du reste de la Provence par une barrière de montagnes, et les régions d'alentour ne peuvent fournir que peu d'aliments au commerce; l'agriculture y est pauvre et l'industrie nulle. La ville elle-même n'offre rien qui attire la curiosité du touriste; c'est un amas confus de cantines, d'auberges et de casernements.

La campagne environnante, aride et brûlée, ressemble aux abords d'une immense fabrique de produits chimiques.

Dans l'antiquité, La Ciotat (*Citharista portus*) était une des stations de la flotte romaine et servait de port à la ville de Ceyreste, qui s'élevait sur la hauteur, à 4 kilomètres de la côte, et qui n'est aujourd'hui qu'un pauvre village. On voit encore à Ceyreste quelques ruines, les restes des remparts de la petite ville romaine et les



MARSEILLE : LE VIEUX-PORT

vestiges d'un camp. Aux environs, on montre une fontaine que l'on croit être d'origine grecque, et une pierre tombale avec inscription.

Nous quittons La Ciotat et nous doublons le Bec-de-l'Aigle, « rocher bizarre, d'une coupe si aiguë qu'il ressemble effectivement, dit George Sand, à un bec gigantesque béant sur la mer et guettant l'approche des navires pour les dévorer ». De l'autre côté de ce promontoire rocheux s'ouvre la baie de Cassis, entourée de collines boisées et plantées de vignes. La ville est assise au bord de la mer, à l'extrémité d'une vallée étroite et ravinée, où croissent des oliviers, des figuiers et des câpriers. Le port avait autrefois une certaine importance à cause de la pêche du corail, qui était très productive, et des magnifiques carrières de calcaire jurassique qui entourent la ville et dont l'exploitation a pris beaucoup de développement depuis quelques années.

Actuellement, le mouvement commercial de Cassis est très faible; il se réduit presque à l'exportation de la pierre de taille qu'on extrait des carrières des environs. La pêche des poissons de mer occupe une centaine de marins. Quant à la pêche du corail, qui constituait autrefois une source de bien-être pour une grande partie de la population, elle est complètement abandonnée.

A partir de Cassis, la côte âpre et rocheuse s'élève en falaises abruptes, semblables aux murs d'un rempart; elle est creusée de profondes échancrures dont l'entrée est défendue par d'énormes promontoires; au fond de ces espèces de fiords, l'eau garde la limpidité et la transparence des lacs de montagne, tandis que la mer, soulevée par la tempête, brise avec fureur ses vagues contre les masses rocheuses qui en défendent l'entrée. Lorsque ces échancrures sont assez grandes, on leur donne, dans le pays, le nom de calanques. Les navires peuvent s'y abriter en sécurité, mais l'escarpement des bords et le manque de plages ne permettent pas d'y établir des ports.

Un archipel d'îlots s'étend parallèlement à la côte. Ce sont des rochers nus et déserts où ne pousse aucune végétation et où l'on ne rencontre aucun être vivant; seuls, des oiseaux de mer s'y réfugient et cachent leurs nids dans les fentes du roc. Deux de ces îles ont cependant été utilisées : l'île Plane, qui porte un phare dont la tour cylindrique s'élève à 40 mètres de hauteur, et l'île de Riou, où l'on a élevé une batterie. La côte offre le même aspect jusqu'au cap Croisette, le plus avancé de tous ces promontoires. Cette pointe extrême porte des ruines très anciennes qui sont peut-être les restes d'un oppidum celtique antérieur à l'arrivée des Phocéens sur les côtes de Provence.

Au delà du cap Croisette, la côte se creuse brusquement, dessinant une vaste courbe, coupée vers le milieu par une colline abrupte et dénudée qui s'avance en mer, et que surmontent l'église néo-byzantine et la tour carrée de Notre-Dame de la Garde. Dans la baie, on voit étinceler un groupe d'îles, dont l'une est couronnée des pittoresques bastions du château d'If, si connu des lecteurs de Monte-Cristo. Nous approchons de Marseille, la première ville maritime de France, la métropole commerciale de la Méditerranée.

Vue du large, la ville de Marseille produit vraiment un grand effet, avec ses forêts de mâts, l'entassement de ses constructions et de ses monuments, d'où se détache le dôme tout neuf de sa fastueuse cathédrale byzantine. Elle est entourée d'un hémicycle de hauteurs grisâtres, qui paraîtraient nues et désolées si le merveilleux soleil de Provence ne les illuminait de sa radieuse lumière. Sur les pentes, une multitude de taches blanches brillent au soleil : ce sont des bourgs, des hameaux, des villas et les innombrables *bastides* où les bourgeois marseillais aiment à se reposer de l'agitation de la ville. Au delà, un amphithéâtre de montagnes âpres et nues ferment l'horizon.



MARSEILLE, LA CANEBIÈRE

Avec sa Canebière et son Vieux-Port, Marseille est, comme l'a dit si justement Edmond About, « une porte ouverte sur la Méditerranée et le monde entier ». Les bateaux à vapeur et les voiliers qui encombrent ses bassins la relient avec tous les points de la côte méditerranéenne : bateaux de Barcelone et de Malaga, d'Ajaccio, d'Alger, de Tunis, de Naples, de Malte et de Constantinople. Ce grand paquebot qui semble dormir au soleil dans le port de la Joliette, partira demain pour Athènes et Alexandrie. Enfin le canal de Suez a mis Marseille en communication avec l'océan



MARSEILLE. GROUPES SUR LE QUAI

Indien, de même que par les colonnes d'Hercule elle accède à la grande voie maritime de l'Atlantique. On s'embarque au quai de la Fraternité pour Bombay, Singapour et Yokohama, pour Rio ou Buenos-Ayres, pour Santa-Cruz et Melbourne : cette grande extension de son importance commerciale, Marseille la doit, sans aucun doute, aux avantages exceptionnels de sa situation, mais aussi à l'esprit entreprenant de sa population avisée et robuste.

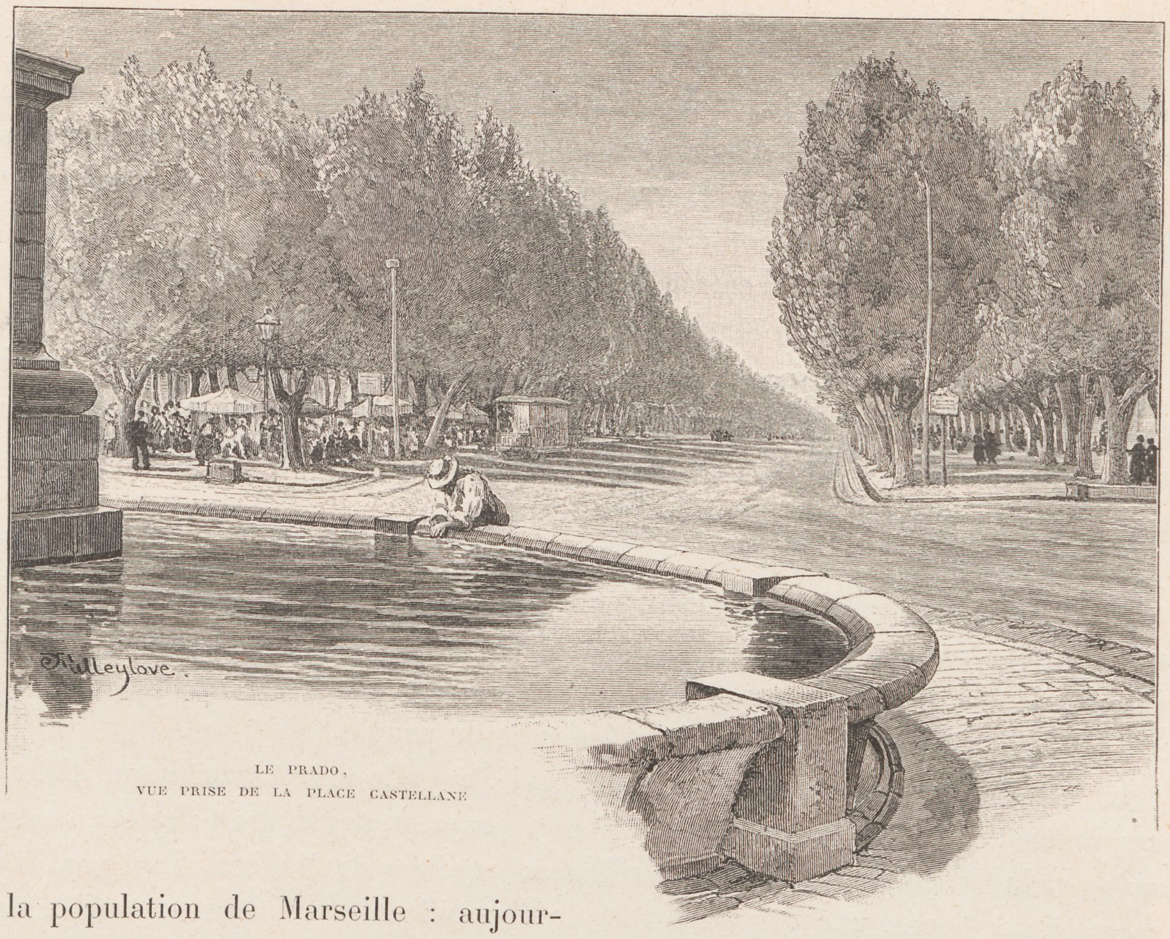
Rien de plus intéressant que l'histoire de cette ville ! Un petit village de pêcheurs occupa probablement, à l'origine, l'emplacement où s'élève maintenant la magnifique façade de la Bourse ; les Phéniciens s'en emparèrent et bâtirent ces colonnades antiques et ces sanctuaires oubliés, dont on a trouvé dernièrement quelques restes en creusant le sol pour faire la rue de la République. Puis, six cents ans environ

avant l'ère chrétienne, les Grecs vinrent s'établir sur ces rivages de la Méditerranée.

Une troupe de marins aventureux avait quitté Phocée, en Asie Mineure, et naviguant à l'aventure, était partie à la recherche d'un emplacement convenable pour fonder une ville nouvelle. Après avoir côtoyé la Grèce et la Sicile, et pénétré dans la mer Tyrrhénienne, ces hardis voyageurs abordèrent sur la côte de la Gaule et jetèrent l'ancre dans une petite anse presque entièrement fermée, abritée par des montagnes calcaires très dénudées. Ils appelèrent la nouvelle ville Massalia. La colonie grandit rapidement; bientôt, selon Hérodote, les colons furent rejoints par leurs compatriotes, qui n'avaient pu défendre leur ville contre les Perses et avaient dû l'abandonner. Les Massaliotes fondèrent des colonies maritimes à Nice, à Antibes et à Hyères, et établirent des comptoirs dans l'intérieur, à Tarascon, à Avignon et dans quelques autres villes de la vallée du Rhône. Massalia devint alors une sorte de débouché pour le commerce gaulois. Ses marins parcouraient toutes les mers connues : Euthymènes explorait le littoral de l'Afrique jusqu'au Sénégal, Pythéas suivait les côtes de l'Europe et arrivait aux îles Shetland en longeant la Grande-Bretagne et l'Irlande. Lorsque les Romains arrivèrent en Gaule, Massalia était la souveraine incontestée de tout le bassin occidental de la Méditerranée.

Attaquée par les populations ligures, elle commit la fatale erreur d'implorer l'aide des Romains contre ses ennemis, et plus tard, lors de la grande guerre civile, ayant embrassé le parti de Pompée, elle fut cruellement punie de sa maladresse : César s'en empara, rasa ses fortifications et y établit une garnison. Marseille ne perdit pas cependant toute importance sous la domination romaine; elle brilla même d'un certain éclat, les lettres et les arts y fleurirent, ses écoles devinrent célèbres et lui méritèrent le nom flatteur de nouvelle Athènes.

Lors de l'invasion des barbares, les Visigoths, les Bourguignons et les Sarrasins ravagèrent la glorieuse cité et firent disparaître jusqu'aux traces de cette brillante civilisation : il ne resta plus trace de ces basiliques, de ces temples et de ces arcades qui ont dû, sans aucun doute, orner la ville, puisqu'on retrouve tant de traces de monuments analogues dans des centres de moindre importance, comme Arles, Nîmes, Vienne et Orange. Avec les croisades, la cité d'Euthymènes redevint grande et prospère; ce n'est que sous Louis XIV qu'elle vit disparaître les derniers vestiges de son indépendance. La Révolution lui porta un nouveau coup. Marseille ayant pris le parti des Girondins, fut soumise au régime de la Terreur. Avec la Restauration, elle commença à se relever, et bientôt fut en état de disputer à Venise l'empire de la Méditerranée. Le déclin de la puissance des Turcs, l'accroissement des relations commerciales avec Alexandrie et le Levant, la destruction définitive des pirates barbaresques, la conquête de l'Algérie et le percement de l'isthme de Suez, tout contribua à accroître dans des proportions gigantesques l'importance



LE PRADO,
VUE PRISE DE LA PLACE CASTELLANE

et la population de Marseille : aujourd'hui c'est le premier port maritime de France.

Si vous avez la chance d'entrer pour la première fois à Marseille par le Vieux-Port, vous verrez la ville dans toute son animation et son exubérante originalité. Sans doute, le Vieux-Port ne suffit plus aux exigences d'une ville maritime de premier ordre, mais il garde cependant son importance, et il est maintenant encore constamment encombré de navires. Sur le quai circulent des représentants de toutes les nationalités : des Grecs d'Athènes et des Levantins de Smyrne y coudoient des Italiens de Gênes, des Algériens et des Marocains ; et ces gens portent les costumes les plus divers. Quand on débarque au milieu de cette foule bruyante et animée, on croit descendre dans une Tour de Babel, l'oreille est frappée des sons les plus étranges ; au milieu de cette confusion des langues prédomine l'harmonieux dialecte marseillais, qui conserve sous sa forme latine les traces indélébiles de son origine grecque. De la couleur, du tapage, de la vie, du mouvement, voilà ce qui frappe surtout le voyageur, lorsqu'il suit quelques minutes la Canebière, encombrée de monde. Tous les bons bourgeois de Marseille sont fermement convaincus que leur Canebière est « la plus belle rue de l'Univers », et de fait il serait difficile d'en trouver une qui soit plus vivante et plus animée.

La Canebière n'a pas, il est vrai, une très grande longueur, mais elle est large

et spacieuse, bordée de grands hôtels et de cafés étincelants. Les élégants y coudoient les gens du peuple ; du matin au soir, sur la chaussée, des voitures légères et luxueuses croisent de lourds camions, et les vastes trottoirs sont continuellement encombrés d'une foule bigarrée et cosmopolite.

Tout contre le quai et à l'entrée de la Canebière, se trouve la Bourse, le principal centre des affaires de la Marseille moderne. La place d'honneur, dans la façade de ce grand palais du commerce, est occupée par les statues des anciens marins massaliotes, Pythéas et Euthymènes, auxquels les descendants des Phocéens ont voulu rendre hommage. On trouve ainsi, dans toutes les villes du littoral méditerranéen, le souci constant des traditions historiques.

La Canebière, orientée de l'est à l'ouest, se continue en ligne droite sous le nom de rue de Noailles, et s'élargit ensuite pour former les allées de Meilhan, le rendez-vous de toutes les commères et de tous les oisifs de la ville. Cette belle promenade, ombragée par de grandes avenues de platanes, est admirablement entretenue. Elle est surtout fréquentée par la bourgeoisie et les gens du peuple.

La seconde grande voie de Marseille, qui s'appelle tour à tour la rue d'Aix, le cours Belzunce, la rue de Rome et le Prado, coupe à angle droit l'artère centrale formée par la Canebière, la rue de Noailles et les allées de Meilhan. Tout proche est le marché aux fleurs, une des curiosités de Marseille ; les vendeuses, perchées sur de bizarres petites estrades, offrent aux promeneurs, avec une exubérante éloquence, de gros bouquets de violettes et de roses blanches.

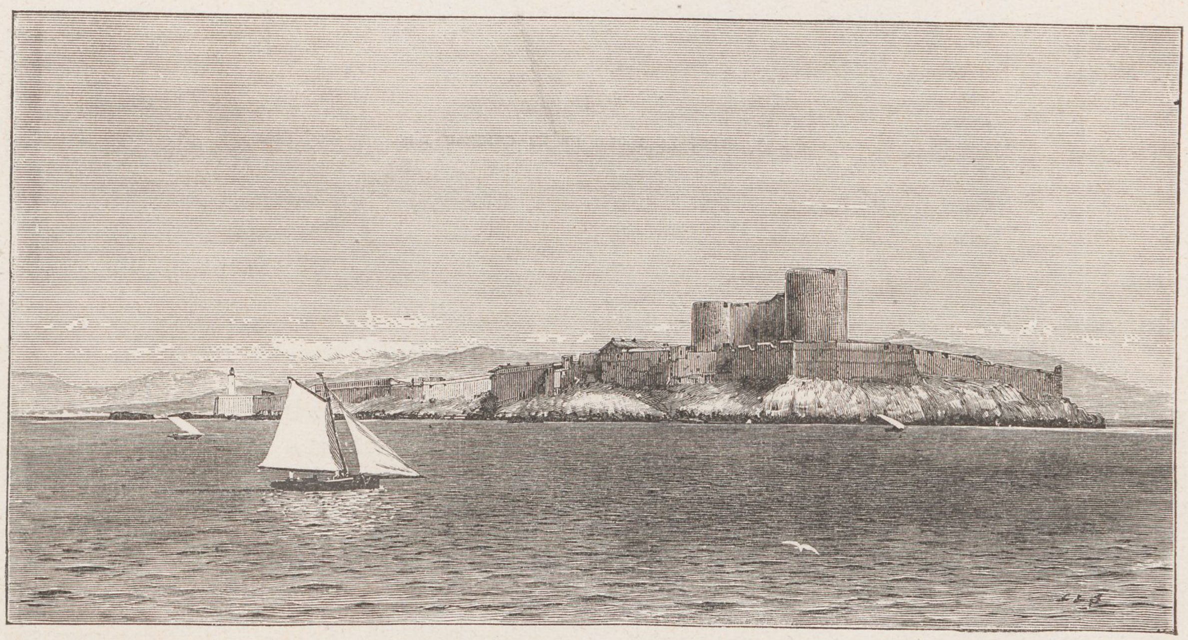
En approchant des faubourgs, la rue de Rome s'ombrage de platanes et devient la fameuse promenade du Prado, plus aimée et plus vantée par les Marseillais que ne le sont les Champs-Élysées par les Parisiens : c'est une très large avenue bordée de superbes villas, où se rend le monde élégant et où défilent, toutes les après-midi, une foule d'équipages et de cavaliers. Le Prado se prolonge le long de la mer par une superbe route que les Marseillais ont appelé Chemin de la Corniche, en souvenir de la grande route de la Corniche qui domine la mer entre Nice et Menton.

Autrefois, le Prado était une longue route plate, au milieu d'une plaine marécageuse se terminant brusquement au bord de la mer, et le piéton intrépide qui voulait revenir à Marseille par les falaises était obligé de grimper par un chemin rocailleux, toujours difficile et quelquefois dangereux. Aujourd'hui tout cela est changé : les ingénieurs ont tracé une belle route carrossable, qui tantôt suit le rocher, dominant la mer, tantôt est soutenue par des travaux de maçonnerie compliqués ; sa longueur totale est de 7 kilomètres depuis le chemin de Montredon, au sud, jusqu'à l'anse des Catalans, au nord. Cette promenade charmante rappelle un peu la route de Villefranche à Monte-Carlo, mais les îles dont la mer est parsemée font plutôt penser à Cannes ou à Sorrente. De quelque côté qu'on se tourne, on a de ravissantes échappées

sur la mer; au coucher du soleil, les rochers blancs prennent des teintes empourprées qui forment avec le vert sombre des flots les contrastes les plus inattendus et les effets les plus harmonieux.

C'est à la Corniche qu'il faut aller pour manger la bouillabaisse, le célèbre plat local. Le fameux restaurant de la Réserve de Roubion se glorifie de préparer d'une façon remarquable ce mets que les étrangers trouvent généralement trop épicé et composé de trop d'ingrédients.

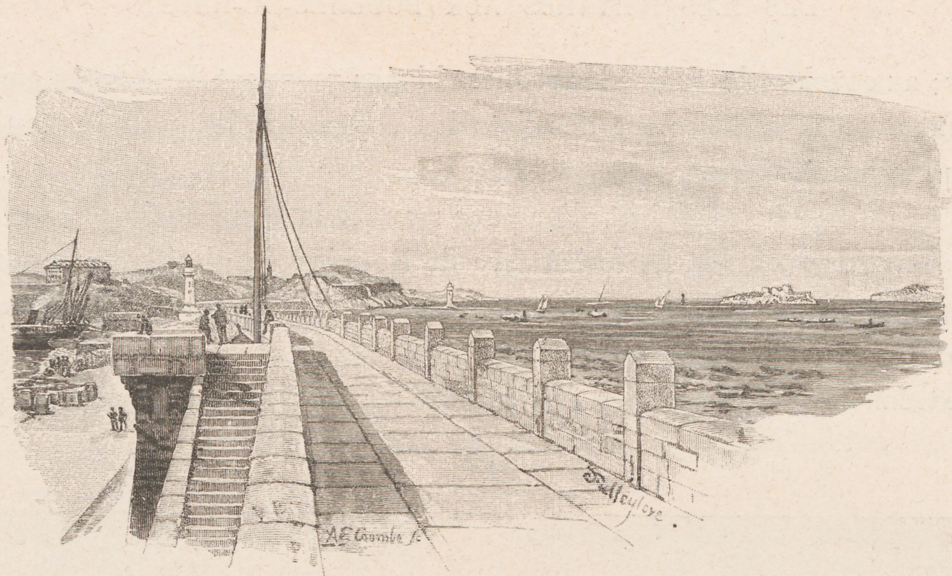
A l'extrémité du Prado, près de l'endroit où il se rencontre avec le chemin de



LE CHATEAU D'IF

la Corniche, se trouve le Jardin public. Bien qu'il soit dessiné dans une plaine monotone et qu'il n'ait aucun des avantages naturels du Bois de Boulogne, ce jardin est intéressant par sa curieuse végétation méridionale. Les espèces les plus rares y croissent librement : les bambous sont plantés par touffes le long des bassins, les cyprès et les araucarias bordent les allées; les eucalyptus sèment le gazon de leurs fleurs cotonneuses, les yuccas et les cactus fleurissent vigoureusement en plein air, et les palmiers eux-mêmes réussissent à vivre dans les coins abrités.

Si l'on retourne à Marseille par le chemin de la Corniche, ce qui frappe d'abord les yeux, c'est le château d'If, avec les îles voisines de Pomègue et de Ratonneau. Le château d'If n'est pas de construction très ancienne; il a été bâti par ordre de François Ier; son architecture n'offre rien de particulièrement remarquable, mais ce qui



MARSEILLE, LA DIGUE ET LE CHATEAU D'IF

le rend très intéressant, ce sont les souvenirs historiques et romanesques qui s'y rattachent. C'est là que Mirabeau fut enfermé, sur une lettre de cachet obtenue par son père, et c'est là, pour passer du domaine de l'histoire dans celui de la fantaisie, qu'Alexandre Dumas a placé une des principales scènes du roman de Monte-Cristo.

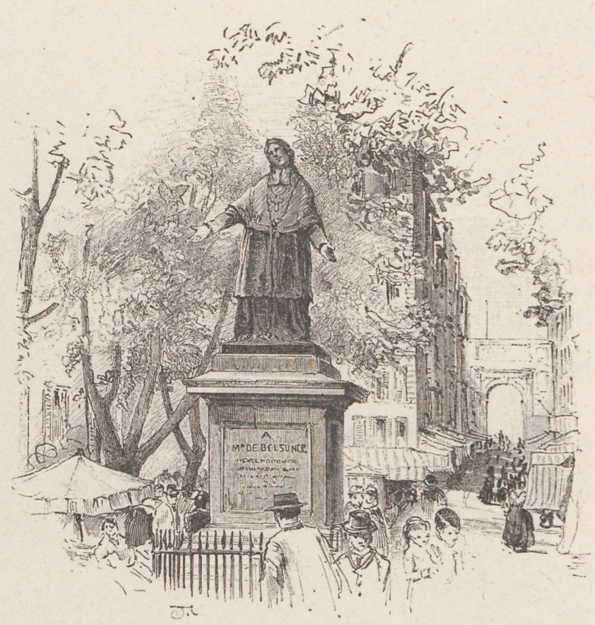
Bien que, l'après-midi, le Prado et la Corniche soient très animés et remplis de voitures, c'est vraiment sur les quais et autour des docks et des bassins qu'afflue la vie de Marseille. Les natures vives du Midi apparaissent là dans leur véritable cadre, au milieu de l'animation et du brouhaha d'un grand port de mer. Dès 1850, le vieux port carré, creusé par les Phocéens, fut trouvé insuffisant pour les besoins du commerce moderne, et dès lors on n'a pas cessé d'augmenter le nombre des bassins destinés à contenir les navires qui entrent dans le port. En 1853, le port de la Joliette fut ajouté au vieux port, puis ce furent, bientôt après, le bassin du Lazaret et le bassin d'Arenc; en 1856, on creusa encore le bassin National. Enfin, en 1872, on ajouta deux bassins de radoub, et les Marseillais réclament aujourd'hui encore de nouveaux agrandissements.

Ce sont toujours les Grecs, chose curieuse, qui tiennent en grande partie dans leurs mains le commerce de Marseille. Une colonie grecque très importante s'y est constituée il y a quelque temps et, parmi l'affluence des élégantes qui se promènent en voiture au Prado, par les belles après-midi, il n'y en a pas qui exhibent de plus belles toilettes et des équipages plus fringants que les femmes de la colonie grecque. Ces Grecs forment à Marseille une société très fermée; leur religion les sépare des Français catholiques au milieu desquels ils vivent, travaillent et s'enrichissent. Ils habitent presque tous le même quartier et se marient entre eux.



MARSEILLE, LES DOCKS

La manière dont se concluent ces mariages est très caractéristique : cela se traite absolument comme une affaire; la femme achète tout simplement un mari. Lorsqu'un commerçant ou un armateur grec de Marseille veut marier ses fils, il écrit à ses correspondants des grandes maisons grecques de Smyrne, de Constantinople, de Beyrouth et d'Alexandrie, peut-être même à Londres, à Manchester, à New-York et à Rio. Il exprime son désir d'établir ses fils et fixe le chiffre de la dot qu'on demande aux jeunes filles à qui ils sont décidés à accorder leur nom et leur affection. Les correspondants répondent par retour du courrier, en recommandant à l'attention favorable des jeunes gens certaines jeunes filles grecques de la localité, dont la dot et l'orthodoxie sont également garanties. Il y a un rapide échange de photographies et de lettres d'hommes de loi; on dresse le contrat à la satisfaction générale, et quand toute la partie commerciale de la transaction a été bien et dûment enregistrée, les jeunes personnes sont expédiées, comme des figues ou des raisins secs, à Marseille, où leurs seigneurs et maîtres les attendent; le jour même de leur arrivée, elles sont mariées à l'église grecque de la rue de la Grande-Armée, par le révérend archimandrite.



MONUMENT DE BELSUNCE

A côté des Grecs et des autres peuples de l'Europe, l'Orient est largement représenté. Marseille fait avec le Levant un commerce considérable auquel elle doit une grande partie de son étonnante prospérité. Malheureusement l'Asie n'importe pas seulement à Marseille ses riches produits, elle y introduit aussi parfois de redoutables épidémies, dont les annales de la vieille ville ont eu plus d'une fois à enregistrer les terribles ravages, et dont le choléra de 1885 a été jusqu'ici la dernière manifestation.

Il faut dire que la vieille ville était un merveilleux terrain de développement pour ces meurtrières maladies. Ses quartiers noirs, sales et empestés, avec leurs ruelles obscures et mal pavées, ont été en partie détruits par la construction de la rue de la République, mais il en reste assez pour qu'on puisse se faire une idée de la malpropreté et de l'insalubrité qui y régnaient. On n'a jamais fait là aucun effort pour améliorer l'état

sanitaire. Le seul procédé de voierie est le « balai de Provence », le terrible Mistral dont les violentes rafales nettoyent en un instant le pavé des rues et les gouttières des toits. Partout ailleurs le Mistral est une malédiction; à Marseille, il est accueilli avec reconnaissance, comme un moyen d'éviter des travaux d'assainissement nécessaires.

La plus terrible des nombreuses épidémies qui ont périodiquement ravagé



MARSEILLE, LE PALAIS DE LONGCHAMP

Marseille fut la grande peste de 1720, pendant laquelle, si l'on en croit les statistiques locales probablement un peu exagérées, 40 000 personnes moururent dans la ville. Jamais, même en Orient, le vrai berceau de la peste, on ne vit un si affreux spectacle de désolation. La maladie fut apportée, selon la tradition populaire, en mai 1720 par un navire chargé de laine; elle éclata avec une grande violence et, en septembre de la même année, le nombre des morts avait atteint le chiffre de 1 000 par jour.

Cette terrifiante calamité devint l'occasion d'actes de dévouement et d'héroïsme admirables. Il faut citer les noms des échevins Estelle, Moustier, Dieudé et Audimar, et du chevalier Rose, lequel, aidé de deux cents galériens, transporta dans les

casemates du fort Saint-Jean plus de 2000 cadavres qui infectaient les rues et y répandaient la contagion. Les corps furent consumés avec de la chaux vive, dans un endroit qui porte encore le nom de « tombeau des Pestiférés ».

Mais l'homme qui, dans cette occasion, montra le dévouement le plus admirable fut l'évêque de Marseille. Monseigneur de Belsunce, dès l'annonce du danger, quitta les salons de Versailles pour revenir au milieu de ses paroissiens. Par son exemple et les soins pieux dont il entourait les malades et les mourants, il réussit à calmer un peu la panique et le désespoir qui régnaient dans la ville



MARSEILLE. LE JARDIN ZOOLOGIQUE

désolée. Le 1[er] novembre, on vit un spectacle grandiose et touchant : sur un autel qu'on avait dressé au milieu du Cours qui porte maintenant son nom, le vaillant évêque, pieds nus, la corde au cou, une torche allumée à la main, célébra la messe et fit publiquement pénitence au nom de tout son peuple prosterné, en expiation de tous les péchés qui avaient dû amener un si terrible châtiment. La peste cessa en mai 1721, laissant Marseille presque complètement dépeuplée. La statue en bronze de l'évêque, par Ramus, marque l'endroit de cette cérémonie religieuse sans précédent.

Du monument de Belsunce, la rue du Tapis-Vert et les Allées des Capucines nous mènent au boulevard de Longchamp, qui aboutit à la façade du Palais des Arts, spécimen brillant et très caractéristique de l'architecture moderne. Ce monument, admirablement situé, frappe dès l'abord par la belle ordonnance de

ses lignes. Il se compose de trois parties principales : au milieu, le Château d'Eau ; à droite, le Musée d'histoire naturelle et, à gauche, le Musée de peinture et de sculpture. Le Château d'Eau rappelle l'ordonnance des constructions de Versailles. Des tigres, des panthères, des lions en décorent les abords ; une figure allégorique représentant la Durance, accompagnée des divinités de la Vigne et du Blé, occupe la place d'honneur au milieu des jets d'eau ; à droite et à gauche, des tritons sonnent de la conque ; des griffons et des faunes couronnent le sommet et, sur les côtés, se déroule une suite d'arcades.

Le musée renferme des tableaux de Rubens, de Carrache, de Raphaël, de Jules Romain, d'André del Sarte ; il possède aussi un bon Murillo, un curieux Holbein, et quelques tableaux passables de l'École hollandaise et de l'École flamande. Mais on y voit surtout des œuvres d'artistes provençaux, entre autres de Puget, et une assez longue suite de tableaux modernes. Le bijou de la collection est d'ailleurs un Pérugin des plus intéressants, qui ne le cède en beauté à aucun de ceux du même maître qu'on admire à Florence.

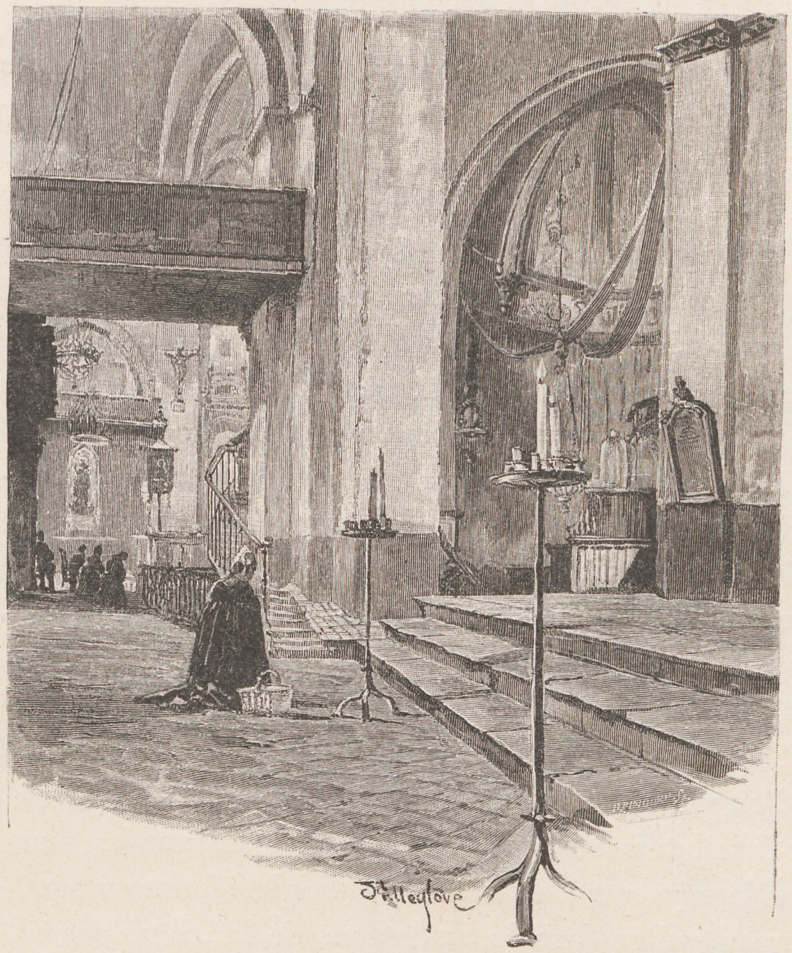
Derrière le Château d'Eau, le Jardin zoologique, très habilement dessiné, couvre une étendue de 6 hectares. Fondé en 1855, il a été réorganisé par la Société du Jardin d'acclimatation de Paris et renferme un grand nombre d'animaux.

Marseille ne possède guère de monuments anciens dignes de remarque. Cela étonne tout d'abord, lorsqu'on songe à l'antiquité de la ville : tour à tour colonie phocéenne, cité impériale, république du moyen âge ou ville provençale, Marseille a été si longtemps riche, célèbre et prospère, qu'on s'attend, en effet, à rencontrer à chaque pas, dans ses rues, des monuments rappelant son antique splendeur. Il n'en est rien. Tandis que Nîmes et Arles ont conservé des traces intéressantes de la domination impériale, Marseille, la cité mère, infiniment plus ancienne, plus opulente et plus illustre, n'a pas un seul édifice romain, et possède à peine une simple chapelle du moyen âge. Son antique cathédrale a été presque entièrement démolie ; il n'en reste plus actuellement que l'abside et la *turris* du onzième siècle ; on y remarque l'autel de Saint-Lazare, couvert de riches sculptures du quinzième siècle, et le devant du maître-autel, enchâssé dans l'autel de la chapelle de Saint-Sérénus. De l'ancienne église des Accoules on ne voit plus qu'une flèche.

L'église de Saint-Victor, près du fort Saint-Nicolas, est peut-être le seul morceau d'architecture du moyen âge vraiment intéressant qu'on puisse trouver dans l'intérieur de la ville. Cette église représente tout ce qui reste d'un ancien et important monastère fondé par saint Cassien, au cinquième siècle, et qui fut détruit plus tard par les Sarrasins dans une de leurs incursions. Le couvent, rebâti en 1040, puis de nouveau détruit, fut relevé en 1350 par le pape Urbain V, qui avait été lui-même abbé de ce monastère ; il en fit cet édifice carré et solide qui, avec ses hautes tours massives,

donne plutôt l'idée d'une forteresse que d'une église. Instruit par l'expérience, le pape avait voulu que son église fût en état de soutenir un siège, en prévision d'une nouvelle visite des Barbares.

L'intérieur de l'église est assez curieux. Il renferme les catacombes où, d'après la légende provençale, Lazare aurait passé les derniers jours de sa seconde vie, et



MARSEILLE, INTÉRIEUR DE LA VIEILLE CATHÉDRALE

où saint Victor aurait été enseveli avec plusieurs de ses compagnons; on y voit également une vieille statue en bois de la Vierge, que la tradition attribue à l'habileté de l'évangéliste saint Luc.

Mais, à Marseille, l'église de beaucoup la plus intéressante, même dans son état actuel de délabrement, c'est l'antique chapelle de Notre-Dame de la Garde. Bien avant qu'il existât dans ces régions un sanctuaire chrétien, cette colline était dominée par un temple païen, et avant le temps d'Aphrodite ou de Pallas, il y avait sans doute sur

la hauteur quelque autel d'une divinité gauloise ou ligure, depuis longtemps oubliée.

La montée de la colline de Notre-Dame de la Garde est très rude. On atteint le sommet soit par différents chemins qui existent tous depuis l'antiquité la plus reculée, soit par un magnifique ascenseur de construction récente. Le long de la route principale, bordée des deux côtés de misérables maisons, on trouve à chaque pas de vieilles femmes qui font le commerce des rosaires, des chapelets et des médailles bénites, qu'elles offrent aux pèlerins; elles vendent aussi pour les voyageurs des photographies, des enluminures et des bijoux de peu de valeur.

Au sommet de la colline, s'élèvent les bâtiments de Notre-Dame de la Garde. Le célèbre sanctuaire a subi, dans ces dernières années, de nombreuses mésaventures. Tout d'abord les nécessités de la défense moderne ont obligé le gouvernement à élever un fort sur la hauteur, et l'ancienne chapelle se trouve maintenant entourée d'ouvrages militaires. Pourtant, on avait dû tenir compte du sentiment religieux des populations et, bien qu'entouré de fortifications, l'édifice sacré de Notre-Dame de la Garde était resté intact. Après avoir franchi la porte du fort, les pieux marins de Marseille retrouvaient le sanctuaire révéré de la Vierge. La chapelle du treizième siècle avait été remplacée par un fastueux édifice de style byzantin, élevé d'après les plans d'Espérandieu, et ruisselant d'or, de pierres précieuses et de bijoux. Au sommet du clocher principal, on avait élevé une monumentale statue dorée de Notre-Dame. A l'intérieur, ce n'était que marbres de Carrare, granit de Corse et porphyre de l'Esterel; tous les murs étaient couverts de fresques, le grand autel était revêtu de fines sculptures, et les pêcheurs de Marseille se réjouissaient de voir leur Madone dans un sanctuaire enfin digne d'elle.

Or, en 1884, un incendie éclata dans l'église même et faillit anéantir les splendeurs que l'on y avait accumulées. La statue de la Vierge surmontait toujours la façade, mais il fallut reconstruire l'édifice quelques années plus tard. Quoi qu'il en soit, lorsque le voyageur contemple, de la plate-forme qui précède l'église, le splendide panorama qui se déroule au-dessous de lui, il ne regrette guère sa rude montée, car il y a peu de spectacles aussi beaux que celui-là. Juste à ses pieds s'étend la ville, remplissant la large vallée de la masse de ses constructions; au delà s'étagent de hautes collines crayeuses, toutes parsemées de blanches *bastides;* en face, les vagues bleues de la mer entourent les îlots et le château d'If d'une frange d'écume; du côté de l'ouest, la masse grise de la chaîne de l'Estaque barre l'horizon.

La forteresse qui domine le Vieux-Port est le fort Saint-Nicolas, que Louis XIV construisit pour porter le dernier coup à l'esprit d'indépendance qui avait subsisté à Marseille. La ville, comme toutes les anciennes cités commerciales, était restée fortement attachée à ses vieux privilèges. Toujours disposée à



MARSEILLE, VUE PRISE DE NOTRE-DAME DE LA GARDE

embrasser le parti des mécontents, elle prit une part active à la Fronde, et quand Louis entra dans la cité révoltée, ce fut par une brèche qu'il avait ouverte dans les remparts. Le roi, debout sur ce point élevé, juste au-dessus du port, demanda comment on appelait, dans le pays, ces petites boîtes carrées qu'il voyait partout sur le flanc des collines. « Nous les appelons des bastides, Sire, répondit avec empressement un



MARSEILLE, ÉGLISE DE SAINT-VICTOR

Marseillais, chaque citoyen de notre ville en possède une. » — « Eh bien, moi aussi je veux avoir ma bastide à Marseille, » s'écria le monarque, et il donna immédiatement l'ordre de construire le fort Saint-Nicolas.

Digne fille de la Grèce, Marseille s'enorgueillit d'avoir donné le jour à un grand nombre d'hommes illustres, parmi lesquels il faut citer : dans l'antiquité, Pétrone; dans les temps modernes, d'Urfé, Barbaroux, de Pastoret, Méry, Barthélemy, Daumier, Joseph Autran, Thiers.

Marseille a encore devant elle un avenir brillant et assuré. L'ouverture de voies



MARTIGUES

nouvelles, comme le canal de Suez, n'a fait qu'accroître sa prospérité; son commerce s'est merveilleusement étendu, et c'est maintenant de tous les coins du monde qu'arrivent les marchandises qui encombrent ses entrepôts.

Au delà du golfe de Marseille, les roches blanches de la chaîne de l'Estaque longent la mer qu'elles séparent de l'étang de Berre. Ce vaste bassin est à peine animé de temps à autre par quelques barques de pêcheurs; cependant, grâce à sa profondeur, il pourrait offrir un abri commode aux navires du plus fort tonnage, et il serait facile d'établir sur ses bords d'immenses entrepôts. Pour obtenir ce résultat, il suffirait de draguer le chenal de Caronte, qui fait communiquer l'étang avec la mer, et d'en élargir la bouche occidentale. L'entrée de l'étang de Berre est commandée par le port de Martigues, la Venise de la Provence. De même que la reine de l'Adriatique, Martigues est bâtie sur des îlots entre lesquels circulent des canaux et que relient des ponts en pierre ou en fer. La ville se divise en trois quartiers qui, avant la fin du seizième siècle, formaient trois communes distinctes : Jonquières, l'Ile, habitée surtout par des pêcheurs, et Ferrières. Le port occupe, entre l'Ile et Ferrières, un vaste espace de quatre hectares. La principale industrie de Martigues est celle des salaisons; on y prépare, en particulier, une espèce de caviar, la poutargue, qui peut rivaliser, dit-on, avec le caviar de Russie.

Le Golfe du Lion



AIGUES-MORTES

Le golfe du Lion, compris entre le cap Couronne et le cap de Creus, dessine une belle courbe que borde, sur presque toute son étendue, une plage formée par les alluvions des cours d'eau.

En longeant les bords de ce golfe, on rencontre d'abord le vaste delta que forme le Rhône à son embouchure. Entre les deux bras du fleuve, s'étendent des terres limoneuses envahies par des étangs et des marécages, et sillonnées de canaux naturels. Un cordon de sables et de dunes les défend contre la mer. Derrière, c'est un dédale inextricable de dunes et d'étangs à moitié desséchés, au milieu duquel l'étang de Vaccarès occupe une vaste étendue. Le reste de la plaine alluviale, 75 000 hectares environ, forme l'île de la Camargue, dont la plus grande partie

consiste en des plaines marécageuses, des terrains vagues et des pâturages. Les terres cultivées occupent seulement 15 000 hectares, au nord de l'île ou le long des berges du grand et du petit Rhône ; on voit là des métairies, ou *mas*, qu'entourent des bouquets d'arbres et des jardins ; c'est la seule partie habitée de l'île. Tout le reste est un vaste désert marécageux où croissent çà et là de rares arbustes rabougris, et, dans les bas-fonds, des soudes, des joncs, de pauvres graminées. Par endroits, des plaques blanchâtres de sel cristallisé étincellent au soleil. L'hiver y est rigoureux ; en été, les chaleurs y sont très fortes et l'évaporation des étangs donne naissance à des miasmes pestilentiels qui répandent la fièvre paludéenne. Aussi les hommes fuient-ils ces solitudes inhospitalières. Seuls, quelques pâtres y paissent d'immenses troupeaux de moutons, des taureaux noirs destinés aux courses des villages du Midi, des chevaux blancs. Une multitude d'oiseaux de nos contrées, et aussi d'Afrique et d'Orient, des mouettes blanches, des perdrix, des outardes, des flamants roses, s'ébattent librement dans ces mornes étendues où rien ne vient jamais les troubler. Autrefois, les vastes plaines de l'intérieur étaient couvertes de grandes forêts ; mais la hache du bûcheron les a peu à peu fait disparaître ; on n'en voit plus que dans le nord de l'île et sur les rives des deux bras du Rhône, où les saules, les peupliers, les ormeaux croissent au bord des fossés.

On a exécuté de grands travaux pour assainir la Camargue. De hautes digues ont été élevées pour la défendre contre les invasions du fleuve ; malheureusement elles n'ont pas produit les résultats qu'on espérait : elles ont, au contraire, appauvri les terres en les privant du limon fertile dont les inondations les recouvraient périodiquement. Elles constituent, en outre, un danger perpétuel pour l'agriculture, car il suffit de la moindre infiltration dans les digues, de la moindre rupture, d'une crue exceptionnelle, pour détruire en quelques heures les habitations et les récoltes. Le fleuve qui, sans cet obstacle, s'écoulerait paisiblement en renouvelant les eaux malsaines des étangs et en engraissant les terres de son limon, se précipite avec violence, ravageant tout sur son passage. C'est ce qui se produisit lors des inondations de 1840 et de 1856 ; la première coûta 14 millions ; les pertes de l'agriculture en 1856 furent encore plus considérables.

En côtoyant la plage sablonneuse qui borde le delta du Rhône, on arrive bientôt en vue des Saintes-Maries, petit village habité par quelques pêcheurs et des douaniers, et entouré de déserts de sables et de marais. Au milieu de pauvres maisons d'apparence chétive, s'élève la masse imposante de la cathédrale. Avec ses murailles épaisses, couronnées de créneaux et de machicoulis, les contreforts énormes qui la soutiennent, l'église présente l'aspect d'une forteresse. Le monument actuel a été bâti au dixième siècle sur l'emplacement d'une église plus ancienne, détruite par les Sarrasins. Dans le portail sont enchâssés deux lions en marbre, à moitié rongés, qui proviennent sans doute de l'église primitive. Au centre de la nef se trouve une





LA NOUVELLE

sorte de crypte grossière, un puits qui servit, dit-on, de refuge à Marie Jacobé et à Marie Salomé ; au-dessus de l'abside, entre ciel et terre, est la chapelle de Saint-Michel qui leur servit de tombeau. C'est en effet sur ces côtes que, selon la tradition, vint aborder la première colonie chrétienne. Elle se composait des principaux membres de la famille de Béthanie, qui, après la mort du Christ, avaient dû fuir la persécution. C'étaient, toujours s'il faut en croire la tradition locale, d'abord la sœur de la sainte Vierge, Marie Jacobé, et Marie Salomé, avec une servante nommée Sara, que les bohémiens honorent comme leur patronne. Il y avait aussi avec ces saintes femmes, Maximin, Lazare le ressuscité, sa sœur Marthe, et Madeleine, la pécheresse convertie. Les deux Maries restèrent seules avec Sara sur cette plage déserte à laquelle elles ont donné leur nom. Le reste de la colonie se dispersa : Madeleine se retira à la Sainte-Beaume, Marthe alla à Tarascon, Lazare à Marseille et Maximin à Aix.

Les habitants des Saintes-Maries n'ont d'autres ressources que la pêche : comme le bourg n'a pas de port, les pêcheurs échouent leurs barques sur la plage sablonneuse, ou bien vont mouiller au Grau-du-Roi.

Non loin de là, le petit Rhône débouche dans la mer par le Grau-d'Orgon. On côtoie ensuite les marécages de la Petite-Camargue; on double la pointe de l'Espiguette, et l'on entre dans le golfe d'Aigues-Mortes. La ville, qui a donné son nom au golfe, est située à 5 kilomètres environ en arrière de la côte, dont elle est séparée par un double cordon de dunes et d'étangs. Ses vieux remparts, élevés par Philippe le Hardi, offrent le type des forteresses construites par les croisés en Orient : l'enceinte, bâtie avec des moellons de gros appareil, forme un quadrilatère à peu près régulier; les murs couronnés de créneaux, percés de longues meurtrières, sont flanqués de quinze tours; neuf portes, défendues chacune par deux tours, donnent accès dans la place. La surface enveloppée par les remparts n'est pas peuplée tout entière, la moitié environ est occupée par des terrains vagues et des jardins, car la ville, qui comptait 15 000 âmes au treizième siècle, n'en a plus actuellement que 3 500. A l'angle nord, s'élève la tour de Constance, haute de 40 mètres, que saint Louis bâtit avant de partir pour la croisade. Du sommet de cette tour, on a une vue d'ensemble sur la vaste plaine marécageuse qui entoure Aigues-Mortes : des étangs et des dunes, presque pas d'arbres, çà et là quelques tamaris, des pins d'Alep, des ailantes; dans les bas-fonds, des plantes aux feuilles grasses et ternes, des salicornes, des soudes et des joncs. Parfois, des troupeaux de taureaux et des chevaux de Camargue, ou bien des bandes de mouettes blanches et de flamants roses viennent animer ces solitudes.

Au delà d'Aigues-Mortes, les lagunes continuent à longer la côte jusqu'à l'embouchure de l'Hérault et à la montagne d'Agde, formant les vastes étangs de Mauguio, de Vic et de Thau, qu'une plage étroite sépare seule de la mer. Ces étangs sont de véritables mers intérieures que sillonnent continuellement les tartanes; l'étang de Thau surtout est très fréquenté; sur ses bords se sont formés, depuis le commencement du siècle, de véritables ports : Balaruc, fréquenté pour ses eaux thermales; Bouzigues, village de pêcheurs, et surtout Mèze, grand port et centre principal de la fabrication des vins de Cette; enfin Marseillan, qui sert de débouché aux campagnes de l'Hérault. L'étang de Thau est relié à la mer par un grau à l'issue duquel est bâtie Cette, le second port de la Méditerranée et le centre d'exportation de tous les produits du Languedoc.

Le port actuel date seulement du milieu du dix-septième siècle. Avant cette époque, il n'y avait à cet endroit aucune habitation. Les travaux furent commencés en 1666 par Riquet, lequel construisit les deux jetées qui existent encore; depuis, d'autres travaux ont été exécutés, entre autres un brise-lames. Les dépenses s'élèvent jusqu'ici à la somme respectable de trente millions. Derrière l'avant-port s'étendent trois grands bassins et plusieurs canaux dont les quais ont un développement de près de 12 kilomètres; malheureusement le port s'ensable; tous les ans il faut draguer près

de 100 000 mètres cubes; la profondeur de la passe est souvent réduite à 5 mètres, ce qui rend l'accès impraticable aux gros navires, qui, en outre, par les mauvais temps, sont obligés d'entrer par la passe de l'est, celle de l'ouest étant trop dangereuse. Malgré tous ces inconvénients, le port de Cette a pris en peu de temps une expansion inouïe : le mouvement maritime, qui était de 40 000 tonneaux



PANORAMA DE PORT-VENDRES

à la fin du dix-septième siècle, atteint aujourd'hui 740 000 tonneaux. Les navires du nord viennent y charger les sels qu'on recueille en grande quantité au bord des étangs ; on expédie aussi de Cette des vins fabriqués, les houilles et les minerais des Cévennes; les bateaux de la Manche y apportent des morues destinées à être séchées.

Ce mouvement considérable a fait naître autour du port une ville importante qui se trouve maintenant à l'étroit, entre l'étang de Thau et les pentes du mont Saint-Clair, pour loger ses 25 000 habitants.

De nombreuses fabriques s'élèvent de toutes parts. L'une des principales industries de Cette est la fabrication des vins d'Espagne, de Madère, de Chypre, etc.

La ville possède aussi des ateliers de construction de navires, des saleries de sardines et de nombreuses sécheries de morues. Cette n'a pas de monuments; tout y est sacrifié aux nécessités de l'industrie et du commerce; l'aspect en est désagréable et malpropre.

Au sud de l'étang de Thau, la montagne d'Agde, un ancien volcan, s'élève en forme de tronc de cône noirâtre au milieu des marais, et se continue dans la mer par la masse volcanique l'île de Brescou. Le port d'Agde est un port en rivière; on y entre par l'embouchure de l'Hérault, qui a été canalisée et draguée à une profondeur de 3 mètres. L'entrée, défendue par deux môles et signalée par deux feux, n'en est pas moins impraticable pendant les tempêtes. Le mouvement du port est d'ailleurs assez faible, par suite du voisinage de Cette. L'aspect de la ville est sombre; la plupart des maisons sont construites en lave noire. On y voit un curieux monument du moyen âge, une église fortifiée dans le genre de celle des Saintes-Maries; le clocher, remarquable par sa fière tournure, est un véritable donjon, dont la plate-forme s'élève à plus de 100 pieds au-dessus du sol.

De l'embouchure de l'Hérault à celle de l'Aude, on longe une plage bordée de dunes, jusqu'à ce que l'on arrive en face de la plaine de Narbonne, au milieu de laquelle les montagnes de la Clape forment une saillie haute de 100 à 180 mètres. La ville de Narbonne est située à 8 kilomètres de la mer, au milieu d'une plaine d'alluvions que dominent les Cévennes, au nord, et les Corbières au sud. C'était, à l'époque gallo-romaine, une ville florissante qui ne comptait pas moins de 80 000 habitants.

Les colons romains en avaient fait une image de Rome : Narbonne avait un Capitole, un amphithéâtre qui pouvait contenir 25 000 spectateurs, des temples, des cirques, des thermes, des palais, des portes triomphales. Elle était alors entourée de lacs qui communiquaient avec la mer et en faisaient un port très fréquenté. Les Romains, afin d'agrandir la rade, avaient fait des travaux considérables; Narbonne était devenue rapidement la digne rivale de Marseille. Mais avec la fin de l'Empire, sa décadence commença. L'invasion des Barbares lui fut fatale : Vandales, Visigoths, Sarrasins la dévastèrent tour à tour. Charlemagne la releva de ses ruines, mais elle ne reconquit jamais son ancienne importance. Les étangs qui l'entouraient se changèrent en marais vaseux, les chenaux s'obstruèrent. Enfin, en 1320, les digues que les Romains avaient construites pour détourner le bras de l'Aude se rompirent, et le fleuve reprit son cours primitif; le port s'ensabla et la ville se vit complètement séparée de la mer. Pour rendre à Narbonne sa vie maritime, on la relia de nouveau à l'Aude et à la mer, par le canal de la Robine; en outre, à la fin du dix-huitième siècle, l'Aude fut réunie au canal du Midi par un canal de jonction. Narbonne se trouve ainsi en communication avec la mer et avec la grande voie commerciale de l'Océan à la Méditerranée.

Narbonne possède un musée très riche en tableaux et en antiquités, et plusieurs

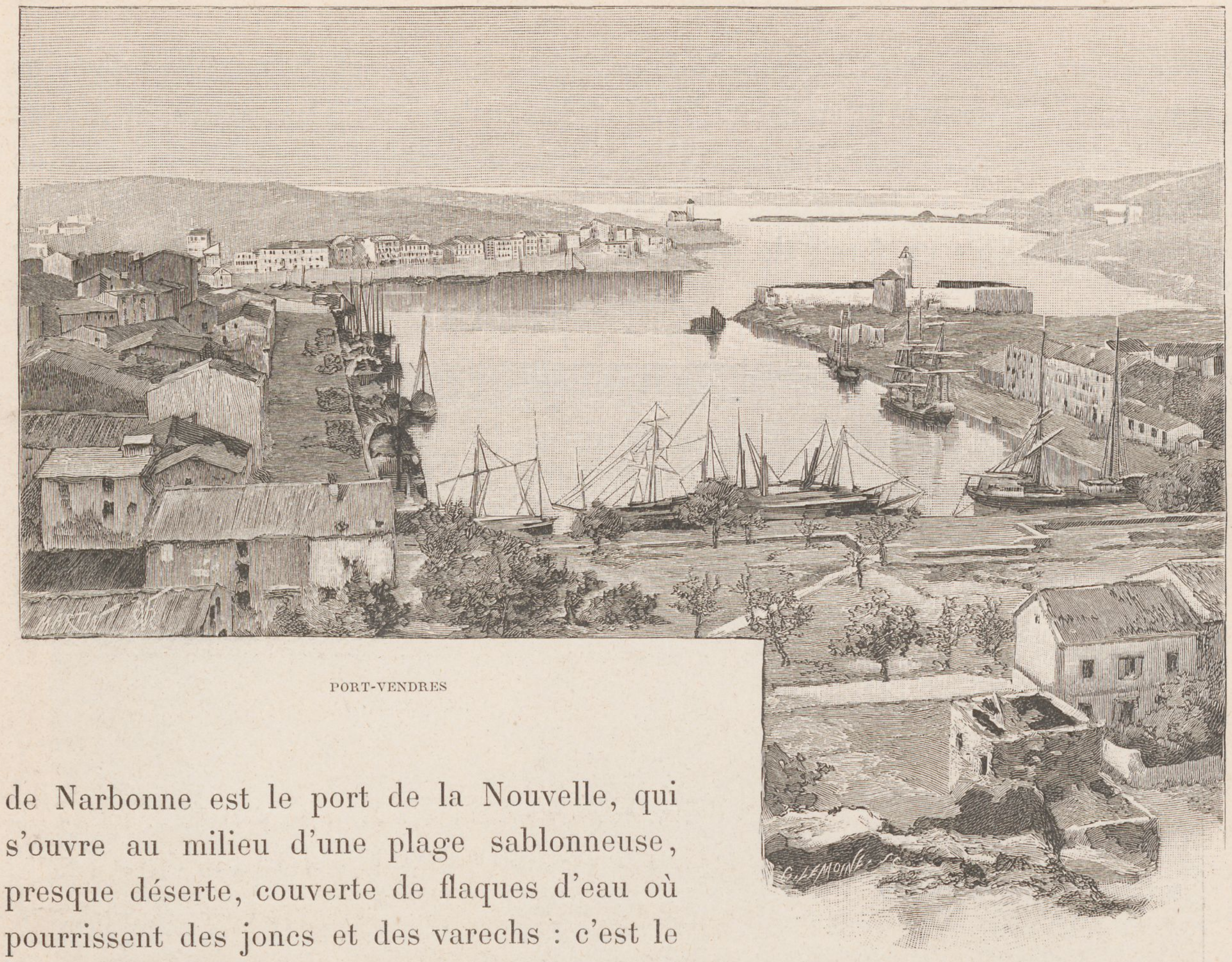
monuments du moyen âge. La cathédrale de Saint-Just est certainement l'un des plus intéressants; elle se réduit au chœur, qui fut construit au treizième siècle, et à deux tours, bâties au quinzième; l'église ne fut jamais achevée. Une double ceinture de créneaux remplace les balustrades sur les chapelles et réunit les culées des arcs-boutants, terminées en forme de tourelles. Un cloître en ruines fait communiquer



FORT DE COLLIOURE
ET TOUR DE MADALOC

la cathédrale avec l'ancien palais des archevêques. Ce monument a été bâti au treizième et au quatorzième siècles; sa façade est garnie de trois tours carrées; entre la tour de l'angle gauche, couronnée de tourelles, et celle du milieu, s'élève l'hôtel de ville, construit par Viollet-le-Duc dans le style du treizième siècle.

Aujourd'hui Narbonne cherche à relever son industrie. Sur les bords du canal s'élèvent de nombreuses fabriques où l'on distille les vins et les marcs, où l'on se livre à la fabrication du verdet ou sous-acétate de cuivre employé à la teinture et à l'impression des tissus; des briques, des poteries, des barriques. Le grand débouché



PORT-VENDRES

de Narbonne est le port de la Nouvelle, qui s'ouvre au milieu d'une plage sablonneuse, presque déserte, couverte de flaques d'eau où pourrissent des joncs et des varechs : c'est le lieu le plus triste qu'on puisse voir. C'est aussi le port le plus dangereux; son embouchure, trop étroite, est souvent oblitérée par les sables qui réduisent son tirant d'eau à 2 mètres. Aussi ne prospère-t-il guère, et cependant l'importation des oranges des Baléares, l'exportation des vins, le commerce du sel et la pêche y maintiennent encore un mouvement d'échanges assez important. La ville, d'environ 3000 habitants, est d'aspect fort malpropre.

A 9 kilomètres au sud, la côte offre un mouillage excellent, le grau de la Franqui, d'une profondeur de 6 à 10 mètres, abrité des vents du sud et du sud-est par la grande falaise de Leucate, et séparé du large par un banc sous-marin parallèle à la côte et qui forme un véritable brise-lames; mais il n'y a encore là aucun port. La masse calcaire du plateau de Leucate forme une sorte de presqu'île baignée au nord par l'étang de Lapalme et au sud par l'étang de Leucate, vaste surface peu profonde, parsemée de joncs et de graminées et qu'un cordon sablonneux, coupé seulement en un endroit par un grau, sépare de la mer. De là jusqu'à Collioure, la côte suit une direction rectiligne du nord au sud. Une plage de sable, large de 2 à 3 kilomètres, forme le long de la mer une zone complètement déserte, parsemée de dunes basses; les petites redoutes des douaniers, espacées tous les 3 kilomètres, rompent

seules la monotonie du rivage. Derrière ce cordon littoral s'étendent les riches plaines du Roussillon, couvertes de prairies, de jardins et de vignes, et qu'arrosent de nombreuses rivières, l'Agly, la Têt, le Réart et le Tech.

Un peu après l'embouchure du Tech, la côte se recourbe légèrement, et bientôt les plages marécageuses font place aux escarpements rocheux que projettent dans la mer les monts Albères. Entre ces promontoires, se creusent des petites baies char-



BANYULS

mantes, au fond desquelles on aperçoit Collioure, Port-Vendres et, plus loin, Banyuls.

Le petit port de Collioure est formé simplement de deux anses largement ouvertes, enfermées entre deux promontoires dont l'un se prolonge en mer par des écueils. Le mouvement y est d'une certaine importance; quatre-vingts bateaux y ont leur point d'attache. La population se livre principalement à la pêche du thon, de la sardine et de l'anchois, et à l'industrie des salaisons. Le vin qu'on récolte sur les coteaux des environs donne lieu aussi à quelques transactions. La ville borde la plage du côté du nord. On y voit un château pittoresque qui servit autrefois de résidence aux Templiers. Deux forts couronnent les hauteurs, le fort Miradou au nord, et le fort Saint-Elme au sud.

Port-Vendres n'est séparé de Collioure que par le cap Gros et la petite anse de la Mauresque. C'est le plus sûr abri des côtes méditerranéennes; les navires du plus fort tirant d'eau peuvent y entrer, et ses deux bassins pourraient contenir des flottes entières. Malgré tous ces avantages, le port est délaissé à cause de son éloignement du centre de consommation et de production. Sa création est due à Vauban, qui voulait en faire un port militaire et commercial; le plan échoua. Après la conquête de l'Algérie, on espérait que la proximité de la nouvelle colonie ferait affluer la vie dans ce port délaissé, et l'on y fit des travaux d'agrandissement. Les résultats n'ont pas encore répondu à ce qu'on attendait; cet excellent port de relâche n'a toujours qu'un mouvement commercial très faible, inférieur à celui de Collioure.

Nous quittons Port-Vendres, après avoir jeté un regard sur la tour de Madaloc et la tour de Massanne, énormes massifs cylindriques que les Maures ont bâtis sur les hauteurs pour surveiller la côte et signaler l'entrée du port, et nous doublons le cap Béar.

La côte offre alors un aspect des plus pittoresques. Non loin du rivage s'élèvent des coteaux couverts d'oliviers et de vignes; des bois de pins parasols et des lauriers-roses envahissent la plage. Au fond d'une baie, entre le cap Béar et le cap de l'Abeille, le hameau de Banyuls s'étage en amphithéâtre sur le flanc d'une colline; le port, formé simplement d'une petite anse, est surtout fréquenté par des bateaux de pêche. La plage est charmante, et assez animée pendant la saison des bains; le climat y est délicieux et la végétation d'une grande richesse; les coteaux produisent un vin excellent et très estimé. Au delà de Banyuls, les falaises granitiques continuent à border la mer jusqu'au cap Cerbère, limite extrême de la côte française.



BARCELONE, VUE PRISE DE LA MER

Barcelone

« Barcelone, sanctuaire de la courtoisie, refuge de l'exilé, berceau des braves, abri des déshérités et terre bénie de l'amitié, unique par sa situation, unique par sa beauté ! »

Voilà ce que disait de Barcelone le grand Cervantes, il y a plusieurs centaines d'années, et de nos jours la plupart des voyageurs s'associent encore à cet éloge. Comme autrefois, Barcelone charme les étrangers par sa situation incomparable et ses environs pittoresques ; ses habitants sont pleins d'affabilité et de courtoisie, et chez eux la raideur espagnole se fond en une cordialité toute française ; l'élégance des manières et la grâce du langage ajoutent aux charmes d'une population déjà remarquable par sa beauté et son intelligence. Peu de capitales en Europe possèdent des monuments publics aussi intéressants, et surtout une promenade comparable à la fameuse Rambla, magnifique avenue qui sert à la fois de centre mondain, de marché et de champ de manœuvres. Rien de plus pittoresque et de plus coloré que l'aspect de cette promenade, rien de plus curieux que le spectacle de la foule bariolée qui y défile tout le long du jour : de petites fleuristes aux yeux noirs qui offrent aux passants

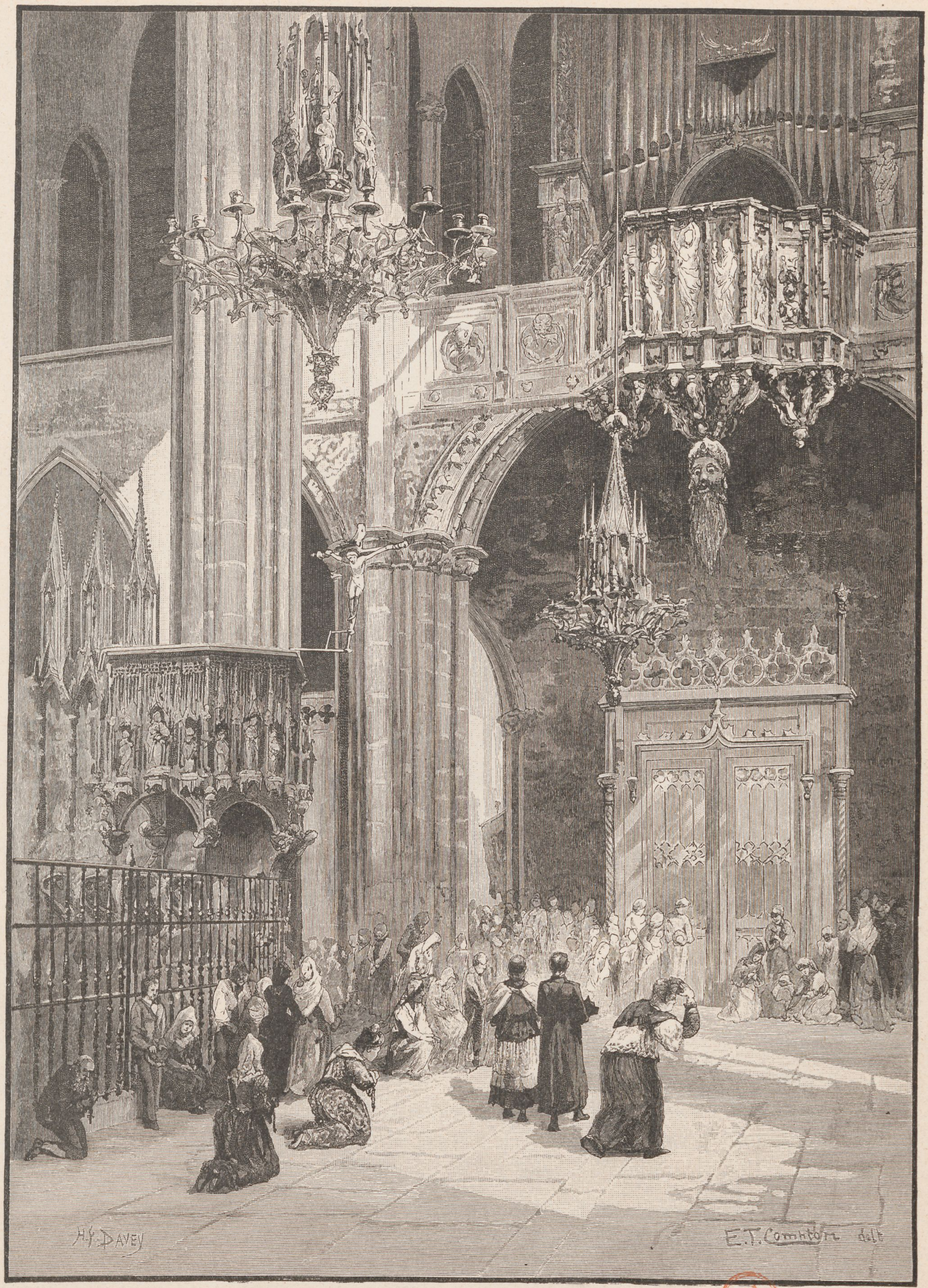
leurs bouquets odorants; des gens de la campagne vêtus de l'ancien costume catalan, les hommes avec leurs pantalons blancs, leurs sandales et leurs pittoresques bérets en feutre de toutes nuances, les femmes avec leurs fichus de soie éclatante attachés sous le menton; des nourrices des Asturies aux jupes écarlates galonnées de noir et aux bonnets d'or et de dentelles; des dames de la ville coiffées de la mantille noire. On voit aussi passer des gardes civils avec leur grand chapeau retroussé et leur manteau noir qui leur tombe jusqu'aux pieds, des officiers tout galonnés d'or, des prêtres, des religieuses, des marins de toute nationalité, des bergers des montagnes environnantes.

Le marché aux fleurs, qui se tient tous les jours à la Rambla, vaut à lui seul une visite. A l'ombre des platanes dont les feuilles jaunissantes prennent des tons dorés sous les rayons éclatants du soleil, on aperçoit les bouquetières au milieu de monceaux de fleurs les plus variées. Ces petites fleuristes, avec leurs boucles brunes qui leur retombent sur le front, leurs grands yeux sombres, leur beau teint olivâtre et leurs dents étincelantes, sont vraiment charmantes; quelques-unes sont coiffées de mantilles, d'autres portent des mouchoirs de soie des teintes les plus vives. Elles offrent leurs fleurs avec grâce, et c'est un plaisir que d'entendre sortir de leurs lèvres la musique harmonieuse du dialecte catalan. Leur marchandise n'est du reste pas à dédaigner : Barcelone est un jardin fleuri, et tout le long de l'année, même en plein hiver, on y trouve à profusion des roses, des œillets, des violettes, des dahlias, des chrysanthèmes.....

C'est le jour de la Toussaint et le jour des Morts que le marché de la Rambla est particulièrement animé. On dépense ces jours-là des sommes énormes en guirlandes et en bouquets pour orner les tombes; les plus pauvres trouvent moyen d'acheter des fleurs pour honorer leurs morts.

Non loin de la Rambla, s'étend la vieille ville. Avec ses rues sombres et étroites, dans lesquelles on ne peut passer plus de deux de front, elle offre le type achevé d'une ville espagnole.

Suivons la rue Fernando, pour nous rendre à la vieille cathédrale, belle église de style gothique, dominée par deux tours imposantes. En Espagne, il faut visiter les églises en plein jour et, de préférence, l'après-midi; même alors, il y fait si peu clair, qu'on ne voit que très imparfaitement toutes les richesses qu'elles contiennent : leurs tableaux, leurs reliquaires, leurs tombes en marbre. La cathédrale de Barcelone ne fait pas exception à cette règle : le peu de lumière qui y pénètre tombe à travers de vieux vitraux, très riches de tons, et l'on marche presque à tâtons le long des bas-côtés encombrés de monde. Les offices durent la plus grande partie de la journée, et dans cette lumière incertaine on aperçoit vaguement la silhouette des prêtres, debout devant l'autel, et celle des fidèles agenouillés sur les dalles. Dans les chapelles latérales,



BARCELONE, UNE NEF LATÉRALE DE LA CATHÉDRALE

même obscurité. Et pourtant ce sont de véritables musées qui renferment nombre de choses rares et précieuses condamnées à ne jamais sortir de l'ombre. L'intérieur est partagé en trois nefs ; les voûtes sont soutenues par des piliers pleins d'élégance et de hardiesse. Le chœur est décoré d'une profusion d'ornements, de figures et de filigranes, et les boiseries des stalles sont d'une merveilleuse richesse.



BARCELONE, LA RAMBLA

En sortant de la cathédrale on pénètre dans un très beau cloître gothique dont les piliers sont de dimension imposante ; les colonnettes, sculptées avec finesse, sont ornées de chapiteaux couverts de figures représentant des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les différentes parties du cloître forment autant de chapelles somptueusement ornées et différant toutes les unes des autres ; au centre, un espace découvert, ou *patio*, est planté de palmiers, d'orangers et de citronniers, dont la verdure brillante se détache vigoureusement sur le ciel bleu ; l'ensemble a un éclat de

couleur intense mis encore en valeur par la sombre masse de la cathédrale, qui forme le fond de ce saisissant tableau. L'antique et majestueux sanctuaire n'a jamais été terminé ; on le répare sans cesse, et au moment où nous le visitons, on reconstruit sa superbe façade.

Tout près de la cathédrale s'élève le Palais de Justice, avec sa belle cour gothique et son escalier de pierre sculptée, dont la balustrade est supportée par d'exquises statuettes. Plus loin, le Palais de la Députation, où se réunit une sorte de Parlement provincial, est un monument d'une majesté tout espagnole : ses larges escaliers de marbre, ses plafonds de bois sculpté, ses proportions grandioses, forcent l'admiration. Mais cela n'est rien auprès des trésors artistiques que renferme l'intérieur. Il y a là deux chefs-d'œuvre du célèbre Fortuny, qui naquit à Barcelone et mourut dans tout l'éclat de son talent; c'est avec orgueil qu'on vous montre ces deux toiles : la fameuse « Odalisque » et la « Bataille de Tetouan », qui n'est malheureusement pas achevée, superbe morceau de peinture, qu'il faut tâcher de voir par un jour clair, la salle étant très sombre.

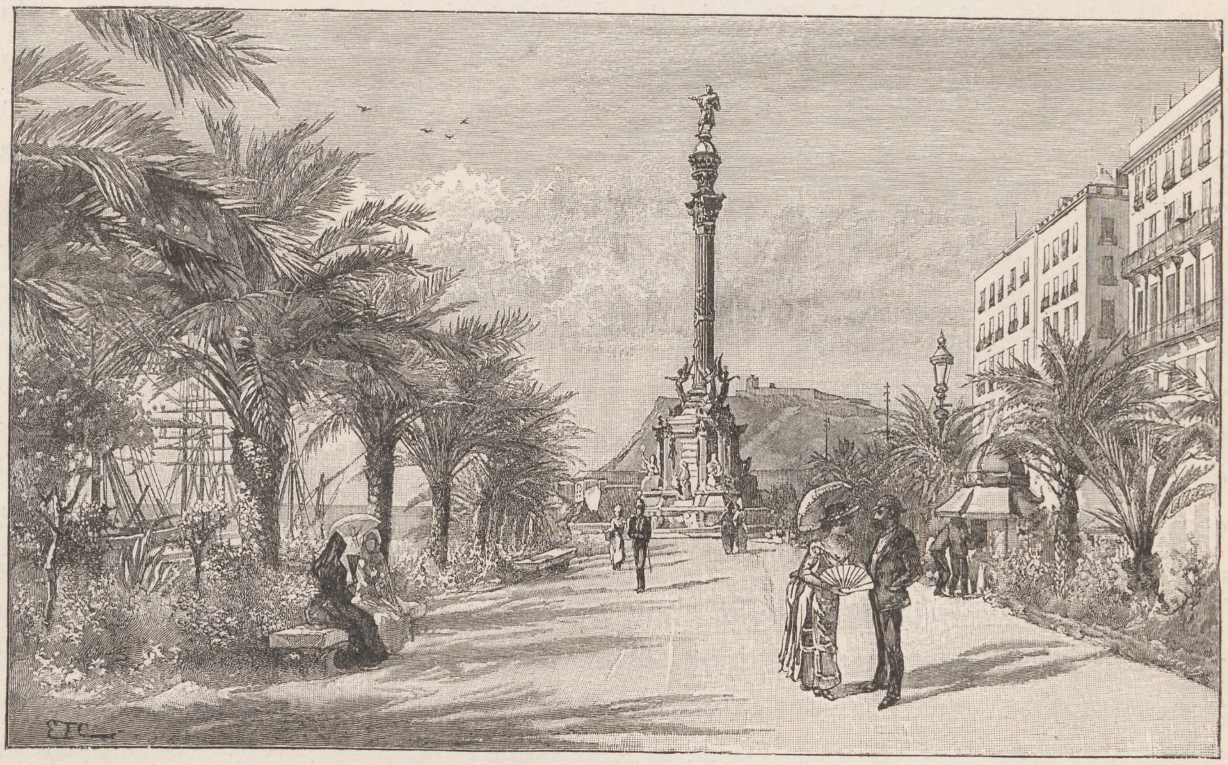
Parmi les monuments les plus pittoresques, il faut citer le palais des rois d'Aragon, où sont conservées les Archives générales de la couronne d'Aragon. Comme il arrive fréquemment pour les monuments espagnols, l'aspect extérieur est triste et sombre, mais l'intérieur est d'une grande richesse : des colonnes élancées, peintes en rouge, entourent une cour à ciel ouvert et soutiennent une petite galerie plantée d'arbustes et de fleurs. On trouve là, classés dans un ordre parfait, tous les documents relatifs à l'histoire d'Aragon depuis près de dix siècles; la collection renferme, entre autres curiosités, 800 bulles papales et de nombreux manuscrits très curieux provenant de couvents aujourd'hui supprimés.

L'église en ruines de Santa Agneda, les vieilles et sombres églises de San Pablo del Campo, de Santa Maria del Mar et de Belen, font ressortir par le contraste d'autres monuments plus récents, qui d'ailleurs méritent également l'attention par l'élégance de leur architecture : la municipalité de Barcelone n'a jamais rien épargné pour l'embellissement et l'agrément de la ville.

Un tramway mène au Parc et à la Fontaine de Neptune, splendide monument composé de trois galeries de marbre superposées, qu'ornent des statues de naïades et de dauphins; le sommet est couronné d'un gigantesque groupe équestre richement doré, qui étincelle au soleil; l'eau, claire comme du cristal, tombe en larges nappes dans un bassin de marbre. Cette somptueuse construction s'élève au milieu d'un jardin public très bien dessiné et admirablement entretenu; au mois de novembre, nous le trouvons encore frais et verdoyant comme nos jardins en plein mois de juin. Il renferme plusieurs petits lacs bordés de pelouses, sur lesquels on peut naviguer dans de légères embarcations.

Devant l'entrée principale, s'élève la belle statue en bronze du général Prim, inaugurée en grande pompe il y a deux ans. Le général est à cheval, la figure tournée vers la ville. Sur les côtés du piédestal, on peut voir des bas-reliefs représentant les hauts faits les plus marquants de sa carrière militaire, et sur la face principale on lit ces simples mots : « Barcelone à Prim. »

Une course en voiture de quelques minutes nous amène devant un autre monu-



COLONNE DE CHRISTOPHE COLOMB A BARCELONE

ment également consacré à la gloire d'un héros par la ville de Barcelone, c'est la colonne élevée récemment en souvenir de Christophe Colomb, et que surmonte une statue représentant l'illustre voyageur, les pieds posés sur une sphère dorée et le bras étendu vers un continent nouveau. A la partie supérieure du piédestal on voit les statues des quatre nobles catalans qui ont aidé Colomb dans son expédition ; plus bas se tiennent quatre femmes majestueuses qui personnifient les royaumes de Catalogne, de Castille, de Léon et d'Aragon. Les faces latérales sont ornées de bas-reliefs; six lions ailés de granit sont couchés au pied du monument, qui se dresse sur une éminence recouverte d'un fin gazon, où l'on peut lire, écrite avec des fleurs, l'inscription suivante : « Barcelone à Colomb. » Ce monument colossal, exécuté

par des artistes locaux, fait grand honneur à la ville de Barcelone. L'emplacement en est très heureusement choisi : le monument fait face à la mer, et l'on y arrive de la ville par une promenade bordée de palmiers. Le premier objet qui frappe le regard quand du large on aperçoit la ville, c'est la silhouette de Colomb, debout sur le globe étincelant.

Pour avoir une vue d'ensemble de Barcelone, il faut monter au château de Montjuich qui domine la ville au sud, ou au mont Tibidaho qui s'élève au nord. Un charmant sentier s'élève en lacets du bord de la mer à un jardin public situé juste au-dessous du fort; de là on domine la cité, qui apparaît comme une masse de constructions blanches et de toits grisâtres, d'où s'élèvent de place en place des tours d'églises et de hautes cheminées de fabriques. Du côté de la mer, c'est un tableau animé et plein de gaieté : le vaste port fourmille de vaisseaux et de barques de pêche qui glissent sur l'eau bleue et dont les voiles brillent au soleil.

La promenade, autrefois célèbre, de Murallo del Mar, n'existe plus, mais le voyageur devra cependant longer la mer pour aller au nouveau cimetière. On s'y rend par une très mauvaise route qui, le jour de la Toussaint et le jour des Morts, est couverte de voitures de toute espèce et de toute forme, omnibus, carrioles et coupés. Les gens qui les occupent sont pour la plupart entièrement vêtus de noir, les femmes ont sur la tête des mantilles de cachemire noir; les véhicules disparaissent presque complètement sous les énormes guirlandes, les croix et les bouquets qu'ils portent au cimetière.

Le nouveau cimetière est bien situé, à plusieurs kilomètres de la ville, sur un plateau qui domine la campagne et la mer. Le terrain a été très habilement disposé en terrasses qui s'étagent les unes au-dessus des autres, couvertes d'arbres et de massifs entretenus avec le plus grand soin. Il y a dans ce cimetière de très somptueux monuments appartenant aux riches familles de la ville. Il est d'ailleurs impossible de rien imaginer de moins hygiénique que la manière dont on enterre encore les morts à Barcelone : on a creusé dans l'épaisseur des terrasses des tranchées superposées, et c'est là qu'on dépose les cercueils dans des cases préparées à cet effet. La dalle de marbre qui ferme l'ouverture est couverte d'une inscription, et l'on fait pousser à l'entour, comme ornement, du lierre et d'autres plantes grimpantes. Pendant les jours qui précèdent la Toussaint, le cimetière prend un aspect des plus animés. Les jardiniers, les terrassiers, les maçons et les peintres s'en emparent, afin que tout soit en état pour la grande fête des Morts.

Ce jour-là est loin d'évoquer ici les idées tristes qui se rattachent, dans les pays du Nord, à un pareil anniversaire. Sous ce brillant soleil, au milieu de cette atmosphère douce et parfumée, les stations au cimetière n'ont rien d'impressionnant, et l'esprit léger du méridional ne s'en laisse pas attrister. Les cérémonies religieuses



LE PORT DE BARCELONE ET LE FORT MONTJUICH

ont lieu le matin. Toutes les églises sont si encombrées de monde qu'il est difficile de s'y frayer un passage. Les étrangers auraient grand tort de manquer les offices de la cathédrale : l'intérieur vaste et sombre est tout illuminé de cierges; la foule, pleine de dévotion, est prosternée sur les dalles; dans les bas-côtés, des mendiants, un cierge allumé à la main, sont assis en rang. Le service est célébré avec pompe, et les voix très exercées des chantres font valoir l'harmonieuse simplicité du plain-chant. Quand la messe est entendue, la visite au cimetière terminée, la gaieté reprend ses droits; les magasins, les établissements publics, les musées sont fermés, mais la ville est animée comme Paris un 14 juillet.

Il y a des coins dans Barcelone qui reportent le voyageur en plein moyen âge. Si l'on va de la Rambla à la vieille église de Santa Maria del Mar, après avoir passé par une large avenue bordée de palmiers et par un jardin public au bout duquel on entrevoit le port, on pénètre tout d'un coup dans les rues sombres et étroites qui s'ouvrent derrière le palais Lonja, et par lesquelles on arrive à la vieille et majestueuse église. La place sur laquelle donne la façade est tout entourée de boutiques de drapiers dont les marchandises diverses, couvertures, châles et vêtements des teintes les plus éclatantes, sont accrochées à toutes les fenêtres des maisons et leur donnent un aspect étrangement pittoresque. Si l'on pénètre dans l'église au moment d'un

service funèbre, on se sent immédiatement envahi par la tristesse du lieu ; la nef, toute tendue de noir, est lugubre. Les Espagnols, qui sont de très habiles metteurs en scène, ont entouré la mort d'un appareil terrible qui rappelle les plus sombres superstitions du moyen âge.

Si la capitale de la Catalogne possède moins de ressources artistiques et de monuments intéressants que certaines autres villes d'Espagne, en revanche elle peut revendiquer l'honneur d'être le centre intellectuel le plus brillant de tout le royaume. L'Académie des Arts, fondée en 1751, doit son origine à la Junta ou tribunal de commerce de la Catalogne. Cette École des Beaux-Arts est admirablement logée dans le palais Lonja, et l'on y a rattaché un musée qui contient plusieurs spécimens curieux des vieux maîtres espagnols, quelques copies assez pauvres des Écoles italiennes, et une œuvre d'un très grand intérêt : une collection de dessins au fusain de Fortuny, lequel commença ses études artistiques à Barcelone, esquisses de premier ordre qui rachètent le peu d'intérêt des autres œuvres du musée.

L'École des Beaux-Arts admet des élèves des deux sexes, mais les femmes y sont encore en petit nombre. En Espagne, l'instruction des jeunes filles se donne exclusivement dans les couvents, et le niveau des études est très faible. Il existe pourtant des établissements laïques d'instruction et, dans ces dernières années, on a même fondé une école normale destinée à former des institutrices, mais ces efforts pour relever le niveau de l'éducation intellectuelle de la femme ne semblent pas avoir été couronnés de grand succès.

L'université de Barcelone, qui compte 2 500 étudiants, fut fondée en 1430 et rebâtie complètement en 1873. On y avait adjoint, en 1850, une École scientifique qui est encore la seule de ce genre dans le royaume. Il s'y fait des cours du soir que peuvent suivre gratuitement tous les ouvriers possédant un certificat de bonne conduite. On sent dans toutes les classes de la société un très grand désir d'apprendre : un cercle littéraire ouvrier, l'*Atheneum*, fondé il y a quelques années, est aujourd'hui une institution des plus prospères.

Barcelone se glorifie aussi de posséder une Académie de Belles-Lettres, la première qui ait été fondée en Espagne. Par contre, la province de Barcelone ne paraît pas très avancée au point de vue de l'instruction primaire ; on est fort surpris quand on apprend que sur une population de quatre à cinq cents mille âmes, il n'y avait, en 1883, que 2,000 garçons et pas tout à fait 3,000 filles qui fréquentassent les écoles publiques ; il est vrai de dire qu'à côté de celles-ci, beaucoup d'écoles libres instruisent un certain nombre d'enfants.

Barcelone est une ville de plaisirs : son Opéra, qui contient 4,000 spectateurs, égale en magnificence les plus célèbres de l'Europe ; la ville possède en outre une douzaine d'autres théâtres. Les courses de taureaux y sont en grand honneur ;

le cirque, construit en 1834, regorge de monde les jours de représentations.

Barcelone fut fondée par Amilcar Barca, le père du grand Annibal, et s'appela



PLAZA NUOVA A BARCELONE

d'abord Barcino, du nom de son fondateur. Elle subit successivement la domination des Romains, des Goths et des Sarrasins. Au neuvième siècle, elle fut prise par Charlemagne et devint la capitale du comté de son nom. Au douzième siècle, les

comtes de Barcelone prirent le titre de rois d'Aragon. Pendant le moyen âge, le commerce de Barcelone acquit une très grande extension; elle disputait à l'Italie la suprématie en Orient; son célèbre code commercial, promulgué au treizième siècle, fut accepté dans toute l'Europe. C'est à Barcelone que fut installée une des premières presses à imprimer introduites en Espagne; c'est là également que Christophe Colomb fut reçu par Ferdinand et Isabelle après la découverte d'un nouveau monde. En 1711, la ville fut bombardée et en partie ruinée par Philippe V; trois ans après, elle fut assiégée par Berwick, et, malgré une héroïque défense, prise au nom de Louis XIV et livrée au pillage. Napoléon s'empara à son tour de Barcelone et la ville resta aux mains des Français jusqu'au traité de Paris, en 1814. Depuis cette époque, l'histoire de Barcelone a été des plus agitées : en 1827, un soulèvement populaire y eut lieu en faveur de Don Carlos; en 1840, l'opinion publique s'y déclara pour Espartero; en 1856 et en 1874, des insurrections y éclatèrent, non sans effusion de sang. Depuis quelques années, un calme relatif règne dans cette cité turbulente; il est difficile de prévoir combien de temps durera cette tranquillité.

Barcelone est restée un grand centre commercial, et la ville présente un aspect des plus cosmopolites grâce aux marchands de tous pays qui y viennent pour leur commerce. On y trouve principalement des manufactures de draps, de cotonnades, de toiles, de soieries, de dentelles, d'armes à feu et d'armes blanches, de pianos.

Admirablement située sur la Méditerranée à l'embouchure du Llobregat, possédant un des plus beaux climats du monde, Barcelone est destinée dans un avenir prochain à rivaliser avec Alger comme station hivernale. Trois lignes de chemin de fer la relient aujourd'hui à Paris, d'où l'on peut s'y rendre en 28 heures.

Barcelone est très riche en institutions charitables et philanthropiques. La plus importante est l'hôpital de Santa-Cruz, qui ne compte pas moins de 600 lits. Les soins y sont donnés par des religieux et des sœurs de charité assistés de domestiques laïques. Une maison d'aliénés y est annexée ainsi qu'un hospice pour les convalescents. L'hôpital de Saint-Lazare, ou hôpital des lépreux, contient des malades, presque tous originaires des bords de l'Èbre, où cette terrible maladie semble s'être confinée. L'hôpital del Sagrado Corazon, fondé par souscription en 1870 pour les cas chirurgicaux, donne une haute idée de la générosité des habitants de Barcelone : cet hôpital est dirigé par un comité de dames; les malades y sont soignés par des sœurs françaises de Saint-Vincent-de-Paul. Citons encore l'orphelinat qui porte le nom de « Casa de Caridad de la Provincia de Barcelona », et qui peut contenir 2,000 enfants des deux sexes, les asiles pour les enfants abandonnés, pour les fils de marins morts à la mer, les écoles maternelles, les crèches, etc. Il y a aussi à Barcelone un institut pour les aveugles et pour les sourds-muets,



BARCELONE, VUE PRISE DE GRACIA

le premier de ce genre qui ait été établi en Espagne; l'enseignement y est entièrement gratuit.

Barcelone possède trente-huit églises, sans compter les chapelles attenantes aux couvents, qui sont également très nombreuses. D'ailleurs, tous les cultes sont représentés à Barcelone. Le recensement de 1887 a établi que, sur une population de 400 000 âmes, il y avait dans la ville 1 200 protestants, 10 israélites, 15 000 personnes n'appartenant à aucun culte.

Un des traits caractéristiques de la vie sociale en Espagne, c'est le nombre extraordinaire des jours fériés. Il n'est



MONSERRAT, VUE PRISE DU MONT TIBIDAHO

pas besoin, comme en France, de décréter des fêtes légales; il y a, dans cette ville qui aime le plaisir, accord tacite et unanime pour supprimer le travail à certains jours. Le Jour des Rois est la grande fête des enfants; le Carnaval, s'il a moins de splendeur qu'autrefois, est toujours plein d'entrain; le Mercredi des Cendres, tous, riches et pauvres, s'en vont à la campagne; le Jeudi et le Vendredi saint, il y a de

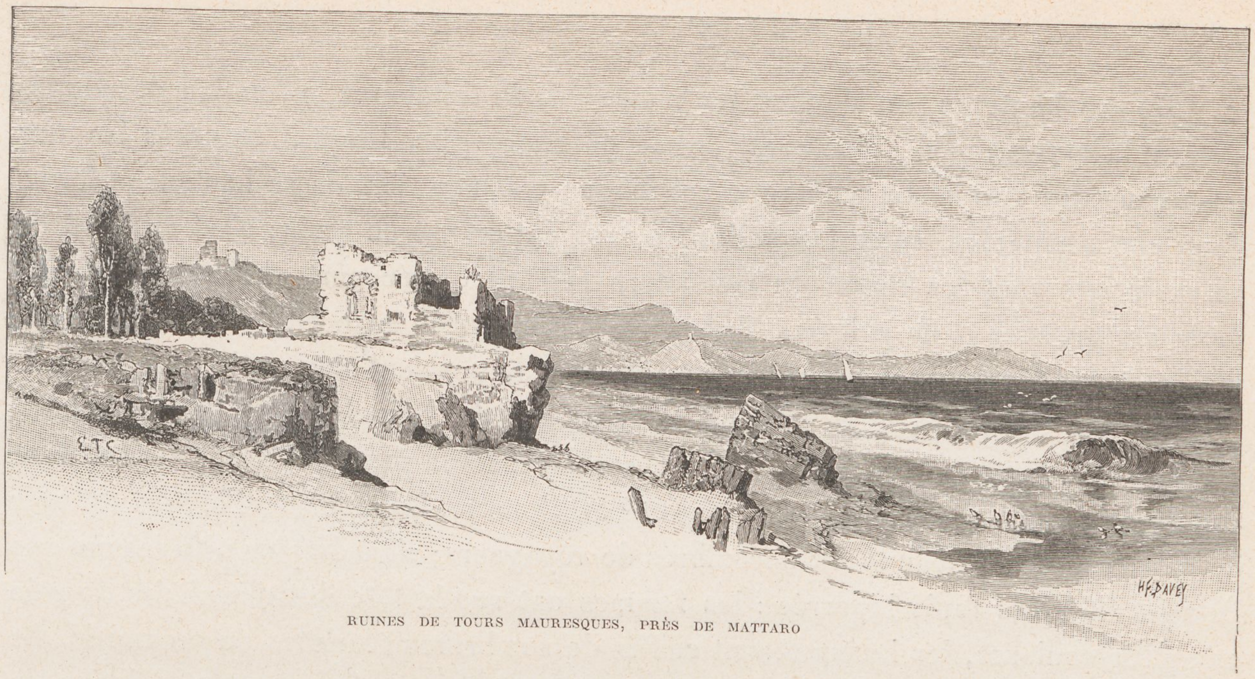
grandes pompes dans les églises; le Samedi saint, a lieu dans le Parc une procession de bergers; le lundi de Pâques est un jour où l'on va se divertir à la campagne; le 19 mars, le jour de saint Joseph, est également jour de fête. Le premier dimanche de mai, il y a fête des fleurs et concours de poésie; les jours consacrés à saint Jean et saint Pierre sont des jours de réjouissances publiques, pendant lesquels les gens des campagnes viennent en foule à la ville. Nous avons déjà dit comment étaient



VIEUX CAROUBIERS, PRÈS DE BARCELONE

employés le jour de la Toussaint et le jour des Morts. Le 20 décembre, on célèbre la fête de la Nativité; il y a ce jour-là une foire qui attire un grand concours d'étrangers. Mais ce sont surtout les jours consacrés à la Vierge qui donnent lieu aux réjouissances les plus solennelles. Jeunes et vieux, riches et pauvres, tous organisent des bals, des banquets, des processions, des illuminations, des courses de taureaux, qui alternent avec les offices religieux.

Le voyageur ne connaîtra qu'imparfaitement Barcelone s'il ne visite pas les environs, qui sont charmants. Il faut aller d'abord à Gracia, soit par le chemin de fer, soit par le tramway. C'est dans ce charmant village au nom harmonieux, que les riches citoyens de la ville ont leurs jardins d'orangers et de citronniers, leurs châteaux ou leurs villas. Les maisons religieuses y abondent aussi, et l'on n'y compte pas moins de six couvents de femmes. Ces constructions, avec leurs petites fenêtres grillées, ont l'aspect rébarbatif des prisons. Un couvent de Saint-Dominique y est de fondation très récente. Il y a également diverses congrégations d'hommes, missionnaires du Sacré-Cœur, pères de Saint-Philippe, etc.



RUINES DE TOURS MAURESQUES, PRÈS DE MATTARO

A Gracia, presque pas de maison qui n'ait son jardin. Les murs sont tout couverts de daturas et d'éclatants jasmins de Virginie. A travers les grilles, on aperçoit des épanouissements de dahlias, de roses de toutes couleurs que surmontent des orangers et des citronniers avec leurs feuilles luisantes et leurs fruits éclatants : en un mot, ce gracieux faubourg de Barcelone est vraiment digne de son nom.

A mesure qu'on approche de Sarria, la nature paraît plus agreste ; on y voit moins la main de l'homme. Le sol couvert d'aloès et de figuiers de Barbarie, les maisons basses et carrées, au toit plat, qui s'élèvent au milieu des orangers et des palmiers, font songer à l'Orient. Il y a de grandes étendues de jardins potagers et de vignobles qui fournissent les marchés de la ville, et sur les coteaux ensoleillés on aperçoit, au milieu de vastes domaines, les maisons de campagne ou *quintas* des riches habitants de Barcelone.

De la petite ville de Sarria, la vue est splendide sur Barcelone, le port et la mer. Les rues étroites et poussiéreuses, avec leurs maisons hermétiquement closes, ont un air endormi. Sarria possède cependant une des plus importantes usines à coton d'Espagne, où sont employés plusieurs milliers d'ouvriers.

De Sarria, on peut faire à pied l'ascension du mont Tibidaho, but de promenade favori des habitants de Barcelone ; même au mois de novembre, on est sûr d'y rencontrer beaucoup de monde. Sur les hauteurs environnantes s'élèvent de nombreuses et somptueuses maisons de campagne, et de tous côtés s'ouvrent de pittoresques vallées très intéressantes à visiter, surtout celle de San Cugat. A l'époque des vacances, beaucoup de familles de la ville s'établissent sur le mont Tibidaho, où l'on mène dès lors très joyeuse vie ; une musique militaire y vient, le dimanche, égayer les jardins.

De ces hauteurs, on domine les plaines de la Catalogne, au milieu desquelles s'élève la montagne de Monserrat, amas de cônes gigantesques entassés les uns au-dessus des autres. La montagne est fendue jusqu'au tiers de sa hauteur et forme deux cimes séparées, entre lesquelles les eaux ont creusé un ravin; c'est au bord de ce ravin que sont les restes du monastère célèbre où accourt chaque année une foule de touristes et de pèlerins. Enfin il faut aller voir, au nord de Barcelone, les vieilles tours mauresques qui servaient autrefois de postes d'observation aux pirates.

Au sud-est de la ville, s'étend le faubourg de Barcelonette, très fréquenté par la population maritime. Des bateaux, sur lesquels le passage coûte un sou, font constamment la navette entre Barcelone et Barcelonette. Le dimanche, le port est noir de monde, et les bateaux sont encombrés de voyageurs; rien de plus pittoresque que l'aspect de cette foule bigarrée : les femmes ont sur la tête des mouchoirs de soie aux mille couleurs, les hommes sont coiffés de sombreros écarlates ou cramoisis. Le faubourg de Barcelonette est habité presque exclusivement par une population de pêcheurs et de marins. Il renferme des établissements de bains de mer, des chantiers de construction et un grand nombre d'entreprises industrielles.

Les îles Baléares



PORT-MAHON

Le groupe des Baléares se compose de trois îles principales : Majorque, Minorque et Iviça. et de plusieurs îlots, dont les plus grands sont Formentera et Cabrera. Autrefois, Majorque et Minorque formaient un groupe à part, celui des îles Gymnésiennes ou *Iles des hommes nus;* Iviça et Formentera (qu'on appelait *Frumentum*, à cause du blé excellent qu'elle produisait) étaient désignées sous le nom de Pityuses ou *Iles des pins*. Dans la suite, on comprit toutes ces îles sous le nom de Baléares, à cause, dit-on, de l'adresse extraordinaire de leurs habitants à se servir de la fronde.

L'arrivée dans le port de Palma, la capitale de Majorque, par une matinée claire et ensoleillée, est un moment inoubliable. La ville s'étage en amphithéâtre au fond d'une baie, entre deux promontoires contre lesquels la mer vient se briser en écumant; des moulins à vent tournent gaiement au sommet des collines environnantes; à gauche du port, le vieux château de Bellver se dresse sur une éminence; ses donjons servent encore à loger les prisonniers politiques d'importance. Au centre, s'élève la cathédrale dont Jayme le Conquérant avait commencé la construction en accomplissement d'un vœu fait à la Vierge : beau monument d'aspect très impo-

sant. A côté, la Lonja ou Bourse, ornée à chaque angle d'une petite tourelle, offre un des plus beaux spécimens du style gothique que possède l'Espagne. A gauche de la Lonja commencent les remparts de la ville, très élevés et flanqués de bastions.

Au-dessus des murs s'étagent des maisons blanches, hautes de plusieurs étages,



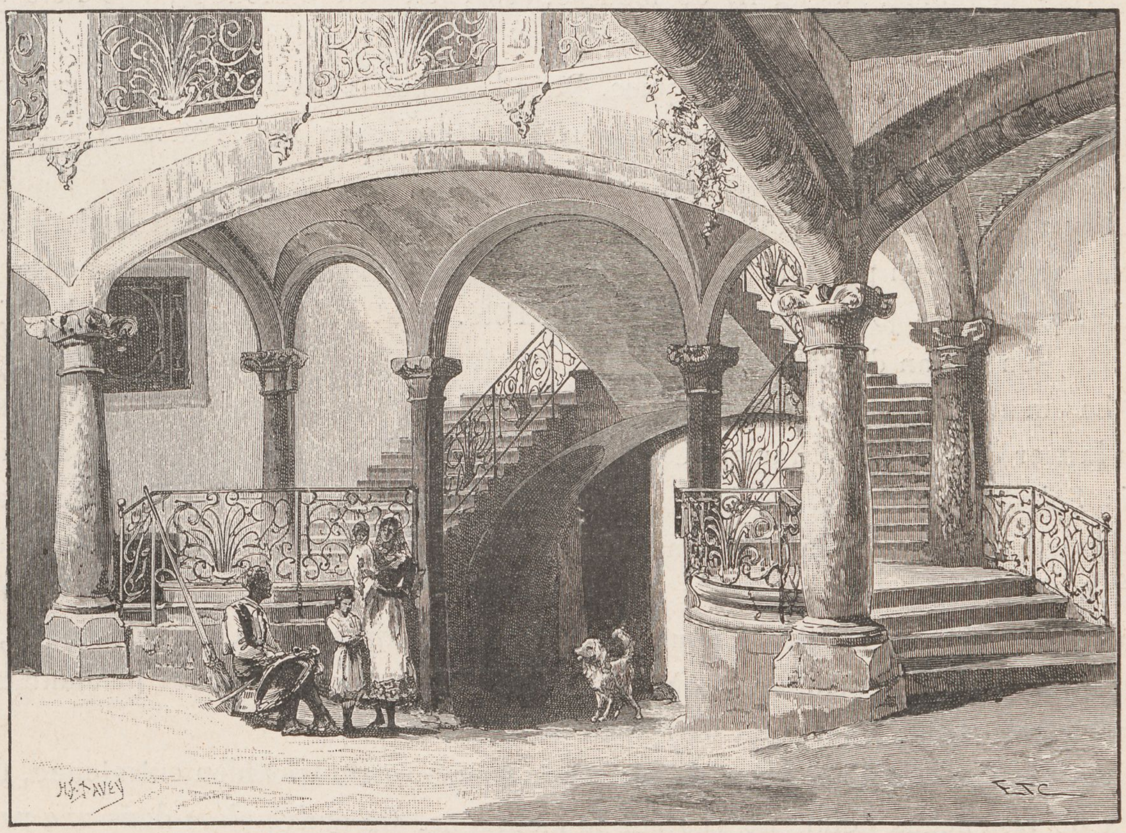
PALMA, VUE PRISE DU SUD-OUEST

que dominent les flèches et les tours de nombreuses églises. Dans la ville, les constructions originales ne manquent pas, et un grand nombre d'entre elles frappent par la grâce et la vigueur du style. Vues du dehors, elles ont l'air de forteresses, avec leurs façades percées de rares fenêtres étroites et grillées; mais si l'on pénètre dans le porche qui fait communiquer la rue avec la cour intérieure, on est immédiatement sous le charme. Cette cour intérieure, avec son puits à margelle sculptée, ses rampes et ses balustrades d'escalier en fer forgé, ses colonnes supportant les élégantes arcades mauresques de la *loggia*, offre de quoi réjouir l'œil d'un artiste. Une de ces maisons, parmi les plus ornées, est la Casa Morelli, dont nous reproduisons ci-contre la cour et l'escalier. A côté de ces constructions, qui datent pour la plupart du seizième siècle, on trouve encore à Palma quelques vestiges d'anciens bains mauresques, et ce ne sont pas les coins les moins curieux de la ville.

Il y a un contraste amusant entre la Rambla de Palma et les ruelles étroites ou tortueuses où s'est concentrée la vie commerciale de la ville. La Rambla est large, bordée d'arbres des deux côtés, et sert de rendez-vous au beau monde de la ville.

Il y a plus de vie mondaine qu'on ne s'attendrait à en trouver dans cette capitale d'une petite île de si minime importance. Les femmes y sont d'ailleurs fort gracieuses, elles ont le pied mignon et les plus beaux yeux du monde. C'est par une soirée fraîche succédant à une chaude journée qu'il faut voir la Rambla ; l'air est alors d'une douceur exquise.

Les rues de la ville ont un remarquable cachet exotique ; quelques-unes



COUR ET ESCALIER DE LA CASA MORELLI, A PALMA

ressemblent à des bazars d'Orient : dans d'autres, l'on ne vend que des chaussures faites avec des cuirs de toute couleur et de toute qualité. La fabrication du chocolat est encore une industrie locale. Le commerce de Palma est d'ailleurs peu important ; on n'expédie guère que de l'huile et du vin à Barcelone.

En quittant la ville pour nous engager dans l'intérieur de l'île, nous traversons une plaine fertile entourée de montagnes ; le sol est couvert de vignes, de céréales et d'oliviers. Malheureusement l'eau manque durant les longs étés brûlants ; les routes sont alors blanches de poussière, et l'on est obligé d'arroser artificiellement les vergers

desséchés. Par contre, les hivers sont très pluvieux; l'eau tombe en véritables trombes.

Le chemin de fer nous mène ainsi de Palma à la baie d'Alcudia, à travers des campagnes verdoyantes, parsemées de villes blanches; mais vers l'ouest, des montagnes s'élèvent bientôt et une bonne route carrossable nous conduit par de charmants défilés à Valdemosa. Des deux côtés de la route, les falaises abruptes tombent à pic, et dans les interstices des rochers poussent de pâles oliviers et des figuiers tortus ; au printemps, ce ne sont partout que tapis de fleurs ; un clair ruisseau roule vers la plaine, sur un lit de mousse, ses eaux peu profondes, que l'été tarit invariablement chaque année.

Valdemosa est une retraite exquise. Dans l'air flottent les parfums des orangers et des citronniers qui remplissent les jardins; les oiseaux font résonner les échos de la vallée de leur chant harmonieux.

Il y avait autrefois à Valdemosa un monastère très important, dont les bâtiments subsistent encore en partie; les Majorquins les ont aménagés et y viennent en grand nombre passer les jours les plus chauds de l'été. C'est là que George Sand écrivit, en 1838, son roman de *Spiridion*.

Les montagnes qui entourent Valdemosa à l'ouest et au nord-ouest s'abaissent dans la mer du côté de Miramar. Un prince de la famille des Habsbourg, l'archiduc Louis Salvator, y passe ses hivers. L'archiduc a acheté une large portion de la côte avec les pentes de la montagne, et il a fait des jardins sur ces falaises hautes de 5 à 600 pieds. Comme il n'y a pas d'hôtel à Valdemosa, et encore moins à Miramar, le prince a construit, pour les voyageurs attirés par la beauté du site, un caravansérail qu'il a meublé et où le touriste est logé gratuitement pendant trois jours et trois nuits; il lui suffit d'apporter sa nourriture.

De Miramar à Soller, on peut suivre une grande route très bien entretenue, d'où l'on a de très beaux points de vue sur la montagne. On arrive alors dans une partie de l'île d'aspect plus grandiose : « C'est, comme l'a dit George Sand, la verte Helvétie sous le ciel de la Calabre, avec la solennité et le silence de l'Orient. » On traverse Deya, un charmant village situé sur un rocher isolé, au milieu d'une large vallée qui se dirige vers la mer. La végétation de cette région est superbe, ce ne sont partout que des fruits et des fleurs.

La descente sur Soller semble un peu longue et monotone, la route faisant d'interminables zigzags. Soller, ville assez importante, est située dans un espace resserré au pied du pic Mayor, la plus haute montagne de l'île; on n'y arrive que par la grande route qui vient de Palma et par celle de Miramar. Des autres côtés, pour sortir de la vallée il faut escalader des escaliers creusés dans le rocher et que bordent des précipices assez redoutables.



MIRAMAR

Le séjour de Soller est fort agréable ; la propreté la plus minutieuse règne dans toutes les maisons ; les fruits y sont d'une abondance extraordinaire : vue des hauteurs, la ville a l'air d'un immense verger d'orangers et de citronniers. Un cours d'eau, considérable pour Majorque, traverse la ville et se dirige vers la petite baie circulaire qui se trouve à 3 ou 4 kilomètres de là, et qu'on appelle le port de Soller. De temps en temps, par un automne pluvieux, la rivière se transforme en un véritable torrent ; l'eau monte alors jusqu'aux balcons des maisons.

Le port de Soller n'est qu'une rade en miniature, de forme circulaire, et si étroite, qu'une pierre jetée de l'un des bords atteindrait presque l'autre côté. Autrefois, les pirates d'Alger et de Tunis trouvaient là un abri commode, et bien souvent Soller fut la proie de ces maraudeurs avant que ses habitants aient eu le temps d'aller mettre en sûreté dans les montagnes leurs richesses et leurs personnes. C'est pour arrêter ces incursions que fut bâtie, il a quelques siècles, la vieille forteresse d'aspect

rébarbatif qui domine la baie, et dont les ruines très pittoresques ne manquent jamais d'attirer les artistes.

De Soller on peut grimper, par des sentiers et des défilés extrêmement pittoresques, jusqu'à Lluch et Pollenza. Pollenza est une ville importante, bâtie à l'extrémité nord de l'île Majorque, dans une situation ravissante au milieu des montagnes; les bois d'oliviers qui l'entourent comptent parmi les plus beaux de l'île. Les Romains, après que Métellus Baléaricus eut achevé la conquête de l'île, installèrent une colonie en cet endroit, et l'on y trouve encore quelques vestiges de leur architecture, lesquels n'offrent du reste aucun intérêt. La ville actuelle n'a rien de remarquable; les rues en sont montueuses et horriblement mal pavées. De Pollenza, le touriste intrépide peut grimper au Castillo del Rey, vieux château en ruines de très fière allure; les récifs qui, en face, bordent la côte, sont redoutables aux marins, et un phare élevé en cet endroit rendrait grand service aux navires que la tempête pousse sur ce rivage dangereux.

Il y a à Majorque des grottes remarquables, parmi lesquelles il faut citer celles de Portal, au sud-ouest de l'île, celle du Dragon à l'est, et celle d'Arta à quelques kilomètres plus au nord. Un souvenir historique se rattache aux grottes de Portal : on raconte qu'après sa première bataille avec les musulmans, le roi Jayme d'Aragon, ayant faim, entra dans une chaumière pour demander à manger. On lui offrit du pain et de l'ail qu'il mangea avec avidité, après quoi il dit : « Ben dinat » (j'ai bien dîné). Le souvenir de cette légende est conservé par le nom de Bendinat que porte encore une maison voisine des grottes de Portal. Mais l'ancienne chaumière où le roi apaisa sa faim a fait place à une majestueuse construction à tourelles, qui appartient à un des propriétaires les plus riches de l'île de Majorque.

Minorque, la seconde île de l'Archipel des Baléares, est séparée de Majorque par un détroit qui a environ 30 kilomètres de large dans sa partie la plus étroite. On peut aller d'une île à l'autre en bateau à vapeur, soit de Palma à Port-Mahon, soit d'Alcudia à Ciudadela.

Mais avant de parler de Minorque, il faut mentionner deux îlots dans les environs de Majorque. Le premier, Dragonera, situé tout près de la pointe occidentale de Majorque, n'est guère qu'un rocher d'aspect très pittoresque où paissent quelques chèvres et où nichent des centaines d'oiseaux de mer. Cabrera, le second de ces îlots, au sud-est de Minorque, n'est habité que par quelques pêcheurs et quelques bergers. Les chèvres, dont l'îlot tire son nom, y règnent en maîtresses absolues. On y voit un château qui pourrait devenir une délicieuse résidence; mais, comme le « Castillo del Rey », il tombe en ruines. Tout contre Cabrera se trouve encore Conejera ou l'île des Lapins, un rocher où l'on ne rencontre en effet que ces rongeurs. Si l'on veut en croire la légende, c'est là que serait né Annibal : sa mère revenait



SOLLER

d'Espagne lorsqu'elle fut prise des douleurs de l'enfantement ; on la débarqua dans l'île et elle y donna le jour au célèbre homme de guerre carthaginois.

L'île de Minorque possède un excellent petit port, Port-Mahon, qui est en même



CABRERA

temps la capitale de l'île. Mais quand on s'est promené quelques jours dans cette ville, qu'on a contemplé à loisir les ruines des vieilles fortifications qui s'élèvent à l'entrée de la passe, qu'on a visité quelques-uns des « *talajots* » qu'on rencontre à certains endroits de l'île, on a vu tout ce qu'il y a d'intéressant à Minorque. Au point de vue pittoresque, l'île ne renferme rien de bien original ; son point culminant, le Monte Toro, ne s'élève guère qu'à 1 000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Du monastère en ruines qui se trouve au sommet, on voit l'île tout entière :

le coup d'œil n'a rien d'enthousiasmant; c'est un pays très plat où se cultivent en grand les pommes de terre nouvelles et les légumes précoces. L'île tend à devenir de plus en plus un vaste jardin potager qui envoie ses primeurs sur tous les marchés d'Europe. Le gouvernement espagnol a dépensé beaucoup d'argent pour fortifier le promontoire appelé « La Mola », près du détroit de Mahon.

Nous avons parlé des *talajots* comme susceptibles d'intéresser les voyageurs de



GROTTE DE PORTAL

passage à Minorque : c'est en effet la grande curiosité de l'île, bien que l'intérêt n'en soit peut-être très vif que pour les amateurs d'antiquité et les archéologues. Les talajots sont des constructions préhistoriques qui ont été très probablement les demeures des premiers habitants de Minorque. Les monolithes qui, en certains endroits, se trouvent près des talajots, servaient sans doute à la célébration des rites religieux. En général, les talajots sont formés par un amas de rochers bruts entassés les uns au-dessus des autres jusqu'à une hauteur variant de 5 à 12 mètres. La forme d'ensemble est circulaire et le diamètre de la base est le plus souvent d'une quinzaine de mètres.

Il nous reste à parler de l'île d'Iviça, de beaucoup la moins connue des Baléares. Elle est pourtant très intéressante à parcourir, mais pour s'y plaire il ne faut pas tenir au confortable. Il n'y a dans l'île qu'un seul hôtel, lequel est bâti dans une situation fort désagréable, tout contre le quai du port, sorte de rade fermée où l'eau est presque aussi stagnante que dans un marais et où débouche très ostensiblement le système d'égouts de la ville d'Iviça. On ne s'étonnera donc pas si

les eaux dégagent des émanations pestilentielles et si, pendant les mois d'été, les huit ou dix docteurs de l'île ne manquent pas d'occupation.

Iviça a environ 40 kilomètres de longueur, sur 17 de largeur. C'est une île montagneuse, mais qui renferme cependant des plaines fertiles, au centre et, en certains endroits, sur le bord de la mer. Ces plaines sont renommées pour les figues et

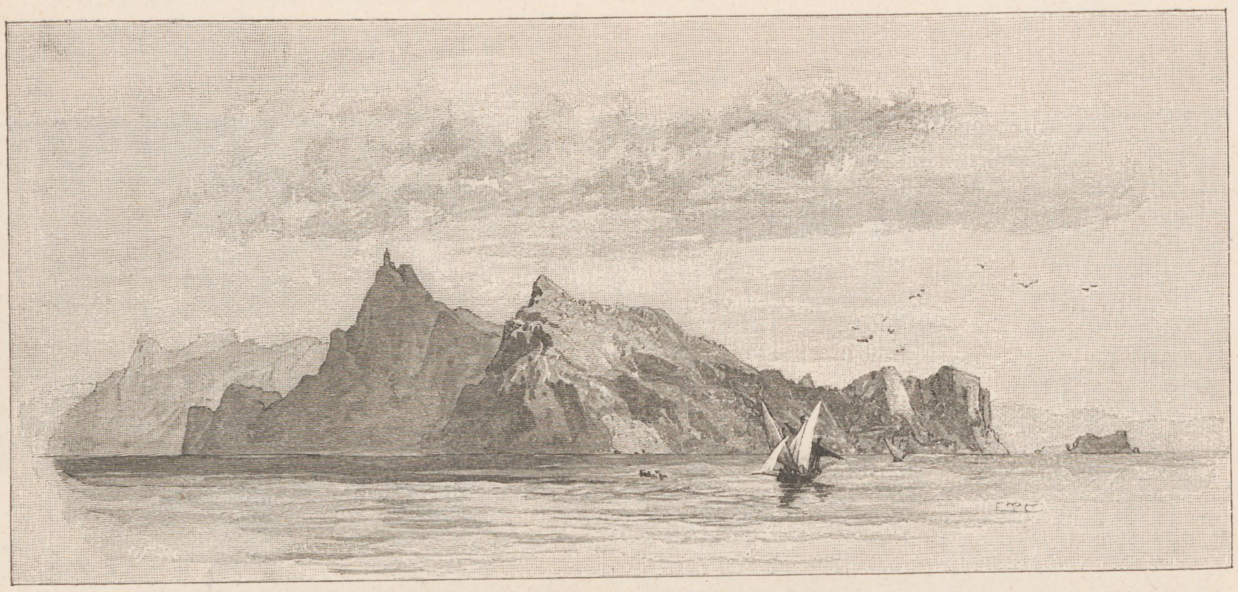


ARC NATUREL SUR LA COTE SEPTENTRIONALE DE MINORQUE

les amandes qu'elles produisent, autant que pour leurs oranges. Au printemps, l'aspect du pays est charmant, avec ses maisons blanches nichées dans la verdure et ses bouquets de palmiers qui ondulent au souffle du vent. Les routes sont excellentes, et l'on aura grand plaisir à grimper dans les petits cabriolets mal suspendus qui sont les seules voitures de l'île, pour aller visiter le village de San-Juan, de Santa-Eulalia, de San-Antonio, ou, au sud, les salines.

Dans la ville haute d'Iviça, derrière les fortifications, on trouve plus de vestiges de l'architecture mauresque que dans aucune autre ville des Baléares, excepté peut-être Ciudadela, dans l'île de Minorque. Quelques-unes des maisons blanches d'Iviça sont ornées d'admirables balcons, de gracieuses arcades que soutiennent de sveltes colonnes de marbre, et offrent à chaque pas de ravissants tableaux. Les rues tortueuses s'élèvent péniblement du bord de la mer jusqu'au Palais du Gouverneur,

tout en haut de la ville, et jusqu'à la cathédrale. Dans ce quartier, quelques-unes des maisons des plus nobles personnages de la ville, restées probablement telles qu'on les a construites après la conquête, en 1235, sont remarquables à la fois par leur extrême simplicité et les armoiries compliquées qui ornent leur portail, formant un



DRAGONERA, VUE PRISE DU NORD-OUEST

contraste piquant avec les façades blanchies, percées çà et là de petites fenêtres semblables à celles des prisons.

Les habitants d'Iviça passent pour avoir gardé plus fidèlement que ceux de Majorque et de Minorque leurs mœurs anciennes ; ils ont évidemment mieux résisté que leurs voisins à l'influence des habitudes continentales. Leurs passions sont vives, et l'amour, chez eux, tourne volontiers au tragique ; comme chez les Corses, le couteau joue un grand rôle dans leurs affaires de cœur, et comme les Corses, les habitants d'Iviça chantent aux funérailles des ballades qui se rapprochent beaucoup des *voceri* par la composition et l'allure générale.

Malaga



ALMERIA

Lorsqu'en quittant les îles Baléares pour se rendre à Malaga, on a doublé le Cabo de Gata, la côte présente un spectacle merveilleux, mais elle est fort dangereuse et le vent y souffle avec une extrême violence. Bientôt apparaît Almeria, la rivale de Malaga, à laquelle elle fait une sérieuse concurrence commerciale.

Le port d'Almeria, protégé par des jetées et des digues, offre un excellent abri aux vaisseaux. La ville est la capitale d'une province où les mines abondent, et dont le climat et le sol favorisent le développement des récoltes les plus riches et les plus variées ; les mines d'argent des montagnes de Murcie et les vallées fertiles des Alpujarras trouvent leur débouché naturel à Almeria. Mais il manque à cette ville d'être mise en communication avec les lignes de chemins de fer de la péninsule. En attendant, elle vit de l'exportation de ses produits, principalement du raisin et de l'esparto, connu par les botanistes sous le nom de genêt d'Espagne, et que l'on emploie pour faire des nattes, des paniers, des cordes, et des semelles pour les fameux

alpargatas ou sandales de cordes, portées communément par les paysans du sud de l'Espagne et par les soldats en marche. De nos jours, on commence à cultiver l'esparto pour l'employer à la fabrication du papier.

Almeria est une ville très ancienne; déjà sous la domination romaine, elle



ALMERIA, LA CATHÉDRALE

jouissait d'une grande prospérité; on l'appelait « Portus Magnus » à cause des dimensions de son port; elle avait alors le monopole du commerce maritime avec l'Italie et l'Extrême-Orient. Sous les Maures, elle garda une grande importance, comme l'atteste le nom que lui donnèrent les conquérants, Al Meriah, « la Remarquable ». Tous les produits de la Vega, les soies tissées sur les métiers des Maures, étaient amenés à Almeria pour être expédiés à l'étranger.

Almeria fut la terreur de la Méditerranée; ses pirates sillonnaient continuellement la mer, faisant des descentes sur les côtes françaises et italiennes, et emportant butin et esclaves dans leurs retraites inexpugnables. Enfin les Espagnols et les Génois s'allièrent contre l'ennemi commun, et Almeria fut une des premières conquêtes des chrétiens sur les Maures. Plus tard d'ailleurs, les musulmans prirent leur revanche, et les corsaires d'Alger menacèrent si souvent la ville que Charles-Quint dut réparer les anciennes fortifications et le vieux château mauresque, maintenant appelé



ALMERIA, UN LAVOIR HORS DES MURS

l'Alcazaba, et qu'une grande cloche de tocsin fut établie dans la tour de la cathédrale pour prévenir la garnison de l'approche des pirates. Cette cathédrale est le monument le plus imposant d'Almeria, qui présente en somme un aspect assez délabré : les rues sont étroites et tortueuses, des porcs et des volailles y vaguent en liberté entre les maisons carrées à deux étages qui brillent sous la lumière blanche et aveuglante d'un soleil presque africain.

Nous quittons donc sans regret Almeria pour aller visiter Malaga, de tout temps vantée pour sa beauté. Les chroniqueurs arabes du moyen âge la comparaient à « la plus belle perle d'un collier, à un riche diadème ». Les poètes espagnols la célèbrent dans leurs vers comme une ville enchanteresse, où règne un éternel printemps. C'est aujourd'hui une station fort appréciée des touristes et surtout des Anglais ; on y trouve tout le luxe et le confort désirables, plusieurs théâtres, dont un opéra, des clubs, de grands hôtels. On y jouit aussi du climat le plus sec de l'Europe méridionale : la pluie ne tombe guère à Malaga qu'une demi-douzaine de jours par an ; la ville, abritée au nord par une imposante chaîne de montagnes, n'est troublée que par le *terral* ou vent du nord-ouest, désagréable visiteur, proche parent de la tramontane et du mistral. Quoi qu'il en soit, son climat a longtemps recommandé Malaga comme résidence d'hiver pour les phtisiques, et en a fait à ce point de vue la rivale de Madère, de Malte et d'Alger. Ajoutons que l'aspect général de cette ville du soleil est ravissant : au premier plan, des aloès et des palmiers ; plus loin, les étincelantes façades blanches et les tours de la ville, le grand amphithéâtre de la *Plaza de Toros*, et le haut clocher de la cathédrale, le tout encadré par la Méditerranée ; à l'arrière-plan, la Sierra Bermeja ou Montagnes Rouges.

Malaga fut fondée, il y a trois mille ans, par une colonie phénicienne. On fait même dériver son nom de deux mots phéniciens dont l'un signifie « sel », et l'autre « la ville du roi ». Dès l'origine, Malaga faisait un commerce actif de poisson salé ; ses principaux produits étaient les anchois et ces petits « boquerones » qui sont encore la marchandise la plus appréciée de son marché aux poissons. L'Espagne méridionale était alors une des plus riches possessions phéniciennes ; après la chute de Tyr et de Sidon, Carthage, devenue le grand centre commercial de la Méditerranée, entra en relations avec Malaga, ce qui augmenta encore la prospérité de cette dernière. Plus tard, quand l'Espagne passa aux mains des Romains, la province de Bétique devint de plus en plus florissante, et Malaga prit alors une extrême importance ; elle avait de beaux monuments, entre autres un cirque de proportions imposantes ; on a retrouvé dans son sous-sol un grand nombre de bronzes, de fragments de statues et de pièces romaines. La ville déclina sous la domination des Visigoths, mais elle se releva sous celle des Arabes.

Tarik, le général borgne qui prit Gibraltar, fut le premier maître musulman de Malaga, qui tomba ensuite aux mains de tribus venues du Jourdain, race de pasteurs qui étendirent leur pouvoir jusqu'à Archidona. La richesse de cette nouvelle possession attira de grandes hordes d'Arabes qui s'établirent de préférence dans les endroits dont l'aspect rappelait celui de leur patrie. Les tribus des déserts de Palmyre choisirent la côte aride près d'Almeria et le royaume de Murcie ; les montagnards de Syrie s'établirent parmi les monts rocheux de la Sierra Serrania, tandis que ceux de Damas et de Bagdad occupèrent les plaines fertiles arrosées par le Douro, et le pays de Grenade, dont les bosquets d'orangers et les jardins ravissants font encore aujourd'hui un véritable paradis. Les conquérants surent d'ailleurs tirer un merveilleux parti de leur riche conquête, et Malaga devint la capitale d'une puissante dynastie dont l'autorité s'étendit jusqu'à Cordoue.

Grâce à l'admirable système d'irrigation établi par les Maures, la terre donnait et donne encore aujourd'hui des produits admirables : les récoltes succèdent aux récoltes avec une étonnante rapidité, toutes les espèces de fruits abondent, une merveilleuse fécondité règne partout. Depuis quelques années, Malaga est devenue un immense potager, où l'on cultive les primeurs si goûtées des gourmets, petits pois, pommes de terre, asperges et laitues, qu'on expédie en hiver à Paris et à Londres. On cultive aussi à Malaga et aux environs la canne à sucre, culture introduite (ou plutôt rétablie, car elle était connue et pratiquée des Maures) par le général Concha, qui engloutit dans cette entreprise la majeure partie de sa fortune. Enfin les vignobles de Malaga étaient et sont encore aujourd'hui la principale source de richesse du pays.

Si l'on veut se faire une idée de l'étonnante fertilité de cette région, il faut



MALAGA, VUE PRISE DE L'EST

visiter une des résidences privées, comme celle de la « Concepcion », où les palmiers, les bambous, les arums et autres plantes des tropiques croissent en plein air. Notons en passant que le petit temple grec qu'on voit dans cette propriété renferme une grande quantité d'antiquités romaines, entre autres de belles statues de marbre.

Malaga possède de nombreux monuments qui remontent à l'époque de la



PORT DE MALAGA

domination des Maures. Le plus intéressant est le château de Gibralfaro, dont les vieux murs crénelés et flanqués de tours couronnent le sommet d'une colline, à l'est de Malaga, et descendent en zigzags vers la ville ; ce château, bâti par un prince de Grenade, Mohammed, sur l'emplacement d'une forteresse phénicienne, fut si bien fortifié et gardé qu'il résista longtemps aux efforts de Ferdinand et d'Isabelle, lors du siège mémorable qui précéda la chute de Grenade. La partie la plus ancienne de l'édifice est une tour haute de 20 mètres et soutenue par quatre arcs, du haut de laquelle on jouit d'une vue admirable. Au-dessous de Gibralfaro, l'Alcazaba, autre forteresse bâtie par les Maures, repose également sur des fondations phéniciennes. Il n'en reste plus que quelques parties, occupées par le commandant général de la province. Le quartier qui est situé au-dessous de ces retranchements est la partie la plus ancienne de Malaga, dédale de sombres ruelles tortueuses, d'aspect oriental, où grouille une population misérable et turbulente.

Les Malagueños, Maures ou Espagnols, ont toujours été des sujets fort remuants. En 1868, ils combattirent pour Isabelle II détrônée contre les soldats vainqueurs qui l'avaient chassée de Madrid. Malaga soutint longtemps la guerre et se défendit obstinément, mais succomba après une lutte sanglante. Après l'abdication du roi Amédée, en 1873, les Républicains de Malaga proclamèrent



EMBALLAGE DES ORANGES AUX ENVIRONS DE MALAGA

la Commune et terrifièrent la ville. L'insurrection fut réprimée avec vigueur et l'ordre rétabli.

Les femmes de Malaga sont renommées pour leur charme. « Muchachas Malagueñas, muy halagueñas » (les filles de Malaga sont très séduisantes) est une expression proverbiale, que justifie pleinement cette description de Théophile Gautier : « La Malagueña se distingue, dit-il, par la pâleur dorée de son teint uni, où la joue n'est pas plus colorée que le front, l'ovale allongé de son visage, le vif incarnat de sa bouche, la finesse de son nez et l'éclat de ses yeux arabes, qu'on pourrait croire teints de *henné*, tant les paupières en sont déliées et prolongées vers les tempes. Je ne sais si l'on doit attribuer cet effet aux plis sévères de la draperie rouge qui encadre leurs figures, elles ont un air sérieux et passionné qui sent tout à fait son Orient. »

Gautier les avait observées à un combat de taureaux, et il ne fut pas peu étonné de voir ces visages si doux de madones, dignes d'inspirer un peintre chrétien, assister

impassibles à ces spectacles sanguinaires. Il fut choqué de voir l'intérêt profond avec lequel ces pâles beautés suivaient le combat, d'entendre les péripéties de la lutte discutées par de douces lèvres, faites pour le murmure caressant des tendresses. Cependant, comme elles lui paraissaient simples, compatissantes, bonnes, il conclut que ce n'était pas une cruauté native, mais plutôt la force d'une ancienne tradition nationale qui les attirait à ces sanglantes représentations. On sait d'ailleurs que les courses de taureaux sont très populaires dans certaines parties du midi de la France, particulièrement dans les Landes et à Bayonne.



« LA CONCEPCION », AUX ENVIRONS DE MALAGA

Malaga pourrait compter sur un avenir prospère si son port était plus commode et plus sûr; mais la mer s'en retire devant les alluvions du Guadelmedina, qui traverse la ville. Ce cours d'eau, presque à sec en été, se change, l'hiver, en un torrent boueux dont les dépôts comblent peu à peu le port, prolongeant le promontoire et laissant le vieux môle mauresque et l'arsenal, l'Ataranza, loin dans les terres. Au siècle dernier, l'emplacement de l'Alameda, qui est aujourd'hui une charmante promenade ombragée par de beaux arbres, était encore submergé par la mer. On avait, il y a quelques années, préparé un très beau projet en vue de nettoyer et de creuser le port, mais des difficultés survinrent et retardèrent les travaux, qui ne seront probablement jamais exécutés.

De Malaga une voie ferrée mène à Grenade, d'où l'on peut entreprendre l'ascension de la Sierra-Nevada. Cette région renferme de hauts sommets, des paysages d'une beauté sauvage et grandiose, qui ne le cèdent en rien à ce qu'on va

si souvent admirer en Suisse. Sans doute il n'y a là ni beaux glaciers ni vastes champs de neige comme dans les Alpes : les pics et les sommets seuls sont encore couronnés de crêtes blanches en été. Mais la douceur de la température fait naître une riche végétation et rend l'ascension moins périlleuse et moins pénible. Les deux pics les plus élevés sont le Muley Hacen et le Picacho de la Veleta; on en atteint le point culminant facilement en un jour, en faisant la plus grande partie de la route à cheval; mais il faut passer une nuit au sommet, sous les étoiles. Le froid y est très vif, et l'on est obligé de le combattre en s'enveloppant de bonnes couvertures et en allumant des feux.

On commence généralement l'ascension vers deux heures du matin, afin d'atteindre le sommet avant le jour. Si le ciel est clair, le lever du soleil, vu du Picacho, est un spectacle inoubliable. La Méditerranée s'étend, semblable à un lac, bornée qu'elle est au nord et à l'ouest par la côte d'Espagne, au sud par celle d'Afrique, dont les contours effacés s'estompent légèrement dans le lointain. Vers l'est, l'horizon s'éclaire peu à peu et les nuages prennent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, à l'approche du soleil levant. Tout autour se dressent des pics aux formes étranges, descendant en gradins jusqu'aux sommets les moins élevés qui semblent surgir de la mer. Le Muley Hacen n'a guère qu'une soixantaine de mètres de plus que le Picacho de la Veleta.

Pour faire cette ascension, on peut partir de Trevelez, ou aussi de Portugos, un peu plus près de Grenade. On passe par Alhendin, village près duquel est la petite colline connue encore comme l'emplacement de « El Ultimo Suspiro del Moro » (le dernier soupir du Maure); c'est là que Boabdil, le dernier roi de Grenade, dit son suprême adieu à la ville, « pleurant comme une femme, suivant l'expression de son héroïque mère, ce qu'il n'avait pu défendre comme un homme ».

Il y a encore bien d'autres endroits à visiter aux environs de Malaga : Alhama, la clef de Grenade, dont la prise a précédé celle de la capitale mauresque; Antequera, Archidona, vieilles villes mauresques; Ronda, qui attire surtout les touristes par sa position pittoresque. Imaginez une montagne séparée en deux parties dans toute sa hauteur par une fente profonde de 165 mètres, au fond de laquelle mugit un torrent. La ville est bâtie sur d'énormes rochers qui couronnent les deux sommets et que relie un pont d'une hardiesse merveilleuse. Par la route de la côte, en deux journées de cheval et en passant par Estepona et Marbella, petites villes situées près de la mer, on peut atteindre Gibraltar. Dans les terres, à une journée de voyage, les bains de Caratraca, délicieusement situés dans une étroite vallée, possèdent des eaux fort appréciées par les Espagnols. On peut faire d'autres excursions, à cheval, dans les Alpujarras, région désolée et inculte, parsemée de verdoyantes oasis, qu'on atteint plus facilement par la route qui va, le long de la côte, de Malaga à Adra par Velez et



MALAGA, VUE PRISE DE LA CAMPAGNE

Motril : d'un côté la mer d'un bleu sombre, de l'autre, les collines couvertes de vignes et d'oliviers, que couronnent de vieux châteaux mauresques, perchés comme des nids d'aigles; au-dessous se groupent les clochers et les tours des églises et des couvents, enfouis dans une végétation luxuriante. Cette longue bande de côtes est enrichie par les alluvions qu'apportent les torrents des sierras; au printemps, avant que les chaleurs de l'été aient desséché la terre, tout fleurit en ce lieu, l'indigo, la canne à sucre et la vigne; des touffes de fleurs sauvages, les lauriers-roses, les géraniums et les fougères croissent de tous côtés, égayant la plaine de leurs mille couleurs et répandant dans l'air la douceur de leurs parfums.



CHEMIN DE MALAGA A ADRA,
LE LONG DE LA CÔTE

Table des Matières

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue des Poitevins, 6.